

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE BACON.

PARIS, IMPRIMERIE DE P. DUPONT ET LAGUIONIE,
Rue de Grenelle-Saint-Honoré, n. 55.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE BACON,

PUBLIÉES D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX,

AVEC NOTICE, SOMMAIRES ET ÉCLAIRCISSEMENS,

PAR M. N. BOUILLET,

Professeur de philosophie au collége royal de Charlemagne.

TOME III.

PARIS,

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET ÉLÉMENTAIRE DE L. HACHETTE,

Ancien élève de l'École normale,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12.

1834.

INTRODUCTION.

Rien n'est plus propre peut-être à donner une grande et juste idée de l'étendue des connaissances de Bacon, de la variété de ses travaux, et de la flexibilité de son talent, que les écrits de genres si divers qui se trouvent réunis dans ce volume. On y voit en effet ce philosophe traiter-à-la fois les problèmes les plus difficiles de la physique générale et de l'astronomie, l'histoire de la philosophie, la morale, la politique, la fable, et même la théologie; on le voit employer avec un égal bonheur et le langage austère de la simple vérité et le langage poétique de la fiction ou de l'allégorie.

Tous ces écrits peuvent être rangés en deux classes : ils se rapportent, les uns à ce que l'auteur lui-même appelait la *philosophie universelle et naturelle ;* les autres, à la philosophie pratique. A la première appartiennent la *Description du globe intellectuel;* le *Système du ciel*; la *Dissertation sur le flux et le reflux ;* les *Pensées sur la nature ;* le *Traité des principes et des origines ;* la *Nouvelle Atlantide ;* — à la seconde, les *Essais de morale et de politique*, la *Sagesse des anciens ;* les *Méditations religieuses ;* la *Prière de Bacon ;* sa *Profession de foi ;* le *Dialogue sur la guerre sacrée.*

Nous avons placé en premier les écrits sur la philosophie naturelle, parce qu'ils se rattachent plus étroitement à l'*Instauratio*, qui remplit les volumes précédens; ils n'en sont en effet que le complément.

ÉCRITS SUR LA PHILOSOPHIE UNIVERSELLE ET NATURELLE.

Bacon avait réuni lui-même sous le titre de *Scripta in naturali et universali philosophia* divers opuscules manuscrits qui ont été trouvés après sa mort dans ses papiers, et qui n'ont été publiés que beaucoup plus tard et dans un pays étranger (Amsterdam, 1653), par les soins d'Isaac Gruter, auquel ils avaient été remis par G. Boswell ou Bosvile, ambassadeur d'Angleterre dans les Pays-Bas, ami, légataire et exécuteur testamentaire de l'auteur[1]. Ce sont ces opuscules qui, rassemblés sous le titre que l'auteur leur avait destiné, composent la première moitié du volume que nous publions. Nous y avons seulement joint la *Nouvelle Atlantide*, autre fragment posthume, qui se rattache aux premiers par le sujet, mais que Gruter n'a pas compris dans son recueil parce qu'il était déjà publié depuis plusieurs années[2].

La plupart de ces opuscules sont restés inachevés, et n'ont pas été soumis à cette révision sévère que l'auteur faisait subir à tout ce qu'il publiait. Il est probable même qu'ils n'étaient pas destinés à voir le jour; car ce ne sont que des ébauches incomplètes qui devaient être remplacées par des travaux plus parfaits, ou que des solutions provisoires dont l'auteur avait pu sentir le faible. Il serait donc injuste de juger ces fragmens avec autant de sévérité que des ou-

[1] C'est Is. Gruter qui nous apprend lui-même ces détails dans sa préface : *Quæ tibi damus, amice Lector, ad universalem et naturalem philosophiam spectantia, ex Manuscriptis codicibus quos accurate recensuerat et varie emendarat auctor, me amanuense, apographa sunt... Titulus quem frons libri præfert* (Scripta in naturali et universali philosophia), *et totum complectitur opusculi, in varias partes secti, argumentum, ab ipso Verulamio est... Omnia autem hæc inedita debes, amice Lector, nobilissimo Guil. Boswello, ad quem ex ipsius Baconi legato pervenerant.* On voit en effet par le testament de Bacon que G. Bosvile avait été spécialement chargé de recueillir ses manuscrits : « Je désire que mes exécuteurs testamentaires, et notamment J. Constable et mon excellent ami M. Bosvile, se chargent de recueillir tout ce que j'ai fait tant en anglais qu'en latin... Je désire que J. Constable et M. Bosvile prennent possession immédiatement après mon décès de tous mes papiers quelconques, » etc.

[2] Voyez ci-dessous, p. 17 et 18.

vrages auxquels Bacon aurait mis la dernière main, et qu'il aurait avoués publiquement.

Les circonstances dont nous venons de parler expliquent aussi comment il se fait que dans l'édition originale, et dans toutes celles qui l'ont suivie et qui se sont bornées à la copier, le texte de ces écrits se trouve dans un tel état d'imperfection. Une foule de fautes grossières les rendaient souvent inintelligibles; les ouvrages les plus étendus n'offraient d'ailleurs aucune division, et devaient être lus tout d'une haleine. Nous nous sommes attaché à faire disparaître ces imperfections, et nous avons établi des divisions qui ont le double avantage de reposer l'esprit du lecteur, et de mieux faire comprendre l'ordre des idées de l'auteur.

DESCRIPTION DU GLOBE INTELLECTUEL.

La *Description du globe intellectuel* devait occuper la première place entre ces écrits; c'est comme un vaste programme de questions dont quelques-unes sont résolues dans les opuscules qui suivent.

Dans cet ouvrage, dont il n'a été fait que quelques chapitres, Bacon s'était proposé de parcourir toutes les provinces de ce qu'il appelle dans son langage figuré le *globe intellectuel*, c'est-à-dire de l'empire des sciences; il devait en tracer les divisions, en inventorier les richesses, et en montrer les lacunes : il devait, en un mot, y traiter la première partie de l'*Instauratio*, celle qu'il intitule *Partitiones scientiarum.*

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer ce fragment soit avec le plan de la première partie qu'on lit en tête de l'*Instauratio* [1], soit avec ce que l'on voit exécuté de cette partie dans le *De augmentis scientiarum.* On trouve d'ailleurs en plus d'un endroit de ce dernier ouvrage la dénomination même de *globe intellectuel* employée pour désigner l'empire des sciences, dont ce traité devait offrir la description [2].

[1] Voy. *Distrib. operis,* § 2-4 (vol. I, p. 19).

[2] « Jam mihi videor confecisse *globum exiguum orbis intellectualis.* » *De augm.*, IX, c. 1, § 12. On trouve aussi en plusieurs endroits l'expression *Globus intellectualis* opposée à celle de *Globus terrestris*, *Globus materialis :* « Inveniuntur in *globo intellectuali*, quemadmodum et in terrestri, et culta pariter et inculta. » *Distrib. op.*, § 3. Voy. aussi *Cogitata et visa*, § 17 (p. 381, fin).

Dans le peu qu'il y a de fait de cette *Description*, on voit que l'auteur avait d'abord embrassé un plan beaucoup plus vaste que celui qu'il a exécuté depuis. Il ne s'était pas proposé moins que d'indiquer sur chaque sujet toutes les questions auxquelles il peut donner lieu, et d'en présenter les solutions diverses : c'eût été une encyclopédie tout entière. Il avait commencé à traiter de cette manière les diverses parties de l'histoire naturelle, en débutant par l'histoire des corps célestes ; et déjà il avait consacré plusieurs chapitres aux questions que l'on peut se proposer sur l'astronomie, sans être près d'épuiser son sujet. Mais il ne dut pas tarder à reconnaître qu'il lui serait impossible de donner à toutes les parties de son travail une étendue proportionnée à ces premiers développemens, et il abandonna une entreprise qui avait été conçue sur une trop grande échelle. Alors, au lieu de faire, ainsi qu'il en avait eu d'abord l'intention, un ouvrage entièrement neuf sur la division et les progrès des sciences, il se contenta, comme il nous l'apprend lui-même[1], de compléter et de mettre en latin un ouvrage anglais qu'il avait publié dès 1605 (*Of the proficience and advancement of learning)*, ouvrage dont le second livre offrait déjà un tableau raccourci des connaissances humaines : c'est cet ouvrage ainsi refondu qui constitue le traité *De dignitate et augmentis scientiarum*. Toutefois cette première ébauche ne fut pas entièrement perdue : la plus grande partie de la *Description du globe intellectuel* fut conservée pour être reportée dans le *De augmentis*, où on la retrouve presque textuellement[2].

Cet écrit ne paraît pas être antérieur à l'époque où Bacon, rendu à la vie privée par une disgrace fameuse (1621), s'occupa de réviser et de mettre en latin ses premiers ouvrages. D'un autre côté, il dut précéder la publication du *De augmentis*, qui parut en 1623, et dans lequel il fut incorporé en grande partie ; il peut donc avoir été rédigé en 1621 ou 1622.

[1] Voy. *Ep. dédic. du Dialogue sur la guer. sac.*, § 3 (ci-dessous, p. 492).

[2] Les quatre premiers chapitres du *Globus intellect.* forment les trois premiers du deuxième livre du *De augmentis*, le troisième et le quatrième du premier ouvrage ayan été réunis en un seul dans le second.

La *Description du globe intellectuel* n'a pas été traduite en français. Les quatre premiers chapitres se retrouvant presque textuellement dans le *De augmentis*, qui a été plusieurs fois traduit, c'eût été prendre une peine inutile que de les traduire à part. Mais les trois derniers auraient peut-être mérité d'être conservés dans les traductions de Bacon qu'on nous a données : ils renferment d'excellens préceptes sur la manière de rédiger les observations astronomiques en les dégageant de tout mélange d'hypothèses, ainsi que des détails intéressans sur les opinions qui régnaient en astronomie au 16e siècle. Le traducteur anglais P. Shaw n'a pas dédaigné de les insérer dans son édition méthodique de Bacon : ils y figurent au nombre des supplémens du *De augmentis*, comme spécimen de ce que Bacon avait appelé dans cet ouvrage *Astronomie vivante*[1]. P. Shaw pense même, mais sans fondement suffisant, que c'est à tort que ces trois chapitres ont été annexés par Gruter aux quatre premiers chapitres du *Globe intellectuel;* en conséquence il en forme un traité à part, auquel il donne le titre d'*Essai d'une histoire philosophique des cieux*[2].

SYSTÈME DU CIEL.

Le *Système du ciel* paraît faire suite à l'ouvrage précédent et être de la même époque ; il n'en est même pas séparé autrement que par le titre dans l'édition originale donnée par Gruter.

L'auteur tente d'y résoudre deux des questions qu'il avait posées dans les derniers chapitres de la *Description du globe intellectuel*, celle de la substance ou de la matière des corps célestes, et celle des mouvemens de ces corps. Les astres ne sont à ses yeux qu'un feu condensé; tous sont animés de deux mouvemens, le premier par lequel ils s'approchent ou s'éloignent les uns des autres, le second par lequel ils tournent tous autour de la terre, mais avec une rapidité qui varie en raison de leur plus ou moins grand éloigne-

[1] *De augm.*, III, c. 4, § 4, fin.

[2] Voy. *Bacon's philosophical Works*, vol. II, p. 11 et 12.

ment. Quant à la terre, qui est le dernier terme de ce second mouvement, elle doit rester entièrement immobile [1].

Les solutions proposées par Bacon sont loin d'être en harmonie avec l'état actuel de la science, et, d'ailleurs, elles n'appartiennent pas à la philosophie proprement dite. Aussi nous n'aurions pas pris le soin de conserver la dissertation qui les contient, si elle n'eût offert un exemple de ces *anticipations de la philosophie* qui devaient constituer la cin-

[1] Les raisons sur lesquelles Bacon appuie cette dernière opinion, et d'après lesquelles il rejette le système de Copernic, avaient déjà été exposées, quoique plus en abrégé, dans le *Novum Organum* (liv. II, aphor. XXXVI, p. 158 de notre édit.). Laplace, dans son *Essai philosophique sur les probabilités* (cinquième édition, 1825, pages 255 et 256), n'a pas dédaigné de rappeler ces raisons et de les réfuter ex-professo. Voici comment il s'exprime :

« Le chancelier Bacon, promoteur si éloquent de la vraie méthode philosophique, a fait de l'induction un abus bien étrange pour prouver l'immobilité de la terre. Voici comme il raisonne dans le *Novum Organum*, son plus bel ouvrage : Le mouvement des astres, d'orient en occident, est d'autant plus prompt qu'ils sont plus éloignés de la terre : ce mouvement est le plus rapide pour les étoiles; il se ralentit un peu pour Saturne, un peu plus pour Jupiter, et ainsi de suite jusqu'à la lune et aux comètes les moins élevées ; il est encore perceptible dans l'atmosphère, surtout entre les tropiques, à cause des grands cercles que les molécules de l'air y décrivent ; enfin il est presque insensible pour l'océan; il est donc nul pour la terre. Mais cette induction prouve seulement que Saturne et les astres qui lui sont inférieurs ont des mouvemens propres, contraires au mouvement réel ou apparent qui emporte toute la sphère céleste d'orient en occident, et que ces mouvemens paraissent plus lents pour les astres plus éloignés ; ce qui est conforme aux lois de l'optique. Bacon aurait dû être frappé de l'inconcevable vitesse qu'il faut supposer aux astres pour accomplir leur révolution diurne, si la terre est immobile, et de l'extrême simplicité avec laquelle sa rotation explique comment des corps aussi distans les uns des autres que les étoiles, le soleil, les planètes et la lune, semblent tous assujétis à cette révolution. Quant à l'océan et à l'atmosphère, il ne devait point assimiler leur mouvement à celui des astres, qui sont détachés de la terre; au lieu que, l'air et la mer faisant partie du globe terrestre, ils doivent participer à son mouvement ou à son repos. Il est singulier que Bacon, porté aux grandes vues par son génie, n'ait pas été entraîné par l'idée majestueuse que le système de Copernic offre de l'univers : il pouvait cependant trouver en faveur de ce système de fortes analogies dans les découvertes de Galilée, qui lui étaient connues. Il a donné, pour la recherche de la vérité, le précepte, et non l'exemple ; mais, en insistant avec toute la force de la raison et de l'éloquence sur la nécessité d'abandonner les subtilités insignifiantes de l'école pour se livrer aux observations et aux expériences, et en indiquant la méthode de s'élever aux causes générales des phénomènes, ce grand philosophe a contribué aux progrès immenses que l'esprit humain a faits dans le beau siècle où il a terminé sa carrière. »

quième partie de l'*Instauratio* [1], et si elle n'eût pu en même temps servir à expliquer divers passages des autres écrits de l'auteur [2].

Hâtons-nous de dire, au reste, pour la gloire de Bacon, qu'il était loin d'attacher lui-même une valeur exagérée à ces solutions, ainsi qu'à toutes celles qui devaient entrer dans la cinquième partie de l'*Instauratio*. Il ne les considérait que comme des résultats provisoires, purement relatifs à l'état imparfait où se trouvait alors l'histoire naturelle. C'est ce dont il a soin de prévenir dès le début de cet écrit : « Constituemus thema cœli pro modo historiæ quæ nobis hactenus cognita est, omnia integra servantes judicio nostro, postquam historia, et per historiam philosophia nostra inductiva, magis adulta sit. » *Thema cœli*, § 1. C'est ce qu'il répète encore à la fin : « Testamur iterum nos hic teneri nolle: in his enim, ut in aliis, certi viæ nostræ sumus, certi sedis nostræ non sumus. » § 27. C'est ce qu'il avait déclaré déjà de la manière la plus formelle dans la préface de la partie de l'*Instauratio* à laquelle appartient cet écrit : « Testamur et profitemur nos ipsos istis quæ jam proponemus, qualiacumque ea sint, teneri minime velle, ut omnia philosophiæ nostræ secundæ et inductivæ tanquam integra serventur. » *Prodrom. sive Anticip. phil.*, Præf., § 2 (vol. II, p. 319).

DU FLUX ET DU REFLUX.

Dans cette dissertation, Bacon, partant des mêmes principes que dans la précédente, veut établir que le flux et le reflux ne sont que des effets secondaires de cette force qui fait tourner le ciel entier, et qui se propage jusqu'à la terre, mais en s'affaiblissant à mesure qu'elle s'approche de notre globe, qui est le siége du repos absolu. Quelque peu satisfaisante que doive paraître aujourd'hui une telle solution, on ne verra pas sans intérêt les efforts qu'a faits Bacon pour la faire prévaloir. Sa dissertation parut assez importante au plus savant de ses contemporains, à Galilée, pour qu'il crût nécessaire d'en faire une réfutation spéciale, comme nous

[1] Voy. l'Introduction du II[e] volume, p. XLI à XLIV.

[2] Voy. *De augm.*, III, c. 4, § 4 ; *Nov. Org.*, II, aph. 36 (vol. II, p. 158).

l'apprenons par une lettre de Toby Matthew à Bacon [1]. Galilée attribuait le mouvement des eaux de la mer à la rotation de la terre; il s'appuyait principalement, dans ses raisonnemens, sur la supposition que, dans l'océan, la marée n'a lieu qu'une fois toutes les vingt-quatre heures; mais, ayant bientôt reconnu la fausseté de cette supposition, il supprima sa dissertation, et y substitua la solution qu'on lit dans ses célèbres Dialogues sur le système du monde.

Nous avons eu, pour conserver la dissertation *sur le flux et le reflux* de la mer, les mêmes raisons que pour la précédente. Outre que Bacon lui-même la donne comme une de ces *anticipations* qui devaient constituer la cinquième partie de l'*Instauratio* [2], elle est le meilleur commentaire d'un passage assez difficile du *Novum Organum*, de celui où l'auteur cite la question du flux et du reflux au nombre de celles qui peuvent se résoudre par les *expériences de la croix* (*instantiæ crucis*) [3].

La dissertation sur le flux et le reflux est certainement antérieure au *Système du ciel;* car elle est mentionnée dans cet ouvrage [4]. Elle est même bien antérieure à l'année 1619, puisque nous voyons, par la lettre de Toby Matthew déjà citée, et qui est datée du commencement de cette année (14 avril), qu'elle avait déjà pu, avant cette époque, être communiquée en Italie à Galilée, et être combattue par cet astronome.

Cet opuscule n'a pas été traduit en français. P. Shaw l'a mis en anglais, et lui a donné place dans la cinquième partie de l'*Instauratio :* il l'a réuni aux *Pensées sur la nature*, dont il forme le douzième chapitre [5].

PENSÉES SUR LA NATURE.

Ce petit traité est bien supérieur pour l'intérêt à ceux qui

[1] Voyez *Œuvr. compl.*, tom. III, p. 562 (ed. 1755). La lettre de T. Matthew est datée de Bruxelles, 14 avril 1619.

[2] Dans le *Thema cœli*, § 13 : « Constat illum (nempe *motum cosmicum*) cœli terminis non contineri. Verum hujus rei demonstrationes et evidentias in *anticipatione nostra de fluxu et refluxu maris* plene tractavimus. »

[3] Voyez *Nov. Org.*, II, aph. 36 (p. 135).

[4] Voyez le passage qui vient d'être cité dans la note 2.

[5] *Bacon's philos. Works*, vol. III, p. 614.

précèdent. Il se compose de dissertations détachées sur les principales questions de la physique génerale : on lira encore aujourd'hui avec quelque fruit ce que dit l'auteur sur les atomes, sur le vide, sur le mouvement universel, sur le repos apparent ; on y trouvera exprimées les vues les plus sages sur les vices de la physique scholastique, et sur la réforme qu'ils avaient rendue nécessaire. Il renferme le germe d'idées que l'auteur a depuis développées dans des ouvrages plus étendus, et particulièrement dans plusieurs passages du *Novum Organum* [1].

Les dix chapitres dont se composent les *Pensées sur la nature* ne sont que le premier noyau d'un grand ouvrage qui devait constituer toute la cinquième partie de l'*Instauratio*, et dans lequel l'auteur se proposait de consigner le résultat provisoire de ses recherches sur une foule de questions particulières. Les dissertations qu'il aurait pu composer sur divers sujets de physique ou de philosophie générale, et notamment les deux précédentes, devaient toutes y être réunies ; elles en auraient formé autant de chapitres. Ce qui prouve que telle était la destination de cet ouvrage, c'est, outre la nature même de son contenu, la place qu'il occupe dans l'édition originale donnée par Is. Gruter : il fait immédiatement suite à la préface de la cinquième partie ; il est même clairement désigné à la fin de ce morceau (§ 3) par son propre titre et par des caractères qui ne conviennent à aucun autre écrit [2]. Les éditeurs d'une époque postérieure ont donc eu tort de changer la place de cet opuscule et de le ranger parmi les écrits qui se rapportent à la deuxième partie de l'*Instauratio*, à l'histoire naturelle (voy. *Œuv. compl.*, éd. 1765, tom. V, p. 78) ; c'était montrer qu'ils n'avaient nullement saisi l'ensemble des idées de l'auteur.

C'est à dessein que Bacon avait adopté pour cet ouvrage une forme que l'on serait tenté de blâmer au premier abord, celle de morceaux détachés et décousus, et jetés comme au hasard. Il nous en donne la raison à la fin de la préface que nous venons de citer, et qui n'est, comme nous l'avons

[1] Nous avons indiqué dans les notes quelques-uns de ces développemens.

[2] Voy. vol. II, p. 319.

dit, que l'introduction des *Pensées sur la nature :* « Cogitata autem ipsa spargere, non methodo revincire, visum est. Hæc enim forma pubescentibus a stirpe de integro scientiis debetur ; atque ejus est qui non artem constituere ex connexis, sed inquisitionem liberam instituere in singulis, in præsentia tantum velit. » (Voy. vol. II, p. 319.)

Il serait assez difficile de déterminer d'une manière précise la date d'un écrit qui se compose, comme on vient de le voir, de morceaux détachés, qui ont pu être rédigés a des époques différentes. Cependant il paraît être antérieur au *Système du ciel*, que nous avons rapporté, ainsi que le *Globe intellectuel*, à l'année 1621 ; car, dans cet opuscule, on renvoie à un passage qui se trouve dans les *Pensées sur la nature*. En parlant de l'opinion généralement répandue alors, que les corps célestes n'étaient sujets à aucune altération, l'auteur dit : « Quod omnia supra lunam sint incorruptibilia ; de quo *alibi* dictum est quod sit superstitio. » *Them. cœli*, § 17. Or cette réfutation fait l'objet spécial du dixième chapitre des *Pensées*.

Les *Pensées sur la nature*, comme les opuscules précédens, n'ont pas été traduites en français. P. Shaw les a traduites en anglais, sous le titre de *Physical Essays*, et les a rapportées avec raison à la cinquième partie de l'*Instauratio* (Voy. vol. III, p. 599 et suiv. de l'éd. de P. Shaw.)

DES PRINCIPES ET DES ORIGINES, SELON LES FABLES DE L'AMOUR ET DU CIEL.

Le traité *des Principes et des Origines* appartient à un genre entièrement différent des précédens : c'est à la fois une histoire philosophique et une allégorie. Bacon devait y présenter l'histoire comparée des principaux systèmes qui ont été professés sur les deux questions fondamentales de la philosophie de la nature, celle des principes des choses et celle de leur origine ou de leur mode de formation ; et en même temps il devait y donner l'explication de deux fables dans lesquelles se trouvait, selon lui, la solution la plus satisfaisante de ces deux grands problèmes : la fable de l'Amour, sous le

voile de laquelle est contenue la vérité sur les principes des choses; et celle du Ciel, où est résolue la question des origines.

Ce singulier mélange de la mythologie et de la philosophie, cette application de la fable à l'explication des mystères de la nature, est, chez notre auteur, le fruit d'une idée systématique qui le préoccupa long-temps, et qui lui dicta l'une de ses plus ingénieuses compositions, *la Sagesse des anciens :* cette idée, c'était que les vérités les plus importantes avaient été connues dès les tems les plus reculés, mais qu'elles s'étaient perdues depuis et étaient restées enveloppées sous le voile de l'allégorie [1]. Il paraît que Bacon avait eu dans l'origine l'intention d'appuyer ses réformes philosophiques et ses doctrines nouvelles de l'autorité de cette sagesse des temps primitifs; c'est ce qu'il annonce assez clairement dans ce passage du *Temporis partus*, le plus ancien de ses écrits: « Ut perspicere possis quam *res præsentes* bifrontes vates sint, quamque et futuras et præteritas coram sistant, decrevi utriusque temporis tabulis tibi gratificari [2]. » Cependant il renonça plus tard à ce projet qui avait pu séduire une jeune imagination, mais qui ne pouvait satisfaire une raison plus mure et plus éclairée [3].

Le traité *des Principes et des Origines* est loin d'être complet. Des deux grandes questions qui devaient y être traitées, celle des principes des choses sous l'emblème de

[1] Voy. la *Préf. de la Sag. des anc.* (vol. III, p. 388 de notre édit.).

[2] *Temp. part.*, c. 2, § 12 (voy. vol. II, p. 348).

[3] C'est ce qui résulte du passage suivant du *Novum Organum :* « Nos autem scimus, si minus sincera fide agere voluissemus, non difficile fuisse nobis, ista quæ afferuntur, vel ad antiqua secula ante Græcorum tempora (quum scientiæ de natura magis fortasse, sed tamen majore cum silentio, floruerint, neque in Græcorum tubas et fistulas adhuc incidissent), vel etiam (per partes certe) ad aliquos ex Græcis ipsis referre, atque adstipulationem et honorem inde petere, more novorum hominum, qui nobilitatem sibi ex antiqua aliqua prosapia, per genealogiarum favores, adstruunt et affingunt. Nos vero, rerum evidentia freti, omnem commenti et imposturæ conditionem rejicimus, neque ad id quod agitur plus interesse putamus, utrum quæ jam invenientur, antiquis olim cognita, et, per rerum vicissitudines et secula, occidentia et orientia sint, quam hominibus curæ esse debere, utrum novus orbis fuerit insula illa Atlantis et veteri mundo cognita, an nunc primum reperta. Rerum enim inventio a naturæ luce petenda, non ab antiquitatis tenebris repetenda est.» (Lib. I, aph. 122.)

la fable de l'Amour, et celle de leur origine sous l'emblème de la fable du Ciel, la première seule a été abordée; et encore cette partie n'a-t-elle pas été terminée. Dans ce qui en a été exécuté, Bacon passe en revue plusieurs solutions qui ont été données de la question: il débute par celle qui est contenue dans la fable de l'Amour, et qui a été reproduite par la philosophie de Démocrite, la seule qui ait approché de la vérité; puis il expose les principaux systèmes, et entre autres ceux de Thalès, d'Anaximène, d'Héraclite, de Parménide, de Télésio, philosophe italien, qui restaura la philosophie de Parménide. Sa méthode est de présenter d'abord les divers systèmes dans leur ensemble, et de manière à donner successivement à chacun toute la vraisemblance possible; puis d'en montrer le côté faible, et de les réduire en poussière avec un petit nombre d'argumens péremptoires. Ce morceau est, comme on le voit, un modèle de la manière de rédiger l'histoire critique de la philosophie [1].

Bacon s'étend surtout sur le système de Télésio. Ce philosophe, dont le nom est à peine connu aujourd'hui, lui paraissait digne d'une attention toute particulière. « De Telesio, dit-il (§ 52, p. 149), bene sentimus; atque eum ut amantem veritatis, et scientiis utilem, et nonnullorum placitorum emendatorem, et novorum hominum primum, agnoscimus. » Il y avoit, d'ailleurs, entre ces deux hommes, d'assez grandes analogies. Télésio, comme Bacon, était l'adversaire de la philosophie d'Aristote; comme Bacon, il appelait une réforme dans le système des études philosophiques, et rappelait les hommes à l'observation de la nature; comme Bacon, il sentait le besoin d'associer les travaux, et il créa dans ce but une des premières académies italiennes (l'académie Télésienne ou Cosentine, ainsi nommée de Cosenza sa patrie) [2]. Mais les mérites de Télésio n'aveuglaient

[1] Sur les lacunes de ce traité et sur les moyens de les remplir, voyez le Sommaire, p. LVI.

[2] Bernardino Télésio, né à Cosenza en 1509, mort en 1588, est auteur d'un ouvrage qui a pour titre *De rerum natura juxta propria principia libri IX*. Les deux premiers livres parurent d'abord seuls (Neap., 1570); l'ouvrage entier ne parut qu'en 1587 (ibid). On se fera une idée de la grandeur des vues de Télésio, et de l'analogie qu'elles offrent avec celles de Bacon, en lisant le

pas le philosophe anglais sur ses défauts; et quoique, dans le traité qui nous occupe, il n'ait pas achevé l'examen de son système, il en a dit assez pour le ruiner de fond en comble. Il le cite souvent dans ses autres ouvrages, et toujours pour lui reprocher d'avoir abandonné la route qu'il avait ouverte; et d'avoir voulu bâtir un système, comme tous ses prédécesseurs, au lieu de se contenter de recueillir des observations incontestables.

Le traité des *Principes* paraît appartenir, comme les précédens, à la cinquième partie de l'*Instauratio*. En effet, Bacon se proposait de faire entrer dans ses *Anticipations*, non seulement ses découvertes ou ses opinions sur les principales questions de la philosophie, mais aussi ses ju-

Prooemium de cet ouvrage; on croirait entendre parler Bacon lui-même: « Qui ante nos mundi hujus constructionem, rerumque in eo contentarum naturam perscrutati sunt, diuturnis quidem vigiliis, magnisque illam indagasse laboribus, at nequaquam inspexisse, videntur. Quid enim iis illa innotuisse videri queat, quorum sermones omnes et rebus et sibi etiam ipsis dissentiant adversique sint? Id vero propterea iis evenisse existimare licet, quod, nimis forte sibi ipsis confisi, nequaquam, quod oportebat, res ipsas earumque vires intuiti, eam rebus magnitudinem ingeniumque, et facultates quibus donatæ videntur, indidere; sed, veluti cum Deo de sapientia contendentes decertantesque, mundi ipsius principia et causas ratione inquirere ausi, et quæ non invenerant, inventa ea sibi esse existimantes volentesque, veluti suo arbitratu Mundum effinxere. Itaque corporibus e quibus constare is videtur, nec magnitudinem, positionemque quam sortita apparent, nec dignitatem viresque quibus prædita videntur, sed quibus donari oportere propria ratio dictavit, largiti sunt. Non scilicet eousque sibi homines placere, et eousque animo efferri oportebat, ut veluti naturæ præeuntes, et Dei ipsius non sapientiam modo, sed potentiam etiam affectantes, ea ipsi rebus darent, quæ rebus inesse intuiti non forent, et quæ ab ipsis omnino habenda erant rebus. Nos non adeo nobis confisi, et tardiore ingenio et animo donati remissiore, et humanæ omnino sapientiæ amatores cultoresque (quæ quidem vel ad summum pervenisse videri debet, si quæ sensus patefecerit, et quæ e rerum sensu perceptarum similitudine haberi possunt, inspexerit), Mundum ipsum et singulas ejus partes, et partium rerumque in eo contentarum passiones, actiones, operationes, et species, intueri proposuimus: illæ enim recte perspectæ propriam singulæ magnitudinem, hæ vero ingenium, viresque, et naturam manifestabunt; ut si nihil divinum, nihil admiratione dignum, nihil etiam valde acutum nostris inesse visum fuerit, at nihil ea tamen vel rebus, vel sibi ipsis repugnent unquam: sensum videlicet nos et naturam, aliud præterea nihil, sequuti sumus, quæ perpetuo sibi ipsi concors, idem semper, et eodem agit modo, atque idem semper operatur. » L'amour sincère qu'avait Télésio pour la vérité se révèle jusque dans la devise qu'il avait adoptée: en tête de tous ses écrits, on voit représentée la Vérité nue, avec cette épigraphe: Μόνα καὶ φίλα.

gemens sur les opinions des autres : « Quintam partem conficimus ex eis quæ a nobis aut *inventa* aut *probata* sunt. » *Distrib. operis.*, § 28. « Ea quæ a nobis *inventa* aut *judicata* sunt. » (*Préf. de la Ve part.*, § 2.)

Rien dans cet ouvrage ne nous permet d'en déterminer l'époque avec exactitude. Cependant il doit être postérieur à la *Sagesse des anciens*, c'est-à-dire à l'année 1609, puisqu'il n'est que le développement de deux fables qu'on lit dans ce recueil, la XIIe, *Cœlum sive Origines*, et la XVIIe *Cupido sive Atomus.* Il est même possible qu'il soit, comme le *Globe intellectuel*, de l'époque où Bacon préparait le *De augmentis scientiarum*, c'est-à-dire de l'année 1621 ou 1622 : car on trouve dans ce traité plusieurs fables que l'auteur a extraites de la *Sagesse des anciens*, et qu'il a refondues pour servir d'exemples de ce qu'il appelait *Philosophie parabolique;* il est probable que c'est dans le même but qu'il aura entrepris de refondre la fable de l'Amour ainsi que celle du Ciel, mais que, se voyant entraîné à des développemens trop étendus, il aura renoncé à ce projet; il aura cependant conservé son premier travail pour en faire un ouvrage à part.

Ce petit ouvrage a été compris par A. Lasalle dans sa traduction des OEuvres de Bacon. Il se trouve dans le quinzième volume de sa collection, et fait suite au traité de la *Sagesse des anciens*, auquel, comme on vient de le voir, il se rattache par le sujet. Le traducteur anglais P. Shaw l'a aussi fait entrer dans son édition méthodique de Bacon: il le rapporte, comme nous, à la cinquième partie de l'*Instauratio*, et le place en tête de cette partie, sous le titre un peu trop pompeux d'*Essai d'une histoire scientifique de la philosophie naturelle depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours*[1].

NOUVELLE ATLANTIDE.

La *Nouvelle Atlantide* se rattache à cette pensée générale de régénération qui anime et qui explique tous les ouvrages

[1] Voy. *Bacon's philos. Works*, tom. III, p. 581. L'ouvrage est considérablement abrégé dans cette traduction.

de Bacon. L'auteur s'était proposé d'y décrire une société idéale, régie à-la-fois par les institutions les plus propres à faire faire aux sciences des pas rapides et sûrs, et par les lois les mieux calculées pour assurer le bonheur des citoyens. Malheureusement l'ouvrage est resté incomplet : l'auteur n'a traité que la partie qui est relative à l'avancement des sciences, et il n'a pas abordé la partie politique ; pressé d'exécuter sa grande restauration, il abandonna cet écrit pour mettre la main à l'œuvre et pour rassembler les matériaux de l'histoire naturelle [1].

Le titre de *Nouvelle Atlantide* fait allusion à cette Atlantide dont parle Platon dans le Timée et dans le Critias. On sait que cette vaste contrée, après avoir été habitée par le peuple le plus puissant et le plus civilisé, disparut tout-à-coup de la surface du globe. De même, le peuple chez lequel Bacon place le théâtre des aventures merveilleuses qu'il raconte, après avoir long-temps joué un grand rôle, s'est complètement éclipsé; non pas englouti par un tremblement de terre, comme l'Atlantide de Platon, mais séquestré du monde entier par une décision de sa propre volonté.

Chez ce peuple, dont l'auteur nous raconte un peu longuement l'histoire, se trouve, avec beaucoup d'autres institutions admirables, un établissement dont on ne voit l'analogue chez aucun autre peuple : c'est une association formée pour l'étude et l'interprétation de la nature; l'auteur la nomme *Institut de Salomon* ou *Collége de l'œuvre des six jours*. Cette association offre la mise en œuvre de l'*Instauratio* tout entière [2]. Les savans qui la composent se partagent les travaux : les uns ne font que recueillir les observations et faire les expériences ; d'autres rassemblent les faits observés et les classent selon leurs analogies, de manière que l'esprit puisse plus facilement les comparer ; d'autres cherchent à expliquer ces faits en remontant à leurs causes, et ils s'élèvent à des lois de plus en plus générales ; d'autres enfin appliquent les découvertes aux besoins des ha-

[1] Voyez l'avertissement de W. Rawley, ci-dessous, p. 157.

[2] Voyez dans les notes, p. 572, le rapprochement des différentes parties de l'*Institut de Salomon* avec les divisions de l'*Instauratio*.

bitans, et ont pour mission d'assurer et d'étendre l'empire de l'homme sur la nature. Ils ont d'ailleurs à leur disposition les moyens de faire des expériences et des recherches de toute espèce; ils forment des élèves destinés à continuer leur œuvre; enfin l'État leur offre tous les encouragemens et leur assure toutes les récompenses qui peuvent stimuler leur zèle.

On pourrait croire que les académies qui, depuis Bacon, ont été fondées chez les nations les plus avancées de l'Europe offrent la réalisation du plan admirable que ce philosophe avait conçu; cette pensée s'est en effet présentée à quelques écrivains, et entre autres à l'auteur d'une traduction de la *Nouvelle Atlantide* publiée en 1702; dans une *Continuation* qu'il a ajoutée à sa traduction, il assimile au Collége de Salomon les trois Académies qui existaient alors à Paris, l'Académie française, celle des sciences, et celle des inscriptions [1]. Cependant ce serait se tromper beaucoup que d'étendre trop loin cette analogie. Quelques services que les académies aient pu rendre aux sciences, il y aura toujours entre elles et l'établissement que propose Bacon une différence capitale : c'est que les académies rassemblent les savans, et ne les associent pas. Ceux qui les composent peuvent bien, chacun de leur côté, faire d'utiles recherches, mais leurs travaux restent le plus souvent isolés; ils manquent d'une direction commune, et ne coopèrent pas à une même œuvre.

L'établissement que Bacon a décrit dans sa *Nouvelle Atlantide* n'était pas pour lui, comme on pourrait le penser,

[1] L'ouvrage a pour titre : *La Nouvelle Atlantide de Fr. Bacon, traduite en français et continuée, avec des réflexions sur l'institution et les occupations des Académies française, des sciences, et des inscriptions, par M. R.* (Paris, 1702, in-12). L'auteur est l'abbé Raguet. Il n'y a guère de bon dans cette *Continuation* que l'idée même du rapprochement des Académies avec le Collége de Salomon. On jugera du mérite de l'ouvrage par les questions suivantes, que l'auteur se propose gravement de résoudre : Les édifices qui servent aux expériences sont-ils éloignés les uns des autres? — D'où les Pères (ou membres du Collége) prennent-ils les ouvriers dont ils ont besoin? — Pourquoi les statues sont-elles de matières différentes? (P. 169.) Du reste l'ouvrage est écrit du style le plus plat, et il est rendu inintelligible par les travestissemens de noms les plus ridicules.

un simple rêve philosophique. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour le réaliser : dans son traité *De augmentis scientiarum*, qui était dédié à Jacques Ier, il ne cesse d'exhorter ce prince à user de sa puissance pour travailler efficacement aux progrès de la science [1] ; dans la dédicace qu'il a mise en tête de l'*Instauratio*, et qui est également adressée au roi, il lui demande formellement de faire rédiger une histoire expérimentale et philosophique de la nature [2] ; enfin, si l'on en croit Bushel, qui avait été secrétaire de Bacon, il avait obtenu l'autorisation de présenter au parlement un projet de loi pour la réalisation de son institut, et il allait en faire la proposition au moment même où il fut précipité du faîte des honneurs [3].

Quoique le projet d'un institut scientifique ait pu occuper Bacon d'assez bonne heure, la *Nouvelle Atlantide*, où est tracé le plan de cet établissement, paraît n'avoir été rédigée que vers l'année 1621. En effet Rawley, dans sa *Vie de Bacon*, met cet ouvrage au nombre de ceux qu'il composa après sa disgrace, c'est-à-dire après 1620 ; et, d'un autre côté, nous apprenons, par l'avis qui le précède, que l'auteur l'abandonna pour s'occuper de la rédaction de son Histoire naturelle : or c'est en 1622 que parurent les deux premiers traités de ce genre qu'il ait composés (l'*Histoire des Vents* et celle *de la Vie et de la Mort*).

Ce fragment fut d'abord rédigé en anglais ; ce n'est que dans les derniers temps de sa vie, vers 1625, que Bacon s'occupa de le traduire ou de le faire traduire en latin, ainsi que quelques autres de ses écrits, pour l'usage des étrangers [4]. Il ne fut pas publié du vivant de l'auteur. L'original

[1] Voy. surtout le commencement du deuxième livre.

[2] « Superest petitio Majestate tua non indigna, et maxime omnium faciens ad id quod agitur : ea est, ut, quando Salomonem in plurimis referas..., etiam hoc ad ejus regis exemplar addas, ut cures historiam naturalem et experimentalem veram et severam, et quæ sit in ordine ad condendam philosophiam, congeri et perfici, » etc. (Voy., dans notre édit., 1er volume, p. 7.)

[3] On trouve dans les *OEuvres complètes de Bacon*, éd. 1765, vol. I, p. 419, 420, le projet de discours que, selon Bushel (*Bushel's Extract*, p. 18, 19), il devait prononcer à cette occasion.

[4] *Vie de Bacon* par Rawley, § 10.

anglais parut peu après sa mort, en 1627; il fut imprimé par les soins de W. Rawley, et fut placé à la fin du recueil d'histoire naturelle qui porte pour titre *Sylva sylvarum :* c'est Bacon lui-même qui lui avait assigné cette place, à cause de l'analogie du sujet[1]. La traduction latine ne parut qu'en 1638, dans le volume que publia Rawley sous ce titre: *Fr. Baconi operum moralium et civilium tomus* (Lond., Edw. Griffin., fol.).

La *Nouvelle Atlantide* a été traduite par A. Lasalle; il l'a placée dans son onzième volume, à la suite des ouvrages d'histoire naturelle. Elle avait déjà été traduite deux fois, l'une en 1631, par Pierre d'Amboise, à la suite de l'*Histoire naturelle*, l'autre en 1702, par l'abbé Raguet.

L'*Atlantide* de Bacon a fait naître quelques ouvrages analogues. Nous avons déjà fait connaître la *Continuation* qu'en a faite l'abbé Raguet[2]. Avant cet ouvrage, on avait déjà publié à Londres, en 1660, un écrit anonyme portant pour titre : *Continuation de la Nouvelle Atlantide*, par H. R. Un célèbre écrivain anglais, qui vivait peu de temps après Bacon, Abraham Cowley, a tracé à sa manière le plan d'une société philosophique dans un opuscule que l'on trouve dans ses *Écrits divers*, et qui est intitulé: *Proposition pour l'avancement de la philosophie expérimentale;* il y critique le projet de Bacon, qu'il trouve gigantesque et inexécutable, et il y substitue un plan entièrement différent, où tout est prévu et calculé, jusqu'au nombre des employés de l'établissement et aux dépenses qu'il pourrait exiger[3]. Enfin on trouve dans les OEuvres de Condorcet, à la suite du *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, un morceau plein d'intérêt qui a pour titre *Fragment sur l'Atlantide.* Dans ce fragment, l'auteur esquisse à grands traits le beau projet

[1] C'est ce que nous apprend Rawley dans l'avertissement de l'édition anglaise : « This work of the New Atlantis, as much as concerneth the english edition, his lordship designed for this place. »

[2] Voyez ci-dessus, p. XVI et la note.

[3] « We do not design this after the model of Salomon's House in mylord Bacon (which is a project for experiments that can never be experimented), but propose it within such bounds of expence as have often been exceeded by the buildings of private citizens. » *A Proposition*, etc., p. 46 des *Écrits divers*, éd. 1684.

de Bacon, et paie un juste tribut à la grandeur des vues de ce philosophe [1]; puis il propose lui-même un projet nouveau, et traite avec étendue des moyens de le réaliser et de l'époque où l'on peut espérer qu'il soit mis à exécution [2].

OUVRAGES MORAUX ET RELIGIEUX.

Les écrits que nous avons réunis dans cette section, les deux principaux du moins, les *Essais de morale et de poli-*

[1] Nous donnons ici le passage relatif à l'*Atlantide* de Bacon; il ne pourra que mieux faire connaître et apprécier l'ouvrage qui nous occupe.

« Bacon avait conçu l'idée d'une société d'hommes uniquement dévoués à la recherche de la vérité. Son plan embrasse toutes les parties des connaissances humaines; une foule d'observateurs parcourent sans cesse le globe pour connaître les animaux qui l'habitent, les végétaux qu'il nourrit, les substances répandues sur sa surface et celles qu'il renferme dans son sein, pour en étudier la forme extérieure et l'organisation. Ils cherchent à reconnaître les monumens et les preuves des anciens bouleversemens de la terre, à saisir les traces de ces révolutions paisibles dont la main lente du temps conduit la marche insensible; d'autres hommes fixés dans les diverses régions y suivent, avec une exactitude journalière, les phénomènes du ciel et ceux de l'atmosphère terrestre. De vastes édifices sont consacrés à ces expériences qui, forçant la nature à nous montrer ce que le cours de ses opérations ordinaires cacherait à nos regards, lui arrachent le secret de ses lois. On ne se borne point aux essais dont quelques heures et quelques mois peuvent constater la réussite; on sait employer ce moyen si puissant que la nature semblait s'être réservé à elle seule, le temps; et des résultats qui ne doivent éclore que pour des générations éloignées se préparent en silence; on y embrasse et tout ce qui doit éclairer l'homme, et tout ce qui peut le conserver ou le servir. Là, tous les appareils, tous les instrumens, toutes les machines par lesquelles nous avons su ajouter à nos sens ou à notre industrie, accroître nos forces ou multiplier nos moyens d'observer, de connaître ou de produire, se réunissent pour l'instruction du philosophe comme pour celle de l'artiste. L'amour de la vérité y rassemble les hommes que le sacrifice des passions communes a rendus dignes d'elle; et les nations éclairées, connaissant tout ce qu'elle peut pour le bonheur de l'espèce humaine, y prodiguent au génie les moyens de déployer son activité et ses forces.

« Voilà ce qu'un esprit créateur a osé concevoir dans un siècle couvert encore des ténèbres d'une superstitieuse ignorance, ce qui n'a paru long-temps qu'un rêve philosophique, ce que les progrès rapides et des sociétés et des lumières donnent aujourd'hui l'espoir de voir réaliser par les générations prochaines, et peut-être commencer par nous-mêmes. »

[2] Quant aux *Lettres sur l'Atlantide* de Bailly, et au poëme didactique qu'a publié M. Népomucène Lemercier sous le titre d'*Atlantiade*, ces deux ouvrages ne ressemblent que par le titre à l'ouvrage de Bacon.

tique et la *Sagesse des anciens*, ne nous sont point parvenus dans cet état d'imperfection que nous avons eu à déplorer pour la plupart des écrits précédens. Ils ont été publiés par Bacon lui-même; il en a été fait sous ses yeux plusieurs éditions, de sorte qu'il a pu les revoir et les retoucher à loisir. On peut donc les lire avec une pleine confiance; et quoiqu'ils soient d'un genre moins relevé que les grands ouvrages du même auteur, ils devront cependant entrer aussi pour quelque chose dans le jugement que l'on se formera de son mérite.

ESSAIS DE MORALE ET DE POLITIQUE

(*Sermones fideles*, *sive Interiora rerum*).

Un caractère particulier à Bacon, c'est qu'il n'était pas, comme la plupart des philosophes, un homme purement spéculatif. La tournure de son esprit, comme il le dit lui-même [1], le portait en toutes choses à chercher l'utile, et à ne jamais perdre de vue la réalité et la pratique. La science n'était à ses yeux qu'un moyen de puissance: savoir, c'est pouvoir, répète-t-il en cent occasions. On ne sera donc point étonné de voir que tout en travaillant à une réforme scientifique, tout en se livrant lui-même avec ardeur à l'étude et à l'interprétation de la nature, il ait pu faire sur les hommes des observations pleines de justesse, et donner sur la conduite de la vie les plus sages leçons.

C'est là, en effet, ce que l'on trouve dans l'ouvrage auquel il avait d'abord donné le simple titre d'*Essais*, qu'il intitula, plus tard, *Conseils moraux et politiques*, et qu'il nomma enfin, quand il l'eut traduit en latin, *Sermones fideles*, *sive Interiora rerum*. Le premier de ces titres paraît avoir été emprunté à notre Montaigne, que Bacon cite souvent, et dont les célèbres *Essais*, publiés depuis peu d'années [2] et déjà répandus dans toute l'Europe, inspirèrent

[1] « Nos vero hoc habemus (fortasse ex genere vitæ nostro politicæ), ut quæ artem jactant, usum non præbent, parvi faciamus. » *De Augm.*, V, c. 3, § 2.

[2] L'édition complète des *Essais* de Montaigne avait paru en 1588. La première édition des *Essais* de Bacon est de 1597.

sans doute à notre auteur l'idée de s'exercer dans ce genre d'écrits qui était alors tout nouveau. Les deux autres titres sont tirés du sujet même, et indiquent fort bien la nature, le but, et même le mérite de l'ouvrage : ces essais sont en effet des *discours véridiques*, qui nous montrent à nu *le fond des choses*, c'est-à-dire qu'ils présentent un tableau fidèle de la société, et la peignent telle qu'elle est, sans la charger ni la flatter; et en même temps ils renferment les conseils les plus utiles, soit pour la pratique des affaires, soit pour le gouvernement des états.

L'auteur paraît avoir eu pour but principal de traiter une partie qui avait été négligée dans tous les ouvrages de morale, comme il le remarque dans le *Traité de l'avancement des sciences :* il a voulu dévoiler les fraudes, les ruses et les vices de toute espèce qui sont propres aux différentes professions ou aux différentes conditions; et cela, non pas en attaquant le mal avec l'arme de la plaisanterie, comme le ferait un Horace ou un Lucien, mais en parlant le langage sérieux de la raison. Il pensait que c'était là le plus sûr moyen de déjouer les intrigues et les tromperies des malhonnêtes gens, et de prémunir les hommes de bonne foi contre leurs artifices : « Pertinet ad hanc partem de officiis respectivis vocationum et professionum singularum doctrina alia, nimirum de fraudibus, cautelis, imposturis, et vitiis ipsarum... Absque hoc enim, deerunt virtuti sua præsidia et munimenta... Hanc autem partem de cautelis et vitiis respectivis inter desiderata numeramus, eamque nomine *Satyræ seriæ*, sive *Tractatus de interioribus rerum*, appellabimus [1]. »

Le mérite qui distingue les *Essais* de Bacon, c'est qu'ils sont éminemment instructifs : les meilleurs juges l'ont reconnu : « Ces *Essais*, dit Voltaire (XIV[e] lettre sur les Anglais), sont très estimés, mais ils sont faits plutôt pour instruire que pour plaire. N'étant ni la satire de la nature humaine, comme les *Maximes* de La Rochefoucauld, ni l'école du scepticisme, comme les *Essais* de Montaigne, ils sont moins lus que ces deux livres ingénieux. » — « Les recherches de Bacon sur la morale, dit Dugald-Stewart (*Histoire abrégée*

[1] *De Augment.*, lib. VII, c. 2, § 10.

des Sciences métaphysiques et morales), sont toutes pratiques... Ses *Essais* sont le plus connu et le plus populaire de ses ouvrages. La trivialité même de son sujet sert le plus souvent à mieux faire ressortir la profondeur des réflexions de l'auteur. On peut lire ce petit livre tout entier en quelques heures; et cependant, après l'avoir lu vingt fois, on y trouve toujours quelque chose de nouveau. C'est là, en effet, le trait distinctif de tous les ouvrages de Bacon; ils fournissent un aliment inépuisable à nos pensées, et donnent une activité nouvelle à nos facultés engourdies. »

Cet avantage qu'ont les *Essais* de Bacon, d'être si instructifs et si profonds, ils le doivent sans doute à ce que les conseils qu'ils renferment ne viennent pas d'un écrivain de profession, qui n'aurait vu le monde que du fond de son cabinet, mais d'un homme qui s'est mêlé aux affaires, qui a pu observer de près les personnes et les choses, et qui vient nous apporter les fruits d'une longue et quelquefois bien pénible expérience [1].

C'est sans doute aussi parce qu'il avait long-temps rempli les fonctions les plus importantes du gouvernement, que Bacon a pu exceller surtout dans la partie la plus difficile de toutes, dans celle où échouent la plupart des écrivains, je veux dire la politique. Tout lecteur sera frappé en effet de la sagesse et de la profondeur de vues qui ont dicté la plupart des morceaux de ce genre, et entre autres les considérations sur la noblesse (Ess. XIV), sur les troubles et les séditions (XV), sur le gouvernement (XIX), sur les conseils des princes (XX), sur les innovations (XXIV), sur les moyens d'agrandir un empire (XXIX), sur les colonies (XXXIII), sur les factions (XLIX). Quelques-uns renferment des prophéties d'une étonnante vérité: tel est l'*Essai sur les troubles et les séditions*, où l'auteur, en décrivant les symptômes qui annoncent les révolutions et les causes qui les préparent, semble n'être que l'historien de ce qui s'est accompli sous nos yeux.

Parmi les *Essais* purement moraux on remarque sur-

[1] « Utile libros multum revolvere eorum auctorum qui et ipsi gubernacula rerum tractarunt, » a dit Bacon lui-même, *Serm. fid.* XX, § 6, fin.

tout ceux sur le mariage et le célibat (VIII), sur l'athéisme (XVI), sur la superstition (XVII), sur la fausse prudence (XXVI), sur la nature et l'habitude (XXXVI et XXXVII), sur la fortune (XXXVIII), sur les études et la lecture (XLVIII), sur les vicissitudes (LVI). Il est une circonstance qui donne à quelques-uns de ces *Essais* un intérêt particulier : c'est que souvent l'auteur s'y peint lui-même. Ainsi, quand il décrit les persécutions de l'envie (IX), les embarras des grandes places, qui ne sont à ses yeux qu'une triple servitude (XI)[1]; quand il parle des tourmens de l'ambition (XXXV), du malheur de ceux dont la profession n'est pas en harmonie avec leur penchant naturel (XXXVI)[2]; on ne peut guère douter, pour peu que l'on connaisse les particularités de sa vie, qu'il n'ait voulu tracer son histoire et qu'il ne nous fasse la confession de ses propres douleurs.

Les *Essais de morale* de Bacon méritent encore d'être étudiés sous le rapport du style. L'ouvrage original est estimé chez les Anglais à l'égal des écrits de Pascal chez nous ; il est de même considéré comme ayant puissamment contribué à fixer la langue. Si la traduction latine n'est pas toujours un modèle d'élégance et de correction, elle est du moins écrite avec une concision et une énergie qui rappellent l'auteur du *Novum Organum*. On reconnaît partout dans cet ouvrage la puissante influence qu'exerçait sur le style de Bacon, ainsi que sur ses jugemens, les deux grands écrivains qu'il avait le plus médités, Tacite et Machiavel. On y trouve d'ailleurs une foule de pensées ingénieuses exprimées de la manière la plus heureuse, et dont plusieurs, citées à chaque instant, sont presque passées en proverbe.

D'après tout ce qui vient d'être dit des *Essais de morale*, on ne s'étonnera pas qu'ils aient obtenu un grand succès. Quoique ce soit peut-être celui de tous les ouvrages de l'auteur qui lui a le moins coûté, puisqu'il ne se compose guère que de pensées éparses qu'il jetait sur le papier à mesure qu'elles se présentaient à son esprit, ce

[1] « Viri in magistratu collocati, ter servi : servi principis, servi famæ, servi negotiorum. »

[2] « Felices quorum indoles naturalis cum vitæ suæ genere congruit! alias, vere dicere possint : Multum incola fuit anima mea. »

n'en est pas moins celui qui a eu le plus de vogue : il en a été fait, et de son vivant et après sa mort, un grand nombre d'éditions; il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; enfin il figure aujourd'hui dans toutes les collections des classiques de la littérature anglaise. Bacon avait prévu ce succès : « Je n'ignore pas, dit-il dans l'Épître dédicatoire du *Dialogue sur la guerre sacrée*, que ces écrits, sans m'avoir coûté autant de peine que mes autres ouvrages, pourront plus que tout autre illustrer mon nom, et le recommander à la postérité. [1] » — « J'espère, dit-il encore, dans la dédicace de la traduction latine de ses *Essais*, que ce volume, traduit dans la langue universelle, la langue latine, durera autant que dureront les livres et les lettres [2]. »

Bacon n'avait cependant pas eu, dans l'origine, l'intention de livrer ses *Essais* au public; il ne voulait en les rédigeant que consigner par écrit, pour son propre usage, les réflexions que suggérait à son esprit observateur tout ce qui se passait sous ses yeux; et c'est uniquement, nous apprend-il lui-même, pour éviter le tort que pouvait faire à sa réputation une édition furtive que l'on préparait, qu'il se décida à les livrer à l'impression. La première édition de cet ouvrage parut en 1597; il portait d'abord, comme nous l'avons dit, le simple titre d'*Essais;* il était écrit en anglais, et se composait d'un nombre beaucoup moins considérable de morceaux que celui que nous possédons. L'auteur le dédia à son frère aîné, Antoine Bacon, avec lequel il était lié de l'amitié la plus tendre. La lettre qu'il lui adressa à cette occasion mérite d'être lue [3]. Dans une nouvelle édition qu'il donna en

[1] Voy. ci-dessous, p. 493.

[2] Voy. p. 213.

[3] « Mon tendre et bien-aimé frère, je fais dans ce moment comme le propriétaire d'un verger malenvoisiné, qui, pour prévenir les voleurs, cueillerait ses fruits avant qu'ils fussent mûrs. Ces pensées éparses allaient être imprimées; m'efforcer d'en arrêter l'impression aurait eu des inconvéniens, et eût été matière à interprétation; ne pas m'en mêler, c'eût été exposer mon ouvrage à être mutilé par des copistes infidèles, ou permettre à quelqu'un de se l'approprier en y faisant tel changement que bon lui aurait semblé. J'ai cru plus prudent de le publier moi-même, tel qu'il est sorti de ma plume il y a déjà long-temps, et de le mettre à l'abri de toute autre disgrace que la faiblesse de son auteur. J'ai toujours été d'avis qu'il peut y avoir autant de va-

1612, il ajouta quelques *Essais* à ceux qui avaient déjà paru, et, comme il avait alors perdu son frère aîné, Antoine Bacon, il dédia cette nouvelle édition à J. Constable, son beau-frère, comme étant celui qui, par son affection et par sa parenté, pouvait mieux le remplacer. « Je publie ces nouveaux *Essais*, dit-il dans sa lettre dédicatoire, parce que je ne veux pas qu'ils soient perdus, et parce que le public semble le vouloir encore moins, à en juger par les nombreuses réimpressions que l'on a faites des premiers. » Lorsque Bacon, éloigné des affaires, s'occupa de la révision de ses écrits, il fit encore à cet ouvrage des corrections et des additions considérables, qui doublèrent presque le nombre des morceaux dont il se composait d'abord, et le portèrent à cinquante-huit. Au premier titre d'*Essais* il ajouta celui de *Conseils politiques et moraux*, qui faisait mieux connaître le but de l'ouvrage. Cette nouvelle édition fut dédiée au duc de Buckingham, premier ministre de Jacques Ier, et qui avait long-temps protégé l'auteur. Les *Essais* qui parurent alors, pour la première fois, sont ceux sur la vérité (I), sur la vengeance (IV), sur l'adversité (V), sur la feinte et la dissimulation (VI), sur l'envie (IX), sur l'audace (XII), sur les voyages (XVIII), sur les délais (XXI), sur les innovations (XXIV), sur les soupçons (XXXI), sur les colonies (XXXIII), sur l'usure (XXXIX), sur les édifices et les jardins (XLIII, XLIV), sur la colère (LV), sur les vicissitudes des choses (LVI).

nité à dérober ses pensées au public, à moins qu'elles ne soient d'une certaine nature, qu'à les lui imposer malgré lui. Dans cette occurrence, je me suis borné à me faire le censeur des miennes : or, autant que j'en puis juger, non-seulement je n'y ai rien trouvé de dangereux, et de contraire soit à la religion, soit à la morale, mais il m'a semblé qu'elles pourraient être utiles à l'une et à l'autre. Le seul motif pour lequel j'hésite maintenant à les mettre au jour, c'est qu'elles sont comme ces *demi-pences* qu'on vient de frapper, et qui, pour être en bon argent, n'en sont pas moins de la petite monnaie. Quoi qu'il en soit, puisque ces pensées ne veulent pas rester avec leur père, et qu'il faut absolument qu'elles se produisent au-dehors, je préfère qu'elles aillent chez vous qui me tenez de près. En les confiant, telles qu'elles sont, à toute la chaleur de votre amitié, je vous dirai que je forme parfois le vœu que vos infirmités passent sur moi, afin que Sa Majesté ne soit pas privée d'un esprit aussi actif et aussi capable que le vôtre, et que je puisse avoir un prétexte pour me renfermer dans les contemplations et les études auxquelles je suis propre. — 30 janvier 1597. »

Cette indication, qui peut paraître minutieuse, n'est pas entièrement inutile : on comprendra, on appréciera mieux certains passages quand on saura s'ils ont été écrits avant ou après la disgrace qui marque deux époques si distinctes dans la vie de l'auteur. Cette nouvelle édition parut en 1625.

En même temps qu'il préparait cette édition, Bacon s'occupa d'une traduction latine de ses *Essais*, et dans cette traduction il leur donna définitivement un titre qui lui paraissait plus conforme à la dignité du sujet, celui de *Sermones fideles*, *sive Interiora rerum*[1]. On a vu quelle importance il attachait à la traduction de ses ouvrages en langue latine[2]; il répétait souvent que les langues modernes finiraient, un jour ou l'autre, par faire banqueroute, et il pensait qu'en mettant ses ouvrages en latin il leur assurait l'immortalité[3]. Cependant il ne put lui-même exécuter cette traduction; accablé par la multitude de travaux si divers qu'il avait entrepris, s'occupant à-la-fois de la refonte du *Traité de l'avancement des sciences*, de la rédaction de ses ouvrages d'histoire naturelle, de la composition de son *Histoire de Henri VII*, il se vit obligé, comme il nous l'apprend lui-même, de confier cette traduction à des mains étrangères[4]. Selon Robert Stephens, dans son introduction à un recueil de lettres de Bacon, il chargea de ce soin le célèbre poète Ben-Johnson[5], et quelques autres personnes. L'auteur de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Bacon* dit (vol. II, p. 172), je ne

[1] « Illi libro nomen gravius impono, scilicet ut inscribatur *Sermones fideles*, » etc. *Lettre au P. Fulgence*. Voyez ci-dessous, p. 551.

[2] Voyez dans l'Introduction du premier volume ce qui est relatif à la traduction du traité anglais de l'*Avancement des sciences*.

[3] « Solebat dicere libros modernis linguis conscriptos non ita multo post decocturos. » Avertissement du *De Augmentis* (vol. I, p. 35 de notre édit.). — « In bona spe sum volumen earum (il s'agit des *Essais*) in latinam linguam, scilicet universalem, versum, posse durare quamdiu libri et litteræ durent. » *Dédicace des Essais* (voy. ci-dessous, p. 213).

[4] « Delibationes morales et civiles in linguam latinam e vernacula verti curavi. » Epître dédicat. du *Dialogue sur la guerre sacrée* (voy. ci-dessous, p. 493).

[5] Ben-Johnson, né en 1575, était au nombre des admirateurs et des amis particuliers de Bacon ; il composa de très beaux vers en son honneur, à l'occasion du soixantième anniversaire de sa naissance (tom. II, p. 322 de ses *Œuvres*) ; il lui rendit également en prose, et long-temps après sa mort, le plus

sais sur quelle autorité, qu'au nombre de ces autres personnes était le docteur Hackett, depuis évêque de Lichtfield et de Coventry [1]. Je serais disposé à croire que George Herbert, poète distingué, et ami de Bacon, ne fut pas non plus étranger à ce travail; car, dans une lettre que notre auteur lui écrivit, et qui est précisément de l'époque où il s'occupait de la traduction des *Essais* (1625), il le remercie de la peine qu'il s'est donnée pour quelques-uns de ses ouvrages [2]. Quoi qu'il en soit, Bacon revisa lui-même cette traduction avec le plus grand soin, si bien qu'on peut la considérer comme étant son propre ouvrage; c'est ce que nous atteste son éditeur Rawley, dans le titre même du volume où elle se trouve: *Tomus ab ipso auctore, præterquam in paucis, latinitate donatus.* En travaillant à la traduction de ses *Essais*, Bacon fit encore à cet ouvrage des changemens assez considérables pour que l'on crût utile d'en faire plus tard une version anglaise qui fût entièrement conforme à l'édition latine [3]. Il supprima d'ailleurs deux morceaux, l'*Essai sur les Prophéties* et celui *sur les Bals masqués et les Fêtes publiques*, trouvant sans doute le premier trop hardi, et le second trop léger [4].

L'ouvrage ainsi traduit et modifié ne put paraître du vivant de l'auteur. Il ne fut publié qu'en 1638 par les soins de W. Rawley, avec la traduction de quelques autres ouvrages de Bacon, dans le volume qui porte pour titre : *Fr. Baconi ope-*

éclatant témoignagne (voyez Dugald-Stewart, *Histoire des Sciences métaphysiques et morales*, t. I, p. 323). Le docteur Warton, dans ses *Essais sur le génie et les écrits de Pope*, regarde comme certain que c'est lui qui traduisit la plus grande partie du *De Augmentis;* mais il ne parle pas des *Essais.*

[1] Le docteur J. Hackett, né en 1592, qui avait étudié à Cambridge, au collége de la Trinité, établissement où Bacon lui-même avait été élevé, et avec lequel il avait conservé d'étroites relations. Il devint évêque de Lichtfield et de Coventry. Il cultivait avec distinction les lettres latines et anglaises.

[2] « The pains that it pleased you to take about some of my writings I cannot forget. » *Dédicace d'une traduction de quelques psaumes*, Œuvres complètes, vol. III, p. 163. On sait d'ailleurs que G. Herbert a traduit l'histoire de Henri VII.

[3] Cette traduction (en 2 vol. in-8°, Lond. 1720) est due au docteur W. Willymott, associé du collége du Roi à Cambridge, directeur d'une école à Isleworth dans le Middlesex.

[4] Pour être complets, nous avons conservé ces deux *Essais*. On les trouvera traduits en français dans l'*Appendix*, à la fin de ce vol., p. 553. L'*Essai sur les Prophéties* mérite d'être lu.

rum moralium et civilium tomus (Lond., Ed. Griff., in-folio)[1].

Les *Essais* de Bacon ont été de bonne heure traduits en langue étrangère. Dès l'année 1618, ils avaient été publiés en italien par Toby Matthew, ami de Bacon, qui, forcé de quitter l'Angleterre pour avoir embrassé le catholicisme, avait long-temps séjourné à Florence: cette traduction est dédiée au duc de Toscane; elle fut publiée à Londres (1 vol. in-12). L'année suivante, J. Baudouin en donna une traduction française (Paris, 1619, 1 vol. in-12) qui a été fréquemment réimprimée. Il en a paru une autre en 1734, par un auteur anonyme (l'abbé Goujet); elle a aussi obtenu plusieurs éditions. On trouve dans les *Mélanges* de d'Alembert une imitation d'un assez grand nombre de passages choisis des *Essais;* le style en est généralement digne de l'original. Enfin, A. Lasalle a compris cet ouvrage dans sa traduction générale des OEuvres de Bacon; elle en forme le douzième volume[2]. Sa traduction est accompagnée de notes très nombreuses, dans lesquelles il combat ou confirme les opinions de l'auteur; le plus souvent il ne cherche qu'une occasion de développer ses propres idées. Comme ces notes servent fort peu à l'intelligence du texte, nous n'avons pu en tirer presque aucun parti.

DE LA SAGESSE DES ANCIENS.

Bacon pensait, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire[3], que les vérités les plus importantes de la philoso-

[1] C'est par erreur que M. de Vauzelles, dans son *Histoire de Bacon* (vol. II, p. 172), et dans la notice bibliographique qui l'accompagne, dit que Bacon publia lui-même cette traduction, et qu'elle parut en 1625. Nous n'avons pu trouver nulle part d'édition des *Sermones fideles* qui portât cette date : et d'ailleurs, dans le volume publié en 1638 par Rawley, cette traduction est formellement annoncée dans le titre comme paraissant pour la première fois; l'éditeur a même cru devoir, dans l'avertissement placé en tête de ce volume, s'excuser de ce retard : « Si quis autem vitio mihi vertat opus hoc, diu ab exteris expetitum, tam sero tandem prodire, sciat votis meis, ante hoc tempus, in eodem evulgando commode satisfieri non potuisse. »

[2] Cette traduction n'est pas absolument complète; Lasalle a omis, sans en prévenir, les *Essais* XLIII et XLIV, *de Ædificiis* et *de Hortis*. Il n'a pas non plus traduit l'*Essai* XXIX, *De proferendis finibus imperii*, parce qu'il se trouvait déjà dans le *De augmentis scientiarum* (lib. VIII, c. 3), où il est cité comme exemple d'un traité sur une question de politique.

[3] Voyez ci-dessus, p. x.

phie et de la morale avaient été connues dès les temps les plus anciens; et qu'elles se retrouvaient, mais cachées sous le voile de l'allégorie, dans les fables que l'antiquité nous a transmises sans en soupçonner le vrai sens. Dans le Traité qu'il avait publié en anglais dès l'année 1605 sur l'avancement des sciences, il avait montré tout le parti que l'on pourrait tirer de ces fables en les expliquant; et il avait signalé comme une lacune l'absence de ce genre de recherches, qu'il appelait *philosophie parabolique* [1]. C'est afin de donner une idée de ce que l'on pouvait faire en ce genre qu'il publia le petit ouvrage latin qui porte pour titre *De sapientia veterum*. Il y tenta de soulever un coin du voile qui couvrait cette sagesse mystérieuse des temps primitifs.

On sait combien de systèmes ont été proposés soit chez les anciens, soit chez les modernes, pour l'explication de la mythologie : Bacon appartient à l'école allégorique ou symbolique. Toutefois il ne se borne pas, comme le faisaient les stoïciens, aux explications purement physiques, ou, comme les platoniciens, aux explications purement métaphysiques et morales; mais, acceptant à-la-fois tous les genres d'interprétations, il sait tirer de ces fables, qui semblent n'être qu'un vain jeu de l'imagination des poètes, tantôt les plus utiles leçons de morale et de politique, tantôt la révélation des mystères les plus cachés de la nature, ou les enseignemens les plus élevés de la philosophie.

Quelque ingénieuses que soient les explications données par Bacon, il est cependant douteux qu'il ait rencontré plus juste que ses devanciers; et même, quoiqu'il assure en plusieurs endroits qu'il espère avoir mieux pénétré qu'aucun autre le sens caché des fables anciennes, il est fort peu probable qu'il ait été lui-même dupe des explications qu'il propose, et qu'en les publiant il ait eu sérieusement la prétention de donner le véritable sens des anciens mythes. Aussi serait-ce fort mal comprendre son livre que d'y chercher quelque chose de semblable aux travaux des Banier, des Dupuis [2] ou des Creuzer, et que de discuter minutieusement la justesse de

[1] Liv. II (p. 51, éd. 1765). Voy. aussi *De Augm. scient.*, II, c. 13, § 5 et 6.

[2] Il paraît cependant, dit M. de Vauzelles (I, p. 142), que c'est dans ce petit traité que Dupuis a puisé la première idée de son *Origine des cultes*.

chacune de ses explications. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'il n'eut d'autre intention dans cet ouvrage que de faire passer à la faveur de la fable quelques-unes des grandes idées qui le préoccupaient dès cette époque et qu'il développa plus tard dans ses autres ouvrages. La fable y est évidemment adaptée à la doctrine du philosophe bien plutôt que sa doctrine n'est adaptée à la fable. Il suffit pour s'en convaincre de lire les morceaux qui portent pour titre : Pan ou la Nature (VI), Orphée ou la philosophie (XI), le Ciel ou les Origines des choses (XII), Protée ou la Matière (XIII), Cupidon ou la doctrine des Atomes (XVIII), Atalante ou les effets de l'appât du gain dans les recherches scientifiques (XXV), Prométhée ou la condition de l'homme (XXVI), le Sphinx ou la Science (XXVIII). On y trouve tous les dogmes fondamentaux de la philosophie de Bacon, par exemple la nécessité de s'appuyer partout sur l'observation [1], d'unir et de confondre dans un heureux et fécond hymen l'expérience et la raison [2], de s'occuper d'expériences lumineuses plutôt que d'expériences fructueuses [3]. Aussi peut-on dire avec un des biographes de Bacon, avec Mallet, que s'il ne réussit pas toujours à montrer la sagesse des anciens, il réussit du moins à montrer la sienne propre.

Au reste, quelle qu'ait été la véritable intention de l'auteur, son ouvrage eut beaucoup de succès. « Les enthousiastes de l'antiquité, dit à ce sujet M. de Vauzelles [4], furent charmés d'y trouver de nouveaux motifs à leur enthousiasme ; et les admirateurs des modernes, de rencontrer dans un de leurs contemporains un homme qui savait faire sortir des écrits des anciens des beautés supérieures à celles que ces auteurs y avaient mises. Les uns et les autres lui tinrent compte de cette heureuse conception. C'est ainsi que dans les savantes

[1] « Ea demum vera est philosophia quæ mundi ipsius voces fidelissime reddit, et veluti dictante mundo conscripta est, » etc. *Pan*, § 15 (p. 407).

[2] « Certe nos in ea sumus opinione facultates illas duas, dogmaticam et empiricam, adhuc non bene conjunctas et copulatas fuisse, » etc. *Prometheus*, § 5 (p. 415).

[3] « Perpetuo artes incepta præcidunt et stadium deserunt, et ad lucrum et commodum declinant, instar Atalantæ, » etc. *Atalanta*, § 2 (p. 439).

[4] *Histoire de Bacon*, liv. III (vol. I, p. 141).

notes dont il a enrichi sa traduction des Métamorphoses d'Ovide, M. Georges Sandyn, poète et voyageur célèbre, après avoir reconnu les obligations qu'il a à l'auteur de la *Sagesse des anciens*, appelle cet auteur le prince des écrivains modernes[1]. » Bacon lui-même nous atteste le succès de cet ouvrage, dans une lettre qu'il écrivit fort peu de temps après sa publication : « Je vous envoie, dit-il à son ami Toby Matthew, un petit livre qui commence à se répandre dans le monde. On dit que mon latin s'est métamorphosé en argent, et que c'est une monnaie courante[2]. »

Le traité de la *Sagesse des anciens* fut publié en 1609[3]. Bacon le dédia, en témoignage de reconnaissance, à sa *bonne mère* (*almæ matri*) l'Académie de Cambridge, dans laquelle il avait étudié. Il y joignit une seconde dédicace adressée au comte de Salisbury, Robert Cecil, en sa qualité de chancelier de l'université de Cambridge[4]. Ce personnage était parent de Bacon; il était d'ailleurs grand-trésorier d'Angleterre, et jouissait d'un grand crédit; aussi Bacon, qui déjà devait à sa protection la place de solliciteur général, ne négligeait-il aucune occasion de capter sa bienveillance.

Destinant cet ouvrage à être lu par les savans, l'auteur l'écrivit immédiatement en latin; à la différence de ses autres ouvrages, qui presque tous furent originairement écrits en anglais. Il en parut du vivant de l'auteur un assez grand nombre d'éditions, mais il n'y fit que de très légers changemens[5]. Il le revisa une dernière fois à la fin de sa vie, pour

[1] *Translation of Ovid*, p. 257.

[2] *Bacon's Letters* (*OEuvr. compl.*, vol. III, p. 249, éd. 1765).

[3] C'est par erreur que dans la *Vie de Bacon* écrite en anglais par Mallet, et dans d'autres ouvrages postérieurs, ce traité est rapporté à l'an 1610. La première édition, que nous avons sous les yeux, porte le millésime de 1609. Elle a pour titre : *Francisci Baconi, equitis aurati, procuratoris secundi Jacobi regis Magnæ Britanniæ, De sapientia veterum liber, ad inclytam Academiam Cantabrigiensem*, Lond., Rob. Barkerus, an. 1609.

[4] Voyez ces deux dédicaces, p. 385 et 387.

[5] Il a developpé ailleurs quelques-unes des fables que contient ce recueil. On trouvera dans le *De Augmentis scientiarum* (lib. II, c. 13), les fables de Pan, de Persée, et de Bacchus, ainsi remaniées. Il avait également entrepris de commenter de la manière la plus complète dans un ouvrage spécial les fables de l'Amour et du Ciel; mais il n'a traité que de la première. (Voyez ci-dessus ce qui a été dit du *Traité des principes et des origines*, p. x et suiv.)

le faire entrer dans une édition complète de ses œuvres; il voulait l'y placer auprès de ses ouvrages de politique et de morale, afin, dit-il, qu'il fût par là préservé de l'oubli[1]. L'ouvrage ainsi revisé n'a paru qu'en 1638, dans le volume que W. Rawley publia sous ce titre : *Fr. Baconi operum moralium et civilium tomus;* il y figure à la place que Bacon lui avait assignée.

Cet ouvrage a été, comme les *Essais*, traduit de bonne heure en plusieurs langues étrangères. En 1618, Toby Matthew le publia en italien à la suite de la traduction des *Essais* dont nous avons deja parlé (voy. p. XXVIII). J. Baudouin, qui avait aussi déjà traduit les *Essais*, donna, en 1626, *La sagesse mystérieuse des anciens*, et cette traduction a été souvent réimprimée. En 1680, ce traité fut traduit en anglais, sous le titre de *The wisdom of the ancients*, par S. Arthur Georges (Lond.). Enfin il est compris dans la traduction de Lasalle, dont il forme le quinzième volume.

ÉCRITS THÉOLOGIQUES.

Bacon n'était pas plus étranger aux matières théologiques qu'aux matières purement philosophiques. Les idées religieuses l'avaient préoccupé toute sa vie. Un des vœux qu'il formait dans ses rêves d'ambition, c'était de pouvoir faire quelque chose pour le salut des âmes, s'il arrivait jamais à un poste important: « Subiit spes me, natum religionis statu haud admodum prospero, posse, si civilia munera obirem, et aliquid ad animarum salutem boni procurare[2]. » En effet on le voit, dès qu'il eut accès à la cour, faire tous ses efforts pour mettre un terme aux dissensions qui déchiraient l'église d'Angleterre; dans ce but, il adressa successivement à Élisabeth et à Jacques Ier des mémoires remplis de vues sages et conciliantes[3]. Tous ses écrits prouvent

[1] « Libellum meum de Sapientia veterum, ut ab interitu tutior esset, in tomo operum meorum moralium et politicorum rursus edendum curavi. » *Épître dédicatoire du Dialogue sur la guerre sacrée.* (Voy. ci-dessous, p. 493.)

[2] *De interpret. naturæ Proœm.* (Voyez le vol. précédent, p. 400.)

[3] Voyez dans ses *OEuvres complètes*, vol. III, p. 133: *And advertisement touching the controversies of the church of England* (écrit vers 1597); et

d'ailleurs une profonde connaissance des Écritures; elles y sont citées presqu'à chaque page. Enfin le IX° livre du *De augmentis scientiarum*, où il expose ses vues sur la science de la religion, suffirait à lui seul pour prouver quelle profonde attention il avait donnée aux matières théologiques.

Cependant, sans cesse distrait par d'autres soins, Bacon n'a écrit aucun grand ouvrage sur ce sujet ; il s'en accusait presque lui-même, sur la fin de sa vie, comme d'une ingratitude : « En faisant la revue de mes écrits, dit-il au docteur Andrews dans l'Épître dédicatoire du *Dialogue sur la guerre sacrée*, il m'est venu à la pensée que tous allaient à la cité, aucun au temple, à l'exception de quelques morceaux épars qui ont rapport à la religion. Pourtant, après avoir puisé et goûté de si grandes consolations dans le temple, il est naturel que je désire y porter quelque offrande. »

Quoique Bacon n'ait laissé sur la théologie que des morceaux épars ou incomplets, nous n'avons pas cru inutile de recueillir ceux qui étaient de nature à entrer dans notre collection : tels sont les *Méditations religieuses*, la *Prière de Bacon*, sa *Profession de foi*, et le *Dialogue sur la guerre sacrée*[1]. Ces écrits serviront à dissiper les doutes qui ont été élevés par quelques écrivains du dernier siècle sur les sentimens religieux de notre auteur.

Les *Méditations religieuses*, que nous avons placées d'abord, sont un des premiers écrits de Bacon. Il les publia dès l'année 1597, en anglais, à la suite des *Essais*. Elles sont au nombre de douze, et se composent de réflexions détachées sur divers passages de la Bible. On y trouve plusieurs

p. 147 : *Considerations touching the better pacification and edification of the church of England* (écrit vers 1604). Voyez aussi, dans les *Sermones fideles*, l'Essai III, *De unitate Ecclesiæ*.

[1] Outre les écrits que nous reproduisons ici, on trouvera encore dans les *OEuvres complètes* de Bacon quelques morceaux écrits en anglais qui peuvent se rapporter au même sujet : 1° et 2° les deux mémoires que nous venons de citer dans la note précédente ; 3° *The translation of certain psalms into English verses* (*OEuvr. compl.*, vol. III, p. 164) ; 4° *The characters of a believing christian, in paradoxes and seeming contradictions* (p. 129). L'authenticité de cette dernière pièce, qui pourrait paraître aussi bien une satire qu'une apologie de la religion, est fort douteuse ; elle n'a été publiée qu'en 1645, et n'a jamais été avouée par Rawley, l'éditeur des œuvres posthumes de Bacon.

pensées que l'auteur a reproduites dans ses autres écrits : telle est entre autres cette célèbre maxime, que peu de philosophie détourne de la religion et que beaucoup de philosophie y ramène[1]. Bacon attachait peu d'importance à cet ouvrage : il ne l'a pas même compris au nombre des écrits qui devaient composer la collection de ses œuvres dont il s'occupait dans ses dernières années. La traduction latine que nous donnons n'est probablement point de lui-même ; rien ne nous a indiqué de qui elle pouvait être.

Vient ensuite une prière que Bacon composa vers la fin de sa vie, et probablement dans une maladie qu'il fit en 1625 : cette prière a été justement admirée par Addison[2]. Elle peint parfaitement l'âme de Bacon tout entière, et montre avec quelle résignation il supportait ses maux. La traduction que nous donnons est de Simon-Jean Arnold, qui la publia dans son édition des œuvres de Bacon (Leipz., 1694).

La *Profession de foi* de Bacon, qui a été trouvée dans les papiers de l'auteur après sa mort, et qui n'était nullement destinée à voir le jour, est la pièce la plus propre à détruire les accusations d'irréligion que l'on a dirigeés contre ce philosophe. Pour tout homme de bonne foi, la seule lecture de ses grands ouvrages, qui sont en quelque sorte imbus dans toutes leurs parties des sentimens de la piété la plus sincère et la plus éclairée, est bien suffisante pour lever tous les doutes ; cependant il n'était pas inutile qu'un témoignage aussi formel que celui-ci vînt donner un éclatant démenti aux Lalande, aux Sylvain Maréchal, aux Lasalle, qui ont voulu faire un athée de celui qui a prononcé tant de fois et d'une manière si sévère la condamnation de l'athéisme. W. Rawley, à qui nous devons la conservation de cet intéressant morceau, semble avoir prévu en le publiant qu'il pourrait un jour devenir nécessaire d'en invoquer le témoignage. Voici com-

[1] « In physicis illud affirmo, parum philosophiæ naturalis, et in ea progressum liminarem, ad atheismum opiniones inclinare ; contra, multum philosophiæ naturalis, et progressum in ea penetrantem, ad religionem animos circumferre. » *Medit.* X (p. 475). Voyez la même pensée, *Sermones fideles*, n° XVI, § 1, (p. 259) ; et *De augmentis scientiarum*, I, § 5 (p. 44-45).

[2] *Tattler*, tom. IV, n. 267.

ment il s'exprime dans l'*Avis au lecteur* qu'il a mis en tête du volume où il se trouve : « Supererat tandem scriptum illud *Confessionis fidei*, quod auctor ipse, plurimis ante obitum annis, idiomate anglicano concepit; operæ pretium mihi visum est Romana civitate donare, quo non minus exteris quam popularibus suis palam fiat, qua fide imbutus et quibus mediis fretus illustrissimus heros animam Deo reddiderit, et quod theologicis studiis, æque ac philosophicis et civilibus, quum commodum esset, vacaverit [1]. »

Les théologiens trouveront un intérêt particulier dans cette profession de foi d'un des anglicans les plus anciens et les plus éclairés : ils y apprendront à quoi se réduisaient alors les points sur lesquels l'église anglicane différait de l'église catholique.

M. de Vauzelles, dans son *Histoire de Bacon* (I, p. 122), rapporte cet écrit à l'an 1606. Je ne sais s'il est possible d'en fixer la date avec autant de précision. Rawley, dans le passage où il parle de cet ouvrage et que nous venons de citer, se borne à dire que l'auteur l'avait rédigé plusieurs années avant sa mort, *plurimis ante obitum annis*.

La *Profession de foi* fut écrite originairement en anglais; la traduction que nous donnons est de W. Rawley; elle parut en 1658, dans le petit recueil qui porte pour titre *Opuscula varia posthuma, philosophica, civilia et theologica, Fr. Baconi, nunc primum edita cura et fide Guil. Rawley, Lond. R Daniel*, 8°. L'original anglais ne parut que trois ans après, en 1661, dans un nouveau recueil de pièces publié également par Rawley, sous le titre de *Resuscitatio of the works civil*, etc., *hitherto sleeping*, Lond. in-fol [3].

Dans le *Dialogue sur la guerre sacrée*, l'auteur s'était pro-

[1] Voyez aussi ce que dit Rawley de cet écrit dans sa Vie de Bacon, § 20 (vol. I).

[2] Outre cette traduction latine, on en trouve une autre dans l'édition donnée à Leipz, par S.-J. Arnold, 1694; mais celle-ci est bien inférieure à celle de Rawley. M. de Vauzelles a traduit, à la suite de son *Histoire de Bacon*, la plus grande partie de cet intéressant morceau; il est à regretter qu'il n'ait pas cru devoir le traduire tout entier.

[3] On trouvera aussi l'original anglais dans l'édit. de 1765, t. III, p. 121.

posé d'examiner l'opportunité et les chances de succès d'une guerre contre les Turcs. Quoique la fureur des croisades fût depuis long-temps passée, il paraît cependant que plusieurs événemens récens, tels que la bataille de Lépante gagnée sur les Turcs (1572); la malheureuse expédition de Sébastien, roi de Portugal, contre l'Afrique (1577); les incursions de Sigismond Battori, prince de Transylvanie, sur le territoire de l'empire ottoman (vers 1596), avaient réveillé le zèle des nations de l'Europe contre les infidèles, et que la pensée d'une nouvelle guerre de religion occupait alors beaucoup d'esprits [1]. On saisissait avec empressement toutes les occasions d'enflammer contre les musulmans l'ardeur des guerriers chrétiens. En effet, vers le même temps où Bacon écrivait son *Dialogue sur la guerre sacrée*, le P. Joseph, confesseur du cardinal de Richelieu, écrivait de son côté contre les Turcs un poème latin que le pape Urbain VIII appelait l'*Énéide chrétienne;* Mazarin faisait un testament dans lequel il laissait 600,000 livres tournois pour leur faire la guerre; et les héros de la Fronde, réduits à l'oisiveté par l'extinction des guerres civiles en France, allaient à l'envi signaler leur bravoure contre les ennemis de la foi.

C'est sans doute pour obéir à ce mouvement général des esprits que Bacon écrivit son *Dialogue :* c'est un ouvrage à-la-fois politique et religieux. Il y porta toute la hauteur de vues qui le caractérise. On s'en fera une idée par la courte analyse que nous allons en présenter.

Quelques amis s'entretiennent sur l'état des nations chrétiennes; ils s'affligent de ce qu'elles consument leurs forces dans de misérables querelles intestines, et de ce qu'elles ne les emploient pas plutôt à exécuter de concert quelque grande entreprise dans l'intérêt de l'Eglise et de la civilisation. La conversation se trouve ainsi naturellement amenée sur le projet d'une guerre contre les Turcs. Tous sont d'accord sur ce qu'une telle guerre aurait de glorieux et d'utile; mais les avis se partagent sur la question de sa légitimité, et

[1] Voyez le *Dialogue sur la guerre sacrée*, § 8, p. 407.

sur les chances de succès qu'elle pourrait offrir. Ils conviennent donc de se livrer à un examen approfondi de cette grave question, et ils se distribuent les rôles (§ 1-20).

Voici les diverses questions qu'ils doivent agiter (§ 20-24):

1° A-t-on droit de faire la guerre pour propager une religion?

2° N'y a-t-il pas pour les chrétiens, non-seulement droit, mais obligation de faire cette guerre?

3° Quand on admettrait le droit et l'obligation, n'y a-t-il point des obligations plus urgentes, telles que l'extirpation des hérésies, la réforme des mœurs?

4° Une pareille guerre est-elle possible?

5° Quels sont les moyens de l'exécuter et de la faire réussir?

De ces diverses questions, la première seule est abordée (§ 25-31). L'interlocuteur qui en est chargé s'appuie beaucoup moins sur des motifs religieux que sur des raisons politiques; il insiste principalement sur l'intérêt de la civilisation et sur la barbarie des Turcs. Une guerre contre un tel peuple serait légitime, quand même on mettrait de côté tout motif de religion: « Arma pro imperio illo debellando, etsi religionis causam seponamus, licite sumi posse (§ 25, fin.). » Les Turcs ne sont à ses yeux qu'une multitude d'hommes agrégés comme de vils troupeaux, et non une société véritable; c'est une nation monstrueuse, étrangère à toutes les lois de la nature, ennemie du genre humain, et qui ne peut réclamer aucun droit, puisqu'elle même elle viole sans cesse toutes les règles du droit des gens; elle doit en conséquence être mise *hors la loi des nations*[1]. L'orateur les assimile sous ce rapport à ces nations de pirates auxquelles le grand Pompée fit la guerre, à ces Arabes qui ne vivent que de pillage, à cette célèbre peuplade des Assassins qui exécutaient aveuglément les crimes les plus atroces au moindre signe de leur chef, le Vieux

[1] Ex hoc videre licet nationes quasdam nomine tenus existere, quæ nationes jure non sunt, sed multitudines tantum et examina populorum. Quemadmodum enim homines quidam sunt quos *ex-leges* appellamus, proscripti scilicet per leges civiles diversarum regionum; ita etiam nationes quædam sunt *ex-leges* factæ et proscriptæ per jura naturæ et gentium, aut per mandatum Dei immediatum, etc. (§ 29, fin. p. 513).

de la Montagne. Cependant, tout en légitimant une guerre sacrée, Bacon ne veut point que ce soit une guerre d'extermination ; il ne faut point, dit-il (§ 27), que l'on honore le Sauveur du monde comme les païens honoraient leur Moloch, par des sacrifices de sang; il ne faut pas qu'on emploie le fer pour convertir les ames. Il propose seulement de profiter de la conquête du territoire pour préparer les voies à la conquête des consciences : « Ut regiones et populi solummodo subjugentur; unde per gladium secularem via aperiatur ad gladium spiritualem, qui persuasione, instructione, et hujus modi remediis, quæ ad salutem animarum et informationem conscientiarum propria sunt, penetret (§ 24). »

Le *Dialogue sur la guerre sacrée* est dédié à Lancelot Andrews, évêque de Winton, et l'un des plus anciens amis de Bacon; la lettre qu'il lui adressa à cette occasion, et qui figure en tête de l'ouvrage, mérite d'être lue. Elle fut écrite environ deux ans après la disgrace de l'auteur; l'on y voit comment Bacon savait supporter le poids de l'infortune. Il rappelle les grands hommes qui ont été, comme lui, victimes des haines politiques, et veut, à l'exemple des plus illustres d'entre eux, consacrer aux lettres et aux sciences ce qui lui reste de vie : « Ce n'est plus, dit-il dans son admirable langage, sur des banques particulières que je veux placer le talent que Dieu m'a confié; mais sur la banque publique, qui ne peut jamais faillir et qui donne un intérêt assuré. » On trouvera en outre, dans cette même lettre, des renseignemens intéressans sur l'ensemble des travaux de Bacon [1].

Cet ouvrage fut d'abord écrit en anglais, en 1622; il fut publié à cette époque sous ce titre : *An advertisement touching a holy war* (Lond., 4°) [2]. Vers 1625 Bacon le traduisit en latin, en même temps que plusieurs autres de ses écrits; mais cette traduction ne fut publiée qu'en 1638, avec celle des *Essais*, par les soins de W. Rawley, dans le volume des *Œuvres morales et politiques* que nous avons déjà fait connaître.

[1] M. de Vauzelles a traduit cette lettre en entier dans son *Histoire de Bacon*, vol. II, p. 136.

[2] Voyez dans les *Œuvres complètes*, vol. III, p. 283.

Nous avons réuni à la fin du volume, sous le titre d'*Écrits divers*, quelques pièces qui nous ont paru n'être pas sans intérêt, et qui d'ailleurs se rattachent aux idées philosophiques et morales de l'auteur.

La première est un discours ou plutôt le plan d'un discours *sur les secours que l'on peut prêter aux facultés intellectuelles*. L'auteur se plaint que, dans les systèmes d'éducation universellement suivis, l'on ne fasse rien pour perfectionner et fortifier l'intelligence; il prouve que cette faculté n'est pas moins susceptible d'être aidée par des moyens artificiels que les forces physiques ou que la volonté, et il propose ses vues à ce sujet. On ne trouve guère, il est vrai, dans ce discours, que des notes informes; mais ces notes renferment le germe de tout ce que Bacon a depuis enseigné dans ses autres ouvrages, et spécialement dans le *Novum Organum*, sur l'art de bien conduire sa raison dans la recherche de la vérité.

Ce fragment fait partie d'une lettre adressée à sir Henry Savile, savant distingué, qui se livrait avec beaucoup de succès à l'éducation de la jeunesse, et qui avait lui-même un tel zèle pour la propagation des sciences, qu'il fonda à ses frais une chaire de géométrie et d'astronomie dans le collége de Merton (université d'Oxford), dont il était inspecteur. Ce discours a été écrit en anglais, et il paraît dater de l'an 1613; il fut publié long-temps après la mort de l'auteur, en 1661, dans le troisième recueil de ses écrits posthumes publié par Rawley. La traduction latine que nous imprimons a été faite par Arnold (édition de *Bacon*, Leipzig, 1694).

L'*Essai sur la renommée* ne doit point nous arrêter; nous n'avons conservé ce fragment que parce qu'il était le complément d'une des fables qu'on lit dans la *Sagesse des anciens* (voy. fab. IX, *la Sœur des Géans* ou *la Renommée*) [1].

Le *Discours sur le duel* mérite beaucoup plus d'attirer l'attention. Pendant que Bacon était dans le ministère public, il s'était imposé l'honorable tâche d'extirper la funeste manie du duel. On lira sans doute avec intérêt un réquisitoire

[1] Ce fragment a été publié en 1661 par W. Rawley, dans la troisième *Resuscitatio*. Il a été traduit par Arnold (Leipz., 1694).

qu'il prononça en 1614, et qui est un monument des efforts qu'il fit pour atteindre ce noble but.

A l'occasion d'une cause peu importante, d'une simple provocation adressée par un certain William Priest à Richard Wright, il traite la question générale du duel : il apprécie la nature et la grandeur de ce délit, il en indique les causes ; il recherche quelle est la jurisprudence anglaise à ce sujet, et, enfin, il propose quelques mesures nouvelles pour le combattre. Le moyen le plus efficace, selon lui, serait, non pas d'attendre que le délit fût consommé, pour le punir ensuite avec une excessive rigueur, comme on le faisait dans d'autres pays, et notamment en France, où l'on pendait des malheureux dont les blessures saignaient encore [1] ; mais au contraire de tout faire pour en prévenir l'exécution. Dans ce but, il veut que l'on poursuive à outrance tous les actes qui précèdent et qui préparent le duel, ainsi que toutes les personnes qui le favorisent en se chargeant de transmettre les cartels, ou en acceptant le rôle de *seconds*. Ce discours eut un tel succès, que la chambre étoilée, devant laquelle il était prononcé, l'inséra tout entier dans son arrêt, le fit imprimer à un grand nombre d'exemplaires, pour le répandre dans toutes les cours du royaume, et déclara solennellement quelle était prête à appuyer l'attorney-général dans tout ce qu'il ferait contre les duellistes [2].

On trouvera dans les idées de Bacon sur le duel une singulière analogie avec celles qu'a exprimées si éloquemment sur le même sujet le philosophe de Genève [3].

La traduction que nous donnons, et qui est malheureusement bien imparfaite, est due, comme les précédentes, à Sim.-J. Arnold (édition de *Bacon*, Leipzig, 1694).

[1] « Many gentlemen left between death and life in the duels were hastened to hanging with their wounds bleeding. » *OEuvr. compl.*, II, p. 572.

[2] Ce discours parut en 1614 sous ce titre : *Charge against the duels, with the Starchamber decree*, Lond. On le trouve dans les *OEuvres complètes*, vol. II, p. 563. On trouve encore dans le volume III, p. 334-336, une lettre sur le même sujet adressée au duc de Buckingham, premier ministre, ainsi qu'une proposition pour la répression des duels, qui ne fait que reproduire le contenu du discours que nous publions.

[3] Voyez les notes, p. 588.

Nous plaçons en dernier plusieurs lettres qui ont été écrites originairement en latin par Bacon. La plupart ne sont que des lettres d'envoi ou des dédicaces destinées à accompagner l'offre de ses principaux ouvrages; mais on y trouve toujours le cachet de l'auteur de l'*Instauratio*. Il en est deux qui méritent surtout d'être lues; l'une (v. p. 545) est adressée au P. Baranzan, religieux barnabite, et professeur de philosophie à Annecy en Savoie: Bacon y répond à quelques objections que ce savant lui avait adressées sur le peu de cas qu'il faisait du syllogisme, et sur sa manière de concevoir l'histoire naturelle (v. p. 550). L'autre est adressée au P. Fulgence, religieux servite, ami du célèbre Fra Paolo, l'un des partisans et des correspondans de Galilée [1]: elle a été écrite dans les derniers temps de la vie de l'auteur; il y rend compte de l'ensemble de ses travaux: « Je veux, dit-il, vous faire connaître les desseins que je médite, non dans l'espoir de les accomplir, mais avec le désir d'en tenter au moins l'exécution, et parce que, méconnu par mon siècle, je ne travaille que pour la postérité, «... quia posteritati (secula enim ista requirunt) inservio [2]. »

Ici se termine la longue revue des écrits que nous devions publier. Nous pensons n'avoir rien omis de ce qui était de nature à entrer dans la *Collection des œuvres philosophiques de Bacon;* les autres écrits de l'auteur que l'on pourra trouver dans ses OEuvres complètes sont étrangers à notre sujet: ce sont des traités d'histoire naturelle, des compositions historiques, des discours politiques, des travaux sur la jurisprudence anglaise, ou des lettres qui n'ont rapport qu'à des intérêts privés ou à des affaires publiques [3]. Si nous avions un reproche à craindre, ce serait moins celui d'avoir été in-

[1] Son nom est *Fra Fulgenzio Micanzio*. On trouve dans la correspondance de Galilée (*OEuvres complètes*, vol. II, p. 544 et suiv., éd. 1744) plusieurs lettres que Galilée lui adressa dans les années 1634-1637.

[2] On trouvera dans l'*Histoire de Bacon*, par M. Vauzelles, la traduction de presque toutes ces lettres. Celles à Baranzan et à Fulgence sont dans le volume II, p. 117 et 186.

[3] On trouvera dans la notice qui est en tête du 1er volume l'indication de ces divers ouvrages.

complet que celui d'avoir trop religieusement respecté des débris presque informes, des ébauches imparfaites que l'auteur lui-même avait condamnées à l'oubli. Mais nous n'avons pas cru devoir prendre sur nous de rien rejeter de ce que les éditeurs précédens avaient jugé à propos de conserver; nous savons d'ailleurs quel intérêt s'attache à tout ce qui est sorti de la plume d'un grand homme; enfin nous avons pensé qu'il ne serait pas sans utilité pour l'histoire de la philosophie, comme pour l'histoire de Bacon lui-même, de recueillir tout ce qui était propre à jeter quelque jour sur les travaux de l'auteur de l'*Instauratio*, et tout ce qui pouvait servir à attester combien furent constans ses efforts pour la régénération de toutes les sciences, et pour le bonheur du genre humain, deux choses qui furent toujours inséparables dans sa pensée.

FIN DE L'INTRODUCTION.

SOMMAIRES.

DESCRIPTION DU GLOBE INTELLECTUEL.

Dans cet ouvrage, dont nous n'avons que quelques chapitres, Bacon se proposait de parcourir, comme le dit le titre, toutes les parties du *monde intellectuel*, c'est-à-dire de passer en revue toutes les sciences, et d'indiquer les questions qui devaient être traitées dans chacune d'elles. C'est une ébauche de la division des sciences (*Partitiones scientiarum*), qui devait former la première partie de l'*Instauratio*. (Voyez dans le 1er volume, la *Distribution de l'ouvrage*, § 2-4, pag. 18, 19.)

CHAPITRE 1er. Tous les produits de l'esprit humain se partagent en trois sections qui répondent aux trois facultés de l'intelligence : histoire, qui se rapporte à la mémoire; poésie, à l'imagination; philosophie, à la raison (§ 1).

CHAP. II. L'histoire se divise en histoire naturelle et histoire civile (1). L'histoire naturelle a pour objet, non les individus, mais les espèces, à moins qu'il ne s'agisse d'individus qui soient seuls dans leur espèce, tels que la terre, le soleil (2). Elle se subdivise en trois parties, selon les trois états dans lesquels peuvent se trouver les objets dont elle s'occupe : histoire de la nature libre, et suivant son cours régulier (*historia generationum*); histoire de la nature déviant de son cours régulier, c'est-à-dire des cas extraordinaires et monstrueux (*historia præter-generationum*); histoire de la nature enchaînée et façonnée par l'homme (*historia artium*). C'est à tort qu'on regarde l'art comme différant absolument de la nature; ce sont dans les deux cas les mêmes procédés, il n'y a de véritable différence que dans l'agent qui les emploie (3-4).

CHAP. III. On peut encore diviser l'histoire naturelle d'après le but que l'on se propose en étudiant la nature : ou bien on l'étudie purement pour satisfaire la curiosité; ou l'on se propose un but plus noble et plus important, qui est d'assembler des matériaux pour fonder la philosophie : la première étude est l'*histoire pure et simple*, la deuxième est l'*histoire inductive*. Cette seconde espèce d'histoire n'a nullement été cultivée jusqu'ici (1-2).

CHAP. IV. L'histoire des générations, c'est-à-dire de la nature

régulière, comprend cinq parties : 1° histoire du ciel ; 2° histoire des météores et de tout ce qui se passe dans les régions de l'air ; 3° histoire de la terre et de la mer comme constituant le globe terrestre ; 4° histoire des *grandes masses* (*massarum majorum*), c'est-à-dire des substances les plus répandues dans la nature, et que l'on nomme vulgairement *élémens ;* 5° histoire des *petites masses* (*massarum minorum*), c'est-à-dire de toutes les espèces de corps (1). Viendra ensuite l'étude des *vertus cardinales* ou propriétés essentielles de la matière, qui n'appartient plus à proprement parler à l'histoire naturelle (2).

Chap. v. L'histoire des corps célestes doit être l'exposition pure et simple des phénomènes, dégagée de toute hypothèse ; quand ces phénomènes seront une fois bien connus, et surtout quand on les aura rapprochés des faits qu'on observe sur la terre et qui leur sont analogues, l'explication véritable se présentera d'elle-même (1-2). — On peut se proposer sur les phénomènes célestes trois sortes de questions : 1° Quels avantages peut-on tirer de la connaissance de ces phénomènes ? 2° Quelles sont les recherches auxquelles ils doivent donner lieu ? 3° Comment doit-on rédiger les observations (3) ?

Bacon traite d'abord les questions de la 2e classe.

Chap. vi. Les questions relatives aux objets des recherches se subdivisent elles-mêmes en trois espèces, selon qu'elles roulent ou sur le système des corps célestes, ou sur la substance dont ils sont formés, ou sur leur nombre, leur grandeur, leur distance, etc.

Questions relatives au système des corps célestes.

1° Existe-t-il un système ? c'est-à-dire les corps célestes sont-ils ordonnés par rapport à un centre, ou bien sont-ils disséminés dans l'espace sans aucun centre commun ? Copernic soutient la première opinion ; la plupart des anciens soutenaient la seconde (1-3). La solution dépend de l'opinion que l'on adoptera sur le mouvement de la terre (4).

2° S'il existe un système, quel en est le centre ? Ce ne peut être que le soleil ou la terre. Bacon expose les raisons pour et contre l'une et l'autre hypothèse ; il préfère la première, et combat le système de Copernic (5-9).

3° Quelle est la profondeur du système ? c'est-à-dire tous les astres sont-ils à la même distance et comme sur un même plan, ou bien sont-ils placés comme par étages les uns au-dessus des autres (10-11) ?

4° Toutes les parties du système sont-elles unies entre elles? ou, en d'autres termes, y a-t-il du vide dans les espaces qui s'étendent entre les astres? Bacon expose, d'après Gilbert, les raisons qui peuvent faire pencher vers l'affirmative (12-14). — Cette question dépend de l'opinion que l'on se fera soit sur la substance des astres, soit sur l'existence du vide en général. Raisons pour et contre le vide (15-16). Bacon incline à penser que les espaces *interstellaires* sont remplis par une substance qui devient de plus en plus subtile, et il distingue depuis la surface de la terre jusqu'aux dernières limites du ciel trois régions, déterminées par les divers degrés de consistance de ce fluide : la région de l'air, celle des planètes, celle du ciel étoilé (17-19).

5° Quelle est la position relative et la distance réciproque des corps célestes? Bacon distingue ici différens ciels et assigne la place de chacun d'eux (20-21). Il rattache à cette question les deux suivantes : Une planète peut-elle passer tantôt pardessus, tantôt pardessous une autre? Y a-t-il plusieurs centres différens, comme le veut Ticho-Brahé (22-23)?

CHAP. VII. Après avoir établi une distinction assez subtile entre l'astronomie pure et la philosophie, l'auteur passe aux questions sur la substance des corps célestes, qui lui paraissent être du domaine de la philosophie plutôt que de l'astronomie (1) :

Questions relatives à la substance des corps célestes.

1° La substance et les propriétés des corps célestes et celles des corps sublunaires sont-elles complètement hétérogènes, comme le veut Aristote? Cette hétérogénéité n'est qu'un rêve des philosophes : on trouve, en effet, une foule de propriétés communes entre ces deux sortes de corps ; les cieux ne sont pas, d'ailleurs, comme on le croit, éternels et immuables : il y survient de temps en temps des révolutions que l'astronomie constate (2-22).

2° Quel est le contenu des espaces interstellaires? Il est probable qu'ils sont remplis d'une substance lumineuse et ténue, à travers laquelle peuvent, néanmoins, passer les substances plus subtiles et plus lumineuses (23-26).

3° De quelle nature est la substance des corps célestes? sont-ils formés d'une matière solide, comme le pense Gilbert? On ne peut en douter pour la lune ; et cela est également fort probable pour tous les autres. — A cette question se rattache celle-ci : Quels sont les astres qui sont lumineux par eux-mêmes ; et quels

la deuxième, la matière ignée l'emporte et elle se condense pour former des corps de plus en plus lumineux, les planètes et le soleil; enfin, dans la troisième, elle se dissémine, se disperse et forme les cieux (3-4)[1]. Cette doctrine donne la solution d'un certain nombre de questions particulières que l'auteur résout simplement par l'affirmative ou la négative.

II. *Des mouvemens des corps célestes.* On ne peut exclure entièrement le repos de la nature; par conséquent, si l'on attribue le mouvement aux corps célestes, il convient d'attribuer le repos à la terre (6-7).

Les corps célestes ont deux sortes de mouvemens : mouvemens *cosmiques* ou qui appartiennent au monde entier, mouvemens relatifs des astres les uns vers les autres (*ad invicem*).

Mouvemens cosmiques. Le principal mouvement cosmique est celui par lequel le ciel entier se dirige en vingt-quatre heures d'orient en occident en tournant sur les deux pôles; mais ce mouvement, qui s'exécute exactement en vingt-quatre heures dans le ciel étoilé, se ralentit à mesure qu'on s'approche de la terre : ce qui fait que plusieurs planètes mettent un peu plus de vingt-quatre heures à terminer leur révolution (8-9). En outre les planètes, après avoir accompli leur révolution diurne, ne reviennent pas exactement au même point du ciel, mais elles s'approchent chaque jour plus ou moins de l'un ou de l'autre pôle; ce qui s'explique en admettant qu'elles décrivent une spirale (10). Cette doctrine, qui n'est que l'expression fidèle des faits, est bien préférable aux inventions gratuites de la plupart des astronomes (11). Le mouvement général du ciel se retrouve encore, mais affaibli, dans le flux et le reflux de la mer (12-13).

Mouvemens relatifs. L'auteur en reconnait de quatre sortes : mouvement en profondeur par lequel les astres s'élèvent ou s'abaissent; mouvement dans la largeur du zodiaque, d'un pôle à l'autre; mouvement considéré dans sa direction soit progressive, soit rétrograde; mouvement d'éloignement ou d'approximation du soleil (14). Puis il combat quelques propositions et quelques hypothèses des astronomes, qui s'accordent peu avec cette doctrine, comme, par exemple, que les corps célestes sont incorruptibles et ne sont susceptibles d'aucune des modifications que subissent les corps sublunaires; qu'ils décrivent toujours des cercles parfaits, etc. (14-24) : enfin il conclut, comme conséquence de la théorie qu'il vient d'établir, qu'il est faux que la

[1] Voyez la même division, ch. 6, § 17-19.

terre tourne, et qu'il y ait dans le ciel deux mouvemens, l'un d'orient en occident, l'autre d'occident en orient; qu'il existe des épicycles, etc. (25-26). Il déclare cependant que ses conclusions ne sont encore que provisoires, et telles qu'elles peuvent résulter du petit nombre de faits connus jusqu'alors (27).

DU FLUX ET DU REFLUX DE LA MER.

Ce morceau, comme le précédent, est un exemple d'application de la méthode provisoire de Bacon; il appartient donc à la cinquième partie de la grande rénovation.

On doit distinguer dans la mer cinq sortes de mouvemens différens: d'abord les courans, mouvement partiel et irrégulier, puis quatre mouvemens généraux et réguliers qui s'exécutent, le premier en six heures, le deuxième en quinze jours, le troisième en un mois, le quatrième en six mois. Le plus important de tous est le mouvement de six heures, le mouvement du flux et du reflux, par lequel les eaux s'approchent et s'éloignent des côtes deux fois par jour; c'est aussi celui qui fait l'objet spécial de ce traité (1-4).

Ce mouvement doit être ou un mouvement de soulèvement et d'abaissement général des eaux, tel que celui de l'eau qui bout; ou un mouvement de progression, tel que celui de l'eau qui se balance dans un bassin.

Or il ne peut être de la première espèce; car on voit les eaux s'élever dans un lieu quand elles s'abaissent dans un autre : ce ne peut donc être qu'un mouvement de progression. Et, d'ailleurs, on ne peut en aucune manière concevoir comment aurait lieu le soulèvement des eaux (5-8). Les objections que l'on tirerait de ce que certains puits se remplissent au moment des marées, ou de ce que le flux et le reflux ont lieu aux mêmes heures sur les côtes de l'Europe et sur celles de la Floride, ne détruisent pas l'hypothèse de l'auteur (9-10).

Mais quelle est la cause de ce mouvement? On est tenté de croire que c'est la lune: car on aperçoit au premier coup-d'œil certains rapports entre quelques-uns des mouvemens de la mer, qui ont été distingués plus haut, et le cours de la lune; mais le mouvement qui a lieu de six en six heures est celui qui s'accorde le moins exactement avec la révolution de cet astre (11-12). Il a au contraire beaucoup d'analogie avec le mouvement général du ciel, qui s'exécute en vingt-quatre heures; il en est à peu près le quart (13). Cela conduit l'auteur à se poser les trois questions suivantes. 1° Le mouvement diurne est-il renfermé dans les

bornes du ciel, ou ne s'étend-il pas jusqu'aux corps inférieurs ? 2° Les mers ne se porteraient-elles pas d'orient en occident, comme le ciel ? 3° D'où vient ce mouvement de six heures qui se trouve être égal au quart du jour (14) ?

Répondant à ces trois questions, il admet : 1° que le mouvement de rotation du ciel s'étend jusqu'à la terre, que c'est là la véritable cause du flux et du reflux ; 2° que les eaux de la mer se portent comme le ciel d'orient en occident, ce qu'il essaie d'appuyer sur diverses observations fort spécieuses ; 3° que si ce mouvement se fait de six heures en six heures, et non dans l'espace d'un jour entier comme tous les mouvemens célestes, cela provient des obstacles que lui opposent les continens qui au bout de six heures repoussent les eaux et les font refluer jusqu'à une certaine distance pendant six autres heures ; après quoi, la force d'impulsion reprenant le dessus, elles suivent de nouveau leur direction primitive, et avancent pendant six heures jusqu'à ce qu'elles soient de nouveau repoussées (15-24).

Bacon déclare ici, comme dans l'opuscule précédent, que ses solutions ne sont encore que provisoires, et il termine en proposant quelques expériences qui décideront la question (25-33).

PENSÉES SUR LA NATURE.

I. *De la division des corps; du continu et du vide.* Deux sens du mot *atome :* il signifie ou le dernier terme de la division des corps, un corps absolument simple ; ou un corps dans lequel il n'y a aucun vide. En prenant le mot dans le premier sens, il est indubitable qu'il existe des atomes : en effet, quoique les corps puissent subir une division qui va au-delà de ce que l'œil peut voir, cette division ne peut aller jusqu'à l'infini. En le prenant dans le second sens, on peut admettre, avec Héron d'Alexandrie, qu'il n'existe pas de pareils atomes, c'est-à-dire qu'il y a toujours du vide répandu dans les interstices des corps, ce que Héron appelle *vide entremêlé* (*vacuum commixtum*), par opposition au *vide en grand* (*vacuum accumulatum*) : autrement, comment concevoir que les mêmes corps soient susceptibles d'expansion et de contraction ; qu'ils puissent, sans changer de volume, recevoir de nouveaux corps dans leur sein (3-6) ? Le même Héron nie, sans en donner de preuves suffisantes, l'existence du vide absolu.

II. *De l'égalité et de l'inégalité des atomes.* Démocrite dit

que les atomes sont inégaux et de formes différentes; Pythagore, au contraire, en faisant tout dériver des nombres, semble avoir voulu dire que les atomes (qu'il nomme *monades*, *unités*), sont tous égaux et semblables. Démocrite s'appuie sur ce qu'il est impossible de faire toutes choses avec tout : il a raison s'il s'agit d'une transformation immédiate; mais n'est-il pas possible que, certaines combinaisons une fois formées, elles conduisent par des circuits plus ou moins longs à former les composés les plus divers ?

III. *De la négligence des philosophes dans les recherches relatives au mouvement.* La recherche des mouvemens naturels des corps est la plus importante de toutes; mais au lieu de s'y livrer, les philosophes ne s'occupent que des *principes quiescens* (*quieta principia*), c'est-à-dire des élémens et des propriétés passives des corps. Quant au mouvement, ou ils n'en parlent pas, ou ils se contentent des suppositions les plus arbitraires et les plus ridicules.

IV. *De la division vulgaire du mouvement.* Les divisions vulgaires du mouvement, telles que celles des scholastiques en mouvement de génération et de corruption, d'augmentation et de diminution, etc., ne sont que distinctions purement nominales; elles n'apprennent rien sur les causes réelles. Ces mouvemens sont d'ailleurs composés : il faut en chercher les élémens ou les principes, si l'on veut arriver à expliquer les faits; car les mouvemens simples sont comme les lettres de l'alphabet, avec lesquelles on peut tout lire.

V. *Il existe une quantité invariable de matière; rien ne se détruit.* Donc on doit, toutes les fois qu'un corps paraît s'anéantir, rechercher quelles transformations il a subies; on ne doit pas craindre non plus de tourmenter la matière par des expériences de toute espèce : il n'est pas vrai, comme on le croit, que les corps subtils, tels que l'air et les substances spiritueuses, ne puissent être jamais retenus et emprisonnés par l'homme.

VI. *Du repos apparent, de la consistance, et de la fluidité.* Il n'y a pas de repos réel et absolu; celui que l'on aperçoit n'est qu'apparent, il est l'effet des obstacles qui s'opposent au mouvement : c'est ainsi que, quand deux lutteurs se tiennent mutuellement en respect, ils n'en déploient pas moins toutes leurs forces. Partant de ce principe, Bacon cherche à déterminer la nature des forces qui produisent tantôt la fluidité, et tantôt la cohésion.

VII. *Analogie des corps doués de sentiment et des corps insen-*

sibles. Il existe certaines analogies entres les sensations qu'éprouvent les êtres animés et les impressions que recoivent les corps inanimés. Il pourrait exister autant de sens que la matière peut recevoir d'impressions d'espèces différentes.

VIII. *Du mouvement violent.* Quelle est la cause du mouvement que les scholastiques nomment *violent*, de celui qui est imprimé aux projectiles? Ce n'est nullement l'expliquer que de dire qu'il s'appelle *mouvement violent ;* ce n'est pas en donner la véritable explication que de dire qu'il provient de ce que deux corps ne peuvent occuper la même place, ou de ce que le projectile est poussé par l'air qui se précipite derrière lui : la véritable cause de ce phénomène, c'est la tendance des corps à échapper à la pression (l'élasticité).

IX. *De la cause du mouvement produit par la poudre à canon.* On se contente de dire que la poudre en s'enflammant se dilate et chasse le boulet pour occuper sa place; mais qu'est-ce qui fait que la poudre elle-même se dilate avec tant de force? Cela provient, non seulement de l'action expansive de la chaleur, mais d'une propriété particulière au nitre, par laquelle il tend avec une très grande force à s'éloigner du corps enflammé.

X. *De la différence des corps célestes et des corps sublunaires.* C'est à tort que l'on prétend qu'il n'y a rien de commun entre ces deux sortes de corps; que les premiers sont éternels et immuables, que les seconds seuls sont sujets au changement. Car d'un côté on peut citer des exemples de mutations survenues dans les corps célestes; et de l'autre, si l'on pénètre au-delà de la croûte de la terre, on y trouvera tout aussi peu de changemens que dans le ciel. La doctrine de l'auteur sur ce point n'est d'ailleurs nullement contraire au texte des Écritures.

DES PRINCIPES ET DES ORIGINES SELON LES FABLES DE L'AMOUR ET DU CIEL,

OU EXAMEN DES SYSTÈMES DE PARMÉNIDE, DE TÉLÉSIO ET DE DÉMOCRITE.

Dans cet intéressant opuscule, qui est malheureusement resté fort incomplet, Bacon se proposait de traiter les deux questions fondamentales de la philosophie naturelle: celle des principes des choses, et celle de leurs origines ou de leur formation. Il voulait montrer que la solution la plus satisfaisante de ces questions était celle qu'avait donnée Démocrite; et qui se trouvait

contenue, mais sous une forme emblématique, dans la fable antique de l'Amour et dans celle du Ciel.

L'Amour ou Cupidon passe pour le plus ancien des dieux; il n'a pas de père, mais il est le père de toutes choses. Selon quelques-uns, il est sorti d'un œuf qui fut couvé par la Nuit. On lui donne divers attributs: il jouit d'une enfance éternelle; il est nu et porte un bandeau, des ailes et des flèches (1-2).

Bacon retrouve dans cette fable, avec de légères différences, la philosophie de Démocrite (3).

Le Chaos représente la confusion primitive de toutes choses; l'Amour est la matière avec ses propriétés et ses forces essentielles. Il n'a pas de père parce que la matière, avec ses propriétés inhérentes, est le principe de tout, et ne peut avoir elle-même aucun principe, excepté Dieu (4).

Mais quel est le mode d'existence de ce principe? quelles sont les propriétés essentielles de la matière? C'est une chose fort obscure, et que l'on ne peut découvrir qu'à l'aide d'un procédé négatif, c'est-à-dire à l'aide d'une induction appuyée sur de nombreuses exclusions. Personne d'ailleurs n'a pu voir directement les atomes qui sont les vrais principes des choses, ni déterminer leur forme. A ces divers titres, la fable a eu raison de faire couver par la Nuit l'œuf d'où est sorti l'Amour (5-7).

Sur cette difficile question de l'essence de la matière, la philosophie de Démocrite est celle qui se rapproche le plus de la fable; et en cela elle paraît bien supérieure à toutes les autres. On lui a préféré celle d'Aristote ou de Platon; c'est parce que, dans le triste naufrage de la science au temps de la barbarie, les doctrines les plus superficielles ont seules échappé, comme les corps les plus légers sont ceux qui surnagent le plus facilement (8).

La fable représente l'Amour comme une personne réelle, qui a des attributs déterminés, un certain âge, des ailes, etc. De même la philosophie de Démocrite représente la matière, non comme une pure abstraction, ainsi que le fait Aristote et toute son école, mais comme revêtue de certaines propriétés sans lesquelles elle ne peut même être conçue. Elle ne sépare point matière, forme (c'est-à-dire essence), et mouvement (9).

En outre, dans la fable, quoique l'Amour soit une personne, il est néanmoins représenté nu. De même, dans la philosophie de Démocrite, la matière première (les atomes), quoique douée de propriétés originelles, n'est cependant pas une

substance d'une espèce ou d'une forme déterminée, mais elle est apte à recevoir toutes les formes.

Il y a, sur cette question du principe des choses, quatre opinions possibles : ou il n'existe qu'un seul principe, mais d'une espèce déterminée, tel que l'eau, l'air, le feu, et ce principe unique produit tous les corps par ses diverses transformations; ou le principe unique est invariable dans son essence et tout est le résultat de la diversité de forme et de position dans les élémens primitifs; ou il y a un certain nombre de principes et tout provient de leur mélange; ou il existe originairement un nombre infini de principes, de sorte que la diversité est elle-même quelque chose de primitif et n'a pas besoin d'être expliquée (10-11)[1]. Bacon se propose de passer en revue ces quatre opinions afin de montrer que la seconde, qui est celle de Démocrite (et la sienne aussi), est la seule qui s'accorde en même temps avec la fable de l'Amour et avec la raison.

I. *Des systèmes qui admettent un seul principe*. Personne n'a eu l'idée de tout faire dériver de la terre: c'eût été trop déraisonnable; mais on a pris successivement pour principe unique chacun des trois autres élémens : Thalès, l'eau; Anaximène, l'air; Héraclite, le feu. Bacon rassemble tout ce que l'on peut dire en faveur de ces diverses opinions, il parvient presqu'à rendre chacune d'elles probable pour un moment (12-16); puis il les réfute toutes en masse (17).

II. *Des systèmes qui admettent plusieurs principes*. Parménide, dont la doctrine a été renouvelée par Télésio, admettait deux principes, le ciel ou le feu, et la terre ou le froid. Selon Télésio, qui a donné de grands développemens à ce système, la chaleur et le froid sont bien le principe de toutes les propriétés et de tous les mouvemens des corps, mais ce sont néanmoins des agens incorporels; et il existe, outre ces deux agens, une matière passive, inerte, qui peut les recevoir tous deux indifféremment dans son sein, et qui se laisse modifier par eux. La chaleur engendre la lumière, la rareté, la mobilité; le froid engendre l'opacité, la densité, l'immobilité: ce qui forme dans la nature comme deux ligues ennemies, composées chacune de quatre propriétés *coëssentielles*. Le Ciel est le siége de la première ligue; la Terre, de la seconde (18-22).

[1] On lit dans Sextus Empiricus une division tout-à-fait analogue et que notre auteur paraît lui avoir empruntée. On la trouvera dans les notes sur ce traité (ci-dessous, p. 367).

La chaleur et le froid sont dans une lutte perpétuelle, chacune des deux puissances tendant sans cesse à détruire l'autre; mais elles ne peuvent y réussir ni l'une ni l'autre, et elles se font perpétuellement équilibre. De cette lutte perpétuelle naissent tous les phénomènes de l'univers; ils varient selon la *force de la chaleur*, la *disposition de la matière*, et le *mode d'action* (23-26). Télésio traite en détail de chacune de ces trois causes.

La *force de la chaleur* dépend elle-même de la nature du corps qui l'envoie, de la quantité de calorique employé, du temps qu'il met à transmettre son action, des milieux qu'il traverse, de la continuité ou de l'interruption de son action (27-33).

Disposition de la matière. La substance sur laquelle l'action s'exerce peut renfermer d'avance plus ou moins de chaleur, être plus ou moins dense, se prêter plus ou moins facilement en vertu de sa nature à l'action de la chaleur ou du froid (34-39).

Quant au *mode d'action*, aucun accord entre deux puissances si contraires n'étant possible, tous les phénomènes sont le résultat d'une lutte ou d'une victoire. L'effet de la chaleur n'est pas d'ailleurs, comme on le croit, de produire la sécheresse, mais au contraire de tout liquéfier et de produire l'humidité; enfin la chaleur et le froid agissent l'un sur l'autre tantôt par exclusion, tantôt par conversion, c'est-à-dire que tantôt l'un chasse et repousse au loin son contraire, tantôt il le supprime entièrement et se substitue à sa place (40-43).

Cette philosophie n'explique peut-être pas mal l'état actuel des choses, mais elle est très peu satisfaisante sur la question des principes; car elle ne remonte pas jusqu'au Chaos, et en cela elle est en contradiction et avec la sagesse antique contenue dans la fable, et avec la philosophie de Démocrite, et avec les Saintes-Écritures elles-mêmes. On ne doit d'ailleurs admettre pour principes ni la matière passive (*Hylé*), qui n'est qu'une vaine abstraction; ni la chaleur et le froid, qui, pouvant naître et périr, manquent du caractère le plus essentiel à un principe véritable. Il n'y a que les atomes qui satisfassent à toutes les conditions des principes réels (44-47).

D'ailleurs le combat que se livrent les deux natures opposées est un combat tout-à-fait inégal, soit pour les forces, soit pour les armes. Car d'un côté est la terre seule, de l'autre le soleil et toute l'armée des cieux; en outre les traits du soleil pénètrent jusqu'aux plus grandes distances, ceux de la terre ou du froid portent beaucoup moins loin (48-50).

Enfin il est quatre objections qui renversent tout ce système :

1° Il existe certains phénomènes qui ne peuvent être l'effet ni de la chaleur ni du froid ;

2° Il existe des propriétés antérieures à la chaleur et au froid, et dont ces deux états de la matière ne sont que des effets ;

3° Dans les cas mêmes où agissent le chaud et le froid, ils agissent plutôt comme des causes efficientes et instrumentales, que comme la cause propre et intime (l'essence) ;

4° En mille circonstances, cette union indissoluble que l'on suppose exister entre les quatre propriétés analogues ou coëssentielles ne se soutient nullement (51).

De ces quatre objections, Bacon n'a développé que la première. Au nombre des faits qui ne s'expliquent pas par le chaud et le froid, il cite la densité et la rareté, l'horreur du vide ou plutôt la tendance des parties de la matière à se réunir, la chute des corps graves et l'ascension des corps légers, et même l'aptitude des corps à se dilater et à se contracter, propriété qui ne dépend qu'en partie de l'influence de la température (52-57).

Cet ouvrage est, comme nous l'avons dit, resté incomplet. Il y manque :

1° La fin de la réfutation du système de Parménide et de Télésio, c'est-à-dire le développement des trois dernières objections que nous venons de citer [1] ;

2° L'exposé et la réfutation des autres systèmes dans lesquels on admettait plusieurs principes. Quant aux systèmes qui admettent une infinité de principes, Bacon en renvoie l'examen à la fable du Ciel (§ 18, init.) ;

3° La démonstration directe de la doctrine contenue dans la fable de l'Amour, et dans le système de Démocrite ;

4° La fable du Ciel ou la question des origines, qui est annoncée dans le titre, et à laquelle renvoient plusieurs passages du texte [2].

[1] On peut facilement combler cette lacune. En effet la deuxième objection, savoir qu'il existe des propriétés antérieures à la chaleur et dont elle n'est elle-même qu'un effet secondaire, est développée *ex-professo* au commencement du deuxième livre du *Novum Organum*, où l'auteur prend la recherche de l'essence de la chaleur pour exemple de sa méthode, et montre qu'elle est l'effet d'une espèce particulière de mouvement (voyez *Nov. Org.*, II, aph. 11 et suiv.; particulièrement l'aph. 20, qui renferme les conclusions).—La quatrième proposition, où l'auteur combat l'union indissoluble des quatre natures de Télésio, est développée dans l'aph. 37 du deuxième livre du même ouvrage, où elle sert d'exemple aux *instantiæ divortii*.

[2] On peut suppléer à cette dernière omission en consultant le traité de la

LA NOUVELLE ATLANTIDE.

Dans cette fiction, Bacon avait un double objet : il voulait présenter à-la-fois le modèle d'une association formée dans le but d'étudier la nature, et d'un État gouverné par les meilleures lois. Il n'a traité que la première partie.

L'auteur raconte que, revenant du Pérou et se dirigeant vers la Chine et le Japon, il fut poussé par les vents contraires sur les côtes d'un pays inconnu, habité par un peuple chrétien très avancé dans la civilisation et dans la culture des sciences, mais qui s'était imposé la loi de rester ignoré du monde entier. Notre voyageur obtient néanmoins, ainsi que ses compagnons, la permission de relâcher dans un port de ce pays. Conduits dans une maison publique destinée aux étrangers, ils y sont parfaitement traités; et ils apprennent d'un vénérable prêtre, qui était le chef de cette maison, l'histoire de l'île merveilleuse dans laquelle ils avaient abordé (1-5).

Cette île se nommait *Bensalem*. Elle avait été convertie au christianisme environ vingt ans après l'ascension de Jésus-Christ, par un moyen miraculeux, l'un de ses habitans ayant trouvé sur la mer un coffre qui avait été confié aux eaux par saint Barthélemy, et qui contenait les livres saints (6-11). Cette terre, qui aujourd'hui n'a de communication avec aucun autre peuple, avait eu autrefois une marine très puissante et un commerce très étendu; mais le pays avec lequel les habitans de Bensalem entretenaient le plus de relations, le pays de *Coya* (le Pérou), ayant été englouti par ce terrible déluge qui submergea toute l'Atlantide (l'Amérique), et dont Platon nous a conservé le souvenir, un de leurs rois les plus sages, qui régnait il y a dix-neuf cents ans, profita de cette circonstance pour rompre tout commerce avec les étrangers, pensant que, dans l'état florissant où se trouvait son peuple, il n'avait rien à gagner dans ce commerce, et qu'il ne pouvait qu'y perdre (12-16). Il ne fit qu'une exception : ayant institué, sous le nom de *Maison de Salomon* ou *Collége de l'Œuvre des Six Jours*, un établissement destiné à tous les genres de recherches sur la nature, il voulut que tous les douze ans on envoyât en mission dans les pays étrangers un certain nombre de savans chargés de recueillir toutes les dé-

Sagesse des anciens où la fable *du Ciel* ou *des Origines* se trouve traitée, quoique fort en abrégé (fab. XII).

couvertes qui auraient pu y être faites, et de les rapporter à leur retour pour en enrichir le Collége et le pays (17-18).

Invités par le personnage qui leur avait fait ce récit à prolonger leur séjour dans l'île, nos voyageurs se laissent facilement persuader. Ils assistent à différentes cérémonies, et entre autres à une fête touchante que l'on donnait, d'après un antique usage, à tout homme devenu chef d'une famille de trente enfans (19-21). Un Juif, homme fort éclairé, dont notre auteur avait fait connaissance, l'instruit de plusieurs des institutions du pays, et particulièrement de celles qui sont relatives au mariage (22-26). Enfin, il lui annonce qu'un des Pères de la *Maison de Salomon* vient d'arriver dans la ville. Notre auteur, admis près de ce personnage, apprend de lui quelle est la constitution de la *Maison de Salomon* (25-28) :

1° *But*. Le but de cet établissement est la connaissance des causes de tous les phénomènes de la nature, et l'extension de la puissance humaine jusqu'aux dernières limites du possible (29).

2° *Moyens*. Pour arriver à ce but, la *Maison de Salomon* a rassemblé tous les moyens imaginables d'étudier la nature ; elle possède des cavernes très profondes, des tours fort élevées, des étangs, des puits, des sources artificielles pour faire toutes sortes d'expériences ; des jardins et des enclos où l'on élève toutes sortes de plantes et d'animaux ; des fabriques où l'on fait toutes sortes de boissons, d'alimens, de remèdes ; des lieux où l'on imite tous les effets de la chaleur et de la lumière, où l'on observe tous les effets du son, où l'on produit des odeurs et des parfums ; enfin des machines de tout genre, douées de forces extraordinaires, et des instrumens propres à produire les plus singulières illusions, etc. (30-52).

3° *Fonctions des membres*. Les membres de cet institut se partagent en différentes classes, dont chacune a sa mission et reçoit un nom approprié. Les *commerçans de lumière* vont dans les pays étrangers pour en rapporter toute espèce d'instruction ; les *maraudeurs* sont chargés de compulser toutes les expériences que l'on trouve décrites dans les livres ; les *chasseurs* recueillent et rédigent en corps de doctrines toutes les expériences que fournissent les divers arts et métiers ; les *mineurs* imaginent de nouvelles expériences ; les *répartiteurs* rangent toutes les observations sous certains titres, afin qu'on puisse plus facilement les méditer ; les *bienfaiteurs* appliquent les découvertes de la science aux besoins ou aux jouissances de l'homme ; enfin les *luminaires* et les *interprètes de la nature* comparent tous les faits

connus, afin de s'élever à des lois de plus en plus générales, qui éclairent à-la-fois une foule de phénomènes. Auprès des membres de l'institut sont placés des jeunes gens chargés de conserver et de continuer d'âge en âge l'œuvre commencée par leurs devanciers (53-62).

4° *Institutions de l'ordre*. On conserve avec soin dans de vastes portiques des modèles de toutes les inventions utiles, et l'on érige des statues aux inventeurs. Les savans visitent de temps en temps les principales villes pour y répandre les inventions utiles, et y prescrire les moyens de combattre les fléaux, qu'ils savent prédire long-temps à l'avance (63-65).

Après avoir ainsi fait connaître à notre voyageur tout ce qui concerne l'institut de Salomon, le Père lui donne sa bénédiction et se retire (66).

N. B. Les ouvrages qui suivent, ne se composant que de morceaux détachés et fort courts, n'étaient pas susceptibles d'analyse. Nous n'en avons donc point donné de *Sommaires;* mais nous avons pris soin, dans l'*Introduction* qu'on lit en tête de ce volume, d'en faire suffisamment connaître le but, l'esprit et les résultats généraux.

FIN DES SOMMAIRES.

FRANCISCI BACONI

VERULAMII

OPERA PHILOSOPHICA

OMNIA.

OPUSCULA

AD

UNIVERSALEM ET NATURALEM PHILOSOPHIAM

PERTINENTIA.

DESCRIPTIO
GLOBI INTELLECTUALIS.

(Opus posthumum, ab Is. Grutero editum, an. 1653.)

CAPUT I.

Partitio universalis humanæ doctrinæ in historiam, poësin, philosophiam, secundum triplicem facultatem mentis, memoriam, phantasiam, rationem; quodque eadem partitio competat etiam in theologicis: quum idem sit vas (nempe intellectus humanus), licet materia et insinuatio sint diversa.

(1) Partitionem doctrinæ humanæ eam deligimus, quæ triplici facultati intellectus respondeat. Tres itaque ejus partes a nobis constituuntur: historia, poësis, philosophia; historia ad memoriam refertur, poësis ad phantasiam, philosophia ad rationem. Per poësin autem nihil aliud intelligimus hoc loco, quam historiam fictam. Historia proprie individuorum est; quorum impressiones sunt mentis humanæ primi et antiquissimi hospites; suntque instar primæ materiæ scientiarum. In his individuis, atque in hac materia, mens humana assiduo se exercet, interdum ludit. Nam scientia omnis, mentis et exercitatio et opificium; poësis ejusdem lusus censeri possit. In philosophia mens mancipatur rebus; in poësi solvitur a nexu rerum, et exspatiatur, et fingit quæ vult. Hæc vero se ita habere facile quis cernat, qui simpliciter tantummodo, et pingui quadam contemplatione, intellectualium origines petat. Etenim individuorum imagines excipiuntur a sensu, et in memoria figuntur. Abeunt autem in memoriam tanquam integræ, eodem quo occurrunt modo. Has rursus retrahit et recolit mens; atque (quod officium ejus proprium est) portiones earum componit et dividit. Habent enim individua singula aliquid inter se commune, atque aliud rursus diversum et multiplex. Ea vero compositio atque divisio vel pro

arbitrio mentis fit, vel prout invenitur in rebus. Quod si fiat pro arbitrio mentis, atque transferantur portiones illæ ad placitum, in similitudinem quamdam individui, phantasiæ opus est, quæ, nulla naturæ aut materiæ lege et necessitate adstricta, ea quæ in rerum natura minime conveniunt, conjungere, quæ vero nunquam separantur, discerpere potest; ita tamen ut intra primas illas ipsas individuorum portiones coërceatur. Nam eorum, quæ nulla ex parte se sensui obtulerunt, non est phantasia, ne somnium profecto. Quod si eædem individuorum portiones componantur et dividantur, pro ipsa rerum evidentia, et prout vere in natura se produnt, aut saltem pro captu cujusque se prodere notantur, eæ partes rationis sunt: atque universa hujusmodi dispensatio rationi attribuitur. Ex quo liquido constat, ex tribus hisce fontibus esse tres illas emanationes, historiæ, poësis, et philosophiæ; neque alias, aut plures esse posse. Nam sub philosophiæ nomine complectimur omnes artes et scientias, et quidquid denique a singularum rerum occursu per mentem in generales notiones collectum et digestum est.

(2) Neque alia censemus ad doctrinam partitione, quam illa superiore, opus esse. Informationes enim oraculi, et sensus, et re proculdubio, et modo insinuandi differunt; sed tamen spiritus humanus unus atque idem est: perinde ac si diversi liquores, atque per diversa infundibula, tamen in unum atque idem vas recipiantur. Quare et theologiam ipsam aut ex historia sacra constare asserimus, aut ex præceptis et dogmatibus divinis, tanquam perenni quadam philosophia. Ea vero pars, quæ extra hanc divisionem cadere videtur (quæ est prophetia), et ipsa historiæ species est, cum prærogativa divinitatis, in qua tempora conjunguntur, ut narratio factum præcedere possit; modum autem enuntiandi et vaticiniorum per visiones, et dogmatum cœlestium per parabolas, participat ex poësi.

CAPUT II.

Partitio historiæ in naturalem et civilem; ecclesiastica et litteraria sub civili comprehensa. Partitio historiæ naturalis in historiam generationum, prætergenerationum, et artium, ex triplici statu naturæ, liberæ videlicet, aberrantis, et constrictæ.

(1) Historia aut naturalis est, aut civilis. In naturali, naturæ res gestæ et facinora memorantur; in civili, hominum. Elucent proculdubio divina in utrisque, sed magis in humanis, ut etiam propriam in historia speciem constituant; quam sacram aut ecclesiasticam appellare consuevimus; itaque eam civili attribuimus. At primo de naturali dicemus.

(2) Naturalis historia rerum singularium non est; non quod perperam a nobis positum sit historiam versari in individuis, quæ loco et tempore circumscribuntur: nam proprie ita se res habet; sed quum promiscua sit rerum naturalium similitudo, adeo ut, unum noris, omnia noris, superfluum quiddam esset et infinitum de singulis dicere. Itaque sicubi absit illa promiscua similitudo, recipit etiam historia naturalis individua: ea scilicet quorum non est numerus, aut natio quædam. Nam et solis, et lunæ, et terræ, et similium, quæ unicæ sunt in specie sua, rectissime conscribitur historia; nec minus eorum, quæ insigniter a specie sua deflectunt, et monstrosa sunt; quandoquidem in illis, descriptio et cognitio ipsius speciei nec sufficit nec competit. Itaque hæc duo individuorum genera historia naturalis non rejicit: ut plurimum autem (quemadmodum dictum est) in speciebus versatur.

(3) At partitionem historiæ naturalis moliemur ex vi et conditione ipsius naturæ, quæ in triplici statu posita invenitur, et tanquam regimen subit trinum. Aut enim libera est natura, ac sponte fusa, atque cursu consueto se explicans, quum scilicet ipsa natura per se nititur, nullatenus impedita aut subacta, ut in cœlis, animalibus, plantis,

et universo naturæ apparatu; aut rursus illa a pravitatibus et insolentiis materiæ contumacis et rebellis, atque ab impedimentorum violentia, de statu suo plane convellitur et detruditur, ut in monstris et heroclitis naturæ; aut denique ab arte et ministerio humano constringitur, et fingitur, et plane transfertur, et tanquam novatur, ut in artificialibus. Etenim in artificialibus natura tanquam facta videtur, et conspicitur prorsus nova corporum facies et veluti rerum universitas altera. Itaque tractat historia naturalis aut libertatem naturæ, aut errores, aut vincula. Quod si cuiquam molestum sit artes dici naturæ vincula, quum potius liberatores et vindices censeri debeant, quod naturam in nonnullis suæ intentionis compotem faciant, impedimentis in ordinem redactis : nos vero hujusmodi delicias et pulchra dictu nil moramur; id tantum volumus et intelligimus, naturam per artem, tanquam Proteum, in necessitate poni id agendi, quod absque arte actum non fuisset, sive illud vis vocetur et vincula, sive auxilium et perfectio. Partiemur itaque historiam naturalem in historiam generationum, historiam prætergenerationum, et historiam artium, quam etiam mechanicam et experimentalem appellare consuevimus.

(4) Libenter autem historiam artium ut historiæ naturalis speciem constituimus; quia inveteravit prorsus mos disserendi et opinio, ac si aliud quippiam esset ars a natura, ut artificialia a naturalibus segregari debeant, tanquam toto genere discrepantia : unde et illud mali, quod plerique historiæ naturalis scriptores perfunctos se putant, si historiam animalium, aut plantarum, aut mineralium confecerint, omissis artium mechanicarum experimentis (quæ longe maximi ad philosophiam momenti sunt); tum etiam illabitur animis hominum subtilius aliud malum : nempe ut ars censeatur solummodo ut additamentum quoddam naturæ; cujus scilicet ea sit vis, ut naturam vel inchoatam perficere, vel inclinatam emendare possit, minime

vero radicitus transmutare, atque in imis concutere; quod plurimum rebus humanis desperationis intulit. At contra illud penitus animis hominum insidere debuerat, artificialia a naturalibus non forma aut essentia, sed efficiente tantum, differre; homini vere in naturam plane nullius rei potestatem esse, præterquam motus: ut corpora scilicet naturalia aut admoveat, aut amoveat; reliqua naturam intùs per se transigere. Itaque ubi datur debita admotio corporum naturalium aut remotio, omnia potest homo, atque ars; ubi non datur, nihil. Rursus autem, modo corporum fiat debita illa admotio, aut remotio, in ordine ad aliquem effectum, sive hoc per hominem et artem fiat, sive naturaliter absque homine, parum refert. Neque hoc illo fortius est, veluti si quis ex adspersione aquæ simulacrum iridis super parietem excitet, non minus obsequente utitur natura, quam quum idem fit in aëre ex nube roscida. Contra vero, quum aurum invenitur in arenulis purum, æque sibi ipsi ministrat natura ac si aurum purum per fornacem et ministerium hominis excoqueretur. Aliquando autem ministerium ex lege universi aliis animalibus deputatur: neque enim minus artificiale quiddam est mel, quod fit mediante industria apis, quam saccharum, quod hominis; atque in manna (quod similis est generis), natura seipsa contenta est. Itaque quum una atque eadem sit natura, ejus autem vis per omnia valeat, neque unquam illa a seipsa desciscat; omnino tanquam ex æquo subordinata tantum ad naturam poni debent hæc tria, cursus naturæ, exspatiatio naturæ, et ars sive additus rebus homo; ideoque in historia naturali ea omnia una et continua narrationum serie involvi par est: quod etiam Caius Plinius magna ex parte fecit; qui historiam naturalem pro dignitate complexus est, sed complexam indignissime tractavit. Atque hæc sit naturalis historiæ partitio prima.

CAPUT III.

Partitio historiæ naturalis, ex usu et fine suo : quodque finis longe nobilissimus historiæ naturalis sit ministratio prima ad condendam philosophiam ; et quod hujusmodi historia (quæ scilicet sit in ordine ad eum finem) desideretur.

(1) Cæterum historia naturalis, ut subjecto triplex (quemadmodum diximus), ita usu duplex est. Adhibetur enim aut propter cognitionem rerum ipsarum, quæ historiæ mandantur, aut tanquam materia prima philosophiæ. Nobilissimus autem finis historiæ naturalis is est, ut sit inductionis veræ et legitimæ supellex atque sylva; atque satis trahat ex sensu ad instruendum intellectum. Illa enim altera, quæ aut narrationum jucunditate delectat, aut experimentorum usu juvat, atque hujusmodi voluptatis aut fructus gratia quæsita est, inferioris profecto notæ est, et genere ipso vilior, præ ea, cujus ea est vis et qualitas, ut propria sit parasceve ad condendam philosophiam. Hæc enim demum ea est historia naturalis, quæ veræ et activæ philosophiæ solida et æterna basis constituitur, quæque lumini naturæ puro et minime phantastico primam accensionem præbet; cujus quoque neglectus, et genius non placatus, acies illas larvarum, ac veluti regna umbrarum, quæ in philosophiis volitare cernuntur, cum maxima et calamitosa operum sterilitate nobis pessimo fato immisit.

Affirmamus autem, et plane testamur, historiam naturalem, qualis in ordine esse debeat ad istum finem, non haberi, sed desiderari, atque inter omissa poni oportere. Neque vero aciem mentis alicujus perstringant aut magna antiquorum nomina, aut magna novorum volumina, ut querelam istam nostram minus justam cogitet. Satis enim scimus haberi historiam naturalem, mole amplam, varietate gratam, diligentia sæpius curiosam. Attamen si quis ex ea fabulas, et antiquitatem, atque auctorum citationes et

suffragationes, lites item inanes et controversias, philologiam denique, et ornamenta eximat (quæ ad convivales sermones hominumque doctorum noctes potius, quam ad instituendam philosophiam, sunt accommodata), profecto ad nihil magni res recidat. Itaque thesaurus quidam potius ad eloquentiam a nonnullis, quam solida et fida rerum narratio quæri et parari videtur. Præterea, non multum ad rem faciat memorare aut nosse florum, iridis, aut tulipæ, aut etiam concharum, aut canum, aut accipitrum eximias varietates. Hæc enim hujusmodi nil aliud sunt, quam naturæ lusus quidam et lascivia; et prope ad individuorum naturam accedunt. Itaque habent cognitionem in rebus ipsis exquisitam; informationem vero ad scientias tenuem et fere supervacuam. Atque hæc sunt tamen illa, in quibus naturalis historia vulgaris se jactat. Quum autem degeneraverit historia naturalis ad aliena, et rursus luxuriata sit in superfluis, tamen e contra magnæ utique et solidæ ejusdem partes aut prorsus prætermissæ sunt, aut negligenter et leviter tractatæ; universa vero inquisitione sua et congerie, nullo modo ad eum, quem diximus, finem (condendæ scilicet philosophiæ) aptata et qualificata reperitur. Id in membris ipsius optime apparebit, atque ex comparatione ejus historiæ cujus descriptiones hominibus sub oculos jam proponemus, ad eam quæ habetur.

CAPUT IV.

Incipit tractatus qualis esse debeat historia desiderata; nempe historia naturalis ad condendam philosophiam. Id ut clarius explicetur, primo subjungitur partitio historiæ generationum. Ejus constituuntur partes quinque: Prima cœlestium. Secunda, meteororum. Tertia, terræ et maris. Quarta, collegiorum majorum, sive elementorum aut massarum. Quinta collegiorum minorum sive specierum. Historia vero virtutum primarum rejicitur donec explicatio primæ illius partitionis generationum, prætergenerationum, et artium, sit absoluta.

(1) Quanquam vero e fide nostra esse censemus, hujus ipsius historiæ, quam desideramus, confectionem non

aliis relinquere, sed nobis ipsis desumere, propterea quod, quo magis hæc res omnium industriæ patere videatur, eo major subest metus, ne ab instituto nostro aberrent; ideoque eam ut tertiam instaurationis nostræ partem designavimus: tamen ut institutum nostrum de explicationibus sive repræsentationibus omissorum, perpetuo servemus; atque etiam, si quid nobis humanitus acciderit, ut aliquid in tuto positum sit, sententiam nostram et consilia de hac re jam hoc loco subjungere visum est. Historiæ generationum, sive naturæ solutæ, quinque partes constituimus: eæ sunt historia ætheris, historia meteororum et regionum quas vocant aëris (etenim tractum sublunarem ad superficiem usque terræ, et corpora in eo locata, historiæ meteororum attribuimus; etiam cometis cujuscumque generis, utcumque se habeat rei veritas, tamen ordinis causa, locum inter meteora assignamus); tertio subit historia terræ et maris, quæ conjuncta globum constituunt unicum. Atque hucusque rerum natura distribuitur ex locis et locatis: reliquæ duæ partes substantias rerum distinguunt, vel massas potius. Congregantur enim corpora connaturalia ad majores et minores massas, quæ collegia rerum majora et minora appellare consuevimus, habentque in politia mundana rationes inter se tanquam tribus et familiæ. Itaque quarto ordine ponitur historia elementorum sive collegiorum majorum; quinto et ultimo historia specierum sive collegiorum minorum. Elementa enim eo sensu accipi volumus, ut intelligantur, non exordia rerum, sed tantum corporum connaturalium massæ majores. Majoritas autem illa accidit propter texturam materiæ facilem, simplicem, obviam et paratam; quum species a natura parce suppeditentur, propter texturam dissimilarem, atque in plurimis organicam.

(2) Virtutum vero illarum quæ in natura censeri possint tanquam cardinales et catholicæ, densi, rari, levis, gravis, calidi, frigidi, consistentis, fluidi, similaris, dissimilaris

specificati, organici, et similium, una cum motibus ad illa facientibus, uti antitypiæ, nexus, coitionis, expansionis, et reliquorum (quorum historiam omnino congeri et confici volumus, etiam priusquam ad opus intellectus deveniatur), virtutum et motuum historiam, ejusque conficiendæ modum tum tractabimus, postquam explicationem triplicis illius partitionis, generationum, prætergenerationum, et artium absolverimus. Neque enim eam scilicet intra triplicem illam nostram partitionem inclusimus, quum non proprie sit historia, sed inter historiam et philosophiam veluti terminus medius.

Jam vero de historia cœlestium, et deinceps de reliquis dicemus atque præcipiemus.

CAPUT V.

Resumitur tractanda historia cœlestium ; qualis et esse debeat in genere, et quod legitima hujusce historiæ ordinatio versetur in triplici genere præceptorum, videlicet, de fine, de materia, ac de modo conficiendæ hujusmodi historiæ.

(1) Historiam cœlestium simplicem esse volumus, nec dogmatibus imbutam, sed veluti suspensa vi et doctrina theoriarum ; quæque solummodo phænomena ipsa sincera complectatur, et separata, quæ jam dogmatibus fere concreverunt ; denique quæ narrationes proponat eo prorsus modo, ac si nihil ex artibus astronomiæ et astrologiæ decretum esset, sed experimenta tantum et observationes exacte collecta et perspicue descripta forent. In quo genere historiæ nihil adhuc invenitur, quod nostro respondeat voto. Hujusmodi quiddam tantummodo cursim et licenter attigit Caius Plinius ; sed optima foret ea historia cœlestium, quæ ex Ptolemæo, et Copernico, et doctioribus astronomiæ scriptoribus exprimi et erui possit, si artem experimento plane spolies, adjunctis etiam recentiorum observationibus. Quod si cui mirum videatur, nos tanto labore parta, aucta, emendata, rursus ad primam imperitiam, et nudarum observationum simplicitatem

retrahere velle; nos vero nulla cum priorum inventorum jactura, tamen longe majus opus movemus : neque enim calculos aut prædictiones tantum meditamur, sed philosophiam, eam scilicet, quæ de superiorum corporum non motu solummodo, ejusque periodis, sed substantia quoque et omnimoda qualitate, potestate atque influxu, intellectum humanum informare, secundum rationes naturales atque indubitatas, absque traditionum superstitione et levitate, possit; atque rursus in motu ipso invenire atque explicare, non quid phænomenis sit consentaneum, sed quid in natura penitus repertum, atque actu et reipsa verum sit. Facile autem quis cernat, et eos quibus terram rotari placet, et eos contra qui primum mobile, et veterem constructionem tenuerunt, æqua fere et ancipiti phænomenorum advocatione niti. Quin et ille novæ constructionis nostra ætate auctor, qui solem secundi mobilis, quemadmodum terram primi mobilis centrum constituit, ut planetæ in propriis suis conversionibus circa solem choreas ducere videantur (quod ex antiquioribus nonnulli de Venere et Mercurio suspicati sunt), si cogitata ad exitum perduxisset, belle profecto rem conficere potuisse videtur. Neque vero nobis dubium est, quin et aliæ hujusmodi constructiones ingenio et acri cogitatione adinveniri possint. Neque illis, qui ista proponunt, admodum placet hæc, quæ adducunt, prorsus vera esse, sed tantummodo ad computationes et tabulas conficiendas commode supposita. At nostra ratio alio spectat: non enim concinnationes, quæ variæ esse possunt, sed veritatem rei quærimus, quæ simplex est. Ad hoc vero historia phænomenorum sincera viam aperiret, infecta dogmate obstruet.

(2) Neque illud tacemus, nos in hac ipsa historia cœlestium, ad normam nostram facta et congesta, spem per se ponere veritatis circa cœlestia inveniendæ; sed multo magis in observatione communium passionum et desideriorum materiæ in utroque globo. Etenim ista æthereorum et sub-

lunarium quæ putantur divortia, commenta nobis videntur et superstitio cum temeritate; quum certissimum sit complures effectus, veluti expansionis, contractionis, impressionis, cessionis, congregationis ad massas, attractionis, abactionis, assimilationis, unionis, et similium, non solum hic apud nos, sed et in fastigiis cœli, et in visceribus terræ locum habere. Atque non alii interpretes magis fidi adhiberi aut consuli possunt, ut intellectus humanus et ad profunda terræ, quæ omnino non cernuntur, et ad alta cœli, quæ plerumque fallaciter cernuntur, penetret. Itaque optime antiqui, qui Proteum illum multiformem, etiam vatem ter maximum fuisse retulerunt; qui futura, præterita, et occulta præsentium novisset. Nam qui materiæ passiones catholicas novit, atque per hæc novit quid esse possit, non poterit non nosse etiam quid fuerit, quid sit, et quid futurum sit, secundum summas rerum. Itaque plurimum spei et præsidii ad contemplationem cœlestium in physicis rationibus collocamus: per physicas rationes intelligendo non eas quæ vulgo esse putantur, sed tantum doctrinam circa illos appetitus materiæ, quos nulla regionum aut locorum diversitas distrahere aut disterminare queat. Neque propterea (ut ad propositum revertamur) ulli diligentiæ parci volumus, quæ circa phænomenorum ipsorum cœlestium narrationes et observationes possit impendi. Nam quanto uberior suppetat apparentiarum hujusmodi copia, tanto omnia erunt et magis in promptu et firmiora. De quo antequam plura dicamus, est plane quod gratulemur et mechanicorum industriæ, et doctorum quorumdam hominum curæ et alacritati, quod jam nuper per instrumentorum opticorum veluti scaphas et naviculas nova tentari cœperint cum cœlestibus phænomenis commercia. Atque hoc inceptum et fine et aggressu nobile quoddam et humano genere dignum esse existimamus: eo magis quod hujusmodi homines et ausu laudandi sint et fide; quod ingenue et

perspicue proposuerunt quomodo singula illis constiterint. Superest tantum constantia cum magna judicii severitate, ut et instrumenta mutent, et testium numerum augeant, et singula et sæpe experiantur et varie, denique ut et sibi ipsi objiciant, et aliis patefaciant quidquid in contrarium objici possit, et tenuissimum quemque scrupulum non spernant; ne forte illis eveniat, quod Democrito et aniculæ suæ evenit circa ficus mellitas, ut vetula esset philosopho prudentior, et magnæ et admirabilis speculationis causæ subesset error quispiam tenuis et ridiculus.

(3) At ista tanquam præfati in genere, accedamus ad descriptionem historiæ cœlestium magis explicatam ; ut ostendamus quæ et qualia circa cœlestia quæri oporteat. Primo igitur quæstiones naturales, aut saltem ex iis nonnullas, easque præcipuas proponemus , iis usus humanos, quales verisimile est ex cœlestium contemplatione educi posse, adjiciemus; hæc utraque tanquam historiæ scopum: ut quibus historiam cœlestium componere curæ erit, norint quid agatur, easque quæstiones una cum operibus illis et effectis habeant in animo et intueantur; unde talem instituant et parent historiam, qualis ad judicia hujusmodi quæstionum et præbitionem hujusmodi fructus et utilitatum erga genus humanum, sit accommodata. Quæstiones autem intelligimus ejus generis, quæ de facto naturæ quærant, non de causis. Hoc enim pertinet proprie ad historiam. Deinde distincte monstrabimus in quibus historia cœlestium consistat; quæque ejus sint partes; quæ res apprehendendæ, aut exquirendæ, quæ experimenta sint comparanda et procuranda, quæ observationes adhibendæ et pensitandæ, proponentes tanquam topica quædam inductiva, sive articulos ad interrogandum de cœlestibus. Postremo præcipiemus nonnulla non solum de eo, quod quæri oporteat, sed et de hoc, quomodo quæsita debeant pensitari, etiam exhiberi, atque in litteras referri, ne primæ inquisitionis diligentia pereat in suc-

cessione, aut, quod pejus est, infirmis et fallacibus initiis nitantur progressus qui sequentur. In summa, dicemus et ad quid quæri debeat circa cœlestia, et quid, et quomodo.

CAPUT VI.

Quod quæstiones philosophicæ circa cœlestia, etiam quæ præter opinionem sunt, et quodammodo duræ, recipi debeant: proponuntur vero quinque quæstiones circa systema ipsum: videlicet, an sit systema? et si sit, quod sit centrum ejus, et qualis profunditas, et qualis connexio, et qualis partium collocatio?

(1) Existimabimur autem plerisque proculdubio reliquias quæstionum veterum, jampridem quasi tumulo conditas et sepultas, rursus eruere, et fere manes earum evocare, iisque novas insuper quæstiones adspergere. Sed quum ea, quæ adhuc habetur circa cœlestia, philosophia nihil habeat firmitudinis; quumque illud nobis perpetuo ratum et fixum sit, omnia novo legitimæ inductionis judicio sistere; quumque, si forte quæstiones aliquæ a tergo relinquantur, tanto minus operæ et diligentiæ consumetur in historia, propterea quod supervacuum fortasse videbitur ea inquirere, de quibus quæstio non fuerit mota; necesse habemus quæstiones, quas ubique porrigit rerum natura, in manus accipere. Quin quo minus certi sumus de quæstionibus per viam nostram determinandis, eo nos minus difficiles præbemus in iisdem recipiendis. Exitum enim rei videmus.

(2) I. Prima igitur ea quæstio est, An sit systema? Hoc est, An mundus sive universitas rerum sit globosa secundum totum, cujus sit centrum aliquod? An potius globi particulares terræ et astrorum spargantur; et singuli suis hæreant radicibus, absque systemate, et medio sive centro communi?

(3) Atque certe jactavit schola Democriti et Epicuri, auctores suos mœnia mundi diruisse. Neque tamen id prorsus sequutum est ex iis quæ ab illis dicta sunt. Nam Democritus, quum materiam sive semina copia in-

finita, attributis et potestate finita, eademque agitata, nec ab æterno quovis modo locata, posuisset, vi ipsa illius opinionis adductus est, ut mundos multiformes, ortui et interitui obnoxios, alios melius ordinatos, alios male hærentes, etiam tentamenta mundorum et intermundia statueret. Sed tamen ut hoc receptum fuisset, nihil officiebat quin illa pars materiæ, quæ deputata est huic ipsi mundo, qui nostro generi est conspicuus, obtinuerit figuram globosam. Necesse enim fuit ut singuli ex illis mundis figuram aliquam accepissent. Etsi enim in infinito medium aliquod esse nequeat, tamen in partibus infiniti rotunda figura subsistere potest, non minus in mundo aliquo quam in pila. Verum Democritus sector mundi bonus fuit, in integralibus autem mundi etiam infra mediocres philosophos. At opinio illa, de qua nunc loquimur, quæ destruebat et confundebat systema, fuit Heraclidis Pontici, et Ecphanti, et Nicetæ Syracusani, et præcipue Philolai, atque etiam nostra ætate Gilberti, et omnium (præter Copernicum) eorum, qui terram planetam et mobilem, et tanquam unam ex astris, crediderunt. Atque illa opinio hanc vim habet, ut planetæ et stellæ singulæ, atque etiam aliæ innumeræ quæ conspectum nostrum ob distantiam fugiunt, necnon aliæ quæ nobis sunt invisibiles propter naturam non lucentem sed opacam, suos quæque sortitæ globos et formas primarias, per expansionem istam, quam suspicimus, immensam, sive vacui sive corporis cujusdam tenuis et fere adiaphori, tanquam insulæ in pelago immenso spargantur et pendeant, atque super centrum non commune aliquod, sed quæque globi sui proprii, volent; aliæ simpliciter, aliæ cum motu nonnullo centri progressivo. Atque illud maxime durum est in hac opinione, quod tollunt quietem sive immobile e natura. Videtur autem, quemadmodum sunt in universo corpora quæ rotant, id est, motu feruntur infinito et perpetuo; ita et ex opposito debere

esse corpus aliquod, quod quiescat: quibus interponitur media natura eorum quæ feruntur recta, quum motus rectus partibus globorum conveniat, et rebus exulantibus extra patrias suas, quæ ad globos connaturalitatis suæ movent, ut cum iis unitæ ipsæ quoque aut rotent aut quiescant.

(4) Verum huic quæstioni (nempe An sit systema?) finem dabunt ea quæ circa motum terræ, an scilicet terra stet aut rotet, atque circa substantiam astrorum, an sit solida aut flammea, et circa æthera sive spatia cœli interstellaria, an sint corporea aut vacua, decerni poterunt. Nam si terra stet, et cœli motu diurno circumvolvantur, proculdubio est systema; quod si terra rotet, tamen non prorsus evincitur non esse systema, propterea quod aliud possit poni centrum systematis, videlicet sol, aut aliud quippiam. Rursus, si unicus globus terræ sit densus et solidus, videtur materia universi coire et densari ad centrum illud; quod si inveniantur luna aut alii ex planetis constare etiam ex materia densa et solida, videntur ex eo coire densa, non ad centrum aliquod, sed sparsim et quasi fortuito. Postremo, si ponatur vacuum coacervatum in spatiis interstellaribus, videntur globi singuli habere circa se effluvia tenuiora, et deinde vacuum. Quod si et illa spatia corpore replentur, videtur esse unio densorum in medio, et rejectio tenuiorum ad circumferentiam. Plurimum autem confert ad scientias, nosse conjugationes quæstionum, propterea quod in aliquibus invenitur historia sive materia inductiva ad eas dirimendas, in aliquibus non item.

(5) Dato vero systemate, proxime accedit quæstio ea secunda: Quod sit centrum systematis? Enim vero si aliquis ex globis locum centri occupare debeat, occurrunt globi imprimis duo, qui naturam medii sive centri præferre videntur, terra et sol.

(6) Pro terra suffragantur adspectus noster et inveterata

opinio, atque illud omnium maxime, quod, quum densa coëant in angustum, rara in latum diffundantur (area autem omnis circuli contrahatur ad centrum), videtur sequi quasi necessario, ut angustiæ circa medium mundi statuantur, ut proprius locus et tanquam unicus ad corpora densa.

(7) Pro sole autem facit ratio illa, quod cujus partes sunt in systemate maximæ et potissimæ, ei is locus assignari debeat, ex quo ipse in universum systema maxime agere et se communicare possit. Quando vero is sit sol, qui mundum vivificare plurimum videatur, impertiendo calorem et lucem; rite omnino atque ordine videri possit collocatus in medio mundi. Accedit et illud, quod sol manifeste habeat assectatores Venerem et Mercurium, etiam, ex sententia Tychonis, planetas reliquos: adeo ut plane videatur sol centri naturam sustinere posse et vices gerere in aliquibus; eo propius abest, ut universi centrum constitui possit, quæ Copernici assertio fuit.

(8) Verumtamen in systemate Copernici multa et magna inveniuntur incommoda: nam et quod triplici motu terram oneravit, incommodum magnum; et quod solem a cœtu planetarum divulsit, cum quibus tot habet passiones communes, similiter durum; et quod tantum immobilis introduxit in naturam, ponendo solem et stellas immobiles, præsertim corpora maxime omnium lucida et radiantia; et quod lunam terræ tanquam in epicyclo adhærere voluit; et alia nonnulla quæ ille sumit, ejus sunt viri qui quidvis in natura fingere, modo calculi bene cedant, nihili putet.

(9) Quod si detur motus terræ, magis consentaneum videatur ut tollatur omnino systema, et spargantur globi secundum eos quos jam nominavimus, quam ut constituatur tale systema, cujus sit centrum sol: idque consensus seculorum et antiquitatis potius arripuit et approbavit. Nam opinio de motu terræ nova non est, sed ab antiquis repetita, quemadmodum diximus; at illa de sole, ut sit

centrum mundi, et immobile, prorsus nova est (excepto uno versiculo male traducto), et primo a Copernico introducta.

(10) Sequitur tertia quæstio, De profunditate systematis; non ut aliqua ejus mensura capiatur perfecta, sed ut in certo ponatur, an cœlum stellatum sit instar unius regionis, sive, ut vulgo loquuntur, orbis; an vero stellæ fixæ, quas vocant, sint aliæ aliis sublimiores immensa quadam profunditate? Neque enim ullo modo fieri potest, ut illæ sint paris altitudinis, si hoc intelligatur exacte; stellæ enim proculdubio non sunt sitæ tanquam in plano, quæ habeant dimensionem quamdam tantum in superficie, instar macularum aut bullarum; sed sunt illæ globi integri, magni atque profundi. Itaque quum tam disparis reperiantur esse magnitudinis, omnino necesse est, ut aliæ ex iis magis quam aliæ promineant, vel sursum versus, vel deorsum; nec fieri potest ut aut per superiora aut inferiora una conjungantur superficie. Hoc vero si fiat in partibus stellarum, temerarium plane esset asserere etiam in corpore integro stellas non esse alias aliis altiores; sed, ut hoc verum sit, tamen asseri potest crassities quædam definita (licet insignis) ejus regionis, quæ vocatur sphæra sive cœlum stellatum, quæ hujusmodi prominentias et altitudinis gradus quodammodo terminet; videmus enim ex apogæis et perigæis planetarum, singulis eorum cœlis competere crassitiem notabilem, per quæ adscendant et descendant. At quæstio ista tantum eo spectat, utrum stellæ aliæ sint super alias, tanquam planeta super planetam, et quasi in diversis orbibus.

(11) Atque hæc quæstio illi alteri quæstioni de motu aut statu terræ similiter affinis est. Nam si stellæ moveantur motu diurno circa terram, quandoquidem eæ universæ pari incitatione, et uno veluti spiritu agantur (quumque in planetis plane constet, prout variatur in sublimitate et humilitate situs, ita etiam variari in celeritate et tarditate motus), probabile est stellas, velocitate cursus pares,

etiam in una regione ætheris locari, cujus licet crassities sive profunditas ponatur esse magna, tamen non sit tanta ut faciat ad discrimen incitationis sive celeritatis in motu; sed ut per eam regionem universam omnia putentur, tanquam vinculo connaturalitatis devincta, pariter rotare, vel saltem cum discrepantia tali, quæ ad adspectum nostrum propter distantiam deferri non possit. Quod si terra moveatur, stellæ vel stare poterunt, quod Copernico placuit, aut, quod longe magis verisimile est, et a Gilberto introductum, illæ poterunt singulæ rotare super centrum suum in loco suo, absque aliquo motu centri sui, quemadmodum et ipsa terra, si modo illum motum diurnum terræ ab adscititiis illis duobus motibus, quos Copernicus superaddidit, sejungas. Utrumvis autem horum si fiat, nihil prohibet quin stellæ aliæ supra alias sint, donec adspectum nostrum effugiant.

(12) Quarta proponitur quæstio, De nexu sive connexione systematis. Atque de natura et essentia corporis vel rei quæ æther purus censetur, et astris interjacet, postea inquiremus. Nunc tantum de cohærentia systematis dicemus. Ejus rei ratio est triplex : aut enim datur vacuum, aut contiguum, aut continuum.

(13) Itaque primo quæritur, An sit vacuum coacervatum in spatiis interstellaribus? Id quod Gilbertus diserte posuit, atque etiam antiquorum nonnulli, ex iis qui globos spargi sine systemate opinati sunt, innuere videntur; præsertim ii qui astrorum corpora compacta asseruere. Opinio talis est: globos universos, tam astra, quam terram, ex materia solida et densa constare; illos autem in proximo circumdari genere quodam corporum, quæ sint ipsi globo aliquatenus connaturalia, sed tamen magis imperfecta, languida, et attenuata, quæque nil aliud sint quam globorum ipsorum effluvia et emanationes, qualia sunt vapores et halitus, atque adeo aër ipse, si conferantur terræ; hæc effluvia ad distantiam circa unumquemque

globum non magnam pertingere, reliquum intervallum (quod longe amplissimum est) inane esse.

(14) Cui opinioni illud fidem adstruere possit, quod ex tam immensa distantia corpora astrorum conspiciuntur. Si enim universum illud spatium plenum esset, præsertim corporum quæ proculdubio raritate et densitate valde inæqualia sunt, tanta foret radiorum refractio, ut ad visum nostrum pertingere non possint; quam[1], si longe maxima ejus spatii pars vacua sit, facilius sane perferri consentaneum est.

(15) Atque revera hæc quæstio magna exparte pendebit ex quæstione, quam statim adducemus de substantia stellarum, An sit densa, vel tenuis et explicata? Nam si substantia earum sit solida, videbitur utique Natura circa globos eorumque confinia tantummodo fere occupata esse et sollicita; spatia vero interjacentia deserere, et tanquam prætermittere. Itaque non absimile vero fuerit, globos circa centrum spissiores, circa superficiem laxiores, in ambientibus et effluviis quasi deficientes, in vacuo tandem terminari. Contra, si natura astrorum sit tenuis et flammea, apparebit naturam tenuis non esse solummodo densi decrementum, sed per se potentem et primariam, non minus quam naturam solidi, eamque et in stellis ipsis, et in æthere, et in aëre vigere, ut vacuo illo coacervato non sit opus.

(16) Pendebit quoque ista quæstio de vacuo in spatiis interstellaribus ex quæstione illa, quæ pertinet ad principia naturæ, An detur vacuum. Neque tamen hoc ipsum nisi adhibita distinctione: aliud enim est negare vacuum simpliciter, aliud negare vacuum coacervatum. Longe enim firmiores sunt eæ rationes, quæ adduci possunt ad adstruendum vacuum intermixtum ad laxamentum corporum, quam quæ asserunt vacuum coacervatum, sive in spatiis majoribus. Neque hoc solum vidit Hero, vir inge-

[1] *Quam*. Sic ed. princeps ab Is. Grutero data an. 1653. Alii editores correxerunt *quum*, quod pejus est. Post *quam*, intelligendum sane *refractio*,

niosus et mechanicus, sed etiam Leucippus et Democritus, inventores opinionis de vacuo, quam Aristoteles argutiis quibusdam obsidere et expugnare conatur; qui duo philosophi acutissimi certe et celeberrimi ita vacuum intermixtum dant, ut vacuum coacervatum tollant. Ex sententia enim Democriti vacuum terminatur et circumscribitur, ut ultra certos fines non detur distractio sive divulsio corporum, non magis quam compulsio aut compactio. Licet enim in iis quæ ex Democrito habemus hoc nunquam diserte positum sit, tamen hoc dicere videtur, quum corpora, æque ac spatia, infinita constituit; ea usus ratione, aliter (si spatium scilicet infinitum, corpora finita essent) corpora nunquam hæsura : itaque propter coinfinitatem materiæ cum spatio, necessario compingitur vacuum ad terminos certos; quæ videtur ejus fuisse opinio vera et recte intellecta, ut scilicet constituatur finis quidam explicationis sive expansionis corporum per vacuum copulatum, neque vacuum detur solitarium, aut corpore non obsessum.

(17) Quod si non detur vacuum instar solutionis continuitatis in systemate, tamen, quum tanta inveniatur in partibus et regionibus systematis corporum diversitas, ut sint tanquam alterius gentis et patriæ, oritur quæstio secunda quæ ad connexionem systematis pertineat: ea est, an æther purus sit unus perpetuus sive continuus fluor, an vero constet ex pluribus contiguis? Neque vero nostrum est de verbis argutari, sed intelligimus per contiguum, corpus quod superjacet, nec miscetur; neque rursus intelligimus contignationem duram, qualem vulgus astronomorum comminiscitur, sed qualem possint recipere fluores, ac si argento vivo supernataret aqua, aquæ oleum, oleo aër. Nemini enim dubium esse potest, quin in immenso illo tractu ætheris puri sint eximiæ differentiæ quoad raritatem et densitatem, et alia non pauca; sed utrolibet dato (id est, continuo sive contiguo), hoc fieri potest. Nam

satis constat, nec in mari ipso aquam in summo et aquam in imo ejusdem esse consistentiæ et saporis; in aëre vero, inter aërem terræ conterminum et aërem superiorem plurimum interest, et tamen unus et integer est et perpetuus fluor.

(18) Itaque deducitur quæstio ad hoc, utrum differentiæ in tractu ætheris puri se insinuent gradatim et fluxu quodam continuo; an constituantur et distribuantur ad certos et notabiles limites, ubi corpora conjunguntur, quæ non sint commiscibilia, quemadmodum apud nos aër incumbit aquæ. Enimvero simplicius contemplanti videtur totum istud purum et liquidum corpus, in quo globi terræ et astrorum, tanquam in vastissimo pelago, pendent et natant, quodque interjunctum illis globis quanto ipso et spatio quod occupat, globorum mensuras quasi innumeris partibus superat, esse indivisa quædam res et summe unita. Verum naturam diligentius intuenti illud plane constabit, consuesse naturam ad spatia nonnulla per gradus, deinde subito per saltus procedere, atque hunc processum alternare. Aliter si quis vere introspiciat, nulla possit constitui fabrica rerum, nulla figura organica, si per gradus insensibiles perpetuo procederetur. Itaque processus ille per gradus intermundiis competere possit, non mundo, ad cujus constructionem necesse est longe dissimilia discludi alia ab aliis, et tamen approximari. Itaque terram et aquas excipit et contingit aër, corpus longe diversum, et tamen in proximo locatum, non primo limus, deinde vapor, aut nebula, dein aër purus; sed confestim aër absque medio. In aëre vero et æthere (illa enim duo conjungimus), dispertitio maxime omnium insignis et radicalis sumi posse videtur ex natura magis aut minus susceptiva naturæ stellaris.

(19) Itaque tres secundum genera videntur esse regiones maxime notabiles a globo terræ ad fastigia cœli, nimirum tractus aëris, tractus cœli planetarum, et tractus cœli stellati. Atque in infimo tractu, natura stellaris non consistit;

in medio consistit, sed coit ad globos singulos, in supremo spargit se per globos plurimos, adeo ut per summitates ejus videatur transire quasi in empyreum integrum. Neque interim obliviscendum ejus quod paulo ante diximus, consuesse naturam processum graduatum et persultorium alternare, adeo ut regionis primæ confinia communicent cum secunda, et secundæ cum tertia. Nam et in aëre sublimiore, postquam aër cœperit esse ab effluviis terræ defæcatior, et a cœlestium magis attenuatus, tentat et experitur consistere flamma; ut in cometis humilioribus fit, qui sunt mediæ cujusdam naturæ inter naturam stellarum consistentem et evanidam; et rursus videtur cœlum circa solem fortasse stellescere et transire incipere in naturam cœli stellati. Nam possint illæ maculæ, quæ in sole observatione certe fida et diligenti deprehensæ sunt, esse rudimenta quædam materiæ stellaris : at in cœlo Jovis, etiam stellæ absolutæ et perfectæ conspiciuntur, licet, propter parvitatem , absque commoditate perspicillorum invisibiles; et rursus in summitatibus cœli stellati, ex innumeris micationibus ætheris inter stellas numeratas (cujus aliæ causæ satis frigidæ reddi solent), videtur natura stellaris magis fundi et continuari. Verum de his in quæstionibus quas mox proponemus de substantia et astrorum et cœli interstellaris plura dicemus. Hæc enim quæ diximus pertinent tantum ad quæstiones de nexu systematis.

(20) Superest quinta quæstio, De collocatione partium systematis, sive de ordine cœlorum. Atque dato quod non sit systema, sed sparguntur globi, aut dato quod sit systema cujus sit centrum sol, aut etiamsi videant astronomi de aliquo novo systemate, tamen manet utique inquisitio, quis planeta ad alium planetam sit magis propinquus aut remotus; et similiter quis planeta magis aut minus elongetur a terra aut etiam a sole.

(21) Quod si recipiatur systema veterum, non videtur causa cur magnopere insistatur inquisitioni novæ de qua-

tuor cœlis superioribus, stellarum fixarum scilicet, Saturni, Jovis, et Martis. Nam de eorum positura atque ordine, et seculorum consensus suffragatur; nec phænomenon ullum adversatur; atque rationes motuum (unde sumitur de altitudinibus cœlorum præcipua probatio) accommodatæ sunt, et nusquam turbant. Verum de Sole, Venere, et Mercurio, et Luna etiam, secundum systema veterum, dubitatum est ab antiquis, atque apud recentiores quoque de Venere et Mercurio ambigitur, uter planeta sit altero superior. Nam pro Venere ut sit superior, stat illa ratio, quod tardius nonnihil movet, et pro Mercurio, quod alligatur ad distantiam propiorem a sole, unde quis asserat debere eum proxime ad solem collocari. De Luna vero nemo unquam dubitavit, quin locata sit proxime ad terram, licet variatum sit de appropinquatione ejus ad solem.

(22) Neque serio contemplantem fugere debet aliud genus quæstionis, pertinens ad constitutionem systematis: hæc est, Utrum planeta alter alterum per vices supergrediatur quandoque, et quandoque rursus subeat; id quod de Venere per demonstrationes quasdam non indiligentes evinci videtur, ut illa aliquando inveniatur super solem locata, aliquando subter. Atque omnino recte quæritur, utrum apogæum humilioris planetæ perigæum superioris non secet, ejusque fines subintret.

(23) Restat ultima quæstio de collocatione partium systematis, hoc est, Utrum sint plura et diversa centra in systemate, et plures tanquam choreæ, quum præsertim non solum terra primi mobilis, sol (ex sententia Tychonis) secundi mobilis, verum etiam Jupiter minorum et nuperorum illorum erronum ex Galilæo centrum constituatur.

(24) Atque hæ sunt quæstiones illæ quinque, quæ de systemate ipso proponendæ videntur: an sit videlicet systema, et quod sit centrum ejus, et quanta profunditas, et qualis nexus ejus, et quis ordo in collocatione partium?

(25) De extimis vero cœli et cœlo aliquo empyreo theses aut quæstiones non conficimus. Neque enim istarum rerum est historia, aut exstat phænomenon ullum. Itaque quæ de iis sciri possunt, ea per consecutionem tantum, ac nullatenus per inductionem sciri possunt. Erit igitur talis inquisitionis et tempus congruum, et ratio et modus quidam. De cœlis vero et spatiis immateriatis, religioni omnino standum et permittendum. Quæ enim a Platonicis, et nuper a Patritio (ut diviniores scilicet habeantur in philosophia), dicuntur non sine superstitione manifesta, et jactantia, et quasi mente turbata, denique ausu nimio, fructu nullo, similia Valentini iconibus et somniis; ea nos pro rebus commentitiis et levibus habemus. Nullo modo enim ferenda est moriæ apotheosis, tanquam Divi Claudii : quin pessimum est, et plane pestis et tabes intellectus, si vanis accedat veneratio.

CAPUT VII.

Sequuntur quæstiones de substantia cœlestium : qualis, videlicet, sit substantia cœlestium in genere comparata ad corpora sublunaria, et qualis substantia ætheris interstellaris comparata ad corpus stellæ ; et qualis sit substantia astrorum ipsorum comparata ad invicem, et comparata ad ignem nostrum, et in natura propria ; et qualis sit substantia galaxiæ, et macularum nigrarum in hæmisphærio antarctico. Tum proponitur quæstio prima, An sit heterogenia inter cœlestia et sublunaria, et qualis ea esse possit ?

(1) Absolutis quæstionibus de systemate, pergendum ad quæstiones de substantia cœlestium. Nam de substantia cœlestium inquirit præcipue philosophia, et de causis motus eorum; de motu ipso vero et ejus accidentibus, astronomia; de influxu et potestate, utraque. Debuerat autem esse cautum inter astronomiam et philosophiam, ut astronomia præferat hypotheses quæ maxime expeditæ ad compendia calculorum; philosophia vero, quæ proxime accedunt ad veritatem naturæ; atque insuper, ut astronomiæ hypotheses ad commoditatem suam, rei veritati nullo modo præjudicent; vicissim, ut philosophiæ decreta talia

sint, quæ sint super phænomena astronomiæ omnino explicabilia. At nunc contra fit, videlicet ut astronomiæ figmenta in philosophiam invecta sint, eamque corruperint; et philosophorum speculationes circa cœlestia sibi tantum placeant, et astronomiam fere deserant, cœlestia generaliter intuentes, verum ad phænomena particularia atque eorum causas nullo modo se applicantes. Itaque quum utraque scientia (qualis nunc habetur) sit res levis et perfunctoria, fortius omnino figendus est pes; ac si ista duo, quæ propter angustas hominum contemplationes, et usum professorium, per tot secula disjungi consueverunt, una atque eadem res sint, atque in unum scientiæ corpus conflata.

(2) Itaque proponitur ea prima quæstio, An substantia cœlestium sit heterogenea ad substantiam inferiorum? Nam Aristotelis temeritas et cavillatio nobis cœlum peperit phantasticum, ex quinta essentia, experte mutationis, experte etiam caloris. Atque misso in præsenti sermone de quatuor elementis, quæ quinta essentia illa supponit, erat certe magnæ cujusdam fiduciæ, cognationem inter elementaria, quæ vocant, et cœlestia prorsus dirimere, quum duo ex elementis, aër videlicet et ignis, cum stellis et æthere tam bene conveniant, nisi quod moris erat illi viro ingenio abuti, et sibi ipsi negotium facessere, et obscuriora malle. Neque tamen dubium est quin regiones sub luna positæ et supra, una cum corporibus quæ sub iisdem spatiis continentur, multis et magnis rebus differant. Neque rursus hoc certius est, quam illud, corporibus utriusque regionis inesse complures communes inclinationes, passiones, et motus, ut, salva naturæ unitate, ista distinguere potius debeamus, quam discerpere.

(3) Quod vero attinet ad illam heterogeniæ partem, ut cœlestia ponantur æterna; inferiora, corruptibilia, videtur sententia illa sub utraque parte fallere, quod nec

cœlo ea competat æternitas quam fingunt, neque terræ ea mutabilitas.

(4) Siquidem de terra vere rem reputanti, judicium minime faciendum ex illis quæ nobis sunt conspicua, quum nihil ex corporibus quæ oculus humanus videt, erutum sit aut ejectum ex magis profundo quam spatio fortasse trium milliarium ad plurimum; quod res nihili est, collatum ad ambitum globi terrestris universi. Itaque nihil obstat quin intima terræ pari prædita sint æternitate ac ipsum cœlum. Enimvero si terra pateretur mutationes in profundo, fieri non potest quin consequentiæ earum mutationum etiam in nostra regione, quam calcamus, majores casus parituræ fuissent, quam fieri videmus. Etenim earum, quæ nobis se dant conspiciendas, mutationum hic versus superficiem terræ fere se ostendit quasi semper simul causa aliqua manifesta desuper imposita, ex tempestatibus cœli, per imbres, fervores, et similia, ut terra ipsa ex se et vi propria nulli admodum mutationi causam præbere videatur. Quod si concedatur (quod certe verisimile est) etiam terram ipsam, non solum cœlestia, in regiones aëris agere, aut frigora exspirando, aut ventos emittendo, aut hujusmodi alia; tamen et ista omnis varietas referri potest ad regiones terræ ex propinquo, in quibus plurimas evenire mutationes et vices nemo sanus negaverit.

(5) Verum fatendum omnino est, ex phænomenis terræ longe maxime penetrare in profundum terræ motus, et, quæ ejus sunt generis, eruptiones aquarum, eructationes ignium, hiatus et abruptiones terrarum, et similia; quæ tamen ipsa videntur non insurgere ex longinquo, quum plurima ipsorum parvum aliquod spatium in superficie terræ occupare soleant. Quanto enim latius spatium in facie terræ occupat terræ motus, sive aliud quippiam hujusmodi, tanto magis radices et origines ejus ad viscera terræ penetrare putandum est; et quanto angustius, minus. Quod si quis afferat, fieri quandoque terræ mo-

tus, qui amplos et spatiosos regionum tractus quatiant, prorsus ita est. At illi certe raro eveniunt, suntque ex casibus majoribus. Itaque æquiparari possunt cometis sublimioribus, qui et ipsi infrequentes sunt. Neque enim id agitur, ut terræ simpliciter asseratur æternitas, sed ut illud appareat (quod initio diximus), inter cœlum et terram, quatenus ad constantiam et mutationem, non multum interesse.

(6) Neque operæ pretium est argutari de æternitate ex rationibus motus. Quemadmodum enim motus circularis terminis non indiget, ita nec quies; atque æque susceptivum est æternitatis, ut densa in loco et congregatione magna connaturalitatis suæ consistant, quam ut tenuia rotent: quum partes avulsæ amborum ferantur recta.

(7) Etiam illud in argumentum sumi potest, quod terræ interiora corruptioni magis obnoxia non sint, quam ipsum cœlum; quod ibi aliquid deperire solet, ubi aliquid refici potest. Quum vero imbres, et quæ de alto decidunt, quæ faciem superiorem terræ renovant, nullo modo penetrare possint ad interiora terræ, quæ tamen ipsa stant mole sua, et quanto suo; necessario fieri ut nihil deperdatur, quando nihil adsit quod succedat.

(8) Postremo mutabilitas quæ in extimis terræ deprehenditur, videtur et ipsa per accidens esse. Nam incrustatio illa parva, quæ ad milliaria pauca deorsum extendi videtur (intra quos terminos præclaræ illæ officinæ et fabricæ, plantarum nempe et mineralium, concluduntur), nullam fere reciperent varietatem, multo minus tam pulchra et elaborata artificia, nisi ea pars terræ a cœlestibus pateretur et perpetuo vellicaretur. Quod si quis existimet calorem et vim activam solis et cœlestium universæ terræ crassitudinem transverberare posse, is superstitiosus et fanaticus censeri possit; quum liquido pateat quam parvo objectu ea retundi et cohiberi possint. Atque de constantia terræ hactenus: videndum jam de mutabilitate cœlestium.

Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Quum caput obscura nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt secula noctem [1].

Varronis vero, hominis in antiquitate peritissimi, narratio, quæ invenitur apud Augustinum de stella Veneris, illam scilicet tempore Ogygis regis mutavisse colorem, magnitudinem, et figuram, dubiæ fidei esse potuit, ni simile eventum celebri spectaculo ætate nostra MDLXXVIII recurrisset. Nam tum quoque per annum integrum novatio facta est memorabilis in stella Veneris, quæ conspiciebatur magnitudine et splendore insolitis, rubedine Martem ipsum superabat, et figuram sæpius mutabat, facta quandoque triangularis, quandoque quadrangularis, etiam rotunda, ut in ipsa massa et substantia prorsus pati videretur. Quin etiam stella illa ex veteribus, quæ in coxa Caniculæ sita est, quam ipse se vidisse dicit Aristoteles, comæ nonnihil habentem, eamque comam præsertim obiter intuenti vibrantem, mutata jam videtur et comam deposuisse, quum nihil ejusmodi jam nostra ætate deprehendatur. Adde etiam quod complures mutationes cœlestium, præsertim in stellis minoribus, ex neglectu observationum facile præterlabuntur, et nobis pereunt.

(14) At promptum erit sciolo alicui ista ad vapores et dispositionem medii referre; sed mutationes quæ corpus astri alicujus constanter et æquabiliter et diu obsidere deprehenduntur, et una cum astro circumvolvi, omnino in astro ipso, aut saltem in æthere propinquo statui debent, non in regionibus aëris inferioribus: cujus rei etiam argumentum sumitur plane validum, quod hujusmodi mutationes raro fiunt, et longis intervallis annorum; quæ autem in aëre fiunt per interpositionem vaporum, frequentius.

(15) Quod si quis judicium faciat ex ordine cœli, atque motus ipsius æquabilitate, cœlum immutabile esse,

[1] VIRG., *Georg.*, I, v. 466.

atque certitudinem illam periodorum et restitutionum sumat in æternitatis tesseram non dubiam, quum substantiæ corruptibili vix competere videatur motus constantia; is paulo attentius dispicere debuerat, istam reditionem rerum per vices et tanquam in orbem per tempora certa, etiam hic infra apud nos reperiri in nonnullis, maxime in æstu oceani; differentiæ autem minores, quæ in cœlestibus esse possunt, et periodis, et restitutionibus suis, adspectum nostrum et computationes nostras fugiunt.

(16) Neque magis motus ille circularis cœli in argumentum æternitatis sumi potest; quod scilicet lationis circularis non sit terminus, motus autem immortalis substantiæ immortali convenit. Nam etiam cometæ inferiores, subter lunam locati rotant, idque ex vi propria; nisi quis forte credere malit commentum illud de alligatione ad astrum. Enimvero si placeat argumentari de æternitate cœlestium ex motu circulari, id ad universitatem cœli trahi debuit, non ad partes cœli; etenim aër, mare, terra, massis æterna, partibus caduca. Quin potius, contra, non ita bene ominari licet de æternitate cœli ex motu illo rotationis; quia ille ipse motus non est perfectus in cœlo, nec restituit se exacte in circulo integro et puro, sed cum declinationibus, sinuationibus, et spiris.

(17) Porro si quis illud, quod diximus de terra, retorqueat (videlicet, quod mutationes quæ in ea fiunt, per accidens fieri disseruimus eo quod terra patiatur a cœlo), atque asserat contrariam esse rationem cœli, quum cœlum nullo modo pati possit vicissim a terra, quandoquidem omnis emissio a terra citra cœlum desinat, ut probabile sit cœlum, ultra omnem vim inimicam sepositum, susceptivum esse æternitatis, quum a natura opposita minime concutiatur aut labefactetur; is non contemnenda quædam objicit. Neque enim ii sumus, qui Thaletis simplicitatem revereamur, qui ignes cœlestes depascere vapores e terra et oceano sublimatos, atque inde ali et

refici opinatus est (illi vero vapores recidunt fere simili quanto ac adscenderunt, neque reficiendis et terræ et globis cœlestibus ullo modo sufficiunt, neque prorsus in tam altum pervenire possint); sed tamen, utcumque terræ effluvia materiata longe infra cœlum se sistant, nihilominus, si terra sit primum frigidum, ex sententia Parmenidis et Telesii, non facile quis affirmet, aut certo, ad quam altitudinem vis illa adversatrix et rivalis cœli se insinuet seriatim et per successionem, præsertim quum tenuia naturam et impressionem frigidi et calidi imbibant, et longe perferant. Sed tamen, dato quod cœlum non patiatur a terra, nil obstat quin cœlestia a se invicem pati possint et immutari, sol nimirum a stellis, stellæ a sole, planetæ ab utrisque, universæ ab æthere circumfuso, præsertim in desinentiis globorum.

(18) Præterea videtur opinio de æternitate cœli magnas vires sumpsisse ex ipsa machina et constructione cœli, quam astronomi plurima cum satagentia introduxerunt. Cautum enim magnopere videtur ex ea ut cœlestia nil patiantur, præter simplicem rotationem; in cæteris consistant, nec perturbentur. Itaque corpora astrorum in orbibus suis tanquam clavis fixa posuerunt. Singulis autem declinationibus, sublationibus, depressionibus, sinuationibus ipsorum, tot circulos perfectos convenientis crassitudinis attribuerunt, circulorum eorum et concava et convexa egregie tornantes et polientes, ut in eis nil eminens, nil asperum inveniatur, sed alter inter alterum receptus, et ob lævorem exacte contiguus, et tamen labi facilis, moveat placide et feliciter: quæ immortalis scilicet ingeniatio submovet omnem violentiam et perturbationem, individuas profecto corruptionis prænuntias. Nam certe, si corpora tanta, qualia sunt globi astrorum, æthera secant, neque tamen perpetuo meant per easdem ætheris partes, sed per partes et tractus longe diversos, quum aliquando superna invadant, aliquando versus terram

descendant, aliquando vertant se ad austrum, aliquando ad boream; periculum est proculdubio ne fiant plurimæ in cœlo impressiones, et concussiones, et reciprocationes, et fluctus, atque inde sequantur condensationes et rarefactiones corporum, quæ generationibus et alterationibus viam præstinent et præstruant. Quandoquidem vero ex rationibus physicis atque insuper ex phænomenis ipsis plane constabit hoc posterius verum esse, atque commenta illa priora astronomorum de quibus diximus (si quis sanam mentem sumat) naturæ prorsus illudere videantur, et rerum reperiantur inania; consentaneum est, ut etiam opinio de æternitate cœlestium, quæ cum illis conjuncta est, idem subeat judicium.

(19) Quod si quis hic religionem opponat, illi responsum volumus, ethnicam jactantiam tantummodo istam æternitatem cœlo soli attribuere, Scripturas sacras æternitatem terræ et cœlo ex æquo. Neque legitur solum, *solem et lunam æternos et fideles testes in cœlo esse*, sed et illud, *generationes advenire et migrare, terram autem in æternum manere.* De natura autem labili et caduca utriusque uno simul oraculo conclusum est: *cœlum et terram pertransire; verbum autem Domini non pertransire.*

(20) Deinde, si quis adhuc instet, negari tamen non posse quin in ipsa superficie orbis terrarum, et partibus proximis, infinitæ fiant mutationes, in cœlo non item; huic ita occurrimus: nec nos hæc per omnia æquare, et tamen, si regiones (quas vocant) superiorem et mediam aëris pro superficie aut interiore tunica cœli accipiamus, quemadmodum spatium istud apud nos quo animalia, plantæ, et mineralia continentur, pro superficie vel exteriore tunica terræ accipimus; et ibi quoque varias et multiformes generationes inveniri. Itaque tumultus fere omnis, et conflictus, et perturbatio in confiniis tantum cœli et terræ locum habere videtur; ut in rebus civilibus

fit, in quibus illud frequenter usu venit, ut duorum regnorum fines continuis incursionibus et violentiis infestentur, dum interiores utriusque regni provinciæ diutina pace fruuntur, et bellis tantum gravioribus et rarioribus commoventur.

(21) Quod vero ad illam alteram partem heterogeneæ cœlestium attinet (prout asseritur ab Aristotele), quod calida non sint, ne forte sequatur conflagratio Heracliti, sed quod calefaciant per accidens, conterendo et diverberando aërem, nescimus quid sibi velit hujusmodi desertor experientiæ, idque contra consensum veterum. Sed in illo minime novum est, ut unum aliquid ab experientia abripiat, et statim naturæ insultet, pusillanimus simul et audax. Verum de hoc mox dicemus in quæstione, utrum astra sint veri ignes? fusius vero et accuratius in consiliis nostris circa historiam virtutum, ubi origines et cunabula calidi et frigidi tractabimus, mortalibus adhuc incognita et intacta.

(22) Atque quæstio de heterogenia cœlestium ad hunc modum proposita sit. Damnare enim sententiam Aristotelis absque comperendinatione res fortasse postulat, sed nostrum non patitur institutum.

(23) Altera proponitur quæstio, Quale sit contentum spatiorum interstellarium? Illa enim aut vacua sunt, quod Gilbertus sensit; aut repleta corpore quod sit ad astra instar aëris ad flammam, quod familiariter accedit ad sensum; vel repleta corpore homogeneo cum ipsis astris, lucido et quodammodo empyreo, sed secundum minus, lucis scilicet non tam præfulgidæ et vibrantis : id quod sibi velle videtur recepta opinio, quod stella sit pars densior sphæræ suæ.

(24) Nihil autem officit quo minus lucidum sit diaphanum ad transmittendam lucem magis fortem. Nam acute notavit Telesius etiam aërem communem continere aliquid in se lucis, eo usus argumento, quod sint quædam anima-

lia quæ noctu vident, quorum scilicet visus ad tenuem hujusmodi lucem recipiendam et fovendam sit proportionatus. Nam actum lucis absque ulla luce, vel ex ipsa spiritus visivi luce interna, fieri minus credibile esse. Sed et flamma ipsa diaphana conspicitur, etiam ad transmittendam speciem corporis opaci, ut in filis lucernarum patet; multo magis ad transmittendam speciem lucis intensioris. Etiam ex flammis aliæ aliis sunt pellucidiores. Idque accidit vel ex natura corporis inflammati vel ex copia. Nam flamma sevi, aut ceræ magis luminosa est, et (si ita loqui licet) magis ignea; at flamma spiritus vini magis opaca, et tanquam aërea, præsertim si in parva sit quantitate ut flamma seipsam non inspisset. At nos hujus rei etiam experimentum fecimus: videlicet accipientes candelam ceream, eamque in situla erigentes (situla idcirco usi metallica, ut corpus candelæ a flamma, quæ circumfundenda erat, posset muniri), situlam vero in patera, ubi erat parum spiritus vini, collocantes, tumque primo candelam, deinde spiritum vini accendentes; ubi facile erat cernere flammam candelæ coruscantem et candidam per medium flammæ spiritus vini infirmæ et vergentis ad diaphanum. Atque pari ratione cernuntur sæpius per cœlum trabes lucidæ lucem manifestam ex se præbentes, et tenebras noctis insigniter illustrantes; per quarum corpora tamen datur conspicere astra.

(25) Attamen ista inæqualitas stellæ et ætheris interstellaris non bene definitur per tenue et densum, ut stella scilicet sit densior, æther tenuior. Nam generaliter hic apud nos, flamma aëre est corpus subtilius, magis, inquam, expansum, et minus habens materiæ pro spatio quod occupat; quod etiam in cœlestibus obtinere probabile est.

(26) Durior vero est error, si stellam sphæræ partem esse intelligant veluti clavo fixam, et æthera stellæ deferens. Hoc enim fictitium quiddam est, quemadmodum et orbium contignatio illa, quæ describitur. Nam corpus

stellæ in cursu suo aut æthera secat, aut et æther ipse rotat simul æqualiter. Si enim inæqualiter rotet, etiam stellam secare æthera necesse est. Fabrica autem illa orbium contiguorum, ut concavum exterioris orbis recipiat convexum interioris, et tamen, propter lævorem utriusque, alter alterum in conversionibus suis, licet inæqualibus, non impediat, realis non est; quum perpetuum et continuum sit corpus ætheris, quemadmodum et aëris, et tamen, quia magna reperiatur in utroque corpore diversitas quatenus ad raritatem et alia, regiones ipsorum docendi gratia rectissime distinguantur. Itaque recipiatur sexta [1] quæstio secundum hanc nostram explicationem.

(27) Sequitur quæstio altera, nec ea simplex, De substantia ipsorum astrorum. Primo enim quæritur, An sint alii globi sive massæ ex materia solida et compacta, præter ipsam terram? Sana enim mente proponitur ea contemplatio in libro *De facie in orbe lunæ*, non esse verisimile, in dispersione materiæ, naturam quicquid compacti corporis erat in unicum terræ globum conclusisse, quum tantus sit exercitus globorum ex materia rara et explicata. Huic vero cogitationi tam immoderate indulsit Gilbertus (in quo tamen habuit præcursores vel duces potius nonnullos ex antiquis), ut non solum terram et lunam, sed complures alios globos, solidos et opacos, per expansionem cœli inter globos lucentes, sparsos asserat. Neque opinio ejus hic stetit, sed et globos illos lucentes ad adspectum, nimirum solem et clarissima quæque astra, ex materia quapiam solida, licet magis splendida et æquali,

[1] Quæstio hæc quam *sextam* hic dicit Noster, et inde a qua cæteræ *septima*, *octava*, *nona*, etc., numerantur, *secundum* tantummodo locum obtinet. Necesse est igitur, post *primam* quæstionem quæ est de heterogenia cœlestium, et terrestrium, nonnulla deesse, quæ secundum, tertium, quartum et quintum locum impleant; nisi quæstiones hoc capite comprehensæ illis quæ superiori capite continentur adjici debeant. Sed vel tum numeri non bene convenirent, quum *quinque* quæstiones superiori capite contineantur, ita ut hæc non *sexta* sed *septima* annumeranda foret. Editor.

constitui existimavit, lucem primitivam cum lumine, quod ejus censetur imago, confundens (nam et nostrum mare ex sese lucem ad distans proportionatum ejaculari censuit); nullam autem conglobationem agnovit Gilbertus, nisi in materia solida, cujus corpora illa circumfusa rara et tenuia effluvia quædam tantum essent, et tanquam defectiones; et deinde vacuum.

(28) Verum diligentissimi cujusque et maxime sobrii investigatoris naturæ animum perstringere posset cogitatio illa de luna, quod sit ex materia solida. Nam et lucem reverberat, nec lucem transmittit, et propriæ lucis tanquam expers est, et plena est inæqualitatis; quæ omnia solidorum sunt. Videmus enim æthera ipsum et aërem, quæ tenuia sunt corpora, solis lucem excipere, sed minime reflectere, quod luna facit. Solis vero radiorum is est vigor, ut densas admodum nubes, quæ materiæ sunt aqueæ, trajicere et penetrare possit; lunam tamen neutiquam. At lux lunæ ipsius in eclipsibus aliquibus cernitur nonnulla, licet obscura; in noviluniis autem et ætatibus lunæ, nulla, præter partem irradiatam a sole. Porro, flammæ impuræ et fæculentæ (ex quo genere substantiæ Empedocles constare lunam opinatus est) sunt certe inæquales, sed tamen eæ inæqualitates non locantur, sed mobiles plerumque sunt; quum maculæ in luna constantes putentur. Accedit quoque quod maculæ illæ etiam suas subinæqualitates habere deprehendantur per specilla optica, ut jam plane multipliciter figurata reperiatur luna, et selenographia illa, sive typus lunæ, quem animo agitabat Gilbertus, jam ex Galilæi et aliorum industria præsto esse videatur.

(29) Quod si luna ex materia quapiam solida constitui possit, ut terræ affinis, aut fæx cœli (hujusmodi quædam jactantur), videndum rursus an illa sit in hoc genere sola. Nam et Mercurius quandoque repertus est, in conjunctione solis, tanquam macula quædam, sive pusilla eclipsis. At

maculæ illæ nigricantes, quæ in hemisphærio antarctico inveniuntur, suntque fixæ, non secus ac galaxia, majorem injiciunt dubitationem de globis opacis, etiam in partibus cœli sublimioribus. Nam quod illud in causa sit, quia cœlum in illis locis sit tenue et tanquam perforatum, id minus verisimile est; propterea quod hujusmodi decrementum et tanquam privatio rei visibilis ex tanta distantia visum nostrum nullo modo percutere possit, quum etiam reliquum corpus ætheris invisibile sit, nec nisi per comparationem ad corpora stellarum cernatur. Illud fortasse magis probabile foret, nigrores illos luminis imputare, quia rariores inveniuntur stellæ circa eam partem cœli, quemadmodum circa galaxiam crebriores; ut alter locus continenter luminosus videatur, alter umbrosus. Magis enim committi videntur ignes cœlestes in antarctico hæmisphærio, quam in nostro; majores siquidem stellas habeat, sed pauciores, et spatia interstellaria majora. Verum ipsa traditio de maculis illis non admodum fida est, saltem non tam magna circa eam observationem adhibita est diligentia, ut consequentiæ inde deduci adhuc debeant.

(30) Illud magis premit inquisitionem præsentem, quod possint esse plures globi opaci per æthera sparsi, qui omnino non cernuntur. Nam et luna ipsa in primis ortibus, quatenus illustratur a sole, visum sane ferit, cornu et labro illo tenui circuli extimi, in profundo autem minime, sed cernitur eadem specie tanquam reliquus æther; et stellulæ illæ erraticæ circa Jovem a Galilæo (si fides constet) repertæ, merguntur ad visum nostrum in pelago illo ætheris, tanquam insulæ minores et non conspicuæ; similiter et illæ stellulæ, quarum glomeratio effecit galaxiam, si singulæ sparsim, non congregatæ confertim, collocatæ essent, prorsus conspectum nostrum effugerent; quemadmodum et complures aliæ, quæ noctibus serenis, præsertim per hiemem, micant; etiam nebulosæ illæ stel-

læ sive foramina ad Præsepe jam distinctæ per specilla numerantur; quin per eadem specilla, in fonte lucis omnium purissimo (solem dicimus), macularum, et opaci, et inæqualitatis scrupulus nonnullus objectus esse videtur. Quod si nihil aliud, certe gradatio ipsa inter astra cœlestia quoad lucem, a clarissimis descendens et pertingens ad obscura et caliginosa, eo rem deducit, ut fidem faciat posse esse et globos omnino opacos. Minor enim gradus esse videtur a stella nebulosa ad opacum, quam a stella clarissima ad nebulosam. Adspectus autem noster plane fallitur et circumscribitur. Quicquid enim spargitur in cœlo, neque habet magnitudinem insignem, atque etiam lucem vividam et fortem, latet, nec faciem cœli mutat.

(31) Neque vero imperiti cujusquam animum percellat, si in dubium veniat utrum globi ex materia compacta pensiles sisti possint. Nam et terra ipsa in medio aëris, rei mollissimæ, circumfusi pensilis natat, et magnæ nubium aquosarum moles et grandinis congeries hærent in regionibus aëris, et inde magis dejiciuntur, quam descendunt, antequam terræ vicinitatem persentiscant. Itaque optime notavit Gilbertus, corpora gravia post longam a terra distantiam motum versus inferiora paulatim exuere, utpote qui a nullo alio corporum appetitu, quam illo coëundi et se congregandi ad terram (quæ est corporum cum iisdem connaturalium massa), ortum habet, atque intra orbem virtutis suæ terminatur. Nam quod de motu ad terræ centrum asseritur, esset profecto virtuosum genus nihili, quod tanta ad se raperet; neque corpus nisi a corpore patitur.

(32) Itaque quæstio ista de globis opacis et solidis, licet nova et ad opiniones vulgares durior, recipiatur; atque una conjungatur quæstio illa vetus, nec tamen decisa, Quæ ex astris lucem promant primitivam, atque ex sese? et Quæ rursus ex illustratione solis? quorum altera con-

substantialia videntur soli, altera lunæ. Denique omnem inquisitionem de diversitate substantiæ astrorum ad invicem, quæ multifaria videtur, quum alia rutila, alia plumbea, alia candida, alia splendida, alia nebulosa manifesto et constanter cernantur, ad septimam quæstionem intelligimus referri.

(33) Altera quæstio ea est: An astra sint veri ignes? quæ tamen quæstio desiderat prudentiam quamdam intelligendi. Aliud est enim dicere, astra esse veros ignes; aliud, astra (sint licet veri ignes) cunctas exercere vires atque easdem edere actiones, quas ignis communis. Neque propterea ad ignem aliquem notionalem aut phantasticum deveniendum est, qui nomen ignis retineat, proprietates abneget. Nam et noster ignis, si in tali quanto quale est quantum astri, in æthere collocaretur, differentes daturus fuerit operationes ab iis quæ reperiuntur hic apud nos; quum entia longe diversas nansciscantur virtutes, et ex quanto suo, et ex consitu sive collocatione sua. Etenim massæ majores, hoc est, corpora connaturalia quæ congregantur in tali quanto, quod habeat analogiam ad summam universi, induunt virtutes cosmicas, quæ in portionibus suis nullatenus reperiuntur. Nam oceanus, qui est aquarum congregatio maxima, fluit et refluit; at stagna et lacus, minime. Similiter universa terra pendet, portio terræ cadit. Collocatio autem entis plurimi ad omnia momenti est et in portionibus majoribus et minoribus, propter contigua et adjacentia, vel amica, vel inimica.

(34) At multo majorem etiam evenire necesse est actionum diversitatem inter ignem astrorum et nostrum, quia non tantum in quanto et collocatione, sed etiam in substantia, aliquatenus varietur. Ignis enim astrorum purus, integer et nativus; at ignis noster degener, qui, tanquam Vulcanus in terram dejectus, ex casu claudicat. Si quis enim advertat, habemus ignem apud nos extra locum suum, trepi-

dum, contrariis circumfusum, indigum, et stipem alimenti, ut conservetur, emendicantem, et fugientem. At in cœlo existit ignis vere locatus, ab impetu alicujus contrarii disjunctus, constans ex se, et similibus conservatus, et proprias operationes libere et absque molestia peragens. Itaque nihil opus fuit Patritio, ut formam flammæ pyramidalem, qualis apud nos invenitur, salvaret, comminisci superiorem partem astri, quæ versus æthera vertitur, posse esse pyramidalem, licet inferior pars, quæ a nobis conspicitur, sit globosa. Nam pyramis illa flammæ per accidens est ex coactione et constrictione aëris, siquidem flamma, circa fomitem suum plenior, ab inimicitia aëris sensim constringitur et effingitur in formam pyramidis. Itaque in flamma, basis flammæ lata est, vertex acutus; in fumo, contra, inferius acutum, vertex latus, et tanquam pyramis inversa; quia aër fumum recipit, flammam comprimit. Quare consentaneum est flammam apud nos esse pyramidalem, in cœlo globosam.

(35) Similiter et flamma apud nos corpus momentaneum est, in æthere permanens et durabilis. Attamen et apud nos flamma et ipsa manere possit in forma sua et subsistere, nisi a circumfusis perderetur, quod manifestissimum est in flammis majoribus : omnis enim portio flammæ, in medio flammæ sita, et flamma undique circumdata, non perit, sed eadem numero manet inexstincta, et cœlum rapide petens; at in lateribus laboratur, atque abinde orditur exstinctio. Cujus rei modus (flammæ interioris scilicet permanentia in figura globosa, et flammæ exterioris vanescentia et pyramis) in flammis bicoloribus experimento demonstrari possit.

(36) Quin etiam de ipso ardore flammæ inter cœlestem et nostram plurimum variari potest. Nam flamma cœlestis libenter et placide explicatur, tanquam in suo, at nostra tanquam in alieno compingitur et ardet et furit. Omnis etiam ignis constipatus, et incarceratus, fit arden-

tior. Enimvero et radii flammæ cœlestis, postquam ad corpora densiora et magis obstinata pervenerint, et ipsi lenitatem suam deponunt, et fiunt magis adurentes. Itaque non debuit Aristoteles conflagrationem Heracliti orbi suo metuere, licet astra veros ignes statuisset. Poterit igitur ista quæstio recipi secundum hanc explicationem.

(37) Sequitur altera quæstio, An astra alantur atque etiam an augeantur, minuantur, generentur, exstinguantur? Atque certe ex veteribus aliquis observatione quadam plebeia ali astra putavit, instar ignis, atque aquas et oceanum et humiditatem terræ depascere, atque ex vaporibus et halitibus reparari. Quæ certe opinio non videtur digna esse, ut quæstioni materiam subministret. Nam et vapores hujusmodi longe citra astrorum altitudines deficiunt. Neque illorum tanta est copia, ut et aquis et terræ per pluvias et rores reparandis, atque insuper tot et tantis globis cœlestibus reficiendis sufficere ullo modo queant; præsertim quum manifestum sit terram et oceanum humore evidenter per multa jam secula non decrescere, ut tantumdem reponi videatur, quantum exsorbetur. Neque etiam ratio alimenti astris tanquam igni nostro competit. Ubi enim aliquid deperit et decedit, ibi etiam reponitur quippiam et assimilatur. Quod genus assimilationis ex Tartarismis est, et ex contrariorum aut dissimilium circumfusione ortum ducit. At in astrorum mole similari et interiore nil tale evenit, non magis quam in visceribus terræ, quæ nec ipsa aluntur, sed substantiam suam servant secundum identitatem, non secundum assimilationem.

(38) Attamen de extimis oris corporum sidereorum recte datur quæstio, Utrum ea uno eodemque tenore maneant, aut æthera circumfusum deprædentur, atque etiam inficiant? Quare eo sensu de alimoniis astrorum etiam quæri poterit.

(39) De augmentis vero et diminutionibus astrorum in

toto suo, recte adjungitur quæstio; licet rara admodum fuerint phænomena, quæ illi dubitationi occasionem præbere possint. Primo enim exemplum nullum, neque simile aliquid inter ea quæ apud nos reperiuntur, huic quæstioni patrocinantur; quum globus noster terræ et aquarum non videatur suscipere, secundum totum suum, augmentationem aut diminutionem evidentem aut insignem; sed molem suam et quantum suum servare. At stellæ apparent ad adspectum nostrum interdum majore, interdum minore corpore. Verum est : sed illa majoritas et minoritas stellæ vel ad longinquitatem et ad vicinitatem refertur, ut in apogæis et perigæis planetarum, vel ad constitutionem medii. Quæ vero fit ex constitutione medii facile dignoscitur, quod non alicui certæ stellæ, sed omnibus ex æquo apparentiam mutet, ut fit noctibus hiemalibus, gelu intensiore, quando stellæ auctæ videntur magnitudine, quia vapores et parcius surgunt et fortius exprimuntur, et universum corpus aëris nonnihil condensatur, et vergit ad aqueum sive crystallinum, quod species exhibet majores. Quod si forte fuerit aliqua particularis interpositio vaporum inter adspectum nostrum et astrum certum, quæ speciem astri ampliet (quod in sole et luna frequenter et manifesto fit, et in reliquis accidere potest), ea apparentia nec ipsa fallere potest, quia mutatio illa magnitudinis non durat, neque sequitur astrum, nec cum corpore ejus movetur, verum astrum ab ea cito liberatur, et solitam recuperat speciem. Verumtamem quamvis ista ita se habeant, tamen, quum et olim temporibus priscis, atque etiam ætate nostra, celebri et magno spectaculo magna novatio facta fuerit in stella Veneris et magnitudine et colore, atque etiam figura; quumque mutatio quæ astrum aliquod certum perpetuo et constanter sequitur, et cum corpore ejus circumvolvi cernitur, necessario statui debeat in astro ipso, et non in medio; quumque ex observationum neglectu multa, quæ in cœlo

fiunt conspicua, prætereantur et nobis pereant; istam partem quæstionis nonæ recte admitti censemus.

(40) Ejusdem generis est altera pars quæstionis, Utrum astra per longos seculorum circuitus nascantur et dissipentur ? nisi quod major suppetat phænomenorum ubertas, quæ hanc quæstionem provocat, quam illam de augmentis; sed tamen in uno genere tantum. Nam quoad veteres stellas, omni seculorum memoria nec alicujus earum ortus primus notatus est (exceptis iis quæ Arcades de luna olim fabulati sunt), nec aliqua ex iis desideratur. Earum vero, quæ cometæ habitæ sunt, sed forma et motu stellari, et prorsus veluti stellæ novæ, et apparitiones vidimus atque etiam ab antiquis accepimus, et disparitiones, dum aliis hominibus tanquam consumptæ visæ sunt, aliis tanquam assumptæ (utpote quæ ad nos devectæ tanquam in perigæis, postea ad sublimiora remearunt), aliis vero tanquam rarescentes existimatæ sunt, atque in æthera solutæ. Verum universam istam quæstionem de stellis novis ad eum locum rejicimus, ubi de cometis dicemus.

(41) Superest quæstio altera, de galaxia videlicet, An galaxia sit glomeratio astrorum minimorum, aut corpus continuatum, et pars ætheris mediæ naturæ inter ætheream et sideream ? Nam opinio illa de exhalationibus jamdiu exhalavit, non sine nota ingenii Aristotelis, qui tale aliquid confingere ausus est, rei tam constanti et fixæ imponendo naturam transitoriam et variam. Quin et finis etiam hujus quæstionis, prout a nobis proponitur, adesse jam videtur, si iis credimus quæ Galilæus tradidit, qui confusam illam lucis speciem in astra numerata et locata digessit. Nam quod galaxia non tollit adspectum astrorum, quæ intra ipsam inveniuntur, illud certe litem non dirimit, nec rem inclinat in alterutram partem; id tantummodo fortasse abnegat, non collocari galaxiam inferius æthere stellato. Hoc enim si foret, atque insuper

corpus illud continuatum galaxiæ aliquam haberet profunditatem, adspectum nostrum interceptum iri consentaneum esset. Si vero pari collocetur altitudine cum stellis, quæ per eam conspiciuntur, nil obstat quin stellæ spargi possint in ipsa galaxia non minus, quam in reliquo æthere. Itaque et istam quæstionem recipimus.

(42) Atque hæ sex quæstiones pertinent ad substantiam cœlestium; qualis scilicet sit substantia cœli in genere, et qualis ætheris interstellaris, et qualis galaxiæ, et qualis astrorum ipsorum, sive conferantur ad invicem, sive ad ignem nostrum, sive ad corpus proprium. At de numero, magnitudine, figura, et distantia astrorum, præter phænomena ipsa et quæstiones historicas, de quibus postea dicetur, problemata philosophica fere simplicia sunt.

(43) De numero scilicet sequitur quæstio altera, An is sit numerus astrorum qui videtur, quique Hipparchi diligentia notatus et descriptus est, et in globi cœlestis modulum conclusus? nam et satis frigida est ratio ea quæ redditur innumeræ illius multitudinis stellarum occultarum et tanquam invisibilium, quæ noctibus serenis præsertim per hiemem conspici solet: ut illæ apparentiæ scilicet sint non stellæ minores, sed radiationes tantum, et micationes, et tanquam spicula stellarum cognitarum; et nova jam censa sunt plebeculæ cœlestis capita a Galilæo, non solum in illa turma quæ galaxiæ nomine insignitur, verum etiam inter stationes ipsas et ordines planetarum. Stellæ autem invisibiles fiunt aut propter corporis parvitatem, aut propter opacitatem (nam tenuitatis nomen non admodum approbamus, quum flamma pura sit corpus eximiæ tenuitatis), aut propter elongationem et distantiam. De auctario autem numeri astrorum per generationem stellarum novarum, quæstionem, ut prius, ad locum de cometis rejicimus.

(44) Quod vero ad magnitudinem astrorum attinet, ea quæ est secundum apparentiam magnitudo pertinet ad

phænomena, vera autem ad inquisitionem philosophicam, solo illo contenta problemate duodecimo : Quæ sit vera magnitudo cujusque astri, vel mensurata, vel saltem collata? Facilius enim est inventu et demonstratu, globum lunæ esse globo terræ minorem, quam globum lunæ in ambitu tot millia passuum continere. Itaque tentandum et contendendum, ut exactæ magnitudines inveniantur; illæ si minus haberi possint, utendum comparatis. Capiuntur autem atque concluduntur magnitudines veræ, vel ab eclipsibus et umbris, vel ab extensionibus tam luminis quam aliarum virtutum, quas corpora quæque pro ratione magnitudinis longius aut propius ejaculantur et diffundunt; vel postremo per symmetriam universi, quæ portiones corporum connaturalium ex necessitate quadam temperat et terminat. Minime vero standum iis, quæ ab astronomis de veris magnitudinibus astrorum tradita sunt (licet videatur esse res magnæ et accuratæ subtilitatis), satis licenter et incaute; sed exquirendæ (si quæ se ostendunt) probationes magis fidæ et sinceræ. Magnitudo vero et distantia astrorum se invicem indicant ex rationibus opticis; quæ tamen et ipsæ excuti debent. Ista autem de vera magnitudine astrorum quæstio numero duodecima est.

(45) Sequitur quæstio altera de figura, An astra sint globi, hoc est, coacervationes materiæ in figura solida rotunda? Videntur autem ad apparentiam tres se ostendere figuræ astrorum: globosa et crinita, ut sol; globosa et angulata, ut stellæ (crines vero et anguli ad adspectum tantum referuntur, forma globosa tantum ad substantiam); globosa simpliciter, ut luna. Neque enim conspicitur stella oblonga, aut triangularis, aut quadrata, aut alterius figuræ. Atque secundum naturam videtur ut massæ rerum majores, ad conservationem sui et veriorem unionem, se congregent in globos.

(46) Decima quarta quæstio pertinet ad distantiam: Quæ sit vera distantia alicujus stellæ in profundo cœli?

Nam distantiæ planetarum tam ad invicem quam cum stellis fixis laterales sive per ambitum cœli reguntur a motibus earum. Quemadmodum autem superius de magnitudine astrorum diximus, si exacta magnitudo et plane mensurata haberi non possit, utendum esse magnitudine comparata; idem de distantiis præcipimus, ut si exacte capi distantia non possit (exempli gratia a terra ad Saturnum, vel ad Jovem), tamen ponatur in certo Saturnum esse Jove sublimiorem. Neque enim systema cœli quoad interius, scilicet ordo planetarum quoad altitudines, omnino sine controversia est, neque quæ nunc obtinuerunt, olim credita sunt. Atque etiam adhuc lis pendet de Mercurio et Venere, utra sit sublimior. Inveniuntur autem distantiæ aut ex parallaxibus, aut ex eclipsibus, aut ex rationibus motuum, aut ex apparentiis diversis magnitudinum. Etiam alia auxilia huic rei comparanda sunt, quæ humana queat industria comminisci. Præterea crassitudines sive profunditates sphærarum pertinent etiam ad distantias.

THEMA CŒLI.

(Scriptum posthumum, ab Is. Grutero editum, an. 1653, nec a præcedenti opusculo, cujus pars fuisse videtur, sejunctum, nisi titulo).

(1) Quum vero [1] tanta reperiantur undequaque incommoda, satis habendum si asseratur quippiam, quod minus durum sit. Constituemus itaque et nos thema universi, pro modo historiæ quæ nobis hactenus cognita est, omnia integra servantes judicio nostro, postquam historia et per historiam philosophia nostra inductiva magis adulta sit. Proponemus autem primo quædam de materia cœlestium, unde motus et constructio ipsorum melius intelligi possit, postea de motu ipso (quod nunc præcipue agitur) quæ cogitata et visa nobis sunt proferemus.

(2) I. *De materia cœlestium.* Videtur itaque natura rerum, in dispertitione materiæ, disclusisse tenuia a crassis, atque globum terræ crassis, omnia vero ab ipsa superficie terræ et aquarum ad ultima cœli usque, tenuibus sive pneumaticis assignasse, tanquam geminis rerum classibus primariis, non æquis scilicet, sed convenientibus portionibus. Neque vero vel aqua in nubibus hærens, vel ventus in terra conclusus naturalem et propriam rerum collocationem confundit. Hæc vero differentia tenuis vel pneumatici, et crassi vel tangibilis, omnino primordialis est, et ea qua maxime utitur systema universi. Sumpta autem est ex rerum conditione omnium simplicissima, hoc est, copia et paucitate materiæ pro exporrectione sua. Pneumatica vero quæ hic apud nos inveniuntur (de iis loquimur, quæ simplicia et perfecta existunt, non composita et imperfecte mixta) sunt plane illa duo corpora, aër

[1] Nonnulla hic deesse videntur. Non enim hæc quæstionibus in superioris capitis fine propositis respondent, neque quidquam antea de istis quæ *reperiuntur undequaque incommodis* dictum est. EDITOR.

et flamma. Ea vero ut corpora plane heterogenea ponenda sunt, non, ut vulgo putatur, quod flamma nil aliud sit quam aër incensus. His vero respondent in superioribus natura ætherea et siderea, sicut et in inferioribus aqua et oleum, et magis in profundo mercurius et sulphur, et generaliter corpora cruda et pinguia, vel aliter corpora flammam exhorrentia et concipientia (Sales vero compositæ naturæ sunt ex partibus crudis simul et inflammabilibus).

(3) Istæ vero duæ magnæ rerum familiæ, aërea et flammea, videndum quo fœdere universi partem longe maximam occupaverint, et quas partes habeant in systemate. In aëre terræ proximo, flamma vivit tantum vitam momentaneam, et affatim perit. Postquam autem aër cœperit esse ab effluviis terræ defæcatior et bene attenuatus, natura flammæ per varios casus tentat et experitur in aëre consistere; et quandoque acquirit durationem nonnullam, non ex successione, ut apud nos, sed in identitate: quod in aliquibus cometis humilioribus ad tempus obtinet, quæ sunt mediæ fere naturæ inter flammam successivam et consistentem; non tamen figitur aut constat flammea natura, antequam perventum fuerit ad corpus lunæ. Eo loco flamma exstinguibile illud deponit, et se tuetur utcumque, sed tamen infirma et sine vigore est ejusmodi flamma, et parum habens radiationis, nec propria natura vivida, nec a contraria natura admodum excitata. Etiam integra non est, sed, ex compositione cum substantia ætherea (qualis ibi invenitur), maculosa et interpolata. Neque in regione Mercurii admodum feliciter collocata est flamma, quum ex coadunatione sua parvum tantummodo planetam conficere potis sit, eumque cum magna et perturbata varietate et fluctu motuum, tanquam ignem fatuum laborantem et conflictantem, nec se a solis præsidiis, nisi per parva spatia, disjungi sustinentem. Atque postquam ad regionem Veneris est ven-

tum, incipit roborari flammea natura et clarescere, et in globum bene amplum congregari; qui tamen et ipse famulatur soli, et longius ab eo recedere exhorret. In solis autem regione tanquàm in solio collocatur flamma, media inter flammas planetarum, fortior etiam et vibrantior quam flammæ fixarum propter majorem antiperistasin, et intensissimam unionem. At flamma in regione Martis etiam robusta cernitur, solis vicinitatem rutilatione referens, sed jam sui juris, et quæ per integrum cœli diametrum se a sole disjungi patiatur. In regione autem Jovis flamma contentionem paulatim deponens, magis placida videtur et candida, non tam ex natura propria (ut stella Veneris, quippe ardentior), sed ex natura circumfusa minus irritata et exasperata; in qua regione verisimile est illud, quod reperit Galilæus, cœlum incipere stellescere, licet per stellas parvitate sua invisibiles. In Saturni autem regione rursus natura flammæ videtur nonnihil languescere et hebescere, utpote et a solis auxiliis longius remota, et a cœlo stellato in proximo exhausta. Postremo flammea et siderea natura, æthereæ naturæ victrix, cœlum dat stellatum, ex natura ætherea et siderea (quemadmodum globus terræ ex continenti et aquis) varie sparsis conflatum, versa tamen et subacta atque adeo assimilata substantia ætherea, ut sidereæ sit prorsus patiens et subserviens. Itaque tres reperiuntur a terra ad fastigia cœli regiones generales, et tria tanquam tabulata, quoad naturam flammeam : regio exstinctionis flammæ, regio coadunationis flammæ, et regio dispersionis flammæ.

(4) Atque de contiguo et continuo argutari in corporibus mollibus et fluoribus, plebeium omnino foret. Illud tamen intelligendum, consuesse naturam ad spatia quædam per gradus, deinde subito per saltus procedere, atque hujusmodi processum alternare; aliter nulla posset fieri fabrica, si per gradus insensiles perpetuo procederetur. Quantus enim saltus (quoad explicationem mate-

riæ) a terra et aqua ad aërem vel maxime crassum et nebulosum? Atque hæc tamen, natura tam distantia, corpora loco et superficie conjunguntur, sine medio aut intervallo. Nec minor saltus (quoad naturam substantialem) a regione aëris ad regionem lunæ; ingens similiter a cœlo lunæ ad cœlum stellatum. Itaque si quis continuum et contiguum acceperit non ex modo nexus, sed ex diversitate corporum connexorum, tres illæ[1], quas diximus, regiones in limitibus suis pro contiguis tantum haberi queant.

(5) Jam vero videndum liquido et perspicue, hæc nostra de substantiis systematis theoria, quæ et qualia neget, et quæ et qualia affirmet, ut facilius teneri vel destrui possit. Negat illud vulgatum, flammam esse aërem incensum; affirmando corpora illa duo, aërem et flammam, plane esse heterogenea, instar aquæ et olei, sulphuris et mercurii. Negat vacuum illud coacervatum Gilberti inter globos sparsos, sed spatia vel aërea vel flammea natura repleri. Negat lunam esse corpus aqueum, vel densum, vel solidum, sed ex natura flammea, licet lenta, et enervi, primum scilicet rudimentum, et sedimentum ultimum flammæ cœlestis; quum flamma (secundum densitatem), non minus quam aër et liquores, innumeros recipiat gradus. Affirmat, flammam vere et libenter locatam, figi et constare, non minus quam aërem vel aquam, nec esse rem momentaneam et successivam tantum in mole sua, per renovationem et alimentum, ut hic fit apud nos. Affirmat flammam habere naturam coitivam vel congregativam in globos, quemadmodum natura terrea, minime similem aëri et aquæ, quæ congregantur in orbibus et interstitiis globorum, sed nusquam in globos integros. Affirmat, eamdem naturam flammeam in loco proprio (id est) cœlo stellato spargi glomerationibus infinitis, ita tamen ut non exuatur dualitas illa, ætheris et sideris, nec continuetur flamma in empyreum integrum. Affirmat, sidera veras flammas

[1] Vulgo *illas*, quod construi nequit. ED.

esse, sed actiones flammæ in cœlestibus neutiquam trahendas ad actiones flammæ nostræ, quarum pleræque per accidens tantum perfunguntur. Affirmat ætherem interstellarem et sidera habere rationes ad invicem aëris et flammæ, sed sublimatas et rectificatas. Atque de substantia thematis sive systematis universi, hujusmodi quædam occurrunt.

(6) II. *De motibus cœlestium.* Nunc de motibus cœlestium dicendum, cujus gratia hæc adduximus. Consentaneum videtur ut quies non tollatur e natura, secundum aliquod totum (nam de particulis nunc non est sermo). Hoc (missis argutiis dialecticis et mathematicis) ex eo maxime liquet, quod incitationes et celeritates motuum cœlestium remittant se per gradus, ut desituræ in aliquod immobile, et quod etiam cœlestia participent ex quiete secundum polos; et quod, si tollatur immobile, dissolvitur et spargitur systema. Quod si sit coacervatio quædam et massa naturæ immobilis, non videtur ulterius quærendum, quin ea sit globus terræ. Compactio enim densa et arctata materiæ inducit dispositionem erga motum torpescentem et aversam; quemadmodum contra explicatio laxa, promptam vel habilem. Neque male introducta est a Telesio (qui instauravit philosophiam Parmenidis et disputationes, in libro *De primo frigido*) in naturam, non certe coëssentialitas et conjugatio (quod ille vult), sed tamen affinitas et conspiratio, videlicet ex altera parte, calidi, lucidi, tenuis, et mobilis, et ex parte opposita, frigidi, opaci, densi, et immobilis; ponendo sedem primæ conspirationis in cœlo, secundæ in terra. Quod si ponatur quies et immobile, videtur etiam poni debere motus absque termino, et summe mobile, maxime in naturis oppositis. Is motus est fere rotationis, qualis invenitur in genere in cœlestibus. Agitatio enim in circulo terminum non habet, et videtur manare ex appetitu corporis, quod movet solummodo ut moveat, et se

sequatur, et proprios petat amplexus, et naturam suam excitet, eaque fruatur, et propriam operationem exerceat; quum contra, latio in recta, itineraria videatur, et movere ad terminum cessationis, sive quietis, et ut aliquid assequatur, et dein motum suum deponat.

(7) Itaque de motu isto rotationis, qui est motus verus et perennis, et cœlestibus vulgo putatur proprius, videndum quomodo se expediat, et quo moderamine se incitet, et frænet, et qualia omnino patiatur. Quæ dum explicamus, formositatem illam mathematicam (ut motus reducantur ad circulos perfectos, sive eccentricos, sive concentricos), et magniloquium illud (quod terra sit respectu cœli instar puncti, non instar quanti), et complura alia astronomorum inventa commentitia, ad calculos et tabulas relegabimus.

(8) At primo motus cœlestium dividemus : alii *cosmici* sunt, alii *ad invicem*. Eos dicimus cosmicos, quos cœlestia ex consensu non cœlestium tantum, sed universitatis rerum nanciscuntur; eos ad invicem, in quibus alia corpora cœlestia ex aliis pendent. Atque vera et necessaria est ista divisio. Terra itaque stante (id enim nunc nobis videtur verius), manifestum est cœlum motu diurno circumferri, cujus motus mensura est spatium viginti quatuor horarum vel circiter; consequentia autem ab oriente in occidentem; conversio super puncta certa (quos polos vocant), australe et boreale. Etenim non jactantur cœli super polos mobiles, nec rursus alia sunt puncta quam quæ diximus. Atque hic motus vere videtur cosmicus, atque ideo unicus, nisi quatenus recipit et decrementa et declinationes; secundum quæ decrementa et declinationes transverberat motus iste universum rerum mobilium, et permeat a cœlo stellato usque ad viscera et interiora terræ; non raptu aliquo prehensivo, aut vexativo, sed consensu perpetuo. Atque iste motus in cœlo stellato perfectus est et integer, tam mensura justa temporis, quam restitutione

plena loci. Quanto autem deceditur e sublimi, tanto iste motus imperfectior est, respectu tarditatis, et respectu etiam aberrationis a motu circulari.

(9) Ac primo de tarditate dicendum separatim. Affirmamus Saturnum motu diurno tardius moveri, quam ut circumferatur aut restituatur ad idem punctum intra viginti quatuor horas; sed cœlum stellatum incitatius ferri, et prævertere Saturnum eo excessu, qui intra tot dies quot annos conficiunt triginta, universo cœli ambitui respondeat. Similiter de reliquis planetis dicendum, pro diversitate periodorum cujusque planetæ; adeo ut motus diurnus cœli stellati (in ipsa periodo, absque respectu ad magnitudinem circuli) sit fere per horam unam velocior, quam motus diurnus lunæ. Si enim luna cursum suum viginti quatuor diebus posset expedire, tum excessus ille, horæ integræ foret. Itaque motus decantatus adversitatis et renitentiæ ab occidente in orientem, qui attribuitur planetis tanquam proprius, verus non est, sed tantum per apparentiam, ex præcursione cœli stellati occidentem versus, et relictione a tergo planetarum versus orientem. Quo posito, manifestum est velocitatem istius motus cosmici, ordine non perturbato, descendendo decrescere, ut quo propius quisque planeta appropinquet ad terram, eo tardius moveat; quum recepta opinio ordinem perturbet et invertat, et motum proprium tribuendo planetis, in illud absurdum incidat, ut planetæ, quo propinquiores sint ad terram (quæ est sedes naturæ immobilis), eo velocius moveri ponantur, id quod per remissionem violentiæ primi mobilis, astronomi excusare nugatorie et infeliciter conantur. Quod si cui mirum videatur, tantis spatiis, quanta sunt a cœlo stellato ad lunam, motum istum tam parvis partibus, minus scilicet hora una, quæ est motus diurni pars vicesima quarta, decrescere; succurrit illud, quod singuli planetæ minores circulos, quo terræ propiores sint, conficiant, et bre-

viore ambitu rotent; ut, addito decremento magnitudinis circuli ad decrementum temporis sive periodi, motus iste insigniter decrescere cernatur.

(10) Atque hactenus de velocitate seorsum loquuti sumus, perinde ac si planetæ positi (exempli gratia, sub æquinoctio, aut aliquo ex parallelis) anteverterentur tantum a cœlo stellato, et ab invicem, sed tamen, sub eodem illo circulo. Hæc enim simplex foret relictio absque obliquitate. At manifestum est planetas non solum impari gradu contendere, sed nec ad idem punctum circuli reverti, verum deflectere versus austrum et boream, cujus deflexionis limites sunt tropici; quæ deflexio nobis circulum obliquum, et diversam politatem ejus progenuit, quemadmodum illa celeritatis inæqualitas motum illum renitentiæ. Neque vero hoc etiam commento naturæ rerum opus est, quum recipiendo lineas spirales (id quod proxime accedit ad sensum et factum), res transigatur, et ista salventur. Atque (quod caput rei est) spiræ istæ nil aliud sunt quam defectiones a motu circulari perfecto, cujus planetæ sunt impatientes. Prout enim substantiæ degenerant puritate et explicatione, ita degenerant et motus. Evenit autem, quemadmodum in celeritate sublimiores planetæ feruntur velocius, humiliores tardius; ita etiam ut sublimiores planetæ propiores conficiant spiras, quæque circulos propius referant; humiliores vero, spiras magis disjunctas et hiantes. Deceditur enim perpetuo descendendo magis ac magis, et a flore illo velocitatis, et a perfectione motus circularis, ordine nusquam perturbato. In eo tamen planetæ conspirant (utpote corpora multum retinentia naturæ communis, licet aliter differentia) ut habeant eosdem limites deflexionis. Neque enim Saturnus intra tropicos remeat, neque luna extra tropicos exspatiatur (et tamen de exspatiatione stellæ Veneris non negligendum quod ab aliquibus traditum et notatum est), sed universi planetæ, sive sublimiores, sive humiliores,

postquam ad tropicos perventum est, se vertunt et retexunt, pertæsi minoris spiræ, qualis subeunda foret, si polis magis appropinquarent; eamque jacturam motus, veluti destructionem naturæ suæ, exhorrentes. Utcumque enim in cœlo stellato et stellæ prope polos, et stella circa æquinoctium, ordines et stationes suas servant, aliæ ab aliis in ordinem redactæ, summa et æquabili constantia; planetæ nihilominus videntur esse hujusmodi mixtæ naturæ, ut nec breviorem gyrum omnino, nec ampliorem libenter ferant.

(11) Atque ista videntur nobis paulo meliora circa motus cœlestes, quam raptus et motuum repugnantia, et diversa politas zodiaci, et inversus ordo celeritatis, et hujusmodi, quæ nullo modo cum natura rerum conveniunt, licet pacem qualem qualem colant cum calculis. Neque ista non viderunt astronomi præstantiores, sed arti suæ intenti, et circa perfectos circulos inepti, et subtilitates captantes, et philosophiæ male [1] morigeri, naturam sequi contempserunt. Verum istud sapientium arbitrium imperiosum in naturam est ipsa vulgi simplicitate et credulitate deterius, si quis manifesta, quia sunt manifesta fastidit. Et tamen ingens est illud malum, et latissime patet, ut ingenium humanum, quum par rebus esse non possit, supra res esse malit.

(12) Jam vero inquirendum utrum motus iste unicus et simplex, in circulo et spira, ab oriente in occidentem, super polos certos australem et borealem, desinat et terminetur cum cœlo, an etiam deducatur ad inferiora. Neque enim liberum erit hujusmodi placita confingere hic in proximo, qualia supponunt in cœlestibus. Itaque si in his regionibus quoque reperiatur ille motus, apparebit etiam in cœlo eum talem esse secundum naturam communem sive cosmicam, qualem nos illam experimur.

(13) Primo itaque plane constat, illum cœli terminis

[1] *Male.* Vulgo legitur *malum*, quod construi nequit.

non contineri. Verum hujusce rei demonstrationes et evidentias in anticipatione nostra de fluxu et refluxu maris[1] plene tractavimus; itaque ad illam homines rejicimus; et hoc veluti posito et concesso ad reliquos motus cœlestium pergemus.

(14) Eos autem non cosmicos, sed ad invicem esse diximus. Quatuor sunt genera motuum in cœlestibus visibilium, præter eum quem diximus cosmicum, qui est motus diurnus per spiras intra tropicos : aut enim attolluntur stellæ altius, et rursus demittuntur humilius, ut sint longius et propius a terra ; aut flectunt se et insinuant per latitudinem zodiaci, excurrendo magis ad austrum, aut magis ad boream, atque efficiendo eos, quos vocant, dracones ; aut incitatione atque etiam consecutione motus (hæc enim duo conjungimus) variant, gradiendo aliquando celerius, aliquando tardius, aliquando in progressu, aliquando in regressu, aliquando etiam stando et morando; aut ad distantiam aliquam a sole magis aut minus alligantur et circumscribuntur. Horum causas et naturas reddemus tantum in genere et per capita; id enim hoc loco nostrum postulat institutum.

(15) Verum ad hoc ut viam præmuniamus et aperiamus, dicendum aperte quid sentiamus de quibusdam tam placitis philosophicis quam hypothesibus astronomicis, et de observationibus etiam astronomorum per varia secula, ex quibus artem suam instaurant; quæ omnia videntur nobis esse erroris et confusionis plena.

(16) Sunt itaque axiomata, sive potius placita nonnulla, quæ a philosophis accepta, et in astronomiam translata, et male credita, artem corruperunt. Simplex autem erit rejectio et judicium nostrum; neque enim tempus refutationibus terere convenit.

(17) Horum primum est, quod omnia supra lunam inclusive sint incorruptibilia, neque novas generationes

[1] *In anticipatione De fluxu... maris.* Quam vide infra, p. 63.

aut mutationes ullo modo patiantur : de quo alibi dictum est, quod sit superstitio et vaniloquium [1]. Verum ex hoc fonte illud ingens malum, quod ex omni anomalia novas atque, ut putant, emendatas, confingant astronomi theorias, et rebus sæpius tanquam fortuitis applicant causas æternas et invariabiles.

(18) Secundum est, quod cœlo (quum sit scilicet ex essentia quinta et minime elementari) non competant actiones illæ turbulentæ, compressionis, relaxationis, repulsionis, cessionis, et similium, quæ videntur progigni a mollitia quadam corporum et duritia, quæ habentur pro qualitatibus elementaribus. Hæc vero assertio est abnegatio insolens et licentiosa rerum et sensus. Ubicumque enim corpus naturale positum sit, ibi est antitypia quoque, idque pro modo corporis. Ubicumque vero corpora naturalia, et motus localis, ibi vel repulsio, vel cessio, vel sectio : hæc enim, quæ dicta sunt, compressio, relaxatio, repulsio, cessio, cum multis aliis, sunt passiones materiæ catholicæ ubique locorum. Attamen ex hoc fonte nobis emanavit illa multiplicatio circulorum perplexorum ad libitum, quos tamen volunt ita et consignari inter se, et alios intra alios moveri et verti, tanto lævore et lubricitate, ut nulla nihilominus sit impeditio, nulla fluctuatio; quæ omnia phantastica plane sunt et rebus insultant.

(19) Tertium est, quod singulis corporibus naturalibus singuli competant motus proprii; et si plures inveniantur motus, omnes, excepto uno, sint aliunde, et ex movente aliquo separato. Quo falsius quicquid nec excogitari potest, quum universa corpora ex multiplici rerum consensu motibus etiam pluribus prædita sint, aliis dominantibus, aliis succumbentibus, aliis etiam latentibus nisi provocentur; proprii autem rerum motus nulli sint nisi mensuræ exactæ, et modi motuum communium. Atque

[1] Vide *Descript. Globi intellect.*, ch. 7, § 2 et seqq., et *Cogit de nat.*, ch. 10.

hinc rursus nobis prodiit primum mobile separatum, et cœli super cœlos, et inædificationes novæ continentur, ut motuum tam diversorum præstationibus sufficere possint.

(20) Quartum est, quod omnes motus cœlestium dispensentur per circulos perfectos; quod onerosum valde est, et portenta illa eccentricorum et epicyclorum nobis peperit; quum tamen, si naturam consuluissent, motus ordinatus et uniformis sit circuli perfecti, motus vero ordinatus, sed multiformis, qualis invenitur in cœlestibus compluribus, sit aliarum linearum; meritoque Gilbertus hæc deridet, quod non verisimile sit naturam confinxisse rotas, quæ, exempli gratia, in circuitu contineant milliare unum aut alterum, ad hoc ut feratur pila palmaris. Tantulæ enim magnitudinis videtur esse corpus planetæ ad eos, quos ad deferendum illud fingunt, circulos.

(21) Quintum est, quod stellæ sint partes orbis sui tanquam clavo fixæ. Hoc vero evidentissime est commentum eorum, qui mathemata, non naturam tractant, atque motum corporum tantum stupide intuentes, substantiarum omnino obliviscuntur. Ista enim fixatio, particularis est affectus rerum compactarum et consistentium, quæ firmas habent prehensiones ob pressuras partium. Inopinabile autem prorsus est si transferatur ad mollia vel liquida.

(22) Sextum est, quod stella sit densior pars orbis sui; illæ vero neque partes sunt, neque densiores. Non enim homogenea sunt cum æthere, et gradu tantum, sed plane heterogenea, et substantia differunt; atque ea quoque substantia quoad densitatem rarior est, et magis explicata quam ætherea. Sunt et alia complura placita ejusdem vanitatis; sed hæc ad id quod agitur sufficient. Atque hæc de placitis philosophiæ circa cœlestia dicta sint.

(23) Quod vero ad hypotheses astronomorum attinet, inutilis fere est earum redargutio, quæ nec ipsæ pro veris asseruntur, et possint esse variæ, et inter se contrariæ,

ut tamen phænomena æque salvent, et concinnent. Itaque sit cautum, si placet, inter astronomiam et philosophiam, tanquam fœdere convenienti et legitimo, ut scilicet astronomia præhabeat hypotheses quæ maxime expeditæ sunt ad compendia computandi, philosophia eas quæ proxime accedunt ad veritatem naturæ; atque ut astronomiæ hypotheses rei veritati non præjudicent, et philosophiæ decreta talia sint, quæ sint super phænomena astronomiæ explicabilia. Atque de hypothesibus ita esto.

(24) At de observationibus astronomicis, quæ accumulantur assidue, quæque jugiter a cœlo tanquam aquæ scaturiunt, illud omnino homines monitos volumus, ne forte de illis verum sit, quod eleganter fingitur de musca Æsopi, quæ sedens super temonem currus Olympici: Quantum, inquit, pulverem ego excito! Ita observatio aliqua pusilla, eaque quandoque instrumento, quandoque oculo, quandoque calculo titubans, quæque possit esse propter veram aliquam in cœlo mutationem, novos cœlos, et novas sphæras, et circulos excitat. Neque hæc eo dicimus, quod remitti debeat aliqua industria observationum et historiæ, quam omnibus modis acuendam et intendendam esse dicimus, sed tantummodo ut adhibeatur prudentia, et summa, et sedata judicii maturitas, in abjiciendis aut mutandis hypothesibus.

(25) Itaque patefacta jam via, de motibus ipsis dicemus pauca et in genere. Quatuor autem genera esse diximus motuum majorum in cœlestibus: motum per profundum cœli, attollentem et demittentem; motum per latitudinem zodiaci, exspatiantem ad austrum et boream; motum per consequentiam zodiaci, citum, tardum, progressivum, retrogradum, statarium; et motum elongationis a sole. Neque objiciat quispiam motum illum secundum latitudinis, sive draconum, potuisse referri ad motum illum magnum cosmicum, quum sit inclinatio alternans versus

austrum et boream, quod et spiræ illæ de tropico in tropicum similiter sunt, nisi quod ille motus sit tantum spiralis, iste vero etiam sinuosus et minoribus multo intervallis. Neque enim hoc nos fugit. Sed plane non sinit constans et perpetuus motus solis in ecliptica absque latitudine et draconibus, qui tamen sol communicat cum cæteris planetis quoad spiras inter tropicos, nos in hac opinione versari. Itaque alii fontes et hujus et reliquorum trium motuum quærendi sunt. Atque hæc sunt illa, quæ circa motus cœlestium nobis videntur minus habere incommodi.

(26) Videndum vero quid negent, et quid affirment. Negant terram rotare. Negant esse in cœlestibus duos motus, ab oriente in occidentem alterum[1]; atque affirmant anteversionem et relictionem. Negant obliquum circulum et diversam politatem ejus; et affirmant spiras. Negant primum mobile separatum et raptum, et affirmant consensum cosmicum tanquam commune vinculum systematis. Affirmant motum diurnum inveniri non in cœlo, sed et in aëre, aquis, etiam extimis terræ, quoad verticitatem. Affirmant consecutionem et volubilitatem illam cosmicam in fluidis esse verticitatem et directionem in consistentibus, usque quo perveniatur ad immobile sincerum. Negant stellas figi tanquam nodos in tabula. Negant eccentricos, epicyclos, et hujusmodi fabricas esse reales. Affirmant motum magneticum sive congregativum vigere in astris, ex quo ignis ignem evocat et attollit. Affirmant in cœlis planetarum, corpora planetarum velocius moveri et rotare quam reliquum cœli in quo siti sunt, quod utique rotat, sed tardius. Affirmant ex ea inæqualitate fluctus et undas et reciprocationes ætheris planetarum, atque ex iis varios motus educi. Affirmant necessitatem

[1] Nonnulla hic deesse videntur. Supplendum sane : *Alterum ab occidente in orientem*. Ipse enim supra, § 9 : « Motus decantatus adversitatis et renitentiæ ab occidente in orientem, qui attribuitur planetis.... verus non est, » etc. EDITOR.

in planetis volvendi celerius et tardius, prout locantur in cœlo sublimius aut humilius, idque ex consensu universi. Sed simul affirmant tædium præternaturalis incitationis in planetis, et majoris, et minoris circuli. Affirmant solisequium ex natura inopiosa in ignibus infirmioribus Veneris et Mercurii; quum etiam inventæ sint a Galilæo stellulæ errantes Jovis asseclæ.

(27) Ista autem nos tanquam in limine historiæ naturalis et philosophiæ stantes prospicimus, quæ, quanto quis magis se immerserit in historiam naturalem, tanto fortasse probabit magis. Attamen testamur iterum nos hic teneri nolle. In his enim, ut in aliis, certi viæ nostræ sumus, certi sedis nostræ non sumus. Hæc vero interfati sumus, ne quis existimet nos vacillatione judicii, aut inopia affirmandi negativas quæstiones malle. Itaque tenebimus, quemadmodum cœlestia solent (quando de iis sermo sit), nobilem constantiam.

DE
FLUXU ET REFLUXU MARIS.

(Opusculum posthumum, ab Is. Grutero editum an. 1653.)

(1) Contemplatio de causis fluxus et refluxus maris, ab antiquis tentata, et deinde omissa, junioribus repetita, et tamen varietate opinionum magis labefactata quam discussa, vulgo levi conjectura refertur ad lunam, ob consensum nonnullum motus ejusdem cum motu lunæ. Attamen diligentius perscrutanti vestigia quædam veritatis se ostendunt, quæ ad certiora deducere possint. Itaque ne confusius agatur, primo distinguendi sunt motus maris, qui licet satis inconsiderate multiplicentur a nonnullis, inveniuntur revera tantum quinque; quorum unus tanquam anomalus est, reliqui constantes.

(2) Primus ponatur motus ille vagus et varius (quos appellant) currentium; secundus, motus magnus Oceani sexhorarius, per quem aquæ ad littora accedunt et recedunt alternatim bis in die, non exacte, sed cum differentia tali, quæ periodum constituat menstruam; tertius, motus ipse menstruus, qui nil aliud est quam restitutio motus (ejus quem diximus) diurni ad eadem tempora; quartus motus semimenstruus, per quem fluxus habent incrementa in noviluniis et pleniluniis magis, quam in dimidiis; quintus, motus semestris, per quem fluxus habent incrementa auctiora et insignia in æquinoctiis. Atque de secundo illo motu magno Oceani sexhorario sive diurno, nobis in præsentia sermo est præcipue et ex intentione, de reliquis solummodum in transitu et quatenus faciant ad hujusce motus explicationem.

(3) Primo igitur quod ad motum currentium attinet, dubium non est quin, pro eo ac aquæ vel ab angustiis premuntur, vel a liberis spatiis laxantur, vel in magis

declivia festinant ac veluti effunduntur, vel in eminentiora incurrunt ac inscendunt, vel fundo labuntur æquabili, vel fundi sulcis et inæqualitatibus perturbantur, vel in alios currentes incidunt, atque cum illis se miscent et compatiuntur, vel etiam a ventis agitantur, præsertim anniversariis sive statariis, qui sub anni certas tempestates redeunt, aquas ex his et similibus causis impetus et gurgites suos variare, tam consecutione ipsius motus atque latione, quam velocitate sive mensura motus, atque inde constituere eos quos vocant currentes. Itaque in maribus tum profunditas fossæ sive canalis, atque interpositæ voragines et rupes submarinæ, tum curvitates littorum, et terrarum prominentiæ, sinus, fauces, insulæ multis modis locatæ, et similia, plurima possunt, atque agunt prorsus aquas, earumque meatus et gurgites in omnes partes, et versus orientem, et versus occidentem, austrum versus similiter et septentriones, atque quaquaversum, prout obices illi aut spatia libera et declivia sita sint et invicem configurentur.

(4) Segregetur igitur motus iste aquarum particularis, et quasi fortuitus, ne forte ille in inquisitione, quam prosequimur, obturbet. Neminem enim par est constituere et fundare abnegationem eorum quæ mox dicentur de motibus Oceani naturalibus et catholicis, opponendo motum istum currentium, veluti cum thesibus illis minime convenientem. Sunt enim currentes meræ compressiones aquarum, aut liberationes a compressione; suntque, ut diximus, particulares et respectivi, prout locantur aquæ et terræ, aut etiam incumbunt venti. Atque hoc, quod diximus, eo magis memoria tenendum est atque diligenter advertendum, quia motus ille universalis Oceani de quo nunc agitur, adeo mitis est et mollis, ut a compulsionibus currentium omnino dometur, et in ordinem redigatur, cedatque, et ad eorum violentiam agatur et regatur. Id autem ita se habere ex eo perspicuum est vel maxime,

quod motus simplex fluxus et refluxus maris in pelagi medio, præsertim per maria lata et exporrecta, non sentiatur, sed ad littora tantum. Itaque nihil mirum si sub currentibus (utpote viribus inferior) lateat et quasi destruatur; nisi quod ille ipse motus, ubi currentes secundi fuerint, eorum impetum nonnihil juvet atque incitet; contra, ubi adversi, modicum frænet.

(5) Misso igitur motu currentium, pergendum est ad motus illos quatuor constantes, sexhorarium, menstruum, semimenstruum, et semestrem, quorum solus sexhorarius videtur fluxus maris agere et ciere, menstruus vero videtur tantummodo motum illum determinare et restituere; semimenstruus autem et semestris eumdem augere et intendere. Etenim fluxus et refluxus aquarum, qui littora maris ad certa spatia inundat et destituit, et horis variis variat, et vi ac copia aquarum, unde reliqui illi tres motus se dant conspiciendos. Itaque de illo ipso motu fluxus et refluxus sigillatim ac proprie (ut instituimus) videndum.

(6) Atque primo illud dari prorsus necesse est, motum hunc, de quo inquirimus, unum ex duobus istis esse, vel motum sublationis et demissionis aquarum, vel motum progressus. Motum autem sublationis et demissionis talem esse intelligimus, qualis invenitur in aqua bullienti, quæ in caldario attollitur et rursum residet; at motum progressus talem, qualis invenitur in aqua vecta in pelvi, quæ unum latus deserit, quum ad latus oppositum advolvitur.

(7) Quod vero motus iste neutiquam sit primi generis, occurrit illud in primis, quod in diversis mundi partibus variant æstus secundum tempora; ut fiant in aliquibus locis fluxus et augmenta aquarum, quum alibi sint ad eas horas refluxus et decrementa. Debuerant autem aquæ, si illæ non progrederentur de loco in locum, sed ex profundo ebullirent, ubique simul se attollere, atque rursus simul se recipere. Videmus enim duos illos alios motus,

5.

semestrem et semimenstruum, per universum orbem terrarum simul perfungi atque operari. Fluxus enim sub æquinoctiis ubique augentur; non in aliis partibus sub æquinoctiis, in aliis sub tropicis : atque similis est ratio motus semimenstrui. Ubique enim terrarum invalescunt aquæ in noviluniis et pleniluniis, nullibi in dimidiis. Itaque videntur revera aquæ in duobus illis motibus plane attolli et demitti, et veluti pati apogæum et perigæum, quemadmodum cœlestia. Atque in fluxu et refluxu maris, de quo sermo est, contra fit : quod motus in progressu certissimum signum est.

(8) Præterea, si fluxus aquarum ponatur esse sublatio, attendendum paulo diligentius quomodo ista sublatio fieri possit. Aut enim fiet tumor ab aucto quanto aquarum, aut ab extensione sive rarefactione aquarum in eodem quanto, aut per sublationem simplicem in eodem quanto atque eodem corpore. Atque tertium illud prorsus abjiciendum. Si enim aqua, qualis est, attollatur, ex hoc relinquatur necessario inane inter terram atque ima aquæ, quum non sit corpus quod succedat. Quod si sit nova moles aquæ, necesse est eam emanare atque scaturire e terra. Sin vero sit extensio tantum, id fiet vel per solutionem in magis rarum, vel appetitum appropinquandi ad aliud corpus, quod aquas veluti evocet et attrahat, et in sublimius tollat. Atque certe ista aquarum sive ebullitio, sive rarefactio, sive conspiratio cum alio quopiam corpore ex superioribus, non incredibilis videri possit in mediocri quantitate, atque adhibito etiam bono temporis spatio, in quo hujusmodi tumores sive augmenta se colligere et cumulare possint. Itaque excessus ille aquarum, qui inter æstum ordinarium, atque æstum illum largiorem semimenstruum, aut etiam illum alterum profusissimum semestrem, notari possit, quum nec mole excessus inter fluxum et refluxum æquiparetur, atque habeat etiam bene magnum intervallum temporis ad incre-

menta illa sensim facienda, nihil habeat alienum a ratione. Ut vero tanta erumpat moles aquarum, quæ excessum illum, qui invenitur inter ipsum fluxum et refluxum, salvet, atque hoc fiat tanta celeritate, videlicet bis in die, ac si terra, secundum vanitatem illam Apollonii, respiraret, atque aquas per singulas sex horas efflaret, ac deinde absorberet; incommodum maximum.

(9) Neque moveatur quispiam levi experimento, quod putei nonnulli in aliquibus locis memorentur consensum habere cum fluxu et refluxu maris, unde suspicari quis possit aquas in cavis terræ conclusas similiter ebullire, in quo casu tumor ille ad motum progressivum aquarum referri commode non possit. Facilis enim est responsio, posse fluxum maris accessione sua multa loca cava ac laxa terræ obturare atque opplere, atque aquas subterraneas vertere, etiam aërem conclusum reverberare, qui serie continuata hujusmodi puteorum aquas trudendo attollere possit. Itaque hoc in omnibus puteis minime fit, nec in multis adeo: quod fieri debuit, si universa massa aquarum naturam haberet ebullientem per vices, et cum æstu maris consensionem. Sed contra, raro admodum fit, ut instar miraculi fere habeatur; quia scilicet hujusmodi laxamenta et spiracula, quæ a puteis ad mare pertingunt, absque obturatione aut impedimento raro admodum inveniantur. Neque abs re est memorare quod referunt nonnulli, in fodinis profundis, non procul a mari sitis, aërem incrassari et suffocationem minari ad tempora fluxus maris; ex quo manifestum videri possit non aquas ebullire (nullæ quum cernuntur), sed aërem retroverti.

(10) At certe aliud urget experimentum non contemnendum, sed magni ponderis, cui responsio omnino debetur: hoc est, quod diligenter observatum sit, idque non fortuito notatum, sed de industria inquisitum atque repertum, aquas ad littora adversa Europæ et Floridæ iisdem horis ab utroque littore refluere, neque deserere littus Eu-

lumine, sive diminuta, sive illa sit sub terra, sive super terram, sive illa elevetur super horizontem altius aut depressius, sive illa ponatur in meridiano aut alibi, in nulla prorsus harum consentiunt fluxus atque refluxus.

(13) Itaque, missa luna, de aliis consensibus inquiramus. Atque ex omnibus motibus cœlestibus constat, motum diurnum maxime curtum esse, et minimo temporis intervallo (spatio videlicet viginti quatuor horarum) confici. Itaque consentaneum est, motum istum, de quo inquirimus (qui adhuc tribus partibus diurno brevior est) proxime ad eum motum referri qui est ex cœlestibus brevissimus; sed hoc rem minus premit. Illud vero longe magis nos movet, quod ita sit iste motus dispertitus, ut ad diurni motus rationes respondeat, ut, licet motus aquarum sit motu diurno quasi innumeris partibus tardior, tamen sit commensurabilis. Etenim spatium sexhorarium est diurni motus quadrans, quod spatium (ut diximus) in motu isto maris invenitur cum ea differentia, quæ coincidat in mensuram motus lunæ. Itaque hoc nobis penitus insedit, ac fere instar oraculi est, motum istum ex eodem genere esse cum motu diurno.

(14) Hoc igitur usi fundamento pergemus inquirere reliqua; atque rem omnem triplici inquisitione absolvi posse statuimus. Quarum prima est, An motus ille diurnus terminis cœli contineatur, aut delabatur, et se insinuet ad inferiora? Secunda est, An maria regulariter ferantur ab oriente in occidentem, quemadmodum et cœlum? Tertia, Unde et quomodo fiat reciprocatio illa sexhoraria æstuum, quæ incidit in quadrantem motus diurni eum differentia incidente in ratione motus lunæ.

(15) Itaque, quod ad primam inquisitionem attinet, arbitramur motum rotationis sive conversionis ab oriente in occidentem esse motum non proprie cœlestem, sed plane cosmicum, atque motum in fluoribus magnis primarium, qui usque a summo cœlo ad imas aquas invenia-

tur, inclinatione eadem, incitatione autem (id est, velocitate et tarditate) longe diversa; ita tamen ut ordine minime perturbato minuatur celeritate, quo propius corpora accedunt ad globum terræ.

(16) Videtur autem primo probabile argumentum sumi posse, quod motus iste non terminetur cum cœlo, quia per tantam cœli profunditatem, quanta interjicitur inter cœlum stellatum et lunam (quod spatium multo amplius est, quam a luna ad terram), valeat atque vigeat iste motus, cum debitis decrementis suis: ut verisimile non sit naturam istiusmodi consensum, per tanta spatia continuatum, et gradatim se remittentem, subito deponere. Quod autem res ista se habeat in cœlestibus, evincitur ex duobus, quæ aliter sequentur, incommodis. Quum enim manifestum sit ad sensum, planetas diurnum motum peragere; nisi ponatur motus iste tanquam naturalis ac proprius in planetis omnibus, confugiendum necessario est vel ad raptum *primi mobilis*, quod naturæ prorsus adversatur, aut rotationem terræ, quod etiam satis licenter excogitatum est, quoad rationes physicas. Itaque in cœlo ita se res habet.

(17) Postquam autem a cœlo discessum est, cernitur porro iste motus evidentissime in cometis humilioribus, qui, quum inferiores orbe lunæ sint, tamen ab oriente in occidentem evidenter rotant. Licet enim habeant motus suos solitarios et irregulares, tamen in illis ipsis conficiendis interim communicant [1] cum motu ætheris, et ad eamdem conversionem feruntur; tropicis vero non continentur fere, nec habent regulares spiras, sed excurrunt quandoque versus polos; sed nihilominus in consecutione ab oriente in occidentem rotant. Atque hujusmodi motus ille, licet magna acceperit decrementa (quum, quo propius descendatur versus terram, eo et

[1] Vulgo *communicandis*, quod construi nequit. Cæterum verbum *communicare* eodem modo usurpatur infra, § 29: « Communicant cum ratione motus veri maris. »

minoribus circulis conversio fiat et nihilominus tardius), validus tamen utique manet, ut magna spatia brevi tempore vincere queat. Circumvolvuntur enim hujusmodi cometæ circa universum ambitum, et terræ, et aëris inferioris, spatio viginti quatuor horarum, cum horæ unius aut alterius excessu.

(18) At postquam ad eas regiones descensu continuato perventum sit, in quas terra agit non solum communicatione naturæ et virtutis suæ (quæ motum circularem reprimit et sedat), sed etiam immissione materiali particularum substantiæ suæ per vapores et halitus crassos; iste motus immensum hebescit, et fere corruit, sed non propterea prorsus exinanitur aut cessat, sed manet languidus et tanquam latens. Etenim jam in confesso esse cœpit navigantibus intra tropicos, ubi libero æquore motus aëris percipitur optime, et aër ipse (veluti et cœlum) majoribus circulis, ideoque velocius, rotat, spirare auram perpetuam et jugem ab oriente in occidentem; adeo ut qui zephyro uti volunt, eum extra tropicos sæpius quærant et procurent. Itaque non exstinguitur iste motus etiam in aëre infimo, sed piger jam devenit et obscurus, ut extra tropicos vix sentiatur. Et tamen etiam extra tropicos, in nostra Europa, in mari, cœlo sereno et tranquillo, observatur aura quædam solisequa, quæ ex eodem genere est. Etiam suspicari licet, quod hic in Europa experimur, ubi flatus euri acris est et desiccans, quum contra zephyri sit generalis et humectans, non solum ex hoc pendere, quod ille a Continente, iste ab Oceano apud nos spiret; sed etiam ex eo, quod euri flatus, quum sit in eadem consequentia cum motu aëris proprio, eum motum incitet et irritet, ac propterea aërem dissipet et rarefaciat; zephyri vero flatus, qui in contraria consequentia sit cum motu aëris, aërem in se vertat, et propterea inspisset. Neque illud contemnendum, quod vulgari observatione recipitur, nubes, quæ feruntur in sublimi, plerumque movere ab oriente in occidentem,

quum venti circa terram ad eadem tempora flant in contrarium. Quod si hoc non semper faciunt, id in causa esse, quod sint quandoque venti contrarii, alii in alto, alii in imo; illi autem in alto spirantes (si adversi fuerint) motum istum verum aëris disturbent. Quod ergo cœli terminis non contineatur iste motus, satis patet.

(19) Sequitur ordine secunda inquisitio: An aquæ ferantur regulariter et naturaliter ab oriente in occidentem? Quum vero aquas dicimus, intelligimus aquas coacervatas sive massas aquarum, quæ scilicet tantæ sunt portiones naturæ, ut consensum habere possint cum fabrica et structura universi. Atque arbitramur plane, eumdem motum massæ aquarum competere atque inesse, sed tardiorem esse quam in aëre, licet ob crassitudinem corporis sit magis visibilis et apparens. Itaque ex multis, quæ ad hoc adduci possent, tribus in præsens contenti erimus experimentis, sed iisdem amplis et insignibus, quæ rem ita esse demonstrant.

(20) Primum est, quod manifestus reperiatur motus et fluxus aquarum ab oceano Indico usque in oceanum Atlanticum, isque incitatior et robustior versus fretum Magellanicum, ubi exitus datur versus occidentem; magnum itidem ex adversa parte orbis terrarum a mari Scythico in mare Britannicum. Atque hæ consequentiæ aquarum manifesto volvuntur ab oriente in occidentem. In quo advertendum in primis, in istis tantum duobus locis maria esse pervia et integrum circulum conficere posse; quum contra per medios mundi tractus, objectu duplici Veteris et Novi Orbis abscindantur et compellantur (tanquam in ostia fluminum) in duos illos alveos oceanorum geminorum Atlantici et Australis, qui oceani exporriguntur inter austrum et septentriones; quod adiaphorum est ad motum consecutionis ab oriente in occidentem: ut verissime omnino capiatur motus verus aquarum ab istis, quas diximus, extremitatibus orbis, ubi non impediun-

tur, sed permeant. Atque primum experimentum hujusmodi est. Secundum autem tale.

(21) Supponatur fluxum maris ad ostium freti Herculei fieri ad horam aliquam certam, constat accedere fluxum ad caput sancti Vincentii tardius quam ad ostium illud; ad caput Finis-terræ tardius quam ad caput sancti Vincentii; ad insulam Regis tardius quam ad caput Finis-terræ; ad insulam Hechas tardius quam ad insulam Regis; ad ingressum canalis Anglici tradius quam ad Hechas; ad littus Normannicum tardius, quam ad ingressum canalis; hucusque ordinatim: ad Gravelingam vero, verso prorsus ordine(idque magno saltu), quasi ad eamdem horam cum ostio freti Herculei. Hoc experimentum secundum ad experimentum primum trahimus. Existimamus enim (quemadmodum jam dictum est) in mari Indico, et in mari Scythico veros esse cursus aquarum, ab oriente scilicet in occidentem, pervios et integros; at in alveis maris Atlantici atque Australis compulsos et transversos, et refractos ab objectu terrarum, quæ utrinque in longum ab austro ad boream exporriguntur, et nusquam, nisi versus extremitates, liberum dant exitum aquis. Verum compulsio illa aquarum, quæ causatur a mari Indico versus boream, et in opposito a mari Scythico versus austrum, spatiis immensum differunt ob differentem vim et copias aquarum. Universus igitur oceanus Atlanticus usque ad mare Britannicum cedit impulsioni maris Indici; at superior tantum Atlantici maris pars, nimirum ea quæ jacet versus Daniam et Norvegiam, cedit impulsioni maris Scythici. Hoc vero ita fieri necesse est. Etenim duæ magnæ insulæ Veteris Orbis et Novi Orbis eam sunt sortitæ figuram, atque ita exporriguntur, ut ad septentriones latæ, ad austrum acutæ sint. Maria igitur contra, ad austrum magna occupant spatia, ad septentriones vero (ad dorsum Europæ et Asiæ atque Americæ), parva. Itaque ingens illa moles aquarum

quæ venit ab oceano Indico, et reflectit in mare Atlanticum, potis est compellere et trudere cursum aquarum continua successione quasi ad mare Britannicum, quæ successio est versus Boream. At illa longe minor portio aquarum quæ venit a mari Scythico, quæque etiam liberum fere habet exitum in cursu suo proprio versus occidentem ad dorsum Americæ, non potis est cursum aquarum compellere versus austrum, nisi ad eam, quam diximus, metam, nempe circa fretum Britannicum. Necesse est autem ut in motibus istis oppositis sit tandem aliqua meta, ubi occurrant et conflictentur, atque ubi in proximo mutetur subito ordo accessionis; quemadmodum circa Gravelingam fieri diximus, limite videlicet accessionis Indicæ et Scythicæ. Atque inveniri euripum quemdam ex contrariis fluxibus circa Hollandiam, non solum ex ea (quam diximus) inversione ordinis horarum in fluxu, sed etiam peculiari et visibili experimento, a plurimis observatum est. Quod si hæc ita fiant, reditur ad id, ut necesse sit fieri ut, quo partes Atlantici et littora magis extenduntur ad austrum et appropinquant mari Indico, eo magis fluxus antevertat in præcedentia, utpote qui oriatur a motu illo vero in mari Indico; quo vero magis ad boream (usque ad limitem communem, ubi repelluntur a gurgite antistropho maris Scythici), eo tardius atque in subsequentia. Id vero ita fieri, experimentum istud progressus a freto Herculeo ad fretum Britannicum plane demonstrat. Itaque arbitramur etiam fluxum circa littora Africæ antevertere fluxum circa fretum Herculeum, et, verso ordine, fluxum circa Norvegiam antevertere fluxum circa Suediam; sed id nobis experimento aut historia compertum non est.

(22) Tertium experimentum est tale: maria clausa ex altera parte, quæ sinus vocamus, si exporrigantur inclinatione aliqua ab oriente in occidentem, quæ in consequentia est cum motu vero aquarum, habent fluxus

vigentes et fortes; si vero inclinatione adversa, languidos et obscuros. Nam et mare Erythræum habet fluxum bene magnum, et sinus Persicus magis recta petens occidentem, adhuc majorem. At mare Mediterraneum, quod est sinuum maximus, et hujus partes, Tyrrhenum, Pontus et Propontis, et similiter mare Balticum, quæ omnia reflectunt ad orientem, destituuntur fere, et fluxus habent imbecillos. At ista differentia maxime elucescit in partibus Mediterranei, quæ, quamdiu vergunt ad orientem, aut flectunt ad septentriones (ut in Tyrrheno et in iis quæ diximus maribus), quiete agunt absque æstu multo; at postquam se converterint ad occidentem, quod fit in mari Adriatico, insignem recuperant [1] fluxum. Cui accedit et illud quod in Mediterraneo refluxus ille tenuis (qualis invenitur) incipit ab Oceano, fluxus a contraria parte, ut aqua magis sequatur cursum ab oriente quam refusionem Oceani. Atque his tantum tribus experimentis in præsentia utemur ad inquisitionem illam secundam.

(23) Possit tamen adjici probatio quædam consentanea cum his quæ dicta sunt, sed abstrusioris cujusdam naturæ: ea est, ut petatur argumentum hujusce motus ab oriente in occidentem, quem aquis adstruximus, non solum a consensu cœli (de quo jam dictum est), ubi iste motus in flore est ac fortitudine præcipua, sed etiam a terra, ubi protinus videtur cessare, ita ut ista inclinatio sive motus vere sit cosmicus, atque omnia a fastigiis cœli usque ad interiora terræ transverberet. Intelligimus enim conversionem istam ab oriente in occidentem fieri scilicet (quemadmodum revera invenitur) super polos australem et borealem. Verissime autem diligentia Gilberti nobis hoc reperit, omnem terram, et naturam (quam appellamus terrestrem) non delinitam, sed rigidam, et, ut ipse loquitur, robustam, habere directionem sive verticitatem latentem, sed tamen per plurima exquisita experimenta

[1] Vulgo *recuperat*, manifesto mendo.

se prodentem, versus austrum et boream. Atque hanc tamen observationem plane minuimus, atque ita corrigimus, ut hoc asseratur tantum de exterioribus concretionibus circa superficiem terræ, et minime producatur ad viscera ipsius terræ (nam quod terra sit magnes, interim levi omnino phantasia arreptum est: fieri enim prorsus nequit, ut interiora terræ similia sint alicui substantiæ quam oculus humanus videt, siquidem omnia apud nos a sole et cœlestibus laxata, subacta, aut infracta sint, ut cum iis, quæ talem nacta sunt locum quo vis cœlestium non penetret, neutiquam consentire possint); sed, quod nunc agitur, superiores incrustationes sive concretiones terræ videntur consentire cum conversionibus cœli, aëris, atque aquarum, quatenus consistentia et determinata cum liquidis et fluidis consentire queant, hoc est, non ut volvantur super polos, sed dirigantur, et vertantur versus polos. Quum enim in omni orbe volubili, qui vertitur super polos certos, neque habet motum centri, sit participatio quædam naturæ mobilis et fixæ; postquam per naturam consistentem, sive se determinantem, ligatur virtus volvendi, tamen manet, et intenditur, et unitur virtus illa et appetitus dirigendi se: ut directio et verticitas ad polos in rigidis sit eadem res cum volubilitate super polos in fluidis.

(24) Superest inquisitio tertia: Unde et quomodo fiat reciprocatio illa sexhoraria æstuum, quæ incidit in quadrantem motus diurni cum differentia quam diximus? Id ut intelligatur, supponatur orbem terrarum universum aqua cooperiri, ut in diluvio generali. Existimamus aquas, quippe ut in orbe integro, neque impedito, semper in progressu se commoturas ab oriente in occidentem singulis diebus ad certum aliquod spatium (idque profecto non magnum, ob exsolutionem et enervationem virium hujus motus in confiniis terræ), quum ex nulla parte objectu terræ impediantur aquæ, aut cohibeantur. Suppo-

natur rursus, terram unicam insulam esse, eamque in longitudine exporrigi inter austrum et septentriones, quæ forma ac situs motum ab oriente in occidentem maxime frænat et obstruit; existimamus aquas cursum suum directum et naturalem ad tempus perrecturas, sed rursus, ab insula illa repercussas, paribus intervallis relapsuras; itaque unicum tantum fluxum maris in dies futurum fuisse, et unicum similiter refluxum, atque horum singulis circiter duodecim horas attributum iri. Atque ponatur jam (quod verum est et factum ipsum) terram in duas insulas divisam esse, Veteris scilicet et Novi Orbis (nam terra australis situ suo rem istam non magnopere disturbat, quemadmodum nec Groenlandia aut Nova Zembla), easque ambas insulas per tres fere mundi zonas exporrigi, inter quas duo oceani, Atlanticus et Australis, interfluunt, et ipsi nunquam nisi versus polos pervii; existimamus necessario sequi, ut duo isti obices naturam duplicis reciprocationis universæ moli aquarum insinuent et communicent, et fiat quadrans ille motus diurni: ut aquis scilicet utrinque frænatis, fluxus et refluxus maris bis in die, per spatia scilicet sex horarum, se explicet; quum duplex fiat processio, et duplex itidem repercussio. Illæ vero duæ insulæ si instar cylindrorum aut columnarum [essent] [1], per quas exporrigerentur æquis dimensionibus et rectis littoribus, facile demonstraretur et cuivis occurreret iste motus, qui jam, tanta varietate positura terræ et maris, confundi videtur et obscurari. Neque etiam est difficile conjecturam capere nonnullam, qualem isti motui aquarum incitationem tribuere consentaneum sit, et quanta spatia in uno die conficere possit. Si enim sumantur (in æstimationem hujus rei) littora aliqua ex iis quæ minus montosa aut depressa sunt, et oceano libero adjacent, et capiatur mensura spatii terræ inter metam fluxus et metam refluxus interjacentis, atque illud spatium qua-

[1] Verbum hoc addere necesse videtur.

druplicetur, propter æstus singulis diebus quaternos, atque is numerus rursus duplicetur, propter æstus ad adversa littora ejusdem oceani, atque huic numero nonnihil in cumulum adjiciatur, propter omnium littorum altitudinem, quæ ab ipsa fossa maris[1] semper aliquantum insurgunt; ista computatio illud spatium productura est, quod globus aquæ uno die, si liber ab impedimento esset, ac in orbe circa terram semper in progressu moveret, conficere possit; quod certe nil magnum est. De differentia autem illa, quæ coincidit in rationes motus lunæ, et efficit periodum menstruam, id fieri existimamus, quod spatium sexhorarium non sit mensura exacta reciprocationis; quemadmodum nec motus diurnus alicujus planetarum non restituitur exacte in horis viginti quatuor, minime autem omnium luna. Itaque mensura fluxus et refluxus non est quadrans motus stellarum fixarum, qui est viginti quatuor horarum, sed quadrans diurni motus lunæ.

Mandata.

(25) Inquiratur utrum hora fluxus circum littora Africæ antevertat horam fluxus circa fretum Herculeum. Inquiratur utrum hora fluxus circa Norvegiam antevertat horam fluxus circa Suediam, et ille similiter horam fluxus circa Gravelingam.

(26) Inquiratur utrum hora fluxus ad littora Brasiliæ antevertat horam fluxus ad littora Hispaniæ novæ et Floridæ.

(27) Inquiratur utrum hora fluxus ad littora Chinæ non inveniatur ad vel prope horam fluxus ad littora Peruviæ, et ad vel prope horam refluxus ad littora Africæ et Floridæ.

(28) Inquiratur quomodo hora fluxus ad littora Peruviana discrepet ab hora fluxus circa littora Hispaniæ novæ, et particulariter quomodo se habeant differentiæ

[1] *Maris.* Sic scribi sensus requirit Vulgo *maris.*

horarum fluxuum ad utraque littora isthmi in America; et rursus quomodo hora fluxus ad littora Peruviana respondeat horæ fluxus circa littora Chinæ.

(29) Inquiratur de magnitudinibus fluxuum ad diversa littora, non solum de temporibus sive horis. Licet enim causentur fere magnitudines fluxuum per depressiones littorum, tamen nihilominus communicant etiam cum ratione motus veri maris, prout secundus est aut adversus.

(30) Inquiratur de mari Caspio (quæ sunt bene magnæ portiones aquarum conclusæ absque ullo exitu in oceanum), si patiantur[1] fluxum et refluxum, vel qualem; siquidem nostra fert conjectura aquas in Caspio posse habere fluxum unicum in die, non geminatum, atque talem ut littora orientalia ejusdem maris deserantur, quum occidentalia alluantur.

(31) Inquiratur utrum fluxus augmenta in noviluniis et pleniluniis, atque etiam in æquinoxiis, fiant simul in diversis mundi partibus. Quum autem dicimus *simul*, intelligimus non eadem hora (variantur enim horæ secundum progressus aquarum ad littora, ut diximus), sed eodem die.

Moræ.

(32) Non producitur inquisitio ad explicationem plenam consensus motus menstrui in mari cum motu lunæ; sive illud fiat per subordinationem, sive per concausam.

Syzygiæ.

(33) Inquisitio præsens conjungitur cum inquisitione utrum terra moveatur motu diurno; si enim æstus maris sit tanquam extrema diminutio motus diurni, sequetur globum terræ esse immobilem, aut saltem moveri motu longe tardiore quam ipsas aquas.

[1] Subaudiendum *aquæ*; nam aliter cum subjecto, quod esse deberet *Mare Caspium*, non congrueret verbum *patiantur*.

COGITATIONES
DE NATURA RERUM.

(Scriptum posthumum, ab Is. Grutero primum editum, ann. 1653, inter *Impetus philosophicos*.)

COGITATIO I. *De sectione corporum, continuo, et vacuo.*

(1) Doctrina Democriti de atomis aut vera est, aut ad demonstrationem utiliter adhibetur. Non facile enim est naturæ subtilitatem genuinam, et qualis in rebus ipsis invenitur, aut cogitatione complecti, aut verbis exprimere, nisi supponatur atomus. Accipitur autem duobus sensibus atomus, non multum inter se diversis. Aut enim accipitur pro corporum sectionis sive fractionis termino ultimo, sive portione minima; aut pro corpore quod vacuo caret.

(2) Quod ad primum attinet, hæc duo posita tuto et certo statui possunt: alterum, inveniri in rebus dispertitionem et comminutionem, longe ea, quæ sub adspectum cadit, subtiliorem; alterum, eam tamen infinitam non esse, nec perpetuo divisibilem. Si quis enim diligenter attendat, reperiet rerum minutias in corporibus continuatis, eas quæ in corporibus fractis et discontinuatis inveniuntur, subtilitate longe vincere. Videmus enim parum croci, in aqua infusum et agitatum, puta dolium aquæ ita inficere, ut ab alia aqua pura etiam visu distingui possit. Quæ certe dispertitio croci per aquam subtilitatem exquisitissimi pulveris superat. Quod manifestum fiet, si tantumdem pulveris ligni Brasilii, vel balaustiorum, vel alicujus rei optime coloratæ (quæ tamen croci lentorem ad se in liquoribus aperiendum, et incor-

porandum, non habeat) immisceas. Itaque ridiculum erat, atomos pro parvis illis corpusculis, quæ sub radiis solis conspiciuntur, accipere : ea enim pulveris instar sunt; atomum autem, ut ipse Democritus aiebat, nemo unquam vidit, aut videre possit. Sed ista rerum dispertitio in odoribus multo magis mirabilem se ostendit. Etenim si parum croci dolium aquæ, colore, at parum zibethi cœnaculum amplum, odore, imbuere et inficere potest, et subinde aliud, et rursus aliud. Neque quisquam sibi fingat, odores, luminis more, aut etiam caloris et frigoris, absque communicatione substantiæ diffundi; quum notare possit, odores etiam rebus solidis, lignis, metallis, adhærescere, idque ad tempus non exiguum; posse etiam frictione, lavatione ab iisdem discuti et purgari. Verum in hisce et similibus, quod processus infinitus non sit, nemo sanus contradixerit, quum intra spatia et limites, et corporum quantitates, hujusmodi dispertitio sive diffusio cohibeatur; ut in exemplis antedictis evidentissimum est.

(3) Quod ad secundum sensum atomi attinet, quod vacuum præsupponit, atomumque ex privatione vacui definit; bona et seria diligentia Heronis fuit, quæ vacuum coacervatum negavit, vacuum commixtum asseruit. Quum enim perpetuum corporum nexum cerneret, neque inveniri prorsus aut assignari spatium aliquod quod corpore vacet; et multo magis, quum corpora gravia et ponderosa sursum ferri, et naturas suas quoque modo deponere et violare potius, quam divulsionem absolutam a corpore contiguo patiantur, videret; naturam a vacuo majoris notæ sive coacervato abhorrere prorsus statuit. Contra, quum eamdem corporis materiam contrahi, et coarctari, et rursus aperiri et dilatari perspiceret, et spatia inæqualia interdum majora, interdum minora occupare et complere; non vidit quomodo hujusmodi ingressus et egressus corporum in locis suis fieri possit, nisi

propter vacuum admixtum, minus videlicet corpore compresso, plus relaxato : necesse enim esse, contractionem istam per unum ex his tribus modis fieri, aut eo quem diximus, nempe quod vacuum pro ratione contractionis excludatur; aut quod aliud aliquod corpus prius intermixtum exprimatur; aut quod sit quædam naturalis (qualis qualis ea sit) corporum condensatio et rarefactio.

(4) Atque quod ad corporis tenuioris expressionem attinet, ista ratio nullum exitum habere videtur. Nam verum est, spongias, et hujusmodi porosa, expresso aëre, contrahi. De aëre ipso autem, manifestum est per plurima experimenta, eum [1] spatio notabili contrahi posse. Num ergo et ipsius aëris subtiliorem partem exprimi putandum est? et deinceps hujusmodi partis aliam, et sic in infinitum? Nam adversissimum tali opinioni est, quod quo tenuiora corpora sint, eo majorem contractionem sustineant, quum contra fieri oporteret, si contractio per expressionem partis tenuioris fieret.

(5) Atque de illo altero modo, corpora scilicet eadem, nec alias mutata, tamen magis et minus in raritate aut densitate recipere, non multum laborandum est. Positivum enim quiddam videtur esse, et ratione surda, et inexplicata niti, qualia sunt fere Aristotelis pronuntiata.

(6) Restat itaque tertius ille modus, qui vacuum supponit. Quod si illud quis objiciat, durum videri et fere incredibile, ut vacuum admixtum sit, quum corpus ubique reperiatur; is, si exempla quæ modo adduximus aquæ croco, vel aëris odoribus infecti, animo sedatiore consideret, facile perspiciet, nullam partem posse assignari aquæ ubi crocus non sit, et tamen manifestum esse ex comparatione croci et aquæ antequam miscerentur, corpus aquæ corpus croci multis numeris excedere. Quod si id in diversis corporibus invenitur, multo magis in corpore et vacuo hoc fieri putandum est.

[1] Vulgo legitur *cum*, manifesto mendo.

(7) Verum in ea parte, Heronis, utpote hominis mechanici, contemplatio, illa Democriti philosophi clarissimi inferior fuit : quod Hero, quia hic apud nos in nostro isto orbe vacuum coacervatum non reperit, ideo illud simpliciter negavit. Nil enim impedit, quominus in regionibus ætheris, ubi proculdubio majores sunt corporum expansiones, etiam vacuum coacervatum sit.

(8) In iis autem inquisitionibus et similibus semel monitum sit, ne quis propter tantam naturæ subtilitatem confundatur et diffidat. Cogitet enim et unitates et summas rerum ex æquo supputationi submitti. Tam facile enim quis mille annos dixerit aut cogitarit, quam mille momenta; quum tamen anni a multis momentis constituantur. Neque rursus existimet aliquis, hæc potius speculationis curiosæ esse, quam ad opera et usum referri; videre enim est omnes fere philosophos et alios, qui in experientia et rebus particularibus sedulo versati sunt, et naturam ad vivum dissecuerunt, in hujusmodi inquisitiones incidere, licet eas feliciter non peragant. Neque alia subest causa potentior et verior, ob quam philosophia quam habemus effectuum sit sterilis, nisi quod verborum et notionum vulgarium subtilitates captavit; naturæ subtilitatem non persequuta est, nec inquirere constituit.

II. *De æqualitate ac inæqualitate atomorum sive seminum.*

(1) Pythagoræ inventa et placita talia ex majore parte fuere, quæ ad ordinem potius quemdam religiosorum fundandum, quam ad scholam in philosophia aperiendam, accommodata essent; quod et eventus comprobavit. Ea enim disciplina plus in hæresi Manicheorum, et superstitione Mahumeti, quam apud philosophos, valuit et floruit. Opinio tamen ejus, mundum ex numeris constare, eo sensu accipi potest, ut ad naturæ principia penetret.

Duplex enim est, atque adeo esse potest, opinio de atomis sive rerum seminibus: una Democriti, quæ atomis inæqualitatem et figuram, et per figuram situm attribuit, altera fortasse Pythagoræ, quæ eas omnino pares et similes esse asseruit. Qui enim æqualitatem atomis assignat, is omnia in numeris necessario ponit; qui autem reliqua attributa admittit, is naturas primitivas atomorum singularium præter numeros sive rationes coitionum adhibet.

(2) Activa autem quæstio quæ huic speculativæ respondet, eamque determinare potest, ea est, quam etiam Democritus adducit: utrum omnia ex omnibus fieri possint? Quod quum ille a ratione alienum putasset, atomorum diversitatem tenuit. Nobis vero ea quæstio non bene instituta, nec quæstionem priorem premere videtur, si de transmutatione immediata corporum intelligatur. Verum utrum etiam per debitos circuitus et mutationes medias universa non transeant, ea demum quæstio legitima est. Dubium enim non est, semina rerum, licet sint paria, postquam se in certas turmas et nodos conjecerint, corporum dissimilium naturam omnino induere, donec eædem turmæ aut nodi dissolvantur; adeo ut compositorum natura et affectus transmutationi immediatæ non minori impedimento ac obici, quam simplicium, esse possit. Verum Democritus in corporum principiis investigandis acutus, in motuum autem principiis examinandis sibi impar et imperitus deprehenditur; quod etiam commune vitium omnium philosophorum fuit. Atque hujus, de qua loquimur, inquisitionis de prima conditione seminum sive atomorum, utilitas, nescimus an non sit omnino maxima; ut quæ sit actus et potentiæ suprema regula, et spei et operum vera moderatrix.

(3) Etiam alia inquisitio inde fluit, cujus utilitas complexu minor, sed rebus et operibus propior est. Ea est de separatione et alteratione, hoc est, quid per separatio-

nem fiat, et quid alia ratione. Familiaris enim est animo humano error, qui etiam a chemistarum philosophia magnum robur et incrementum accepit, ut ea separationi deputentur, quæ alio spectent. Exempli gratia : quum aqua in vaporem transit, facile quis opinetur partem aquæ subtiliorem emitti, crassiorem subsistere; ut in ligno videre est, ubi pars in flamma et fumo evolat, pars in cinere manet. Simile quiddam et in aqua fieri quis putet, licet non tam manifesto : quamvis enim tota aqua quandoque ebullire et consumi videatur, tamen fæces quasdam ejus, tanquam cinerem, vasi adhærescere posse. Verum et ista ratio cogitationem fallit. Certissimum enim est, totum corpus aquæ in aërem posse mutari, et si quid vasi adhærescat, id non ex delectu et separatione partis crassioris, sed forte, ut aliqua pars (licet pari omnino cum ea, quæ evolat, substantia) situ vas tetigerit, evenire; idque exemplo argenti vivi elucescit, quod totum fit volatile, et rursus totum absque diminutione vel tantilla consistit. Etiam in oleo lampadum, et sevo candelarum, totum a pingui fit volatile, nec aliqua fit incineratio; nam fuligo post flammam, non ante flammam, gignitur, et flammæ cadaver, non olei aut sevi sedimentum, est.

(4) Atque hoc aditum quemdam ad Democriti opinionem de diversitate seminum sive atomorum labefactandam præbet : aditum, inquam, in natura; nam in opinione, aditus ille est multo mollior et blandior, quod philosophia vulgaris materiam suam commentitiam ad omnes formas æquam et communem fingit.

III. *De negligentia veterum in inquisitione de motu, et moventibus rerum principiis.*

(1) Inquisitionem de natura in motu contemplando et examinando maxime collocare, ejus est qui opera spec-

tet. Quieta autem rerum principia contemplari aut comminisci, eorum est qui sermones serere, et disputationes alere velint. Quieta autem voco principia, quæ docent ex quibus res conflentur et consistant, non autem qua vi et via coalescant. Neque enim ad agendum, et potestatem sive operationem humanam amplificandam, sufficit, aut magnopere attinet, nosse ex quibus res constent, si modos et vias mutationum et transformationum ignores. Nam, sumpto exemplo a mechanicis (a quarum phantasia celebres illæ de principiis rerum inquisitiones fluxisse videntur), an forte qui simplicia theriacam ingredientia novit, is pro certo theriacam componere potest? Aut qui sacchari, vitri, panni, materialia recte descripta apud se habet, num propterea artem, quæ ad eorum præparationem et effectionem pertinet, tenere videtur? Atque in hujusmodi tamen principiis mortuis investigandis et examinandis hominum speculationes præcipue occupatæ sunt : ac si quis cadaveris naturæ anatomiam inspicere, non naturæ vivæ facultates et virtutes inquirere, sibi proponat et destinet.

(2) De moventibus autem rerum principiis sermo fere in transitu habetur : ut omnem admirationem superet, si intueamur quam negligenter et dissolute res omnium maxima et utilissima inquiratur et tractetur. Etenim si cogitationem de iis quæ dicuntur, paulisper suscipiamus, num stimulus materiæ per privationem, num efformatio materiæ ad ideam, num aggregatio particularum similium, num agitatio fortuita atomorum in vacuo, num lis et amicitia, num cœli et terræ impressiones reciprocæ, num elementorum commercium per qualitates symbolizantes, num influxus cœlestium, num sympathiæ et antipathiæ rerum, num occultæ et specificæ virtutes et proprietates, num fatum, fortuna, necessitas, num, inquam, hujusmodi generalia, quæ nil aliud sunt quam spectra et simulacra, in superficie rerum veluti in aquis natantia

et ludentia, humanum genus beabunt, aut opes humanas efficient auctiores? Ista enim phantasiam implent, vel inflant potius, sed nil prorsus ad operum effectionem, corporum mutationem, aut motuum regimen faciunt. Atque rursus, de motu naturali et violento, de motu ex seipso et aliunde, de terminis motuum argutari et subtilitates captare; et hæc quoque nil admodum de corpore naturæ stringunt, sed potius in cortice describuntur. Itaque, his missis, vel ad populares sermones damnatis et relegatis, illi demum rerum appetitus, et inclinationes investigandæ sunt, a quibus ista quam videmus tanta effectuum et mutationum varietas in operibus et naturæ et artis conflatur et emergit. Atque tentandum ut naturæ, veluti Proteo, vincula injiciamus. Sunt enim genera motuum recte inventa et discreta, vera Protei vincula. Nam prout motuum, id est, incitationum et cohibitionum stimuli et nodi adhibentur, ad illud sequitur materiæ ipsius conversio et transformatio.

IV. *De divisione vulgari motus, quod sit inutilis, et minus acuta.*

(1) Divisio motus recepta in philosophia, popularis videtur et absque fundamento, ut quæ rem per effectus tantum dividit; atque ad hoc, ut per causas sciamus, nihil conducit. Nam generatio, corruptio, augmentatio, diminutio, alteratio, latio ad locum, nil aliud quam opera et effectus motuum sunt; quæ, quum ad manifestam rerum mutationem pervenerunt, quæ populari notæ subjacet, tum demum hisce nominibus (pingui satis contemplatione) insigniuntur. Neque enim dubitamus quin hoc sibi velint: Quum corpora per motum (cujuscumque sit generis) eo usque processerint, ut formam novam teneant, vel veterem ponant (quod veluti periodus quædam est, et justi spatii confectio), id motum generationis et corrup-

tionis nominari; sin autem, manente forma, quantitatem tantummodo et dimensionem novam adipiscantur, id motum augmentationis et diminutionis dici; sin [1] manente etiam mole et claustris sive circumscriptione, tamen qualitate, actionibus et passionibus mutentur, id motum alterationis appellari; sin manente utique et forma, et mole, et quantitate, locum et nil aliud mutent, id per motum lationis significari.

(2) Verum hæc omnia acutius et diligentius inspicienti, mensura motus sunt et periodi, sive curricula quædam motuum et veluti pensa, non veræ differentiæ, quum quid factum sit designent, at rationem facti vix innuant. Itaque hujusmodi vocabula docendi gratia sunt necessaria, et dialecticis rationibus accommodata, naturalis autem scientiæ egentissima. Omnes enim isti motus compositi sunt, et decompositi, et multipliciter compositi; quum perite contemplantibus ad simpliciora penetrandum sit. Nam principia, fontes, causæ, et formæ motuum, id est omnigenæ materiæ appetitus et passiones, philosophiæ debentur; ac deinceps motuum impressiones sive impulsiones, fræna et reluctationes, viæ et obstructiones, alternationes et mixturæ, circuitus et catenæ, denique universus motuum processus. Neque enim disputationes animosæ, aut sermones probabiles, aut contemplationes vagæ, aut denique placita speciosa, multum juvant. Sed id agendum ut, modis debitis, et ministerio naturæ convenienti, motum quemcumque in materia susceptibili excitare, cohibere, intendere, remittere, multiplicare, ac sopire et sistere possimus; atque inde corporum conservationes, mutationes, et transformationes præstare.

(3) Maxime autem ii motus sunt inquirendi, qui simplices, primitivi, et fundamentales sunt, ex quibus reliqui conflantur. Certissimum enim est, quanto simpliciores

[1] *Sin.* Vulgo legitur *sic.* At *sin*, quod et supra et statim post occurrit, scribendum esse patet.

motus invenientur, tanto magis humanam potestatem amplificari, et a specialibus et præparatis materiis liberari, et in nova opera invalescere. Et certe, quemadmodum verba sive vocabula omnium linguarum, immensa varietate, e paucis litteris simplicibus componuntur; pari ratione universæ rerum actiones et virtutes a paucis motuum simplicium naturis et originibus constituuntur. Turpe autem fuerit hominibus, propriæ vocis tintinnabula tam accurate explorasse, ad naturæ autem vocem tam illiteratos esse, et more prisci seculi (antequam litteræ inventæ essent) sonos tantum compositos, et voces dignoscere; elementa et litteras non distinguere.

V. *De quanto materiæ certo, et quod mutatio fiat absque interitu.*

(1) Omnia mutari, et nil vere interire, ac summam materiæ prorsus eamdem manere satis constat. Atque ut omnipotentia Dei opus erat, ut aliquid crearetur e nihilo, ita et similis omnipotentia requiritur, ut aliquid redigatur in nihilum. Id sive per destitutionem virtutis conservatricis, sive per actum dissolutionis fiat, nihil ad rem : tantum necesse est, ut decretum intercedat Creatoris. Hoc posito ne cogitatio abstrahatur, aut materia aliqua fictitia intelligatur, etiam illud significamus : eam a nobis introduci materiam, atque ea natura investitam, ut vere dici possit huic corpori plus materiæ adesse, illi autem (licet eamdem mensuram expleant) minus. Exempli gratia, plumbo plus, aquæ minus, aëri multo minus; neque hoc solum indefinite et ratione incerta et surda, sed præcise; adeo ut calculos hæc res pati possit, veluti plus duplo, triplo, et similiter. Itaque si quis dicat, aërem ex aqua fieri posse, aut rursus aquam ex aëre, audiam; si vero dicat similem mensuram aquæ in similem mensuram aëris verti posse, non audiam; idem enim est ac si

dixisset, aliquid posse redigi in nihilum. Similiter, e converso, si dicat datam mensuram aëris (exempli gratia vesicam contenti certi aëris plenam) in similem mensuram aquæ verti posse, idem est ac si dicat, aliquid fieri posse ex nihilo. Ex his itaque positis, tria præcepta sive consilia ad usum derivare jam visum est, ut homines peritius et propter peritiam felicius, cum natura negocientur.

(2) Primum hujusmodi est, ut homines frequenter naturam de rationibus suis reddendis interpellent : hoc est, quum corpus aliquod, quod prius sensui manifestum erat, aufugisse et disparuisse videant, ut non prius rationes admittant, aut liquident, quam demonstratum eis fuerit, quo tandem corpus illud migraverit, et ad quæ receptum sit. Hoc, ut nunc sunt res, negligentissime fit, et contemplatio plerumque cum adspectu desinit; adeo ut flammæ, rei vulgatissimæ, receptum homines non norint, quandoquidem eam in corpus aëris mutari falsissimum sit.

(3) Secundum hujusmodi, ut quum homines considerent necessitatem naturæ prorsus adamantinam quæ materiæ inest, ut se sustentet, nec in nihilum cedat, aut solvatur; illi rursus nullum genus vexationis et agitationis materiæ prætermittant, si ultimas ejus operationes et obstinationes detegere atque educere velint. Atque hoc consilium non admodum artificiosum certe videri possit; quis negat? Sed utile tamen quiddam videtur, neque nihil in eo est. Verumtamen, si placet, etiam nunc parum observationis huic rei adspergamus. Itaque sic habeto : maximum certe homini, sive operanti, sive experienti, impedimentum occurrit, quod materiæ massam certam, absque diminutione aut accessione, servare, et premere, et subigere vix licet; sed separatione facta, ultima vis eluditur. Separatio autem duplex intervenit : aut quod pars materiæ evolet, ut in decoctione; aut saltem quod secessio sit, ut in flore lactis.

Intentio itaque mutationis corporum profundæ et intimæ non alia est, quam si materia omnino debitis modis vexetur, sed tamen istæ duæ separationes nihilominus interim prohibeantur. Tum enim materia vere constringitur, ubi fugæ omnis via intercipitur.

(4) Tertium denique hujusmodi, ut homines, quum corporum alterationes in eadem materiæ massa, neque aucta, neque diminuta, fieri videant, primum eo errore phantasiam liberent, qui alte hæret, alterationem nempe tantummodo per separationem fieri; deinde ut sedulo et perite distinguere incipiant de alterationibus, quando ad separationem referri debeant, quando ad disordinationem tantum, et variam positionem partium absque alia separatione, quando ad utramque. Neque enim credo, quum pyrum immaturum et acerbum manibus fortius attrectamus, contundimus, et subigimus, unde illud dulcedinem acquirit, aut quum succinum vel gemma, in pulverem subtilissimum redacta, colorem deponunt, materiæ pars notabilis deperditur, sed tantum partes corporis in nova positione constituuntur.

(5) Restat ut errorem quemdam ex opinionibus hominum evellamus, cujus ea vis est ut, si fides ei adhibeatur, aliqua ex his quæ diximus pro desperatis haberi possint. Vulgaris enim opinio est, rerum spiritus, quum ad intensiorem quemdam gradum tenuitatis per calorem evecti sunt, etiam in vasis solidissimis (puta argenti, vitri), per occultos eorumdem poros et meatus evolari; quod minus verum est. Neque enim aër aut spiritus, licet accedente calore rarefactus, non flamma ipsa, tam libenter se comminuit, ut per hujusmodi poros exitum sibi quærere aut facere sustineat. Verum ut nec aqua per rimam valde parvam, ita nec aër per hujusmodi poros effluit. Nam ut aër aqua longe tenuior, ita et tales pori rimis conspicuis longe subtiliores sunt; neque opus haberet sub vase operto suffocari, si hujusmodi perspirationes illi ullo

modo præsto essent aut competerent. Exemplum autem quod adducunt, miserum est, vel potius miserandum, ut sunt pleræque contemplationes vulgaris philosophiæ, quum ad particularia ventum est. Aiunt enim, si charta inflammata in poculum mittatur, et subito os poculi super vas aquæ convertatur, aquam sursum trahi; propterea quod, postquam flamma, et aër per flammam rarefactus, quæ spatii aliquantum impleverant, per poros vasis exhalaverint, restare ut corpus aliquod succedat; idem in ventosis fieri, quæ carnes trahunt. Atque de successione aquæ vel carnis bene sentiunt; de causa quæ præcedit, imperitissime. Neque enim est aliqua corporis emissio, quæ spatium præbet, sed sola corporis contractio. Corpus enim in quod flamma recidit, longe minus spatium complet, quam flamma antequam exstingueretur. Hinc fit illud inane, quod successionem desiderat. Atque in ventosis hoc evidentissimum est. Nam quum eas fortius trahere volunt, spongia aquæ frigidæ infusa illas tangunt, ut per frigus aër interior condensetur, et se in minus spatium colligat. Itaque demimus certe hominibus eam sollicitudinem, ne de spirituum tam facili evolatione laborent; quum et illi spiritus, quos sæpe desiderant, odorum, saporum, similium, non semper extra septa evolent, sed intra confundantur: hoc certissimum est.

VI. *De quiete apparente, et consistentia, et fluore.*

(1) Quod quædam quiescere videantur, et motu privari, id secundum totum aut integrum recte videtur; secundum partes autem, hominum opinionem fallit. Quies enim simplex et absoluta, et in partibus, et in toto, nulla est; sed quæ esse putatur, per motuum impedimenta, cohibitiones, et æquilibria efficitur. Exempli gratia quum in vasis in fundo perforatis, quibus hortos irrigamus,

aqua (si os vasis obturetur) ex foraminibus illis non effluit; id per motum retrahentem, non per naturam quiescentem fieri perspicuum est. Aqua enim tam contendit descendere, quam si actu suo potiatur; sed quum in summitate vasis non sit quod succedat, aqua in imo ab aqua in summo retrahitur, et vim patitur. Si quis enim alterum infirmiorem in lucta teneat, ut se movere non possit, atque ille nitatur sedulo, non propterea tamen minor est motus renitentiæ, quia non prævalet, et a motu fortiori ligatur.

(2) Hoc autem quod dicimus de falsa quiete, et in rebus innumeris utile cognitu est, et non minimum lucis præbet in inquisitione naturæ solidi et liquidi, sive consistentiæ et fluoris. Solida enim videntur in positione sua manere et quiescere, liquida autem moveri et confundi. Neque enim columna ex aqua, aut alia effigies exstrui potest, ut de ligno vel lapide. Itaque in promptu est opinari, partes aquæ superiores contendere (motu, quem appellant, naturali) ut defluant; partes autem ligni non item. Atqui hoc verum non est, quum idem insit motus partibus ligni quæ in summo collocantur, ut deorsum ferantur, qui aquæ; idque in actum perduceretur, nisi ligaretur et retraheretur iste motus a motu potiore. Is autem est certe appetitus continuitatis, sive separationis fuga, quæ et ipsa tam aquæ, quam ligno, competit; sed in ligno est motu gravitatis fortior, in aqua debilior. Nam quod ex hujusmodi motu etiam quæ liquida sunt participent, id manifestum est. Videmus enim in bullis aquæ, ad separationem evitandam, aquam se in pelliculas conjicere, in hemisphærii formam confictas. Videmus etiam in stillicidiis, aquam, ut aquæ continuetur, in filum exile se producere et attenuare, quoad sequens aqua suppetat; sin autem deficiat aqua ad continuationem, tum se in guttas rotundas recipere, quarum diameter filo illo priore sit multo major. Simili modo videmus, aquam comminu-

tionem magis exquisitam ægre pati, quum ex foraminibus et rimis (si subtiliores sint) naturali suo pondere absque concussione non effluat. Quare constat, appetitum continuitatis etiam liquidis inesse, sed debilem. At contra in rebus solidis viget, et motui naturali sive gravitati prædominatur. Si quis enim existimet in columna ligni vel lapidis superiores partes non diffluere cupere, sed se in eodem plane statu sustinere, is facile se corriget, si consideret columnam, sive similia, si altitudo ejus ad latitudinem basis non sit proportionata, sed modum excedat, stare non posse, sed devexo pondere ferri; adeo ut structuris prægaltis necesse sit, ut ad pyramidis formam inclinent, et sint versus summitatem angustiores.

(3) Qualis autem sit ea natura, quæ appetitum istum continuitatis intendat aut remittat, non facile inquirenti occurret. Illud fortasse suggeretur, partes solidorum esse magis densas et compactas, liquidorum magis raras et solutas; aut liquidis subesse spiritum, quod fluoris sit principium, qui in solidis desit, et hujusmodi. Sed neutrum horum veritati consonum est.

(4) Manifestum enim est, nivem et ceram, quæ secari et fingi, et impressiones recipere possunt, argento vivo aut plumbo liquefacto longe esse rariora; ut in ratione ponderum evincitur. Quod si quis adhuc insistat, fieri posse ut nix aut cera, licet sit (in toto) argento vivo rarior, tamen habere possit partes magis clausas et compactas; verum, quia sit corpus spongiosum, et cava multa, et aërem recipiat, ideo in summa effici leviorem, ut in pumice fit, qui, quum pro ratione molis sit fortasse ligno levior, tamen si utrumque in pulverem redigatur, pulverem pumicis pulvere ligni futurum graviorem, quia cavitates illæ non amplius adsint : hæc bene notata et objecta sunt. Sed quid ad nivem et ceram colliquatam dicent, ubi jam cavitates expletæ sunt; vel quid ad gummi corpora, masticben, et similia, quæ ca-

vitates istas manifestas non habent, et tamen sunt pluribus liquoribus leviora?

(5) Quod autem de spiritu afferunt, per cujus vim et impetum res fluant, id certe primo intuitu probabile est, et notionibus communibus familiare; reipsa autem durius est, et magis erroneum, quum veræ rationi non solum non innitatur, sed fere opponatur. Spiritus enim ille, quem dicunt, revera (quod mirum fortasse dictu) consistentiam inducit, non fluorem : quod et optime in instantia nivis cernitur; quæ, quum ex aqua et aëre compositum corpus sit, quumque et aqua et aër seorsum fluant, in mixtura tamen consistentiam adipiscitur. Quod si quis objiciat, id evenire posse ex condensatione aëris; is se corriget, si animadvertat etiam spumam corpus simile nivi esse, quod tamen a frigore nullo modo condensetur. Sin adhuc urgeat, et in spuma procedere [1] condensationem, non a frigore, sed tamen ab agitatione et percussione; is pueros consulat, qui ex levi aura, per fistulam sive calamum inspirata, et aqua (ob parum saponis admixtum) paulo tenaciore, miram et turritam bullarum structuram conficiunt.

(6) Res autem sic se habet : corpora ad tactum corporis amici, sive similis, se solvere et laxare; ad tactum autem corporis dissentientis, se stringere et sustinere. Itaque appositionem corporis alieni esse consistentiæ causam. Sic videmus oleum aquæ admixtum, ut fit in unguentis, liquiditatem, quæ et in aqua et in oleo antea vigebat, quadamtenus exuere. Contra videmus, papyrum aqua madefactam se solvere, et consistentiam (quæ, ob aërem antea in poris admixtum, valida erat) deponere; oleo vero madefactam, minus, quia oleum papyro minus consentiat. Idem quoque in saccharo videmus et similibus, quæ ad aquam vel vinum intromittenda se laxant,

[1] *Procedere*. Vulgo *præcedere*, nullo sensu.

neque solum quum liquores illis incumbunt, sed eosdem quoque sugunt et sursum trahunt.

VII. *De consensu corporum quæ sensu prædita sunt, et quæ sensu carent.*

Passiones corporum, quæ sensu dotantur, et quæ sensu carent, magnum consensum habent; nisi quod in corpore sensibili accedat spiritus. Nam pupilla oculi speculo sive aquis æquiparatur, et simili natura imagines lucis et rerum visibilium excipit et reddit. Organum autem auditus obici intra locum cavernosum conforme est, a quo vox et sonus optime resultat. Attractiones autem rerum inanimatarum, et rursus horrores sive fugæ (eas dico, quæ ex proprietate fiunt), in animalibus, olfactui atque odoribus gratis et odiosis, conveniunt. Tactus autem ratio et gustus, omnem, quæ in corporibus inanimatis accidere possit, aut violentiam, aut contra insinuationem almam et amicam, ac universas earumdem passionum figuras, veluti vates aut interpres exprimit. Nam compressiones, extensiones, erosiones, separationes, et similia, in corporibus mortuis, in processu latent, nec nisi post effectum manifestum percipiuntur; in animalibus autem, cum sensu doloris, secundum diversa genera aut characteres violentiæ peraguntur, permeante per omnia spiritu. Atque ab hoc principio deducitur cognitio, num forte alicui animantium adsit alius quispiam sensus præter eos qui notantur; et quot et quales sensus in universo animantium genere esse possint. Ex passionibus enim materiæ rite distinctis sequetur numerus sensuum, si modo organa competant, et accedat spiritus.

VIII. *De motu violento, quod sit fuga et discursatio partium rei propter pressuram, licet minime visibilis.*

(1) Motus violentus (quem vocant) per quem missilia, ut lapides, sagittæ, globi ferrei, et similia, per aërem

volant, fere omnium motuum est vulgatissimus. Atque in hujus tamen observatione et inquisitione miram et supinam negligentiam hominum notare licet. Neque parvo detrimento in motus istius natura et potestate investiganda offenditur, quum ad infinita sit utilis, et tormentis, machinis, et universæ rei mechanicæ sit instar animæ et vitæ.

(2) Plurimi autem se perfunctos inquisitione putant, si motum illum violentum esse pronuntient, et a naturali distinguant. Atque is sane est Aristotelis et scholæ ejus mos proprius et disciplina, curare ut habeant homines quod pronuntient, non quod sentiant; et docere quomodo aliquis affirmando aut negando se expedire, non cogitando se explicare, et sibi satisfacere possit. Alii paulo attentius, arrepto illo posito, duo corpora in uno loco esse non posse, restare aiunt ut quod fortius sit, impellat, debilius, cedat; eam cessionem sive fugam, si minor adhibeatur vis, non ultra durare quam prima impulsio continuetur, ut in protrusione; si autem major, etiam remoto corpore impellente, ad tempus vigere, donec sensim remittatur, ut in jactu. Atque hi rursus, alio ejusdem scholæ more inveterato, primordia rei captant, de processu et exitu non solliciti, tanquam prima quæque cætera trahant; quo fit ut immatura quadam impatientia contemplationem abrumpant. Nam ad id, quod corpora sub ipsum ictum cedant, aliquid afferunt; sed postquam corpus impellens jam remotum sit, adeo ut necessitas illa confusionis corporum jam plane cessaverit, cur postea motus continuetur, nihil dicunt, nec seipsi satis capiunt. Alii autem, magis diligentes, et in inquisitione perseverantes, quum vim aëris in ventis et similibus, quæ vel arbores et turres dejicere possit, animadvertissent, opinati sunt eam vim, quæ hujusmodi missilia post primam impulsionem deducat et comitetur, aëri debere attribui, pone corpus quod movetur collecto et ingruenti, cujus impetu corpus, tanquam navis in gurgite aquarum, ve-

hatur. Atque hi certe rem non deserunt, atque contemplationem ad exitum perducunt; sed tamen a veritate aberrant.

(3) Res autem vere in hunc modum se habet. Præcipuus motus partibus ipsius corporis quod volat inesse videtur: qui, quum visu, ob nimiam subtilitatem, non percipiatur, homines non satis attendentes, sed levi observatione rem transmittentes, latet. Accuratius autem scrutanti manifeste constat, corpora, quæ duriora sunt, pressionis esse impatientissima, et ejusdem veluti sensum acutissimum habere, adeo ut, quam minimum a naturali positione depulsa, magna pernicitate nitantur ut liberentur et in pristinum statum restituantur. Quod ut fiat, partes singulæ, facto principio a parte pulsata, se invicem non secus ac vis externa, protrudunt, ac vigent; et fit continua et intensissima (licet minime visibilis) partium trepidatio et commotio. Atque hoc videmus fieri in exemplo vitri, sacchari, et hujusmodi rerum fragilium, quæ si mucrone aut ferro acuto secentur aut dividantur, protinus in aliis partibus, a tractu mucronis remotis, quasi in instanti disrumpuntur; quod evidenter demonstrat communicationem motus pressuræ in partes succedentes: qui motus, quum per omnia moliatur, et ubique tentet, ea parte confractionem inducit, qua ex præcedente corporis dispositione minus fortis erat compactio. Neque tamen ipse motus, quando per omnia turbat et percurrit, sub adspectum venit, donec aperta fiat effractio, sive continuitatis solutio. Rursus videmus, si forte filum ferreum, aut bacillum, aut durior pars calami (vel hujusmodi corpora, quæ flexibilia quidem sunt, non absque aliqua renitentia) inter pollicem et indicem per extrema sua curventur et stringantur, ea statim prosilire. Cujus motus causa manifeste deprehenditur non esse in extremis corporis partibus, quæ digitis stringuntur, sed in medio, quod vim patitur, ad cujus relevationem motus ille se expedit. In hoc autem exemplo plane liquet, cau-

sam illam motus, quam adducunt de impulsione aëris, excludi. Neque enim ulla fit percussio, quæ aërem immittat. Atque hoc etiam levi illo experimento evincitur, quum pruni nucleum recentem et lubricum premimus, digitosque paulatim adducimus, atque hac ratione emittimus. Nam et in hoc quoque exemplo compressio illa vice percussionis est. Evidentissimus autem hujusce motus effectus cernitur in perpetuis conversionibus sive rotationibus corporum missilium dum volant. Siquidem ea procedunt utique, sed progressum suum faciunt in lineis spiralibus, hoc est, procedendo et rotando. Atque certe is motus spiralis, quum tam sit rapidus, et nihilominus tam expeditus, et rebus quodammodo familiaris, nobis dubitationem movit, num forte ex altiore principio non penderet. Sed existimamus non aliam causam huic rei subesse, quam eamdem, quam nunc tractamus. Namque pressura corporis affatim motum in partibus sive minutiis ejus excitat, ut se quacumque via expediant et liberent. Itaque corpus non solum in linea recta agitur et provolat, sed undequaque experitur, atque ideo se rotat; utroque enim modo ad se laxandum nonnihil proficit. Atque in rebus solidis subtile quiddam et abditum, in mollibus evidens et quasi palpabile est. Nam ut cera vel plumbum, et hujusmodi mollia, malleo percussa, cedunt, non tantum in directum, sed et in latera, undequaque: eodem modo et corpora dura sive renitentia fugiunt et in recta linea et in circuitu. Cessio enim corporalis in mollibus, et localis in duris, ratione conveniunt; atque in corporis mollis efformatione, corporis duri passio, quum fugit et volat, optime conspicitur. Interim nemo existimet nos præter motum istum (qui caput rei est) non etiam aliquas partes aëri devehenti tribuere, qui motum principalem adjuvare, impedire, flectere, regere possit. Nam et ejus rei potestas est non parva. Atque hæc motus violenti sive mechanici (qui adhuc latuit) explicatio veluti fons quidam practicæ est.

IX. *De causa motus in tormentis igneis, quod ex parte tantum, nec ea potiore inquisita sit.*

(1) Tormentorum igneorum causa, et motus tam potentis et nobilis explicatio, manca est, et ex parte potiore deficit. Aiunt enim pulverem tormentarium, postquam in flammam conversus sit et extenuatus, se dilatare et majus spatium occupare: unde sequi, ne duo corpora in uno loco sint, aut dimensionum penetratio fiat, aut forma elementi destruatur, aut situs partium præter naturam totius sit (hæc enim dicuntur), corporis quod obstat expulsionem vel effractionem. Neque nihil est, quod dicunt. Nam et iste appetitus, et materiæ passio, est[1] hujusmodi motus pars aliqua. Sed nihilominus in hoc peccant, quod ad necessitatem istam corporis dilatandi rem præpropera cogitatione deducunt, neque quod natura prius est, distincte considerant. Nam ut corpus pulveris, postquam in flammam mutatus est, majorem locum occupet, necessitatem sane habet; ut autem corpus pulveris inflammetur, idque tam rapide, id simili necessitate non constringitur, sed ex præcedente motuum conflictu et comparatione pendet. Nam dubium non est, quin corpus illud solidum et grave, quod per hujusmodi motum extruditur vel removetur, antequam cedat, sedulo obnitatur; et si forte robustius sit, victoria potiatur: id est, ut non flamma globum expellat, sed globus flammam suffocet. Itaque si loco pulveris tormentarii sulphurem vel caphuram vel similia accipias, quæ flammam et ipsa cito corripiunt, et (quia corporum compactio inflammationi impedimento est) ea in grana pulveris, admixta cineris juniperi vel alicujus ligni maxime combustilis aliqua portione, efformes; tamen (si nitrum absit) motus iste rapidus et potens non sequitur: sed motus ad inflamma-

[1] Vulgo *et*. Sensus requirit *est*.

tionem, a mole corporis renitentis, impeditur et constringitur, nec se explicat aut ad effectum pertingit.

(2) Rei autem veritas sic se habet. Motum istum, de quo quæritur, geminatum et compositum reperias. Nam præter motum inflammationis, qui in sulphurea pulveris parte maxime viget, subest alius magis fortis et violentus. Is fit a spiritu crudo et aqueo, qui ex nitro maxime, et nonnihil a carbone salicis concipitur, qui et ipse expanditur certe (ut vapores subdito calore solent), sed una etiam (quod caput rei est) impetu rapidissimo a calore et inflammatione fugit et erumpit, atque hoc etiam inflammationi vias relaxat et aperit. Hujusce motus rudimenta et in crepitationibus aridorum foliorum lauri vel hederæ cernimus, quum in ignem mittuntur, et magis etiam in sale, qui ad rei inquisitæ naturam propius accedit. Simile etiam quiddam et in sevo candelarum madido, et in flatulentis ligni viridis flammis sæpe videmus. Maxime autem eminet iste motus in argento vivo, quod corpus maxime crudum, et instar aquæ mineralis est; cujus vires (si ab igne vexetur, et ab exitu prohibeatur) non multo pulveris tormentarii viribus inferiores sunt. Itaque hoc exemplo monendi homines sunt et rogandi, ne in causarum inquisitione unum aliquod arripiant, et facile pronuntient; sed circumspiciant, et contemplationes suas fortius et altius figant.

X. *De dissimilitudine cœlestium et sublunarium quoad æternitatem et mutabilitatem, quod non sit verificata.*

(1) Quod receptum est, universitatem naturæ veluti per globos recte dividi et distingui, ut alia sit ratio cœlestium, alia sublunarium, id non absque causa introductum videtur, si in hac opinione modus adhibeatur. Dubium enim non est, quin regiones sub orbe lunari positæ et supra, una cum corporibus quæ sub eisdem spatiis

continentur, multis et magnis rebus differant. Neque tamen hoc certius est, quam illud, corporibus utriusque globi inesse communes inclinationes, passiones, et motus. Itaque unitatem naturæ sequi debemus, et ista distinguere potius quam discerpere, nec contemplationem frangere.

(2) Sed quod ulterius receptum est, cœlestia mutationes non subire, sublunaria vero, aut elementaria quæ vocant, iisdem obnoxia esse; et materiam horum instar meretricis esse, novas formas perpetuo appetentem, illorum autem instar matronæ, stabili et intemerato connubio gaudentem; popularis opinio videtur esse, et infirma, et ex apparentia et superstitione orta. Videtur autem nobis hæc sententia ex utraque parte labilis et sine fundamento. Nam neque cœlo ea competit æternitas quam fingunt, nec rursus terræ ea mutabilitas.

(3) Nam, quod ad cœlum attinet, non ea nitendum est ratione, mutationes ibidem non fieri, quia sub adspectum non veniunt : adspectum enim frustrat et corporis subtilitas, et loci distantia. Nam variæ inveniuntur aëris mutationes, ut in æstu, frigore, odoribus, sonis, manifestum est, quæ sub visum non cadunt. Neque rursus (credo), si oculus in circulo lunæ positus esset; a tanto intervallo, quæ hic apud nos fiunt, et qui in superficie terræ obveniunt motus, et mutationes machinarum, animalium, plantarum, et hujusmodi (quæ pusillæ alicujus festucæ dimensionem, ob distantiam, non æquant), cernere posset. In corporibus autem, quæ tantæ molis et magnitudinis sunt ut, ob dimensionum suarum amplitudinem, spatia distantiarum vincere, atque ad adspectum pervenire possint[1], mutationes in regionibus cœlestibus fieri, ex cometis quibusdam satis liquet; iis dico, qui certam et constantem configurationem cum stellis fixis servarunt, qualis fuit illa, quæ in Cassiopea, nostra ætate, apparuit.

[1] Vulgo *possunt*, manifesto mendo.

(4) Quod autem ad terram attinet, postquam ad interiora ejus, relicta ea, quæ in superficie et partibus proximis invenitur, incrustatione et mixtura, penetratum est, videtur et ibi quoque similis ei quæ in cœlo supponitur perpetuitas existere. Proculdubio enim est, si in profundo terra pateretur mutationes, consequentiam earum mutationum, etiam in nostra regione, quam calcamus, majores casus fuisse parituram, quam fieri videmus. Sane terræ motus plerique, et eruptiones aquarum, vel cructationes ignium, non ex profundo admodum, sed prope insurgunt, quum parvum aliquod spatium in superficie occupent : quanto enim latiorem regionem et tractum hujusmodi accidentia in facie terræ occupant, tanto magis radices sive origines eorum ad viscera terræ penetrare putandum est. Itaque majores terræ motus (majores, inquam, ambitu, non violentia) qui rarius eveniunt, recte cometis ejus generis, de quo diximus, æquiparari possunt, qui et ipsi infrequentes sunt; ut illud maneat, quod initio diximus, inter cœlum et terram, quatenus ad constantiam et mutationem, non multum interesse.

(5) Si quem autem æquabilitas et certitudo motus in corporibus cœlestibus apparens movet, veluti æternitatis comes individuus, præsto est oceanus, qui in æstu suo haud multo minorem constantiam ostendat.

(6) Postremo, si quis adhuc instet, negari tamen non posse, quin in ipsa superficie orbis terrarum et partibus proximis, infinitæ fiant mutationes, in cœlo non item, huic ita responsum volumus, nec nos hæc per omnia æquare; et tamen, si regiones (quas vocant) superiorem et mediam aëris pro superficie aut interiore tunica cœli accipiamus, quemadmodum spatium istud apud nos, quo animalia, plantæ, et mineralia continentur, pro superficie vel exteriore tunica terræ accipimus; et ibi quoque varias et multiformes generationes et mutationes inveniri. Itaque tumultus fere omnis, et conflictus, et perturbatio, in

confiniis tantum cœli et terræ locum habere videtur : ut in rebus civilibus fit, in quibus illud frequente usu venit, ut duorum regnorum fines continuis incursionibus et violentiis infestentur, dum interiores utriusque regni provinciæ secura pace atque alta quiete fruuntur.

(7) Nemo autem, si recte attenderit, religionem hic opponat. Nam ethnica jactantia solummodo prærogativa ista cœlum materiatum donavit, ut sit incorruptibile. Scripturæ autem sacræ æternitatem et corruptionem cœlo et terræ ex æquo, licet gloriam et venerationem disparem, attribuunt. Nam si legatur, *solem et lunam fideles et æternos in cœlo testes esse*, legitur etiam, *generationes migrare, terram autem in æternum manere.* Quod autem utrumque transitorium sit, uno oraculo continetur, nempe *cœlum et terram pertransire, verbum autem Domini non pertransire.*

(8) Neque hæc nos novi placiti studio diximus, sed quod ista rerum et regionum conficta divortia et discrimina, ultra quam veritas patitur, magno impedimento ad veram philosophiam et naturæ contemplationem fore, haud ignari, sed exemplo edocti, providemus.

DE PRINCIPIIS ATQUE ORIGINIBUS

SECUNDUM FABULAS CUPIDINIS ET COELI:

SIVE

PARMENIDIS ET TELESII,

ET PRÆCIPUE DEMOCRITI PHILOSOPHIA

TRACTATA IN FABULA DE CUPIDINE.

(Opusculum posthumum, ab Is. Grutero editum, anno 1653.)

(1) Quæ de Cupidine sive Amore ab antiquis memorata sunt, in eamdem personam convenire non possunt; quin etiam ab ipsis ponuntur Cupidines duo, et longo sane intervallo discrepantes, quum unus ex iis Deorum antiquissimus, alter natu minimus fuisse diceretur. Atque de antiquo illo nobis in præsentia sermo est.

(2) Narrant itaque Amorem illum omnium Deorum fuisse antiquissimum, atque adeo omnium rerum, excepto Chao, quod ei coævum perhibetur. Atque Amor iste prorsus sine parente introducitur. Ipse autem, cum Cœlo mixtus, et deos et res universas progenuit. A nonnullis tamen ovo prognatus, incubante Nocte, traditus est. Ejus vero attributa ponuntur diversa, ut sit infans perpetuus, cæcus, nudus, alatus, sagittarius. Vis autem ejus præcipua, et propria, ad corpora unienda valet: etiam claves ætheris, maris, et terræ ei deferebantur. Fingitur quoque et celebratur alter Cupido minor, Veneris filius, in quem attributa antiquioris transferuntur, et propria multa adjiciuntur.

(3) Fabula ista, cum sequenti de Cœlo, brevi parabolæ complexu proponere videtur doctrinam de principiis rerum et mundi originibus, non multum dissidentem ab ea philosophia quam Democritus exhibuit; nisi quod videatur aliquanto magis severa, et sobria, et perpur-

gata. Ejus enim viri, licet acutissimi et diligentissimi, contemplationes gliscebant tamen, et modum tenere nesciæ erant, nec se satis stringebant aut sustinebant. Atque etiam hæc ipsa placita quæ in parabola delitescunt, quamvis paulo emendatiora, talia sunt, qualia esse possunt illa, quæ ab intellectu sibi permisso, nec ab experientia continenter et gradatim sublevato, profecta videntur: nam illud vitium existimamus etiam prisca secula occupasse. In primis autem intelligendum est, quæ hic afferuntur, conclusa et prolata esse ex auctoritate rationis humanæ solummodo, et sensus fidem sequuta: cujus jampridem cessantia et deficientia oracula merito rejiciuntur, postquam meliora et certiora mortalibus ex parte verbi divini affulserint.

(4) Itaque Chaos illud, quod Cupidini coævum erat, massam sive congregationem materiæ inconditam significabat. Materia autem ipsa, atque vis et natura ejus, denique principia rerum, in Cupidine ipso adumbrata erant. Ille introducitur sine parente; id est, sine causa: causa enim effectus veluti parens est; idque in tropis familiare et fere perpetuum est, ut parens et proles causam et effectum denotent: materiæ autem primæ, et virtutis atque actionis popriæ ejus, causa nulla esse potest in natura (Deum enim semper excipimus); nihil enim hac ipsa prius. Itaque efficiens nulla; nec aliquid naturæ notius: ergo nec genus, nec forma. Quamobrem quæcumque tandem sit illa materia, atque ejus vis et operatio, res positiva est et surda, atque prorsus ut invenitur accipienda, nec ex prænotione aliqua judicanda. Etenim modus si sciri detur, tamen per causam sciri non potest, quum sit, post Deum, causa causarum, ipsa incausabilis. Est enim terminus quidam verus et certus causarum in natura; atque æque imperiti est et leviter philosophantis, quum ad ultimam naturæ vim et legem positivam ventum sit, causam ejus requirere aut fingere, ac in iis quæ

subordinata sunt, causam non desiderare. Quare Cupido ab antiquis sapientibus ponitur in parabola sine parente; id est, sine causa. Neque nihil in hoc est: imo haud scimus an non res omnium maxima. Nil enim philosophiam peræque corrupit, ac illa inquisitio parentum Cupidinis: hoc est, quod philosophi principia rerum, quemadmodum in natura inveniuntur, non receperunt et amplexi sunt, ut doctrinam quamdam positivam, et tanquam fide experimentali; sed potius ex legibus sermonum, et ex dialecticis et mathematicis conclusiunculis, atque ex communibus notionibus, et hujusmodi mentis extra naturam exspatiationibus, ea deduxerunt. Itaque philosophanti quasi perpetuo hoc animo agitandum est, non esse parentes Cupidini, ne forte intellectus ad inania deflectat; quia in hujusmodi perceptionibus universalibus gliscit animus humanus, et rebus et se ipso abutitur, et dum ad ulteriora tendit, ad proximiora recidit. Quum enim, propter angustias suas, iis, quæ familiariter occurrunt, et quæ una et subito mentem subire et ferire possunt, maxime moveri consuerit; fit ut, quum ad ea, quæ secundum experientiam maxime universalia sunt, se extenderit, et nihilominus acquiescere nolit; tum demum, tanquam adhuc notiora appetens, ad ea quæ ipsum plurimum affecerint, aut illaqueaverint, se vertit, et ea ut magis causativa et demonstrativa, quam ipsa illa universalia, sibi fingit.

(5) Itaque quod prima rerum essentia, vis, et *cupido*, sine causa sit, jam dictum est. De modo vero ejus rei (quæ causam non recipit) videndum. Modus autem et ipse quoque perobscurus est; idque a parabola ipsa monemur, ubi eleganter fingitur Cupido, ovum Nocte incubante exclusum. Certe sanctus philosophus ita pronuntiat: *Cuncta fecit Deus pulchra tempestatibus suis; et mundum tradidit disputationibus eorum: ita tamen ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus a principio*

usque ad finem. Lex enim summa essentiæ atque naturæ, quæ vicissitudines rerum secat et percurrit (id quod ex verborum complexu describi videtur : *opus quod operatus est Deus a principio usque ad finem*), vis scilicet primis particulis a Deo indita, ex cujus multiplicatione omnis rerum varietas emergat et confletur, cogitationem mortalium perstringere potest, subire vix potest. Aptissime autem refertur illud de ovo Noctis ad demonstrationes per quas *Cupido* iste in lucem editur. Quæ enim per affirmativas concluduntur, videntur partus lucis; quæ vero per negativas et exclusiones, ea tanquam a tenebris et nocte exprimuntur et educuntur. Est autem iste *Cupido* vere ovum exclusum a Nocte : notitia enim ejus (quæ omnino haberi potest) procedit per exclusiones et negativas. Probatio autem per exclusionem facta, quædam ignoratio est, et tanquam nox, quoad id quod includitur. Quare præclare Democritus atomos sive semina, atque eorum virtutem, nullius rei similia quæ sub sensum cadere posset, asseruit; sed ea prorsus cæca et clandestina natura insignit. Itaque de ipsis pronuntiavit :

> Neque sunt igni simulata, neque ulli
> Præterea rei, quæ corpora mittere possit
> Sensibus, et nostros adjectu tangere tactus [1].

Et rursus de virtute eorum :

> At primordia gignundis in rebus oportet
> Naturam clandestinam cæcamque adhibere,
> Emineat ne quid, quod contra pugnet et obstet [2].

Itaque atomi neque ignis scintillis, neque aquæ guttis, neque auræ bullis, neque pulveris granis, neque spiritus aut ætheris minutiis, similes sunt. Neque vis et forma eorum aut grave quiddam est aut leve, aut calidum aut

[1] Lucr., I, 688.
[2] Lucr., I, v. 778.

frigidum, aut densum aut rarum, aut durum aut molle, qualia in corporibus grandioribus inveniuntur; quum istæ virtutes et reliquæ id genus compositæ sint et conflatæ. Neque similiter motus naturalis atomi, aut motus ille est descensus, qui appellatur naturalis, aut motus illi oppositus (plagæ), aut motus expansionis et contractionis, aut motus impulsionis et nexus, aut motus rotationis cœlestium, aut quispiam ex aliis motibus grandiorum, simpliciter. Atque nihilominus, et in corpore atomi, elementa omnium corporum, et in motu et virtute atomi, initia omnium motuum et virtutum insunt.

(6) Veruntamen in hoc ipso, nimirum de motu atomi, collato ad motum grandiorum, philosophia parabolæ a philosophia Democriti dissentire videtur. Democritus enim non omnino parabolæ tantum, sed et sibi quoque impar et fere contrarius reperitur in iis quæ amplius ab eo circa hoc dicta sunt. Debuit enim motum heterogeneum atomo tribuere non minus, quam corpus heterogeneum et virtutem heterogeneam. Verum ille motus duos, descensus gravium, et adscensus levium (quem per plagam sive percussionem magis gravium, pellendo minus gravia in superius, expediebat), delegit ex motibus grandiorum, quos atomo ut primitivos communicaret. Parabola autem heterogeneam et exclusionem ubique tuetur, tam substantia quam motu.

(7) At parabola ulterius innuit harum, de quibus diximus, exclusionum finem aliquem et modum esse; neque enim perpetuo Nox incubat. Atque Dei certe proprium est, quum de ejus natura inquiritur per sensum, ut exclusiones in affirmativis non terminentur. Alia vero est hujus rei ratio, ea scilicet ut, post debitas exclusiones et negationes, aliquid affirmetur et constituatur, et ut ovum quasi a tempestiva et matura incubatione excludatur; neque tantum ovum excludatur Nocte, sed etiam ex ovo excludatur persona Cupidinis; hoc est, ut non tantum educatur et extrahatur hujusce

rei notio quædam ex ignoratione, verum etiam notio distincta et confusa. Atque de demonstrationibus, quales eæ circa materiam primam esse possint, hæc habuimus, quæ cum sensu parabolæ maxime convenire arbitramur.

(8) Veniendum igitur ad Cupidinem ipsum, materiam scilicet primam et dotes ejus, quas tanta circumstat nox; et videndum quid parabola ad illam lucis afferat. Neque nos fugit, opiniones hujusmodi duras et fere incredibiles ad hominum sensus et cogitationes accedere. Atque ejus certe rei periculum jam factum esse plane cernimus in hac ipsa Democriti philosophia de atomis, quæ quia paulo acutius et altius in naturam penetrabat, et a communibus notionibus erat remotior, a vulgo pueriliter accipiebatur; sed et philosophiarum aliarum, quæ ad vulgi captum magis accedebant, disputationibus, tanquam ventis, agitata, et fere exstincta est. Et tamen etiam ille vir suis temporibus summa admiratione floruit, et *Pentathlus* dictus est ob multiplicem scientiam, et inter omnes philosophos, omnium consensu, maxime physicus est habitus, ut magi quoque nomen obtineret. Neque Aristotelis pugnæ et dimicationes (qui Ottomannorum more de regno suo philosophiæ anxius erat, nisi fratres trucidasset; cui etiam curæ erat, ut ex ejus verbis liquet, ne quid posteri scilicet dubitarent) tantum sua violentia, nec etiam Platonis majestas et solemnia tantum reverentia potuerunt, ut philosophiam hanc Democriti delerent. Sed dum illa Aristotelis et Platonis strepitu et pompa professoria in scholis circumsonarent et celebrarentur, hæc ipsa Democriti apud sapientiores, et contemplationum silentia et ardua arctius complexos, in magno honore erat. Certe in seculis illis Romanæ doctrinæ, illa Democriti et mansit et placuit : quum Cicero ejus viri ubique summa cum laude mentionem faciat, et non ita multo post, præconium illud poëtæ, qui videtur

ex temporis sui judicio (ut solent illi) de eo loquutus esse, conscriptum sit et exstet:

Cujus prudentia monstrat
Magnos posse viros, et magna exempla daturos,
Vervecum in patria crassoque sub aëre nasci [1].

Itaque non Aristoteles aut Plato, sed Gensericus et Attila et barbari hanc philosophiam pessumdederunt. Tum enim, postquam doctrina humana naufragium perpessa esset, tabulæ istæ Aristotelicæ et Platonicæ philosophiæ, tanquam materiæ cujusdam levioris et magis inflatæ, servatæ sunt, et ad nos pervenerunt, dum magis solida mergerentur, et in oblivionem fere venirent. Nobis vero digna videtur Democriti philosophia, quæ a neglectu vindicetur, præsertim quando cum auctoritate prisci seculi in plurimis consentiat.

(9) Primo itaque describitur Cupido ut persona quædam; eique attribuuntur infantia, alæ, sagittæ, alia, de quibus sigillatim postea dicemus. Sed hoc interim sumimus, antiquos proposuisse materiam primam (qualis rerum principium esse potest) formatam et dotatam, non abstractam, potentialem, informem. Atque certe materia illa spoliata, et passiva, prorsus humanæ mentis commentum quoddam videtur, atque inde ortum, quia intellectui humano illa maxime esse videntur, quæ ipse potissimum haurit, et quibus ipse plurimum afficitur. Itaque fit ut formæ (quas vocant) magis existere videantur quam aut materia, aut actio, quod illa latet, hæc fluit; altera non tam fortiter impingitur, altera non tam constanter inhæret. Imagines autem illæ contra, et manifestæ et constantes putantur: adeo ut materia illa prima et communis tanquam accessorium quiddam videatur, et loco suffulcimenti, actio autem quævis tanquam emanatio tantum a forma; atque prorsus primæ partes formis

[1] Juv., sat. x, v. 48.

deferantur. Atque hinc fluxisse videtur formarum et idearum regnum in essentiis, materia scilicet addita quadam phantastica. Aucta etiam sunt ista superstitione nonnulla (errorem, intemperantiam, ut fit, sequuta), et ideæ abstractæ quoque introductæ, et earum dignitates, tanta confidentia et majestate, ut cohors somniantium vigilantes fere oppresserit. Verum ista ut plurimum evanuerunt, licet alicui, nostro hoc seculo, curæ fuerit, ea sponte inclinantia fulcire et excitare, majore ausu (ut nobis videtur) quam fructu. Verum, quam præter rationem materia abstracta principium ponatur (nisi obstent præjudicia), facile perspicitur. Formas siquidem separatas quidam actu subsistere posuerunt, materiam separatam nemo, ne ex iis qui eam ut principium adhibuerunt; atque ex rebus phantasticis entia constituere, durum videtur ac perversum, neque inquisitioni de principiis consonum. Neque enim quæritur quomodo naturam entium commodissime cogitatione complectamur, aut distinguamus, sed quæ sint vere entia prima et maxime simplicia, ex quibus cætera deriventur. Primum autem ens non minus vere debet existere, quam quæ ex eo fluunt; quodammodo magis. *Authupostaton* enim est, et per hoc reliqua. At quæ dicuntur de materia illa abstracta, non multo meliora sunt, quam si quis mundum et res ex categoriis et hujusmodi dialecticis notionibus, tanquam ex principiis, fieri asserat. Parum enim interest, utrum quis mundum fieri ex materia, et forma, et privatione dicat, an ex substantia et qualitatibus contrariis. Sed omnes fere antiqui, Empedocles, Anaxagoras, Anaximenes, Heraclitus, Democritus, de materia prima in cæteris dissidentes, in hoc convenerunt, quod materiam activam, forma nonnulla, et formam suam dispensantem, atque intra se principium motus habentem, posuerunt. Neque aliter cuiquam opinari licebit, qui non experientiæ plane desertor esse velit. Itaque hi omnes mentem rebus sub-

miserunt. At Plato mundum cogitationibus, Aristoteles vero etiam cogitationes verbis, adjudicarunt; vergentibus etiam tum hominum studiis ad disputationes et sermones, et veritatis inquisitionem severiorem missam facientibus. Quare hujusmodi placita magis toto genere reprehendenda, quam proprie confutanda videntur. Sunt enim eorum, qui multum loqui volunt, et parum scire. Atque abstracta ista materia est materia disputationum, non universi. Verum rite et ordine philosophanti, naturæ plane facienda est dissectio, non abstractio (qui autem secare eam nolunt, abstrahere coguntur), atque omnino materia prima ponenda est conjuncta cum forma prima, ac etiam cum principio motus primo, ut invenitur. Nam et motus quoque abstractio infinitas phantasias peperit, de animis, vitis, et similibus, ac si iis per materiam et formam non satisfieret, sed ex suis propriis penderent illa principiis. Sed hæc tria nullo modo discerpenda, sed tantummodo distinguenda; atque asserenda materia (qualiscumque ea sit) ita ornata, et apparata, et formata, ut omnis virtus, essentia, actio, atque motus naturalis, ejus consecutio et emanatio esse possit. Neque propterea metuendum, ne res torpeant, aut varietas ista, quam cernimus, explicari non possit, ut postea docebimus. Atque quod materia prima forma nonnulla sit, demonstratur a parabola in hoc, quod Cupidinis est persona quædam. Ita tamen ut materia ex toto sive massa materiæ quondam informis fuerit: Chaos enim informe; Cupido persona quædam. Atque hæc cum sacris litteris optime conveniunt. Neque enim scriptum est, quod Deus hylen [1] in principio creavit, sed cœlum et terram. Subjungitur etiam descriptio nonnulla status rerum, qualis fuerit ante opera dierum, in qua distincta mentio fit terræ et aquæ,

[1] *Hylen*, id est materiam. Sic editio Lond. 1765, et post eam omnes. At pro *hylen*, legitur in Is. Gruteri editione (1653) *hymen*, quod minus bene intelligitur.

quæ sunt nomina formarum; sed tamen quod massa secundum totum erat informis.

(10) Verum introducitur in parabolam Cupido ita personatus, ut sit tamen nudus. Itaque post illos qui materiam ponunt abstractam, proxime (sed in contrarium) peccant illi qui eam ponunt non exutam. Atque de hac re quædam adspersimus in iis quæ de demonstrationibus, quales in materiam primam conveniant, et de heterogenea ipsius materiæ a nobis jam dicta sunt. At hic, quem nunc ingrediemur, est proprius ejus rei tractandæ locus. Videndum ergo, ex iis qui principia rerum in materia formata fundaverunt, quinam sint illi qui formam materiæ tribuerint nativam et nudam, et qui rursus superfusam et indutam.

(11) Inveniuntur autem omnino quatuor opinantium sectæ. Prima est eorum qui unum quippiam asserunt rerum principium, diversitatem autem entium constituunt in natura ejusdem principii fluxa et dispensabili. Secunda eorum qui principium rerum ponunt substantia unicum, idque fixum et invariabile; diversitatem entium deducunt per hujusmodi principii diversas magnitudines, figuras, et posituras. Tertia eorum qui plura constituunt rerum principia, et diversitatem entium ponunt in eorum temperamento et mixtione. Quarta eorum qui infinita aut saltem numerosa constituunt rerum principia, sed specificata et effigiata; quibus nihil opus ut comminiscantur aliquid quod res deducat ad multiplex, quum naturam jam a principio disgregent. Inter quos secunda secta nobis videtur solummodo Cupidinem exhibere, ut est, nativum et exutum. Prima vero introducit eum tanquam velo discretum; tertia tunicatum; quarta etiam chlamydatum et fere sub larva. Atque de singulis pauca dicemus ad meliorem parabolæ explicationem.

(12) Primo igitur, ex iis qui unum rerum principium statuerunt, neminem invenimus, qui illud de terra af-

firmaret. Obstabat scilicet terræ natura quieta, et torpens, et minime activa, sed cœli et ignis et reliquorum patiens, ne id cuipiam in mentem veniret asserere. Attamen prisca sapientia Terram proximam a Chao ponit, Cœlique primo parentem, deinde nuptam; ex quo conjugio omnia. Neque propterea hoc accipiendum ac si veteres unquam statuissent Terram principium essentiæ; sed principium vel originem potius schematismi sive systematis. Itaque hanc rem ad parabolam sequentem de Cœlo rejicimus, ubi de Originibus inquiremus; quæ est inquisitio ad illam de principiis posterior.

(13) At Thales aquam principium rerum posuit. Videbat enim materiam præcipue dispensari in humido, humidum in aqua. Consentaneum autem esse illud rerum principium ponere, in quo virtutes entium et vigores, præsertim elementa generationum et instaurationum, potissimum invenirentur. Genituram animalium humidam; etiam plantarum semina et nuclea, quamdiu vegetarent, nec effœta essent, tenera et mollia. Metalla quoque liquescere et fluere, et esse tanquam terræ succos concretos, vel potius aquas quasdam minerales. Terram ipsam imbribus aut irrigatione fluviorum fœcundari et instaurari; nihilque aliud videri terram et limum, quam fæces et sedimenta aquæ. At aërem planissime esse aquæ exspirationem atque expansionem. Quin et ignem ipsum non concipi, neque omnino durare aut ali, nisi ex humido et per humidum. Pinguedinem autem illam humidi, in qua flamma et ignis sustentantur et vivunt, videri quamdam aquæ maturitatem et concoctionem. Corpus rursus et molem aquæ per universum, ut fomitem communem, dispertiri; Oceanum terræ circumfundi; vim maximam aquarum dulcium subterraneam, unde fontes et fluvii, qui, venarum instar, aquas per terræ et faciem et viscera deportent. At immensas vaporum et aquarum congregationes in supernis esse, utque aliam quamdam aquarum

universitatem, utpote a qua inferiores aquæ, atque adeo oceanus ipse, reparentur et reficiantur; etiam ignes cœlestes existimabat aquas illas et vapores depascere: neque enim aut sine alimento subsistere, aut aliunde ali posse; figuram autem aquæ, quæ in ejus particulis (guttis videlicet) cernitur, eamdem cum figura universi esse, rotundam nempe et sphæricam; quin et undulationem aquæ etiam in aëre et flamma notari et conspici; motum denique aquæ habilem, nec torpescentem, nec præfestinam; numerosissimam autem piscium et aquatilium generationem.

(14) Sed Anaximenes aërem delegit, quod unum esset rerum principium. Nam si moles in constituendis rerum principiis spectanda sit, videtur aër longe maxima universi spatia occupare. Nisi enim detur vacuum separatum, aut recipiatur superstitio illa de heterogenia cœlestium et sublunarium; quicquid a globo terræ ad ultima cœli extenditur spatii, atque astrum aut meteorum non est, aërea substantia compleri videtur. Atque globi terrestris domicilium instar puncti ad cœli ambitum censetur. In æthere vero ipso, quantula portio in stellis conspergitur! quum in citimis sphæris singulæ conspiciantur, in ultima, licet ingens earum numerus sit, tamen præ spatiis interstellaribus, exiguum quiddam spatii sidereum appareat; ut omnia tanquam in vastissimo aëris pelago natare videantur. Neque parva est ea portio aëris et spiritus, quæ in aquis et cavis terræ locis sedem et moram habet; unde aquæ fluorem suum recipiunt, quin et extenduntur quandoque et intumescunt. Terræ autem non solum porositas sua accidit, sed etiam tremores et concussiones, evidentia signa venti et aëris inclusi. Quod si media quædam natura sit propria principiorum, ut tantæ varietatis possit esse susceptiva, ea prorsus in aëre reperiri videtur. Est enim aër tanquam commune rerum vinculum, non tantum quia ubique præsto est, et succedit, et vacua possidet, sed multo magis quod videtur esse naturæ cujusdam

mediæ et adiaphoræ. Hoc enim corpus illud est, quod lucem, opacitatem, omniumque colorum tincturas, et umbrarum eclipses excipit et vehit; quod sonorum etiam harmonicorum, et (quod multo majus est) articulatorum impressiones et signaturas motu accuratissimo discriminat; quod odorum differentias, non tantum generales illas suavis et fœtidi, gravis, acuti, et similium, sed proprias et specificatas, rosæ, violæ, subit, nec confundit; quod ad celebres et potentissimas illas qualitates calidi, frigidi, etiam humidi, sicci, quodammodo æquum se præbet; in quo vapores aquei, halitus pingues, spiritus salium, metallorum fumi, suspensa volant; denique in quo radii cœlestes, et arctiores rerum consensus et discordiæ, secreto commeant, et obmurmurant: ut sit aër veluti Chaos secundum, in quo tot rerum semina agant, errent, tentent, atque experiantur. Postremo, si vim genialem et vivificantem in rebus consulas, quæ ad rerum principia manuducat eaque manifestet, etiam aëris potiores partes esse videntur; adeo ut aëris et spiritus et animæ vocabula usu nonnunquam confundantur: idque merito, quum vitæ paulo adultioris (exceptis scilicet rudimentis illis vitæ in embryonibus et ovis) respiratio aliqua comes sit veluti individuus; adeo ut pisces, concreta et conglaciata aquarum superficie, suffocentur. Etiam ignis ipse, nisi ab aura circumfusa animetur, exstinguitur, nihilque aliud videtur quam aër attritus, irritatus et incensus; quemadmodum aqua e contra videri possit aëris coagulum et receptus. Etiam terram perpetuo aërem exhalare, neque ut per aquam in formam aëris transitum faciat opus habere.

(15) Heraclitus vero, magis acutus, sed minus credibilis, ignem rerum principium posuit. Neque enim naturam mediam, quæ maxime vaga et corruptibilis esse solet, sed naturam summam et perfectam, quæ corruptionis et alterationis terminus quidam sit, ad rerum principia constituenda quæsivit. Videbat autem maximam

rerum varietatem et perturbationem in corporibus solidis et consistentibus inveniri. Talia enim corpora organica esse possunt, et veluti machinæ quædam ; quæ etiam ex figura innumeras variationes nanciscuntur, qualia sunt corpora animalium et plantarum. Etiam in his ipsis, ea quoque quæ organica non sunt, tamen si acutius introspiciantur, valde esse dissimilia reperiuntur. Quanta enim dissimilitudo inter partes animalium illas ipsas quæ vocantur similares, cerebrum, humorem crystallinum, albuginem oculi, os, membranam, cartilaginem, nervum, venam, carnem, pinguedinem, medullam, sanguinem, sperma, spiritum, chylum, reliqua ; etiam inter partes vegetabilium, radicem, corticem, caulem, folium, florem, semen, et similia! At fossilia organica non sunt certe, sed tamen et in una specie varie commixta sunt, et ad invicem admodum copiosam varietatem ostendunt. Quamobrem basis illa diversitatis entium, ampla, lata, et exporrecta, in qua tantus rerum apparatus elucescit et obversatur, constitui videtur in natura solida et consistenti. Corpora vero liquorum, vis schematismi organici plane deserit : neque enim reperitur per totam istam naturam visibilem, aut animal, aut planta, in corpore mere fluido. Ergo numerosissima illa varietas a natura liquida abscinditur et subducitur. Manet nihilominus varietas non parva, ut in tanta diversitate fusilium, succorum, destillatorum, et hujusmodi, manifestum est. At in aëriis et pneumaticis corporibus, arctatur multo magis varietas, et obducitur promiscua quædam rerum similitudo. Certe vis illa colorum et saporum, quibus liquores quandoque distinguuntur, omnino cessat ; odorum vero manet, atque aliarum nonnullarum, ita tamen ut transeant, confundantur, et minus hæreant : adeo ut in universum, quo magis ad ignis naturam fiat appropinquatio, tantum de varietate depereat. At postquam ad ignis naturam ventum est, ejusque rectificati et purioris, omne organum, omnisque proprietas,

omnis dissimilaritas exuitur, atque natura tanquam in vertice pyramidali in unum coire videtur, atque ad terminum actionis suæ propriæ pervenisse. Itaque incensionem sive ignescentiam Pacem nominavit, quia naturam componeret; generationem autem, Bellum, quia ad multiplex deduceret. Atque, ut ista ratio (qua res a varietate ad unum, et ab unitate ad varium, fluminis instar, fluerent et refluerent) aliquo modo explicari posset, ignem ei densari et rarescere placuit, ita tamen ut rarescentia illa, versus naturam igneam actio esset naturæ directa et progressiva; densatio autem veluti retrogradatio naturæ et destitutio. Utrumque fato et certis periodis (secundum summam) fieri censebat: ut mundi istius, qui volvitur, futura sit quandoque conflagratio, et deinde instauratio, atque incensionis et generationis series perpetua et successio. Ordinem autem (si quis diligenter versetur in tenui ea, quæ de hoc viro atque ejus decretis ad nos pervenit, memoria) diversum statuit incensionis, et exstinctionis. In scala enim incensionis, nihil ab iis quæ vulgata sunt, dissentiebat: ut progressus rarescentiæ et extenuationis esset a terra ad aquam, ab aqua ad aërem, ab aëre ad ignem; at non idem decursus, sed ordinem plane invertebat. Ignem enim per exstinctionem terram educere asserebat, tanquam fæces quasdam atque fuligines ignis; eas deinceps uditatem concipere et colligere, unde aquæ fiat effluvium, quæ rursus aërem emittat et exspiret; ut ab igne ad terram mutatio fiat in præceps, non gradatim.

(16) Atque hæc, aut iis meliora, cogitabant illi, qui unum rerum principium statuerunt, naturam simpliciter intuiti, non contentiose. Atque laudandi sunt, quod vestem unicam Cupidini tribuerint, id quod nuditati proximum est; atque hujusmodi vestem, quæ est (ut diximus) veli cujuspiam instar, non profecto telæ spissioris. Vestem autem Cupidinis appellamus formam aliquam ma-

teriæ primæ attributam, quæ asseratur esse cum forma alicujus ex entibus secundis substantialiter homogenea. Ista autem quæ de aqua, aëre, igne, ab istis asseruntur, non firmis admodum rationibus nixa, reprehendere non fuerit difficile; neque causa videtur cur de singulis disseramus, sed tantum in genere.

(17) Primo itaque videntur antiqui illi, in inquisitione principiorum, rationem non admodum acutam instituisse, sed hoc solummodo egisse, ut ex corporibus apparentibus et manifestis, quod maxime excelleret, quærerent; et, quod tale videbatur, principium rerum ponerent, tanquam per excellentiam, non vere aut realiter. Putabant enim hujusmodi naturam dignam, quæ sola esse diceretur qualis apparet; cætera vero eamdem ipsam naturam esse existimabant, licet minime secundum apparentiam: ut vel per tropum loquuti, vel tanquam fascinati videantur, quum impressio fortior reliqua traxerit. At vere contemplantem, æquum se præbere oportet ad omnia, atque principia rerum statuere, quæ etiam cum minimis et rarissimis, et maxime desertis quibuscumque entium conveniant, non tantum cum maximis et plurimis et vigentibus. Licet enim nos homines entia quæ maxime occurrunt maxime miremur, tamen naturæ sinus ad omnia laxatur. Quod si principium illud suum teneant non per excellentiam, sed simpliciter, videntur utique in duriorem tropum incidere; quum res plane deducatur ad æquivocum, neque de igne naturali, aut naturali aëre, aut aqua, quod asserunt prædicari videatur, sed de igne aliquo phantastico et notionali (et sic de cæteris), qui nomen ignis retineat, definitionem abneget. Porro videntur et illi in eadem incommoda compelli, quæ assertores materiæ abstractæ subeunt. Ut enim illi materiam potentialem et phantasticam ex toto, ita et isti ex parte introducunt. Ponunt etiam materiam quoad aliquid (principium illud nempe suum) formatam et actualem; quoad

reliqua, tantum potentialem. Neque aliquid lucri fieri per istud genus principii unici videtur magis, quam per illud materiæ abstractæ; nisi quod habetur aliquid quod obversetur ad intellectum humanum, in quo cogitatio humana magis defigatur et acquiescat, et per quod notio principii ipsius paulo plenior sit, reliquorum omnium abstrusior et durior. Sed scilicet illa ætate, *prædicamenta* regnum non acceperant, ut potuisset principium illud materiæ abstractæ latere sub fide et tutela prædicamenti substantiæ. Itaque nemo ausus est confingere materiam aliquam plane phantasticam, sed principium statuerunt secundum sensum, aliquod ens verum; modum autem ejus dispensandi (liberius se gerentes), phantasticum. Nihil enim inveniunt, imo nec comminiscuntur, quo appetitu aut stimulo, aut qua ratione, via, aut ductu, istud principium suum a se degeneret, et rursus se recipiat. At quum tanti appareant per universum contrariorum exercitus, densi, rari, calidi, frigidi, lucidi, opaci, animati, inanimati, et aliorum plurimorum, quæ se invicem oppugnant, privant, perimunt; hæc omnia ab uno quopiam rei materiatæ fonte manare putare, neque tamen ullum ejus rei modum ostendere, speculationis cujusdam attonitæ videtur, et inquisitionem deserentis. Nam si de re ipsa per sensum constaret, ferendum esset, licet modus esset in obscuro; rursus si modus vi rationis erutus esset aliquis habilis et credibilis, discedendum fortasse ab apparentiis; sed minime postulandum ut iis assentiamus, quorum nec entia per sensum manifesta, neque explicationes per rationem probabiles. Præterea, si unum esset rerum principium, debuerat ejus conspici in omnibus rebus nota quædam, et tanquam partes potiores, et prædominantia nonnulla; neque inveniri principiatum ullum, quod principio ex diametro opponatur. Etiam in medio collocari debuerat, ut omnibus commodius sui copiam faceret, et per ambitum se diffunderet.

At horum nihil esse in illis placitis invenitur. Nam terra, quæ a principii honore separatur et excluditur, videtur suscipere et fovere naturas illis tribus principialibus oppositas, quum ad mobilitatem et lucidam naturam ignis, opponat naturam quietam et opacam; ad tenuitatem et mollitiem aëris, opponat similiter naturam densam et duram; et ad humiditatem et sequacitatem aquæ, naturam siccam, rigidam et asperam; atque ipsa quoque terra medium locum occuparit, cæteris deturbatis. Porro, si unicum esset rerum principium, debuerat et illud tum ad rerum generationem, tum ad earum dissolutionem, æquam præbere naturam. Tam enim est principii, ut res in illud solvantur, quam ut res ex illo gignantur. At hoc non fit; sed ex iis corporibus, aër et ignis ad materiam generationis præbendam inepta videntur, ad eorum resolutionem excipiendam parata. At aqua contra, ad generationem benigna et alma, ad resolutionem sive restitutionem magis aliena et aversa; id quod facile cerneretur, si imbres paulisper cessarent. Quin et putrefactio ipsa nullo modo res ad aquam puram et crudam redigit. Sed longe maximus error, quod constituerunt principium corruptibile et mortale: id enim faciunt, quum principium introducunt tale, quod naturam suam in compositis deserat et deponat.

> Nam quodcumque suis mutatum finibus exit,
> Continuo hoc mors est illius quod fuit ante [1].

Verum hac ratione magis nobis opus erit statim, quum ad illam tertiam sectam, quæ plura decrevit rerum principia, sermo jam ordine devectus sit; quæ certe secta plus roboris habere videri possit, plus præjudicii certe habet. Itaque ad opiniones, non secundum genus et in communi, sed singulas accedemus.

(18) Itaque ex iis qui plura principia dixerunt, sepa-

[1] LUCRET., I, 671.

rabimus eos qui infinita asserunt. Ille enim locus de infinito ad parabolam Cœli pertinet. Verum ex antiquis Parmenides duo rerum principia, ignem et terram, dixit, sive cœlum et terram. Solem enim et sidera, verum ignem esse asseruit, eumque purum et limpidum, non degenerem, qualis apud nos est ignis, qui, tanquam Vulcanus in terram dejectus, ex casu claudicat. Parmenidis vero placita instauravit seculo nostro Telesius, vir Peripateticis rationibus (si aliquid illæ essent) potens et instructus, quas etiam in illos ipsos vertit; sed affirmando impeditus, et destruendo quam adstruendo melior. Ipsius vero Parmenidis inventorum parca admodum et perexilis memoria. Attamen fundamenta similis opinionis plane jacta videntur in libro, quem Plutarchus *De primo frigido* conscripsit; qui tractatus videtur ex aliquo tractatu antiquo, qui tunc temporis exstabat, jam periit, descriptus et desumptus. Habet enim non pauca et acutiora et firmiora, quam solent esse auctoris ipsius, qui ea vulgavit; a quibus monitus atque excitatus videtur Telesius, ut ea et studiose arriperet, et strenue persequeretur in suis de natura rerum commentariis.

(19) Placita autem hujus sectæ sunt hujusmodi. Primas formas, ac prima entia activa, atque adeo primas substantias, calorem et frigus esse; eadem nihilominus incorporea existere; sed subesse materiam passivam et potentialem, quæ corpoream molem præbeat, atque sit utriusque naturæ ex æquo susceptiva, ipsa omnis actionis expers. Lucem, pullulationem caloris esse, sed caloris dissipati, qui, coëundo multiplicatus, sit robustus et sensibilis. Opacitatem similiter, destitutionem et confusionem naturæ radiantis ex frigore. Rarum et densum, caloris et frigoris texturas et veluti telas esse; calorem vero et frigus, eorum effectores et opifices, densante opus frigore et inspissante, divellente autem calore et extendente. Ex ejusmodi texturis indi corporibus dispositionem erga mo-

tum, vel habilem vel aversam; raris videlicet promptam et habilem, densis torpescentem et aversam. Itaque calorem, per tenue, motum excitare et peragere; frigus, per densum, motum compescere et sedare. Quare esse et poni quatuor naturas coëssentiales atque conjugatas, easque duplices, ordinem eum quem diximus, ad invicem servantes (fons enim calor et frigus, cæteræ emanationes), sed tamen perpetuo concomitantes et inseparabiles. Eas esse, calidum, lucidum, rarum, mobile; et quatuor rursus his oppositas, frigidum, opacum, densum, immobile. Sedes vero et contignationes primæ conjugationis, in cœlo, sideribus, ac præcipue in sole statui; secundæ, in terra. Cœlum enim, e summo integroque calore et materia maxime explicata, esse calidissimum, lucidissimum, tenuissimum, maxime mobile; terram contra, ex frigore integro et irrefracto, et materia maxime contracta, frigidissimam, tenebricosissimam, densissimam, penitus immobilem, ac summopere motum exhorrentem. Summitates vero cœli naturam suam integram atque illæsam servare, diversitatem nonnullam inter se admittentes, sed a contrarii violentia et insultu penitus semotas; similem per ima sive intima terræ constantiam esse; extrema tantum, ubi contrariorum sit appropinquatio et concursus, laborare, et ab invicem pati et oppugnari.

(20) Cœlum itaque tota mole et substantia calidum et omnis contrariæ naturæ prorsus expers, sed inæqualiter; aliis partibus scilicet magis calidum, aliis minus: stellatum enim corpus intensius calidum, interstellare remissius; quin et stellis ipsis alias aliis ardentiores, et ignis magis vividi et vibrantis: ita tamen ut contraria natura frigoris, aut aliquis ejus gradus, nunquam eo penetret; recipere enim diversitatem naturæ, contrarietatem non recipere. Neque vero de calore aut igne cœlestium, qui est integer et nativus, ex igne communi judicium omnino fieri. Ignem enim nostrum, extra locum suum, tre-

pidum, contrariis circumfusum, indigum, et stipem alimenti, ut conservetur, emendicantem, et fugientem; at in cœlo, vere[1] locatum, ab impetu alicujus contrarii disjunctum, constantem, ex se et similibus conservatum, et proprias operationes libere et absque molestia peragentem. Item cœlum, omni parte lucidum, sed secundum magis et minus. Quum enim sint, ex stellis notis et numeratis, quæ nisi cœlo sereno conspici non possint, atque in galaxia sint nodi minutarum stellarum, quæ albedinem quamdam, conjunctæ; non corpus lucidum, distinctæ, repræsentent; nemini dubium esse posse, quin et sint stellæ complures quoad nos invisibiles, atque adeo universum cœli corpus luce præditum sit, licet fulgore non tam robusto et vibrante, nec radiis tam confertis et constipatis, ut tanta spatia distantiarum vincere queat, et ad nostrum adspectum pervenire. Ita rursus cœlum universum ex substantia tenui et rara; nil in ea contrusum, nil illibenter compactum; sed tamen alia parte materiam magis explicatam, alia minus explicatam sortiri. Postremo, motum cœli eum inveniri, qui rei maxime mobili competat, conversionis nimirum sive rotationis: motus enim circularis, absque termino est, et sui gratia; motus in linea recta, ad terminum, et ad aliquid, et tanquam ut quiescat. Itaque universum cœlum motu circulari ferri, nec ullam ejus partem hujus motus expertem esse; sed tamen, quemadmodum et in calore, et in luce, et raritate cœli, versatur inæqualitas, ita et in motu eamdem notari; adeoque magis insigniter, quia observationem humanam magis lacessit et sustinet, ut etiam calculos pati possit. Motum autem orbicularem et incitatione differre posse, et latione: incitatione, ut sit celerior aut tardior; latione, ut sit in circulo perfecto, aut aliquid habeat spiræ neque se plane restituat ad eumdem ter-

[1] *Vere*. Sic scribendum, ut antecedentibus : « Ignem nostrum extra locum suum » respondeat. Vulgo *in cœlo vero*. EDITOR.

minum (nam linea spiralis ex circulo et recta composita est). Itaque hæc ipsa cœlo accidere, varietatem nempe incitationis, et deflexionem a restitutione sive spiralitatem. Nam et stellæ inerrantes et planetæ impariter properant; et planetæ evidenter a tropico in tropicum deflectunt, atque quo sublimiora cœlestia sunt, eo et majorem incitationem sortiuntur, et propiorem spiram. Nam si phænomena simpliciter, atque, ut conspiciuntur, accipiantur, et ponatur motus diurnus unus naturalis et simplex in cœlestibus, et formositas illa mathematica (ut motus reducantur ad circulos perfectos) contemnatur, et recipiantur lineæ spirales; et contrarietates illæ motuum in consecutione, ab oriente in occidentem (quem vocant primi mobilis), et rursus ab occidente in orientem (quem vocant motum proprium planetarum), redigantur in unum, salvando differentiam temporis in restitutione per præfestinationem et derelictionem, et diversam politatem zodiaci per spiras; manifestum est hoc, quod diximus, evenire: exempli gratia, ut luna, quæ est planetarum infima, incedat et tardissime, et per spiras maxime raras et hiantes. Atque talis quædam natura portionis illius cœli, quæ fit (propter distantiam a contrario) firma et perpetua, huic sectæ videri possit. Utrum vero veteres terminos servarit Telesius, ut talia esse putaret, quæcumque supra lunam collocantur, cum luna ipsa; an altius vim inimicam adscendere posse, perspicue non ponit.

(21) At terræ (quæ est oppositæ naturæ contignatio et sedes) portionem itidem maximam, intemeratam et inconcussam statuit, et quo cœlestia non penetrent. Eam vero qualis sit, non esse cur inquiratur, ait. Sat esse ut quatuor illis naturis, frigiditate, opacitate, densitate, et quiete, iisque absolutis, et nullatenus imminutis, dotata judicetur. Partem autem terræ versus superficiem ejus, veluti quemdam corticem, aut incrustationem, generationi rerum assignat; omniaque entia, quæ nobis quovis modo

innotuerunt, etiam ponderosissima, durissima, et altissime demersa, metalla, lapides, mare, ex terra, per calorem cœli aliqua ex parte versa et subacta, et quæ nonnihil caloris, radiationis, tenuitatis, et mobilitatis jam conceperit, et denique ex media inter solem et terram puram natura participet, consistere. Itaque necesse est ut terra illa pura infra profundissima maris, minerarum, et omnis generati deprimatur; et a terra illa pura usque ad lunam, aut altiora fortasse, media quædam natura ex temperamentis et refractionibus cœli et terræ collocetur.

(22) Postquam autem interiora utriusque regni satis muniisset, expeditionem et bellum molitur. Nam in spatiis illis intra extima cœli et intima terræ omnem tumultum, et conflictum, et Tartarismum inveniri, ut fit in imperiis, in quibus illud usu venit, ut fines incursionibus et violentiis infestentur, dum interiores provinciæ secura pace fruuntur. Has itaque naturas, et earum concretiones, sese assidue generandi et multiplicandi, et quaquaversus offundendi, et molem materiæ universam occupandi, et sese mutuo oppugnandi et invadendi, et propriis se sedibus deturbandi et ejiciendi, et sese in iis constituendi, præterea et alterius naturæ vim et actiones, et proprias etiam, percipiendi et prehendendi, et ex hujusmodi perceptione se movendi et accommodandi, appetitum et facultatem habere; atque ex ista decertatione, omnium entium, atque omnis actionis et virtutis varietatem deduci. Videtur tamen alicubi, licet titubanter et strictim, aliquid dotis materiæ impertiri: primo ut non augeatur nec minuatur per formas et activa entia, sed summa universali constet; deinde ut motus gravitatis sive descensus ad illam referatur; etiam quiddam de nigredine materiæ injicit. Illud autem perspicue: calorem et frigus eadem vi et copia, in materia explicata vires remittere, in complicata intendere, quum mensuram non suam, sed materiæ impleant.

(23) Modum vero excogitat atque explicat Telesius, quo ex hoc certamine et lucta induci atque expediri possit tam fœcunda et multiplex entium generatio.

(24) Ac primo cavet terræ, inferiori scilicet principio, ac ostendit quid in causa sit, cur a sole terra jampridem destructa, et absorpta non sit, nec in futurum esse possit. Caput huic rei distantiam ponit terræ a stellis fixis immensam, a sole ipso satis magnam, et, qualis esse debeat, bene mensuratam; secundo, declinationem radiorum solis a perpendiculo, habito respectu ad partes terræ diversas, quod videlicet supra majorem partem terræ sol nunquam sit, in vertice aut incidentia radiorum, perpendicularis; adeo ut universum terræ globum vigore aliquo caloris notabili nunquam occupet; tertio, obliquitatem motus solis, in transcursu per zodiacum, habito respectu ad easdem terræ partes, unde calor solis in qualicumque vigore non assiduo ingeminatur, sed per intervalla majora redit; quarto, celeritatem solis respectu motus diurni, tantum ambitum tam exiguo temporis spatio qui conficit, unde minor mora caloris, neque momentum aliquod temporis in quo calor constet; quinto, continuationem corporum inter solem et terram, quod sol non per vacuum integras caloris demittat vires, sed per tot corpora renitentia permeans, et cum singulis satagens et dimicans, in immensum langueat et enervetur: tanto magis, quod, quo longius procedat atque debilior evadat, eo corpora inveniat magis inobsequentia, maxime omnium, postquam ad terræ superficiem ventum est, ubi videtur non solum renitentia, sed plane quædam repulsio.

(25) Processum vero immutationis talem asserit. Bellum plane inexpiabile atque internecivum esse; neque contrarias istas naturas ullo symbolo convenire, neque per tertiam, præterquam hylen. Itaque utramque naturam hoc ipsum appetere, niti, contendere, ut alteram plane perdat, seque solam et suam materiæ indat; ut sit

solis opus (quod perspicue et sæpe dicit) plane terram vertere in solem, et vicissim opus terræ, solem vertere in terram; neque hoc officere quin omnia certo ordine, definitis temporibus, et justis mensuris fiant; atque actio quæque cursu debito incipiat, moliatur, vigeat, langueat, cesset. Quod tamen per leges fœderis aut concordiæ ullas non fieri, sed omnino per impotentiam : omne enim plus et minus in virtute et actione, non ab intensionis moderamine (quæ integrum quiddam concupiscit), sed ab oppositæ naturæ ictu et fræno esse.

(26) Operationis diversitatem et multiplicitatem, atque etiam perplexitatem, omnino propter unum ex tribus istis evenire : vim caloris, dispositionem materiæ, modum subactionis; quæ tamen tria nexu quodam inter se implicantur, atque sibi ipsis concausæ sunt.

(27) Calorem ipsum, vi, copia, mora, medio, successione differre; successionem vero ipsam in plurimis variari, accedentia, recedentia; sive intensione, remissione; saltu, gradu; reditu sive repetitione per majora, aut minora intervalla; atque hujusmodi alterationibus.

(28) Calores itaque prorsus vi et natura longe diversissimos esse, prout puriores vel impuriores, habita ratione ad primum fontem (solem videlicet), facti sint. Neque calorem omnem, calorem fovere : sed, postquam gradibus bene multis ad invicem distent, se mutuo non minus, quam frigora, perimere ac perdere, et proprias actiones agere, et alterius actionibus adversari atque opponi; ut minores calores ad multo majores constituat Telesius tanquam proditores et perfugas, et cum frigore conspirantes. Itaque vividum illum calorem qui in igne est et vibratur, exilem illum calorem qui in aqua serpit, omnino interimere; atque similiter calorem præternaturalem humorum putridorum in corpore humano, calorem naturalem suffocare et exstinguere.

(29) Copiam vero caloris plurimum interesse, mani-

festius esse quam ut explicatione egeat. Neque enim unam aut alteram ignis prunam æque vehementer, ac multas coacervatas, calefacere; maxime autem insigniter copiæ caloris effectum demonstrari in multiplicatione caloris solis per reflexionem radiorum; numerus enim radiorum conduplicatur per reflexionem simplicem, multiplicatur per variam. Copiæ caloris vero debet adscribi vel addi et unio, quod etiam obliquitate et perpendiculo radiorum optime ostenditur, quum, quo propius et ad acutiores angulos radius directus et reflexus coëat, eo validiorem caloris ictum jaciat. Quin et sol ipse, quum inter majores illos et robustiores stellarum fixarum ignes, Regulum, Caniculam, Spicam, versatur, valentiores fervores efflat.

(30) Moram vero caloris evidentissime maximi momenti operationem esse, quum omnes virtutes naturales tempora colant, observent, ut ad vires actuandas tempus requiratur nonnullum, ad roborandas bene multum. Itaque moram caloris, calorem æqualem in progressivum et inæqualem convertere, quia calor et antecedens et subsequens simul conjugantur; id et in fervoribus autumnalibus, quia fervoribus solstitialibus, et in horis æstivis pomeridianis, quia horis ipsis meridianis ardentiores sentiuntur, manifestum esse; etiam in frigidioribus regionibus debilitatem caloris, mora et longitudine dierum æstivis temporibus quandoque compensari.

(31) At medii potentiam et efficaciam in calore deferendo insignem esse. Hinc enim tempestatum temperiem magnopere variam, ut cœlum, indicibili inconstantia, per dies æstivos algidum nonnihil, per dies hiemales sudum quandoque inveniatur, sole interim iter suum et spatia sua constanter et legitime servante; etiam segetes et uvas, flantibus austris, et cœlo nubiloso, magis maturari. Atque omnem cœli secundum varias annorum revolutiones dispositionem et excretionem, aliquando pestilentem et morbidam, aliquando salubrem et amicam, hinc causam

et originem sumere, medio scilicet aëre variante; quam[1] dispositionem, ex ipsa vicissitudine et alteratione tempestatum diversam, longa fortasse serie colligit.

(32) Successionis vero caloris atque ordinis, quo calor calorem consequitur, ut multiplicem rationem, ita summam virtutem esse. Neque solem tam numerosam et prolificam generationem educere potuisse, nisi corporis solis moventis configuratio versus terram et terræ partes plurimæ inæqualitatis et variationis particeps esset. Nam et circulariter movetur sol, et rapide, et ex obliquo, et se retexit, ut et absens sit et præsens, et propior et remotior, et magis ex perpendiculo et magis ex obliquo, et citius rediens et tardius; [ut][2] neque ullo temporis momento calor emanans a sole sibi constet, neque brevi intervallo usquam (nisi sub ipsis tropicis) se restituat; ut tanta variatio generantis cum tanta varietate generati optime conveniat. Cui addi posse medii sive vehiculi naturam diversissimam. Cætera quoque quæ de inæqualitate et gradibus caloris unici dicta sunt, posse ad vicissitudines et varietates successionis in caloribus diversis referri. Itaque Aristotelem non male generationem et corruptionem rerum obliquæ viæ solis attribuisse, eamque ut efficientem causam earum constituisse, si libidine pronuntiandi, et arbitrum naturæ se gerendi, et res ad placitum suum distinguendi et concinnandi, recte inventum non corrupisset. Illum enim et generationem, et corruptionem (quæ nunquam prorsus privativa, sed generationis alterius prægnans est), inæqualitati caloris solis secundum totum, hoc est, accedentiæ et recedentiæ solis conjunctim, non generationem accedentiæ, corruptionem recedentiæ divisim assignare debuisse; quod pinguiter et ex vulgi fere judicio fecit. Quod si cui mirum videatur, generationem rerum soli attribui, quum sol ignis esse asseratur et sup-

[1] *Quam*. Sic corrigendum, pro vulgato, *quæ*, quod construi nequit. ED.
[2] *Ut* addendum videtur, propter subjunctiva *constet*, *restituat*, quæ sequuntur.

ponatur, ignis autem nil generet; id leviter objici. Somnium enim plane esse illud de heterogenia calorum solis et ignis. Infinitas enim esse operationes, in quibus actio solis et actio ignis conveniant: ut in maturatione fructuum, conservatione plantarum tenerarum et clementiæ cœli assuetarum in regionibus frigidis, exclusione ovorum, restitutione urinarum ad claritatem (calorem enim solis et animalis conjungimus), resuscitatione animalculorum frigore obrigentium, evocatione eorum [1] et vaporum, et id genus. Sed nihilominus ignem nostrum malum mimum esse; nec solis actiones bene imitari, aut prope attingere, quum solis calor tribus dotatus sit proprietatibus quas ignis communis ægre ullo artificio repræsentare possit; primo, quod sit, ob distantiam, gradu ipso minor et blandior (hoc vero ejusmodi esse, ut aliquo modo æquiparari possit; caloris enim talis modus magis incognitus est, quam imparabilis): secundo, per tot et talia media fluens et gliscens, dissimilarem quamdam et generativam vim mutuetur et obtineat; maxime vero, quod tam regulari inæqualitate augeatur, minuatur, accedat, recedat, nunquam vero subsultorie aut præcipitanter sibi succedat. Quæ duo postrema ab igne fere sunt inimitabilia, licet industria perspicaci et perpensa res provehi possit. Atque hujusmodi quædam de diversitate calorum a Telesio dicuntur.

(33) Frigidi autem, contrarii nempe principii, atque dispensationis ejus vix meminit; nisi forte quæ de dispositione materiæ jam secundo loco dicentur [2], ea huic rei satisfacere posse putaverit: quod tamen facere non debuit, quandoquidem frigus nullo modo privationem caloris, sed omnino principium activum, caloris æmulum, et tanquam competitorem, videri voluit. Quæ autem de materiæ dispositione disseruit, eo pertinent ut ostendant

[1] *Eorum*. Sic omnes edd. Aliquid tamen hic deesse videtur. ED.

[2] Vide infra, § 34 seqq.

quomodo materia a calore patiatur, et subigatur, et vertatur, missa frigoris mentione aut cura. De frigore autem (nos enim in omnium inventis summa cum fide, et tanquam faventes, versamur), hujusmodi quædam dicere potuit. Sedem frigidi immotam et fixam ad structuram caloris mobilem et versatilem optime convenire, tanquam incudem ad malleum. Nam si utrumque principium varietatem et alterationem habuisset, genuissent proculdubio entia horaria et momentanea. Etiam immensas regiones calidi (cœlum scilicet) compacta natura globi terræ, et circumjacentium, nonnihil compensari; quum non spatia, sed copia materiæ in spatiis, spectetur; frigidi vero naturam, virtutes, et rationes merito aut silentio præteriri, aut brevi sermone transmitti debere, quum nil certi et explorati de eo haberi possit per experientiam. Habemus enim ignem communem, tanquam solis vicarium, qui caloris naturam manifestet: at Frigidi telluris nulla est substitutio, quæ in manu hominis sit, et adhibeatur præsto ad experimentum. Etenim illos horrores et rigores Frigidi, qui ex globo et ambitu terræ hiemalibus temporibus, et in regionibus frigidissimis exspirant in aërem, tepores plane et balnea esse, præ natura primi frigidi, in visceribus terræ inclusi: ut frigus illud, cujus homines sensum et potestatem habeant, simile quiddam sit ac si calorem nullum alium haberent præter eum, qui a sole æstivis diebus, et in calidis regionibus, emanat; qui ad ignes fornacis ardentis collatus, refrigerium quoddam censeri possit. Sed in iis quæ subdititia sunt, minus morandum.

(34) Videndum igitur deinceps, qualia sint ea quæ a Telesio dicuntur circa dispositionem materiæ, in quam calor agat; cujus ea est vis, ut actionem ipsam caloris promoveat, impediat, immutet. Ejus ratio quadruplex. Prima differentia sumitur ex calore præinexistente, aut non præinexistente. Secunda, ex copia aut paucitate ma-

teriæ. Tertia, ex gradibus subactionis. Quarta, ex clausura, vel apertura corporis subacti.

(35) Quod ad primam attinet, supponit Telesius in omnibus entibus, quæ nobis cognita sunt, subesse atque latitare calorem nonnullum, licet ad tactum minime deprehendatur, qui calor cum novo aut subveniente calore conjungitur; quin et ipse ab eodem adventitio calore ad actiones suas peragendas etiam in proprio modulo excitatur atque incenditur. Hujus rei argumentum esse insigne, quod nullum scilicet sit ex entibus, non metallum, non lapis, non aqua, non aër, quod non ex attactu, atque etiam ab admotione ignis, aut corporis calidi, calescat. Quod factum iri verisimile non est, nisi calor præinexistens et latens præparatio quædam esset ad calorem novum et manifestum. Etiam illud magis et minus, nempe facilitatem aut tarditatem in calore concipiendo, quod in entibus invenitur, secundum modum caloris præinexistentis competere. Aërem enim parvo calore tepescere, atque eo, qui in corpore aquæ non percipiatur, sed sensum fugiat; etiam aquam citius tepescere, quam lapidem, aut metallum, aut vitrum. Nam quod aliquod ex istis, metallum scilicet aut lapis, citius tepescere videatur quam aqua, id tantum in superficie fieri, non in profundo; quia corpora consistentia minus communicabilia sunt in partibus suis, quam liquida. Itaque extima metalli citius calefieri quam extima aquæ, universam autem molem, tardius.

(36) Secunda differentia ponitur in coacervatione et exporrectione materiæ. Ea si densa fuerit, fit ut caloris vires magis uniantur, et per unionem magis augeantur et intendantur; contra, si laxior fuerit, ut magis disgregentur, et per disgregationem magis minuantur et enerventur. Itaque fortiorem esse calorem metallorum ignitorum, quam aquæ ferventis, etiam quam flammæ ipsius, nisi quod flamma per tenuitatem magis subintret. Nam flammam carbonum sive lignorum, nisi flatu excitetur, ut

per motum facilius impellatur et penetret, non admodum furere; quin et nonnullas flammas (qualis est spiritus vini, inflammati præsertim in exigua quantitate et dispersa) adeo lenis caloris esse, ut ad manum fere toleretur.

(37) Tertia differentia, quæ sumitur ex subactione materiæ, multiplex est; gradus enim subactionis memorantur ab eo quasi septem : quorum primus est, lentor, qui est dispositio materiæ exhibens corpus ad majorem violentiam nonnihil obsequens, et compressionis, et præcipue extensionis patiens, flexibile denique aut ductile; secundus, mollities, quum majore violentia nil opus est, sed corpus etiam levi impulsione, atque ad tactum ipsum sive manum cedit absque evidenti renitentia; tertia[1], viscositas sive tenacitas, quæ est principium quoddam fluoris : videtur enim corpus viscosum ad contactum et complexum alterius corporis incipere fluere et continuari, nec se ipso finiri, licet sponte et ex sese non fluat; fluidum enim sui sequax est, viscosum alterius magis : quarta, ipse fluor, quum corpus spiritus interioris particeps in motu versatur libens et seipsum sequitur, atque ægre definitur, aut consistit; quinta, vapor, quum corpus attenuatur in intactile, quod etiam majore cum agilitate et mobilitate cedit, fluit, undulat, trepidat; sexta, halitus, qui vapor est quidam magis coctus et maturus, et ad igneam naturam recipiendam subactus; septima, aër ipse : aërem autem contendit Telesius omnino calore nativo, neque eo parvo aut impotenti, præditum esse; quod, etiam in frigidissimis regionibus, aër nunquam congelatur aut concrescit. Etiam illud evidenti indicio esse, aërem in natura propria calidum esse, quod omnis aër clausus, et ab universitate aëris divulsus, et sibi permissus, teporem manifeste colligit, ut in lana et rebus fibro-

[1] *Tertia*, et infra *quarta*..... *septima*, etc. Sic omnes edd. pro *tertius*, etc., in masculino genere, quod scribi deberet, ut supra : *primus*, *secundus*, intellecto *gradus*. Hoc non nisi manifesto scriptoris memoriæ lapsu fieri potuit. Si tamen fœmineum servaveris, intelligendum *subactio*. EDITOR.

sis. Etiam in locis clausis et angustis aërem ad respirationem sentiri quodam modo suffocativum, quod a calido est. Atque hæc propterea fieri, quod aër clausus sua natura uti incipiat, quum aër foras et sub dio refrigeretur a frigore, quod globus terræ perpetuo immittit et efflat. Quin etiam aërem nostrum communem tenui quadam cœlestium dote insigniri, quum habeat nonnihil in se lucis; quod ex visu animalium, quæ noctu et in locis obscuris cernere possunt, ostenditur. Atque talis est Telesio dispositionis materiæ series, in mediis videlicet: siquidem extrema, videlicet, ex altera parte, corpora dura et rigida, ex altera, ignis ipse, tanquam termini mediorum, non recensentur.

(38) Sed præter hosce gradus simplices, magnam aucupatur diversitatem in dispositione materiæ ex corpore similari et dissimilari, quum scilicet portiones materiæ in uno corpore compositæ et coadunatæ, vel ad unum ex gradibus supradictis æqualiter referri possunt, vel ad diversa impariter. Longe enim maximam inde sequi in operatione caloris differentiam. Itaque quartam illam differentiam necessario adhiberi ex natura ac etiam positura corporis, in quod calor agat, clausa, aut porosa et aperta. Quando enim in aperta et exposita operatur calor, operatur seriatim et per singula, attenuando et simul educendo et separando; quum vero in occlusa et compacta, operatur secundum totum, et secundum massam, nulla facta jactura caloris, sed calore novo et vetere se conjungentibus et plane conspirantibus: unde fit ut potentiores et magis intrinsecas et exquisitas alterationes et subactiones conficiat. Verum de hoc plura mox dicentur, quum de modo subactionis disseremus[1].

(39) Sed interim satagit et æstuat Telesius, et miris modis implicatur, ut expediat modum divortii et separationis qualitatum suarum primarum connaturalium, ca-

[1] Vid. infra, § 40 seqq.

loris, lucis, tenuitatis, et mobilitatis, ac quaternionis oppositæ, prout corporibus accidunt; quum corpora alia inveniantur calida, aut ad calorem optime præparata, sed eadem inveniantur quoque densa, quieta, nigra; alia tenuia, mobilia, lucida sive alba, sed tamen frigida; et similiter de cæteris, una quapiam qualitate in rebus existente, reliquis non competentibus; alia vero duabus ex istis naturis participent, duabus contra priventur, varia admodum permutatione et consortio. Qua in parte Telesius non admodum feliciter perfungitur, sed more adversariorum suorum se gerit; qui, quum prius opinantur quam experiuntur, ubi ad res particulares ventum est, ingenio et rebus abutuntur, atque tam ingenium quam res misere lacerant et torquent; et tamen alacres et (si ipsis credas) victores, suo sensu utcumque abundant. Concludit autem rem per desperationem, et votum, illud significans, licet et caloris vis et copia, et materiæ dispositio, crasso modo, et secundum summas distingui et terminari possint; tamen exactas et accuratas eorum rationes, et distinctos et tanquam mensuratos modos extra inquisitionis humanæ aditus sepositos esse; ita tamen, ut (quo modo inter impossibilia) diversitas dispositionis materiæ melius, quam caloris vires et gradus, perspici possit; atque nihilominus in his ipsis (si qua fata sinant) humanæ et scientiæ et potentiæ fastigium et culmen esse. Postquam autem desperationem plane professus esset, tamen in vota precesque non cessat. Ita enim dixit: « Qui[1] porro calor vel quantus, hoc est, quod caloris robur, et quæ ejus copia, quam terram et quæ entia in qualia invertat, minime inquirendum videtur, ut quod homini nulla (ut nobis videtur) innotescere queat ratione. Quî enim vel caloris vires, et calorem ipsum veluti in gradus partiri, vel materiæ cui inditus est copiam quantitatemque distincte percipere, et certis deter-

[1] *Qui*, etc. Hæc Telesius, *De rerum Natura*, etc., lib. I, c. 17, init. EDIT.

est, quod se excitans, magno impetu calidum rejicit, et fugit, et in se vertit. Alter canon est, quod in aperto sequitur ejectio; in clauso, versio. Hoc autem insigniter conspici in vasibus occlusis, ubi emissio corporis attenuati (quod spiritum fere vocamus) prohibita et retrusa profundas et intrinsecas in corporibus alterationes et fermentationes generat. At hoc ipsum similiter fieri, quum corpus ob partium compactionem sibi ipsi instar vasis occlusi est.

(44) Atque hæc sunt quæ Telesio, et fortasse Parmenidi, circa rerum principia, visa sunt; nisi quod Telesius hylen addidit de proprio, peripateticis scilicet notionibus depravatus.

(45) Atque similia veri fuissent, quæ a Telesio dicuntur, si homo tollatur e natura et simul artes mechanicæ quæ materiam vexant; atque fabrica mundi simpliciter spectetur. Nam pastoralis quædam videtur ista philosophia, quæ mundum contemplatur placide, et tanquam per otium: siquidem de systemate mundi disserit non male, de principiis imperitissime.

(46) Quin et in ipso quoque systemate ingens est lapsus, quod tale constituat systema, quod videri possit æternum, nec supponat chaos, et mutationes schematismi magni. Sive enim ea est Telesii philosophia, sive Peripateticorum, sive quæ alia, quæ in eum modum systema instruat, libret, muniat, ut non videatur fluxisse a chao; ea levior philosophia videtur, atque omnino ex angustiis pectoris humani. Nam omnino secundum sensum philosophanti materiæ æternitas asseritur, mundi (qualem eum intuemur) negatur: quod et priscæ sapientiæ, et ei qui ad ipsam proxime accedit, Democrito, visum est. Idem Sacræ Litteræ testantur. Illud præcipue interest, quod illæ etiam materiam a Deo, hi ex sese statuunt. Tria enim videntur esse dogmata, quæ scimus ex fide, circa hanc rem: primo, quod materia creata sit ex ni-

hilo; secundo, quod eductio systematis fuerit per verbum omnipotentiæ, neque quod materia se ipsa eduxerit e chao in schematismum illum; tertio, quod schematismus ille (ante prævaricationem) fuerit optimus ex iis quæ materia (qualis creata erat) suscipere posset. At philosophiæ illæ ad nullum horum adscendere potuerunt. Nam et creationem ex nihilo exhorrent, et hunc schematismum post multas ambages et molimina materiæ eductum sentiunt; nec de optimitate laborant, quum schematismus asseratur occiduus et variabilis. In his itaque Fidei, atque ejus firmamentis standum. Utrum vero materia illa creata, per longos seculorum circuitus, ex vi primo indita, se in illum optimum schematismum colligere et vertere potuisset (quod missis ambagibus ex verbi imperio continuo fecit), non inquirendum fortasse est. Tam enim est miraculum, et ejusdem omnipotentiæ, repræsentatio temporis, quam efformatio entis. Videtur autem natura divina utraque omnipotentiæ emanatione se insignire voluisse: primo operando omnipotenter super ens et materiam, creando scilicet ens e nihilo; secundo, super motum et tempus, anticipando ordinem naturæ et accelerando processum entis. Verum hæc ad parabolam de Cœlo pertinent, ubi, quæ nunc breviter perstringimus, fusius disseremus.

(47) Itaque ad principia Telesii pergendum. Atque utinam hoc saltem semel et inter omnes conveniret, ne aut ex non entibus entia, aut ex non principiis principia, constitui placeret, neque manifesta recipiatur contradictio. Principium autem abstractum non est ens; rursus ens mortale non est principium: ut necessitas plane invincibilis hominum cogitationes (si sibi constare velint) compellat ad atomum, quod est verum ens, materiatum, formatum, dimensum, locatum, habens antitypiam, appetitum, motum, emanationem. Idem per omnium corporum naturalium interitus manet inconcussum et

æternum. Nam, quum tot et tam variæ sint corporum majorum corruptiones, omnino necesse est, ut, quod tanquam centrum manet immutabile, id aut potentiale quiddam sit, aut minimum. At potentiale non est: nam *potentiale primum* reliquorum quæ sunt potentialia simile esse non potest, quæ aliud actu sunt, aliud potentia; sed necesse est ut plane abstractum sit, quum omnem actum abneget, et omnem potentiam contineat. Itaque relinquitur ut illud immutabile, sit *minimum;* nisi forte quis asserat omnino principia nulla existere, sed rem alteram alteri pro principiis esse, legem atque ordinem mutationis constantia esse et æterna, essentiam ipsam fluxam et mutabilem. Atque satius foret hujusmodi quiddam diserte affirmare, quam studio æternum aliquod principium statuendi, in durius incommodum incidere, ut idem principium ponatur phantasticum. Illa enim prior ratio aliquem exitum habere videtur, ut res mutentur in orbem; hæc prorsus nullum, quæ notionalia et mentis adminicula habet pro entibus. Et tamen quod hoc ipsum nullo modo fieri possit, postea docebimus. Telesio tamen hyle placuit, quam ex juniore ævo postnatam in Parmenidis philosophiam transtulit.

(48) At certamen instituit Telesius agentium suorum principiorum, mirum, et plane iniquum, et copiis et genere bellandi.

(49) Nam, quod ad copias attinet, terra ei est unica, at cœli exercitus ingens; etiam terra puncti fere instar, cœli vero spatia et regiones immensæ. Neque huic incommodo illud subvenire queat, quod terra et connaturalia ejus ex materia maxime compacta asserantur, cœlum contra et ætherea ex materia maxime explicata. Licet enim plurimum certe intersit, tamen hæc res nullo modo copias vel longo intervallo æquabit. At robur dogmatis Telesii versatur in hoc vel præcipue, si tanquam æqualis portio hyles (secundum quantum, non secundum expor-

rectionem) utrique principio agenti assignetur, ut res durare possint, et systema constitui et stabiliri. Quicumque enim cum Telesio sentiet in cæteris, et exsuperantiam hyles, præsertim tam amplo excessu in uno principio ad alterum, recipiet; hærebit, nec se omnino explicabit. Itaque in dialogo Plutarchi *De facie in orbe lunæ*, sana mente proponitur illa consideratio, non esse verisimile, in dispersione materiæ, naturam quicquid compacti corporis erat in unicum terræ globum conclusisse, tot interim volventibus globis astrorum. Huic vero cogitationi tam immoderate indulsit Gilbertus, ut non solum terram et lunam, sed complures alios globos solidos et opacos, per expansionem cœli, inter globos lucentes, sparsos assereret. Quin et ipsi Peripatetici, postquam cœlestia suo statu, sublunaria autem per successionem et renovationem æterna posuissent, non confisi sunt se hoc dogma tueri posse, nisi elementis veluti æquas materiæ portiones assignassent. Hoc est enim illud, quod de decupla illa portione, qua ambiens elementum interius elementum superet, consomniant. Neque ista eo adducimus, quod nullum ex iis nobis placeat, sed ut ostendamus inopinabile quiddam esse; atque cogitationem prorsus male mensuratam, si quis terram contrarium agens cœlo principium statuat: quod Telesius fecit.

(50) Atque hoc ipsum durius multo invenitur, si quis, præter quantum ipsum, disparem virtutem et actum cœli et terræ intueatur. Perdita enim omnino sit dimicationis conditio, si ex altera parte telorum hostilium ictus perferantur, ex altera non pertingant, sed citra cadant. At liquet plane solis vires in terram mitti: terræ autem vires usque ad solem pervenire nemo spondeat. Etenim inter omnes virtutes quas natura parit, illa lucis et umbræ longissime emittitur, et maximo spatio sive orbe circumfunditur. Umbra autem terræ citra solem terminatur, quum lux solis, si terra diaphana esset, globum terræ

transverberare possit. Nominatum calidum, frigidum (de quibus nunc est sermo) nunquam deprehenduntur tam magna spatia vincere, in virtute sua perferenda, quam lux et umbra. Itaque si umbra terræ non pertingit ad solem, multo minus frigidum terræ eo adspirare posse consentaneum est. Id si ita sit, nempe ut sol et calidum in quædam corpora media agat, quo contrarii principii virtus non adscendat, nec ullo modo eorum actum impediat; necesse est ut illa (sol, inquam, et calidum) proxima quæque occupent, et dein remotiora quoque conjungant, ut tandem futura sit Heracliti conflagratio, solari et cœlesti natura gradatim versus terram et confinia ejus descendente et magis appropinquante. Neque illa admodum conveniunt, ut vis illa naturam suam imponendi et multiplicandi, et alia in se vertendi, quam Telesius principiis attribuit, non operetur in similia æque aut magis, quam in contraria; ut cœlum jam excandescere debuerit, et stellæ inter se committi.

(51) Verum, ut propius accedamus, quatuor omnino demonstrationes proponendæ videntur, quæ Telesii philosophiam de principiis plane convellere et destruere possint, etiam singulæ, multo magis conjunctæ. Harum prima est, quod inveniantur in rebus nonnullæ actiones et effectus, etiam ex potentissimis et latissime diffusis, quæ ad calorem et frigus nullo modo referri possint. Proxima, quod inveniantur naturæ nonnullæ, quarum calor et frigus sint effectus et consecutiones; neque id ipsum per excitationem caloris præinexistentis, aut admotionem caloris advenientis, sed prorsus per quæ calor et frigus in primo *esse* ipsorum indantur et generentur: itaque principii ratio in iis ex utraque parte deficit, tum quia aliquid non ex ipsis, tum quia ipsa ex aliquo. Tertia, quod etiam ea quæ a calore et frigore originem ducunt (quæ certe sunt quamplurima), tamen procedunt ab illis, tanquam ab efficiente et organo, non tanquam a causa

propria et intima. Postremo, quod conjugatio illa quatuor connaturalium omnino permiscetur et confunditur. Quare de his sigillatim dicemus.

(52) Atque alicui fortasse vix operæ pretium videri possit, nos in philosophia Telesii arguenda tam diligenter versari, philosophia scilicet non admodum celebri aut recepta. Verum nos hujusmodi fastidia nil moramur. De Telesio autem bene sentimus, atque eum ut amantem veritatis, et scientiis utilem, et nonnullorum placitorum emendatorem, et novorum hominum primum, agnoscimus. Neque tamen nobis cum eo res est tanquam Telesio, sed tanquam instauratore philosophiæ Parmenidis, cui multa debetur reverentia. Sed illud in primis in causa est, quod hæc fusius agamus, quod in eo, qui primus nobis occurrit, complura disserimus, quæ ad sequentium sectarum (de quibus postmodum tractandum erit) redargutionem transferri possint, ne sæpius eadem dicere sit necesse. Sunt enim errorum (licet diversorum) fibræ miris modis inter se implicatæ et intextæ, quæ tamen sæpenumero una redargutione, tanquam falce, demeti et succidi possint.

(53) Verum, ut occœpimus dicere, videndum quales inveniantur in rebus virtutes et actiones, quæ ad calidum et frigidum nullo rerum consensu aut ingenii violentia trahi possint.

(54) Primo itaque sumendum, quod a Telesio datur, materiæ summam æternum constare, nec augeri aut minui. Hanc ille dotem, qua materia se servat et sustinet, transmittit, ut passivam, et tanquam ad rationem quanti potius, quam ad formam et actionem, pertinentem, ac si nihil opus esset eam calori et frigori deputare, quæ agentium tantum formarum et virtutum fontes ponuntur; materiam enim non simpliciter, sed omni agente virtute destitui et exui. Atque hæc asseruntur magno mentis errore, et prorsus mirabili, nisi quod consensus atque opi-

nio pervulgata et inveterata miraculum tollit. Nil enim simile fere inter errores reperitur, quam ut quis virtutem istam materiæ inditam, per quam ipsa se ab interitu vindicat (adeo ut minima quæque materiæ portio, nec universa mundi mole obrui, nec omnium agentium vi et impetu destrui, aut ullo modo annihilari, et in ordinem redigi queat, quin et spatii nonnihil occupet, et renitentiam servet cum dimensione impenetrabili, et ipsa vicissim aliquid moliatur, nec se deserat), pro agente virtute non habeat; quum contra sit omnium virtutum longe potentissima, et plane insuperabilis, et veluti merum fatum et necessitas. Hanc autem virtutem nec conatur Telesius ad calidum et frigidum referre. Atque hoc recte: neque enim scilicet aut incendium, aut torpor, et congelatio huic rei aliquid addunt vel detrahunt, nec super eam aliquid possunt, quum ipsa interim et in sole, et ad centrum terræ, et ubique vigeat. Sed in eo lapsus videtur, quod molem materiæ certam et definitam agnoscit; at virtutem, qua se numeris suis tueatur, cæcutit, eamque (profundissimis Peripateticorum tenebris immersus) accessorii loco ducit, quum sit maxime principalis, corpus suum vibrans, aliud submovens, solida et adamantina in seipso, atque unde decreta et possibilis et impossibilis emanant auctoritate inviolabili. Schola itidem vulgaris eam facili verborum complexu pueriliter prensat, satisfactum huic cogitationi putans, si duo corpora in eodem loco non posse esse pro canone ponat; virtutem autem istam, atque ejus modum, nunquam apertis oculis contemplatur, et ad vivum dissecat; parum scilicet gnara, quanta ex ea pendeant, et qualis lux inde scientiis exoriatur. Verum (quod nunc agitur) ista virtus quantacumque extra Telesii principia cadit.

(55) Transeundum jam ad virtutem illam, quæ ad priorem hanc est tanquam antistropha, eam scilicet quæ nexum materiæ tuetur. Ut enim materia a materia obrui

non vult, ita nec materia a materia divelli. Atque nihilominus utrum hæc naturæ lex sit æque ac illa altera peremptoria, magnam habet dubitationem. Telesio enim, quemadmodum et Democrito, vacuum coacervatum et sine meta dari placuit, ut entia singularia contiguum suum deponant nonnunquam et deserant, ægre (ut aiunt) et illibenter, sed majore nempe aliqua violentia domita et coacta; idque ille nonnullis experimentis demonstrare contendit, ea potissimum adducens, quæ passim citantur ad abnegandum et refellendum vacuum, eaque tanquam extrahens et amplians eo modo, ut entia videri possint, in levi aliqua necessitate posita, contiguum illud tenere; sin majorem in modum torqueantur, vacuum admittere: sicuti in clepsydris aqueis, in quibus, si foramen per quod aqua descendere possit minutius sit, spiraculo egebunt ut aqua descendat; sin latius, etiam absque spiraculo aqua in foramen majore mole incumbens, et vacuum supra nil morata, deorsum fertur. Similiter in follibus, in quibus, si eos[1] comprimas et occludas, ut nullus illabenti aëri aditus pateat, ac postea eleves et expandas, si pellis gracilis sit et debilis, dirumpitur pellis; si crassa et frangi inepta, non item; et alia hujusmodi. Verum experimenta ista nec exacte probata sunt, nec inquisitioni omnino satisfaciunt, aut quæstionem terminant, atque licet per illa Telesius se addere rebus et inventis putet, et quod ab aliis confusius observatum est, subtilius distinguere nitatur, tamen nullo modo par rebus evadit, nec exitum rei evolvit, sed in mediis prorsus deficit; quod ex more est et ipsi et Peripateticis, qui ad experimenta contuenda instar noctuarum sunt, neque id tam ob facultatis imbecillitatem, sed ob cataractas opinionum, et contemplationis plenæ et fixæ impatientiam. Quæstio vero ista (ex maxime arduis), quousque detur vacuum, et ad quæ spatia fieri possit seminum vel coitio vel distractio, et quid sit

[1] Vulgo *ea*, manifesto mendo, quum *follis* sit vox masculina.

in hoc genere peremptorium, et invariabile, ad locum ubi de vacuo tractandum erit, rejicimus. Neque enim multum interest ad id quod nunc agitur, utrum natura vacuum penitus respuat, an entia (ut emendatius se loqui putat Telesius) mutuo contactu gaudeant. Illud enim planum facimus, istam sive vacui fugam, sive contactus cupidinem, nullo modo a calido et frigido pendere, nec a Telesio ipsi adscribi, nec ex rerum ulla evidentia illis adscribi posse; quum materia loco mota aliam prorsus materiam trahat, sive illa sit calida sive frigida, sive liquida sive sicca, sive dura sive mollis, sive amica sive inimica, adeo ut corpus calidum, corpus gelidissimum citius attraxerit ut ei adsit, quam se ab omni corpore disjungi et deseri patiatur. Nam vinculum materiæ fortius est, quam dissidium calidi et frigidi; et sequacitas materiæ non curat diversitatem formarum specialium. Itaque nullo modo hæc virtus nexus ab illis principiis calidi et frigidi.

(56) Sequuntur virtutes duæ invicem oppositæ, quæ regnum hoc principiorum (ut videri possit) ad calidum et frigidum detulerunt, sed jure male enucleato: eas dicimus, per quas entia se aperiunt et rarefaciunt, dilatant et expandunt, ita ut majus spatium occupent, et se in majorem sphæram conjiciant; aut rursus se claudunt et condensant, coarctant et contrahunt, ita ut spatiis decedant, et in minorem sphæram se recipiant. Ostendendum itaque est, quatenus ista virtus a calido et frigido ortum habeat, et quatenus seorsum moretur, nec cum illa rationes misceat. Atque verissimum est, quod affirmat Telesius, rarum et densum, caloris et frigoris esse veluti opificia propria: longe enim maximæ sunt illorum partes ad hoc, ut corpora majus et minus spatium occupent; sed tamen confusius ista accipiuntur. Videntur enim corpora quandoque ab una spatiatione naturali in alteram migrare et se transferre, idque libenter et tanquam volentia, et formam mutantia; quandoque autem, tantum-

modo a naturali spatiatione depulsa, et manente forma veteri, in consuetam spatiationem reverti. Atque virtus illa progressiva in novum spatium a calido et frigido fere regitur; at virtus altera restitutiva non item: siquidem expandit se aqua in vaporem et aërem, oleum similiter et pinguia, in halitum et flammam ex vi caloris; nec (si perfecte transmigraverint) reverti satagunt. Quin et aër ipse ex calore intumescit et extenditur: quod si migratio fuerit semiplena, post caloris abscessum, in se facile recidit; ut etiam in virtute restitutiva partes frigoris et caloris sint nonnullæ. At quæ non mediante calore, sed violentia aliqua extensa sunt et distracta, etiam absque ulla frigoris accessione, aut diminutione caloris, in priora spatia (cessante violentia) cupidissime revertuntur; ut in exsuctione ovi vitrei, et follibus levatis. Id vero in solidis et crassis longe evidentius est. Nam si distendatur pannus vel chorda, remota vi, magna velocitate resiliunt; atque eadem est compressionis ratio. Nam aër violentia aliqua contrusus et incarceratus multo conatu erumpit; atque adeo omnis ille motus mechanicus, quo durum a duro percutitur, qui vulgo motus violenti nomine appellatur, per quem res solidæ mittuntur et volant per aërem et aquam, nihil aliud est, quam nixus partium corporis emissi ad se expediendum a compressione; et tamen nusquam hic apparent vestigia calidi et frigidi. Neque est, quod quis argutetur ex doctrina Telesii hoc modo, ut dicat: esse singulis spatiationibus naturalibus assignatam portionem quamdam calidi et frigidi, ex certa quadam analogia; itaque fieri posse ut tametsi nihil addatur caloris, tamen si spatia materiati extendantur aut contrahantur, res eodem recidat, quia plus et minus imponitur materiæ in spatio, quam pro ratione caloris et frigoris. Verum ista licet non absurda dictu, tamen sunt eorum, qui semper aliquid comminisci solent, ut quod semel visum est teneant, nec naturam et

res persequuntur. Nam si addatur calor et frigus hujusmodi corporibus extensis aut compressis, idque majore mensura, quam pro ratione et natura corporis ipsius, veluti si pannus ille tensus calefiat ad ignem, tamen nullo modo rem compensabit, nec impetum restitutionis exstinguet. Itaque planum jam fecimus, istam virtutem spatiationis, ex calore et frigore in parte notabili non pendere, quum tamen sit ipsa illa virtus, quæ plurimum auctoritatis his principiis tribuerit.

(57) Sequuntur duæ virtutes, quæ omnibus in ore sunt, atque longe et late patent, per quas scilicet corpora massas sive congregationes majores rerum connaturalium petunt, in quarum observatione, ut in reliquis, aut nugantur homines, aut plane aberrant. Schola enim communis satis habet si motum naturalem a violento distinguat; et gravia deorsum, levia sursum ferri ex motu naturali pronuntiet. Verum parum proficiunt ad philosophiam hujusmodi speculationes. Ista enim *natura*, *ars*, *violentia*, compendia verborum sunt, et nugæ. Debuerunt autem hunc motum non tantum ad naturam referre, sed etiam affectum et appetitum particularem et proprium corporis naturalis in hoc ipso motu quærere. Sunt enim et alii motus complures naturales ex passionibus rerum longe diversis. Itaque res secundum differentias proponenda est. Quin et ipsi illi motus, quos violentos appellant, magis secundum naturam appellari possint, quam iste quem vocant naturalem; si sit illud secundum naturam, quod est fortius, aut etiam quod est magis ex ratione universi. Nam motus iste adscensus et descensus, non admodum imperiosus est, nec etiam universalis, sed tanquam provincialis et secundum regiones; quin et aliis motibus obsequens et subjectus. Quod vero gravia deorsum ferri aiunt, levia sursum, idem est ac si dicerent. gravia esse gravia, levia levia: quod enim prædicatur, id ex vi ipsa termini in subjecto assumitur. Si vero per

grave, densum, per leve, rarum intelligunt, promovent nonnihil, ita tamen ut ad adjunctum et concomitans potius, quam ad causam, rem deducant. Qui vero gravium appetitum ita explicant, ut ad centrum terræ illa ferri contendant, levia ut ad circumferentiam et ambitum cœli, tanquam ad loca propria; asserunt certe aliquid, atque etiam ad causam innuunt; sed omnino perperam. Loci enim nullæ sunt vires, neque corpus nisi a corpore patitur; atque omnis incitatio corporis, quæ videtur esse ad se collocandum, appetit atque molitur configurationem versus aliud corpus, non collocationem aut situm simplicem.

NOVA ATLANTIS.

(Opus imperfectum, a Fr. Bacono, anglice primum, deinde latine scriptum; a Guil. Rawley editum, anglice ann. 1627, latine ann. 1638.)

GUIL. RAWLEY PRÆMONITIO.

LECTORI S.

Fabulam hanc *Novæ Atlantidis* eo animo confinxit honoratissimus auctor, ut in ea modulum quemdam et descriptionem Collegii ad interpretationem naturæ et operum magnitudinem ac potentiam instituti exhiberet; idque nomine Domus Salomonis, sive Collegii operum sex dierum, insigniret. Atque eousque sermonis filum produxit, donec hoc conficeret. Modulus (fateor), pro more poëtices, grandior et celsior est, quam qui, in omnibus, imitationi pateat; verumtamen, in plerisque, industria hominum sibi non diffidat. In animo etiam habuit, hac ipsa in fabula, librum *De legibus, sive de optimo civitatis statu*, exarasse; sed quum opus hoc prolixum futurum prævideret, necnon Historiæ naturalis colligendæ, aliarumque *Instaurationis* partium contexendarum (quas longe potiores duxit) desiderio abriperetur: hic pedem fixit. Hæc habui in mandatis; lege, et vale.

An. 1637.

Guil. RAWLEY.

NOVA ATLANTIS.

(1) Navigavimus e Peruvia, ubi per annum integrum commorati sumus: petebamus autem Chinam, et Japoniam, commeatum in duodecim menses nobiscum portantes; atque per spatium quinque mensium, et amplius, ventis secundis ab ortu flantibus, licet lenioribus et remissioribus, usi sumus. Tum vero vertit se ventus, et ab occidente per multos dies constanter spiravit; adeo ut progredi lente admodum possemus, atque de reditu quandoque cogitaremus. Sed tunc rursus orti sunt austri fortes et vehementes, cum inclinatione nonnulla in orientem; qui nos (quantum fieri potuit) contra nitentes, versus septentrionem compulerunt: quo tempore commeatus noster (etsi parce admodum eum distribuissemus) penitus absumptus. Itaque quum nos ipsos in medio vastissimi[1] per universum orbem aquarum eremi positos videremus absque commeatu, perditos nos plane putabamus, et mortem propinquam exspectabamus. Attamen corda nostra et voces ad Deum in cœlis levavimus, qui mirabilia sua in profundis monstrat; eum precantes, pro misericordia sua, ut, quemadmodum in principio congregationes aquarum mandavit, et aridam apparere fecerat, ita nunc quoque terram nobis ostenderet, ne periremus. Contigit autem, ut die sequente, sub vesperi, intra modicam distantiam, cerneremus, septentrionem versus, tanquam nubes spissas: quæ nobis de terra spem injecerunt, satis gnaris, tractum illum maris australis penitus incognitum fuisse; atque insulas, et continentes, adhuc non detectas, complecti potuisse. Itaque cursum, tota illa nocte, eo direximus, ubi terra se, ut conjiciebamus, ostenderat; atque, illucescente die postero, manifestum fuit, id quod

[1] Sic ed. princeps. Aliæ *vastissimæ*, quod *eremus* fœmineo generi vulgo tribuitur. EDITOR.

videramus, terram revera fuisse, depressam quidem et sylvosam, quod eam magis obscuram monstraverat. Atque post sesqui-horæ navigationem portum tutum appulimus; portum urbis cujusdam, non magnæ quidem, sed pulchre exstructæ, et quæ, ex qua parte mare spectabat, elegantiam magnam præ se tulit. Nos vero singula momenta tarda æstimantes, quibus a terra abessemus, ad littus properavimus, et ad descensum in terram nos comparavimus. Confestim autem vidimus nonnullos ex populo urbis, cum bacillis in manibus, qui nutu et signis nos in terram descendere prohibuerunt, absque tamen clamoribus, aut ferocia. Unde haud parum contristati, quid faciendum esset apud nos deliberamus. Interim perrexit versus nos scapha haud magna, octo circiter viros vehens, quorum unus in manu gestabat baculum ex arundine lutea, ad utrumque finem cæruleo colore imbutum; qui navem nostram fidenter conscendit. Quumque vidisset unum e nostris obviam illi prodeuntem, e sinu extraxit rotulum quemdam pergamenæ (sed pergamena nostra paulo flavioris, atque ad instar foliorum codicillorum splendentis, alias autem mollis satis et flexibilis), eique in manum dedit, qui primus e nostris se obtulerat. In quo rotulo, lingua Hebraica prisca, Græca quoque prisca, Latina satis pura, et Hispanica, scripta erant hæc verba: « In terram ne descendatis; nedum quispiam « e vestris. Quin et discessum ab his oris maturate, intra « sexdecim dies, nisi licentia vobis diutius morandi con- « cedatur. Interea, si aqua vobis opus sit dulci, aut « commeatu, aut medicina, et curatione pro ægrotis, « aut si navis vestra reparatione indigeat, singula, qui- « bus caretis, in scriptis exhibete. Nos autem officiis ul- « lis misericordiæ vobis non deerimus. » Rotulus iste sigillo firmatus erat ex alis Cherubim, minime expansis, sed deorsum pendentibus, et juxta eas, cruce. Hoc tradito, minister ille discessit; et unum ex famulitio suo nobis-

cum reliquit, qui responsum nostrum reportaret. Quum jam apud nos de hac re deliberaremus, timidi et anxii hærebamus. Arceri a descensu in terram, et moneri de præpropero nostro discessu, male nos afflixerunt. Contra, quum videremus populum illum linguas externas callere, tantaque humanitate præditum esse, consolationi nobis erat non exiguæ; ante omnia, signum crucis, instrumento appositum, singulari gaudio nos affecit, tanquam salutis augurium manifestum. Responsum a nobis est lingua Hispanica, navem nostram satis commode se habere, quandoquidem malacias, et ventos contrarios potius experti essemus, quam tempestates; quantum ad ægrotos nostros, eos plurimos esse, quin et graviter laborantes, ita ut, nisi descensus in terram illis permitteretur, de vita periclitarentur. Alia quibus carebamus, speciatim exhibuimus, addentes, adesse nobis merces pauculas, quas si eis emere placeret, necessitatibus nostris subveniri posse, ne illis oneri essemus. Obtulimus servo præmium exiguum in ducatis, et holoserici charmosyni parcellam quæ ministro superiori offerretur; sed ille non accepit : imo, vix adspicere sustinuit; atque ita in alia parva scapha, quæ ad eum missa fuit, discessit.

(2) Tribus plus minus horis elapsis postquam servus responsum nostrum accepit, lembo versus nos devectus est vir (ut videbatur) ex magistratibus. Indutus erat toga cum manicis amplis, ex cameloto, coloris cærulei pulcherrimi, splendidioris multo quam nos in Europa habemus; tunica interior viridis erat; et similiter galerus ejus, qui factus erat in figuram turbani, eleganter compositi, neque prægrandis, qualia solent esse Turcica; atque capillorum suorum cincinni infra oram turbani dependebant. Vir sane adspectu venerabilis. Vectus est in lembo, aliqua ex parte inaurato, quatuor solummodo viris in eodem lembo comitatus. Alius autem a tergo sequebatur, in quo erant viri circiter viginti. Quamprimum intra spiculi jac-

tum venisset, signis quibusdam e lembo moniti sumus, ut aliquos e nostris ad illum mitteremus : id quod statim fecimus, in navis nostræ scapha virum ex nostris (uno excepto) primarium mittentes, et quatuor cum illo. Quumque circiter sex virgatas a lembo abessemus, jubebant ut nos sisteremus, nec propius accederemus : quod et fecimus. Tum vero vir quem modo descripsi, in pedes se erexit, et alta voce Hispanice interrogavit : Num Christiani estis? Respondimus Christianos nos esse ; minus metuentes, quia signum crucis in instrumento illo videramus. Ad quod responsum, dexteram ille versus cœlum sustulit, et deinde leniter ad os suum adduxit : qui gestus in usu illis est quum Deo gratias agunt. Tunc autem perrexit : « Si jurabitis (unusquisque vestrum) per merita « Servatoris, piratas vos non esse, nec sanguinem hu« manum effudisse, sive jure, sive vi, intra spatium « quadraginta dierum ultimo elapsarum, licentiam ob« tinebitis in terram descendendi. » Respondimus paratos nos omnes esse ad illud juramentum præstandum. Unde unus e comitatu ejus, qui videbatur notarius esse, illud in scriptum redegit. Quo facto, alter e comitatu viri illius primarii, qui in eodem lembo vehebatur ; postquam dominus in aurem ei quidpiam loquutus esset, alta voce dixit : « Dominus meus hoc vobis notum esse velit, « non ex superbia aut fastu esse, quominus navem ves« tram conscendat ; sed, quia ex responso vestro innotes« cit plurimos inter vos se male habere, a conservatore « sanitatis in urbe monitus erat, ut ad aliquam distan« tiam colloqueretur. » Submisso capite nos inclinavimus, et respondimus servos ejus humillimos nos omnes esse, magnoque honori ducere, et singulari suæ humanitati tribuere id quod jamdudum factum esset ; sed sperare nos, morbum illum, quo ægroti nostri laborant, contagiosum minime esse. Ita vir ille primarius reversus est. Paulo post adfuit notarius, et navem nostram con-

scendit, in manu sua fructum quemdam ejus regionis tenens, aurantio non absimilem, verum colore magis in coccineum vergente, qui odorem spirabat suavissimum. Illum (ut videtur) gestabat, ut ei contra contagionem antidoti vice esset. Exhibuit autem nobis juramentum : « per Jesum Dei filium, et merita ejus; » ac deinde nobis dixit, postero die, ante solis exortum, adfuturum qui nos accerseret, ac ad domum peregrinorum perduceret, ubi præsto nobis essent quæcumque necessaria, sive pro ægrotis, sive pro sanis. Sic a nobis discessit; quumque ei aureos aliquos obtulissemus, subridens dixit se binum salarium pro una oper a accipere non debere. Quorum verborum (ut arbitror) is sensus erat, quod salarium e publico ob operam suam reciperet. Nam (ut postea intellexi) officiarium qui præmia accipit, hominem bini salarii vocant.

(3) Postero mane, diluculo, accessit ad nos minister ille qui primus cum arundine sua nos adierat, et retulit: se venisse, ut ad domum peregrinorum nos deduceret ; se autem horam anticipasse, ut commoditatem integri diei ad negotia nostra haberemus. « Si autem (inquit) mihi « auscultabitis, primo mecum aliquos vestrum mittetis, qui « locum circumspiciant, et quomodo optime ad vos re- « cipiendos accommodari possit; postea autem ægrotos « vestros accersetis, et reliquos quos in terram descen- « dere vultis. » Gratias ei egimus, et diximus curam hanc, quam pro peregrinis miseris suscepit, Deum pro certo remuneraturum. Itaque sex e nostris eum comitati sunt. Præiit ille, et respiciens ad nos, dixit, perhumane certe, se servum nostrum tantummodo esse, et viæ ducem. Duxit autem nos per tres plateas, pulchras admodum; atque per totam, quam pertransivimus, viam haud pauci e populo ad utrumque latus congregati sunt, ordine stantes, verum more adeo civili, ut viderentur non tam ad otiosum spectaculum convenisse, quam ut adventum nosrum gratularentur. Multi autem ex iis, quum incedere-

mus, brachia sua paululum aperuerunt: quo gestu utuntur quum adventum alicujus sibi gratum esse significare volunt. Domus peregrinorum ædificium est speciosum et spatiosum, exstructum ex lateribus, nostris colore paulo magis purpureis; cum fenestris decoris, aliquibus ex vitro, aliquibus autem ex panno linteo delicato, oleo intincto. Deduxit nos primo in cœnaculum satis elegans, super gradus locatum; tunc autem a nobis quæsivit quot numero essemus, et quot e nostris ægroti. Respondimus universum numerum, tam sanorum, quam ægrotorum, esse ad unum et quinquaginta homines, ex quibus ægroti erant septemdecim. Rogavit nos ut aliquantisper præstolaremur, dum ad nos rediret. Quod post horam circiter fecit. Tum vero adduxit ad cubicula visenda, quæ nobis parata erant, numero novemdecim: computatione scilicet inita (quemadmodum videtur), ut quatuor ex illis cubiculis, quæ reliquis nonnihil præstabant, quatuor ex primariis nostris exciperent, in quibus seorsum cubarent; reliquorum quindecim singula binis assignarentur. Cubicula elegantia erant, et lucida, nec non suppellecti satis lauta ornata. Tum demum in porticum longam divertimus, qualia solent esse dormitoria monachorum; ubi ostendit nobis per latus unum integrum (nam latus adversum nihil aliud erat, quam paries, et fenestræ) cellas septemdecim, nitidas, partitiones habentes ex cedro. Quæ porticus cum cellis, numero quadraginta (multo scilicet pluribus, quam nobis opus erat), instituta erat ad usum infirmorum. Simulque monuit, quod, quam primum aliquis ex ægrotis convalesceret, transferri posset e cella in cubiculum. Ad quem usum parata erant decem alia cubicula, præter illa, de quibus ante diximus. Hoc facto, in cœnaculum nos reduxit, et attollens paululum arundinem suam (quod in more illis erat, quoties ministri mandata superiorum referunt), ita ad nos loquutus: « Notum vobis facio, consuetudinem regni hujus postulare,

« ut post diem instantem, et crastinum (quos vobis ad « transferendos e navi homines, et res vestras, per- « mittimus), contineatis vos ipsos intra fores hasce in « triduum. Verumtamen hoc vos non perturbet, neque « propterea intra carcerem vos compingi existimate; « sed potius indultum hoc esse, quo ab itinere vestro « spiritus recreetis et reficiatis. Nullius rei egebitis: « quin et sex famuli assignati sunt, qui vobis ministrent, « et negotia vestra expediant.» Gratias ei egimus cum omni affectu et humilitate; et diximus: «Deus proculdu- « bio in hac terra manifestatur.» Obtulimus ei etiam viginti aureos; sed ille quoque subridens hoc solum dixit: « Quid! vultis me esse hominem bini salarii?» sic abiit. Paulo post, prandium nostrum allatum est: quod certe satis lautum, et salubrem victum, tam respectu ciborum, quam potus, exhibuit; meliorem certe et uberiorem, quam pro modulo collegii ullius, quantum novi in Europa. Potus erat trium generum, unumquodque eorum bonum et salubre: vinum ex uvis, potus ex granis, qualis est apud nos cervisia, sed clarus et limpidus; et siceræ genus ex fructu quodam ejus regionis confectum, potus sane gratissimus, et miri refrigerii. Allata etiam est nobis magna copia aurantiorum illorum coccineorum, in usum ægrotorum: aiebant enim, ea præsens et efficax esse remedium contra ægritudinem in navigatione contractam. Præterea, pyxidem nobis tradidit, pillulis albescentibus sive cirenitiis plenam; monuitque ut ægroti nostri unam earum, singulis noctibus, in introitu lecti, sumerent: quas dixerat sanitatem eorum acceleraturas. Proximo die, quum a labore et opere circa vecturam hominum et rerum nostrarum e navi requievimus, visum est mihi, socios nostros in unum convocare. Quum autem convenissent, ita eos alloquutus sum: «Amici mei carissimi, « noscamus nos ipsos, et quo loco res nostræ sint. Viri « sumus in terram projecti e mari, sicut Jonas e ventre

« balenæ, quum in alto veluti sepulti essemus. Jam vero, « licet terram rursus calcamus, inter vitam tamen et « mortem medii consistimus. Etenim fines, et Veteris, et « Novi Orbis, prætervecti sumus. Atque utrum nobis « Europam rursus conspicere dabitur, soli Deo notum. « Miraculo quodam huc advecti sumus, atque a miraculo « prope aberit, si hinc abvehamur. Quocirca, salutem « præteritam, ac pericula præsentia et futura animo re- « colentes, ad Deum nos convertamus, corda levemus, « et vias nostras singuli corrigamus. Præterea ad popu- « lum Christianum, pietatis et humanitatis plenum, ve- « nimus : curemus (quæso) ne illam faciei confusionem « super nos inducamus, ut coram illis vitia nostra aut « malos mores palam faciamus. Adhuc restat amplius : « illi enim (etsi sub humanitatis forma) nos hujusce do- « mus claustris ad triduum concluserunt : quis novit « numnam hoc faciant, quo morum nostrorum experi- « mentum sumant; quos si repererint pravos, confestim « exsulare nos jubebunt; sin probos, moram hic longio- « rem indulgebunt : quos enim assignarunt, famuli isti, « quidni etiam speculatorum vices agant? Itaque, propter « amorem Dei, atque si carum nobis sit bonum anima- « rum et corporum nostrorum, ita nos geramus ut et « pacem cum Deo habeamus, et gratiam in oculis po- « puli hujus inveniamus. » Socii nostri una voce mihi, de iis quæ admonueram, gratias egerunt, promiseruntque sobrie se et modeste victuros, absque scandalo vel minimo. Itaque tres illos dies læti, et curis vacui, peregimus, nihil solliciti de eo quod nobis post triduum illud contingere posset. Quo etiam dierum curriculo assidue propter convalescentiam ægrorum nostrorum exhilarati sumus; qui se veluti in probaticam aliquam, divina sanandi virtute præditam, missos existimabant : tam celeriter siquidem et constanter convalescebant.

(4) Crastino post illud triduum elapsum, venit ad nos homo novus, quem antea non videramus, veste cærulea

amictus, quemadmodum et prior, nisi quod turbanum ejus album esset, cum cruce parva rubea in vertice. Habuit etiam liripipium circa collum, ex linteo purissimo. Sub introitum suum, paululum se inclinavit, et brachia sua nonnihil explicavit. Nos vero eum resalutavimus modo admodum humili et submisso, ab ore ejus sententiam, vel vitæ, vel mortis, exspectantes. Postulavit ut cum paucis aliquibus hominum nostrorum colloqueretur. Itaque sex tantum manserunt, cæteri se subduxerunt. Tum ille: « Ego quidem, domus hujus peregrinorum officio præ« positus sum; vocatione autem presbyter Christianus. « Itaque jam accessi, ut operam meam vobis in omnibus « præstarem, tanquam peregrinis, sed præcipue tanquam « Christianis. Nonnulla habeo, quæ vobis referam, quæ « (ut arbitror) non illibenter audietis. Status iste licen« tiam vobis dedit per sex septimanas ulterius commo« randi. Neque vos conturbet, si quidem negotia vestra « spatium amplius postulent: nam neque lex ipsa regni « in hac parte rigida est; tum vero minime dubito, quin « et ipse vobis comperendinationem temporis istius, « prout res vestræ flagitabunt, procurare possem. « Quin et insuper narro vobis domum hanc peregrino« rum isto tempore sat ditescere, et pecunia numerata « bene instrui: reditus enim suos accumulavit jam per « septem et triginta annos (tot enim effluxerunt, ex quo « peregrinus aliquis ad has partes appulerat); itaque de « impensis vestris solliciti ne sitis. Sumptus, quamdiu hic « manseritis, e publico ærario ministrabitur, neque vel « punctum temporis, hujus rei causa, de mora vestra « decidet. Quantum vero ad merces quas adduxisse di« citis, nullæ vobis imponentur conditiones duræ, sed jus« tis pretiis eas vendetis, valorem earum accipientes, vel « in mercibus aliis, vel in auro et argento: nostri enim « nihil interest. Sin vero quicquam sit quod a statu isto « petere velitis, illud nos ne celetis: reperietis enim nos « responsum tale relaturos, quo vultus vester minime de-

« cidat, aut contristetur. Hoc tantum vobis edico, ne « quis vestrûm karanna longius (illa apud eos sesquimil- « liari æquivalet) a mœniis urbis abscedat, sine licentia « speciali. » Respondimus, postquam nos vicissim intuiti essemus, gratiosam hanc et quasi paternam benignitatem admirantes : non habere nos quod diceremus, quum et gratiis agendis verba non suppeterent, et prænobilis ejus et inopinata munificentia omnia quæ a nobis petenda essent præoccupasset. Nos certe cogitationem illam subire, quasi effigiem salutis æternæ in cœlis ante oculos haberemus : siquidem, qui paulo ante in faucibus mortis constituti eramus, adductos jam esse in locum, ubi consolationes perpetuæ et nil aliud spirant. Quantum ad mandatum nobis impositum, obedientiam summam præstituros, etsi fieri non posset, quin corda nostra ardentissimo sanctam illam et felicem terram ulterius visendi desiderio inflammarentur. Adjecimus, linguas prius faucibus nostris adhæsuras, quam nos mentionem vel personæ ejus venerandæ, vel gentis hujus universæ, in precibus nostris omitteremus. Supplicavimus etiam ei ut nos in numero servorum suorum, verorum merito et fidorum, reputaret, jure non minore, quam quo unquam mortales mortalibus devincti fuerint : itaque nos ipsos et omnia nostra ad pedes ejus humiliter projicere. Dixit, sacerdotem se esse, et sacerdotis mercedem exspectare, id est, fraternum amorem nostrum, et bonum animarum et corporum nostrorum. Ita a nobis discessit, non sine lacrymis, præ teneritudine animi obortis; nos quoque reliquit gaudio et affectu gratitudinis confusos et perculsos : atque invicem dicebamus nos venisse in terram quamdam angelorum, qui nobis quotidie apparebant; et consolationibus præveniebant, quas ne cogitare quidem potuissemus, nedum exspectare.

(5) Die proximo, horam circiter decimam matutinam, denuo nos invisit præpositus, et, post salutationes utrin-

que factas, dixit familiariter, se venisse ut nos visitaret, et tempus nobiscum tereret. Tum cathedram poposcit, et consedit. Nos autem, numero decem (nam cæteri aut inferiores erant, aut foras abierant), circa eum sedimus; ac deinde ita exorsus est: « Nos de insula hac Bensalem « (ita enim eam vocant lingua sua) hoc habemus, quod « ob situm insulæ nostræ solitarium, et leges peregri- « nantibus e nobis impositas de terra hac celanda, et « raram exterorum admissionem in regionem nostram, « nobis quidem maxima pars orbis habitabilis nota sit, « ipsi vero aliis penitus simus incogniti. Itaque, quum « quæstiones illis aptiores sunt, qui minus norunt, con- « sentaneum est magis, ut vos me interrogetis, quam ut « ego vos. » Respondimus nos illi gratias maximas referre, quandoquidem hanc nobis licentiam indulgeret; tum, ex iis quæ jam observavimus, facile nos conjicere, non esse rem in mundanis cognitu digniorem quam statum et conditionem terræ hujus felicissimæ. Sed ante omnia (diximus), quum ab extremis terræ oris jam convenerimus, necnon in regno cœlesti nos olim conventuros speremus (eo quod utrinque Christiani simus), scire avemus, quandoquidem terra ista in tantum dissita sit, et vastis et incognitis maris tractibus divisa, a terra illa in qua Servator noster, dum in carne fuit, versabatur; quis tandem hujus gentis apostolus, et quibus modis ad fidem conversa fuerit. Facile erat, ex vultu ejus perspicere, gratam illi in primis fuisse hanc quæstionem nostram: « Cor meum (inquit) vobis mirifice attraxistis, quod quæ- « stionem hanc primo in loco proponitis; indicat enim, « vos quærere primum regnum Dei: atque libenter et « breviter postulato huic vestro satisfaciam. »

(6) « Annos circa viginti ab adscensione Domini, « factum est, ut conspiceretur a populo Renfusæ (urbis « maritimæ ad orientalem plagam regionis nostræ sitæ), « noctu (nox autem erat nubila, sed placida), juxta

« mille passus a littore, columna lucis præalta: non figura « pyramidali, sed veluti cylindri, e pelago versus cœlum « erecta, et in vertice ejus crux lucis ampla, corpore « columnæ aliquanto splendidior. Ad spectaculum hoc « tam mirabile congregatus est (ut fit) populus urbis « super arenas maris, et stabat paulisper attonitus; ve-« rum, paulo post, scaphis parvis plurimi se commiserunt, « ut rem tanti stuporis propius inspicerent. Verum, « postquam scaphæ intra sexaginta circiter a columna « virgatas advenissent, ecce omnes subito se sistebant, « nec ulterius procedere poterant: ita tamen, ut in cir-« cuitu movere, sed non accedere propius liceret, adeo ut « scaphæ veluti in theatro starent, lucem hanc tanquam « scenam cœlestem spectaturæ. Evenit autem forte for-« tuna, ut in scapharum una adesset quispiam ex Sapien-« tibus nostris, societatis nimirum domus Salomonis, « quæ domus sive collegium (fratres mei carissimi) ocu-« lus plane est hujusce regni; qui, postquam aliquandiu « columnam hanc, una cum cruce, attente et devote « contemplatus esset, in faciem se prostravit, et dein se « in genua erigens, manusque ad cœlum attollens, hujus-« modi preces fudit:

(7) « Domine Deus cœli et terræ, ex gratia tua spe-« ciali ordinis nostri hominibus dignatus es opera tua « creationis et eorum secreta nosse, atque dijudicare « (quantum generationibus hominum datur) inter mira-« cula divina, opera naturæ, effectus artis, et illusiones « dæmonum, cum imposturis omnimodis. Agnosco et « testor coram hoc populo, rem hanc, quam ante oculos « intuemur, esse digitum tuum, et miraculum verum. « Quoniam autem e libris nostris didicimus, miracula « nunquam a te edita, nisi ob finem aliquem divinum, et « excellentem (etenim leges naturæ leges tuæ sunt, a « quibus nisi magnam ob causam minime recedis), hu-« millime obsecramus, ut signum hoc magnum nobis

« fortunes, atque ejus interpretationem et usum in mise-
« ricordia concedas; id quod, dum idem ad nos mittas,
« tacite et secreto polliceris.»

(8) « Postquam ita precatus est, continuo scapham, in « qua vehebatur, solutam sensit et mobilem, cæteris ad- « huc veluti ligatis manentibus. Illud in signum certum « licentiæ appropinquandi interpretatus, scapham fecit « placide et cum silentio, versus columnam, remigio im- « pelli. Verum, antequam ad illam pervenisset, columna « cum cruce lucis dissipata est, et se undique tanquam in « firmamentum quoddam stellarum multarum vertit, quæ « etiam et ipsæ brevi evanuerunt; neque aliud restabat « spectandum, præter arcam quamdam parvam ex cedro, « siccam quidem, neque aqua ullatenus madefactam, etsi « nataret. In parte autem ejus priore, versus Sapientem, « ramus palmæ, exiguus quidem et viridis, crescebat. Is « postquam plurima cum veneratione arcam in scapham « suam recepisset, ecce arca sponte se aperuit, in qua « reperti sunt liber et epistola, uterque in membrana « pura scriptus, et sindonibus linteis involutus. Liber « continebat canonicos libros universos Veteris et Novi « Testamenti, prout vos illos habetis (etenim satis sci- « mus quos libros ecclesiæ apud vos recipiunt); atque « Apocalypsis ipsa, et nonnulla alia ex Novi Testamenti « scriptis, quæ eo tempore edita non erant, nihilominus « eo libro continebantur. Quod vero ad epistolam, illa in « hæc verba scripta erat:

(9) « Ego Bartholomæus, servus Altissimi, et apo- « stolus Jesu Christi, monitus sum ab angelo, qui in vi- « sione gloriæ mihi apparuit, ut arcam hanc maris fluc- « tibus committerem. Itaque testor, et annuntio ei populo « ad quem Deus ordinaverit hanc arcam appellere, eo « ipso die ad eos venire salutem, et pacem, et bonam « voluntatem a Patre, et Domino Jesu. »

(10) « Præterea in duobus his scriptis, tam libro,

« quam epistola, operatus est Deus miraculum insigne, « illi quod apostolis ostendit (dono originali linguarum) « non dissimile. Etenim, quum eo tempore in hac terra « viverent Hebræi, Persæ, et Indi, præter ipsos indige- « nas, singuli in libro illo, ac epistola, legerunt, ac si « in lingua cujusque propria scripta fuissent. Hoc pacto « (fratres mei) servata est hæc terra ab infidelitate (quem- « admodum et reliquiæ mundi veteris servatæ fuerunt « ab aquis), per arcam, ope apostolicæ et miraculosæ « evangelizationis sancti Bartholomæi. » Atque hic loqui desiit, quando nuntius quidam venit, qui eum accersivit. Sicque eo colloquio nihil aliud intervenit.

(11) Die postero, statim a prandio, rursus ad nos venit præpositus; seque excusavit, dicens, se pridie a nobis subito et inopinato avocatum, nunc vero rediisse, ut illud compensaret, tempusque nobiscum una insumeret, si modo gratum nobis consortium ejus aut colloquium fuerit. Respondimus : imo illud tam gratum nobis accedit, ut nec miseriarum præteritarum, nec periculorum futurorum memores simus, quamdiu colloquio ejus fruamur. Addidimus, existimare nos horam unam, sermones cum illo conserendo insumptam, annis integris vitæ nostræ prioris præstare. Inclinavit se paululum, et, postquam consedissemus, dixit : « Bene habet, quæstiones vestræ sunt. » Tum unus e nostris, parva interposita mora, ita dixit : esse rem quamdam, cujus cognoscendi quidem avidi, interrogandi autem timidi essemus, ne forte nimio plus præsumpsisse videremur; verumtamen singulari ejus erga nos humanitate confirmatos (quum nos vix pro exteris ducamus, qui servi ejus addictissimi et devotissimi sumus), ejus proponendi libertate usuros, humillime obtestantes, ut si responsione vix dignaretur, quæstioni tamen ignosceret, licet eam rejiceret. Dixit, nos observasse satis et memoria adhuc tenere, verba illa ab ipso prolata, terram hanc felicem, in qua jam pedem figi-

mus, paucis admodum cognitam esse, atque nihilo secius plerasque orbis nationes satis nosse; id quod verum esse plane perspiciebamus, quandoquidem linguas Europæ callerent, et res nostras in plurimis intelligerent, quum nos e contra in Europa, post tot et tam remotas navigationes, hac ætate postrema susceptas, nihil prorsus de hac insula inaudiverimus. Hoc mirari satis non posse, quum nationes omnes, aut per peregrinationes in partes exteras, aut per adventus exterorum ad eas, sibi invicem innotescant. Licet autem, qui in natione extera peregrinatur, plus notitiæ et informationis visu nanciscatur, quam domi manens a peregrinante, auditu solo, addiscere possit; attamen, utroque modo, notitiam mutuam, aliqua ex parte, haberi posse. Verum quantum ad hanc insulam, nunquam nova ad nos allata de alicujus navis ab ea ad oras nostras appulsu, nedum ad littora Europæ, neque ad littora Indiarum, occidentalis aut orientalis; neque aliquid accepisse de navi ulla, cujuscumque ea populi sit, quæ a terra hac redierit. In hoc autem illud quod admirationem movet non consistere: situm enim ejus (ut Dominatio sua dixerat), in tam vasti pelagi conclavi secreto, huic rei in causa esse posse; verum ut illi contra notitiam linguarum, librorum, rerum haberent, gentium ab iis tam immensis spatiis dissitarum, id omnem admirationem superare, neque nobis quomodo fieri hoc possit, ullo modo in mentem venire: nobis siquidem divinarum mentium et potestatum, non autem hominum quorumvis conditionem videri, ut ipsæ occultæ et invisibiles lateant, cæteris interim illarum visui patentibus, et velut in aprico positis. Ad hæc verba, præpositus placide subrisit, et dixit: non sine causa veniam nos hujus quæstionis petere, siquidem innuere ac si terram hanc non aliam quam terram magorum duceremus, quæ spiritus aëreos in omnes partes emitteret; quorum ope et famulitio quæcumque in aliis regionibus gererentur pernosce-

ret. Omnes uno ore humiliter respondimus, vultu tamen ita composito, ut eum non alias, quam joco, hoc dixisse præ nobis ferremus : nos sane facile in eam cogitationem venire, esse aliquid in hac natione plane supernaturale, illud tamen potius angelicum, quam magicum, ducere; verum, ut perspicue apud Dominationem suam eloqueremur quid tandem illud fuerit, quod scrupulum hunc, ne quæreremus, injecisset, nihil ex hac re sapuisse; sed quoniam in sermone præterito eum innuisse meminerамus, gentem istam de silentio erga peregrinos per leges cavisse. Ad hoc respondit : « Recte quidem meministis; ita-« que in iis, quæ proferre apud vos instituo, nonnulla re-« servanda sunt, quæ omnino revelare licitum non est : « haud pauca tamen supererunt, quæ satisfactionem vobis « abunde præstabunt.

(12) « Intelligetis igitur (id quod vobis fortasse vix « credibile videbitur), ter mille circiter abhinc annis, aut « paulo plus, navigationes orbis terrarum (præsertim in « regiones remotas) majores fuisse, et magis strenue sus-« ceptas, quam hodierno die. Ne existimetis, nescire me « quantum apud vos creverint navigationes intra annos « centum et viginti proxime elapsos : satis mihi hoc co-« gnitum. Et tamen, majores (inquam) fuerunt, eo « tempore, quam nunc; sive conservatio illa reliquia-« rum humani generis per arcam, a diluvio universali, « hanc navigandi confidentiam hominibus indiderit, « sive aliud quid in causa fuerit. Sed utcumque, hoc, « quod dico, verum est. Phœnices, ac præcipue Tyrii, « magnas habebant classes. Similiter habebant et Car-« thaginienses, colonia ipsorum, quamvis ad occiden-« tem magis sita sit. Ab oriente vero, classes Ægyptiorum « et Palestinæ potentes erant, et numerosæ. China au-« tem, et Atlantis magna (quam vos Americam vocatis), « quæ nunc yuncas tantum et canoas habent, vi magna « abundabant, illis diebus, navium grandiorum. Insula

« hæc nostra (ut ex fidelibus ejus ætatis historiis plane « liquet) instructa tum fuit navibus mille quingentis, « iisque fortibus, et magnæ capacitatis. De hoc quod « loquor, apud vos exigua admodum aut nulla est me- « moria; at nobis pro certo cognitum est.

(13) « Eo etiam tempore, ad insulam hanc naves et « carinæ earum omnium, quas modo nominabam, natio- « num appulerunt. Atque, ut fieri solet, naves illæ præter « populares suos vehebant multos ex aliis regionibus, « quæ ipsæ maritimæ non erant, veluti Persas, Chaldæos, « Arabes; ita ut omnes fere nationes potentes et cele- « bres locum hunc adierint: ex quibus nonnullas habe- « mus stirpes, et tribus tenues, usque in hodiernum « diem. Quod vero ad naves nostras attinet, in omnes « propemodum oras navigarunt, tam ad fretum vestrum, « quod Columnas Herculis appellatis, quam ad alias, tum « Mediterranei, tum Atlantici maris, regiones, veluti ad « Paguinum (civitatem in China antiquissimam, quæ ea- « dem est cum Cambalu), et Quinze, ad orientale pelagus « sita, non procul a finibus Tartariæ orientalis.

(14) « Eodem præterea tempore, et seculo integro « insequente, aut amplius, populi magnæ Atlantidis po- « tentes admodum erant. Etsi enim narratio et descriptio « a viro magno vestri orbis facta (scilicet, progeniem « Neptuni sedes suas ibi fixisse), tum de magnificis, tem- « plo, palatio, urbe, et colle, quin et de multiplicibus « pulchrorum et magnorum fluviorum spiris (quæ, tan- « quam totidem torques, templum illud et urbem cinge- « bant), ac denique de gradibus illis insignibus adscensus, « per quos ad eadem perveniebatur, veluti per scalam « quamdam cœli, sit fabulosa et poëtica; hoc tamen ve- « ritatis immiscetur, regionem illam Atlantidis, tam il- « lam Peruviæ tunc Coyam vocatam, quam illam alte- « ram regni Mexicani tunc dictam Tirambel, regna fuisse « armis, classe, et opibus, potentia et superba; tam

« (inquam) potentia, ut eodem tempore (vel saltem in-
« tra spatium decem annorum) duas magnas expeditio-
« nes navales susceperint : hi nimirum de Tirambel, per
« Atlanticum mare, usque ad mare Mediterraneum, illi
« autem de Coya per mare Australe, usque ad hanc insu-
« lam nostram. De priore autem expeditione videtur auc-
« tor ille vester aliquid a sacerdote Ægyptio, quem citat,
« hausisse. Pro certo enim expeditio talis fuit. Utrum
« vero Athenienses antiqui illi fuerint, qui copias illas
« repulerunt et profligarunt, atque hæc eis gloria tri-
« buenda, non habeo quid dicam; illud extra omnem du-
« bitationem, nec navem, nec virum, unquam ab ea
« expeditione rediisse; neque meliore fortuna usa esset
« classis illa Coyæ, quæ nos invasit, nisi in hostes cle-
« mentiores incidisset. Etenim rex insulæ hujus (nomine
« Altabin), vir prudens, et imperator in bello optimus,
« cui tum hostium, tum propriæ vires, satis exploratæ
« erant, ita rem gessit, ut copias eorum terrestres,
« postquam in terram descendissent, a classe eorum in-
« tercluderet, atque veluti indagine utrasque copias cin-
« geret majori exercitu quam illorum fuit, et terrestri
« et navali, sicque eos ad deditionem absque prælio com-
« pelleret; quumque in potestate sua essent, haud du-
« riores conditiones imposuit, quam jusjurandum ab iis
« exigendo, se, in posterum, contra illum nunquam arma
« laturos : quo facto eos incolumes omnes dimisit. Ve-
« rumtamen vindicta divina, non multo post, superbos
« illos ausus ulta est, siquidem, intra curriculum cen-
« tum annorum, aut minus, Atlantis illa magna omnino
« perdita et destructa fuit : non terræ motu absorpta,
« ut vir ille vester affirmat (etenim tractus ille totus
« terræ motibus parum est obnoxius), sed per particulare
« diluvium, sive inundationem; quandoquidem etiam ho-
« dierno die regiones illæ majores habeant amnes, atque
« etiam montes altiores qui aquas in planities effundant,

« quam alia pars quæcumque orbis veteris. Sed illud
« verum est, inundationem illam non fuisse profundam,
« non amplius forsan, in pluribus locis, quam ad qua-
« draginta pedes; unde factum ut, licet homines et bes-
« tias undique demerserit, silvestres nihilominus habi-
« tatores quidam montium evaserint. Aves quoque in
« tuto fere fuerunt, ad montes aut arbores præaltas
« convolando. Homines vero licet in aliquibus locis ædi-
« ficia haberent altiora quam quo aquæ pervenire pos-
« sent, inundatio tamen illa, licet minime profunda,
« diuturna certe fuit: unde qui in valle degebant, propter
« penuriam cibi et rerum aliarum necessariarum, fame
« et inopia perirent. Itaque ne miremini, si America ha-
« bitatorum tam rara sit, neque si populus ejusdem adeo
« simplex et barbarus existat. Etenim rationem sic insti-
« tuere debetis: populum Americanum novum esse, et
« recentem (inquam) præ cæteris orbis habitatoribus,
« annis non minus mille. Tantum enim temporis inter-
« cesserat inter diluvium universale, et illud Americæ
« particulare. Siquidem tenues illæ et raræ humani ge-
« neris reliquiæ, quæ in montibus manserant, in inferio-
« res regionis partes tarde sobolem dederunt; quumque
« essent homines feri, et omnium rerum rudes (neuti-
« quam Noacho, et filiis ejus similes, qui familia erant
« ex universo orbe electa), ad litteras, artes, et vitæ cul-
« tum posteris transmittendum, non sufficiebant. At-
« que insuper, quum in habitationibus suis montanis
« (propter asperrimum frigus regionum illarum) pellibus
« ursorum, tigridum, et caprorum magnorum et hirsu-
« torum, qui in illis partibus abundant, vestire se con-
« suevissent; postea autem in vallem descendentes, in-
« tolerabiles ibi fervores ferre non possent, neque ves-
« tium magis levium ulla copia eis præsto esset: coacti
« sunt morem nude incedendi introducere, qui apud il-
« los usque in hodiernum diem in usu est. Solummodo

« magna voluptate et desiderio afficiuntur avium plumas « gestandi : atque hoc proculdubio a traditione, et « exemplo majorum, qui in montibus habitabant, hau-« serunt; qui ad hunc forte usum allecti fuerunt ex in-« numera avium multitudine, alta petentium, quum ima « aquis stagnarent. Videtis (fratres), per casum hunc ma-« jorem, et temporis quasi miraculum, commercium nos-« trum cum Americanis cessasse, quum ipsi amplius non « essent, cum quibus, supra omnes mortales, commer-« cium antea habuimus, utpote regioni nostræ proxi-« mis. Quantum vero ad alias orbis partes, manifestis-« simum est, seculis succedentibus, sive propter bella « mota, sive ex periodo et vicissitudine temporum, navi-« gationes ubique majorem in modum elanguisse, præci-« pue autem navigationes longinquas; propterea quod « triremes, et ejusmodi carinæ, quæ oceanum vix tole-« rare possent, in usum venire cœperunt. Hinc igitur, « quam ob causam, notitia illa regionis nostræ, quæ a « navigantibus ad nos acquiri potuit, multis abhinc se-« culis defecerit, clare cernitis; nisi forsan raro eventu « talis appulsus obtigerit, quemadmodum ante dies pau-« cos vester. Jam vero de navigationis nostræ in alias « partes cessatione aliam vobis causam assignare oportet: « neque enim denegare possum (si verum fateri cupiam), « quin apparatus et instructio nostra navalis, numero et « robore navium, abundantia nautarum, peritia guber-« natorum, et aliis rebus quibuscumque, æque hodie « valet ac olim valebat. Itaque, quid in re sit, quod « domi jam sedeamus, separatim vobis declarabo: atque « hoc propius accedet ad quæstionem vestram, quam « initio proposuistis, elucidandam.

(15) « Regnavit in hac insula, ante annos mille non-« gentos, rex cujus memoriam supra alios omnes maxime « colimus et veneramur; non superstitiose, sed tanquam « divini cujusdam instrumenti, licet hominis mortalis.

« Nomen ei fuit Solamona. Eum autem pro legislatore « hujus gentis ducimus. Regi isti cor Deus indidit la- « tum, et in bonis inscrutabile: qui in illud totus incum- « bebat, ut regnum, et populum suum bearet. Itaque, « quum secum reputaret, quam sufficiens et (ut dicam) « substantiva terra hæc ex sese fuerit ad seipsam susten- « tandam, absque opibus aut copiis exterorum, quippe « quæ in circuitu quinquies mille et sexcenta milliaria, « plus minus, contineret, et maxima ex parte ferax im- « primis esset, et bonitate soli præstaret; atque rursus « perpendens classem et naves regni, non segniter ap- « plicari et exerceri posse, tam per piscationem, quam « per transportationem et vecturam de portu in portum, « nec non per navigationes ad insulas quasdam adjacen- « tes, et imperio huic et legibus subditas; tum vero in « memoriam revocans, quam felix et florens, eo tempore, « regni hujus status fuerit, ita ut mille modis in deterius, « sed vix ullo modo in melius, mutari posset; nihil om- « nino deesse putabat, quo fines suos nobiles plane et « heroicos assequeretur, nisi ut (quantum humana pro- « videntia efficere posset) res illas, quæ suo tempore tam « feliciter essent fundatæ et stabilitæ, perpetuitate dona- « ret. Quocirca, inter leges alias suas fundamentales, le- « ges plurimas sanxit de introitu exterorum interdicendo, « qui eo tempore (licet post calamitatem Americanam) « satis frequens erat: isthoc instituto, quia a novitati- « bus et mixturis morum metuebat. Verum est, inter- « dictum simile, de introitu exterorum, scito veteri apud « Chinenses valuisse, atque etiamnum valere. Sed ibi res « est despicabilis, eosque reddidit gentem curiosam, im- « peritam, timidam, et ineptam. At legislator noster, « in lege sua condenda, diversum longe adhibuit tempe- « ramentum. Primum enim, jura humanitatis omnia « sarta tecta servavit, in institutis et fundationibus « suis pro levamine et solatio peregrinorum afflictorum;

« quod et vos experti estis. » Ad quod dictum, ut par erat, consurreximus omnes, nosque inclinavimus. Ille perrexit : « Rex idem, cupiens factis humanitatis « consilia politica adjungere; atque humanitati mi- « nime convenire putans, ut exteri inviti detineren- « tur, nec minus, rationibus status non convenire ut « redirent, et insulæ hujusce arcana evulgarent; hanc « viam iniit. Constituit, ut ex exteris quibus permissum « foret in terram hanc descendere, qui abire vellent, « non prohiberentur; qui autem manere prœoptarent, « conditiones et vivendi facultates a statu reciperent: in « qua re visu tam acri polluit, ut, post tot seculorum spa- « tia a lege hac condita, memoriam nullam habeamus, « ne vel unicæ duntaxat navis quæ reditum prætulit; « atque tredecim tantum virorum, temporibus diversis, « qui in nostris navibus reverti elegerunt. Quid autem « pauci illi, qui sic redierunt, de regione hac propala- « rint, nos fugit. Facile autem existimare potestis, quic- « quid retulerint, non aliter quam pro insomnio quodam « habitum esse. Navigationes autem nostras ad partes « exteras visum est legislatori nostro penitus coërcere. « In China hoc non fit. Etenim Chinenses, quo volunt, et « possunt, navigant : quod satis ostendit, legem illorum, « de exteris arcendis, a pusillanimitate sola et metu pro- « venire. Interdictio autem hæc nostra unam tantum reci- « pit restrictionem, eamque certe admirabilem : bonum « enim, quod a communicatione cum exteris trahi possit, « conservat, malum autem evitat. Id vobis nunc aperiam. « Atque hic videbor aliquantisper ab eo quod agitur di- « gredi; sed mox hoc ipsum ad rem pertinere perspicietis.

(16) « Intelligetis itaque (amici mei præcari) in- « ter acta illius regis unum maxime eminere. Illud est, « fundatio sive institutio ordinis cujusdam et societatis, « quam nos *Domum Salomonis* vocamus. Nobilissimam « dico (quantum nos arbitramur) omnium, per terrarum

« orbem, fundationem, atque regni hujusce luminare « magnum. Domus hæc studiis et contemplationibus ope« rum et creaturarum Dei dicata est. Putant nonnulli, « nomen traxisse a fundatore, paululum corruptum, ac « si deberet dici *Solamonæ domus;* verum archiva ipsa « authentica sic scriptum habent, prout in sermone quo« tidiano nunc profertur. Itaque nomen fluxisse arbitror « a rege illo Hebræorum, qui apud vos celebris est, no« bis autem non ignotus. Habemus enim portiones ali« quas operum suorum, quæ apud vos desiderantur: « historiam illam naturalem dico, quam conscripsit *De « plantis omnibus, a cedro Libani, usque ad hyssopum, « quæ de pariete egreditur, atque de omnibus rebus, « quibus vita et motus inest.* Hinc animum meum cogi« tatio illa subiit, regem nostrum, quandoquidem se in « multis cum rege illo Hebræorum consentire sensit (qui « multis ante eum annis vixerat), ejus titulo fundationem « hanc honorasse. Atque in hanc opinionem præcipue « adducor, quod in historiis admodum antiquis invenio, « societatem hanc interdum Domum Salomonis vocari, « interdum autem Collegium operum sex dierum. Unde « persuasum habeo, regem illum nostrum præcellentem « ab Hebræis didicisse, Deum, mundum hunc, et omnia « quæ ei insunt, sex dierum spatio creasse; ideoque, « quum domum illam institueret ad inquisitionem et in« ventionem naturæ veræ et interioris rerum omnium, « quo Deus conditor majorem reciperet gloriam ob fabri« cam earum, homines autem uberiorem perciperent fruc« tum in usu earum, indidisse etiam ei illud alterum no« men, nimirum, Collegii operum sex dierum.

(17) « Verum, ut redeamus tandem ad id quod nunc agi« tur: postquam rex omnem subditis navigationem inter« dixisset, præterquam in partes huic imperio subditas, « hanc nihilominus ordinationem sancivit, nimirum, sin« gulis duodenis annis mittendas ex hoc regno naves binas,

« in partes orbis diversas; in utraque navium harum « tres ex fraternitate domus Salomonis seorsum vehen- « dos; his in mandatis dandum, ut nos de rebus, et « statu locorum illorum ad quos appellerent, certiores « facerent, præcipue autem de scientiis, artibus, manu- « facturis et inventionibus mundi universi; utque in re- « ditu, libros, instrumenta, exemplaria in unoquoque « genere, ad nos perferrent; navibus, postquam in ter- « ram *Fratres* exposuissent, redeundum; *Fratribus* au- « tem, usque ad novam missionem peregre manendum; « naves hasce non aliis mercibus instruendas, quam com- « meatus copia bona, nec non thesauri satis larga quan- « titate, in usum *Fratrum*, ad res eas coëmendas, et « homines tales remunerandos, quibus opus esset. Jam « vero, ut vobis proferam modos quibus vulgus nautarum « coercentur, ne in terris, ad quas appellunt, dignoscan- « tur; aut quibus modis, in terram expositi, sub nomine « nationum aliarum lateant; aut ad quæ loca navigatio- « nes nostræ designatæ sint; aut quæ loca novis rursus « missionibus præfigantur, atque alias hujus generis cir- « cumstantias, quæ ipsam practicam partem spectant; « mihi proloqui fas non est; neque multum certe ad « quæstionem vestram conducet. Sic itaque videtis, « commercium nos instituisse, non pro auro, argento, et « gemmis, non pro sericis, aut aromatibus, neque pro « aliis quibusvis rebus crassis, sed tantum pro creatura « Dei prima, luce scilicet, luce, inquam, in quacumque « tandem terræ regione prorumpente et germinante. ».

(18) Quumque hæc dixisset, conticuit. Nos etiam aliquandiu silebamus. Revera enim omnes attoniti eramus, quum audiremus res tam mirabiles oratione tam probabili recenseri. Ille autem, animos nostros cogitationibus aliquibus gravidos sentiens, partui autem non maturos, civiliter admodum nos explicuit, et ad quæstiones de itinere, et fortunis nostris deflexit; sub finem autem dixit,

recte nos facturos, si consultationem inter nos iniremus de tempore pro mora nostra a statu petendo. In quo jussit minime verecundari nos; tempus enim quodcumque nobis postulare visum fuerit, ipse non dubitabat se impetraturum : ad quod dictum surreximus omnes, et humiliter fimbriam liripipii sui exosculari cœpimus. Ille autem renuit, et continuo a nobis discessit. Postquam vero inter homines nostros evulgatum fuit, statum illum conditiones exteris, qui manere vellent, largiri solere; vix ulli eorum persuadere potuimus, ut navem nostram curarent, aut quo minus præpositum mox adirent, ad conditiones petendas. Sed, non sine magna difficultate, eos tandem cohibuimus, donec ex consensu, quid faciendum esset, statueremus.

(19) Jam autem, tanquam liberos nos rebamur, quum metum omnem extremæ ruinæ depulsum vidimus. Jucundissime item viximus, civitatem ipsam, nec non pomœrium illud, quod nobis concessum erat, perambulantes : in quo, quæcumque visu digna, aut grata erant, perquirebamus, et spectabamus. Interea familiaritatem cum plurimis ex civitate, iisque non ex inferiore ordine, contraximus : inter quos humanitatem tantam perspeximus, adeoque consuetudinem tam jucundam et liberam peregrinos veluti in sinu amplectendi et fovendi, ut vix abesset quin oblivionem nobis omnium eorum, quæ in patriis nostris cara antea erant, induceret. Quin et quotidie incidimus in res observatu et relatu dignissimas. Certe si ullibi terrarum speculum sit, quod oculos hominum allicere debeat, et detinere, illud exhibet hæc regio.

(20) Evenit die quodam, ut duo ex nostris invitarentur ad festum quoddam (quod vocant) familiæ. Mos autem celebrandi festum illud censeri merito possit maxime pius, ex ipsa naturæ lege depromptus, et veneratione dignus, monstrans proculdubio nationem illam omni bonitate refertam esse : qui talis est. Concessum est per leges regni cuivis, cui vivere contigerit dum triginta e corpore suo

prognatos simul superstites viderit, eosque omnes tertium ætatis annum egressos, festum hoc celebrare: quod ex publico sumptu fit. Pater familiæ (quem Tirsanum vocant), biduo ante festum, tres ex amicis suis, quos eligere placuerit, sibi advocat; ac insuper magistratus civitatis aut oppidi, ubi festum celebratur, præsentiâ honoratur: omnes autem ex familia utriusque sexus adesse jubentur. Per dies hosce duos Tirsanus cum amicis illis suis et magistratu circa bonum familiæ consultationem init. Tunc, si quæ discordiæ aut lites in familia obortæ sint, terminantur, et sedantur. Tunc, si qui ex familia in paupertatem redacti fuerint, aut quovis modo afflicti, iisdem subveniendi, et necessarium victum suppeditandi ratio initur. Tunc, si qui eorum vitiis addicti, aut genus vitæ iners et pravum agant, reprehenduntur, et censuram subeunt. Quinetiam circa nuptias, et vitæ conditionem alicui eorum maxime convenientem, consilium tunc capitur; et alia similia tractantur, et decernuntur. Magistratus ideo assidet, ut decreta et mandata Tirsani, si quis forte ex familia non pareat, auctoritate sua muniat, et executioni demandet: licet hoc raro admodum requiratur: tantam, nimirum, ordini naturæ obedientiam præstant. Tunc etiam Tirsanus ex filiis suis unum eligit, qui cum eo in domo sua perpetuo vivat; qui exinde vocatur *filius vitis.* (Ratio nominis postea patebit.) Die festo, post liturgiam divinam celebratam, progreditur Tirsanus in aulam quamdam amplam, ubi solemnia festi peraguntur: quæ aula a parte superiori gradum habet unicum adscensus. Illic ad parietem, in medio, collocatur cathedra, cum mensa, et peristromate super eam; supra cathedram extenditur conopeum, rotundum, vel ovatum, ex hedera, hedera certe præ nostra plurimum albescente colore, non absimili folio populi, quam vocamus argenteam, sed aliquanto magis splendido: viret enim per hiemem. Conopeum autem filis argenteis et byssinis diversorum colorum, quæ hederam colligant,

eleganter contexitur, atque opificium plerumque est alicujus ex filiabus familiæ; in vertice, reticulo tenui ex bysso et argento velatur: verum materia conopei hedera vera est, ex qua, post solemnitatem finitam, amici familiæ folium aliquod aut ramusculum decerpere amant. Progreditur Tirsanus, prole sua universa stipatus, masculis præeuntibus, fœminis a tergo insequentibus. Sin mater familiæ fuerit, quæ prolem universam peperit, collocatur ad dextrum latus cathedræ orchestra quædam, cooperta, cum ostio secreto et fenestris, ubi illa clam sedet. Tirsanus, postquam ingressus fuerit, in cathedra illa considet; universa familia juxta parietem, tam a tergo, quam a lateribus aulæ, super gradum adscensus, secundum ordinem ætatis, non habito sexus discrimine, se sistente, et super pedes erecta. Quum consederit (aula interim frequentia haud parva referta, sed sine turba aut strepitu), post moram nonnullam ingreditur ab inferiori parte aulæ *Taratannus* (quod verbum apud eos significat Haraldum), cujus latera tegunt adolescentuli duo; quorum unus rotulum gerit ex splendente illa lutea membrana, alter botrum uvarum aureum cum pedicillo sive caule longa. Haraldus, et uterque adolescentulus, palliis sericis coloris thalassini vestiuntur; verum pallium Haraldi radios habet aureos, et dimittitur adeo ut terram nonnihil verrat. Haraldus, ter se aliquantulum inclinans, accedit usque ad gradum adscensus, ibique primo in manum sumit rotulum. Rotulus iste charta regia est, et redituum, privilegiorum complurium, exemptionum, et insignium honorificorum, patrifamiliæ concessorum, dona continet: inscribitur autem semper: *Tali, amico nostro dilecto, et creditori;* qui titulus a rege in hoc solummodo casu tribuitur. Aiunt enim regem nulli debitorem esse, nisi ob propagationem subditorum. Sigillum huic chartæ affixum est regis effigies, auro insculpta; atque quamvis hujusmodi chartæ, ex officio, et tanquam jure, expediantur,

pro arbitrio tamen, secundum numerum et dignitatem familiæ, variantur. Hanc chartam perlegit Haraldus voce alta; dumque legitur, Tirsanus se in pedes erigit, a duobus filiorum suorum, quos delegerit, supportatus. Tum Haraldus super gradum adscendit, et Tirsano chartam in manus tradit : quo facto, ab omnibus, qui adsunt, acclamatio magna fit lingua sua, quæ hoc significat, *Felices sunt populi Bensalem*. Deinde Haraldus ab adolescentulo altero botrum uvarum recipit, qui (ut diximus) aureus est, tam caule, quam uvis ipsis; sed uvæ eleganter colorantur; atque, si masculi ex familia numero excedant fœminas, uvæ purpureæ sunt, cum sole parvo in vertice posito; sin fœminæ, mares, uvæ virides sunt, cum luna crescente in vertice. Uvæ autem numerum liberorum familiæ exæquant. Iste etiam racemus aureus ab Haraldo traditur Tirsano, qui eumdem statim filio illi, quem antea elegerat ut secum in domo maneret, tradit; is autem perpetuo eum ante patrem gestat, quoties in publicum progreditur, tanquam insigne honoris : atque inde nomen (ut dictum est) *filii vitis* accipit. Peracta hac solemnitate, Tirsanus se recipit, atque, post moram aliquam interjectam, rursus ad prandium egreditur, ubi sedet sub conopeo solus, neque cuivis ex liberis, cujuscumque gradus aut dignitatis, una sedere conceditur, nisi forte fuerit ex domo Salomonis. Servitium mensæ præstant masculi ex familia, qui hoc faciunt, quoties ei aliquid subministrant, in genua procumbentes : fœminæ autem, tantum juxta parietem, circumstant. Pars aulæ, quæ infra gradum est, mensas habet utrinque sitas pro convivis, quibus decore admodum, et ordine bono, ministratur; sub finem autem prandii (quod apud illos in maximis suis solemnitatibus, non ultra sesqui-horam durat), cantatur hymnus, pro ingenio componentis variatus (habent enim poëtas optimos); subjectum vero ejus perpetuo sunt laudes Adami, Noachi, et Abrahami : quorum primi duo universi gene-

ris humani parentes exstiterunt, tertius, pater fidelium. Concluditur tamen semper cum gratiarum actione propter nativitatem Servatoris nostri, in quo universæ terræ generationes benedictionem consequuntur. Finito prandio, Tirsanus iterum se recipit, atque solus subducitur in locum interiorem, ubi preces secretas fundit; dein progreditur tertio, ut benedictionem suam impertiat universis liberis suis, qui eum circumstant, ut prius. Tum eos nominatim ad se singulos vocat, prout ei placuerit, licet raro ætatis ordo immutetur. Persona quæ vocatur (mensa prius semota) continuo in genua ante cathedram procumbit; pater autem manus capiti ejus imponit, atque ei benedicit in hæc verba : « Fili Bensalem (aut filia Bensa-
« lem), pater tuus dicit; ille per quem auram vitalem
« hausisti, verbum loquitur: Benedictiones Patris æterni,
« Principis pacis, et Columbæ sanctæ, descendant super
« te, et dies peregrinationis tuæ reddant multos et bonos! »
Hanc benedictionem singillatim impertit. Quod si aliqui ex liberis masculis virtute et meritis præcelluerint (modo numerum duorum non excedant), post benedictionem generalem, seorsum eos vocat; manus autem super humeros eorum extendens, illis stantibus, sic infit : « Fili, bene
« habet quod natus es, da Deo gloriam, et in finem persevera.» Atque una ei monile tradit, in figuram spicæ frumenti formatum : quod is semper postea in fronte turbani, aut galeri sui, portat. Hoc peracto, ad musicam et saltationem, et hilaritates id genus alias, apud eos usitatas, pro residuo diei se accingunt. Atque iste est modus festum illud celebrandi.

(21) Intra paucos dies sequentes, amicitiam et familiaritatem cum mercatore quodam civitatis illius, cui nomen Joabin, contraxi. Erat autem Judæus et circumcisus. Paucas enim quasdam Judæorum stirpes inter eos nunc degentes habent, quibus religionem suam permittunt : quam veniam facilius indulgere possunt, quando-

quidem Judæi illi, a Judæis in reliquis orbis partibus, moribus longe diversi sunt. Nam, quum Judæi alii nomen Christi odio habeant, atque adversus populum inter quem degunt secretam et inveteratam malitiam foveant, hi contra Servatori nostro attributa plurima sublimia reddunt, nationem autem Bensalem amant impensissime. Sane vir iste, de quo loquor, confiteri semper solebat, Christum natum fuisse ex virgine, atque homine mero majorem exstitisse; tum narrare solebat, quod Deus eum Seraphim, qui thronum suum stipant, præfecit; vocabat eum etiam quandoque *Viam lacteam*, quandoque *Eliam Messiæ*, et aliis compluribus nominibus magnis eum insigniebat : quæ omnia, licet divini Christi majestate longe inferiora sint, a stylo tamen Judæorum cæterorum multum differunt. Regionis autem Bensalem laudandæ idem nullum faciebat finem : quin et credi voluit, ex traditione quorumdam Judæorum illic degentium, populum Bensalem ex stirpe Abrahami, per alium filium, quem Nachoram vocat, fuisse; quin et Mosem, per secretam quamdam cabalam, leges illas, quibus populus de Bensalem hodie utitur, condidisse; atque in adventu Messiæ, quum consessurus sit Hierosolymis in throno suo, regem Bensalem ad pedes ejus sessurum, cæteris regibus ad distantiam longam amotis. Verumtamen, somnia ista Judaica si seponas, vir fuit admodum prudens, et doctus, et consilii profundi, quique legum et consuetudinum gentis illius Bensalem perquam gnarus exstitit.

(22) Inter sermones alios, die quodam, forte dixeram me relatione illa, quam e quibusdam ex nostris acceperam, circa consuetudinem illorum in celebrando festo, quod vocant, familiæ, magnopere delectatum esse; neque enim videbar mihi unquam de solemnitate aliqua inaudivisse, in qua natura tam insigniter præsideret. Quoniam vero familiarum propagatio ex nuptiali copula procedit, cupiebam aliquid ex eo rescire, tum circa leges et consuetu-

dines ipsorum circa nuptias, tum utrum matrimonia intemerata conservarent, tum denique utrum polygamia inter illos interdiceretur; quandoquidem nationes, quæ subditorum propagationi tantopere studerent, polygamiam plerumque tolerarent. Ad hæc respondit : « Non « sine causa certe institutionem illam excellentem festi « familiæ laudas. Quin et experientia apud nos comprobatum est, familias illas, quæ ex festi illius benedic- « tione participarunt, mirifice postea semper floruisse. « Verum arrige aures modo, et narrabo tibi quod scio. « Intelliges, sub sole vix reperiri gentem ullam tam cas- « tam, quam hæc de Bensalem, nec ob omni labe, et « pollutione adeo puram. Virginem mundi plane dixerim. « Memini me legisse, in uno ex libris vestris Europæis, « de sancto inter vos eremita, qui spiritum fornicationis « videre cupiit, atque parvum, deformem, et turpem « Æthiopem illico ei apparuisse; quod si spiritum casti- « tatis Bensalem videre expetisset, proculdubio in forma « Cherub alicujus pulchri et gloriosi ei apparuisset. Nihil « enim inter mortales pulchrum, aut admiratione di- « gnum, præ gentis istius animis castissimis. Quamobrem « notum tibi velim, nulla inter eos esse lupanaria, pro- « stibula nulla, nullas meretrices conductitias, neque ali- « quid hujusmodi. Imo non sine detestatione quadam mi- « rantur, vos in Europa talia tolerare. Aiunt, vos nuptias « de officio suo deturbasse : nuptiæ enim in remedium « concupiscentiæ illicitæ institutæ sunt; concupiscentia « autem naturalis ad nuptias instar stimuli est. Verum, « quum hominibus remedium, corruptis suis cupiditati- « bus, magis gratum adsit, nuptiæ fere expelluntur. Ita- « que, innumeros apud vos videre est, qui uxores non « ducunt, sed cœlibatum potius impurum et libidinosum « præoptant, quam jugum matrimonii honorabile. Multi « insuper qui uxores ducunt, sero hoc faciunt, quum « juventutis flos et robur evanuerint. Sin forte matrimo-

« nium contrahant, quid aliud est matrimonium illis, « quam mercatura mera? in quo affinitas, aut dos, aut « existimatio quæritur, cum desiderio nonnullo (sed ta- « men tanquam rei indifferentis) sobolis : minime autem « fidelis illa inter virum et fœminam nuptialis unio, quæ « in principio instituta est, in mentem venit. Neque « etiam fieri potest ut illis, qui tam magnam partem « ætatis et roboris sui adeo viliter consumpserunt, liberi « (pars nostri altera) omnino in pretio sint. Quin et du- « rante vinculo matrimonii, numnam res hæc in melius « vertitur, ut fieri debuit, si excessus isti necessitatis so- « lummodo causa tolerarentur? Nequaquam : manent « autem desideria eadem etiam post matrimonium, in « matrimonii ipsius dedecus et opprobrium. Neque enim « lupanarium frequentatio, aut consuetudines meretriciæ « in maritis, magis quam in cœlibem vitam agentibus, « puniuntur. Ad novos autem amores proclivitas, et me- « retriciorum amplexuum delectatio (ubi peccatum in « artem conversum est), nuptias reddit rem insipidam, « et veluti onus, aut tributum quoddam. Audiunt, hæc « a vobis defendi, utpote ad majora mala evitanda tole- « rata, veluti adulteria, virginum constuprationem, li- « bidinem contra naturam, et similia; verum prudentiam « hanc censent esse præposteram, eamque vocant condi- « tiones Lothi; qui, ut hospites a contumelia eximeret, « filias obtulit. Imo ulterius dicunt, ex hoc parum aut « nihil lucri fieri, quum vitia eadem et appetitus pravi « usque maneant et abundent : quandoquidem libido « illicita instar fornacis sit, ubi, si flammam omnino « contineas, illico exstinguitur; sin exitus aliquis detur, « furit. Quantum vero ad amores masculorum, istos ne « fando quidem norunt, neque tamen amicitias per uni- « versum orbem magis fideles et inviolatas reperies. « Atque (ut verbo dicam, sicut antea quoque dixi) non « ullibi legi tantam vigere castitatem, quantam in hac

« terra. Quin et sermo apud eos usitatus est : qui impu-
« dicus est, sui reverentiam perdit; reverentia autem sui,
« secundum Deum et religionem, vitiorum omnium fræ-
« num potentissimum. »

(23) Hæc quum dixisset, Judæus ille, vir egregius, paulisper tacuit. Atque ego, licet audiendi magis quam loquendi cupidus, decorum tamen existimans, ut, dum ille aliquantisper respiraret, ipse protinus non silerem, hoc tantum dixi, me ad eum verbis illis usurum, quibus usa est ad Eliam vidua Sareptana, venisse eum ad revocanda in memoriam nobis peccata nostra; quodque ingenue confiteri oportet, abundare justitiam Bensalem plus quam Europæorum. Ad quæ verba paululum se inclinavit, et sermonem hoc modo continuavit.

(24) « Leges etiam habent circa nuptias complures,
« prudentissimas sane, et honestissimas. Polygamiam
« non tolerant. Sanxerunt, ut nec nuptiæ celebrentur,
« nec contractus de nuptiis futuris fiant, nisi post men-
« sem a tempore, quo uterque mutuo se primum con-
« spexerunt. Nuptias absque consensu parentum factas,
« irritas quidem non habent, sed hæreditate mulctant:
« etenim talium nuptiarum liberos duabus tertiis hære-
« ditatis privant. Equidem, in libro cujusdam e vestris,
« de republica quadam imaginaria legi, ubi matrimo-
« nium contracturis se invicem nudos conspicere permit-
« titur. Hoc illi non probant. Etenim contumeliæ loco du-
« cunt, ut quis, post notitiam tam familiarem, rejiciatur;
« verumtamen, propter defectus in viris et mulieribus
« complures secretos, qui matrimonium postea infelix
« reddere possint, more utuntur magis civili: prope op-
« pida singula, stagna duo habent, quæ vocant stagna
« Adami et Evæ, ubi permissum est uni ex amicis viri,
« atque itidem alteri ex amicis fœminæ, spectare eos se-
« paratim in balneo lavantes. »

(25) Dumque hoc modo colloqueremur, venit quidam,

qui nuntius videbatur, indutus tunica picta et inaurata, qui Judæum alloquutus est. Unde ad me vertit, et dixit : « Ignoscas mihi, obsecro; sine mora hinc accersor.» Postridie mane rursus ad me venit Judæus, lætabundus, ut videbatur, et dixit : « Perlatus heri est nuntius ad præ-« fectum urbis, intra dies septem accessurum huc unum « ex *Patribus* domus Salomonis. Duodecim jam anni « elapsi sunt, ex quo ullum eorum hic vidimus. Adven-« tus ejus solemnis futurus, causa in occulto. Curabo, « ut tibi et sociis tuis locus commodus apparetur, unde « celebritatem ingressus ejus spectare possitis. » Gratias ei egi, et dixi nuntium hunc de accessu ejus mihi pergratissimum esse.

(26) Die constituto, ingressus est Pater. Vir fuit staturæ, et ætatis, mediocris, adspectu decorus, vultum præ se ferens quasi miserantis. Vestitus erat toga, ex panno nigro, sincero, cum manicis largis, et capa. Vestis interior ex lino erat, elegantissimo certe et albissimo, usque ad pedes demissa, cum balteo itidem candido, ex lino. Liripipium etiam gestabat circa collum, ex lino purissimo. Chirothecas habebat sumptuosas, et gemmis ornatas, calceos hyacinthinos ex holoserico, collum usque ad humeros nudum. Galerus, figurâ galeæ erat, aut monteræ, ut vocant Hispani; sub qua propendebant cincinni ejus, subcrispi, et modo decenti compositi. Color eorum subniger; quemadmodum et barbæ, quæ in figuram rotundam tonsa erat. Vehebatur autem in cathedra splendida, sine rotis, lecticæ more, binis equis, magnifice phaleratis ex holoserico cæruleo, auro intexto, cathedram ad utrumque finem supportantibus; una cum duobus cursoribus, ad utrumque latus cathedræ, pari ornatu. Cathedra ex cedro erat, inaurata, atque crystallo ornata : nisi quod pars anterior quadras haberet ex sapphiris, auro interstinctis; posterior autem, similes ex smaragdis coloris Peruviani. Etiam in medio verticis cathedræ sol erat, ex auro radians; et in fronte

ejus, Cherub parvus, alis expansis, ex auro itidem. Operimentum cathedræ erat pannus, ex filis aureis, cum serico cæruleo. Cathedram præibant quinquaginta juvenes, in tunicis laxis, ex serico albo, ad tibiam mediam, et tibilialibus ex serico itidem albo, calceis autem ex holoserico cæruleo; et galeris ex eodem, cum plumis elegantibus diversorum colorum, galerum ambientibus, in formam chordæ. Proxime ante cathedram incedebant duo viri, capitibus nudis, vestiti linteo albo, usque ad talos demisso, et succincti, calceis itidem ex holoserico cæruleo: qui gestabant, alter crucem, alter pedum pastorale; neutrum ex metallo, sed crucem ex xylobalsamo, pedum ex cedro. Equites comitabantur nulli, nec ante, nec pone cathedram, ea (credo) ratione, ut tumultus omnis, et strepitus, evitarentur. Post cathedram, sequebantur magistratus et fraternitates urbis. Sedebat solus, super pulvinar, ex holoserico quodam hirsutiore, coloris cærulei; sub pedibus autem vestem stragulam habebat ex serico item colorum diversorum, similem Persicæ quidem, sed elegantiorem. Dextram, quà ibat, sustulit nudam, populo benedicens, sed cum silentio. Plateæ ita erant ordinatæ, ut via ampla pateret, nullibi interclusa; neque (credo) acies unquam in exercitu ordinata melius fuit, quam populus, eo tempore, in plateis. Quin et intra fenestras ipsas non indecenter stabant spectatores, sed quisque velut ordine suo locatus.

(27) Celebritate finita, Judæus mihi dixit: « Per aliquot « jam dies detinebor, quo minus vobiscum pro solito, et, ut « cupio, versari possim, eo quod a præfecto urbis munus « mihi demandatum est ut viro huic summo inservirem. » Triduo post, Judæus ad me reversus est, et dixit: « Bonis « avibus huc advenistis : Pater enim domus Salomonis de « vestra in hac urbe mora certior factus est, mihique « mandavit, ut renuntiem vobis, se universam societatem « vestram ad conspectum suum admissurum, seorsum

« etiam cum uno aliquo vestrum, quem ad hoc deligetis, colloquuturum : cui rei diem perendinum designavit. Quoniam autem vos benedictione sua impertire in animo habet, tempus antemeridianum præstituit. » Die et hora præfixis venimus : ego autem a sociis meis ad privatum illud colloquium deputatus sum. Invenimus eum cubiculo specioso, aulæis splendentibus instructo, et tapetibus strato, absque ullo gradu adscensus ad cathedram ubi sedebat. Sedebat super solium humile, magnifice ornatum; supra caput autem habebat conopeum ex serico cærulæo, auro eleganter intertexto. Conclave hominibus vacuum erat, nisi quod ab utroque latere solii, honoris ergo, stabat servus, albis vestibus indutus. Vestis ejus interior similis fuit illi, qua amictum eum vidimus in platea. Sed loco togæ, indutus erat pallio, cum capa, ex panno nigro, admodum sincero, circa humeros revincto. Sub ingressum nostrum, prout edocti fueramus, inclinavimus nos submisse; quumque prope solium accessissemus, erexit se in pedes, dextram ejus, exuta chirotheca, attollens in modum benedicentis : nos autem singuli fimbriam liripipii sui, proni, exosculati sumus. Hoc facto, reliqui ex sociis meis recesserunt, ego autem solus mansi. Tunc innuit adolescentulis, ut illi quoque se subducerent, meque juxta assidere voluit, atque lingua Hispanica, ad hunc modum, exorsus est :

(28) « Benedicat tibi Deus, fili mi ! gemma præcipua « ex iis, quas habeo, te impertiar : etenim haud gravabor, « propter Dei et hominum amorem, statum verum domus « Salomonis tibi revelare. Fili, ut perspicue cognoscas « statum verum domus Salomonis, hoc ordine procedam. « Primo, declarabo finem fundationis nostræ ; secundo, « apparatum et instrumenta, quibus ad opera instruimur ; « tertio, officia distincta, et functiones, quæ sociis nostris « assignantur ; postremo, ordinationes, et ritus, quibus « utimur.

(29) « Finis fundationis nostræ est cognitio causarum, « et motuum, ac virtutum interiorum in natura, atque « terminorum imperii humani prolatio ad omne possibile.

(30) « Apparatus autem, et instrumenta nostra, hæc « sunt. Habemus cavernas amplas et profundas, diversa- « rum altitudinum. Profundissimæ earum deprimuntur « usque ad sexcentas orgyias. Atque nonnullæ ex iis ef- « fossæ sunt subter magnos montes, adeo ut, si altitudinem « montis atque altitudinem cavernæ simul conferas, pro- « funditatem habent aliquæ earum trium milliarium. Re- « perimus enim altitudinem montis usque ad planum, et « altitudinem cavernæ a plano, idem revera esse ; utrum- « que æque a sole, et radiis cœlestibus, et aëre aperto, re- « motum. Has cavernas regionem infimam vocamus. Iis- « dem autem utimur ad omnes coagulationes, indurationes, « refrigerationes, et conservationes corporum. Utimur « etiam iis ad mineras naturales imitandas ; atque ad pro- « ductionem novorum metallorum artificialium ex mate- « riis et cæmentis, quæ ibi præparamus et in multos « annos sepelimus. Utimur illis quandoque (quod mirum « videri possit) ad curationem quorumdam morborum, et « prolongationem vitæ, in aliquibus eremitis, qui illic vi- « vere præoptant, bene instructi omnibus rebus necessa- « riis; qui certe vivacissimi sunt; a quibus etiam multa « addiscimus.

(31) « Habemus etiam alias sepulturas corporum natu- « ralium, et materiarum, non in concavo aliquo, sed in « ipsa terra contigua, ubi complura cementa condimus, « ut Chinenses condunt porcellanam suam. Sed nos ea « habemus majori varietate, et nonnulla ex iis elegantiora, « quam porcellana Chinensis. Quin et habemus stercora- « tionum et fimorum varietatem magnam, item conges- « tionum et massarum aliarum, quæ terram impinguant, « et fertilem reddunt.

(32) « Habemus turres præaltas, quarum altissimæ us-

« que ad altitudinem semi-milliaris, linea perpendiculari, « insurgunt. Nonnullæ vero earum supra montes excelsos « sitæ, ita ut, si altitudinem montis et altitudinem « turris simul componas, extenditur altitudo in aliquibus « earum usque ad tria milliaria ad minimum. Hæc autem « loca regionem supremam appellamus, æstimantes aëris « tractum universum, inter supremam et infimam, pro « regione aëris media. Utimur his turribus, prout altitudi- « nibus et sitibus earum diversis convenit, ad insolationes, « refrigerationes, conservationes, et ad meteora diversa « spectanda, veluti ventos, pluvias, nives, grandines, et « aliqua ex meteoris ignitis. Atque etiam supra eas, in ali- « quibus locis, sita sunt habitacula eremitarum, quos « quandoque visitamus, atque insuper, quid observare « debeant, edocemus.

(33) « Habemus lacus magnos, tam salsos, quam dul- « ces : utimur autem iis ad suppetendos nobis pisces, aves « item palustres et aquaticas, omnis generis. Utimur etiam « iis ad sepulturas corporum non nullorum naturalium : « differentiam enim operationis invenimus in rebus quæ « in terra sepeliuntur aut in aëre subterraneo, et iis quæ « in aqua submerguntur. Habemus stagna, in quorum « nonnullis aqua dulcis percolatur ex salsa ; in aliis autem, « per artem, aqua dulcis in salsam mutatur. Habemus « insuper rupes in medio maris, et loca quædam aprica ad « littora ipsa, pro quibusdam operibus efficiendis, in qui- « bus aura maris requiritur. Habemus quoque gurgites ra- « pidos, et cataractas ; ad usum complurium motuum « violentorum ; ad similem usum habemus machinas « complures, quæ ventos excipiant, multiplicent, et robo- « rent.

(34) « Habemus etiam puteos multos, et fontes artifi- « ciales, ad imitationem naturalium scaturiginum et bal- « neorum factos, vitriolo, sulphure, chalybe, aëre, plumbo, « nitro, et aliis mineralibus tinctos ; habemus insuper pu-

« teos, et receptacula parva, ad rerum multarum infusio-
« nem, ubi aqua (currens scilicet) virtutem corporum
« melius et vivacius, quam in vasis, et catinis, excipit.
« Inter quos habemus aliquos, in quibus conficitur aqua,
« quam vocamus, paradisi, per præparationes quasdam
« nostras, valde salubris et efficax facta ad sanitatem et
« longævitatem.

(35) « Habemus etiam ædificia ampla et spatiosa, in
« quibus imitamenta et repræsentationes meteororum ex-
« hibemus: veluti, nivis, grandinis, pluviæ, pluviarum ar-
« tificialium ex corporibus mixtis, non aquis; tonitruum,
« fulgurum, coruscationum; et generationum insectorum
« et animalculorum in aëre, veluti ranarum, muscarum,
« locustarum, et aliorum.

(36) « Habemus etiam cubicula nonnulla, quæ cubi-
« cula sanitatis vocamus, ubi aërem ad libitum tingimus,
« et temperamus, prout ad curationes complurium mor-
« borum, et conservationem valetudinis, conducere, et
« proprium esse, judicamus.

(37) « Habemus etiam balnea pulchra, et ampla, ex
« diversis mixturis, ad curationem complurium morbo-
« rum, et corporis humani restaurationem ab arefactione;
« alia item ad roborationem, et confortationem nervorum,
« partium vitalium, atque ipsius corporis succi et sub-
« stantiæ.

(38) « Habemus etiam pomaria, et hortos amplos et
« varios, in quibus non tam nobis cordi est pulchritudo
« ambulacrorum et similium, quam varietas terræ et soli,
« diversis arboribus et herbis proprii. Aliqui autem eorum
« arboribus et baccis consiti sunt, ad potuum complura
« genera conficienda, præter vineas. In his etiam experi-
« menta facimus insitionum, et inoculationum, arborum
« tam sylvestrium, quam fructiferarum, quæ multos et
« magnos effectus producunt. Atque efficimus per artem,
« in iisdem pomariis et hortis, ut fructus et flores prove-

« niant citius aut serius, quam pro tempestate sua; item, « ut minoribus intervallis pullulent, germinent, et fructum « ferant, quam natura sua consueverunt. Arbores etiam « et plantas grandiores efficimus, quam pro natura sua, « et fructus earum majores et suaviores, atque sapore, « odore, colore, et figura differentes a specie sua, et mul- « tos ex iis ita præparamus, ut ad usus medicinales valeant. « Habemus etiam modos, per quos plantas complures, « per solas terræ mixturas, absque semine, exsurgere et « crescere faciamus; atque etiam novas et incognitas « plantas educimus, a vulgaribus differentes, atque plan- « tas ex una specie in aliam transmutamus.

(39) « Habemus etiam septa, et vivaria, pro bestiis et « avibus omnigenis : quibus, non tam propter novitatem « et raritatem, quam ad dissectiones et experimenta ana- « tomica, utimur, ut ab iis, quid fieri possit circa corpus « humanum, lucem accipiamus. In quibus mirabiles mul- « tos effectus reperimus, veluti vitæ in iis continuationem, « licet nonnullæ partes, quas vos pro vitalibus habetis, « perierint, aut extractæ fuerint; resuscitationem nonnul- « larum, quæ specie tenus mortuæ erant, et similia. Expe- « rimentum etiam sumimus super illas venenorum om- « nium, et antidotorum, et aliorum medicamentorum, « tam chirurgicorum, quam medicinalium, ut corpori « humano melius caveamus. Arte etiam reddimus alias « majores, et proceriores, quam pro natura sua; e contra, « alias nanas facimus, et statura justa privamus; præter- « ea alias feraciores, et partu numerosiores reddimus, « quam natura earum fert; e contra, alias steriles, et gene- « rationi ineptas. Etiam colore, figura, et animositate, eas « multis modis variamus. Procuramus etiam mixturas et « copulationes animalium diversarum specierum, quæ « novas species produxerunt, neque tamen eas steriles, « prout communis fert opinio. Insuper, complura genera « serpentium, vermium, muscarum, piscium, ex putrefac-

« tione producimus; quorum nonnullæ in perfectas spe-
« cies maturantur, sicut aves, aut bestiæ, aut alii pisces;
« et sexu discriminantur, et generant. Neque tamen casu
« hoc facimus, sed satis novimus ex quali materia quale
« animal sit producibile.

(40) « Habemus etiam piscinas particulares, ubi simi-
« lia experimur in piscibus, quæ prius de bestiis, et avi-
« bus diximus.

(41) Habemus etiam loca propria ad generationem
« ejusmodi vermium, et muscarum, quæ vobis incognitæ,
« et imprimis utiles sunt: quales sunt apud vos bomby-
« ces, et apes.

(42) « Non te remorabor commemorando quales ha-
« bemus domus pro conficiendis vino, sicera, cerevisia,
« et aliis potibus, aut pro panibus omnimodis conficien-
« dis; aut culinas, in quibus conficiuntur et præparantur
« jura, cibi rari et inusitati, ad effectus speciales. Vina
« habemus ex uvis; potus item ex aliis succis fructuum,
« decoctionibus granorum, et radicum, et mixturis mel-
« lis, sacchari, mannæ, fructuum multorum (sicut in
« uvis faciunt) passorum; etiam ex lacrymis arborum,
« et medullis arundinum. Potus autem isti sunt ætatum
« diversarum, nonnulli usque ad annum quadragesimum
« servati. Habemus etiam potus medicatos ex infusio-
« nibus et mixturis diversarum radicum, herbarum, aro-
« matum, quin et additis quandoque carnibus, ovis, lac-
« ticiniis, et aliis esculentis, ex quibus potibus nonnulli
« sunt instar cibi et potus conjunctim, adeo ut complu-
« res, præsertim ætate decrepita, ex illis solis vivant,
« cum exiguo, aut nullo usu cibi, aut panis. Atque ante
« omnia contendimus, ut potus tenuissimarum partium
« conficiamus, quo facilius in corpus se insinuent, sed
« absque omni mordacitate, acrimonia, aut corrosione;
« adeo ut nonnulli eorum, super dorsum manus impo-
« siti, post exiguam moram, insensibiliter ferme ad pal-

« mam penetrabunt, qui tamen linguam, aut palatum, « non mordebunt. Habemus etiam aquas quas ita matu- « ramus, ut nutritivæ plane fiant, et in potus excellentes « evadant; unde complures alio potu uti nolint. Panes « habemus ex diversis granis, radicibus, nucibus, et « glandibus, aliquos etiam ex carnibus et piscibus are- « factis, cum fermentorum et salitionum generibus variis, « quorum alii mirum in modum appetitum excitant, alii « ita nutritivi, ut ex iis solis, absque alio cibo, complu- « res vivant, qui tamen longævi plerumque sunt. Cibos « habemus, quos ita tundimus, inteneramus, et mortifi- « camus, sed tamen absque aliquo gradu putredinis, ut « calor stomachi debilis eos facile in chilum bonum ver- « tat, non minus quam calor stomachi fortis operari « possit in cibos communes. Genera quædam cibi, panis, « et potus, habemus, quæ sumpta, diutius quam pro « consueto jejunium tolerare facient; alia item, quibus « qui insuescunt, carne fiunt duriore et solidiore quam « antea, tum et robur ipsorum ad motum quemlibet au- « getur et intenditur.

(43) « Habemus etiam dispensatoria, vel officinas « pharmacorum, in quibus facile est existimare, quum « nos tanta copia et varietate plantarum et animalium, « præ vobis in Europa, abundamus (etenim satis novi- « mus quid apud vos inveniatur), simplicia item, phar- « maca, et ingredientia ad medicinas, tanto debere esse « magis varia, et multiplicia. Ibi quoque pharmaca habe- « mus ætatum diversarum, et fermentationis diuturnæ. « Quantum vero ad medicinarum præparationes, nonsolum « distillationes omnigenas exquisitas et separationes ha- « bemus, præcipue autem per calores lenes, et percola- « tiones per diversa lintea, lanea, ligna, imo et substantias « solidiores, sed multo magis componendi modos excel- « lentes, per quos compositorum incorporationem talem « assequimur, ut videantur ferme simplicia naturalia.

(44) « Habemus etiam artes complures mechanicas, « vobis incognitas, et materias per eas confectas, veluti « papyros, lintea, serica, textilia, consuta ex plumis « elegantissime, splendoris mirabilis, tincturas et infec- « tiones colorum pulcherrimas, et alia complura. Quin « et officinas etiam aliquarum artium prædictarum, tam « earum quæ in usum communem receptæ non sunt, « quam earum quæ sunt. Etenim scire debes, ex iis quæ « jam recensui, complura per universum regnum in usu « esse, quamvis, si ab inventione nostra fluxerint, eorum « quandoque exemplaria, tanquam primigenia, et optime « elaborata, in domo nostra retinemus.

(45) « Habemus etiam fornaces valde diversas, quæque « gradus calorum diversos exhibent et servant, caloris « scilicet acris et celeris, robusti et pertinacis, lenis et mo- « derati, sufflati, tranquilli, humidi, sicci, et similium. « Sed ante omnia calores ministramus, ad imitationem ca- « loris solis et cœlestium, qui pertranseunt inæqualitates « multiplices, et veluti orbes, progressus, et periodos, « per quas opera mirabilia educimus. Necnon habemus « imitationes caloris fimorum, et ventrium animalium, « atque sanguinis et corporum ipsorum, fœnorum, et « herbarum dum humidæ sunt congestarum et conclusa- « rum, calcium vivarum, et rerum aliarum. Item habe- « mus instrumenta quæ calorem excitant per motum « tantum; atque insuper loca ad insolationes fortes, et « rursus loca subterranea, quæ vel natura, vel arte, ca- « lores excitant. Hos calores diversos exhibemus, prout « natura operationis quam designamus postulat.

(46) « Habemus etiam domus perspectivæ, ubi expe- « rimenta exhibemus omnium luminum et radiationum, « omnium quoque colorum; atque ex corporibus diapha- « nis et incoloratis repræsentamus colores singulos, non « in forma iridum gliscentes (ut fit in gemmis et pris- « matibus), sed per se, simplices et constantes. Præterea

« exhibemus omnem radiorum multiplicationem, adeo « ut lumen ejaculemur ad distantias magnas; illique eam « virtutem et fortitudinem indimus, ut per hujusmodi « lumen cerni possint lineæ et puncta tenuissima. Exhi- « bemus omne genus luminum tinctorum, et colorato- « rum, atque omnes elusiones et deceptiones visus, in « figuris, magnitudinibus, motibus, coloribus; omnes « demonstrationes umbrarum, et imaginum in aëre voli- « tantium. Invenimus quoque media complura, apud vos « ignota, luminis originalis producendi ex diversis cor- « poribus. Rursus, artificia invenimus, per quæ objecta « valde remota in oculos incurrant, veluti, in cœlo, et « aliis locis remotis. Imo etiam quæ prope sunt tanquam « ex longinquo ostendimus, et quæ ex longinquo tan- « quam prope, fictas ad libitum exhibentes distantias. « Præterea habemus oculorum adminicula, quæ bis-ocu- « lis vestris, et speculis, usu longe præstant. Habemus « etiam artificia, et perspicilla, quibus corpora minuta « et pusilla distincte et perfecte cernimus, veluti membra « et colores muscarum exiguarum, et vermium; grana « et glacies in gemmis, alias non visibiles; plurima in « urinis, et sanguine, alias item non visibilia. Porro exhi- « bemus artificiales irides, halones, circulos, vibrationes, « et trepidationes luminis. Denique exhibemus omnes « modos reflexionis, refractionis, et conduplicationis « objectorum.

(47) « Habemus etiam gemmas omnium generum, « multasque earum pulcherrimas, et vobis incognitas; « item crystalla, et vitra diversorum generum; inter ea « autem, quædam ex metallis vitrificatis, et nonnullis « materiis aliis, præter eas ex quibus apud vos vitra « conficiuntur; tum complura etiam fossilia, quæ « vos non habetis; magnetes item virtutis prodigiosæ, « et lapides alios raros, tam naturales, quam artifi- « ciales.

(48) « Habemus etiam domos sonorum, ubi experimur « et demonstramus sonos omnes, eorumque generationes. « Habemus harmonias, quæ apud vos in usu non sunt, « miscentes non tantum beta illud acutum, et molle, ut « vos, sed quadrantes sonorum, et sonos tremulos aliquos « dulcissimos. Habemus instrumenta complura musica, « quæ vobis nondum innotuerunt, aliqua eorum melodiam « exhibentia suaviorem, quam vestra; campanas quoque « et tintinnabula soni jucundissimi. Exhibemus sonos exiles tanquam magnos, et graves similiter tanquam extenuatos et acutos. Dein fingimus trepidationes plurimas « ex sonis, qui in ortu suo primo integri sunt. Exhibemus « atque imitamur sonos omnes articulatos, et litteras, item « voces, et cantus quadrupedum, et avium. Habemus quoque adminicula auditus, quæ, auribus apposita, majorem in modum sensum ipsum, et sonorum delationem, « promovent. Habemus vocum reflexiones (quas echo dicitis) complures mirabiles et artificiales, vocem non « tantum multipliciter repercutientes et jactantes, sed « earum alias vocem augentes, alias extenuantes; nonnullas autem earum vocem articulatam reddentes differentem ab originali. Habemus, ultimo, modos deferendi « sonos in tubis, et concavis aliis, ad magnam distantiam, « atque in lineis tortuosis.

(49) « Habemus etiam domus suffituum et odorum, ubi « et experimenta saporum adjungimus. Odores ibi (quod « mirum videri possit) multiplicamus et fortificamus. Imitamur odores naturales, efficientes ut odores omnigeni « ex aliis mixturis exspirent, quam ex genuinis. Similiter « etiam sapores imitamur, ita ut gustum, quamvis accuratum, plane fallant. In domo hac continetur insuper « confectionarium, ubi conficimus bellaria, placentas, et « hujusmodi alia, tam humida, quam sicca; imo et condimus ea cum rebus aliis dulcibus gratissimis, præter « saccharum, et mel. Vina ibi conficimus jucundissima,

« lacticinia, jura, salsamenta, et acetaria, grata certe ad « gustum, et vobis minime in usu.

(50) « Habemus etiam domus machinarum, ubi præsto « sunt machinæ, et organa, ad omnia genera motuum. « Ibi tentamus celeriores educere motus, quam apud vos « ullos habetis, sive ex sclopetis vestris minoribus, sive « alia quacumque machina. Tentamus item motus red« dere faciliores, et intensiores, eos multiplicando per « rotas, et modos alios. Tum motus educimus fortiores « et potentiores, quam vos habetis in majoribus vestris « bombardis et basiliscis quibuscumque. Exhibemus tor« menta bellica, et machinas, omnis generis; novas mix« turas pulveris pyrii; ignes Græcos in aqua ardentes, et « inexstinguibiles; ignes missiles in omni varietate, tam « ad voluptatem, quam ad usum. Imitamur ibi avium « volatus; gradus quosdam habemus et commoditates « vecturæ per aërem, instar animalium alatorum. Naves « habemus et scaphas quæ subter aquas navigare possint, « et pelagi furores melius perferre; cingula etiam ad na« tandum, et suffulcimenta. Habemus horologia com« plura exquisita, et alios motus aëris et aquarum, in or« bem, et per vices, revertentes; item motus nonnullos « perpetuos. Imitamur motus animalium in simulachris « eorum : veluti in simulachris hominum, quadrupedum, « avium, piscium, et serpentum. Alios denique habemus « motus, æqualitate insignes, et subtilitate.

(51) « Habemus etiam domum mathematicam, ubi « instrumenta omnia, tam geometrica, quam astrono« mica, exquisitissima repræsentantur.

(52) « Habemus etiam domum præstigiarum, ubi om« nimodas præstigias, imposturas, et illusiones, et earum « fallacias, exhibemus. Facile autem credetis, nos, qui tot « habemus vere naturalia, quæ admirationem moveant, « posse etiam infinita hominum sensibus imponere, si ea « in miraculum ornare, et exaltare vellemus. Verum nos

« omnem imposturam, et mendacium, odio habemus.
« Quinetiam sociis omnibus domus nostræ, sub pœna « ignominiæ et mulctæ, severe interdiximus, ne quid ex « naturalibus artificioso apparatu ementitum ostentent; « sed purum solum, et ab omni fuco et affectatione mira- « culi immune. Atque hæ sunt (fili) domus Salomonis « divitiæ.

(53) « Quantum ad functiones et munera sociorum « nostrorum, duodecim habemus, qui in regiones exteras « navigant, sub aliarum nationum nomine (nostram « enim terram non revelamus), qui libros, materias, et « exemplaria experimentorum ad nos perferunt. Hos *Mer- « catores lucis* vocamus.

(54) « Tres habemus, qui experimenta, quæcumque « in libris inveniuntur, colligunt. Hos *Deprædatores* vo- « camus.

(55) « Tres habemus, qui experimenta artium omnium « mechanicarum, atque etiam scientiarum liberalium, « insuper et practicarum omnium quæ in artem non « coaluerunt, colligunt. Hos *Venatores* appellamus.

(56) « Tres habemus, qui ad nova experimenta se ac- « cingunt, prout ipsis expedire visum fuerit. Hos *Fosso- « res*, sive *Operatores in mineris*, vocamus.

(57) « Tres habemus, qui experimenta reliquo- « rum supradictorum in titulos et tabulas digerunt, « ut intellectus in ea melius agere possit, ad eliciendas « ex iis observationes, et axiomata. Hos *Divisores* vo- « camus.

(58) « Tres habemus, qui ad hoc ordinantur, ut in « experimenta sociorum suorum introspiciant, et ex iis « extrahant et comminiscantur inventa, quæ ad usum « vitæ et practicam spectent, necnon quæ inserviant « scientiis, non solum quoad opera, sed etiam ad liqui- « das causarum demonstrationes, modos eliciendi natu- « rales divinationes, atque facilem et manifestam infor-

« mationem, quæ sint, in corporibus singulis, partes « latentes, quæ virtutes. Hos *Euergetas* appellamus.

(59) « Tum vero, post multos sociorum universorum « conventus et consultationes, qui labores et collectiones « priores penitus introspiciunt et quasi ruminantur, tres « habemus, quibus curæ est ex iis quæ jam sub oculis « sunt, nova experimenta, lucis sublimioris, atque in « naturam altius penetrantia, excitare, et dirigere. Hos « *Lampadas* vocamus.

(60) « Tres habemus, qui experimenta, ita injuncta « et mandata, re exsequuntur, eorumque successus refe- « runt. Hos *Insitores* vocamus.

(61) « Postremo, tres habemus, qui inventiones et « revelationes priores in natura, per experimenta, in « observationes majores, axiomata, et aphorismos, eri- « gunt, et promovent; quod faciunt nonnisi consulta- « tione et colloquio prius habitis cum sociis universis. « Hos *Interpretes naturæ* appellamus.

(62) « Habemus etiam (ut res ipsa postulat) novitios « quosdam, et tirones, ut successio hominum ad expe- « rimenta et axiomata designatorum non intercidat; « præter famulos multos et ministros, tam viros, quam « mulieres : hoc etiam apud nos in more est, ut accurate « deliberemus, quæ, ex inventis et experimentis nostris « in lucem eductis, evulgari conveniat, quæ autem mi- « nime. Quinetiam jure jurando nos omnes adstringimus « ad ea celanda, quæ celari decrevimus, etsi nonnulla ex « iis, cum consensu, interdum regi, aut senatui, re- « velemus: alia autem omnino intra notitiam nostram « cohibemus.

(63) « Quantum ad ordinationes, et ritus nostros, « habemus porticus duas spatiosas, et pulchras: in qua- « rum una ordine collocamus exemplaria rariorum om- « nium et præstantiorum inventionum; in altera autem, « statuas inventorum insigniorum. Ibi statuam videre est

« Columbi vestri, qui primus Indias occidentales aperuit; « itidem fabricatoris primi navium; item monachi vestri, « qui primus tormenta invenit ignea, et pulverem py- « rium; item inventoris musicæ; item inventoris littera- « rum; item inventoris imprimendi typis; item inventoris « phænomenorum astronomiæ; item inventoris operandi « in metallis; item inventoris vitri; item inventoris fili « bombycini; item inventoris vini; item inventoris sege- « tum et panis; item inventoris sacchari. Atque invento- « res hosce omnes apud nos servamus ex traditione magis « certa et fideli, quam apud vos habetur. Deinde habemus « statuas inventorum complurium insigniorum ex nos- « tris, qui res et opera nobilia invenerunt : quæ quum « ipsi non videritis, descriptiones eorum facere nimis « longum esset; tum in iisdem recte intelligendis proclive « erit errare. Etenim inventori rei cujusque dignioris « statuam mox erigimus, eique honorarium satis liberale « elargimur. Statuarum istarum aliæ ex ære sunt; aliæ ex « marmore, et lapide lydio; aliæ ex cedro, et aliis lignis « quibusdam pretiosis, inauratis, et adornatis; ex ferro, « aliæ; aliæ ex argento, quædam ex auro.

(64) « Habemus etiam hymnos quosdam, et liturgia- « rum formas, quas quotidie cantamus, et recitamus; « quibus laudes, ac jubilæa, et gratiarum actiones reso- « namus Deo, propter mirabilia opera sua; precum item « formulas quasdam, quibus auxilium et benedictionem « ejus imploramus, ut labores nostros dirigere et illumi- « nare dignetur, atque in bonos usus et sanctos con- « vertere.

(65) « Postremo, apud nos in usu est præcipuas in « regno urbes subinde adire et visitare, in quibus (prout « occasio se offert) talia inventa utilia revelamus, qualia « nobis visum fuerit. Prædicimus etiam, antequam adve- « niant (id quod ad naturales divinationes pertinet), « morbos epidemicos, pestes, animalium noxiorum exa-

« mina, famem, tempestates et procellas, terræ-motus, « inundationes aquarum, cometas, anni temperaturam, « et alia; quinetiam consilia super rebus hisce damus, et « quid populo facere conveniat ad præventiones et reme- « dia hujusmodi malorum. »

(66) Quumque hæc dixisset, se in pedes erexit; ego autem, ut edoctus fueram, in genua procubui, unde dextram capiti meo imponens dixit : « Benedicat tibi « Deus, fili mi! huic itidem relationi, quam feci, Deus « benedicat! Licentiam tibi concedo in bonum gentium « aliarum eamdem evulgandi; siquidem nos hic in sinu « Dei vivimus, natio aliis penitus incognita. » Hæc loquutus, discessit : assignaverat autem bis mille circiter aureos, muneris loco, mihi et sociis meis numerandos; largitores enim magni sunt, ubicumque venerint, etc.

Reliqua perficere non vacabat.

OPERA

MORALIA, ALLEGORICA,

ET THEOLOGICA.

OPERA
MORALIA, ALLEGORICA,
ET THEOLOGICA.

ILLUSTRI ET EXCELLENTI DOMINO

GEORGIO,

DUCI BUCKINGHAMIÆ, SUMMO ANGLIÆ ADMIRALLO.

HONORATISSIME DOMINE,

Salomon inquit, *Nomen bonum est instar unguenti fragrantis et pretiosi;* neque dubito quin tale futurum sit nomen tuum apud posteros. Etenim et fortuna, et merita tua, præcelluerunt; et videris ea plantasse quæ sint duratura. In lucem jam edere mihi visum est *Delibationes meas,* quæ ex omnibus meis operibus fuerunt acceptissimæ: quia forsitan videntur, præ cæteris, hominum negotia stringere, et in sinus fluere. Eas autem auxi et numero, et pondere, in tantum, ut plane opus novum sint. Consentaneum igitur duxi affectui et obligationi meæ erga illustrissimam dominationem tuam, ut nomen tuum illis præfigam, tam in editione Anglica, quam Latina. Etenim in bona spe sum, volumen earum, in Latinam, linguam scilicet universalem, versum, posse durare quamdiu libri et litteræ durent. *Instaurationem* meam regi dicavi; *Historiam regni Henrici septimi* (quam etiam in Latinum verti), et portiones meas *Naturalis historiæ,* principi: has autem *Delibationes* illustrissimæ dominationi tuæ dico; quum sint ex fructibus optimis, quos, gratia divina calami mei laboribus indulgente, exhibere potui. Deus illustrissimam dominationem tuam manuducat.

Illustrissimæ dominationis tuæ

Servus devinctissimus et fidelis,

Fr. S. Alban.

Anno 1625.

SERMONES FIDELES.

(Opus ab ipso Bacono editum, primum anglice, ann. 1597, deinde latine, ann. 1625, cum magnis additamentis.)

I. *De Veritate.*

(1) *Quid est veritas?* inquit Pilatus derisor; nec præstolari voluit responsum. Certe sunt, qui cogitationum vertigine delectantur, ac pro servitute habent, fide fixa aut axiomatis constantibus constringi; liberi arbitrii usum in cogitando non minus, quam in agendo, affectantes. Cujusmodi quidem sectæ philosophorum licet defecerint, supersunt tamen ingenia quædam ventosa et discursantia, quibus eædem omnino venæ; licet non pari, cum antiquis, copia sanguinis repletæ. Verum nec difficultas sola laborque, quem homines subeunt in veritate invenienda, nec quæ ex ea inventa cogitationibus imponitur captivitas, mendaciis favorem conciliat; sed ipsius mendacii naturalis (utcumque corruptus) amor. E recentiore Græcorum schola quidam, rem ad examen vocans, hæret attonitus, dum excogitare nequit, quorsum mortales amarent mendacium, ipsius mendacii causa; quum nec voluptati sit, ut mendacia poëtarum; nec utilitati, ut illa mercatorum. Sed, nescio quomodo, veritas ista (utpote nuda et manifesta lux diurna) personatas hujus mundi fabulas, ineptiasque, non tam magnifice et eleganter ostendit, quam tædæ, lucernæque nocturnæ. Ad *unionis* forsan valorem pervenire poterit veritas, quæ per diem speciosissima apparet; sed ad pretium adamantis, aut carbunculi, qui lumine vario pulcherrime splendent, nunquam adscendet. Mixtura mendacii voluptatem semper auget. Ecquis dubitat, si e mentibus hominum tollerentur opiniones vanæ, spes blandæ, æstimationes rerum falsæ, imaginationes ad libitum, et id genus alia,

quin multorum animi relinquerentur dejecti, et marcidi, atræ bilis et languoris pleni, ac sibimet ipsis ingrati ac displicentes? Patrum unus, magna cum severitate, poësin appellat *vinum dæmonum*, eo quod phantasiam vanis impleat; licet poësis mendacii tantum umbra sit. Verumtamen non est mendacium mentem pertransiens, quod officit; sed mendacium quod a mente imbibitur, nempe ejus generis, de quo ante diximus. Verum, utcumque in depravatis hominum judiciis et affectibus hæc ita se habeant, veritas tamen (quæ sola se judicat) docet: veritatis inquisitionem, quæ eam, proci instar, demeretur, veritatis cognitionem, quæ præsentem eam sistit, et veritatis receptionem cum assensu, quæ est ipsius fruitio et amplexus, summum esse humanæ naturæ bonum.

(2) Prima in operibus sex dierum creatura Dei, fuit lux sensus; postrema, lux rationis; quin et opus ejus sabbatho, quod deinceps perpetuo exercet, est Spiritus sui illuminatio. Primo inspiravit lumen in faciem materiæ, vel molis indigestæ, postea in faciem hominis; quin et usque semper lucem inspirat in faciem electorum. Poëta, qui sectam, alioqui cæteris inferiorem, ornavit, elegantissime dixit[1]: *Suave est in littore stanti videre naves fluctibus exagitatas; suave ad arcis fenestram stanti, prælium commissum, ejusque varios eventus, inferius spectare; sed nulla voluptas æquiparari potest huic ipsi, nempe ut quis stet super clivum excelsum veritatis* (collem certe inaccessibilem, ubi aër semper liquidus est, et serenus), *atque inde errores, homines palantes, caligines, et tempestates, in convalle subjacente, despiciat;* modo prospectus iste cum misericordia conjunctus sit, non cum tumore, aut superbia. Et hoc ipsum est cœlo in terris frui, quando mens humana in charitate movetur, in providentia quiescit, et supra polos veritatis circumfertur.

[1] Lucret., II, init. Ipsius verba vide in notis ad calcem voluminis.

(3) Jam vero, ut a theologica et philosophica veritate ad veritatem aut potius veracitatem in civilibus negotiis transeamus, agnoscent vel ipsi qui eam non exercent, apertam et minime fucatam in negotiis gerendis rationem præcipuum esse humanæ naturæ decus; mixturam autem falsi similem esse plumbeæ materiæ, quæ efficit sane ut facilius cudi possit metallum, sed ita ut interim vilius fiat. Nam flexuosi isti, et obliqui motus, serpentum sunt; qui super ventrem suum gradiuntur, non pedibus incedunt. Non est vitium, quod tanto hominem pudore obruit, quam si falsus vel perfidus inveniatur. Itaque acutissime Montaneus, rationem scrutatus, cur mendacii vocabulum pro tanto haberetur opprobrio et contumelia: *Si res recte perpendatur* (inquit), *qui dicit hominem mentiri, eadem opera dicit, eum adversus Deum audacem esse, adversus homines timidum* [1]. Mendax enim Deo insultat, homini se incurvat. Certe, quam flagitiosa res sit falsitas, et perfidia, nullo modo exprimi potest melius, quam quod istis (quasi ultimis clamoribus) devocabuntur judicia Dei in genus humanum. Prædictum enim est, Christum in adventu suo secundo *non reperturum fidem super terram.*

II. *De Morte.*

(1) Metuunt homines mortem, ut pueri tenebras. Quemadmodum autem metus iste naturalis in pueris augetur fabulosis quibusdam terriculamentis, ita et ille alter. Sane mortis meditatio, prout mors stipendium est peccati, et ad aliam vitam transitus, pia est et salubris; metus vero ejus, ut est naturæ debitum, res est infirma, et inanis. Inest tamen nonnunquam piis meditationibus fermentum aliquod vanitatis, necnon superstitionis. Præcipitur in libris nonnullis religiosorum, qui tractant de mortifica-

[1] *Essais*, II, 18. Vide in notis, ad calcem voluminis, ipsius verba.

tione, ut recogitet secum homo, quantus sit dolor quum vel minimus digiti articulus torqueatur, atque inde æstimet, quantus sit in morte cruciatus, ubi totum corpus corrumpitur, et dissolvitur; quum tamen mors sæpenumero transeat minore cum dolore, quam sentitur in tortura membri. Partes enim maxime vitales non sunt maxime sensitivæ. Nec abs re dictum fuit ab illo, qui loquutus est ut philosophus tantummodo, et homo animalis: *Pompa mortis magis terret, quam mors ipsa.* Gemitus et singultus, membrorum convulsiones, oris pallor, amici flentes, et atrata funera, cum similibus, hæc sunt quæ mortem ostentant terribilem.

(2) Observatione plane dignum est, nullam esse animi passionem tam debilem, quin superet et in ordinem redigat timorem mortis. Ideoque mors, non est hostis adeo formidabilis, quum tam multos habeat homo circa se athletas, qui in certamine illam vincant. Ultio de morte triumphat; amor eam parvi facit; honor ambit; metus ignominiæ eligit; mœror ad eam confugit; metus anticipat. Imo legimus, quod, postquam Otho imperator se ipsum interfecisset, ipsa misericordia (quæ affectus est omnium tenerrimus) multos provocarit ad commoriendum, ex mera animi compassione erga dominum suum, ut fidissimos asseclas. Quin et addit Seneca fastidium, et satietatem : *Cogita quam diu eadem feceris; mori velle non tantum fortis, aut miser, sed etiam fastidiosus potest.* Nec minus observatu dignum est, quantillam mutationem in animo generoso et forti appropinquans mors efficere valeat; eosdem enim gerunt homines illi spiritus usque ad extremum momentum. Mortuus est Augustus Cæsar voce certe urbana : *Livia, conjugii nostri memor vive, et vale.* Tiberius, inter dissimulandum; ita enim de illo Tacitus : *Jam Tiberium vires et corpus, non dissimulatio, deserebant* [1]. Vespasianus, cum scommate; exo-

[1] Ann., VI, 50.

nerans enim se super sella : *Ut puto, Deus fio.* Galba, cum gnoma : *Feri, si ex re sit populi Romani*, protendens simul collum. Septimius Severus, inter expedienda negotia : *Adeste, si quid mihi restat agendum.* Pariter et alii. Certe Stoici nimium insumpserunt operæ in solatia mortis : etenim grandi suo contra eam apparatu effecerunt, ut terribilior videretur. Rectius ille, *qui finem vitæ extremum inter munera ponit naturæ.* Æque enim est naturale hominibus mori, ac nasci; atque infans forsan non minorem sentit dolorem ex hoc, quam ex illo. Qui moritur inter prosequendum magnum aliquod desiderium, ita se habet ut vulneratus, sanguine adhuc fervente, qui plagam vix sentit. Itaque mens, in aliquod bonum fixa et intenta, a doloribus mortis se subducit. Verum enimvero super omnia suavissimum canticorum est illud, *Nunc dimittis;* quum quis fines suos, et exspectationes honestas assequutus fuerit. Hoc item in se habet mors, ut bonæ famæ januam aperiat, et livorem exstinguat :

Exstinctus amabitur idem [1].

III. *De Unitate Ecclesiæ.*

(1) Quum religio sit præcipuum humanæ societatis vinculum, par est, ut et ipsa debitis veræ unitatis et charitatis vinculis adstringatur. Dissidia circa religionem, mala erant ethnicis incognita. Nec mirum : quum religio ethnicorum posita esset potius in ritibus, et cultu Deorum externo, quam in constanti aliqua confessione, et fide. Facile enim est conjicere, cujusmodi fuerit illorum fides, quum præcipui ecclesiæ ipsorum doctores et patres fuerint poëtæ. Inter attributa autem veri Dei ponitur, quod sit Deus zelotypus : itaque cultus ejus non fert mixturam, nec consortium. Quamobrem pauca quædam de unitate in

[1] Hor., Epist., II, 1, 14.

ecclesia dicemus. Scilicet, qui sint ejus fructus, qui limites, quibus denique modis concilietur.

(2) Unitatis fructus præcipui (præterquam quod Deo summe placeat, id quod ante omnia poni debet) sunt duo: alter respicit eos qui extra ecclesiam sunt; alter eos qui intra. Quod ad priorem attinet, certum est longe maxima in ecclesia scandala esse hæreses et schismata; ut quæ etiam corruptelas morum superent. Quemadmodum enim in corpore naturali vulnera et solutio continuitatis, genere pejora sunt quam humores putridi; similis est corporis spiritualis ratio : adeo ut nihil reperiatur, quod æque homines ab ingressu in ecclesiam absterreat, aut jam receptos expellat, ac unitatis violatio. Itaque temporibus, quibus illud increbrescit, ut alii dicant, *Ecce in deserto*, alii, *Ecce in penetralibus;* hoc est, dum quidam Christum quærunt in hæreticorum conciliabulis, quidam in facie ecclesiæ externa; opus est prorsus ut illa vox aures hominum quasi perpetuo feriat : *Nolite exire.* Doctor ille gentium, cujus vocatio et missio propria et demandata ei imposuit, ut eorum, qui extra ecclesiam fuerant, curam gereret, inquit : *Si ingrediatur cœtus vestros infidelis quispiam, aut idiota, et vos variis loquentes linguis audiat, annon vos insanire prædicabit?* Neque sane multo melius se habet, quum athei, et homines profani, tantas in religione lites, et opinionum dimicationes intueantur; siquidem hæc res ab ecclesia illos avertit, et in cathedra derisorum sedere facit. Levius quiddam videatur, quam ut in tractatu tam serio citetur, deformitatem tamen rei egregie depingit : insignis quidam jocandi artifex, in catalogo librorum bibliothecæ cujusdam fabulosæ, inter cæteros, cum hac inscriptione librum ponit: *Saltationes florales, et gesticulationes hæreticorum.* Nemo enim est ex iis, qui non peculiarem quemdam motum corporis ridiculum, et gestus deformitatem, exhibeat : unde fieri non potest, quin homines carnales,

et politici degeneres, subsannent, qui facile in contemptum rerum sacrarum feruntur. Quantum ad fructus unitatis, qui ad eos qui intra sunt redundat, is, uno verbo, pax est, quæ innumeras benedictiones complectitur. Etenim fidem stabilit, charitatem accendit; quin et externa ecclesiæ pax in pacem internam conscientiæ sensim distillat; laboresque scribentium, et legentium controversias, vertit in tractatus pietatis et mortificationis.

(3) Quantum ad terminos et limites unitatis, vera proculdubio et justa eorum collocatio magni prorsus est ad omnia in religione momenti. Duo autem in iis statuendis videntur fieri excessus. Hominibus enim zelo fervidis omnis pacificationis mentio est odiosa : *Numnam pax, Jehu? Quid tibi cum pace? Vade post me*: quasi pax nihil esset ad rem, sed sectæ et partes. Contra, quidam, tanquam Laodicenses, in causis religionis tepidi, putant capita religionis nexu se commodo colligare posse, per vias medias, et opiniones utrinque participantes, et reconciliationes ingeniosas; ac si pro arbitris se gerere vellent inter Deum et homines. Uterque excessus vitandus : quod fiet, si fœdus inter Christianos, ab ipso Servatore nostro descriptum, in clausulis illis quæ primo intuitu inter se opponi videntur, perspicuam et planam interpretationem sortiatur : *Qui non nobiscum est, contra nos est*, et rursus, *Qui contra nos non est, nobiscum est*; hoc est, si capita religionis plane essentialia et fundamentalia rite discernantur et distinguantur a capitibus quæ non sunt ex fide, sed ex opinione probabili, et intentione sancta, propter ordinem, et ecclesiæ politiam, sancita[1]. Hoc vero plurimis videri possit triviale quiddam, in quo quis actum agat; verum, si hoc ipsum minore partium studio fieret, majore etiam consensu reciperetur. In hac re consilii nonnihil impertiri visum est, pro captus nostri tenuitate. Videndum est, ne homines ecclesiam Dei lacerent per duo

[1] Vulgo *sancitæ*, quod cum vocibus *capitibus quæ* minime congruit.

diceret diabolus, *Adscendam, et ero similis Altissimo*, sed adhuc major blasphemia fuerit, si quis Deum introducat dicentem : « Descendam, et ero similis principi te« nebrarum. » Quid autem hoc ab illo differt, si causa religionis descendat et præcipitetur ad crudelia et exsecrabilia scelera, principes trucidandi, in populorum vitas grassandi, et imperia funditus evertendi? Videtur quidem hoc perinde esse, ac si quis descendentem faciat Spiritum sanctum in specie, non columbæ, sed vulturis aut corvi; aut ex navi ecclesiæ erigeret vexillum piratarum et assassinorum : quocirca justum est, et id ipsum necessitas temporum flagitat, ut ecclesia doctrina sua et decretis suis, principes gladio, omnesque litteræ, seu religiosæ sint, seu morales, caduceo suo, in barathrum inferni damnent, et detrudant in secula, hujusmodi facta, et doctrinas iis auctoritatem aliquam tribuentes; ut magna ex parte jam pridem factum est. Certe optandum esset, ut in omnibus circa religionem consiliis ante oculos hominum præfigeretur monitum illud apostoli : *Ira hominis non implet justitiam Dei.* Atque, ut verum dicamus, optime et prudentissime observatum est ab uno ex Patribus, profundæ sapientiæ viro, nec minus ingenue et sincere ab eodem prolatum et evulgatum : *Eos qui conscientias premi, iisque vim inferri suadent, sub illo dogmate cupiditates suas subtexere, illamque rem sua interesse, putare.*

IV. *De Vindicta.*

Vindicta, agrestis quædam justitia est; quæ, quo magis in humana natura serpit, eo fortius legibus severis est evellenda. Etenim injuria illata legem tantummodo violat; at reposita, legem auctoritate sua plane spoliat. Certe, in vindicanda injuria, æqualem se quis inimico suo sistit; in remittenda vero, superiorem : regium enim est, ignoscere. Equidem memini dixisse Salomonem, *Honori est*

homini, offensas præterire. Quod jam præteriit, in integrum restitui non potest; at prudentes sat habent præsentia et futura curare. Nugantur igitur, et se frustra conturbant, qui præteritarum rerum satagunt. Injuriam nemo injuriæ ipsius causa infert, verum ut ex ea lucri aliquid, aut voluptatis, aut honoris, sibi conciliet; cur igitur cuipiam succenseam, quod se potius quam me diligat? Quod si quis ex malignitate mera fit injuriosus, quid tum? etiam spina et rubus pungunt et lacerant, quia natura sua utuntur. Vindictæ præcipue excusationem merentur in iis injuriis, de quibus lege cautum non est. At simul prospiciat quis, ut genus vindictæ ejusmodi sit, quod non sit legi obnoxium. Alias ipse sibi pœnam conduplicat, inimicus vero lucrum facit. Sunt qui, inter sumendam vindictam, cupiunt ut læsi intelligant unde malum illud sibi ingruerit. Nempe generosior est iste affectus : siquidem videntur illi non tam ipsa ultione delectari, quam ut læsum facti sui pœniteat. At vili ingenio præditi, et malitiosi, instar sagittarum sunt quæ per tenebras volant. Magnus dux Florentiæ Cosmus acutissimum telum vibravit in amicos perfidos, aut incuriosos : *legimus* (inquit) *et mandatum habemus, ut inimicis nostris ignoscamus; at nuspiam legitur, adstringi nos ad ignoscendum amicis;* verum spiritus Job loquitur meliora : *Numnam* (inquit) *de manu Dei bona accipiemus, neque mala itidem quandoque sustinebimus?* Quod etiam, aliquo modo, de amicis dici par est. Hoc certissimum est, hominem qui vindictæ studet, sua vulnera refricare, quæ alias, sibi relicta, sanari et consolidari potuissent. Ultiones publicæ, maxima ex parte, prospere cedunt : quales erant, propter cædem Cæsaris, cædem Pertinacis, cædem Henrici quarti magni illius Galliæ regis, et aliorum complurium. At in vindictis privatis, hoc minime tenet. Quin potius, homines vindicativi vitam fere agunt veneficarum, quæ, ut aliis sunt exitiabiles, ita ipsæ plerumque exitum infaustum sortiuntur.

V. *De Rebus adversis.*

Grande prorsus sonabat Seneca, more Stoicorum, quum diceret: *Bona rerum secundarum optabilia, adversarum mirabilia.* Certe si miraculum recte ponatur illud quod naturam superat, cernuntur miracula maxime in calamitatibus. At priorem illam sententiam magniloquentia superat alterum ex ejus dictis, et excelsius quiddam est quam ethnico conveniat: *Vere magnum, habere fragilitatem hominis, securitatem Dei.* Sane hoc dictum in poësi fuisset tolerabilius, ubi transcendentia ista magis probantur. Ac, ut verum dicamus, poëtæ hoc intactum non reliquerunt. Eadem enim fere res est, quæ adumbratur in portentoso illo poëtarum antiquorum commento, quod mysterio videtur non carere, imo et statum Christianum non obscure referre, nimirum de Hercule; qui, quum ad solvenda Promethei vincula proficisceretur (in Prometheo autem figura naturæ humanæ repræsentatur), Oceani longitudinem in poculo figulino emensus est; ubi ad vivum christiana constantia depingitur, quæ in fragili carnis testa per mundi fluctus undique circumfusos navigat. Verum, ut a granditate verborum ad mediocritatem descendamus, rerum secundarum præcipua virtus est temperantia, adversarum fortitudo; quæ in moralibus reputatur pro virtute maxime heroica. Quin et res prosperæ, ad Veteris Testamenti benedictiones; adversæ, ad Novi beatitudines pertinent: quæ et re ipsa majores sunt, et clariorem divini favoris revelationem exhibent. Attamen, etiam in Veteri Testamento, si lyræ Davidis aures præbeas, plures invenias threnos, quam exsultationes; Spiritus autem sancti calamus diffusius tractavit Jobi afflictiones, quam felicitatem Salomonis. Res prosperæ non sine plurimis timoribus et molestiis transeunt; adversæ itidem suis solatiis et spe non vacant. Videmus certe in acupictis, melius placere, quum imagines coloris luci-

dioris sunt, stamen autem telæ, coloris magis opaci, quam quum stamen ipsum splendidius est, imagines autem tenebrosiores. Judicium igitur capi potest, quid cordi magis volupe sit, ex eo quod oculos magis delectat. Habet certe virtus simile quiddam odoramentis quibusdam pretiosis, quæ fragrantissima sunt, aut incensa, aut tusa. Nam fortuna prospera potissimum vitia hominum indicat, adversa virtutes.

VI. *De Dissimulatione et Simulatione.*

(1) Dissimulatio est artium civilium compendium quoddam, et pars infirmior: etenim, et ingenium acre, et robur animi constans, ad hoc requiritur, ut quis sciat, quando verum proferendum sit, atque id facere audeat. Itaque inter inferiores politicos reponuntur, qui magni sunt simulatores.

(2) Quod discrimen bene apud Tacitum, Cæsarem Augustum inter et Tiberium, adnotatum est. Etenim de Livia sic ait: quod esset *cum artibus mariti, et simulatione filii, bene composita;* artes imperii Augusto, simulationem Tiberio attribuens. Idem alibi hisce verbis Mucianum inducit, Vespasianum ad arma contra Vitellium sumenda hortantem: *Non adversus Augusti acerrimam mentem, nec adversus Tiberii cautissimam senectutem insurgimus.* Quare hæ facultates, artium civilium, et simulationum, sunt prorsus distinguendæ. Esto igitur, ut sit felicis ita quisquam acuminis tantæque perspicaciæ, ut distinguere queat, quæ palam facienda, quæ occultanda, quæ tanquam in crepusculo producenda, temporum etiam et personarum ratione pensitata (quæ revera artes sunt politicæ et civiles, ut Tacitus eas recte appellat); huic dissimulatio impedimento erit. Quod si quis ad hunc judicii et discretionis gradum adscendere non valeat, ei relinquitur tanquam tutissimum, ut sit tectus et dissimulator. Ubi enim in singulis non datur eligere, ibi

in omnibus caute insistere tutissimum est : cæcutientibus enim lente movendum. Sane ubique reperias homines rerum tractandarum peritissimos, omnes fere, candorem, ingenuitatem, et veracitatem, in negotiis præ se tulisse; verum simul erant tanquam equi bene docti et domiti, qui subito se sistere et se vertere norant. Quod si necessitas quædam ingruat, dissimulationem profundam postulans, tunc quidem opinio et fama, de bona fide et veracitate eorum præconcepta eos reddit prorsus invisibiles.

(3) Consilia et mentem tegendi aut velandi gradus sunt tres. Primus est taciturnitas, quum quis sensus animi sui premit, adeoque relinquit in æquilibrio, ut, in quam partem propendeat, nemo facile conjecerit. Secundus dissimulatio in negativa, quum quis ex composito signa quædam et indicia jacit, se non eum esse, qui revera est. Tertius simulatio in affirmativa, quum quis aperte fingit et prætexit, se eum esse, qui revera non est.

(4) Quantum ad primum horum, taciturnitatem scilicet, ea est certe virtus confessoris. Atque profecto, vir taciturnus multas audit confessiones; quis enim garrulo, et loquaci, pectus suum recludet? Quod si quis famam habeat viri taciturni, facile aliorum animos reserabit, sicut aër clausus apertum sugit; atque veluti delicta confiteri, non ad aliquem finem collimat qui ad res civiles tendit, sed ad conscientiam sublevandam; ita certe homines taciturni ad multarum rerum notitiam, simili de causa, perveniunt : dum homines, non tam impertire, quam exonerare animum suum cupiant. Ut paucis dicamus, mysteria silentibus debentur. Præterea, si verum loquamur, etiam in animo, æque ac in corpore, deformis et invenusta est nuditas; neque parvam addit reverentiam consiliis et factis hominum, si minus pateant. At loquaces et futiles, etiam plerumque leves sunt, et creduli. Qui enim eloquitur quæ scit, effutiet etiam quæ

nescit. Ponatur igitur pro certo, habitum taciturnitatis virtutem esse politicam et moralem. Sed et illud addendum est, bonum esse homini, ut vultus suus linguæ officium non præripiat. Nam revelatio animi ex vultu aut gestu, magnus est defectus, et quædam quasi proditio; eo magis quod sæpenumero plus notatur et fidem facit, quam verba.

(5) Quantum ad secundum, dissimulationem scilicet, ex necessitate quadam illa taciturnitatem sequitur; adeo ut qui tectus esse vult, dissimulator aliquatenus vel nolens evadat. Etenim astutiores sunt homines, quam ut patiantur aliquem in æquilibrio se continere, absque aliqua in alteram partem inclinationis suæ declaratione. Ita quæstionibus subtilibus eum obsidebunt, et allicient, et excutient, ut, nisi obfirmato et absurdo silentio se quis muniat, necesse ei fuerit se nonnihil prodere; quinetiam, si hoc non fecerit, ex silentio ipso aliquid conjecturæ capient non minus, quam ex verbis. Quod vero ad æquivocationes, et oracula verborum attinet, non poterunt illa diu valere. Ita ut nemo tectus esse queat, nisi aliquem dissimulationis gradum sibi indulgeat: quæ nihil aliud est, quam silentii quædam appendix aut limbus.

(6) Quantum vero ad tertium gradum, nimirum simulationem et professionem falsam, illam magis vitiosam et minus politicam, duco; *nisi forte dignus vindice nodus inciderit* [1]. Itaque perpetua consuetudo simulandi vitium est, aut ex ingenii lubricitate quadam vel timiditate ortum, aut etiam ex animi constitutione, quæ vitio aliquo magno imbuta est; quòd, quia occultare oportet, simulationem etiam in aliis adhibere et exercere efficit, ne forte habitus ipse intercidat.

(7) Commoda simulationis et dissimulationis tria. Primum est, quod oppositionem amoliatur, et homines imparatos aggrediatur: ubi enim consilia cujuspiam evulgata

[1] Alludit ad notum Horatii locum in Arte Poetica, vers. 191.

fuerint, adversarii, veluti tuba, excitantur. Secundum est, quod in hominis potestate relinquit, ut pedem referat, et se absque existimationis suæ jactura de negotio subducat: si quis enim se manifesta declaratione obstringit, is cuneis quasi impactis includitur; aut pergendum est ei, aut turpiter desistendum. Tertium est, quod ad aliena consilia detegenda viam aperiat: etenim ei qui sua consilia profert, non facile quis se adversarium profiteatur; verum assentabitur potius, et libertatem loquendi in libertatem cogitandi vertet. Itaque habetur apud Hispanos satis malignum adagium: *Dic mendacium, et veritatem erues;* perinde ac si simulatio clavis esset ad secreta reseranda. Tria etiam sunt simulationis et dissimulationis incommoda, ut ex æquo res compensetur. Primum, quod illa timiditatem arguant: id quod omnibus negotiis plumas vellit, ne perniciter ad metam advolent. Secundum, quod in ancipites cogitationes animos complurium conjiciant, qui fortasse alias cooperaturi fuissent, et studio suo rem promoturi; unde sine socia et amica opera ad fines suos solus quis ambulet. Tertium est (idque maximum), quod præcipuo ad actiones organo hominem privet, nimirum fide. Optimum fuerit temperamentum, si quis veracitatis famam obtineat, taciturnitatis habitum, dissimulationis usum tempestivum, et facultatem simulationis, ubi opus fuerit.

VII. *De Parentibus et Liberis.*

(1) Gaudia parentum occulta sunt, nec minus dolores eorum et metus. Illa certe verbis assequi nequeunt, hos autem proferre nolunt. Certe liberi labores humanos suaviores, verum infortunia amariora, reddunt. Curas vitæ multiplicant, sed memoriam mortis mitigant. Æternitas sobolis etiam brutis communis est; sed illa memoriæ, meritorum, et operum, propria est hominibus. Atque videre sane est, opera nobilissima et fundationes ab orbis

profecta; quibus effigies animorum exhibere curæ erat, quum corporis imaginibus destituerentur; adeo ut posteritati maxime studeant, qui posteritate carent. Qui honores in familiam suam primi introducunt, erga liberos indulgentissimi sunt: intuentur siquidem eos, non tantum ut continuationem speciei suæ, sed ut rerum a se gestarum hæredes, ideoque ut liberos et creaturas.

(2) Gradus affectuum in parentibus erga liberos diversos sæpe dispares sunt, aliquando iniqui, ac potissimum in matre; unde Salomon dicit : *Filius sapiens lætificat patrem, filius vero stultus mœstitiæ est matri suæ.* In domo fœcunda, et liberorum plena, cernere quandoque est, unum aut alterum ex senioribus pluris æstimari, atque ex junioribus in deliciis esse; sed in medio fortasse aliquos quasi oblivione transiri, qui nihilominus, haud raro, optimæ indolis evadunt.

(3) Illiberalitas parentum erga liberos suos error est plane noxius: nam eos reddit animo degeneres, fallaciis deditos, ignobilium consortio se delectantes, magisque ad luxum propensos, quando rerum copiam adepti sint. Itaque optime succedit, quando parentes suam apud liberos auctoritatem tuentur, crumenam laxant.

(4) Invaluit, tam apud parentes quam pædagogos et famulos, mos quidem ineptus, æmulationes inter fratres serendi et alendi, durante eorum pueritia; quæ sæpenumero in discordias evadunt post ætatem virilem, et familias turbant.

(5) Itali non magnum ponunt discrimen inter liberos et nepotes aut cognatos; sed, modo sint e massa sanguinis, non multum pensi habent, utrum sint e corpore proprio editi, necne. Atque si verum dicendum sit, in natura non multum interest; adeo ut sæpe videamus, nepotem avunculo magis similem aut cognato, quam parenti proprio, prout sanguis casu quodam derivatur.

(6) Curent parentes, in tenera ætate filiorum suorum,

cui vitæ generi illos destinent: tum enim maxime sunt flexibiles, et cerei. Neque in hac electione respiciant nimis inclinationem filiorum ipsorum, quasi illud melius arrepturi sint, ad quod maxime videntur propensi. Verum est, si affectus aut aptitudo puerorum sit erga aliquod studium insignis, non expedire ut quis naturæ aut indoli repugnet; sed, ut plurimum præceptum illud sanum est: *Optimum elige, suave et facile illud faciet consuetudo.*

(7) Fratres juniores plerumque sunt *fortunæ filii;* sed raro, aut nunquam, prosperum sortiuntur exitum, quando exhæredantur seniores.

VIII. *De Nuptiis et Cœlibatu.*

(1) Qui uxorem duxit, et liberos suscepit, obsides fortunæ dedit: sunt enim magnorum conatuum impedimenta, sive ad virtutem tendat quis, sive ad improbitatem; certe præstantissima (ut alibi diximus [1]) in usum reipublicæ opera et merita a viris profecta sunt prole carentibus, qui tam affectu, quam fortunis, rempublicam connubio sibi junxerunt et dotarunt. Attamen rationi videatur magis consentaneum, ut qui liberos relinquunt, majorem futurorum temporum curam gererent; ad quæ satis norunt clarissima illa sua pignora oportere transmitti. Sunt tamen, qui licet liberis careant, tamen memoriæ suæ incuriosi sunt, et cogitationes vitæ tantum curriculo terminant, et tempora futura, ut ad se nihil pertinentia, ducunt. Imo et alii nonnulli uxorem et liberos tantum in rationibus expensarum habent. Quinetiam reperiuntur aliqui fatui avari, qui gloriantur fere se liberis carere, ut habeantur tanto ditiores. Audiverunt scilicet aliquos dicentes, *Talis quispiam est ditissimus*, alios autem subinferentes, *At liberis compluribus oneratur;* quasi divitiarum hoc esset decrementum. Verum cœlibatus causa maxime frequens, est libertas; præsertim in quibusdam animis

[1] In superiori sermone, § 1 (p. 230).

sibi complacentibus et phantasticis, qui omnis restrictionis sensum nacti sunt tam acutum, ut cingula et periscelidas fere habeant pro vinculis et compedibus.

(2) Viri cœlibes optimi sunt amici, optimi erga servos domini, servi etiam erga dominos optimi; at non semper subditi optimi: sunt enim ad fugam expediti; atque revera transfugæ fere omnes sunt ejus conditionis. Vita cœlebs ecclesiasticis bene convenit: non enim facile quis irriget solum, si prius stagni alicujus receptaculum interveniat. Judicibus et magistratibus res est fere indifferens: si enim faciles sint, et corruptelis dediti, servum aliquem videas uxore, multis modis, ad hujusmodi lucra captanda deteriorem. Quod ad milites attinet, reperio certe duces apud exercitus suos concionantes, illis in memoriam redigere solere charitates uxorum et liberorum. Reperio etiam nuptiarum contemptum, apud Turcas, milites vulgares reddere viliores. Sunt certe porro uxor et liberi disciplina quædam humanitatis; atque cœlibes, etsi sæpenumero magis sunt munifici et charitativi, quia fortunæ eorum minus exhauriantur, sunt tamen, ex altera parte, magis crudeles, et sine visceribus (idonei qui sint severi Inquisitores), quia indulgentia et teneritudo affectuum suorum non tam sæpe evocatur et excitatur.

(3) Naturæ graves, et consuetudine ductæ, ideoque constantes, sunt plerumque uxoriæ, ut de Ulysse perhibetur: *Vetulam suam prætulit immortalitati.* Mulieres castæ sunt plerumque superbæ, et protervæ, merito pudicitiæ suæ elatæ. Inter vincula præstantissima castitatis et obsequii uxoris erga maritum, illud censeri debet, si virum suum uxor prudentem putet; quod nunquam faciet, si eum inveniat zelotypum.

(4) Uxores, juvenum dominæ sunt; mediæ ætatis, sociæ; senum, nutrices; adeo ut adsit ansa ad uxorem ducendam ætatibus singulis. Inter sapientes tamen numeratus est ille, qui interrogatus, *Quod esset tempus opportunum nuptia-*

rum? respondit: *Juvenibus non adhuc, senibus non omnino.*

(5) Sæpe fit ut mariti deteriores bonas habeant uxores, sive hoc fiat, quod hoc modo pretium addatur mariti benevolentiæ, per vices; sive quod uxores in patientia sua glorientur. Hoc autem nunquam fallit, si hujusmodi mariti ab uxoribus ipsis expetiti et electi fuerint, contra consensum amicorum; tunc enim animus iis semper adest, ut stultitiæ suæ pœnitere non videantur.

IX. *De Invidia.*

(1) Ex affectibus, nulli sunt qui existimantur fascinare, præter amorem et invidiam. Uterque acria progignit desideria; uterque se perniciter efformat in phantasias, et suggestiones; atque uterque facile inscendit in oculos (præcipue quando objectum adest); quæ omnia ad fascinationem faciunt, si modo fascinatio aliqua sit. Videmus etiam Scripturam invidiam *oculi mali* nomine insignire; atque astrologos, malos astrorum influxus *malignos adspectus* vocare. Ita ut agnosci ab omnibus videatur, in invidia, ejusque operatione, ejaculatio quædam, et irradiatio ex oculis. Quin et nonnulli tam exstiterunt curiosi, ut notaverint, tempora quibus ictus et percussio oculi invidi plurimum obest, tum præcipue esse, quum persona, in quam invidia torquetur, spectatur in gloria et triumpho: etenim hoc mucronem invidiæ acuit; atque insuper illis temporibus spiritus personæ invisæ prodeunt maxime in exteriora, unde ictui occurrunt.

(2) Verum, missis istis rebus curiosis (licet non indignis quæ in considerationem veniant, sed loco idoneo), tractabimus hæc tria: qui sint ad invidendum maxime proclives; qui sint maxime obnoxii; et quæ sit differentia inter invidiam publicam et privatam.

(3) Qui virtutis ipse expers est, invidet virtuti alterius. Etenim animi hominum se pascunt et delectantur, aut bono proprio, aut malo alieno; quique primo alimento

caret, satiabit se secundo; et qui nullo modo sperat se ad virtutem alterius pervenire posse, ipse fortunam ejus libenter deprimit, ut minor intercedat disparitas.

(4) Vir curiosus, et se alienis rebus immiscens, ut plurimum invidus est. Etenim, de rebus alienis multum inquirere, neutiquam eo spectare possit, quod operosa illa sedulitas suis rebus conducat: itaque fieri non potest, quin hujusmodi vir scenicam quamdam voluptatem capiat aliorum fortunas spectandi; neque, qui rebus propriis tantum intentus est, segetem invidiæ multam reperiet. Invidia enim passio est cursitans, et plateas terit, nec domi se continet: *Non est curiosus, quin idem sit malevolus.*

(5) Viri natalibus nobiles invidiæ erga novos homines notam subeunt. Etenim mutatur intervallum. Et simile est hoc deceptioni visus; quum res retrocedere videantur, aliis se promoventibus.

(6) Deformes, et eunuchi, et senes, et spurii, invidi sunt. Etenim, qui conditionem suam emendare nullo modo potest, conditionem alterius pro viribus suis labefactabit. Nisi forte hi defectus in generosa et heroica ingenia inciderint, quæ defectus proprios naturales in honoris sui incrementum vertere nitantur: scilicet, ut fama hoc arripiat, eunuchum, aut claudum, tam magna perpetrasse; miraculi nimirum honore affectato. Id quod evenit Narseti eunucho, et Agesilao, atque Tambernali, qui claudi fuerunt.

(7) Eadem fere ratio est hominum, qui e calamitatibus resurgunt. Sunt enim plerumque temporibus infensi; atque alienas calamitates, tanquam suarum molestiarum redemptiones, gustant.

(8) Qui in plurimis excellere contendunt, levitate et gloria vana moti, necesse est ut sint invidi. Ubique enim occurrunt objecta invidiæ, quum fieri nequeat, quin aliqui in tot rebus illos superent. Qui fuit character imperatoris Adriani, qui poëtas et pictores, et opifices alios,

in iis scilicet operibus quibus ipse præcellere gestiebat, capitali quadam invidia prosequebatur.

(9) Postremo propinqui, et collegæ, et una educati, ad invidendum æqualibus, quum evehuntur, proni sunt. Etenim exprobrat hoc illis fortunam propriam, eosque quasi digito monstrat, et frequenter eorum memoriam vellicat; quinetiam in aliorum notam hæc fortunæ collatio magis incurrit. Invidia autem a fama et sermonibus semper reflectitur et conduplicatur. Unde invidia Caïnis erga fratrem Abelem malignior fuit, quia, quum sacrificium Abelis magis acceptum Deo fuit, nemo inspexit. Atque hæc de iis qui ad invidendum proclives sunt.

(10) Quantum ad illos qui invidiæ magis aut minus obnoxii sunt, primo, iis qui eminente virtute præditi sunt minus invidetur quum promoventur: promotio enim eorum videtur ex debito; debiti autem solutioni nemo invidet, sed largitioni supra meritum. Atque etiam invidia non sine comparatione est; ubi autem nullus comparationis gradus, nulla invidia: itaque regibus non invidetur, nisi a regibus. Illud tamen observatione dignum est, personis indignis, sub primum honoris sui adscensum, maxime invideri, postea vero minus; ubi contra personæ dignæ, et meritis insignes, invidiam tum demum experiuntur, postquam fortunæ eorum diutius duraverint. Etenim, licet virtus eorum eadem maneat, tamen minus fit illustris: recentes enim oboriuntur[1] homines qui eam obscurant.

(11) Nobiles genere, minus invidiæ expositi sunt, quum honoribus cumulantur: etenim nihil aliud videtur, quam debitum majoribus suis repensum; præterea, parum fortunæ eorum additum videtur; invidia autem, more radiorum solis, in clivo ardentior est, quam in plano. Itaque, eamdem ob causam, qui per gradus evehuntur, minorem subeunt invidiam, quam qui per saltum.

(12) Qui cum honoribus suis conjunctos habent labo-

[1] Vulgo *oboriantur*, in subjectivo, sine ulla causa.

res magnos, curas, et pericula, invidia minus laborant. Etenim existimant homines, eos honores suos caro pretio emere, et misereri potius ipsorum nonnunquam incipiunt; misericordia autem semper fere sanat invidiam. Itaque notabis plerumque, ex viris politicis, et honore fulgentibus, magis sanos et sobrios semper querimonias fundere, qualem vitam traducunt, canentes illud, Quanta patimur! non quod ita sentiant, sed quo invidiæ aciem retundant. Verum hoc intelligi debet de negotiis quæ hujusmodi viris imponuntur, non de iis quæ ipsi ad se attrahunt. Nihil enim invidiam magis suscitat, quam ambitiosum et immodicum negotiorum monopolium; nihilque, e converso, invidiam exstinguit magis, quam si quis in summis honoribus constitutus, aliis officiariis inferioribus nihil detrahat. Hoc enim modo, quot illi ministri sunt, tot se tegit umbraculis ab invidia.

(13) Super omnia, illi invidiam in se concitant maxime, qui fortunarum suarum amplitudinem insolenter et tumide ostentant, nunquam sibi placentes, nisi dum potentiam suam jactent, vel per pompam exteriorem, vel triumphando de adversariis aut competitoribus suis dejectis; ubi contra viri prudentes sacrificare quandoque invidiæ ament, de industria interdum permittentes se vinci in rebus quæ minus ei cordi sunt. Nihilominus illud verum est, potentiæ ostentationem apertam et indissimulatam (modo absit arrogantia et gloria inanis) minore invidia laborare, quam si callide et quasi furtim se notæ subtrahat. Etenim hoc quum fit, nihil aliud facit quis, quam ut fortunam insimulet, quasi ipse sibi esset conscius indignitatis suæ; unde alios ad sibi invidendum stimulat.

(14) Postremo, ut huic parti finem imponamus, quemadmodum in principio diximus, invidiæ actum, aliquid habere in se ex veneficio; ita non alia est invidiæ curatio, quam quæ solet esse veneficii et incantationis: hoc est, sortis translatio (ut vocant) et in alium remotio. Ad

quem finem, prudentiores ex honoratis semper in scenam introducunt aliquem, in quem invidiam, in se alias incursuram, derivent: quandoque in ministros et servos, quandoque in collegas et socios, aut in alios quosdam eam rejicientes. Neque ad hunc usum unquam desunt personæ aliquæ violentæ et temerariæ, quæ, modo potentiam et negotia agitent, ea quovis periculo mercari non dubitent.

(15) Jam vero, ut de publica invidia loquamur, ea saltem aliquid in se habet boni; ubi in privata invidia nihil prorsus inest boni. Publica enim invidia instar salubris ostracismi est, qui viros magnos, supra modum excrescentes, coërcet; unde etiam fræno est viris præpotentibus, ne se nimium efferant.

(16) Hæc invidia, quæ *mala contentatio* modernis linguis appellatur (et in titulo *De seditionibus* plenius tractabitur[1]), est in regnis et rebuspublicis contagioni non absimilis. Etenim sicut contagio in sanas partes serpit, easque corrumpit; ita etiam, quando invidia statum occupaverit, vel optima reipublicæ mandata et instituta in odium vertit et graveolentiam quamdam. Itaque parum proficitur intermiscendo actiones gratas et populares odiosis: etenim hoc ipsum imbecillitatem et invidiæ metum arguit, quæ tanto magis nocet: ut fit[2] etiam in contagionibus, quæ, si tibi ab iis metuas, facilius irruunt.

(17) Ac publica ista invidia, magis in regum officiarios et ministros involat, quam in reges ipsos. Attamen ecce regulam, quæ vix fallit: si invidia quæ ministro incumbit sit magna, causa autem parva; aut si invidia quasi generalis sit, et omnes status ministros complectatur; tunc invidia (etsi occulto) regem, aut statum ipsum, petit. Atque hæc dicta sint de publica invidia, aut contentatione mala; atque de ejus differentia ab invidia privata, quam priore loco tractavimus.

[1] Vide infra, XV (p. 251).

[2] *Fit*. Vulgo *sit*, quod anglico *as it is usual* minime respondet.

(18) Addemus etiam, in genere, de affectu invidiæ hoc insuper, eum inter omnes affectus esse maxime importunum et assiduum. Etenim aliis affectibus excitandis subinde præbetur occasio, recte autem dictum est, invidiam festos dies non agere; quia semper materiam se exercendi reperit. Unde etiam observatum est, amorem et invidiam, maciem hominibus inducere; id quod alii affectus non faciunt, quoniam non continui sunt. Est etiam invidia affectuum vilissimus et pravissimus : quam ob causam proprium est attributum diaboli, qui dicitur *Invidus homo, qui zizanias inter triticum noctu seminavit;* quemadmodum etiam semper evenit, ut invidia callide et in tenebris operetur, ad præjudicium cujusvis rei optimæ, veluti tritici.

X. *De Amore.*

(1) Amori plus debet scena, quam vita. Etenim in scena amor semper comœdiæ præbet argumentum, quandoque etiam et tragœdiæ; at in vita humana multum plerumque affert nocumenti, nunc ut Sirenum aliqua, aliquando ut Furiarum. Observare licet, neminem ex viris magnis et illustribus fuisse (quorum exstat memoria vel antiqua, vel recens) qui adactus fuerit ad insanum illum gradum amoris. Unde constat, animos magnos, et negotia magna, infirmam hanc passionem non admittere. Excipere tamen oportet Marcum Antonium, imperii Romani duumvirum, et Appium Claudium, decemvirum, legislatorum inter Romanos principem : quorum prior fuit revera homo luxuriosus, et voluptatibus deditus; alter autem vir fuit prudens et austerus. Unde quivis perspiciat, amorem (quanquam rarius) aditum reperire posse, non solum in cor apertum, sed et bene munitum, si diligenti custodia non asservetur. Abjectum quidem et pusillanimum est illud Epicuri dictum : *Satis magnum alter alteri theatrum sumus;* quasi homo, na-

tus ad contemplationem cœli et cœlestium, idolum adorans minutum, satageret, se submittendo, si non ori, ut bruta, oculo tamen, certe ad altiora contemplanda dato.

(2) Mira res videbitur, si passionis hujus excessum perpendamus, ac quomodo ipsi rerum naturæ et valori vero insultet, vel hoc ipso, quod hyperbole perpetua nulli rei conveniat, præterquam amori. Neque hæc hyperbole solummodo in locutionis phrasi cernitur : quum enim verissime dictum sit, adulatorum principem, quocum cæteri adulatores minores conspirant, esse unumquemque sibi ipsi; profecto amator aliquid amplius est. Nunquam enim fuit quisquam adeo superbus, qui se ipsum tam absurde magnifecerit, quam amator personam amatam. Recte itaque receptum est illud diverbium : *Amare et sapere, vix Deo conceditur.* Neque aliis tantummodo manifesta est hæc phrenesis, personæ autem amatæ minime; sed et amatæ potissimum, nisi amor sit reciprocus. Certissimum enim est, amorem semper rependi, aut amore mutuo, aut contemptu intrinseco et secreto. Quo magis cavendum est hominibus ab hac passione, quæ non solum alias res perdit, sed et se ipsam. Quæ alia infert damna, belle illa exprimit poëtarum fabula : eum, scilicet, qui Helenam prætulit, Junonis dona et Palladis amisisse. Quisquis enim amatoriis affectibus nimis indulget, et divitiis et sapientiæ nuntium remittit.

(3) Habet hæc passio æstus suos in ipsis temporibus quibus animus maxime mollis est et infirmus, nimirum in rebus prosperis, aut adversis : quanquam hoc posterius minus forsan observatum fuerit. Utraque enim tempestas amorem accendit, redditque flagrantiorem; unde evincitur esse stultitiæ proles. Optime illi, qui, si amores omnino nequeant extrudere, eos tamen in ordinem redigunt; et a rebus seriis vitæque negotiis segregant. Si enim illis amor se immisceat, turbat omnia, hominesque eo com-

pellit, ut fines suos recta petere non possint. Quicquid in re sit, viri militares amoribus dediti sunt, opinor, non aliter quam vino. Poscunt enim plerumque pericula compensationem voluptariam.

(4) Inest ingenio humano motus quidam arcanus, et tacita inclinatio, in amorem aliorum: qui si non insumatur in unum, vel paucos, naturaliter se diffundit in plures, atque homines reddit humanos et charitativos, quemadmodum videre licet nonnunquam in monachis.

(5) Amor conjugalis genus humanum creat; amor socialis perficit; amor vero lascivus inficit et dehonestat.

XI. *De Magistratibus et Dignitatibus.*

(1) Viri in magistratu collocati, ter servi: servi principis vel politiæ; servi famæ; et servi negotiorum. Adeo ut libertate neutiquam fruantur, nec in personis, nec in actionibus, nec in temporibus suis. Mirum cupiditatis genus, potestatem appetere, libertatem amittere; vel potestatem in alios ambire, potestatem in se ipsum exuere. Adscensus ad dignitates arduus est; et per labores pervenitur ad labores majores; sæpe quoque indignitatibus non vacat, atque per indignitates pervenitur ad dignitates. Statio in dignitatibus res lubrica est; atque regressus, aut præcipitium est, aut saltem eclipsis: quæ et ipsa triste quiddam, et melancholicum. *Quum non sis qui fueris, non esse cur velis vivere?* Imo nec regredi datur, etiamsi quis cupiat; neque regredi volunt homines, quum ratio postulat ut id facerent; verum impatientes manent vitæ privatæ, etiam quum senectus aut infirmitas ingruit, quæ umbram et otium postulant: sicut oppidani senes, qui ante ostium sedere volunt, licet se eo pacto derisui exponant. Sane, viris in magistratibus positis opus est, ut aliorum opiniones mutuentur, quo se ipsos beatos putent: nam si judicent ex sensu proprio,

nihil hujusmodi reperient; verum, quando secum cogitent quid alii de ipsis sentiant, et quam libenter alii conditiones cum illis permutare vellent, tum demum beati sunt, tanquam rumore tenus; quum intus fortasse contrarium experiantur : siquidem dolores suos primi omnium sentiunt, licet culpas suas omnium novissimi. Certe viri potestatibus sublimes, ipsi sibi ignoti sunt; et dum negotiis distrahuntur, tempore carent, quo sanitati, aut corporis, aut animæ suæ, consulant :

Illi mors gravis incubat,
Qui, notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi [1].

(2) In potestatibus, licentia magna datur, et boni, et mali : quorum posterius pro maledictione habendum; in malis enim, optima conditio est, nolle; proxima, non posse. Certe potentia bene-merendi verus est et legitimus ambitionis finis. Etenim bene cogitare, licet Deo acceptum sit, tamen, versus homines, non multo melius est quam bene somniare, nisi in actum producatur. Id autem fieri non potest sine munere aliquo publico et potestate, veluti solo superiore et elevato. Merita et opera bona sunt, veri fines laborum hominis, atque eorumdem conscientia, perfectio humanæ quietis. *Et conversus Deus, ut adspiceret opera quæ fecerunt manus suæ, vidit quod omnia essent bona nimis;* tum sequitur sabbatum. In munere tuo perfungendo, propone tibi exempla optima : imitatio enim globus est præceptorum; et post tempus aliquod, propone tibi exemplum proprium; atque in te ipsum stricte inquiras, num non melius inceperis, quam perstiteris; neque rursus exempla eorum negligas, qui eodem munere praviter functi sunt, non ut te ipsum, eorum memoriam carpendo, vendites, sed ut monearis quid evitare debeas. Institue igitur reformationem, sed

[1] SENECA, *Thyest.*, 401.

absque elatione tui-ipsius, aut scandalo priorum temporum et personarum; hoc tamen tibi constitutum sit, exempla præclara non minus introducere, quam imitari. Retrahe res ad primam earum institutionem; et circumspicias, in quibus et quibus modis degeneraverint. Attamen utrumque tempus consulas, tum antiquius, ut cognoscas quid optimum fuerit, tum recentius, ut notes quid fuerit aptissimum. Contende, ut quæ agis *pro potestate*, tanquam regulis quibusdam cohibeantur, ut hominibus tanquam digito monstres quid illis sit exspectandum; neque tamen nimium sis pertinax, aut peremptorius; atque semper, quum a regula recesseris, quid sit quod agas, diligenter expone. Muneris tui jura constanter tueare; neque propterea lites de jurisdictione facile move; atque ita te geras, ut potius jura tua assumas et exerceas tacite, et de facto, quam ut quæstiones de iis cum strepitu suscites et agites. Jura etiam inferiorum munerum, tibi subordinatorum, defende, ac ne destitue. Tibique majori honori ducas rerum summas præscribere, quam in omnibus satagere. Amplectere, imo invita, qui tibi adjumento sint et informationi ad muneris tui exsecutionem; neque abige eos qui operam suam ad hoc tibi deferunt, tanquam se ingerentes; sed potius cum favore eos allicias et recipias.

(3) Vitia in auctoritate utenda et exercenda sunt præcipue quatuor: mora nimia, corruptela, asperitas, et facilitas. Quantum ad moras, faciles aditus præbe, tempora præstituta serva, inchoata quæ sunt perfice, neque negotia nova intermisce, nisi urgeat necessitas. Quantum ad corruptelas, non solum manus tui-ipsius et tuorum liga, ne munera accipiantur; sed etiam manus supplicantium, ne ea offerantur. Prius horum præstat certe integritas adhibita; verum ea ipsa prædicata, et ex professo, idque cum detestatione corruptelarum, etiam posterius assequitur. Neque tantum culpam, verum etiam suspicio-

nem devita. Quicumque mutabiles sunt, et manifesto alterantur absque causa manifesta, injiciunt suspicionem de corruptelis. Itaque perpetuo, quum ab opinione tua quam declarasti, aut processu quem incepisti, deflectas, ingenue hoc ipsum profitere; simul et causas, quæ te ad hoc commoverunt, sedulo declares et inculces; neque rem suffurari te posse credas. Servus gratiosus, et apud dominum potens, si non exstet aliqua favoris causa manifesta, reputatur plerumque nihil aliud quam via obliqua ad corruptelas. Quantum ad asperitatem: invidiam, et malevolentiam parit illa, nihil inde metens; severitas siquidem metum incutit, asperitas odium parit. Etiam reprehensiones de loco superiore, graves esse debent, non contumeliosæ. Quantum ad facilitatem : ea corruptelis etiam deterior est; corruptelæ enim interdum et subinde tentantur; quod si quis importunitati pateat, aut respectibus levioribus ducatur, hæc ei ubique aderunt. Sicut ait Salomon, *Personas respicere non est bonum; talis enim offendet pro buccella panis.*

(4) Verissimum sane, quod a veteribus dictum est, *Magistratus virum indicat.* Alios autem indicat in melius, alios in pejus: *Omnium consensu capax imperii, nisi imperasset*, inquit Tacitus de Galba; contra de Vespasiano idem: *Solus imperantium Vespasianus mutatus in melius;* licet alterum intelligat Tacitus de arte imperatoria, alterum de moribus et affectibus. Signum est luculentissimum indolis generosæ, si quis honoribus emendetur. Est enim honor, aut saltem esse debet, locus virtutis; atque, quemadmodum, in natura, corpora moventur rapide ad locum, placide in loco, ita virtus in ambitu violentior est, in honore adepto sedatior. Adscensus omnis ad dignitatum fastigium incedit tanquam per scalam graduum flexuosam; atque, si factiones valeant, bonum fuerit alteri parti adhærere, dum quis honorem scandat, at se ad æquilibrium reducere, postquam eum-

dem fuerit cònsequutus. Memoriam prædecessoris tui illæsam conserva. Hoc si non feceris, debitum tibi hoc a successore tuo rependetur. Collegas etiam amice tracta, et potius advoca quum illud minime exspectent, quam exclude quum consentaneum fuerit eos advocari. Ne sis loci tui nimis memor, aut crebram de eo mentionem facias, in quotidianis sermonibus, aut conversatione privata; sed potius prædicetur de te: *Alius prorsus vir est, quum sedet, et munus suum exercet.*

XII. *De Audacia.*

In scholis tritum est dicterium, nec tamen sapientis observatione indignum. Interrogatus autem Demosthenes, quænam prima oratoris virtus? respondit, actio; quæ secunda? actio; quæ tertia? itidem respondit, actio. Ipse dixit, qui rem optime noverat; nec tamen in eo quod laudabat, multum naturæ debebat. Mira certe res, illam oratoris partem, quæ non ultra corticem penetrat, et histrionis potius virtus censenda est quam oratoris, in locum tam sublimem, supra nobiliores illas partes, inventionis, elocutionis, et cæterarum, extolli; imo quasi omne tulisset punctum, pene solam prædicari. Sed in promptu ratio est: inest enim naturæ humanæ plerumque plus stulti quam sapientis. Unde et facultates eæ, quibus capitur pars illa in animis mortalium stulta, sunt omnium potentissimæ. Huic mire convenit, et quasi parallela est, audacia in negotiis civilibus. Quid in istis primum? audacia. Quid secundum? quid tertium? audacia. Attamen utcumque ignorantiæ, et sordidi ingenii, proles est audacia; cæterisque civilis scientiæ partibus longe impar. Sed nihilominus fascinat, et captivos ducit eos, qui vel judicio infirmi sunt, vel animo timidiores; tales autem sunt hominum pars maxima. Quin et sapientibus ipsis, quum animis vacillent, vim injicit. Idcirco vide-

mus audaciam in democratiis plurimum valuisse; apud senatores vero, et principes, certe minus. Imo quando primo rebus gerendis admoventur audaces, plus possunt quam postea: nam male pollicita præstat audacia. Sane quemadmodum interveniunt agyrtæ, qui corpori naturali mederi profitentur, sic et corpori politico non desunt homines, qui curationes vel difficillimas suscipient: quibus forsan in paucis aliquibus experimentis feliciter successit; sed quum scientiæ principia non gustarint, sæpius excidunt. Imo videre est nonnunquam hominem audacem, miraculum illud Mahometis edentem. Populo persuasit Mahometes, se collem ad semet evocaturum; atque a summo ejus jugo preces pro legis suæ cultoribus oblaturum. Populus magna frequentia convenit: collem, ut ad se veniret, iterumque iterumque vocavit Mahometes; sed quum collis immotus maneret, ille (nihil omnino pudefactus) inquit: *Si collis ad Mahometem accedere nolit, ad collem ibit Mahometes*. Sic et istiusmodi homines, quando ingentia quædam in se susceperunt, turpissimeque in iis defecerunt, tamen (si ad ipsum audaciæ culmen pervenerunt) lusu rem excipient, et se vertent, et nihil aliud. Hominibus profecto magno judicio præditis ludibrio sunt audaces; imo et apud ipsum vulgus audacia aliquid habet ridiculi. Nam si risus objectum sit absurditas, ne dubites quin magna audacia semper secum habeat aliquid ridiculi. Neque fere jucundius est spectaculum, quam videre in audace oris confusionem; vultum enim tunc nanciscitur in se reductum, sed deformiter. Nec aliter fieri potest. Nam in verecundantibus fluunt paulatim, refluuntque spiritus; sed audaces, quando tale quidpiam illis contingit, attoniti hærent: ut fit in schacciæ ludo, quando non vincitur collusor, sed torpet tantum motus. Atqui hoc postremum satyræ aptius, quam seriæ observationi. Illud vero animadvertendum, audaciam semper cæcam esse. Discrimina enim et obstacula nulla videt: quare in deli-

berando nocet, in exsequendo juvat. Adeo ut, si audaces tuto adhibere velis, summum illis imperium non deferas; secundæ classi annumerentur, et ab aliis regantur. Nam in consiliis capiendis, pericula ante oculos habere bonum est; in executione autem, oculos claudere oportet, nisi pericula valde magna fuerint.

XIII. *De Bonitate, et Bonitate nativa.*

(1) Bonitatem eo sensu accipio, ut sit affectus, qui hominum commoda studeat, et bene velit : quam eamdem Græci philanthropiam vocant. Humanitatis autem vocabulum (prout vulgus ea utitur) levius aliquanto est, atque angustius, quam ut vim ejus exprimat. Bonitatem scilicet appello affectum et habitum; bonitatem autem nativam, inclinationem. Bonitas vero, inter omnes virtutes atque animi dignitates, facile primas obtinet; quum sit ipsius divinæ naturæ adumbrata quædam effigies, et character : qua e rebus sublata, homo animalis nihil aliud fuerit, quam res inquieta, scelesta, misera, imo species quædam noxiorum vermium. Bonitas moralis virtuti illi theologicæ, charitati, respondet; neque excessum quidem capit, aberrationem autem patitur. Immodica potentiæ cupiditas angelos cœlo deturbavit; immodica scientiæ cupiditas hominem paradiso expulit : at in charitate non datur excessus; neque per eam aut angelus, aut homo, unquam periculum subire possit. Inclinatio autem ad bonitatem, altis defixa radicibus, naturæ humanæ insidet : quæ si, benefaciendi materia aut occasione destituta, non inveniat quo se exerceat in homines, deflectet certe in brutas animantes. Quod in Turcis, gente utique sæva et fera, videre est; qui nihilominus erga bruta animalia misericordes sunt, et eleemosynas canibus et avibus distribuunt : adeo ut (referente Busbequio) aurifex quidam Venetus, Byzantii agens, vix furorem populi effugerit, quod avis

cujusdam, rostri oblongi, fauces, inserto baculo, diduxisset.

(2) Neque tamen erroribus suis vacat bonitatis hæc et charitatis virtus. Nequam apud Italos jactatur proverbium : *Tanto buon che val niente*, adeo bonus ut ad nihil bonus. Neque subveritus est Nicolaus Macchiavellus litteris concredere, idque disertis fere verbis : *Fidem christianam homines probos et innocentes, in prædam tyrannorum iniquitati dedisse.* Quod ideo pronuntiavit, quia nulla usquam lex, nulla secta aut opinio, tam in immensum extulit bonitatem, quam religio christiana. Quo melius itaque extra scandali adeoque periculi ictum et minas tuti consistamus, operæ pretium erit nosse errores, qui nos a recto tam insignis habitus tramite transversos agant. Ita aliorum bono studeas, ne te illorum interea aut vultibus, aut voluntatibus, mancipio dedas: illud enim facilitatis atque mollitiei indicium est, quæ honestam mentem in vincula captivam abducit; neque projicias Æsopi gallo gemmam, cui gratius et felicius cederet granum hordei. Dei exemplum in hac re pro præcepto tibi sit: ille pluvia sua rigat, sole suo irradiat, justos juxta ac injustos; non tamen omnes ex æquo aut opum imbre compluit, aut honorum, virtutumve splendore, illustrat. Communia quidem beneficia cuivis sunt communicanda; peculiaria vero paucis, et cum delectu. Cave autem, ne, dum effigiem sculpas, archetypum destruas. Theologia quippe amorem nostri ipsius pro archetypo statuit, amorem proximi pro imitamento. *Vende omne quod habes, atque elargire pauperibus, et sequere me;* at noli omne, quod habes, vendere, nisi venias et sequaris me: hoc est, nisi ejusmodi vitæ institutum ingrediaris, in quo, æque ex parvis opibus ac ex magnis, poteris aliis benefacere. Secus, dum rivos alis, fontem exhauris.

(3) Neque interea habitus tantum bonitatis reperitur ad rectæ rationis normam applicatus, sed etiam in quibusdam hominibus reperitur indoles naturalis ad eam

propensa; uti e contra in aliis naturalis quædam malignitas. Sunt enim qui ex ingenii proprii instinctu aversentur aliorum bonum. Et levius quidem malignitatis genus in morositatem cedit, aut perversitatem, aut præcipitem opponendi et se in singulis difficilem præbendi libidinem, et similia; gravius tamen illud, atque altius, ad invidiam producitur meramque malitiam. Hujusmodi homines in alienis calamitatibus fere florent, easque semper aggravant: non digni certe, qui conferantur canibus illis, qui Lazari delingebant ulcera; sed muscis, quæ cruda quæque et excoriata infestant. Non paucos reperias misanthropos, quibus volupe est deducere homines ad suspendii ramum, neque tamen arborem habent in hortis suis, qualem Timon habuit. Ingenia ita disposita, non injuria vocare licet humanæ naturæ vomicas, et carcinomata. Sunt tamen hæc ligna accommodatissima, e quibus fiant Mercurii politici, similia lignis incurvis, quæ bene navigiis exstruendis conveniunt, jactationi destinatis, non autem ædibus, quæ immotæ manent.

(4) Partes autem, et indicia bonitatis sunt plurima. Si quis se erga hospites et peregrinos benignum humanumque præbeat, arguit se mundi civem, sibique cor esse, non instar insulæ, cæteris terris avulsæ, sed continentis, quæ illis conjungitur; si compatiatur afflictis, nobilitat sua præcordia, quæ, non secus atque celebrata illa arbor, per sua vulnera balsamum exsudat. Si facilis offensas remiserit, et delictorum gratiam fecerit, mentem indicat in alto positam esse, supra injuriarum jactum et tela. Si pro modicis beneficiis gratum se exhibeat, argumento est, pluris se æstimare hominum animos, quam sarcinas. Supra omnia, si supremum illud sancti Pauli apostoli perfectionis fastigium sit consequutus, ut devoveat se, atque anathematizet a Christo, propter salutem fratrum, indicio est, proxime illum accedere ad naturam divinam, et quodammodo Christo ipsi conformari.

XIV. *De Nobilitate.*

(1) De nobilitate primum agamus, ut est portio reipublicæ; deinde, ut est conditio hominum particularium. Monarchia, in qua nulli prorsus nobiles, semper pura est et absoluta tyrannis: cujusmodi est imperium Turcicum. Dignitatem enim regalem diluit nobilitas, et vulgi oculos a prosapia regia aliquantulum avocat. In democratia vero, proceres interdum non desiderantur; imo status ille popularis multo pacatior est, atque minus factionibus et turbis obnoxius, ubi non sunt stirpes nobilium: illic enim in res ipsas oculi hominum conjiciuntur, non in personas; vel si omnino in personas, id fit tanquam in maxime idoneis rebus gerendis, minime vero ut ratio habeatur insignium aut imaginum. Helvetiorum rempublicam satis florentem videmus, licet religionis pagorumque diversitas obstare videatur. Utilitas enim apud illos valet, non dignitas. Illa gubernandi forma qua Confœderatæ Belgarum Provinciæ utuntur, certe eminet: ubi enim paritas admittitur, ibi et consilia ineuntur æquabilius, et tributa penduntur alacrius. Nobilium potentia et auctoritas in monarchia, principi ipsi impertit splendorem, sed potestatem imminuit; populi vero animos auget, fortunas illorum deprimit. Bene se res habet, quum nobiles non sint potentiores quam aut imperii aut justitiæ ratio postulat; in eo tamen dignitatis gradu sustineantur, ut insolentia popularis illorum reverentia, tanquam obice, retundatur, antequam in regalem majestatem se effundat. Rursus, numerosa nobilitas, quæ plerumque minus potens est, Statum prorsus depauperat: hinc enim profusæ expensæ; atque insuper, quum necesse sit, tractu temporis, complures ex nobilibus indigos fieri, sequitur divortium quoddam, sive malum temperamentum, inter honores et pecunias.

(2) Quod vero ad nobilitatem spectat in personis par-

ticularibus : venerationem certe habet, videre castellum, aut ædificium antiquum, quod nulla ruina invasit; aut etiam annosam et proceram arborem solidam et integram; quanto magis intueri antiquam nobilem prosapiam a fluctibus et procellis temporis illæsam! Nobilitas enim nova, regiæ potentiæ opus est, antiqua vero, temporis solius. Qui ad nobilitatis fastigium primi evehuntur, virtutum claritudine plerumque posteris eminent, sed innocentia minime. Ad honores enim raro adscenditur, nisi per mixturam bonarum et malarum artium. Æquum vero est, ut virtutum suarum memoria usque ad posteros permanet, vitiorum vero, una cum ipsis moriatur. Natalium splendor industriam plerumque minuit; atque qui minus est industrius, alienæ invidet diligentiæ. Ad quod accedit, quod non datur, quo possint ulterius nobiles promoveri. Qui vero in eodem loco hæret, dum alii adscendunt, invidiæ stimulis vix carebit. Contra nobilitas passivam invidiam omnino lenit, eo quod nobiles in honorum professione nati videntur. Sane reges, quibus nobiles adsunt prudentes et capaces, negotia sua mollius fluere sentient, si eos potissimum adhibeant: etenim erga hujusmodi proceres populus magis propendet, utpote natos quodammodo ad imperandum.

XV. *De Seditionibus et Turbis.*

(1) Magni refert ut pastores populi prognostica tempestatum politicarum sciant; quæ tunc maxime sunt, quum res vergunt ad æqualitatem, non secus ac naturales tempestates circa æquinoctia invalescunt. Quemadmodum autem sæpe videre est flatus ventorum cavos, et veluti a longinquo, quin et similiter maris tumores occultos ante procellam; idem evenit ingruentibus procellis politicis.

Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpe monet, fraudesque et operta tumescere bella [1].

[1] VIRG., *Georg.*, I, 465.

igitur, et eminentioris dignitatis hominum, numerus auctus magis, quam pro analogia plebeiorum, celeriter Statum depauperat. Quod etiam facit clerus numerosus : illi enim sorti reipublicæ nihil addunt. Idem quoque fit quum plures in litteris educantur, quam quibus victum suppeditare possint vocationes civiles.

(11) Neque prætereundum est, quod, quum omne publicæ opulentiæ augmentum ab exteris nationibus lucrifieri necesse sit (quicquid enim alicubi adjicitur, alibi detrahitur), tria tantum esse, quæ gens genti vendit : materiam mercium; manufacturam; et vecturam. Quæ quidem tres rotæ, si recte progrediantur, æstus divitiarum erunt uberiores. Sæpius autem contingit illud, de quo loquitur poëta, *Materiam superabit opus* [1]; nempe ut manufactura, et vectura, materiæ pretium excedat, et Statum magis locupletet. Manifesti sunt hujus rei testes inferioris Germaniæ populus, qui quidem fodinas, non subterraneas illas, sed supra terram, præ omnibus gentibus habent ditissimas.

(12) Nihil autem prius debet esse aut consultius, quam ut videat magistratuum prudentia ne pecuniarum thesauri apud paucos recondantur. Aliter enim facile fuerit, rempublicam inter magnas opes fame perire. Nummus autem, instar fimi, non fructificat, nisi per terram dispergatur. Hoc præcipue efficitur supprimendo, aut saltem coërcendo, voragines illas fœnoris, monopoliorum, et latifundiorum in pascua conversorum, et similium.

(13) Quantum ad sedandas animorum offensiones, aut saltem ad amolienda ea quæ ab iis proveniunt pericula, duo sunt in omni Statu (ut notum est) subditorum genera, proceres et plebs. Quævis harum partium sola, si infensa sit, non magnum subest periculum : tardi enim sunt populi motus, nisi a nobilibus incitentur; nobiles autem invalidi, nisi vulgus sua sponte ad motus aptum et prædis-

[1] Ovid., *Met.*, lib. II, v. 5, ubi sic : *Materiem superabat opus.*

positum sit; tum periculum revera ingruit, quum potentiores exspectent dum aquæ moveantur apud vulgus, ut ita demum animos exulceratos prodere possint. Fingunt poëtæ, Cœlicolas Jovem ut vincirent conjurasse; quod ubi Jupiter accepisset, Minervæ consilio, Briareum centimanum accersivit, ut in suppetias ei veniret. Proculdubio hoc emblema monarchas monet, quam tutum et salutare sit eis, plebis studia conciliare et retinere.

(14) Licentiam nonnullam, sed moderatam, animis gravate affectis et malevolis indulgere, ut ebulliant eorum dolores, et in fumos abeant (modo insolentia absit et audacia), utile sane est. Qui enim humores ad interiores partes retrovertit, et vulnus in viscera sanguinem refundere compellit, ulcera mortifera, et exitialia apostemata inducit.

(15) Ad molliendos exacerbatos et malevolos animos, partes Epimethei etiam ad Prometheum rite transferri possint. Neque enim reperitur remedium utilius. Epimetheus, ubi mala et ærumnas evolare sensisset, operculum vasi festinus imposuit, et in imo dolii spem reservavit. Certe, politice et artificiose spem nutrire et injicere, ac homines a spe alia in aliam circumducere, ex fortissimis est contra venenum malevolentiæ antidotis. Neque certius est indicium prudentis regiminis et rerum administrationis, quam ubi homines spe continere possit, quum satisfaciendi copia non datur; atque ubi res tam provide tractantur, ut nullum malum ita peremptorie imminere videatur, quin aliqua se ostendat spei rima ad evadendum: quod eo minus difficile factu est, quia tam privatis hominibus, quam factionibus, sibi ipsis adulari insitum est, aut saltem ostentare in gloriam suam quod non omnino credunt.

(16) Trita sane est, sed præcellens periculorum quæ malevolentiæ minantur cautio, ut prævideatur ne sit caput aliquod, ad quod populus infensus et exacerbatus confluere, et sub cujus præsidio in corpus aliquod coire possit. Caput ego illum dico, et ducem idoneum, qui no-

bilitate et existimatione celebratur; quique apud malevolos acceptus est et gratiosus, atque ad quem ora et oculos convertunt; quique etiam ipse in rebus suis privatis censetur offensus. Quod genus virorum, aut Statui conciliandum est, idque non perfunctorie, sed solide; aut per alium aliquem ex iisdem partibus retundendum, qui illi alteri se opponat, atque gratiam popularem in diversa trahat et secet.

(17) Ubique hoc obtinet, quod factiosas potentias et coitiones, quæ contra gubernationem imperii frontem contrahunt, inter se committere, aut saltem diffidentiam inter eas seminare, remedium haud contemnendum sit. Etenim male admodum agitur cum republica, si illi qui erga imperium bene affecti sunt, discordiarum pleni existant; qui vero infensi et maligni, arcte conjungantur.

(18) Adnotavi sæpius, ingeniosa et arguta dicteria, quæ principibus improviso exciderunt, nonnunquam scintillas ad seditiones injecisse. Exitiale sibi vulnus inflixit Cæsar eo dicto : *Sylla nescivit litteras, dictare non potuit;* spem enim omnem illud verbulum præscidit, quam homines imbiberant, aliquando eum dictaturam depositurum. Perdidit se ipsum Galba eo dicto : *Legi a se militem*, *non emi;* inde enim milites de donativis desperarunt. Probus item propter eam vocem interiit : *Si vixero, non opus erit amplius Romano imperio militibus;* etenim ob hæc verba milites animum desponderunt. Sunt et alia haud pauca ejusdem generis. Interest sanè principibus, in rebus ambiguis, et temporibus anxiis, ut caveant quid dicant, præsertim in concisis his sententiis, quæ veluti spicula volitant, et ex secreto pectoris eorum emissa putantur : longiores enim et productiores sermones obtusi sunt, et minus notantur.

(19) Postremo, in omnes eventus, habeant circa se principes personas nonnullas militia et fortitudine spectatas, ad reprimendas seditiones in primis motibus. Hoc

enim si desit, magis trepidari solet in aulis principum, quum turbæ primo erumpunt, quam par esset. Et Status eo genere periculi laborat, quod Tacitus illis verbis innuit : *Atque is habitus animorum fuit, ut pessimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.* Isti autem militares viri, fidi omnino esse debent, et bonæ existimationis potius, quam factiosi aut populares; et cum cæteris proceribus bene comparati. Aliter remedium morbo gravius.

XVI. *De Atheismo.*

(1) Minus durum est, credere portentosissimis fabulis Alcorani, Talmudi, aut Legendæ, quam credere, huic universitatis rerum fabricæ mentem non adesse. Itaque Deus nunquam edidit miraculum ad atheismum convincendum, quoniam opera ejus ordinaria huic rei sufficiunt. Verum est tamen, parum philosophiæ naturalis homines inclinare in atheismum; at altiorem scientiam eos ad religionem circumagere. Etenim intellectus humanus, dum causas secundas intuetur sparsas, interdum iis acquiescere possit, nec ulterius penetrare; verum quum tandem catenam earum, connexarum inter se, et confœderatarum, contemplari pergat, necesse habet confugere ad providentiam et deitatem. Imo, et illa schola quæ præcipue accusatur atheismi, si quis vere rem introspiciat, religionem demonstrat clarissime: nempe schola Leucippi, Democriti, et Epicuri. Etenim longe verisimilius est, quatuor elementa mutabilia, et unam quintam essentiam immutabilem, recte ab æterno locata, opus Deo non habere, quam exercitum atomorum et seminum infinitorum, sine ordine, fortuito vagantium, hunc rerum ordinem, et pulchritudinem progignere potuisse, absque ædili quodam divino. Dicit Scriptura, *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus;* non dicit, Cogitavit insipiens in corde suo : adeo ut magis intra se hoc asserat, tanquam rem quam lubens

optaret, quam quod penitus hoc credat et sentiat. Nemo enim Deos non esse credit, nisi cui Deos non esse expedit.

(2) Nulla alia re sane magis convincitur, atheismum labiis tantum insidere, cordi autem minime, quam hac, quod athei opinionem suam sæpe prædicent et defendant; ac si ipsi sibi diffiderent, aliorumque consensu refocillari cuperent. Quinetiam videas interdum atheos sibi discipulos comparare, ut aliæ sectæ faciunt. Imo, quod monstri simile est, quidam ex illis mortem et cruciatus subierunt, potius quam opinionem suam retractare sustinerent: quum tamen, si ex animo sentirent nihil tale esse quale Deus, quid tandem de ea re satagerent?

(3) Epicuro imponitur, eum, existimationis suæ conservandæ gratia, tenuisse, quod existerent quidem beatæ quædam naturæ, sed quæ se ipsis fruerentur, neque mundi administrationi se immiscerent. In qua opinione aiunt eum tempori obsequutum, quum revera Deos esse non putaret. Verum, ut videtur, minus juste arguitur; verba enim ejus egregia sunt et divina: *Non deos vulgi negare profanum, sed vulgi opiniones diis applicare profanum.* Plato ipse melius dicere non potuit. Unde videtur, licet audacia polleret ad divinam rerum administrationem pernegandam, eam tamen ad naturam eorum tollendam illi non suffecisse.

(4) Indi occidentales particularium Deorum suorum nomina prædicant, etsi nomen nullum generale habeant, quod Deum significet: exempli gratia, perinde ac ethnici nomina Jovis, Apollinis, Martis, etc., in usu habuissent; voce autem, qua Deum exprimerent, caruissent. Quod satis indicio est, populos maxime barbaros notionem rei habere, licet latitudinem ejus non comprehendant. Adeo ut contra atheistas, homines maxime ferini cum philosophorum subtilissimis militent.

(5) Atheista contemplativus raro reperitur: Diagoras quis, Bion, et fortasse Lucianus, atque alii pauci, qui

tamen plures esse videntur, quam sunt; quoniam omnibus qui religionem aliquam aut superstitionem impugnant, a secta adversa solet inuri nomen et nota atheistarum. Sed magni revera atheistæ, sunt hypocritæ, qui sacra perpetuo tractant, sed sine sensu : adeo ut eos in fine cauterizatos evadere necesse sit.

(6) Causæ atheismi sunt divisiones circa religionem, si plures fuerint; nam unica divisio zelum utriusque partis adauget, verum numerosæ atheismum introducunt. Alia causa sunt scandala sacerdotum; quum eo res redeat, quo innuit S. Bernardus : *Non est jam dicere, ut populus, sic sacerdos; quia nec sic populus, ut sacerdos.* Tertia est, consuetudo profana ludendi et jocandi in rebus sanctis, quæ sensim reverentiam religionis atterit. Postremo ponuntur secula erudita, præsertim cum pace, et rebus prosperis conjuncta : etenim calamitates et adversa animos hominum ad religionem fortius flectunt.

(7) Qui Deos negant, nobilitatem generis humani destruunt. Nam certissimum est, hominem brutis cognatum esse, quatenus ad corpus; quod si, quatenus ad animam, non intercedat ei cognatio cum Deo, vilis est plane et ignobilis creatura. Destruunt quoque magnanimitatem et humanæ naturæ exaltationem. Cape enim exemplum a cane, et observa quantos sibi assumat animal illud spiritus, et quantam generositatem induat, quum se ab homine (qui ei vice est Dei, aut melioris naturæ) impulsum perspiciat. Quam fortitudinem liquido cernas tantam esse, quantam creatura illa, absque fiducia melioris naturæ quam propriæ, æquare nullo modo possit. Similiter et homo, ubi innititur, et spem collocat in divina providentia et gratia, fiduciam et vires colligit, quales humana natura, sibi relicta, nequiisset attingere. Quare, ut atheismus in omnibus odium meretur, ita et in hoc, quod privet naturam humanam facultate se ultra fragilitatem humanam attollendi. Quemadmodum fit in personis

individuis, similiter fit et in nationibus. Magnanimitatem Romanam nunquam gens aliqua æquavit. Audi igitur quid dicat Cicero : « Quàm volumus, licet, patres conscripti, nos amemus; tamen, nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos, nec artibus Græcos, nec denique hoc ipso hujus gentis et terræ domestico nativoque sensu Italos ipsos et Latinos; sed pietate, ac religione, atque hac una sapientia, quod Deorum immortalium numine omnia regi gubernarique perspeximus, omnes gentes, nationesque superavimus [1]. »

XVII. *De Superstitione.*

(1) Præstat nullam aut incertam de Deo habere opinionem, quam contumeliosam, et Deo indignam : alterum enim infidelitatis est, alterum impietatis et opprobrii. Ac superstitio certe divinitatis est dedecus. Plutarchus non abs re inquit : « Mallem sane multo, ut homines dicerent, nunquam fuisse talem in rerum natura virum, qualis ferebatur Plutarchus, quam ut dicerent, fuisse quemdam Plutarchum, qui liberos suos, recens natos, comedere et devorare solitus erat; quod poëtæ de Saturno memorant. » Quemadmodum autem contumelia superstitionis ingravescit adversus Deum ; ita et periculum majus ab illa incumbit hominibus. Atheismus non prorsus convellit dictamina sensus, non philosophiam, affectus naturales, leges, bonæ famæ desiderium; quæ omnia, licet religio abesset, morali cuidam virtuti externæ conducere possunt : at superstitio hæc omnia dejicit, et tyrannidem absolutam in animis hominum exercet. Itaque atheismus turbas in rebuspublicis raro ciet : homines enim cautos reddit, et securitati suæ consulentes. Quin et videmus tempora ipsa in atheismum procliviora (qualia fuerunt Augusti Cæsaris), tranquilla fuisse. At superstitio compluribus regnis et rebuspublicis ruinæ fuit : introducit enim

[1] Orat. de Haruspicum responsis, § 9.

novum *primum mobile*, quod omnes imperii sphæras rapit.

(2) Magister superstitionis populus, atque in omni superstitione sapientes stultis obsequuntur; atque argumenta practicæ succumbunt, ordine perverso. Gravis fuit ille sermo quorumdam prælatorum in concilio Tridentino, in quo doctrina theologorum scholasticorum plurimum potuit, nimirum : Scholasticos astronomis similes fuisse, qui eccentricos circulos, et epicyclos, et hujusmodi orbium machinas finxerunt, quo phænomena servarent, etsi satis scirent nihil tale revera existere; eodem modo, etiam scholasticos complura subtilia et perplexa axiomata et theoremata invenisse, quo practicæ ecclesiæ caverent.

(3) Superstitionis causæ sunt: grati et sensuales ritus ac ceremoniæ; externæ et pharisaïcæ sanctitatis excessus; traditionum major quam par fuerit reverentia, quæ ecclesiam non potest non onerare; stratagemata prælatorum, quibus utuntur ad ambitionem propriam, et lucrum; nimius intentionum bonarum favor, qui novitatibus et ἐθελοθρησκέιαις januam aperit; exemplorum importuna et inepta petitio ab humanis quæ in divina transferantur, quæ necessario parit phantasiarum male cohærentium mixturam; postremo tempora barbara, cum calamitatibus et perturbationibus conjuncta.

(4) Superstitio, sine velo, deformis res est: etenim, sicut simiæ similitudo cum homine deformitatem addit, ita et superstitioni, similitudo cum religione. Et quemadmodum cibi salubres corrumpuntur in vermiculos, ita ritus et formulæ bonæ et sanæ corrumpuntur in observantias pusillas et superfluas. Quin et non caret superstitione quandoque superstitionis fuga; quum se tanto saniorem et puriorem viam inire putent homines, quanto a superstitionibus, prius receptis, longius deflexerint. Itaque curæ esse debet, in religione reformanda (ut fit in corpore purgando), ne sana cum corruptis simul evacuentur; quod fere fit, ubi reformatio regitur a populo.

XVIII. *De Peregrinatione in Partes exteras.*

(1) Peregrinatio in partes exteras, in junioribus, pars institutionis est; in senioribus, pars experientiæ. Qui proficiscitur in partes exteras, antequam in lingua gentis quam adit aliquos fecerit progressus, ad ludum grammaticum vadit, non ad peregrinandum. Ut adolescentes peregrinentur sub tutore, aut servo aliquo experto, probo: modo talis sit, qui linguam calleat, quique regionem illam ante adiverit; unde possit eos instruere, quæ in illa regione, ubi peregrinantur, digna spectatu et cognitu sint, quæ amicitiæ et familiaritates contrahendæ, quæ denique studia et disciplinæ ibi vigeant. Aliter enim adolescentes peregrinabuntur cucullati, et foras prospicient parum.

(2) Mirabile certe est, in navigationibus, ubi nihil adspici datur præter cœlum et pontum, conficere consuesse homines diaria; verum in peregrinationibus per terram, in quibus tot res occurrunt observandæ, plerumque hoc omitti: ac si fortuita magis in codicillos mererentur referri, quam quæ de industria observantur. Diaria igitur in usu sint.

(3) Res spectandæ et observandæ sunt istæ: Aulæ principum, præsertim quum legatos exteros admittunt; judicia et curiæ, quum causæ perorantur; et similiter consistoria ecclesiastica; templa et monasteria, cum monumentis in illis exstantibus; mœnia et munitiones urbium et oppidorum; portus et sinus; antiquitates et ruinæ; bibliothecæ, collegia, disputationes, et prælectiones, ubi habentur; naves et carinæ; palatia, et horti magnifici et amœni prope urbes magnas; armaria, navalia; cellæ et horrea publica; loci excambii, bursæ; cellæ mercium; exercitia equitationum, muneris gladiatorii; militum delectus et instructio, cum similibus; comœdiæ, illæ scilicet ad quas homines melioris notæ specta-

tum veniunt; thesauri monilium et vestium; curiositates et raritates; denique quicquid in locis, quæ transeunt, sit celebre aut memorabile. De his omnibus, a tutoribus, aut servis prædictis, diligenter inquirendum. Quantum ad triumphos, saltationes sub larva, convivia, nuptias, funera, supplicia capitalia, et hujusmodi spectacula, non opus est ut reducantur hominibus in memoriam; attamen non sunt certe illa prorsus negligenda.

(4) Si tibi cordi sit, fructum peregrinationis adolescentis in compendium redigere, utque brevi spatio multum colligat, hoc faciendum præcipio. Primo (ut dictum est), in lingua aliquis profectus faciendus antequam proficiscatur. Tum adjugendus est servus aliquis aut tutor, qui regionem pernorit, ut et jam dictum est. Habeat etiam præsto librum aliquem, aut chartam chorographicam, regionis illius ubi peregrinatur; quæ instar clavis erit ad inquirendum. Conficiat etiam diarium. Ne moretur longius in una urbe, aut oppido; plus certe aut minus, prout locus meretur, sed minime diu. Imo, dum moratur in aliqua civitate, aut oppido, mutet sæpius hospitium, ex una parte oppidi in alteram; nam et hoc certe magnes est attrahendi familiaritates, et consuetudines hominum complurium. Secludat se ut plurimum a consortio popularium suorum, atque in iis locis victitet, ubi simul convivantur homines melioris notæ ex natione ubi peregrinatur. Etiam quum de loco in locum itineratur, paret sibi litteras commendatorias ad personam aliquam eminentiorem, degentem in loco quo se transfert; ut ejus favore et opera utatur in iis quæ spectare aut cognoscere desiderat. Hoc modo peregrinationis utilitatem accelerare poterit.

(5) Quatenus ad familiaritates et amicitias, quæ inter peregrinandum adjungendæ sunt, utilissima omnium est illa secretariorum et ministrorum interiorum quibus legati utuntur: hoc enim pacto, in una regione peregri-

nando, etiam plurium regionum notitiam et experientiam ad se attrahet et suget. Visitet etiam et adeat personas in unoquoque genere egregias, quæ magni apud exteros nominis sunt; ut possit notare, quomodo os, vultus, et corporis lineamenta et motus, respondeant famæ.

(6) Quantum ad rixas et simultates, cum cura et diligentia sunt illæ vitandæ. Oboriüntur sæpissime circa amores, compotationes, præsidentiam, et verba contumeliosa. Et caveat inprimis quivis a consortio hominum iracundorum, et qui facile inimicitias suscipiunt; illi enim eum suis immiscebunt contentionibus.

(7) Quando peregrinator domum revertitur, nihilominus regiones, in quibus peregrinatus est, non relinquat prorsus pone se; verum conservet, et colat amicitiam eorum cum quibus familiaritatem contraxit (iis dico qui sunt ex dignioribus), per litteras. Et peregrinatio sua potius manifestetur et appareat in sermonibus suis, quam in vestitu, aut gestu; etiam in sermonibus suis, potius meditetur quid sobrie respondeat, quam ad narrationes facilis et pronus sit. Illud etiam in eo sit conspicuum, quod mores patrios cum moribus exteris non commutaverit; sed potius quod consuetudines patrias iis quæ peregre didicit, tanquam floribus, adsperserit.

XIX. *De Imperio.*

(1) Miser proculdubio est animi status, pauca habere quæ appetas, multa quæ metuas; attamen hoc ipsum regibus fere proprium est; qui, in supremo gradu collocati, non habent ad quod adspirent: id quod animos eorum reddit languidiores; atque e contra habent phantasmata plurima periculorum et umbrarum volitantium: id quod animos eorum reddit minus serenos. Hinc etiam emanat et alter ille effectus, quem Scriptura regibus tribuit, ut cor regis sit inscrutabile: etenim suspicionum multitudo, et absentia affectus alicujus prædominantis, qui reliquis

imperet, cujusvis animum reddit exploratu difficilem. Hinc quoque emanat et illud, quod reges sæpenumero desideria sibi ipsis creent, atque ad nugas animum adjiciant: interdum ad ædificia exstruenda, interdum ad ordinem aliquem aut collegium instituendum, interdum ad personam aliquam evehendam, interdum ad artem aliquam mechanicam aut manus excellentiam exercendam, ut Nero studuit pulsandæ citharæ, Domitianus sagittis collimandis, Commodus gladiatoriæ, Caracalla aurigationi. Hoc illis incredibile videtur, qui axioma illud non norunt: *Animum humanum magis exhilarari et refici progrediendo in rebus parvis, quam consistendo in rebus grandibus.* Videre etiam est reges, qui, sub imperii sui initiis, in victoriis et provinciis subjugandis maxime felices fuerunt; quum vix possibile sit ut perpetuos progressus faciant, verum ut fortunam suam aliquando adversam et retrogradam experiantur, sub fine superstitiosos et melancholicos evasisse: uti contigit Alexandro Magno, Diocletiano, ac nostra ætate Carolo quinto, et aliis. Qui enim progredi semper consuevit, et in obicem tandem impingitur, sui ipsius favore excidit, neque amplius res est quæ fuit.

(2) Dicamus nunc de vera imperii temperatura; quam servare res ardua est et rara. Etenim tam temperies, quam intemperies, ex contrariis consistunt. Verum alia res est, contraria miscere, alia alternare. Responsum Apollonii egregia prudentia plenum est. Interrogabat eum Vespasianus, *Quid Neroni ruinæ fuisset?* Respondit: *Nero citharam perite pulsare et accommodare noverat; at, in imperando, chordas interdum nimium distendebat, interdum eas nimium relaxabat.* Atque certissimum est, nihil auctoritatem æque destruere, ac inæqualem, et quasi subsultoriam, atque intempestivam potentiæ alternationem, nunc rigidius intensæ, nunc laxius remissæ.

(3) Veruntamen et hoc verum est, moderni temporis

prudentiam circa principum negotia tractanda, in hoc potissimum versari, ut conquirantur magis et aptentur remedia et subterfugia malorum et periculorum, quum ingruerint; quam ut prudentia solida et constanti depellantur et submoveantur, antequam impendeant. Verum hoc nihil aliud est, quam in agone cum fortuna experiri. Caveant autem homines, ne obdormiscant circa turbarum materias primas, et inchoamenta: nemo siquidem scintillam, incendium parituram, prohibere potest; nec regiones metiri, unde eruptura sit. In principum negotiis interveniunt proculdubio multæ difficultates et impedimenta; at sæpenumero maxima impedimenta sunt principum ipsorum affectus et mores. Etenim principibus frequenter accidit, ut contradictoria plane appetant; sicut recte Tacitus : *Sunt plerumque regum voluntates vehementes, et inter se contrariæ.* At potentiæ nimiæ solœcismus est, credere se posse finem rei pro arbitrio assequi; neque tamen media procurare.

(4) Regibus intercedit negotium cum nationibus vicinis, cum uxoribus propriis, cum liberis suis, cum prælatis et clero, cum proceribus regni, cum nobilibus secundæ classis sive generosis, cum mercatoribus suis, cum plebe regni, cum militibus suis. Atque a singulis horum impendent pericula, nisi adhibeatur cura.

(5) Quod ad vicinos attinet, præscribi non potest regula aliqua certa cautionis, propter occasionum varietatem; unica excepta, quæ semper tenet. Ea est ut principes huic rei perpetuo invigilent, ne quis ex vicinis in tantum excrescat (vel novis territorii augmentis, vel commercium ad se trahendo, vel propius accedendo, et similibus), quo majorem nanciscatur lædendi potestatem, quam antea habuerat. Sane durante triumviratu illo regum (Henrico octavo Anglo, Francisco primo Gallo, et Carolo quinto Hispano), ea viguit inter ipsos diligentia, ut nemo trium vel palmam terræ acquirere potuisset, quin reliqui duo sta-

tim rem ad æquilibrium deducerent; neque pacem fœnore redimere sustinerent. Idemque præstabat fœdus illud (cui Guicciardinus securitatem Italiæ attribuit), ictum inter Ferdinandum regem Neapolitanum, Lorenzium de Medicis, et Ludovicum Sforzam, principes, alterum Florentiæ, alterum Mediolani. Neque recipienda est opinio quorumdam ex scholasticis : *Bellum juste suscipi non posse, nisi ob injuriam aut provocationem præcedentem;* siquidem justus metus imminentis periculi, etsi violentia aliqua non præcesserit, proculdubio belli causa est competens et legitima.

(6) Quantum ad uxores, exstant exempla ejus generis crudelia et atrocia. Livia, infamis ob veneficium Augusti. Roxolana, uxor Solymanni, perniciem intulit Mustaphæ celeberrimo illi principi; atque aliàs successionem et domum mariti sui perturbavit. Edwardi secundi regis Angliæ uxor operam præbuit præcipuam in mariti sui de regno deturbatione, et nece. Hoc genus periculi maxime timendum, quum reginæ liberos ex priore marito susceperunt, aut in adulterio degunt.

(7) Quantum ad liberos, ab iis etiam ortæ tragœdiæ plurimæ. Atque generaliter, suspiciones arreptæ a patribus in filios suos infaustæ exstiterunt. Mustaphæ (quem antea nominavimus) cædes stirpi Solymanni adeo fatalis fuit, ut successio sultanorum usque in hodiernum diem, pro suspecto habeatur, velut sanguinis ementiti, quia Selymus secundus putabatur supposititius. Cædes etiam Crispi, principis summæ spei, inflicta per patrem suum Constantinum magnum, similiter ejus familiæ fatalis fuit: siquidem tam Constantinus, quam Constans, filii ejus, violenta morte perierunt; et Constantius, qui ex filiis ejus superstes fuit, decessit sane ex morbo, sed non nisi quum Julianus contra eum arma cepisset. Cædes similiter Demetrii, Philippi secundi Macedonis filii, vertit se in patrem, qui mortuus est ex mœrore et pœnitentia. Complura sunt

ejusmodi exempla; verum pauca, aut nulla, ubi patres aliquid boni ex ejusmodi diffidentiis perceperunt, præterquam quum filii bellum aperte patribus intulerunt, ut fecit Selymus primus adversus Bajazetem patrem suum, et tres filii Henrici secundi, regis Angliæ.

(8) Quantum ad prælatos, ab illis etiam, si potentes fuerint et superbi, periculum ingruit: ut contigit temporibus Anselmi, et Thomæ Becketti, archi-episcoporum Cantuariæ, quorum baculi pastorales cum regis gladio concertarunt; licet res illis fuerit cum regibus animosis et fastuosis, Gulielmo Rufo, Henrico primo, et Henrico secundo. At periculum hujusmodi a prælatis non est magnopere pertimescendum, nisi ubi clerus ab auctoritate et jurisdictione principatus externi pendet; aut etiam ubi ecclesiastici eliguntur a populo, non autem a rege, vel patronis ecclesiarum.

(9) Quantum ad proceres, sunt illi certe cohibendi, et tanquam in justa distantia a solio regali continendi; verum depressio ipsorum poterit regem fortasse ipsum magis absolutum reddere, sed interim minus tutum, et minus efficacem ad ea, quæ cupit, perficienda. Hoc notavi in historia mea regni Henrici septimi, qui nobiles suos perpetuo deprimebat: unde factum, ut tempora ejus difficultatibus et turbis plena essent. Nobiles enim, etsi in fide et officio versus eum manserint, attamen minime cum eo cooperabantur in negotiis suis; ita ut ipse fere omnia solus sustineret.

(10) Quatenus ad nobiles secundæ classis, parum periculi ab illis manare potest, quum sint corpus dispersum. Poterunt illi quidem nonnunquam grandia loqui, sed non multum nocere. Quinimo fovendi sunt, tanquam qui potentiam nobilitatis superioris optime temperent, ne immodice excrescat; atque rursus, quum populi gubernacula immediate tractent, motus populares optime compescunt.

(11) Quod ad mercatores, sunt illi instar venæ portæ:

qui nisi floruerint, potest quidem regnum aliquod artus habere robustos, sed venas vacuas, et habitum corporis macrum. Vectigalia et portoria immodica raro regis reditus adaugent. Etenim quod in partibus lucretur, in summa deperdit, commercii quanto diminuto.

(12) Quantum ad plebem, ab iis raro creatur periculum, nisi habeant ductores potentes et populares; aut si introducas mutationem in religione, vel in consuetudinibus antiquis, vel in gravaminibus tributorum, vel in aliis, quæ victum eorum decurtant.

(13) Quantum denique ad milites, periculosissima res est, si in corpus unum cogantur, vel exercitus, vel præsidiorum; et donativis insuescant: cujus clarissima cernimus exempla, in janizariis et prætorianis. Verum militum conscriptio, et ad arma tractanda instructio, et in locis diversis, et sub diversis ducibus, et sine donativis, res sunt utiles, et salubres, et sine periculo.

(14) Principes corporibus cœlestibus similes, quæ tempora felicia, aut infelicia, in fluxu suo producunt; quæque veneratione multa gaudent, requie nulla. Omnia circa reges præcepta duobus illis monitis clauduntur: *Memento quod es homo*; et, *Memento quod es Deus, seu Vice-dei*: quorum alterum pertinet ad potestatem eorum coercendam, alterum ad voluntatem regendam.

XX. *De Consilio.*

(1) Summa quæ intercedit inter homines fides, est illa consilium impertiendi. Etenim in alio quovis fidei genere, partes tantum vitæ aliis commendamus, terras, bona, liberos, existimationem, et alia negotia particularia; verum iis quos nobis consiliarios adhibemus, omnia mandamus. Quanto magis, qui partes consiliariorum præstant, ad omnem integritatem et sinceritatem adstringuntur. Principes vel prudentissimi nullo modo in diminutionem auctoritatis accipiant, si consilio virorum selectorum

utantur. Quin et Deus ipse consilio non vacat; sed inter nomina magna Filii sui benedicti ponit, ut consiliarius vocetur. Salomonis certe pronuntiatum tale : *In consilio stabilitas*. Res humanæ proculdubio, aut primam, aut secundam agitationem subibunt : si minus consultationum argumentis jactentur, certe fluctibus fortunæ jactabuntur, plenæque evadent inconstantiæ et mutationum, modo texendæ, modo retexendæ, instar vacillationum hominis ebrii. Sane filius Salomonis vim consilii expertus est, quemadmodum pater ejus necessitatem et usum vidit. Etenim regnum Deo dilectum primo laceratum et fractum est consilio pravo. Cui quidem consilio inustæ sunt, ut nobis sint documento, notæ illæ duæ, per quas consilia prava in perpetuum dignoscantur : una, quod fuerit consilium juvenile quoad personas; altera, quod fuerit violentum quoad subjectum.

(2) Sapientia veterum in parabola adumbravit tam unionem et insolubilem conjunctionem consilii cum regibus, quam prudentem et politicum usum ejusdem per reges adhibendum : alterum in eo, quod Jovem narrant, Metim (quæ vox consilium significat) in uxorem duxisse, in quo innuunt, consilium imperio sponsæ loco esse; alterum in eo quod sequitur : quod hujusmodi commentum est. Tradunt, postquam Metis nupta fuisset Jovi, eam gravidam ex illo factam ; Jovem autem non sustinuisse donec pareret, sed eam devorasse ; unde ipsum quoque gravidum factum, et Palladem armatam ex capite suo edidisse. Quæ fabula portentosa arcanum imperii involvit, hoc nimirum, ad quem modum reges erga *Consilium* suum *sanctius* se gerere debeant : primum, ut res deliberandas illis committant, quod est veluti prima conceptio ; secundo, quum elaboratæ et efformatæ fuerint, veluti in utero consilii sui, atque maturuerint, et partui vicinæ sint, tum demum non permittant amplius consilio suo ut decretum perficiant, ac si res ex eorum auctoritate pen-

deret; sed negotium ad se retrahant, et palam omnibus faciant, decreta et ordinationes ultimas (quæ, quoniam cum prudentia et potestate exeunt, assimilantur Palladi armatæ) a se ipsis emanare; neque solum ab auctoritate sua, verum etiam (quo magis existimationem suam evehant) ab ingenio et auctoritate propria provenire.

(3) Dicamus jam de incommodis consilii, et de ipsorum remediis. Incommoda quæ se produnt in consilio utendo et adhibendo sunt tria : primo, quod hæc res negotia minus reddat secreta; secundo, quod derogare videatur de auctoritate principum, ac si minus ex se penderent; tertio, quod subsit periculum a consiliis infidelibus, quæ tendant potius in commodum consulentis, quam principis ipsius. Ad quæ mala evitanda, doctrina quorumdam ex Italis, et practica apud Gallos, temporibus quorumdam regum, introduxit consilia interiora, quæ vulgo vocantur *cabinetti :* remedium sane morbo deterius.

(4) Quantum ad occultationem consiliorum, non tenentur principes omnia cum omnibus consiliariis communicare; sed tam personas, quam negotia, cum delectu excerpere possunt. Neque necesse est principi, qui deliberat quid sit agendum, simul detegere quid in animo habeat statuere. Verum caveant principes, ne propalationis negotiorum suorum ipsi in causa sint. Quatenus vero ad consilia, quos diximus *cabinettos*, in illos diverbium illud competit : *Plenus rimarum sum.* Futilis quispiam qui gloriæ sibi duxerit arcana nosse et retegere, plus nocebit quam complures qui bene norunt officii sui esse eadem reticere. Verum est, intervenire negotia quædam ejus generis, quæ occultationem summam requirunt, qualis non facile ultra notitiam unius aut duorum, præter ipsum regem, excedet; neque improspere cedere solent istiusmodi consilia : nam, præterquam quod secreta sint, procedunt plerumque constanter, et uno quasi spiritu reguntur, absque contentione. Sed tum demum hoc recte

cedet, si rex prudens sit, et proprio marte validus, et simul consiliarii illi sint sagaces, et ante omnia finibus, quos sibi proponit rex, fidi. Id quod contigit Henrico septimo Angliæ regi; qui arcana sua majoris momenti duobus tantummodo consiliariis impertiebatur, Mortono et Foxo.

(5) Quantum ad auctoritatem minuendam, fabula remedium monstrat. Imo majestas regum exaltatur potius, quam deprimitur, quum in cathedra consilii sedeant. Neque unquam invenire est principem auctoritate sua imminutum per consilium suum; nisi forte ubi obtigerit potentia nimia in uno aliquo consiliario, aut nimis arcta combinatio inter diversos: quæ duo mala cito deprehenduntur et sanantur.

(6) Quantum ad postremum incommodum, consiliarios nimirum in consilio dando suæ rei prospecturos, non domini; minime dubium est, Scripturam illam, *Non inveniet fidem super terram*, intelligi debere de natura temporum, minime de personis singulis. Reperiuntur siquidem viri, fideles, sinceri, candidi, et veraces; minime vafri aut involuti. Adsciscant sibi principes, ante omnia, ingenia talia. Præterea consiliarii raro ita inter se uniuntur, quin alius super alium excubias agat; adeo ut, si quis consilia det factiosa, aut ad privatos fines collimantia, celeriter hoc ad aures principis deveniat. Remedium autem præstantissimum fuerit, si reges dent operam ut consiliarios suos pernoscant, quemadmodum illi, ut principem:

> Principis est virtus maxima nosse suos[1].

Contra vero, consiliarios non decet nimios esse rimatores in personam principis sui. Vera enim consiliarii constitutio hæc, ut peritior sit in negotiis principis, quam in moribus ejus. Sic enim verisimile fiet, eum consilium potius recta directurum, quam se principi accommodaturum,

[1] MART., VIII, 15, 8.

quo complaceat. Principibus etiam hoc magno usui esse possit, si opiniones et vota consiliariorum suorum, et divisim, et conjunctim, recipiant. Etenim opinio in secreto prolata, liberior multo est; sed illa quæ coram aliis, gravior. Nam in privato, quisque propriis affectibus plus inservit; in consortio, aliorum affectibus magis obnoxius est. Itaque neutrum omittendum, atque ab inferioribus, in privato potius, ut libertati consulatur; a grandioribus, in consortio potius, ut modestius sententiam ferant. Nil prodest, si principes de rebus deliberent, nisi diligenter quoque deliberent de personis: etenim res omnes, tanquam imagines mortuæ; vita autem actionis, in delectu personarum potissimum consistit. Neque sufficit, de personis deliberare secundum genera, veluti in idea quadam, aut descriptione mathematica, qualis videlicet character et conditio personæ esse debeat; etenim errores maximi interveniunt, et judicii libra maxime versatur in delectu individuorum. Illud quoque memoria tenendum: optimi consiliarii mortui; libri veritati non parcunt, quum consiliarii vivi forte in adulationem lapsuri sint. Utile itaque fuerit, libros multum revolvere, præsertim eorum auctorum qui et ipsi gubernacula rerum tractarunt.

(7) Consilia, hac ætate, in locis plurimis nihil aliud fere sunt, quam congressus, et colloquia familiaria; ubi res potius sermonibus jactentur, quam debitis argumentis trutinentur. Atque plerumque præcipitanter nimis ad decretum vel actum consilii properatur. Satius esset, si in majoris momenti negotiis res uno die deliberanda proponeretur, altero tractaretur: *In nocte consilium.* Id certe præstitum est in tractatu unionis, inter delegatos Angliæ et Scotiæ; qui conventus regulariter, et optimo ordine, processit. Ad petitiones autem privatas, dies aliquos præfigi probo: nam et supplicantibus tempora certa indicant, quibus commodius se applicent; et solemniores conventus exonerant, ut possint *hoc agere.* In delectu deputato-

rum, qui negotia ad consilium informandum præparent, præstat eos eligere, qui æqui sint, et in neutram partem propendeant, quam æquitatem quamdam creare, introducendo aliquos qui utrique parti sedulo faveant. Probo etiam delegationes, non tantum temporaneas, aut e re nata; sed etiam continuatas, et perpetuas : exempli gratia, quæ curent separatim commercia, ærarium, bellum, gratias, gravamina, provincias particulares. Sane, ubi in usu sunt consilia subordinata diversa, atque unicum tantum superius consilium (ut fit in Hispania), nihil aliud fere sunt ejusmodi consilia, quam deputationes (quales diximus) perpetuæ, nisi quod majore auctoritate polleant. Si casus postulet, ut informetur consilium ab hominibus alicujus muneris aut professionis particularis (veluti jurisperitis, nauticis, excusoribus nummorum, mercatoribus, artificibus, et similibus), audiantur illi primo coram delegatis; et postea, prout occasio postulat, coram consilio. Neque permittantur venire catervatim, aut more tribunitio se gerere : hoc enim foret, clamoribus consilium fatigare, non informationem, ut decet, exhibere. Mensa oblonga, et rursus quadrata, sive sedes ad parietes cameræ consilii, videri possunt formalia tantum; sed sunt profecto realia : nam ad mensam oblongam, pauci, qui prioribus locis sedent, res quasi soli transigunt; verum in aliis, quas diximus, figuris, major usus consiliariorum qui inferius sedent. Rex, quum præsidet ipse in consilio, caveat ne sententiam suam citius, quam par est, declaret : hoc si fecerit, consiliarii se ad nutum ejus applicabunt; et loco consilii liberi, canticum ei occinent : *Placebo.*

XXI. *De Mora.*

Fortuna foro rerum venalium similis est; ubi sæpe, si paululum exspectare poteris, minuetur pretium. Rursus, aliquando Sybillæ licitationibus assimilatur; quæ primo plenas offert merces, mox partes aliquas consumens,

integrum tamen pretium postulat. Nam *Occasio* (ut in trito habetur carmine) *occipitium nobis obvertit calvum, postquam capillorum in fronte copiam fecit non arripientibus;* vel saltem utris ansam præbet primo accipiendam, dein ventrem, qui difficilius comprehenditur. Nusquam certe major apparet sapientia, quam in tempestivis negotiorum auspiciis, principiisque eligendis: non jam levia sunt pericula, si levia videantur; et plura pericula fefellerunt, quam vim intulerunt. Quinimo satius est quibusdam periculis quasi media via occurrere, quam eorum motus et appropinquationem perpetuo inquirere, et observare. *Qui enim nimium invigilat, interdum dormitat.* E contrario, umbrarum longitudine decipi (ut quidam olim, quando luna, horizonti proxima, hostium terga irradiabat), atque ita ante tempus tela emittere; aut pericula, præmature obviando, accersere; alterum est extremum. Nam opportunitatis maturitas, vel immaturitas, est (ut antea diximus) ad amussim examinanda. Ac, ut plurimum, expedit omnium magnorum negotiorum principia Argo cum centum oculis suis, exitus vero Briareo cum centum manibus suis, committere: primum scilicet invigilare, postea accelerare. Etenim Orci galea, quæ politicum vere reddit invisibilem, est consiliorum occultatio et expeditionum celeritas. Quum enim ad executionem ventum sit, nulla occultatio celeritati est æquiparanda; more globuli e tormento emissi, qui tam velociter pertransit, ut ipsam oculorum aciem antevertat.

XXII. *De Astutia.*

(1) Per astutiam intelligimus sinistram quamdam et obliquam prudentiam. Et pro certo est, multum interesse inter astutum et prudentem; non solum quatenus ad probitatem, sed etiam quatenus ad mentis vires. Sunt qui chartas pictas artificio quodam miscere sciunt, qui tamen periti lusores non sunt; sunt itidem nonnulli,

qui in competitionibus, et factionibus regendis, multum valent, alias vero infirmi judicii sunt. Rursus, alia res est, personarum naturas et mores callere, alia vero, negotia pernosse: sunt enim haud pauci, qui in personarum aditibus et temporibus versuti sunt, neque tamen partis realis negotiorum sunt capaces: quæ est constitutio ipsissima hominum, qui in personis dignoscendis, non in libris evolvendis, operam collocarunt. Tales magis in pragmaticis adhiberi debent, quam in consiliis; et non aliter fere usum sui præbent, quam in viis quas sæpe contriverunt. Converte eos ad homines novos, et artibus suis excidunt: adeo ut vetus illa regula stultum a sapiente dignoscendi, *Mitte ambos ad ignotos et videbis,* de hujusmodi hominibus non teneat. Quoniam autem astuti isti homines similes sunt pusillarum mercium propolis, non abs re fuerit officinas ipsorum excutere.

(2) Inter astutias numerari potest, ut quis vultum ejus cum quo colloquitur limatius observet: quod etiam Jesuitæ præcipiunt. Sunt enim complures, iique ex prudentioribus, qui corda habent obscura, vultus autem pellucidos. Verum decet hoc fieri cum modesta oculorum per vices demissione, quemadmodum et faciunt Jesuitæ.

(3) Altera existit astutia, ut, quum aliquid propere et facile obtinere et expedire cupias, personam cum qua agis, de alio quopiam negotio sermonem inferendo, detineas et præoccupes; ne nimium ad objectiones et scrupulos evigilet. Equidem noveram consiliarium quemdam et secretarium, qui nunquam ad Elizabetham reginam Angliæ, ad diplomata manu reginæ signanda, accessit, quin a principio illam in aliquos de rebus status gravioribus sermones perduceret, ut, hisce intenta, ad diplomata minus animum adjiceret.

(4) Idem valet subitæ prehensionis ratio, si quis rem proponat, quando persona cum qua agitur, ad alia fes-

tinat, neque moram pati potest rem accuratius considerandi.

(5) Si cui in animo est, negotium aliquod destruere, quod alius fortasse quispiam dextre et cum effectu propositurus fuisset, ipse se erga negotium bene affectum simulet, atque ipse rem proponat, sed eo modo, ut successum ejus disturbet.

(6) Abruptio sermonis in medio, quasi quis se ipsum deprehenderet et contineret, majorem generat appetitum in eo quocum colloqueris, ad ulterius inquirendum.

(7) Quoniam autem imprimit fortius, quod quæstione erutum est, quam quod sponte oblatum, possis ad inescandam quæstionem insolitum induere vultum; ex quo occasio detur alteri interrogandi, quid sibi velit ista oris mutatio; ut Nehemias fecit: *Neque ante illud tempus tristis fueram in conspectu regis.*

(8) In rebus ambiguis et ingratis, bonum est initia de iis sermonem inferendi alicui alteri deputare, cujus verba minoris sint ponderis, et majoris auctoritatis vocem in subsidiis reservare, veluti casu fortuito intervenientem, ut interrogetur ille superveniens de eo sermone qui ab altero injectus est: quod fecit Narcissus, quum indicaret Claudio matrimonium Messalinæ et Silii.

(9) In rebus, quas a se amoliri quis cupiat, non inutile est vulgi nomen mutuari; ac si quis tali formula utatur: *Hoc vulgo dicitur,* aut *Increbuit sermo.*

(10) Noveram quemdam, qui, quum litteras scriberet, id quod maximi erat momenti, postscripto semper includebat, ut rem fere prætermissam.

(11) Noveram et alium, qui, quum ad colloquium cum alio veniret, id quod maxime ei in sermone curæ erat, præterire solitus erat, et discedere, et rursus redire, et tum demum ejus rei mentionem facere, ac si illa fere e memoria excidisset.

(12) Alii se subito deprehendi procurant tali tempore,

quo verisimile est partem cui insidiantur superventuram; ac simul, se chartam aliquam in manu habentes, aut aliquid præter consuetudinem agentes, inveniri volunt; ut interrogentur de iis rebus, quas revera ipsi eloqui cupiunt.

(13) Astutiæ species satis vafra est, ea verba proprio nomine prolata sibi excidere pati, quæ alium arripere et iis uti quis expetit, ut inde alterum irretiat et subruat. Noveram duos pro officio secretarii, tempore reginæ Elizabethæ, competitores, qui tamen se invicem amice tractabant; quique de negotio ipso competitionis suæ sæpius conferebant. Atque alter ipsorum dicebat : *Fieri secretarium in declinatione monarchiæ* rem esse haud parvi periculi, seque illud genus honoris minime ambire; alter statim verba illa, callide prolata, bona fide arripuit, et cum amicis suis nonnullis libere sermones conseruit, dicens, se in declinatione monarchiæ muneris secretarii ambitiosum esse non debere. Prior ille occasione usus est, eaque verba ut ad reginæ aures pervenirent, tanquam scilicet ab altero prolata, curavit: quæ indignata circa illa verba, *in declinatione monarchiæ*, quum ipsa se vigentem reputaret, posterioris illius competitionem nunquam postea admisit.

(14) Est astutiæ quoddam genus, quod, Anglico proverbio, *Felem in aheno vertere*, satis absurde dicitur; quum ea verba, quæ quis apud alium profert, imputat colloquenti, tanquam ab ipso prolata. Et, ut verum dicamus, quum talia aliqua verba inter duos agitata fuerint, difficile est probare et verificare, ab utro primum inceperint.

(15) Est artificium in usu, ut quis in alios spicula quædam oblique torqueat, justificando se ipsum per negativas: utpote dicendo, *Hoc ego non facio;* ut Tigillinus fecit, Burrhum suggillando: *Se non diversas spes, sed incolumitatem imperatoris, simpliciter spectare.*

(16) Nonnulli in promptu habent tot narrationes et historiolas, ut nihil sit quod insinuare cupiunt, quin id historiola aliqua involvere possint; unde et se magis in tuto continent, quasi nihil diserte affirmantes, et rem ipsam majore cum voluptate spargi efficiunt.

(17) Bonum est astutiæ genus, ut quis responsum quod obtinere cupit, conceptis verbis proponat. Etenim alteram partem minus hærere facit.

(18) Mirum est cernere, quamdiu nonnulli occasionem captent dicendi illud quod proferre cupiunt, et quanto circuitu uti sustineant, et quot alia attingere, ut quo volunt perveniant. Res certe hæc, magnæ patientiæ, sed multi usus.

(19) Improvisa et audax quæstio aliquando hominem deprehendit, et detegit. Simile quiddam evenit cuidam, qui nomen mutaverat, et in templo divi Pauli obambulans, fuit ab alio per nomen suum verum a tergo compellatus; ad quod statim retrospexit. Verum merces hæ pusillæ, et astutiæ minores, sunt infinitæ. Neque male factum esset, si quis earum conficeret uberiorem catalogum; quoniam nihil rebus obest magis, quam quod astuti recipiantur pro prudentibus.

(20) Illud pro certo habendum, nonnullos negotiorum periodos et pausas nosse, qui in ipsorum viscera et interiora penetrare nequeunt: ut reperiuntur ædes nonnullæ, quæ gradus nactæ sunt commodos et anticameras, sed absque cubiculo aliquo pulchriore. Itaque tales videbis in conclusionibus deliberationum commodos quosdam exitus reperire; ad rem vero examinandam et disceptandam, nullo modo sufficere. Attamen, sæpenumero ex hac re existimationem quamdam aucupantur, veluti ingenia, quæ ad decernendum potius, quam disputandum, sint aptiora. Sunt qui magis innituntur dolis quos aliis struunt, quam consiliis solidis et sanis; sed Salomon ait: *Prudens advertit ad gressus suos; stultus divertit ad dolos.*

XXIII. *De Prudentia quæ sibi sapit.*

(1) Formica animalculum sibi sapiens, sed in horto nocivum. Et sane fit, ut qui sui nimium amantes sint, reipublicæ noceant. Partire itaque moderate inter amorem tui ipsius, et amorem reipublicæ; atque ita tibi sis proximus, ut in alios non sis injurius, præsertim in regem tuum aut patriam. Centrum plane ignobile est actionum hominis cujuspiam, commodum proprium; recte terrestrem naturam sapit: terra enim suo stat fixa centro; ubi quæ affinia cœlestibus sunt omnia, moventur super centrum alterius, cui benefaciunt. Ad se omnia referre, tolerabilius est in viris principibus; quia ipsi intra personam suam non consistunt, sed publico periculo et fortuna degunt. Verum in servo principis, aut cive reipublicæ, res est perniciosissima. Etenim negotia publica universa, quæ ab id genus homine expediuntur, ad fines proprios flectuntur; quos necesse est eccentricos sæpe esse ad fines domini sive status sui. Eligant itaque principes, et status, ministros et servos, qui hac nota non maculantur; nisi velint res suas accessorii tantum loco esse. Imo quod hunc effectum reddit magis exitiosum, illud est: quod amittitur plane rerum analogia. Satis enim iniquum esset, si bonum servi præferatur bono domini; sed adhuc longe iniquius est, quum exiguum bonum servi, antefertur magno bono domini. Verum tamen id sæpius factum est per officiarios pravos, veluti thesaurarios, legatos, duces, et alios servos aut ministros infideles et improbos; qui globulo suo pondus addunt finium suorum minutorum, quod eum in transversum inclinet utilitas domini sui, in rebus gravioribus et magni momenti. Et plerumque commodum, quod ejusmodi servi ad se attrahunt, est pro modulo fortunæ propriæ; at detrimentum quocum permutent commodum illud, est pro modulo fortunæ domini sui: siquidem phi-

lautorum istiusmodi ingenium patitur, ut non morentur domum proximi incendere pro re nihilo majore, quam ad assanda ova sua. Verumtamen hujusmodi ministri haud raro apud viros potentes gratia pollent, quia illis jucunda procurant, sibi utilia; atque utriusvis rei causa fortunam domini sui prodent.

(2) Prudentia quæ sibi uni sapit, in plurimis ejus ramis res sane depravata. Assimilanda sapientiæ soricum, qui domum aliquam pro certo deserent paulo ante ruinam; sapientiæ vulpis, quæ taxonem e domo expellit, quam sibi defodit, non illi; sapientiæ crocodili, qui lacrymas emittit quum devorare cupit. Verum illud imprimis observationem meretur, quod hujusmodi homines, qui (ut Cicero loquitur de Pompeio) *sui sunt amantes sine rivali*, sæpenumero infortunati sint; quumque sibi per totam vitam sacrificaverint, in exitu sacrificant inconstantiæ fortunæ, cujus alas sperabant se pulchra illa sapientia sua præscidisse.

XXIV. *De Innovationibus.*

Sicut partus recens editi informes sunt, sic videre est in novis institutis, quæ sunt partus temporis. Verumtamen, ut qui in familiam suam honores primi introducunt, posteris suis plerumque dignitate prælucent; ita rerum exemplaria et primordia (quando feliciter jacta sunt) imitationem ætatis sequentis, ut plurimum, superant. Malum enim in natura humana, naturali motu fertur, qui processu invalescit; at bonum, ut fieri amat in violentis motibus, in primo impetu fortissimum. Certe omnis medicina innovatio est; et qui nova remedia accipere nolit, nova mala exspectet: novator enim maximus omnium tempus. Quod si tempus, decursu solo, res in pejus ferat, prudentia vero et industria eas in melius restituere non contendat; quis tandem erit finis mali? Hoc concedi prorsus debet: quod consuetudine firmatum est, etsi minus sit bonum,

aptum esse tamen temporibus, quæque uno quasi alveo fluxerunt, fœdere quodam conjuncta esse; ubi contra nova veteribus non usquequaque tam concinne cohæreant: etsi enim utilitate juvent, novitate tamen et inconformitate turbant. Sunt certe novitates, tanquam advenæ aut peregrini, quos admiratione plus, minus benevolentia prosequimur. Recte quidem hæc omnia, si tempus quiesceret; hoc tamen indefesse in orbem agitatur. Inde fit, ut importuna et morosa moris retentio, res turbulenta sit, æque ac novitas; et qui vetera superstitiose nimis reverentur, cedant in præsentis seculi ludibrium. Prudenter igitur facient homines, si, in innovationibus suis, a tempore exemplum petant: tempus enim innovat vel maxime, sed tacite, pedetentim, ac sine sensu. Illud enim pro certo habeas: quod novum est, præter spem et exspectationem accedere, et huic adjicere aliquid, illi eripere; at cui incremento est novitas, ille fortunæ gratias habet, et tempori; cui vero nocumento, is novitatis auctorem injuriarum postulat. Expedit præterea experimentis novis, in corporibus politicis medendis, non uti, nisi urgens incumbat necessitas, aut evidens se ostendat utilitas; et sedulo cavere, ut reformationis studium mutationem inducat, non autem studium mutationis reformationem prætexat. Quinetiam omnis novitas, quam rejicere fortasse non datur, pro suspecta tamen haberi debet. Denique, ex Scripturæ monito, *Stemus super vias antiquas, atque circumspiciamus quæ sit via bona et recta, et ambulemus in ea.*

XXV. *De expediendis Negotiis.*

(1) Celeritas nimia, et affectata, negotia ut plurimum perdit. Similis est illi rei quam medici prædigestionem, sive præproperam digestionem, vocant: quæ corpus implere solet humoribus crudis, et secretis seminibus morborum. Itaque negotiorum expeditionem ne metiaris per

tempora consulendi, sed per negotii ipsius progressum. Et quemadmodum in cursu, minime in passus granditate, aut pedum elevatione altiore, celeritas consistit, sed id motu eorumdem humiliore, et æquabili; ita in negotiis, mordicus rei inhærere, neque partem negotii nimiam pro una vice avide amplecti, celeritatem in conficiendo procurat. Curæ est nonnullis illud tantum, ut brevi tempore multum confecisse videantur, aut ut periodos aliquas negotiorum falsas confingant, quo acres in negotiis existimentur; verum aliud est tempori parcere, negotium contrahendo, aliud intercidendo : negotia autem in eum modum tractata, crebris nimirum congressibus, plerumque sursum deorsum feruntur, magna inconstantia. Novimus virum prudentem, cui semper in ore erat, quum festinationem nimiam videret, *Manete paulisper, ut expediamus celerius.*

(2) Ex altera parte, vera celeritas in expediendis negotiis res est pretiosa. Tempus siquidem, negotiorum, sicuti pecunia mercium, est mensura. Emitur igitur negotium magno, ubi nimia est protractio. Spartani, et Hispani, tarditatis notati sunt : *Mi venga la muerte de Spagna :* Veniat[1] mors mea ab Hispania; tum, scio, cunctanter veniet.

(3) Aurem illis præbe facilem, quibus primæ in informatione negotii partes demandatæ sunt; et potius viam illis monstres ab initio, quam postea in orationis filo crebrius interrumpas. Qui enim in ordine quem sibi præstituit perturbatur, subsultabit, et prolixior fiet, dum memoriam suam recolliget, quam alias futurus fuisset, si sua methodo perrexisset. Sed interdum videre est, moderatorem molestum esse magis, quam oratorem.

(4) Repetitiones plerumque cum temporis jactura fiunt; attamen statum quæstionis sæpe repetere, lucrum

[1] *Veniat.* Sic requirit hispanicum *venga*, quod est in subjunctivo, et anglicum, ubi est : *Let my death come*, etc. Vulgo *veniet*, male. ED.

est temporis vel maximum : etenim complures sermones, prorsus abs re, in ipso partu, abigit. Orationes prolixæ et curiosæ æque expeditioni negotiorum conveniunt, ac toga prælonga, terram verrens, cursui. Præfatiunculæ, transitiones bellæ, et excusationes, atque alia verba, quæ ad personam loquentis referuntur, tempus haud parum devastant; et licet a modestia emanare videantur, sunt tamen revera gloriolæ captatrices. Sed cave ne in rem ipsam ab initio descendas, quum in hominum voluntatibus impedimentum aliquod reperiatur, aut obstructio : etenim animorum præoccupatio sermonum semper postulat præfationes, instar fomentationis ante unguentum, quo unguentum mollius subintret.

(5) Ante omnia, ordo, et distributio, et partium apta extractio, celeritatis tanquam vita est : ita tamen ut distributio non sit nimium subtilis. Nam qui partitione non utetur, in negotia nunquam commode ingredietur; qui autem nimia utetur, vix emerget. Tempora prudenter deligere, tempus plurimum lucratur; atque intempestiva propositio nil aliud, quam aërem verberare, et tempore abuti. Tres sunt negotiorum partes : præparatio, consultatio sive examinatio, et perfectio; harum (si expeditioni consulere in animo est) media sit opus multorum; prima autem, et ultima, paucorum. Procedendi in negotiis initium sumere ab iis quæ scripto comprehensa sunt, plerumque expeditionem promovet : licet enim contigerit ea in totum rejici, nihilominus negativa illa plus valebit ad consilia educenda, quam indefinita; quemadmodum cinis magis generativus, quam pulvis.

XXVI. *De Prudentia apparente.*

Recepta est opinio, Gallos prudentiores esse, quam videntur; Hispanos autem prudentiores videri, quam sunt. Sed utcumque se res habeat inter gentes, certum est, hoc usu venire inter personas singulares. Sicut enim

loquitur Apostolus de pietate : *Speciem pietatis habentes, sed virtutem ejus negantes;* ita certe inveniuntur nonnulli qui nugantur solemniter, quum prudentes minime sint : *Magno conatu nugas.* Res est profecto prudentibus ridicula, et satyra digna, affectatores istos videre, in quot formas se vertant, et quali utantur arte quasi prospectiva, qua superficies appareat corpus, quod profunditatem aut dimensionem solidi habeat. Alii tam secreti sunt, et in se declarando parci, ut merces suas, nisi sub obscura luce, ostendere nolint, et videri volunt plus significare quam loqui; quumque sibi ipsis conscii sint se de iis rebus loqui quas non bene norunt, cupiunt nihilominus videri se illa nosse, quæ non possunt tuto loqui. Alii vultu et gestu verbis suffragantur, et veluti per signa sapiunt, ut Cicero ait de Pisone : *Respondes, altero ad frontem sublato, altero ad mentum depresso supercilio, crudelitatem tibi non placere*[1]. Alii se valere putant, si grande quiddam loquantur, idque stylo peremptorio : itaque nihil morantur, et pro admissis accipiunt, quæ probare non possunt. Sunt qui, quicquid sub captum eorum non cadit, spernere, aut parvi pendere præ se ferunt, tanquam impertinens et curiosum; sicque inscitiam suam pro judicio limato obtendunt. Alii distinctionem aliquam semper in promptu habent; et plerumque, hominum ingenia subtilitate perstringendo, rem prætervehuntur. De quo genere loquitur Aulus Gellius : *Hominem delirum, qui verborum minutiis rerum frangit pondera.* Ad quod exemplum, Plato in *Protagora,* per ironiam, introducit Prodicum, sermonem integrum contexentem ex distinctionibus, a principio usque ad finem. Generaliter, istiusmodi homines, in consultationibus, negativæ libenter se applicant, et existimationem quamdam aucupantur ex scrupulis et difficultatibus proponendis et prædicendis : etenim quum id quod proponitur, penitus

[1] In L. C. Pison., § 6, fin

rejicitur, nil ultra restat agendum; sin probatur, novâ indiget opera; quod prudentiæ genus spurium negotia prorsus perdit. Ut verbo dicamus, nec mercator aliquis obæratus, nec decoctor rei familiaris occultus, tot artificiis se muniet ad divitias simulandas, quot homines isti, vera prudentia destituti, utuntur, ad prudentiæ suæ opinionem tuendam. Certe homines hac prudentia præditi, opinionem vulgi facile aucupari possunt; sed ad negotia gravia tractanda nemo talium delectum faciat: etenim, ad negotia promovenda, satius proculdubio fuerit, virum eligere paulo absurdiorem, quam hujusmodi formalistam fastidiosum.

XXVII. *De Amicitia.*

(1) Res sane difficilis esset, etiam illi qui dixerit, plus veri ac falsi, idque compendio, miscuisse, quam in illo scito: *Quicumque solitudine delectatur, aut fera, aut deus est.* Negari enim non potest, quod insitum et latens odium seu fastidium societatis, si in aliquo deprehendatur, sapiat nescio quid belluinum; illud tamen e converso, quod aliquam divinæ naturæ speciem præ se ferat, falsissimum est, nisi hujusmodi vita solitaria minime ab amore ipsius solitudinis proveniat, sed a studio secedendi, ut altioribus contemplationibus quis vacet: id quod in nonnullis ethnicorum reperitur, sed affectatum et fictum, ut in Epimenide Cretense, Numa Romano, Empedocle Siculo, et Apollonio Tyanæo; sincerum tamen et verum in plurimis eremitarum antiquorum, et in sanctis patribus ecclesiæ. Interea vero parum perspiciunt homines, quid hoc sit quod solitudo nominatur, et quibus finibus circumscribitur: turba enim non est societas dicenda; et facies hominum nihilo plus sunt, quam in porticibus picturæ; colloquia vero absque dilectione, cymbalo non præstant tinnienti. Hoc innuit id quod latino jactatum proverbio: *Magna civitas, magna solitudo.* In magnis enim

urbibus amici et necessarii remotius disperguntur, adeo ut minus plerumque familiariter et in consortio vivatur, quam in viciniis angustioribus. Quin et ulterius progredi licet, atque verissime asserere, meram et miseram esse solitudinem, ubi desunt amici veri; sine quibus mundus nihil aliud quam eremus est. Quo etiam sensu si solitudinem accipias, quicumque natura et genio suo ab amicitiis abhorret, hujusmodi affectum a bruto potius, quam ab homine, mutuatur.

(2) Maximus amicitiæ fructus, est levamen et evaporatio anxietatis et tumorum cordis, quos animæ perturbationes, cujuscumque generis, imprimere solent. Novimus, morbos illos in corpore esse maxime periculosos, qui ex obstructionibus et suffocationibus nascuntur: neque multo secus se res habet in ægritudinibus animæ. Sarsam adhibere possis ad jecoris, chalybem præparatum ad lienis, flores sulphuris ad pulmonum, castoreum ad cerebri oppilationes deobstruendas; nulla autem invenitur medicina apertiva ad obstructiones cordis, præter amicum fidelem, cui impertire possis dolores, gaudia, metus, spes, suspiciones, curas, consilia, et quicquid denique cor opprimat, tanquam sub sigillo confessionis civilis.

(3) Res est profecto mirabilis, si quis secum reputet, quam magni principes summi et monarchæ istum amicitiæ fructum (de quo loquimur) æstiment: tanti sane, ut eumdem et incolumitatis suæ, et amplitudinis periculo, interdum coëmant. Principes enim, propter distantiam et sublimitatem fortunarum suarum a fortunis servorum et subditorum suorum, fructum hunc decerpere nequeunt; nisi forte (quo eum melius colligant) aliquos evehant et promoveant, qui sint sibi tanquam socii et æquales: id quod sæpenumero non sine præjudicio fit. Linguæ modernæ istiusmodi personas nomine gratiosorum, vel amicorum regis, insigniunt, ac si res esset favoris et conversationis; at vocabulum Romanum ejus rei rectius exprimit

verum usum atque causam, illos nominans *Participes curarum :* hoc enim illud est, quod verum ligamen præstat. Atque hoc fecisse manifesto videmus, non tantum principes delicatos, et imbecillis animi, sed etiam prudentissimos, et maxime politicos ex iis qui regnarunt; qui sæpe sibi adjunxerunt aliquos ex servis suis, quos et ipsi amicos suos vocarunt, et aliis eodem illos nomine insignire permiserunt, non alio utentes vocabulo, quam quod inter homines privatæ fortunæ receptum est.

(4) L. Sylla, postquam Romanum imperium occupasset, Pompeium (postea cognominatum Magnum) ad eam potentiam evexit, ut Pompeius superiorem jam Sylla factum se venditaret. Quum enim amicum quemdam suum consulem fecisset, contra ambitum Syllæ, atque Sylla in malam partem hoc accepisset, et verba indignationis nonnulla protulisset, Pompeius id minime tulit, sed fere disertis verbis eum quiescere jussit; addendo, *Plures adorare solem orientem, quam occidentem.* Apud Julium Cæsarem Decimus Brutus tanta gratia valuit, ut eum Cæsar Octavio, suo nepoti, hæredem substituerit. Atque hic ille fuit, qui Cæsarem ad mortem suam pertraxit. Quum enim Cæsar senatum dimittere in animo habuisset, propter mala quædam præsagia (præcipue somnium quoddam uxoris suæ Calpurniæ), Brutus eum molliter e cathedra, arrepto brachio ejus, levans, dixit, *Sperare se, eum senatum non tam parvi habiturum, ut dimittere illum vellet, donec uxor somnium melius somniasset.* Et videtur sane tanto favore apud Cæsarem polluisse, ut Antonius in epistola quadam, quæ a Cicerone, in una ex *Philippicis*, verbatim recitatur, eum veneficum appellaret, ac si Cæsarem incantasset. Augustus Agrippam, ignobilem licet natalibus, ad tantam celsitudinem promovit, ut, quando cum Mæcenate deliberaret de nuptiis filiæ suæ Juliæ, Mæcenas eum libere monuisset, *Agrippam, aut in generum assumendum, aut interficiendum;*

nihil esse tertium, quandoquidem eum ad tantum fastigium perduxisset. Tiberius Cæsar Sejanum tantis honoribus auxit, ut ii duo haberentur tanquam par amicorum; certe Tiberius, in epistola quadam ad eum, ita scribit: *Hæc pro amicitia nostra non occultavi.* Atque universus senatus aram Amicitiæ, tanquam deæ, dedicavit, propter arctam inter eos amicitiam. Similis, aut etiam illa majoris amicitiæ exemplum cernitur inter Septimium Severum et Plautianum: etenim, filium suum natu majorem, filiam Plautiani in uxorem ducere, coëgit; ac Plautianum sæpe, etiam cum contumelia filii sui, honoravit. Quin et scripsit ad senatum hisce verbis: *Ita diligo virum, ut cupiam eum mihi superstitem fore.* Quod si hi principes Trajano alicui aut Marco Aurelio similes fuissent, immensæ naturæ eorum bonitati hoc attribui posset; quum vero viri tam prudentes exstiterint, tantoque robore et severitate animi præditi, tamque impensi amatores sui, liquido probatur eos felicitatem suam (licet vix major mortalibus ullis obtigisset) veluti mutilam duxisse, nisi per hasce amicitias facta fuisset integra et perfecta. Atque, quod majus est, affuerunt his principibus uxores, filii, nepotes; neque tamen hæc omnia amicitiæ solatia supplere valuerunt.

(5) Minime oblivioni mandandum, quod Commineus notatum reliquit de domino suo priore, duce Carolo, cognominato Strenuo: eum secreta sua cum nemine communicare voluisse; minime omnium ea, quæ eum præ cæteris angebant. Et ulterius ait, eam animi obtectionem, posterioribus vitæ annis, intellectum ipsius nonnihil debilitasse, et vitiasse. Potuisset certe Commineus, si voluisset, simile judicium facere de domino suo posteriore, Ludovico undecimo; cui occultatio consiliorum pro tormento fuit. Tessera Pythagoræ, obscura, sed optima: *Cor ne edito.* Certe, si quis durum huic rei nomen imponeret, qui amicis destituuntur, quibus cogitatio-

nes suas et anxietates libere impertiant, sunt cordium suorum anthropophagi. At illud plane ad miraculum proxime accedit (quocum claudam hunc, de primo amicitiæ fructu, sermonem), nimirum, istam cum amicis communicationem, contrarios duos effectus producere: gaudia enim conduplicat, mœrores dimidiat. Nemo siquidem læta sua amico impertit, quin lætetur amplius; nemo autem tristibus amicum communicat, quin contristetur minus. Adeo ut revera eadem virtute polleat super animum hominis, quam alchemistæ lapidi suo tribuere solent super corpus humanum, hoc est, quod contraria operetur, sed semper in beneficium naturæ. Attamen, absque auxilio notionum chemicarum, exstat hujus rei exemplum insigne in cursu naturæ ordinario. Nam in rebus naturalibus unio alit et confortat actiones quasque naturales, impressiones omnes violentas hebetat et retundit; idemque prorsus fit in animis.

(6) Secundus amicitiæ fructus, salubris est intellectui, sicuti primus affectibus. Amicitia enim serenitatem inducit in affectibus, a tempestatibus et procellis; verum in intellectu etiam noctem abigit, et lumen infundit, confusione cogitationum dissipata. Neque hoc intelligendum est tantum de consilio fideli, quod ab amicis dari solet; sed antequam de illo dicamus, certum est, quicumque animum cogitationibus multis gravatum habet, ingenium ejus et intellectum clarescere veluti in diem, communicatione consiliorum, et discursu cum alio. Etenim cogitationes suas facilius agitat, et in omnes partes versat; easdem ordinatius disponit; illas tanquam in faciem intuetur, postquam conversæ fuerint in verba; denique se ipso prudentior evadit, idque assequitur horulæ magis unius sermone, quam diei integræ meditationibus. Recte dictum est a Themistocle ad regem Persarum : *Sermones tapetibus similes esse, quum explicentur, per quod imagines distincte conspiciuntur; ubi cogitationes, instar sar-*

cinarum quarumdam, complicantur et involvuntur. Neque etiam restringitur secundus iste fructus amicitiæ (qui consistit in obstructionibus intellectus aperiendis) ad eos solum amicos, qui consilio pollent (hi proculdubio optimi sunt), sed et hoc seposito, discit profecto quispiam a se ipso; et proprias cogitationes in luminis oras educit; ingeniumque suum, tanquam cotem versus, acuit, quæ ipsa non secat. Ut verbo dicamus, præstat statuæ cuidam, vel imagini, se impertire, quam cogitationes suas silentio suffocare.

(7) Adde jam (ut fiat sermo de hoc secundo amicitiæ fructu magis perfectus) illud modo dictum, quod promptius occurrit, et in vulgarem observationem cadit : fidele intelligo ab amico consilium. Bene asserit Heraclitus, in uno ænigmatum suorum, *Lumen siccum optimum;* atqui certissimum est, lumen quod ab alio proficiscitur, per modum consilii, illo siccius esse et purius quod a proprio emanat judicio et intellectu; siquidem quod affectibus semper maceratur et tingitur. Adeo ut non minus intersit, inter consilium amici, et consilium cujuslibet proprium, quam inter consilia amici et adulatoris. Neque enim adulator magis infestus, quam quilibet sibi; neque rursus remedium præstantius contra adulationem sui ipsius reperitur, quam libertas amici. Consilium duorum generum est: alterum de moribus, alterum de negotiis. Quantum ad prius, optimum ad animi sanitatem tuendam medicamentum est admonitio amici fidelis. Se ipsum ad rationes stricte reddendas compellere, medicina est interdum nimis penetrans, et corrosiva. Lectio librorum moralium, res est paulo hebetior. Observatio propriorum defectuum in aliis tanquam in speculo, aliquando, ut fit etiam in speculis, minus respondet. Verum (ut diximus) optima medicina (optima ad recipiendum, optima ad operandum) est admonitio amici. Mirum profecto est videre, quot errores enormes, et plane absurdos, commit-

tant aliqui (præsertim ex grandioribus), quia non adsit iis amicus, qui monere possit : in damnum haud parvum, et existimationis, et fortunæ suæ. Sunt enim (ut ait apostolus Jacobus) *tanquam homines qui intuentur in speculum, et statim obliviscuntur imaginis suæ.* Quantum ad negotia, vetus est : *Melius videre oculos, quam oculum,* licet nonnulli hoc cavillentur; etiam recte dicitur : *Spectatorem sæpe plus videre, quam lusorem ;* quin et certius disploditur sclopetum majus, palo innixum, quam super brachium; etsi quidam tam altum sapiant, ut putent in sese esse omnia. Verum, quicquid dici possit in contrarium, certum est, consilium negotia dirigere et stabilire. Quod si quis secum cogitet, consilium se quidem capturum, sed per partes, in aliis hunc, in aliis illum, consulendo, bene habet (hoc est, melius illi fuerit, quam consilio omnino non uti); verum in duo pericula impingit. Unum, quod vix fidele consilium reperturus sit: raro enim, nisi a fideli, et intimo amico, consilium datur, quod non ad dantis fines inflexum et detortum sit. Alterum, quod consilia illa, a diversis manantia (licet cum fide et bona intentione præstita), damnosa sæpenumero erunt et nociva, ac partim ex incommodis, partim ex remediis commixta: veluti, si medicum advoces, qui in curatione morbi illius peritus habetur, sed corporis tui constitutionis penitus ignarus; qua re poterit fortasse valetudinem ad tempus promovere, sed cum periculo, ne, in summa, sanitati præjudicet; atque hoc pacto morbum exstinguet, et non ita multo post hominem. Verum amicus, cui status amici sui perfecte cognitus est, cavebit, ne in præsens juvando, in malum futurum impingat. Itaque consiliis istis dispersis (ut jam dictum) nolim acquiescas : distrahent enim potius et seducent, quam dirigent et stabilient.

(8) Post nobiles hosce duos amicitiæ fructus (pacem dico in affectibus, et fulcimentum judicii), sequitur ulti-

mus, qui similis est malo granato, plenus granis compluribus: intelligo autem auxilium et participationem in actionibus et occasionibus vitæ. Hic autem expeditissima via repræsentandi ad vivum usum multiplicem amicitiæ fuerit, circumspiciendo et videndo, quam multa sint quæ per se quispiam exsequi commode non poterit; atque inde apparebit, non per hyperbolen, sed sobrie dictum esse ab antiquis, *Amicum esse alterum se*; quandoquidem, si quis vere rem reputet, amici officia proprias cujusque vires superent. Homines mortales sunt; quin et in medio operum aliquorum, quæ maxime affectant, sæpe moriuntur, veluti in collocatione filii in matrimonium, consummatione conatuum et desideriorum suorum, et similibus. Jam si quis amicum habeat fidelem, securitatem præstat de iisdem rebus, amici cura et opera, post mortem perficiendis; adeo ut fatum immaturum vix obsit, atque habeat quis (ut loquamur more tribulium aut firmariorum) in desideriis suis terminum non unius, sed duarum vitarum. Homo corpore circumscribitur, et corpus loco; verum ubi amicitia præsto est, vitæ munia omnia concessa sunt, et sibi, et deputato suo. Quot numero res sunt, quas per se quispiam, cum dignitate aut decoro, peragere non possit! Merita sua non potest cum verecundia recensere, multo minus extollere; non sustinet quis, ut se submittat ad supplicandum, aut etiam emendicandum; infinita sunt talia. Verum hæc et hujusmodi in amici ore sat decora sunt; ad quæ erubescimus in persona propria. Rursus, persona cujusque multa habet conjuncta, quæ exuere non potest: filium alloqui quis non poterit, nisi ut pater; uxorem, nisi ut maritus; inimicum, nisi salva dignitate; ubi amico conceditur loqui, prout res postulat, neque ad respectus personæ alligatur. Verum hæc enumerare infinitum fuerit. Ipse regulam dedi: ubi quis propriam personam in fabula sustinere non poterit, amicus si desit, satius est ei scenam derelinquere.

XXVIII. *De Sumptibus.*

Opes destinantur sumptibus; sumptus autem honori, et actionibus honestis. Sumptus itaque largiores occasionis et rei dignitate commensurandi sunt. Etenim spontanea paupertas debetur quandoque patriæ, non solum regno cœlorum. Sumptus autem consueti cujusque censu definiendi sunt, eoque tenore temperandi, ut intra reditus sint; nec servorum fraudi aut incuriæ obnoxii; atque insuper in eum modum dispositi et ordinati, ut rationes impensarum exhibitæ æstimatione sint minores. Certe qui diminutionem fortunarum suarum pati nolit, necesse habet impensas suas ordinarias ita instituere, ut dimidia tantum pars redituum insumatur, altera reponatur; qui vero rem augere cupit, tertiam partem solam impensis assignet. Haud sordidum est summis etiam viris, si rationes suas diligenter inspiciant. Hoc omittunt complures, non tam socordia, quam aversatione quadam, ne se contristent, si res nimio plus accisas deprehenderint. Vulnera autem, nisi explorentur, sanari nequeunt. Qui œconomica sua commode tractare non possunt, iis relinquitur, ut quos adhibent ministros, et caute eligant, et subinde mutent: novi enim minus audent, minusque astuti sunt. Cui raro rationes suas inspicere datur, eum, quæ computationi subjacent, in certos reditus atque etiam sumptus vertere convenit. Qui impendiosior est in uno sumptus genere, eum sobrie parcum et frugi oportet esse in alio: exempli gratia, si victu abundantior, vestium elegantia sit moderatior; si in aula sua copiosior, in equili contractior sit; et sic de similibus. Qui enim in singulis impensarum generibus est profusior, decoctionem fortunarum ægre vitabit. In perplexa et obærata re familiari liberanda, perinde sibi quis obesse poterit nimia festinatione, ac dilatione nimia: præproperæ enim venditiones jacturam ex usuris sæpe exæquant. Porro autem, qui simul et semel

sortem asserit, de relapsu periclitatur : quum enim prætervectum tantas angustias se sentiat, ad ingenium redibit; qui autem se per gradus extricaverit, habitum frugalitatis inducit, eademque opera tam animo, quam fortunis, medetur. Sane qui res collapsas restituere in votis habet, vel minima quæque non spernat; atque plerumque minus sordidum est, sumptus quamvis minutos præcidere, quam minutis lucris se submittere. Caute admodum inchoandi sunt sumptus, qui semel inchoati permansuri sint. Sed in sumptibus, qui non facile redeunt, splendidiorem et magnificentiorem esse licebit.

XXIX. *De proferendis Finibus Imperii*[1].

(1) Dictum Themistoclis, sibi ipsi applicatum, incivile certe fuit et inflatum; sin de aliis, atque in genere, prolatum fuisset, prudentem sane observationem et pergravem censuram complecti videtur. Rogatus in convivio, ut citharam pulsaret, respondit, *Fidibus se nescire; cæterum posse oppidum parvum in magnam civitatem evehere*[2]. Ista certe verba, ad sensum politicum translata, facultates duas, multum inter se discrepantes, in iis qui rerum gubernacula tractant, optime describunt et distinguunt. Etenim, si regum consiliarios, senatores, aliosque ad negotia publica admotos, qui usquam fuerunt, attente intueamur, reperientur profecto (licet rarissime) nonnulli, qui regnum aut civitatem e parvis ampla efficere possint, fidicines tamen sint valde imperiti; e contra autem, alii quamplurimi, in cithara aut lyra (hoc est, aulicis tricis) miri artifices, qui tantum abest ut rempublicam amplificare possint, ut potius a natura comparati videantur ad statum reipublicæ beatum et florentem labefactandum et evertendum. Sane, artes illæ de-

[1] Sermo hic, exempli vice, libro VIII *De augment. scient.*, cap. 3, invenitur.
[2] Sic fere Cic. *Tusc.*, I, c. 2. Ipsius verba vide in notis.

generes et præstigiæ, quibus sæpenumero consiliarii atque rerum potentes, et gratiam apud principes suos, et famam in vulgus reportant, haud aliud nomen merentur, quam peritiæ cujusdam fidiculariæ; utpote quum sint res magis gratæ in præsens, et artificibus ipsis ornamento, quam ad rerumpublicarum, quarum sunt ministri, opes et amplitudinem utiles aut accommodæ. Occurrent proculdubio et alii consiliarii, atque reipublicæ gubernatores, minime spernendi, qui sint negotiis pares, possintque res commode administrare, easque a manifestis præcipitiis et incommodis conservare; a virtute tamen illa rerumpublicarum erectrice et amplificatrice longo intervallo absunt.

(2) Verum, qualescumque demum fuerint operarii, conjiciamus oculos in opus ipsum; qualis nimirum censeri debeat vera regnorum et rerumpublicarum magnitudo, et quibus artibus obtineri possit : dignum profecto argumentum, quod principes perpetuo in manibus habeant, et diligenter meditentur; quo, nec vires suas in majus æstimantes, inceptis se vanis et nimis arduis implicent, nec, rursus, easdem plus æquo despicientes, ad consilia pusillanima et meticulosa se demittant.

(3) Magnitudo imperiorum, quoad molem et territorium, mensuræ subjicitur; quoad reditus, calculis. Numerus civium et capita, censu, urbium et oppidorum amplitudo, tabulis excipi possint; attamen non reperitur inter civilia res errori magis obnoxia, quam verum et intrinsecum excipere valorem circa vires et copias imperii alicujus. Assimilatur regnum cœlorum non glandi, aut nuci alicui grandiori, sed grano sinapis, quod inter grana est minimum; quod tamen habeat interim intra se proprietatem quamdam et spiritum innatum, quo se et citius attollat, et latius diffundat : eodem modo invenire est regna et status, ambitu quidem et regionum tractu valde ampla, quæ tamen ad fines ulterius profe-

rendos, aut latius imperandum, sunt minus apta; alia contra, dimensione satis exigua, quæ tamen bases in quibus maximæ monarchiæ inædificentur, esse possint.

(4) Urbes munitæ, plena armamentaria, equorum propagines generosæ, currus armati, elephanti, machinæ atque tormenta bellica omnigena, et similia, sunt certe ista universa nihil aliud, quam ovis induta pelle leonina, nisi gens ipsa stirpe sua et ingenio sit fortis et militaris. Imo, nec numerus ipse copiarum multum juvat, ubi milites imbelles sunt et ignavi. Recte enim Virgilius, *Lupus numerum pecorum non curat.* Exercitus Persarum in campis Arbelæ oculis Macedonum tanquam vastum hominum pelagus subjiciebatur; adeo ut duces Alexandri, nonnihil ipso spectaculo perculsi, regem interpellarent, atque ut noctu prælium committeret ei auctores erant; quibus ille: *Nolo* (inquit) *suffurari victoriam.* Ea autem etiam opinione fuit facilior. Tigranes Armenius, castra metatus in quodam colle cum exercitu quadringentorum millium, quum spectaret aciem Romanorum, quæ quatuordecim millia non excessit, contra se tendentem, in scommate illo suo sibi complacuit: *Ecce* (inquit) *hominum, pro legatione, nimio plus quam oportet; pro pugna, longe minus;* eosdem tamen, priusquam occubuisset sol, satis multos ad illum infinita strage profligandum expertus est. Innumera sunt exempla, quam sit multitudinis cum fortitudine congressus impar. Primo igitur, pro re certissima et exploratissima decernatur et statuatur, quod caput omnium, quæ ad magnitudinem regni aut status spectent, sit, ut populus ipse sit stirpe et ingenio bellicosus. Atque illud magis tritum quam verum, quod nervi belli sint pecuniæ, si desint nervi lacertorum in gente molli et effœminata. Recte enim Crœso ostentanti aurum respondit Solon: *At si quis* (*o rex*) *venerit, qui melius quam tu ferrum gestet, illi profecto totum hoc cedet aurum.* Quare, quicumque is tandem sit

princeps aut status, cujus subditi nativi et indigenæ non sint animosi et militares, potentiam suam admodum sobrie æstimet; atque e contra, principes qui dominantur in gentes animosas et martias, norint illi satis vires suas, si sibi alias non desint. Quod attinet ad copias mercenarias (quod solet adhiberi remedium, quum copiæ nativæ desint), plena sunt omnia exemplis, quibus liquido patet, quod, quicumque status illis innitetur, poterit fortasse pennas ad tempus breve nido majores extendere, sed defluent illæ paulo post.

(5) Benedictio Judæ et Issacharis in unum nunquam conveniet: nimirum, ut eadem tribus aut gens sit simul et *leonis catulus,* et *asinus procumbens inter sarcinas.* Neque unquam fiet, ut populus, tributis oppressus, fortis existat et bellicosus. Verum est, collationes publico consensu factas, minus animos subditorum dejicere et deprimere, quam quæ ex imperio mero indicuntur: id quod liquido videre est in tributis Germaniæ inferioris quas Excisas vocant; atque aliqua ex parte in iis quæ Subsidia nominantur apud Anglos. Etenim notandum est, sermonem jam institui de animis hominum, non de opibus. Tributa autem, quæ ex consensu conferuntur, et quæ ex imperio imponuntur, etsi eadem res sint, quoad opes exhauriendas, varie tamen omnino animos subditorum afficiunt. Statuatur igitur et hoc, populum tributis gravatum idoneum ad imperandum non esse.

(6) Adspirantibus ad magnitudinem regnis et statibus, prorsus cavendum, ne homines et patricii, atque (quos vocamus) generosi, majorem in modum multiplicentur. Hoc enim eo rem deducit, ut plebs regni sit humilis et abjecta, et nihil aliud fere quam nobilium mancipia et operarii. Simile quiddam fieri videmus in sylvis cæduis; in quibus, si major quam par est caudicum sive arborum majorum relinquatur numerus, non renascetur sylva sincera et pura, sed major pars in vepres et dumos

degenerabit. Eodem modo in nationibus, ubi numerosior justo est nobilitas, erit plebs vilis et ignava; atque eo demum res redibit, ut nec centesimum quodque caput sit ad galeam portandam idoneum, præsertim si peditatum spectes, qui exercitus plerumque est robur præcipuum: unde succedet magna populatio, vires exiguæ. Nusquam gentium hoc, quod dico, luculentius comprobatum est, quam exemplis Angliæ et Galliæ: quarum Anglia, quamvis territorio et numero incolarum longe inferior, potiores tamen partes fere semper in bellis obtinuit; hanc ipsam ob causam, quod apud Anglos coloni, et inferioris ordinis homines, militiæ habiles sint, rustici Galliæ non item. Qua in re mirabili quadam et profunda prudentia excogitatum est ab Henrico septimo Angliæ rege (id quod in vitæ ejus Historia fusius tractavimus), ut prædia minora atque domus agricolationis instituerentur, quæ habeant certum eumque mediocrem agri modum annexum, qui distrahi non possit: eo fine, ut ad victum liberaliorem sufficiat, utque agricultura ab iis exerceretur, qui domini fuerint fundi, aut saltem usufructuarii, non conductitii aut mercenarii. Nam ita demum characterem illum, quo antiquam Italiam insignivit Virgilius, merebitur regio aliqua:

> Terra potens armis, atque ubere glebæ [1].

Neque prætereunda est illa pars populi (quæ Angliæ fere est peculiaris, nec alibi (quod scio) in usu, nisi forte apud Polonos), famuli scilicet nobilium: hujus enim generis etiam inferiores, quoad peditatum, agricolis ipsis minime cedunt. Quare certissimum est, quod magnificentia et splendor ille hospitalis, atque famulitia, et veluti satellitia ampla, quæ in more sunt apud nobiles et generosos in Anglia, ad potentiam militarem apprime conducant;

[1] *Æn.*, I, 533.

ubi contra, nobilium obscura, et magis privata, et in se reducta vitæ ratio copias militares minuit.

(7) Danda est omnino opera, ut arbor ista monarchiæ, qualis fuit Nebuchadnezzaris, truncum habeat satis amplum et robustum, ad ramos suos et frondes sustentandos: hoc est, ut numerus indigenarum, ad subditos extraneos cohibendos, satis superque sufficiat. Illi igitur status ad imperii magnitudinem bene comparati sunt, qui jus civitatis facile et libenter largiuntur. Vana siquidem fuerit opinio, posse manipulum hominum, utcumque animis et consilio excellant, regiones nimio plus amplas et spatiosas imperii jugo cohibere et frænare. Id ad tempus fortasse facere possint, sed diuturnitatem hæc res non assequitur. Spartani parci fuerunt, et difficiles in cooptandis novis civibus. Unde, donec intra parvos limites dominati sunt, res eorum firmæ fuerunt et stabiles; at, postquam limites suos cœpissent proferre, et latius dominari quam ut stirps Spartanorum turbam exterorum imperio commode coercere posset, potentia eorum subito corruit. Nulla unquam respublica sinus suos ad novos cives recipiendos tam profuse laxavit, quam respublica Romana. Itaque par erat instituto tam prudenti fortuna, quum in imperium toto orbe amplissimum succreverint. Moris apud eos erat jus civitatis prompte elargiri, idque in supremo gradu: hoc est, non solum jus commercii, jus connubii, jus hæreditatis, verum etiam jus suffragii, et jus petitionis, sive honorum; hocque rursus, non singulis tantum personis, sed totis familiis, imo civitatibus, et nonnunquam integris nationibus, communicarunt. Huc adde consuetudinem deducendi colonias, quibus Romanæ stirpes in solum exterum transplantabantur. Quæ duo instituta si simul componas, dices profecto, non Romanos se diffudisse super universum orbem, sed contra, orbem universum se diffudisse super Romanos: quæ securissima proferendi imperii est

ratio. Subit mirari sæpius imperium Hispanorum, quod tam paucis indigenis tot regna et provincias amplexari et frænare possit. At certe Hispaniæ ipsæ pro arboris stemmate satis grandi haberi debent, quum longe ampliorem contineant regionum tractum, quam Romæ aut Spartæ, sub initiis suis, contigerat. Porro, quanquam jus civitatis satis parce soleant Hispani impertire; quod proximum tamen est, faciunt: quippe qui cujuscumque nationis homines ad militiam suam ordinariam promiscue admittant; quinetiam summum belli imperium haud raro ad duces natione non Hispanos deferunt. Attamen et illam ipsam videntur non ita pridem indigenarum paucitatem sensisse, eique succurrere cupiisse, ut ex pragmatica sanctione, hoc anno promulgata, cernere esset.

(8) Certissimum est, artes mechanicas sedentarias, quæ non sub dio, sed sub tecto exercentur, atque manufacturas delicatas (quæ digitum potius, quam brachium, requirunt) sua natura militaribus animis esse contrarias. In universum, populi bellicosi feriari gaudent, et pericula, quam labores, minus exhorrent. Atque in hoc ingenio suo non sunt admodum reprimendi, si animos ipsorum in vigore conservare cordi nobis sit. Magno itaque adjumento Spartæ, Athenis, Romæ, aliisque antiquis rebuspublicis fuit, quod habuerint non ingenuos, sed servos plerumque, quorum laboribus istiusmodi opificia expediebantur. Verum mancipiorum usus, post legem Christianam receptam, maxima ex parte abiit in desuetudinem. Huic vero rei proximum est, ut artes istæ alienigenis tantum permittantur, qui propterea alliciendi, aut saltem facile recipiendi sunt; nativorum autem plebs ex tribus generibus hominum constare debet, nempe, ex agricolis, famulis ingenuis, et artificibus, quorum opera robur et lacertos viriles postulant, cujusmodi sunt fabri ferrarii, lapidarii, lignarii, et similes; non annumerando militiam descriptam.

(9) Ante omnia ad imperii magnitudinem confert, ut gens aliqua armorum studium profiteatur, tanquam decus suum, et institutum vitæ primarium, et in præcipuo honore habitum. Quæ enim a nobis adhuc dicta sunt, ad habilitates tantum erga arma spectant: quorsum autem habilitas, si non rei ipsi incumbitur, ut producatur in actum? Romulus (ut narrant, aut fingunt), postquam e vivis excesserat, illud civibus suis legavit, ut ante omnia rem militarem colerent, unde in caput orbis terrarum urbs eorum insurgeret. Imperii Spartani fabrica universa (non nimis prudenter quidem, sed diligenter tamen) ad illum finem et scopum composita est et constructa, ut cives sui belligeratores essent. Persarum et Macedonum idem erat institutum, sed non tam constans aut diuturnum. Britanni, Galli, Germani, Gothi, Saxones, Normanni, et nonnulli alii, etiam ad tempus armis se præcipue dediderunt. Turcæ idem institutum, lege sua paululum exstimulati, hodie retinent, sed magna cum militiæ suæ (ut nunc est) declinatione. In Europa Christiana, gens quæ illud adhuc retinet et profitetur, soli sunt Hispani. Verum res est tam liquida et manifesta, unumquemque in eo proficere maxime in quo plurimum impendit studii, ut verbis non indigeat. Satis sit innuisse, desperandum omnino alicui nationi esse, quæ non ex professo arma et militiam colat, iisque præcipue studeat et incumbat, sibi veluti ultro obventuram insignem aliquam imperii magnitudinem; contra autem, certissimum esse temporis oraculum, nationes illas quæ in armorum professione et studiis diutius permanserint (id quod Romani, Turcæque potissimum fecere), miros in imperio amplificando facere progressus. Quin et illæ, quæ bellica gloria per unius tantummodo seculi spatium floruere, inde tamen, unico illo seculo, eam imperii amplitudinem assequutæ sunt, quam longo post tempore, etiam remissa illa armorum disciplina, retinuerunt.

(10) Præcepto præcedenti affine est, ut status quis utatur ejusmodi legibus et consuetudinibus, quæ justas illi causas, aut saltem prætextus, arma capessendi, tanquam in promptu ministrent. Etenim, ea est insita animis hominum justitiæ apprehensio, ut bellum (quod tot sequuntur calamitates) nisi gravem ob causam, saltem speciosam, inferre abstineant. Turcis præsto est semper, et ad nutum, belli causa, propagatio scilicet legis et sectæ suæ. Romani, quanquam pro magno decore imperatoribus apud eos fuerit, si fines imperii ipsorum protulissent, tamen ob hanc causam, ut fines proferrentur, nunquam bella susceperunt. Adspiranti igitur ad imperium nationi illud in more sit, ut sensum habeat vividum et acrem injuriæ alicujus, vel subditis suis limitaneis, vel mercatoribus, vel publicis ministris, illatæ; neque a prima provocatione diutius torpeat aut tardet. Item, prompta sit et alacris ad auxilia mittenda sociis suis et fœderatis: id quod perpetuum erat apud Romanos, adeo ut, si forte in populum fœderatum, cui etiam cum aliis fœdus defensivum intercederet, hostilis impressio facta esset, atque ille a plurimis suppetias peteret, Romani omnium primi semper adessent, beneficii decus nemini præripiendum relinquentes. Quod vero attinet ad bella antiquis temporibus propter statuum conformitatem quamdam aut correspondentiam tacitam gesta, non video in quo jure illa fundata sint. Talia fuerunt bella, quæ a Romanis suscepta erant ad Græciam in libertatem vindicandam; talia a Lacedæmoniis et Atheniensibus, ad constituendas aut evertendas democratias et oligarchias; talia quandoque illata sunt a rebuspublicis aut principibus, sub prætextu subditos alienos protegendi, et a tyrannide liberandi. Ad rem præsentem sufficiat, ut illud decernatur: non esse exspectandum statui alicui imperii amplitudinem, nisi ad quamvis occasionem justam se armandi protinus expergiscatur.

(11) Nullum omnino corpus, sive sit illud naturale, sive politicum, absque exercitatione sanitatem suam tueri queat. Regno autem, aut reipublicæ, justum atque honorificum bellum loco salubris exercitationis est. Bellum civile profecto instar caloris febrilis est; at bellum externum instar caloris ex motu, qui valetudini inprimis conducit. Ex pace enim deside atque torpente et emolliuntur animi, et corrumpuntur mores. Sed utcumque res se habeat quatenus ad alicujus status felicitatem, magnitudinis proculdubio interest, ut quasi semper in armis sit. Atque exercitus veteranus, perpetuo tanquam sub vexillis habitus, etsi res sit magni proculdubio sumptus et impensæ, attamen ejusmodi est, ut statui alicui quasi arbitrium rerum inter vicinos, aut saltem plurimum existimationis ad omnia conferat. Id quod insigniter cernere est in Hispanis, qui jam per annos centum et viginti exercitum veteranum, ad aliquas partes, licet non semper ad easdem, aluerunt.

(12) Maris dominium monarchiæ quædam epitome est. Cicero de Pompeii contra Cæsarem apparatu scribens ad Atticum: *Consilium* (inquit) *Pompeii plane Themistocleum est; putat enim, qui mari potitur, eum rerum potiri*[1]. Atque Cæsarem Pompeius proculdubio delassasset et attrivisset, nisi, inani fiducia inflatus, ab illo incepto destitisset. Prælia navalia quanti fuerint momenti, ex multis exemplis patet. Pugna ad Actium orbis imperium determinavit. Pugna ad insulas Cursolares circulum in naribus Turcæ posuit. Multoties certe evenit, ut victoriæ navales finem summæ belli attulerint; sed hoc factum est, quum aleæ hujusmodi præliorum totius belli fortuna commissa est. Illud minime dubium, quod qui maris potitur dominio, in magna libertate agit, et tantum quantum velit de bello sumere potest; ubi contra, qui terrestribus copiis est superior, nihilominus plurimis an-

[1] Sic fere Cic. ad Attic., lib. X, ep. 8.

gustiis conflictatur. At hodie, atque apud nos Europæos, si unquam aut uspiam, potentia navalis (quæ quidem huic regno Britanniæ in dotem cessit) summi ad rerum fastigia momenti est; tum quia pleraque Europæ regna mediterranea simpliciter non sunt, sed maxima ex parte mari cincta; tum etiam quia utriusque Indiæ thesauri et opes imperio maris, veluti accessorium quiddam, existunt.

(13) Bella moderna veluti in tenebris gesta censeri possunt, præ gloria et decore vario quæ in homines militares, priscis temporibus, a rebus bellicis resilire solebant. Habemus hodie fortasse, ad animos faciendos, ordines quosdam honorificos militiæ, qui tamen jam facti sunt armis et togæ communes; etiam in scutis gentilitiis stemmata nonnulla habemus; insuper, hospitia quædam publica militibus emeritis et mutilatis destinata, et hujusmodi. Verum, apud veteres, in locis ubi victoriæ partæ sunt, exstructa trophæa; laudationes funebres; monumenta magnifica occumbentium in bello; coronæ civicæ, militares, singulis concessæ; nomen ipsum imperatoris, quod postea reges maximi a belli ducibus mutuati sunt; redeuntium ducum, bellis prospere confectis, celebres triumphi; donativa, atque largitiones ingentes in milites, sub exercituum dimissionem; hæc (inquam) tot et tanta fuerunt, et tam insigni splendore coruscantia, ut pectoribus mortalium, etiam maxime conglaciatis, igniculos subdere, eaque ad bellum inflammare potuerint. Ante omnia vero, mos ille triumphandi apud Romanos, non res erat ex pompa, aut spectaculum quoddam inane, sed inter prudentissima plane nobilissimaque instituta numerandus, utpote qui in se hæc tria haberet: ducum decus et gloriam, ærarii ex spoliis locupletationem, et donativa militum. Verum honor triumphi fortasse monarchiis non competit, præterquam in personis regum ipsorum, aut filiorum regum: quod etiam temporibus imperatorum Romæ obtinuit, qui honorem ipsum triumphi sibi et filiis suis,

20.

de bellis quæ præsentes ipsi confecerant, tanquam peculiarem, reservarunt; vestimenta autem solummodo, et insignia triumphalia, aliis ducibus indulserunt.

(14) Verum, ut sermones hos claudamus, *Nemo est* (ut testatur Sacra Scriptura) *qui, sollicite cogitando, potest apponere ad staturam suam cubitum unum:* in pusillo scilicet corporis humani modulo; cæterum, in magna regnorum et rerumpublicarum fabrica, imperium amplificare et fines proferre, reges penes et dominantes est. Nam prudenter introducendo leges, instituta, et consuetudines, quales jam proposuimus, et alias his similes, posteris et seculis futuris magnitudinis sementem fecerunt. Verum ista consilia apud principes raro tractantur, sed res fortunæ plerumque committitur.

XXX. *De Regimine Valetudinis.*

(1) In regimine valetudinis, invenire est quamdam prudentiam, ultra regulas medicinæ: observatio cujusque propria eorum quæ nocent, eorum quæ juvant, optima est medicina ad sanitatem tuendam. Verum tutius est concludere: *Hoc sensi mihi nocuisse, ergo eo non utar*, quam isto modo: *Hoc, quod sensi, minime offendit, ergo eo uti licet.* Etenim vigor juventutis excessus plurimos tegit, qui tamen in senectute tandem velut debita exigentur. Considera ætatem ingruentem, neque confide eadem perpetuo continuare: non enim bellum indicendum senectuti.

(2) Cave a subita aliqua mutatione in regiminis parte quapiam principali; quod si necessitas urgeat, cætera ad eam mutationem accommoda; secretum enim est et naturale et politicum: *Tutius est multa mutare, quam unum magnum.* Examini tamen subjicias consuetudines tuas, diætæ, somni, exercitationis, vestium, mansionis, et similium; et si quid nocumento esse judices, experire illud paulatim exuere; ita tamen, ut, si ex mutatione nocumenti aliquid

perceperis, ad consueta redeas : difficile enim distinguere inter ea quæ toto genere sunt salubria, et ea quæ corporis tui unici constitutioni conveniunt.

(3) Vacuo animo esse et hilari ad horas cibi, somni, et exercitationis, est ex optimis præceptis ad prolongandam vitam. Quatenus ad animi passiones et studia, devita invidiam, metus anxios, iram intus cohibitam, subtiles et nodosas disquisitiones, gaudia et exhilarationes immodicas, tristitiam alte pressam et non communicatam. Amplectere spes; lætitiam potius quam gaudium; delectationum varietatem magis quam satietatem; admirationem, et propterea novitates; studia quæ animum replent splendidis et illustribus objectis, veluti, historias, fabulas, peragrationes naturæ.

(4) Medicationem si omnino fugias, valetudine utens bona, corpori ingratior accedet quum necessitas ingruerit. Eidem si nimium assuescas, detrahet de viribus et efficacia ejus, quando morbus advenerit. Probo potius diætas quasdam ad certa tempora, quam usum medicamentorum frequentem; nisi jampridem transierit in consuetudinem: diætæ enim hujusmodi alterant corpus magis, perturbant minus. Ne contemnas accidens aliquod in corpore tuo novum et insuetum, sed consilium medicorum circa illud adhibe. Dum ægrotas, valetudinem tuam cura maxime; dum vales, corpore tuo utere, nec sis nimis delicatus : qui enim, dum valet, corpori tolerantiam imperat, in morbis compluribus, qui scilicet non sunt acuti, diæta sola, et corporis regimine paulo exquisitiore curari possit, absque multa medicatione. Celsus monitum illud suum nunquam parturiisset ut medicus, nisi una fuisset vir prudens: in præceptis dat, tanquam arcanum tuendæ valetudinis et prolongandæ vitæ, ut quis contraria alternet et subinde mutet, sed cum inclinatione in extremum benignius. Nempe, victu utere parciore et pleniore, sed pleniore sæpius; vigiliis et somno largiori insuescas, sed somno magis; quietem et motum sive exerci-

tium repetas, sed frequentius motum; et similia. Ita enim natura simul et fovebitur, et robur acquiret.

(5) Ex medicis aliqui erga ægrum et ejus desideria tam sunt indulgentes, ut morbi curam legitimam non urgeant; alii contra, tam regulares et rigidi in procedendo secundum artem, circa curam morbi, ut ægri conditionem et naturam non satis respiciant. Medicum elige temperaturæ mediæ; vel si hoc ad votum in uno aliquo medico non cesserit, adhibe ex utroque genere unum; atque memor sis advocare medicum corporis tui gnarum non minus quam in arte sua spectatum.

XXXI. *De Suspicione.*

Suspiciones, inter cogitationes, sunt ut inter aves vespertiliones: nunquam volitant nisi luce crepera. Reprimendæ certe sunt, aut saltem caute custodiendæ: mentem enim obnubilant, amicos alienant, et negotia interpellant; ita ut nec alacriter nec constanter peragi possint. Reges inclinant ad tyrannidem, maritos ad zelotypiam, etiam prudentes ad animi vacillationem et melancholiam. Sunt autem suspiciones, defectus, non tam cordis, quam cerebri: locum enim reperiunt etiam in fortissimis animis; exemplo esse poterit Henricus septimus, rex Angliæ, quo non fuit alter suspicacior, nec tamen animosior. In ejusmodi vero temperatura minus nocent: plerumque enim non admittuntur, nisi prius discutiantur, utrum probabiles sint, annon. Verum in meticulosis ingeniis nimio plus prævalent. Nihil certe æque facit hominem multa suspicari, ac parum scire. Itaque rectissime adhibetur remedium ad suspiciones, ut quis inquisitionem urgeat. Fumo enim et tenebris aluntur suspiciones. Quid sibi tandem volunt homines? Existimantne cunctos quorum opera utuntur, et quibuscum versantur, angelos esse, aut sanctos? Nesciuntne, illos ad suos

proprios fines adspirare, et unumquemque proximiorem esse sibi quam alteri? Nullus itaque est modus moderandis suspicionibus aptior, quam remedia parare, ac si suspiciones essent veræ; iis vero fræna injicere, ac si essent falsæ. Eatenus enim suspiciones usui esse poterunt, ut ita nos comparemus, ut, quamvis verum foret quod suspicamur, nocere tamen non possit. Suspiciones quas ex se mens colligit, nil sunt nisi inanes bombi; quæ vero externo artificio aluntur, animisque hominum instillantur susurronum et famigeratorum sermonibus, aculeos habent. Optima certe ratio expediendi nos ex impedita hac suspicionum sylva, est libera quædam et aperta illarum declaratio apud eos quos suspectos habemus: hinc enim fieri non potest, quin plus cognoscamus utrum veræ sint, necne, quam antea. Hoc simul reddet eum quem suspectum habemus, cautum magis et circumspectum, ne novam præbeat suspicionis ansam. Sed hoc fieri non oportet cum hominibus pravæ indolis et degeneris: hi enim, ubi semel se suspectos sentiant, fideles postmodum nunquam evadent. Diverbium habetur apud Italos, *Sospetto licenzia fede*, quasi suspicio fidei missionem daret; quum potius fidem accendere deberet, ut se ipsam liberaret.

XXXII. *De Discursu Sermonum.*

(1) Sunt qui in sermonibus affectant potius ingenii laudem, qua in quamcumque partem disputare possint, quam judicii in veritate enucleanda: ac si laudabile esset, invenire quid dici possit, non quid taceri debeat. Sunt qui in promptu habent locos aliquos communes et themata, in quibus luxuriantur, cætera steriles et jejuni; quod penuriæ genus plerumque tædio afficit, et, quamprimum notam subierit, in ridiculum evadit. Pars sermonis honoratior hæc est: ansam sermonis præbere, et rursus eidem moderari, ac ad alia transire: tunc enim quis cho-

ream ducit. Bonum sane, in conversatione et colloquiis familiaribus, subinde variare, et sermones circa res præsentes cum disputationibus, narrationes cum argumentis, quæstiones cum positivis, jocosa cum seriis, immiscere: satietatem siquidem et fastidium parit, in aliquo subjecto diutius hærere. Quantum ad jocos, sunt quædam quæ a joco, veluti privilegio, eximi debent: religio, negotia reipublicæ, personæ sublimes, privatorum negotia majoris momenti, denique casus omnis miserabilis. Nonnullos tamen reperies, quibus ingenia sua obdormiscere videbuntur, nisi acutum aliquem et mordacem sarcasmum in quempiam contorserint. Ille habitus omnino coërcendus:

Parce, puer, stimulis, et fortius utere loris[1].

In summa, discrimen servandum inter salsa et amara. Certe qui satyricam amplectitur venam, sicut aliis metum injicit ab ingenio suo, ita ab aliorum memoria metuere debet.

(2) Qui interrogat multum, et addiscet multa, et placebit in multis; præsertim si quæstiones suas ad captum et peritiam respondentis adaptet: siquidem occasionem ei præbebit scientiam suam ostentandi, ipse autem novis continuo scientiæ augmentis dotabitur. Molestæ autem ne sint quæstiones: id examinatori convenit. Etiam qui sermonis familiaris dignitatem tueri cupit, aliis vices loquendi relinquat. Quin, et si qui adsint qui dominari in sermonibus et tempus universum occupare studeant, illos arte quadam abrumpere sciat, et alios ad loquendum inducere; sicut tibicines moderari solent saltantibus. Scientiam si quandoque dissimules eorum quæ scire existimaris, putaberis aliàs ea scire quæ nescis.

(3) Sermo alicujus de se ipso rarus esse debet, et cum judicio. Novi quemdam cui sæpe in ore erat per ironiam: *Oportet hunc egregie sapientem esse, ita multa*

[1] Ovid., *Metam.*, II, 127.

de se ipso loquitur. Vix occurrit casus aliquis, in quo se laudare quis decore possit, præter unum : is est, si virtutem alterius laudet, sed eam intelligo virtutem, ad quam ipse adspirat.

(4) Sermo alios pungens et vellicans, parce utendus : etenim sermones familiares debent esse instar campi aperti, in quo spatiari licet; non viæ regiæ, quæ deducit domum. Noveram nobiles duos ad partem Angliæ occidentalem, quorum alter scommatibus nimio plus indulgebat, sed hospitalis admodum erat, alter autem quærere solebat a convivis illius prioris : *Dic sodes, annon scomma aliquod intercesserat in quempiam jactum?* cui conviva forte : *Tale aliquid contigit;* at ille, utpote alterius æmulus, *Satis sciebam eum prandium bonum malis condimentis corrupturum.*

(5) Sermo cum discretione præstat eloquentiæ; et apte loqui, et accommodate ad personam cum qua colloquimur, efficacius est quam ornamenta verborum aut methodi captare. Continuata oratio bona, absque interlocutione bona, tarditatem monstrat; at replicatio et interlocutio bona, absque facultate orationem continuandi, penuriam et scientiam minime fundatam prodit : quemadmodum in animalibus videmus, quæ cursu minus valent, flexu maxime agilia esse, ut fit inter leporarium et leporem. Circumstantiis nimio pluribus orationem vestire, antequam rem ipsam attingas, tædium parit; iisdem penitus carere, abruptum quiddam est, et ingratum.

XXXIII. *De Plantationibus Populorum et Coloniis.*

(1) Coloniæ eminent inter antiqua et heroica opera. Mundus, quum adhuc juvenis esset, plures progenuit liberos; nunc senex factus, pauciores. Etenim non immerito colonias novas tanquam liberos nationum antiquiorum duxerim.

(2) Plantationem populorum probo in solo puro, intelligo, ubi populus non destruitur, ut populus inseratur: hoc enim quum fit, exstirpatio prorsus est, non plantatio. Plantatio regionum non absimilis est plantationi sylvarum : in quibus de utilitate capienda nihil cogitandum ante annum vicesimum; verum fructus uber et locuples in fine operis exspectandus. Illud certe quod præcipue colonias, aliàs bene successuras, evertit, fuit sordida illa et avida lucri captatio, sub initiis coloniarum. Verum est, lucri segetem acceleratam non negligendam, modo cum bono coloniæ conjuncta sit, sed non ultra.

(3) Indignum quiddam et infaustum est, quum fæx populi, exsules, et damnati, in coloniæ seminarium sumuntur; quin et coloniam ipsam corrumpit et perdit. Hujusmodi enim homines profligati instar erronum degent; nec operi accingent, sed otio se dedent; quin et scelera perpetrabunt, fruges consument, et coloniæ fastidio afficientur; ac tum demum nuntios et litteras in patriam mittent, in plantationis præjudicium et dedecus. Populus qui in coloniam sumatur, præcipue sint artifices generum sequentium : hortulani, aratores, fossores, fabri ferrarii, fabri lignarii, piscatores, aucupes, chirurgi, pharmacopolæ, coci, pistores, cervisiarii, et hujusmodi.

(4) In regione ubi plantare instituis, circumspice primo quod genus esculentorum et poculentorum terra ex sese, sine cultura, edat : veluti castaneas, juglandes, nuces pinus, olivas, dactylos, pruna, cerasa, mel sylvestre, et similia; atque illis ut par est utere. Dein disquire, quod genus victualiorum solum proferre possit celeriter intra annum : veluti pastinacas, caricas, brassicas, cepas, raphanos, melones, pepones, cucumeres, artiplices de Hierusalem, maiz, et alia. Quantum ad triticum, siliquam, hordeum, et avenam, nimiam grana hæc poscunt culturam; attamen a fabis et pisis etiam in-

choare licet, tum quia minore opera indigent, tum quia non minus cibi loco quam panis inserviunt. Etiam ab oryza multiplex provenit seges; quæ et cibi quoque copiam facit. Ante omnia, magna copia transportanda panis biscocti, farinæ ex avena, pollinis, farinæ omnigenæ, et similium, ut sub initiis præsto sint, donec panis confici possit. Pecudes et aves delige eas, quæ a morbis præcipue immunes sunt, et præ cæteris prolificæ: quales sunt porci, capræ, gallinæ Indicæ, anseres, columbæ domesticæ, cuniculi, et similes. Præcipue autem piscationibus incumbendum, tum ad sustentationem coloniæ, tum ad lucrum exportationis. Commeatus in coloniis adeo parca manu fere distribuendus, ac si in oppidis obsessis esset, hoc est, pro rata. Maxima autem pars soli quod in hortos aut segetes convertitur, horreis publicis assignetur in quibus fruges reponantur, et mensura certa distribuantur; ita tamen ut supersint nonnullæ fundi portiones, in quibus industria singulorum se exerceat.

(5) Circumspice insuper, quas merces nativas regio illa producat, ut exportatio earum in loca ubi maxime in pretio sunt sumptus levet, ut usuvenit in *nicotiano* apud Virginiam; modo non sit (ut jam dictum) in præjudicium intempestivum coloniæ ipsius. Sylvæ in regionibus desertis ut plurimum abundant; itaque ligna ad ædificia, naves, aut ejusmodi usus apta, inter præcipuas merces numeranda. Si inveniatur vena ferri, et rivuli ad molendina ferraria idonei, ferrum e mercibus quæstuosis est in regionibus sylvosis. Salis nigri confectio per calorem solis, si clima ferat, digna res est quæ tentetur. Etiam sericum vegetabile, si adsit, merx est lucrosa. Pix cujuscumque generis, ubi proveniunt pinus et abietes, semper præsto est. Quin et pharmaca, et ligna odorata, si reperiantur, haud parvum commodum præbent. Etiam cineres, quibus ad sapam utuntur, non modicum utilitatis afferent; similiter et alia, quæ perquiri possunt.

Verum fodinis ne confidas nimium, præsertim a principio. Fodinæ enim fallaces sunt, et sumptuosæ; et spe pulchra lactantes, colonos reddunt circa alia socordes.

(6) Regimen coloniæ committatur uni, cui tamen assideant consiliarii aliquot; atque muniantur auctoritate, ad exemplum juris militaris, sed aliquantum restricta. Ante omnia, hunc sibi decerpant homines fructum, vivendo in eremo, ut Deum semper ejusque cultum præ oculis habeant. Rursus, colonia a numerosiore concilio (intelligo in regione matre coloniæ residente) non pendeat; nec ob contributiones exiguas multitudini nimiæ subjiciatur; sed sit numerus eorum qui negotia coloniæ procurant et ordinant, moderatus; sintque potius ex nobilibus et generosis, quam mercatoribus : hi enim lucro præsenti plus satis inhiant.

(7) Sit plane immunitas a vectigalibus et portoriis, donec colonia adoleverit; neque tantum immunitas a solutionibus pecuniarum concedatur, sed etiam libertas merces in quascumque velint partes exportandi; nisi gravis aliqua causa obfuerit.

(8) Coloniam populo ne farcias aut superoneres, alios post alios mittendo; sed potius informationi diligenti intende, quot capita de tempore in tempus minuantur, eaque numero conveniente, pro rata, suppleas; ita tamen, ut coloni bene victitent, nec penuria affligantur.

(9) Magnum jampridem salubritati complurium coloniarum detrimentum intulit ædificatio juxta mare et fluvios, in locis paludinosis et aquosis. Itaque, etsi ab hujusmodi locis incipiendum, propter vecturæ et aliarum rerum commoditatem, paulatim tamen in superiores regionis partes et ab aquis remotiores adscendendum. Interest etiam sanitatis coloniæ, ut salis sat bona copia convehatur, quo cibi, quos verisimile est putridos aliter sæpe futuros, condiantur.

(10) Si coloniam plantes, ubi barbari sedes suas ha-

beant, neutiquam eos nugis tantum et tricis concilies, sed justitia et modis gratiosis demerere, nihil tamen de præsidiis minuendo quæ ad securitatem pertinent; neque etiam benevolentiam eorum aucupare auxiliis contra hostes suos, sed auxiliis defensivis non incommodum erit subvenire. Interest etiam, aliquos ex indigenis sæpe in regionem unde colonia migravit mittere, ubi videant conditiones hominum suis multo præstantiores, idque sub reditu inter suos divulgent.

(11) Postquam colonia adoleverit, et robur acceperit, tempestivum erit mulieres submittere, ut colonia ex sese propagetur, nec semper ab externis pendeat.

(12) Super omnia flagitiosissimum est, coloniam semel deductam deserere et destituere; præterquam enim quod dedecori est, nil aliud est quam proditio mera, profusioque sanguinis complurium hominum miserorum.

XXXIV. *De Divitiis.*

(1) Divitias cognomine magis proprio vocare nequeam, quam ut eas appellem impedimenta virtutis. Sicut enim se habent impedimenta ad exercitum, ita divitiæ ad virtutem: necessariæ siquidem sunt, sed graves; quinetiam cura illarum victoriam sæpe disturbat. Divitiarum magnarum nullus est usus, præterquam in iis expendendis; cætera in opinione versantur. Idem dictat Salomon: *Ubi multæ sunt opes, multi qui comedunt eas.* Et, *Quid prodest possessori, nisi quod cernat divitias oculis suis?* Possessio divitiarum nulla voluptate dominum perfundit, quantum ad sensum: est sane custodia ipsarum; est etiam potestas donativi aut distributionis; est et fama, et inflatio ab ipsis; sed non datur solidus ipsarum usus, qui ad dominum pertingat. Annon vides ficta illa pretia, quibus gemmæ et hujusmodi rariora æstimantur; et quam inania opera suscipiantur ad ostentationem meram, ut usus aliquis divitiarum magnarum videri possit? Sed dicet quis-

piam, usum earum vel in hoc maxime cerni posse, quod dominos ex periculis et calamitatibus redimant, ut ait Salomon : *Substantia divitis urbs roboris ejus, et quasi murus elevatus in imaginatione sua*; sed caute Salomon : quod imaginatione, non re ipsa, tales sunt; plures enim, sine controversia, divitiis suis magnis vænerunt, quam redempti sunt. Divitias magnas ne secteris; sed quas parare possis juste, impendere sobrie, erogare hilariter, et libenter dimittere. Neque tamen contemptum ipsarum, instar monachi alicujus, aut a seculo abstracti, foveas; sed de usu distingue, sicut Cicero optime de Rabirio Posthumo : *In studio rei amplificandæ apparebat, non avaritiæ prædam, sed instrumentum bonitati quæri*[1]. Ausculta etiam Salomoni, nec præproperæ opum accumulationi inhia : *Qui festinat ad divitias, non erit insons.* Fingunt poëtæ, Plutum (qui divitias sonat), a Jove missum, claudicare et tardigradum esse; a Plutone autem, currere et pedibus celerem : innuentes, divitias bonis artibus et justo labore partas, tarde accedere; sed per mortem aliorum advenientes (veluti ex hæreditatibus, testamentis, aut similibus), præcipitanter ruere. Nec minus poterit fabula ea de Plutone intelligi, si Plutonem pro diabolo accipias. Quum enim opes a diabolo fluunt (veluti per fraudes, oppressiones, injustitiam, et scelera), rapido cursu feruntur.

(2) Viæ ad ditescendum variæ, et pleræque earum fœdæ. Parcimonia inter optimas censeri possit, neque tamen ipsa omnino innocens est : opera enim liberalitatis et charitatis coarctat. Soli cultura, quasi ad divitias maxime genuina, utpote quæ benedictio magnæ matris Telluris sit; verum lenta est hæc via. Attamen ubi homines insigniter opulenti se ad agriculturam, et lucra rustica, submittunt, divitias in immensum coacervant. Noveram ex proceribus Angliæ quemdam, cui maximi reditus proveniebant e re rustica, supra subditos cæteros quoscumque

[1] *Pro Rab. Posth.*, § 2.

ætatis meæ. Dives erat armentis, ovibus, sylvis, tam cæduis, quam grandioribus; lithanthracibus, frumento, plumbi et ferri fodinis, et compluribus aliis proventibus rusticis; adeo ut terra ei instar maris esset, merces perpetuo importans. Recte a quodam observatum, se magno cum labore ad exiguas, et nullo fere ad magnas divitias, pervenisse. Postquam enim res alicujus nummaria sic increverit, ut nundinarum et mercatuum opportunitates præstolari possit, atque eos contractus superare quibus ob summæ magnitudinem perpauci admodum homines apti sunt, atque etiam in laboribus aliorum participare qui minus pecunia abundant; fieri non potest, quin supra modum ditescat. Lucra ex professionibus honesta certe sunt; et duabus rebus promoventur maxime, diligentia, et fama bona propter probitatem in negotiando. At lucra ex contractibus majoribus plerumque naturæ magis ancipitis, quum quis scilicet aliorum necessitates et angustias obsideat, servos et ministros alienos in damnum dominorum corrumpat, emptores alios, qui in majora forte pretia consensissent, artificiose et vafre submoveat, et hujusmodi fraudes exerceat; quæ omnes merito damnandæ sunt. Quantum vero ad emptiones animo non retinendi, sed rursus divendendi, illæ ex utraque fere parte molunt, tam venditorem, quam emptorem prementes. Societates locupletant affatim, si cautus adhibeatur delectus eorum quibuscum societas initur. Fœnus ex certissimis lucri generibus est, licet ex pravissimis, utpote quod hominem panem suum comedere faciat *in sudore vultus alieni*, atque in sabbatho operari non cessat; attamen certum licet sit, non caret rimis suis secretis : siquidem notarii et institores, ad commodum proprium, homines fortunarum dubiarum quandoque extollent. Primum esse in inventione aliqua nova, aut privilegio, inundationem quamdam opum interdum largitur, sicut contigit primo sacchari excoctori in Canariis. Itaque si quis se peritum dialecticum præ-

stare possit, ut addat inventioni judicium, magna haud dubie efficiet, præsertim si tempora sint propitia. Qui lucra tantummodo certa captat, ægre ad magnas divitias assurget; contra, qui totus in incertis est, vix fortunarum dispendia vitabit; bonum igitur fuerit incerta lucra certis munire ut damnis subveniatur. Monopolia et mercium coëmptiones ad revenditionem, ubi lege nulla prohibentur, ad divitias viam sternunt facilem; præsertim si quis prospicere possit, quæ merces in æstimationem venturæ sint, atque eo modo se illis abunde instruat. Opum acquisitio per servitium regum aut magnatum, dignitatem quamdam habet; tamen, si assentationibus et servilibus artificiis, sese ad omnes nutus flectendo, parentur, inter vias vilissimas poterit numerari. Quantum ad venationem testamentorum et legatorum (quemadmodum Tacitus Senecam insimulat: *Testamenta et orbos tanquam indagine capi* [1]), adhuc pejor est hæc res, quanto cum hominibus conditionis humilioris rem habemus, quam in servitio.

(3) Fidem illis nimiam ne adhibeas, qui præ se ferunt contemptum divitiarum : etenim opes despiciunt, qui desperant; neque invenies usquam tenaciores, ubi incipient ditescere. Ne sis in minutis tenax; divitiæ alas habent, et aliquando ex sese avolant, aliquando emittendæ sunt, ut ampliores congregent. Opes suas moribundi relinquunt, aut usui publico, aut liberis, cognatis, et amicis : in utroque genere, legationes paulo moderatiores melius cedunt. Divitiæ magnæ hæredi relictæ, aves rapaces undique ad eas convolare invitant; nisi hæres fuerit ætate et judicio confirmatior. Similiter, fundationes gloriosæ et splendidæ in usus publicos sunt instar sacrificiorum sine sale, et nihil aliud quam dealbata eleemosynarum sepulchra, quæ ab intus cito corrumpentur et putrefient. Itaque dona tua magnitudine ne metiaris, sed commoditate, et ad debitam mensuram redigas; neque opera cha-

[1] Tacit., *Ann.*, XIII, c. 42.

ritatis in mortem usque differas: etenim, si quis recte rem æstimet, qui id facit, ex alieno potius donat, quam e proprio.

XXXV. *De Ambitione* [1].

(1) Ambitio choleram refert : quod genus humoris activos, vehementes, alacres, et promptos reddit, nisi obstructionem patiatur; quod si obstructione concludatur, adeo ut libere permeare non possit, fit adusta, et inde maligna et venenosa. Similiter, ambitiosi, si in ambitu et petitione sua repulsas non patiantur, sed semper sint in progressu, polypragmones potius sunt, quam periculosi; sin in cupiditatibus frænentur, et subinde frustrentur, malevolentiam et invidiam in corde fovent, et iniquo prorsus oculo, tum res, tum homines intuentur, ac tum demum in sinu lætantur, quum res male cedant; qui quidem animi affectus cum servis regum aut rerumpublicarum pessime congruit. Bonum itaque principibus fuerit (si ambitiosis utantur), ita rem disponere, ut perpetuo directi, nunquam retrogradi sint. Quod quia sine præjudicio fieri non potest, melius esset ab hujusmodi ingenii hominibus omnino abstinere. Etenim si ipsi cum servitio suo non assurgant, operam dabunt ut servitium suum cum ipsis corruat. Verum, quia modo diximus ambitiosos non adhibendos, nisi urgente necessitate, operæ pretium fuerit jam dicere, quibus in casibus necessarius sit eorum usus.

(2) Imperatores et duces in bello boni, utcumque ambitiosi sint, omnino recipiendi : etenim utilitas ipsorum, ut præficiantur, cætera compensat; militem autem deligere qui ambitione vacet, perinde est ac si calcaribus eum spolies. Quin et alter usus ambitiosorum est, ut umbellæ loco principibus sint contra invidiam et pericu-

[1] Ante Sermonem hunc, legitur in anglica editione Sermo cui titulus *Of Prophecies*, *De Prædictionibus*, qui latine versus non est. Illum gallice translatum lege in *Appendice* hujus voluminis. EDITOR.

lum : nemo enim eas partes subibit, nisi sit instar columbæ occæcatæ, quæ ideo in sursum volat, quia circumspicere non potest. Est etiam alius usus ambitiosorum non parvus, ut prægrandibus alas amputent, et eorum potentiam labefactent; quemadmodum Macronem Tiberius adhibuit ad dejiciendum Sejanum.

(3) Quandoquidem igitur in casibus memoratis necessarii sint, superest ut ostendamus qua ratione sint frænandi et coërcendi, ut minus ab illis impendeat periculi. Perniciosi minus sunt, si natalibus ignobiles, quam si nobiles; si ingenio paulo truciores et asperiores, quam si gratiosi et populares; denique si nuper honoribus admoti, quam si veteratores facti sint, et in honoribus suis muniti. Signum infirmi animi in principibus a plerisque ducitur, si gratiosos et intimos sibi adjungant; attamen, si verum dicendum est, non aliud reperitur remedium præstantius contra potentiam nimiam procerum aut magistratuum : siquidem, quando juvandi potestas penes gratiosum residet, vix fiet ut alius aliquis ex proceribus magnopere potentia turgeat. Alia ratio ambitiosos coërcendi non mala est, si per alios æque ambitiosos et protervos librentur; sed tum opus est consiliariis aliquibus moderatioribus, qui partes medias teneant, ne factiones omnia pessumdent : etenim absque illa saburra navis vacillabit nimis. Saltem, allicere poterint principes et animare aliquos humilioris conditionis, qui ambitiosorum veluti flagella sint. Quantum ad ingenerandam illam in ambitiosis opinionem, ut se ruinæ proximos putent, atque eo modo contineantur; si meticulosi fuerint, bene forsitan cedet; sin animosi et audaces, præcipitabit conatus et machinationes eorum; neque est sine periculo. Quod si necessitas flagitet, ut revera dejiciantur[1], neque id simul et subito facere tutum foret; optimum erit favoribus et repulsis eos alternis excipere, unde attoniti et confusi hæreant, ne-

[1] Sic corrigit Rawley in *Errata* suæ editionis ann. 1638; vulgo *rejiciantur*.

scientes quid exspectent, et veluti intra sylvam ambulent.

(4) Ex ambitionibus minus est nociva cupiditas prævalendi in rebus majoribus, quam se immiscendi rebus omnibus : istud enim confusionem consiliorum parit, et negotia destruit. Etiam minus periculi incumbit ab ambitioso in negotiis acri, quam ab eo qui gratia et clientelis pollet. Qui inter strenuos et negotiis pares eminere studet, magnam profecto suscipit provinciam, verum hoc publico utile est; qui vero illud machinatur, ut viros cordatos deprimat, et ipse solus inter ciphras numerus sit, seculi alicujus lues est et calamitas.

(5) Honor tribus insignitur commodis : potestate benemerendi, aditu facili ad viros principes, et fortunarum propriarum in melius evectione. Qui optimam ex his tribus fovet intentionem, quum adspirat; vir probus est. Princeps quoque qui hujusmodi in servis suis intentiones dignoscere valeat et distinguere, princeps est prudens. Verum in genere, præoptandi sunt principibus hujusmodi servi, qui officio magis ducantur quam ambitione, quique negotia amplectantur et ament, potius ex conscientia bona, quam ex ostentatione; denique distinguant principes cum judicio, inter ingenia quæ sese omnibus negotiis ingerunt, et animum promptum seu alacrem.

XXXVI. *De Natura, et indole naturali in hominibus*[1].

(1) Natura occultatur sæpenumero, interdum vincitur, raro exstinguitur. Vis naturam efficit magis impetuosam quum recurrit; doctrina et præcepta affectus naturales reddunt minus quidem importunos, sed non tollunt; verum consuetudo sola ea est, quæ naturam plane immutat et subigit. Qui victoriam de natura sua reportare cupit, sibi nec nimis magna, nec parva nimis pensa constituat :

[1] Ante Sermonem hunc, legitur in anglica edit. Sermo cui titulus *Of Masks and Triumphs*, *De saltationibus sub larva, et triumphalibus ludis*, qui latine versus non est. Illum gallice translatum lege in *Appendice* hujus voluminis. ED.

priora enim animum dejicient, propter frustrationes crebras; posteriora non multum attollent, etiamsi sæpius prævaleat. Atque sub initiis exerceat se adminiculis quibusdam, ut natatores recentes vesicis aut juncis; deinde cum impedimentis, ut saltatores solent calceis gravioribus. Etenim perfectionem in re qualibet inducit, si exercitatio difficilior sit quam usus. Ubi natura admodum potens est, et proinde victoria difficilis, opus erit per gradus quosdam procedere. Qui tales sint : primo, naturam sistere ad tempus aliquod, more illius qui, quum irasceretur, litteras alphabeti, priusquam quicquam faceret, recitare solebat; secundo, naturam moderari, et ad minores portiones deducere, ut si quis, abstinentiam a vino exercens, a majoribus haustibus ad minores deveniat; postremo autem, naturam penitus sub jugum mittere et domare. Verum si quis eo animi robore et constantia polleat, ut se subito eximere et vindicare poterit, hoc optimum fuerit :

> Optimus ille animi vindex, lædentia pectus
> Vincula qui rupit, dedoluitque semel [1].

Neque antiqua regula rejicienda, ut naturam ad instar bacilli in contrariam partem flectas, quo recta tandem deveniat; verum intellige hoc, ubi extremum illud alterum in vitium non ducat. Insuper et hoc advertas, ne habitum superinducere contendas nixu continuo, sed intermisso : nam intermissio impetum redintegrat et adauget, et si quis, dum tironem agit, perpetuo se exerceat, eveniet ut errores non minus quam facultatem imbibat. Neque huic malo succurritur, nisi per tempestivas intermissiones. Præterea, victoriæ in naturam non nimium cito triumphum accinas : natura enim ad longum tempus sepulta jacebit, et tamen, occasione data, reviviscet : id quod contigit puellæ apud Æsopum, ex fele in

[1] Ovid., *Remed. Amoris*, 293.

mulierem conversæ; quæ civiliter admodum in mensa sedebat, donec mus in conspectu ejus forte curreret. Itaque occasiones tales, aut omnino evites, aut iisdem frequentius insuescas, quo minus moveant.

(2) Indoles cujusque naturalis optime deprehenditur, in consuetudine familiari, in hac enim nulla intervenit affectatio; in perturbationibus, siquidem illæ præcepta et regulas penitus excutiunt; denique in casu aliquo novo et insolito, quia tum a consuetudine deseritur. Felices dixerim, quorum indoles naturalis cum vitæ suæ genere congruit; alias vere dicere possint: *Multum incola fuit anima mea.* In studiis, quicquid a natura tua alienum repereris, stata tempora tibi præfigas ad ejusdem exercitationes et meditationes; sin autem cum genio tuo convenerit, de statis horis ne sis sollicitus: cogitationes enim tuæ sponte illuc convolabunt, prout negotia et studia cætera permittent. Natura cujusque, ex vi innata, aut bonas aut malas herbas producit; itaque sedulo et tempestive illas irriget, has evellat.

XXXVII. *De Consuetudine et Educatione.*

(1) Cogitationes hominum sequuntur plerumque inclinationes suas; sermones autem, doctrinas et opiniones quas imbiberunt; at facta eorum ferme antiquum obtinent. Itaque, ut bene notat Macchiavellus (licet in exemplo scelerato), minime fidendum est aut naturæ violentiæ, aut verborum grandiloquentiæ, nisi corroborentur consuetudine. Instantia ejus hæc est: in facinore aliquo audaci et crudeli patrando, non acquiescendum esse aut in naturæ alicujus ferocia, aut in promissis constantibus, nedum juramentis; sed committendum scelus esse viris sanguinolentis, et jamdudum cædibus assuetis. Sed Macchiavello de fratre quopiam Clemente, aut Ravillaco, aut Jauregua, aut Baltazare Gerardo, aut Guidone Faulxio, nihil innotuit. Verum tenet regula ejus: naturam, aut promisso-

rum fidem et ferociam, viribus consuetudinis haud æquipollere. Solummodo, superstitio nostris temporibus eo provecta est, ut primæ classis sicarii laniis obfirmatis minime cedant; atque decreta votiva, etiam in re sanguinaria, consuetudinis vires exæquent. In aliis quibuscumque, consuetudinis potentia clare elucescit; adeo ut miraculi instar sit, audire quot professiones, protestationes, promissa, verba grandia, jactitent plurimi, et tamen, istis omnibus posthabitis, pro more consueto agere : acsi imagines essent, et machinæ plane inanimes, solis consuetudinis rotis impulsæ et actæ. Videre etiam licet consuetudinis tyrannidem in aliis multis. Indi (loquor de gymnosophistis et veteribus et modernis) se leniter super pyram componunt, atque hoc modo se ipsos igne sacrificant; quin et fœminæ cum maritis in rogum immitti properant. Pueri Spartani, antiquis temporibus, flagris cædi sustinebant super aram Dianæ, vix ejulatu aut gemitu ullo emisso. Memini, sub initiis reginæ Elizabethæ, rebellem quemdam Hibernum supplicationem deputato obtulisse, ut torque lignea, non fune, suspenderetur; quia illud magis in more rebellibus erat. Inveniuntur monachi in Russia qui, ad pœnitentiam complendam, tota nocte hiemali in vase aqua repleto non recusabunt sedere, donec glacie constringantur. Plurima denique exempla adduci poterunt, plane stupendas consuetudinis vires, tam super animum, quam super corpus, prodentia.

(2) Quandoquidem igitur mos veluti summus sit humanæ vitæ moderator et magistratus, curæ sit inprimis ut mores bonos adsciscamus. Certe consuetudo validissima, quum a pueritia incipit: hanc educationem appellamus, quæ nihil aliud est, quam a teneris annis imbibita consuetudo. Ita videre est in linguis ediscendis, linguam ipsam magis commode se applicare omnibus expressionibus et sonis ; artus quoque magis agiles et flexiles ad omnes posituras et motus esse in pueritia aut adolescentia, quam postea.

Verissimum enim est, *opsimathes* istos novam plicam non bene admittere, nisi fuerit in nonnullis hominibus, quibus animi nondum fixi, sed eosdem apertos ad omnia præcepta conservarunt, quo continuo emendationem reciperent; id quod rarissimum est.

(3) Verum, si consuetudinis vires, quum simplex solummodo sit et sejuncta, tantæ sint, multo magis consuetudo copulata, et conjuncta, et in collegium coacta, excellit. Isthic enim exemplum docet, relevat societas, æmulatio stimulat, gloria animos extollit; ita ut in hujusmodi locis vires et influxus consuetudinis tanquam in exaltatione sint. Certe multiplicatio et (ut chemicorum vocabulo utar) projectio super naturam humanam consistit in societatibus bene institutis, et disciplina salubri informatis. Etenim respublicæ recte administratæ, quin et leges bonæ, alunt virtutem in herba, sed semina ipsius non multum promovent. Verum infelicitatis orbis hoc habet, ut media maximarum virium applicentur quandoque finibus minime expetendis.

XXXVIII. *De Fortuna.*

(1) Negari non potest, quin accidentia et casus externi ad hominum fortunas promovendas, vel deprimendas, plurimum possint: gratia alicujus ex magnatibus, opportunitas, aliorum obitus, occasio virtuti cujusque congrua. Verumtamen, fortunam suam fingere, cuique præcipue in manu propria est. *Faber quisque fortunæ suæ,* inquit comicus[1]. Atque inter externas causas illa frequentissima, *Stultitiam unius, alterius fortunam promovere.* Nemo enim ita subito evehitur ac occasione errorum alterius. Ut inquit adagium, *Serpens, nisi serpentem comederit, non fit draco.*

(2) Virtutes apertæ et conspicuæ, laudes pariunt; at insunt virtutes quædam occultæ et latentes, quæ pariunt fortunam, nimirum, facultates nonnullæ se expediendi,

[1] PLAUT., *Trinum.*, II, 2, v. 84, cujus ipsa verba vide in notis.

quæ nomen non habent. Hispanum vocabulum *desemboltura* eas quadam ex parte innuit. Scilicet, quum non inveniuntur in natura alicujus obices aut impedimenta, sed rotæ animi ad motum rotarum fortunæ versatiles sunt. Ita enim Livius (postquam Catonem majorem his verbis descripsisset: *In illo viro tantum robur corporis et animi fuit, ut, quocumque loco natus esset, fortunam sibi facturus videretur*), illud diserte notat, quod ei fuisset *ingenium versatile*[1]. Quare si quis limis et adductis oculis adspiciat, videbit Fortunam : cæca enim licet sit, haud tamen prorsus invisibilis. Etenim via fortunæ similis est galaxiæ in æthere, quæ concursus est, sive coacervatio complurium stellarum minutarum, seorsim invisibilium, sed conjunctim luminosarum: eodem modo, complures virtutes sunt exiguæ et vix in notam incurrentes, sive potius facultates et consuetudines appositæ, quæ fortunatos reddunt. Itali ex ipsis nonnullas notant, quales quis minime putaret. Quum hominem innuunt, cui prosperam fortunam spondent, inter cæteras ejus qualitates adjicient, quod habeat *poco di matto*. Neque sane inveniuntur aliæ duæ qualitates magis ad hanc propitiæ, quam si quis habeat modicum ex stulto, et non nimium ex honesto. Itaque, quibus patria, aut principes sui, nimio plus cari exstiterunt, iidem nunquam fortunati fuerunt; neque profecto esse possunt. Quando enim cogitationes suas extra se ipsum quis collocaverit, viam suam bene inire nequit.

(3) Fortuna præpropera, magna molientes et nonnihil turbulentos reddit; at fortuna exercita, ea est quæ efficit prudentes et cordatos. Fortuna proculdubio, saltem propter filias suas, honorem meretur, confidentiam scilicet, et existimationem : etenim has duas parit fortuna prospera, alteram intra nos ipsos, alteram in aliis erga nos; eæque vicissim pariunt animos et auctoritatem. Viri cuncti prudentes, quo invidiam suarum virtutum amoliantur,

[1] Lib. XXXIX, cap. 40.

omnia providentiæ et fortunæ imputare solent : ita enim decentius et liberius eas sibi assumere possint; quinetiam majestatem homini quamdam addit, si videretur Numini curæ esse. Sic Cæsar, dum animaret gubernatorem navis in tempestate, dixit : *Cæsarem portas, et fortunam ejus.* Sic Sylla nomen Felicis elegit, non Magni. Atque illud observationem non præteriit, eos qui ex professo sapientiæ et artibus propriis nimium tribuerunt, in fine infortunatos evasisse.

(4) Narratur de Timotheo Atheniensi, postquam in reddendis rationibus præfecturæ suæ hanc clausulam ad ravim usque inseruisset, *Atque in hoc nullæ erant fortunæ partes*, deinceps illi nihil cessisse prospere. Sunt certe quorum fortuna similis carminibus Homeri, quæ majore cum facilitate fluunt quam aliorum poëtarum versus; id quod Plutarchus de fortuna Timoleontis, ad fortunas Agesilai aut Epaminondæ comparata, prædicat. Hoc vero ut fiat, sine dubio in nobis ipsis maxime situm est.

XXXIX. *De Usura sive Fœnore.*

(1) Plurimi invectivas quasdam ingeniosas in fœneratores commenti sunt. Dicunt, Miserum esse, diabolum in Dei partem involasse, decimas scilicet; Fœneratorem maximum esse sabbathi violatorem, aratrum siquidem suum non cessare sabbathis; Fœneratorem fucum esse, de quo Virgilius:

> Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent [1];

Fœneratorem, legem primitivam, post lapsum hominis latam, pessumdare, quæ fuit, *In sudore vultus tui comedes panem tuum*, minime vero, in sudore vultus alieni; Fœneratores pileis luteis indui oportere, quia judaïzant; Rem esse contra naturam, ut pecunia generaret pecuniam; et hujusmodi alia. Ego vero hoc dico tantum, *Fœ-*

[1] *Georg.*, IV, 168.

nus esse inter concessa propter duritiem cordis. Quum enim necesse sit hominibus ut pecunias mutuo dent et accipiant, sintque tam duro corde ut eas gratis commodare nolint; reliquum est ut permittantur usuræ. Alii nonnulli in medium adduxerunt callidas quasdam et suspectas propositiones de argentariis, et excambiis publicis, detectione fortunarum hominum singulorum, et aliis hujusmodi artificiis. Verum pauci de fœnore disseruerunt solide et utiliter. Optimum fuerit proponere nobis ante oculos fœnoris commoda et incommoda, ut bonum vel ponderetur, vel separetur; quinetiam cavere inprimis ne, dum fœnore feramur in melius, intercipiamur et incidamus in pejus.

(2) Incommoda fœnoris hæc sunt. Primum, quod mercatorum numerum minuit: nam si ignava hæc pecuniæ in fœnus erogatio e medio tolleretur, nummi non delitescerent præ socordia, sed magna ex parte in mercaturam impenderentur; quæ instar venæ portæ cuivis regno est ad opes introducendas. Secundum, quod mercatores inopes reddit: sicut enim colonus terram colere ita fructuose nequit, si reditum solvat nimis gravem; ita mercator tam commode et lucrose mercaturam suam exercere vix potest, si pecuniis fœnore sumptis negotietur. Tertium incommodum, duorum priorum appendix quædam est, portoriorum et vectigalium publicorum imminutio, quæ fluunt et refluunt pro modo commercii. Quartum, quod thesaurum et pecunias regni, sive reipublicæ, in paucorum manus reducit: quum enim fœneratoris lucrum certum sit, cæterorum incertum, eveniet in fine ludi, prout fit sæpe in alea, ut maxima pars pecuniæ promo cedat; illud autem pro inconcusso tenendum, florere rempublicam inprimis, quum pecuniæ dispergantur, non coacerventur. Quintum, quod terræ et prædiorum pretium deprimit: etenim pecuniæ insumuntur, vel in mercaturam, vel in prædiorum coëmptiones; fœnus

autem utrique obviare videtur. Sextum, quod omnes labores, molimina, et inventa nova quæcumque enervat et hebetat; in quibus pecunia minime sibi deesset, nisi a torpedine ista impediretur. Postremum, quod tinea est et teredo facultatum quam plurimorum hominum; id quod tractu temporis egestatem publicam parit.

(3) E contrario, commoda fœnoris hæc sunt. Primo, quod, utcumque usuræ in aliquibus mercaturæ noceant, in aliis nihilominus prosunt: certissimum enim est, maximam mercaturæ partem a junioribus mercatoribus exerceri, fœnore sumptis pecuniis; unde, si fœnerator pecunias suas vel exigat, vel non emittat, sequutura necessario est magna mercaturæ clades. Secundum est, quod, nisi prompta hæc a fœneratoribus pecuniarum mutuatio hominum necessitatibus subveniret, in extremas angustias cito redigerentur, quandoquidem cogerentur res suas (sive bona mobilia fuerint, sive prædia) nimis vili pretio vendere; itaque, ubi fœnus rodit tantum, distractiones præproperæ penitus absorberent. Nam quantum ad oppignerationes, aut ea quæ a jureconsultis appellantur mortua vadia, huic certe malo remedium vix exhibebunt: siquidem aut ea prorsus non accipient homines sine fœnore, aut, si accipiant, solutione ad diem minime præstita, summo jure agent. Memini pecuniosum quemdam, virum durum, rure agentem, qui solebat dicere: *In malam crucem abeat ista fœneratio; impedimento est, quo minus pignorum et obligationum pœnas exigere possimus.* Tertium et ultimum hoc est: nugas meras dico, si quis existimet mutationem pecuniarum facilem, non admisso fœnore, fieri posse; neque rursus quis animo comprehenderit innumera quæ sequentur mala, si contractus illi mutui dati et accepti convellantur. Itaque de abolendis prorsus usuris sermones facere ineptum foret. Respublicæ omnes, pro diversa tamen ad sortem ratione, eas toleraront; adeo ut opinio illa in Utopiam protinus releganda.

(4) Dicamus jam de reformatione et norma usurarum : quibus nimirum modis incommoda earum optime evitentur, commoda retineantur. Patet jam, conferendo inter se commoda et incommoda usurarum (quod modo fecimus), duo esse quæ reconciliare oportet : prius, ut retundantur dentes fœnoris, ne nimium mordeat; secundum, ut viris pecuniosis aperiatur via qua ad pecunias mercatoribus præstandum invitentur, ne commercium intercidat aut languescat. Hoc autem fieri non potest, nisi in fœnore duas proportiones introducas, minorem et majorem. Si enim fœnus ad unicam tantum proportionem eamque minorem redigas, mutuo accipientem aliquantulum levabis, sed mercator pecunias non facile reperiet. Atque insuper notandum est, mercaturam, quum sit omnium maxime lucrosa, fœnus ad proportionem bene magnam ferre posse; alios contractus, minime.

(5) Ut his duabus intentionibus satisfiat, hac via insistere licet. Duæ sunto fœnoris proportiones : prior omnibus permittatur; posterior cum licentia, aliquibus tantum hominibus, et in aliquibus reipublicæ locis ubi mercatura fervet, concedatur. Primo igitur (si nos audias), reducatur fœnus ad partem vicesimam sortis pro mutuatione in annum; ea proportio edicto promulgetur ut libera sit omnibus. Pro ea accipienda, princeps sive respublica mulctæ omni renuntiet. Hoc ab obstructione aliqua generali, aut difficultate majore, mutuationem conservabit. Hoc innumeris mutuatoribus, ruri et alibi degentibus, solamini erit. Hoc magna ex parte prædiorum pretia adaugebit, quandoquidem annuus valor prædiorum, hic apud nos in Anglia, excedet illum fœnoris ad hanc proportionem redacti, quantum annuus valor sex librarum excedit illum quinque tantum. Hoc denique industrias hominum ad utilia et lucrosa inventa acuet et excitabit, eo quod plurimi hujusmodi inventis potius se dedent, quam lucro tam exili, quale diximus, ex usuris

acquiescere; præsertim quum lucro jampridem majori ex iisdem assuevissent. Secundo, certis quibusdam hominibus commodandi mercatoribus notis, et non aliis quibuscumque hominibus, licentia concedatur. Hoc autem fiat, additis cautionibus quæ sequuntur. Sit proportio (etiam hæc de qua loquimur), illâ paulo remissior quam antea solvere solebant : hoc pacto, universi, tam mercatores quam alii, reformatione hac recreabuntur. Princeps autem, sive respublica, exiguam aliquam summam percipiat, pro licentiis singulis; reliquum lucri, fœneratori cedat. Si enim lucrum fœneratoris leviter tantum minuatur, eum nullo modo a fœnore exercendo deterrebit : exempli gratia, si quis antea decem aut novem libras, pro sorte centum librarum, quotannis accipere solebat, is etiam octo potius libris contentus erit, quam fœneratorem exuet, aut certa cum incertis commutabit. Sint isti, quibus licentia scilicet conceditur, numero minime definiti; sed tamen ad urbes aliquas, et oppida quæ mercatura florent, restringantur : ita enim, prætextu licentiarum, opportunitatem non habebunt pecunias aliorum pro suis commodandi; nec novem aut octo librarum proportio, licentia munita, generalem illam quinque librarum absorbebit; nemo siquidem pecunias suas procul a se mittere, aut in manus ignotas concredere, præoptabit.

XL. *De Juventute et Senectute.*

Juvenis annis poterit esse senex horis, si temporis jacturam non fecerit. Sed hoc raro contingit. Generaliter, juventus similis est primis cogitationibus, quæ secundis sapientia cedunt. Etenim inest cogitationibus juventus quædam, non minus quam ætatibus. Attamen inventio juvenum vivacior est, quam senum; atque imaginationes in mentes eorum illabuntur melius, et veluti divinius. Ingenia præfervida, et quæ cupiditatibus violentis ac perturbationibus huc illuc impelluntur, non matura fiunt ad

res gerendas, donec meridiem ætatis suæ attigerint: ut videre est in Julio Cæsare et Septimio Severo, de quorum posteriore dictum est, *Juventutem egit erroribus, imo furoribus, plenam;* qui tamen in serie imperatorum universa fuit propemodum celeberrimus. Sed ingenia sedata et composita etiam in juventute florere possint: cujus rei exempla cernuntur, in Augusto Cæsare, Cosmo duce Florentiæ, Gastono de Fois, et aliis nonnullis. Ex altera parte, calor et vivacitas, si in senectute inveniantur, temperamentum optimum constituunt ad negotia. Juvenes ad inveniendum magis idonei sunt quam ad judicandum, et exsecutione potius quam consiliis validi, et ad negotia nova melius adhibentur quam ad consueta. Etenim experientia senum, in iis quæ sub experientia eorum cadunt, eos dirigit; sed in rebus novis, eos seducit. Errores juvenum negotia sæpenumero pessumdant; verum errores senum non ultra fere procedunt, nisi ut plus fieri potuisset, aut citius. Juvenes in rebus gerendis et tractandis majora amplectuntur quam comprehendere valeant; plura movent quam componere rursus sciunt; ad fines advolant gradibus et mediis non bene pensitatis; præcepta quædam absurde persequuntur, in quæ casu inciderunt; extrema remedia a principio usque tentant; denique, quod errores conduplicat, errores agnoscere aut revocare detrectant, similes equis male domitis, qui nec se sistere, nec vertere volunt. Senes plus satis objiciunt; in consultationibus nimium morantur; pericula plusquam expedit reformidant; pœnitentia præpropera vacillant; atque negotia raro admodum ad periodum justam deducunt, sat putantes, mediocritate quadam successus frui. Bonum certe fuerit in negotiis mixturam adhibere et senum et juvenum: illud enim in præsens utile erit, ut virtutes utriusque ætatis defectus earum corrigant; utile etiam futuro, ut juvenes perdiscant, dum senes moderentur; postremo, accidentia externa melius com-

pescit, quia senes auctoritate, juvenes gratia et popularitate, pollent. At in moralibus, juventus fortasse primas tenebit, ut senectus in politicis. Ex Rabbinis quispiam, super textum illum, *Juvenes vestri videbunt visiones, et senes vestri somniabunt somnia*, sic infert : quod juvenes propiore ad se aditu Deus dignatur, quam senes; quia visio revelatio clarior et manifestior est, quam somnium. Et sane, quanto quis magis de mundo habet, tanto plus toxico ejus inficitur; tum senectus, potius in facultatibus intellectus, quam in virtutibus voluntatis et affectuum, proficit. Sunt qui in juventute admodum præcoces sunt, sed currentibus annis cito marcescunt, et deveniunt evanidi. Tales sunt, primo, qui ingenia nacti sunt fragilia, quorum acies facile retunditur : qualis fuit Hermogenes rhetor, cujus libri subtilissimi sunt, verum ipse paulo post stupidus evasit. Secundum genus, eorum quibus naturales quædam facultates insunt, quæ magis juventutem decent quam senectutem : qualis est oratio fluens et luxuriosa, quæ in juvene laudatur, in sene non item; ita Cicero loquitur de Hortensio : *Idem manebat, neque idem decebat*[1]. Tertium, eorum qui sub initiis nimium efferuntur, et magnanimitate præditi sunt, supra quam ætas provectior ferre valeat; qualis fuit Scipio Africanus, de quo Livius ita prædicat : *Ultima primis cedebant*[2].

XLI. *De Pulchritudine.*

(1) Virtus, instar gemmæ pretiosæ, optima est sine ornamentis inserta. Atque profecto eadem præstat in corpore decoro, licet non delicato, quodque adspectus dignitatem potius præ se ferat, quam pulchritudinem. Neque fere reperies eximie formosos virtutibus pollere, acsi natura in hoc magis incubuisset, ut non turpiter erraret, quam ut aliquid excellens produceret. Itaque conversationibus

[1] In Bruto, c. 95, fin.

[2] His similia Livius, lib. XXXVIII, cap. 53, sed non his prorsus verbis.

apti sunt, at excelsos spiritus non gerunt, et urbanitati potius student quam virtuti. Sed hoc in omnibus non tenet. Siquidem Augustus Cæsar, Titus Vespasianus, Philippus Pulcher rex Gallus, Edovardus Quartus rex Angliæ, Alcibiades Atheniensis, Ismaël Persa, viri prorsus magni fuerunt, et nihilominus perpulchri.

(2) In pulchritudine præfertur venustas colori, et decorus ac gratiosus oris et corporis motus ipsi venustati: ea præcipua pulchritudinis portio, quam pictura repræsentare non potest; imo nec effigies ipsa viva, primo adspectu. Non reperitur pulchritudo aliqua excellens, cui non insit aliquid minus conforme in compagine. Haud facile quis dixerit, utrum Apelles, aut Albertus Durerus, nugator major fuerit: quorum alter hominem secundum proportiones geometricas effingere voluit, alter, ex compluribus faciebus, optimas quasque partes desumendo, unam satagebat depingere excellentem. Tales (credo) effigies vix ulli placebunt, præterquam pictori ipsi. Non quin existimem elegantiorem faciem depingi a pictore posse quam unquam in vivis fuit; sed hoc ei contingere oportet ex felicitate quadam et casu (veluti musicis sui cantus), non autem ex regulis artis. Videre est facies nonnullas, quarum partes singulæ examini si subjiciantur, vix unam reperies quam separatim probes; quæ tamen in consortio satis placent. Quod si verum sit, pulchritudinem præcipuam sitam esse in motu decoro, mirum sane non est si provectiores ætate aliquando videantur junioribus amabiliores, secundum illud Euripidis, *Pulchrorum autumnus pulcher*: etenim fieri non potest, ut juvenis per omnia decus tueatur, nisi forte juventutem ipsam ad supplementum decoris assumas. Pulchritudo est instar fructus horarii, qui facile corrumpitur, nec diu durat; atque sæpe juventutem inducit dissolutam, senectutem autem sero pœnitentem; attamen, si bene collocetur, virtutes splendere facit, vitia erubescere.

XLII. *De Deformitate.*

(1) Deformes naturam fere ulciscuntur: sicut enim natura minus illis propitia fuit, ita et illi naturæ vicissim adversi; quum sint plerique ipsorum (ut loquitur Scriptura) *sine affectione naturali.* Est proculdubio consensus inter animam et corpus; atque natura, ubi peccat in uno, periclitatur in altero. Sed quia in fabrica animæ conceditur homini electio, in fabrica corporis imponitur necessitas; astra inclinationis naturalis obscurantur nonnunquam à sole virtutis et disciplinæ. Consentaneum itaque fuerit de deformitate dicere, non ut signo, quod quandoque fallit; sed ut causa, quæ perraro effectu destituitur.

(2) Quicumque in persona sua aliquid habet quod contemptum inducit, perpetuum habet in se stimulum, quo a contemptu se vindicet: itaque deformes semper audacissimi; in principio, veluti in defensione sua, ut pote qui contemptui exponuntur; sed processu temporis, ex habitu acquisito. Iterum deformitas industriam acuit; ejus generis industriam, ut aliorum defectus et infirmitates sedulo rimentur, unde habeant quod rependant. Præterea, in potentioribus, suspiciones et zelotypiam versus eos exstinguit, veluti homines quos tuto despicere liceat; competitores autem et æmulos consopit, utpote nihil suspicantes de promotione eorum ad honores, donec ipsos in possessione honorum videant. Adeo ut, si rem diligenter introspicias, in magnis ingeniis, deformitas adscensum ad honores patefacit. Reges, antiquis temporibus (atque hodie etiam in imperiis nonnullis), eunuchorum fidei magnopere inniti solebant: qui enim erga omnes invidi sunt, uni magis fidi sunt et obnoxii. Attamen fidem illis adhibebant potius ut rimatoribus bonis et susurronibus, quam aut magistratibus aut ministris publicis. Similis etiam est ratio deformium.

(3) Manet illa regula, quam antea posuimus: deformes, si animosi sint, a derisu et ignominia liberare se gna-

viter contendent; quod fieri non potest, nisi aut per virtutem, aut per malitiam. Itaque nil mirum cuiquam videatur, si quandoque in viros egregios evadant; qualis fuit Agesilaus, Zangerus Solymanni filius, Æsopus, Gasca Peruviæ præfectus; quin et Socrates illis annumerari possit, cum aliis.

XLIII. *De Ædificiis.*

(1) Ædes exstruuntur ut in iis habitemus, non ut eas spectemus: pulchritudini igitur præponatur usus, nisi forte utrumque obtineri possit. Relinquamus fabricas ædium speciosas, quæ admirationem incutiunt, palatiis poëtarum incantatis, qui eas exstruunt sumptu parvo. Qui domum elegantem ædificat, sed in situ malo, carceri seipsum mandat. Situm autem malum intelligo, non tantum ubi aër insalubris, sed etiam ubi aër inæqualis est : quales sunt ædes quæ exstruuntur quidem in colliculo paululum elevato, sed cincto undique, more theatri, collibus altioribus; ubi ardor solis constringitur, venti autem, veluti in canalibus, variis æstibus reciprocantur : adeo ut in hujusmodi situ subito sentias diversitatem non minorem caloris et frigoris, quam si in locis diversis habitares. Neque malum situm facit aëris solummodo conditio prava; verum etiam viarum et adituum incommoditas, fora rerum venalium indiga, et (si Momum consulas) vicini mali. De compluribus aliis non loquor, qualia sunt aquarum absentia, sylvarum defectus, quæ et focum et umbram præbeant; sterilitas soli, aut quod ex variis glebarum generibus minime commixtum sit; prospectus coarctatus, defectus terræ planæ et æquabilis; locorum defectus in propinquo qui venationibus, aucupiis, cursibus equorum, idonei sint; mare nimis in vicino, aut nimis in remoto; commoditas nulla fluviorum navigabilium, aut etiam incommoditas ipsorum ob inundationes; situs remotior ab urbibus magnis, quod negotiis obest, aut etiam propin-

quior, quod victui necessaria absorbet, et omnia cara reddit; locus ubi quis latifundia ampla possideat, aut acquirere possit, et locus contra ubi pennas extendere nequeat: quæ singula minime eo animo enumeramus, ac si domus aliqua his incommodis omnibus vacare possit, verum ut tot ex illis evitemus, quot evitari concedatur. Atque rursus, si quis domos plures ædificet, ita rem disponat, ut quæ in una desint commoditates, adsint in altera. Responsum Luculli Pompeio bellulum erat: qui, quum in palatio Luculli immensas et luminosas porticus et cameras conspexisset, sic infit: *Optime proculdubio hic habitatur æstate, sed quomodo hiemem toleras?* Cui Lucullus: *Quid, numnam me putas avium prudentiam non assequi, quarum nonnullæ, hieme ingruente, sedes mutant?*

(2) Transeundum jam a situ domus ad domum ipsam. Imitabimur Ciceronem, qui libros conscripsit *De Oratore*, et librum unicum qui inscribitur *Orator;* quorum priores præcepta artis tradunt, posterior perfectionem. Describemus igitur palatium regium, atque ejusdem modulum quemdam conficiemus. Prorsus enim mirabilis res est, tam vastas hodie existere moles in Europa, quales sunt Vaticanum et Escuriale, et nonnullæ aliæ, in quibus tamen cameram aliquam vere magnificam vix reperies.

(3) Primum igitur statuo, palatium perfectum neutiquam esse, nisi duas habeat portiones diversas, portionem convivii, ut loquitur liber *Esther*, et portionem mansionis sive familiæ; alteram ad pompas, magnificentias, et celebritates, alteram ad habitationis usum. Intelligo, portiones istas duas exstrui debere, non ut latera domus, sed ut frontis ipsius partes; easque exterius uniformes esse, licet interius longe diversas. Conjungi autem volumus portiones istas per turrim sublimem et splendidam in medio frontis. Atque quoad portionem convivii, unicam tantum illic cameram poni velim, eamque supra gradus quinquaginta pedes ad minus altam; et subter eam cameram item

alteram similis longitudinis et latitudinis, quæ apparatum et instructionem ad festa, ludos, et ejusmodi magnificentias, actores etiam dum se ornent et parent, commode recipiat. Alteram portionem, mansionis scilicet, dividi velim præcipue in aulam et sacellum, utramque amplam et pulchram; eas vero per universam portionis longitudinem extendi nolim, sed relinqui in exitu cœnacula duo, hiemale et æstivale; atque subter hæc omnia (excepto sacello) cellas amplas subterraneas collocari volo; quæ culinis privatis, promptuariis, panariis, et similibus, inserviant. Quantum ad turrim, eam elevari volo usque ad duo tabulata, utrumque quindecim pedes altum, supra alas frontis; coopertam plumbo æquabili, atque statuis per fulcra laterum in summitate decoratam; eamdem turrim in cubicula distingui volo. Gradus autem turris apertos esse, et in se revertentes, et per senos subinde divisos, utrinque statuis ligneis inauratis vel saltem ænei coloris cinctos, cum statione spatiosa et lata in vertice. Verum cavendum ne locus ubi famuli comedant, sit ad imum gradum vel prope : si enim sit, ciborum nidor adscendet tanquam in tubo quodam. Et de fronte ædificii hactenus. Tantum intelligo gradus primos adscensus ad viginti pedes sustolli debere, altitudinem scilicet tabulati inferioris.

(4) Ultra frontem ædificii, aream spatiosam designo, cujus latera tria sint ipsa ædium fronte haud paulum humiliora; atque in quatuor angulis ejusdem areæ turres exstruantur, altitudinem laterum prædictorum nonnihil superantes, ad gradus quibus in superiora adscendatur capiendos; quæ turres non recipiantur in planum ædificii, sed extra promineant. Area autem integra lapidibus latis quadrangulis minime substernatur : nam hujusmodi pavimenta calorem molestum æstate, et similiter frigus asperum hieme, immittunt; sed habeat ambulacra ex ejusmodi lapidibus per latera tantum ædificii, et formam

crucis ex iisdem in medio; cum quadris interpositis, quæ gramine vestiantur, detonso quidem, sed non nimis prope terram. Latus universum areæ, ex parte convivii, occupent spatiosæ et speciosæ porticus. In quibus singulis porticibus sint in laquearibus tres aut quinque sphæræ concavæ (cupulas vocant), pulchræ, in longitudine positæ, ad æqualem distantiam; sint quoque fenestræ ex vitro colorato, ubi pingantur columnæ, imagines omnigenæ, flores, et similia. At latus ex parte familiæ, simul cum latere tertio e regione frontis, complectatur cameras præsentiales, et alias usus ac decoris ordinarii, atque rursus cubicula; sintque etiam tria ista latera ita exstructa, ut exhibeant ædificium duplex, non translucida, sed ex altera tantum parte fenestrata; ut tam matutinis, quam vespertinis temporibus, præsto sint cameræ, in quas sol non intret. Accommodentur etiam eo modo, ut habeantur ibi cubicula et cameræ tam æstivales ad refrigerium, quam hiemales ad frigus arcendum. Invenies non raro ædes pulchras, sed tamen ita vitro et fenestris repletas, ut vix locum suppeditent, ubi te recipias aut ad solem, aut ad frigus, evitandum. Quantum ad fenestras prominentes sive arcuatas, eas probo tanquam res commodas (urbibus sane fenestræ ad planum ædificii, et minime protuberantes, magis conveniunt, propter uniformitatem structuræ plateas versus): sunt enim receptus colloquiis opportuni, atque insuper tam ventum, quam solem, submovent; quod enim alias per totam fere cameram pertransisset, vix ultra fenestram penetrabit. Raræ tamen sint hujusmodi fenestræ arcuatæ, non ultra quatuor, duæ scilicet ex utroque latere areæ.

(5) Ultra hanc, quam diximus, aream, sit alia interior, paris et amplitudinis et altitudinis; horto per exterius circumcincta, interius autem, ambulacris pulchris arcuatis, usque ad primum tabulatum, circumdata. Pars autem exterior solarii inferioris versus hortum, quatenus ad duo latera, convertatur in specum sive cavernam (grottam

moderni vocant) ad umbram et æstivationem, apertam aut fenestratam tantum ex parte horti; sit autem caverna illa solo æqua, non omnino depressa, et eleganti pavimento strata ad terræ vapores excludendos. Erigatur autem in medio istius areæ fons splendidus, aut opus aliquod ex statuis magnificum; pavimentum autem simile sit areæ illi antedictæ. Hujus areæ ædificia ex utroque latere destinentur cameris et conclavibus secretioribus; latus autem transversum, porticibus etiam secretioribus. Curandum vero ut aliquæ tam ex cameris et conclavibus, quam ex porticibus, designentur ad usum infirmorum, si forte princeps, aut quivis e grandioribus, ægrotaverit. Habeant autem portiones singulæ ægris destinatæ (ut moderni loquuntur) ante-cameram, cameram ad cubile, et recameram. Hæc autem quæ diximus, supra secundum solarium collocentur. At latus transversum solarii inferioris versus hortum convertatur in porticum speciosam, patentem, et columnis fultam. Rursus, supra solarium tertium, ex omnibus tribus lateribus, statuantur porticus elegantes, columnares, et apertæ ad prospectum et refrigerium horti excipiendum. Verum, ad angulos duos lateris transversi, in solario secundo, accommodentur et ornentur duo splendida et delicata conclavia (*cabinettos* moderni vocant), pavimento nitente, aulæis sumptuosis instructa, vitro crystallino fenestrata, cum cupola elegante in medio. Sint autem conclavia illa rebus curiosis omnigenis, et spectatu dignis, referta. In supremis quoque porticibus (si fieri posset), optarem collocari, juxta parietes, in locis diversis, fonticulos quosdam aquam emittentes, qui per secretos tubos iterum transeant. Interior autem pars, in solario superiore, versus aream, formetur in porticus et ambulacra bene munita et obducta, ad usum convalescentium. Atque hactenus de modulo palatii ipsius : nam de balneis et piscinis non loquor. Superest tamen, ut antequam ad frontem ædium pervenias, collocentur areæ

tres : area viridis, gramine vestita, cum pariete in circuitu, et juxta parietem arboribus ordine positis sata ; area altera, ejusdem amplitudinis, sed in pariete cujus sint turriculæ exstructæ, aut simile quid ejusmodi elegantiæ ; area item tertia, quæ cum fronte ipsa ædium quadrangulum constituat, quam ædificio certe aliquo circumdatam nolo, neque rursus nudis parietibus cinctam, sed ambulacris supra columnas, non arcus, erectis ; in summitate vero plumbo, vel lapide quadrato, coopertis, et ad latera elegantibus statuis parvis, ænei coloris, munitis, clausam. Quatenus vero ad ædificia omnia, quæ usibus familiaribus inserviunt, submoveantur illa ad aliquam distantiam a palatio ipso ; ita tamen ut interponantur porticus humiliores et obtectæ, intra quas ad palatium transire possis.

XLIV. *De Hortis.*

(1) Deus ipse primus plantavit hortum. Atque revera inter solatia humana illud horti est purissimum. Etenim spiritus hominum maxime reficit et oblectat; quo sine, ædificia et palatia manus tantum sunt opera, nec sapiunt naturam. Quinetiam notabis secula, quum proficiunt in cultura et magnificentia, citius pervenire ad ædificiorum pulchritudinem, quam ad hortorum elegantiam et amœnitatem ; quasi elegantia illa hortorum esset res perfectior.

(2) Statuo, in hortis regalibus assignari oportere hortos pro singulis anni mensibus; in quibus separatim plantæ quæ illo mense florent et vigent, producantur. Pro Decembri, Januario, et fine Novembris, eligendæ sunt plantæ quæ per totam hiemen virescunt, quales sunt aquifolia, hedera, laurus, juniperus, cupressus, taxus, buxus, pinus, abies, rosmarinus, lavendula, pervinca, flore albo, purpureo, et cæruleo, chamædrys, irides quoad folia ; aurantia, limones, et myrtus, si calidariis conserventur; et amaracus juxta parietem et versus solem satus.

Sequuntur, pro fine Januarii et Februario, arbustum chamelææ germanicæ sive mezereonis, quæ eo tempore floret, crocus vernus, flore luteo et glauco, primulæ veris, anemones, tulipa præcox, hyacinthus orientalis, chamæiris, fritillaria. Pro Martio, omne genus violarum, præcipue purpureæ simplici flore, quæ sunt præcocissimæ, pseudo-narcissus luteus, bellis, amygdalus, quæ tunc floret, malus persica, et cornus, quæ etiam tunc florent, rubus odoratus. Pro Aprili, viola flore albo multiplici, parietaria lutea, leucoium, herba paralysis, irides, et lilia omnigena, flores roris-marini, tulipa, pæonia flore multiplici, narcissus verus, periclymenum sabaudicum, cerasus, et pyrus, et prunus diversi generis in flore, acanthus, quæ tum folia emittit, arbor lilac. Pro Maio et Junio, chamæ-caryophyllus omnium generum, præcipue virginea, omne genus rosarum, moschata sola excepta, quæ serius floret, periclymenum commune, fraga, buglossum, colum-bina, flos africanus, simplex et multiplex, cerasus, quæ tum fructum profert, ribes, ficus in fructu, baccæ rubi idæi, vitis flores, lavendula florens, satyrium hortense flore albo, herba muscaria, lilium convallium, malus florens, flos cyaneus. Pro Julio, caryophyllata omnium generum, rosa moschata, tilia florens, pyra, et poma, et pruna præcocia. Pro Augusto, pruna omnium generum, pyra, mala armeniaca, baccæ oxyacanthæ, nuces avellanæ, melones moschatellini, et omnigeni coloris delphinium, sive consolida regalis. Pro Septembri, uvæ, poma, papaver variorum colorum, mala persica, melo-cotonea, nectarinæ, corna, pyra hiemalia, cydonea. Pro Octobri, et principio Novembris, sorba, mespila, pruna sylvestria, rosæ seræ, malvæ arborescentes flore roseo, et similia. Hæ vero quas enumeravimus plantæ, climati Londinensi conveniunt; sed hoc volo, ut sit alicubi quasi ver perpetuum, prout fert loci conditio.

(3) Quoniam autem odor florum spirans in aëre (ubi

undulat more modulationis musicæ) gratior multo est, quam si eos decerpas manu, ideo nihil magis confert ad delectationem illam quæ ex odore florum percipitur, quam nosse eos flores et plantas quæ adhuc crescentes, nec avulsæ, maxime emittunt auras suaves, et aërem odore perfundunt. Rosæ tam pallidæ quam rubeæ, dum crescunt, odoris sui sunt tenaces, nec aërem tingunt; adeo ut juxta sepem earum ambulans, nihil odoris percipies, etiamsi hoc experiaris tempore roris matutini. Laurus itidem dum crescit, odoris parum emittit; neque etiam rosmarinus aut amaracus. Id quod ante omnia suavissimo odore aërem (crescens) imbuit, est viola, præcipue alba, flore multiplici, quæ bis quotannis floret, medio Aprilis, et sub finem Augusti. Ei proxime accedit rosa moschata; tum folia fragariæ marcescentis, quæ halitum emittunt plane cardiacum; tum flores vitis, qui apparent in racemis noviter protrusis ad instar pulveris, qualis est in caule plantaginis; tum rubus odoratus; tum parietaria lutea, quæ gratissimum edit odorem, sata juxta fenestras conclavis aut cubiculi in imo solario siti; tum caryophyllatæ tam minores quam majores; tum flores tiliæ; tum periclymeni flores, eminus locati; tum flores lavendulæ. De floribus fabæ non loquor, quoniam campestres sunt. At ea quæ aërem jucundissimo odore perfundunt, sed non nisi calcata aut contusa, sunt tria: pimpinella, serpillum, et mentha aquatica. Itaque ambulacra integra his sunt conserenda, ut odorem eorum calcando exprimas.

(4) Horti contentum (loquor autem de hortis regiis, sicut feci de ædificiis) haud minus triginta jugerum esse debet; atque illud in tres partes dividi convenit: graminetum in introitu, fruticetum sive eremum in exitu, et hortum præcipuum in medio; præter ambulacra utrinque ad latera. Mihi quidem placet, quatuor jugera gramineto assignari, sex fruticeto, bis quatuor ad ambulacra ad latera, et horto præcipuo duodecim. Oblectamentum ex

test, multum ornatus et curiositatis recipere potest, quibus non immoramur : veluti, ut fundum sit imaginibus decoratum, latera quoque; simul hinc inde vitro variorum colorum, et hujusmodi corporibus politis et radiantibus splendens; circumdatum etiam clausura humilium statuarum. Sed maximum est illud, cujus in priore genere fontium mentionem fecimus, nimirum, ut aqua sit in perpetuo motu, aquâ scilicet, quæ balneo superior sit, nutrita, per canales venustos inducta, et rursus per tubos subter terram æqualis dimensionis, ne aqua diutius consistat, educta. Verum, quoad curiosas inventiones, arcuandi aquas sine earum effusione, et eas effingendi in varias formas (plumarum, poculorum vitreorum, conopæorum, campanarum, et similium), etiam rupes artificiosas et hujusmodi, sunt illa quidem spectatu jucunda, sed nihil ad salubritatem, aut suavitatem.

(7) Fruticetum autem, quod tertiam totius horti partem posuimus, velim ut ad similitudinem naturalis deserti prope accedat. Arbores in illo plantari nolo; nisi quod in aliquibus locis erigi præcipio arborum series, quæ in vertice ambulacra contineant, ramis arborum cooperta, cum fenestris. Subjaceat autem pars soli, floribus odoris suavis abunde consita, qui auras in superius exhalent; alias fruticetum apertum esse sine arboribus velim. Dumeta tamen spargi placet ex rubo odorato, periclymeno, et vite sylvestri; terram autem ubique consitam volo violis, fragis præcipue, et primulis veris. Hæ enim plantæ jucundum spirant odorem, et in umbra feliciter crescunt. Dumeta autem, et ambulacra super arbores, spargi volumus ad placitum, non ordine aliquo collocari. Probo etiam cumulos parvos, instar eorum quos talpæ erigunt (quales in ericetis campestribus esse solent), alios serpillo, caryophyllatis minoribus alios, alios chamædri quæ florem præbet pulchrum, alios pervinca, alios violis, fragis alios, floribus paralysis alios, bellidibus alios, alios

rosis rubris, alios liliis convallium, alios armeriis rubris, alios helleboro flore purpureo, et floribus similibus suavibus et bellis, consitos. Pars etiam cumulorum habeat in vertice frutices: eæ sint, rosa, juniperus, aquifolia, oxyacantha (sed hæc rarior propter odoris gravitatem dum floret), ribesium baccis rubris, uva crispa, rosmarinus, laurus, rubus odoratus, et id genus aliæ. Frutices autem ferro resecandæ sunt, ne deformiter excrescant.

(8) Jam solum utrinque ad latera in ambulacra privata, pro quavis diei parte umbrosa, distribuendum est. Ex iis etiam quædam a ventis asperioribus ita munienda sunt, ut in iis spatiari possit quis, tanquam in porticu. Quinetiam ob eamdem causam, videlicet ut venti arceantur, ad exitus claudenda sunt. Et hæc clausa ambulacra præcipue sabulo substernenda sunt, absque gramine, ne in udo ambulatio sit. In plerisque horum ambulacrorum arbores fructiferæ omnigenæ collocandæ sunt, tam ad parietes exteros, quam in ordinibus interius. Et hoc in genere observari debet, ut terra elevata, in qua arbores fructiferæ plantantur, sit lata, humilis, et molliter adscendens; et floribus suavibus consita, sed raris, ne succo defraudent arbores. Ad exitus soli lateralis, utrinque monticellos fieri probo, ad talem altitudinem parietis exterioris, ut, in monticello stanti, in agros pateat prospectus.

(9) Rursus, quoad hortum præcipuum, non negarem in eo confici debere ambulacra quædam, eaque minime angusta, arboribus fructiferis utrinque consita; quin et arboreta aliqua arborum fructiferarum prope consitarum; et umbracula artificiosa et bella, cum sedibus, ordine elegante locata; verum hæc nullo modo nimis confertim. Relinquendus est enim hortus præcipuus apertior, et aëre perflabilis et liber. Umbram enim quæras velim in ambulacris lateralibus, ubi in ardoribus anni vel diei ambules: hortus siquidem præcipuus comparatus est in temperatiores anni partes, vernas, et autumnales; æstate

mores ejus bene cognoscendi, ut eum manu ducas, aut fines ejus perspiciendi, ut suadeas, aut infirmitates ejus et ea quibus obnoxius est exploranda, ut terreas; aut denique amici ejus, qui plurimum apud eum valent, conciliandi, ut eo modo regere possis. In tractando cum callidis et dolosis, verbis eorum minime credendum, nisi fines et intentiones eorum habeas verborum interpretes; quin et optimum fuerit pauca apud illos loqui, et quæ minime exspectant. In rebus quibuscumque difficilioribus, non exspectandum ut quis simul et serat et metat; sed præparatione opus est, ut per gradus maturescant.

XLVI. *De Clientibus, Famulis, et Amicis.*

Clientes sumptuosi minime admittendi; ne dum quis caudæ pennas adauget, alarum pennas præscindat. Eos autem sumptuosos intelligo, non solum qui impensis gravant, sed etiam qui petitionibus molesti et importuni sunt. Clientes communes, conditiones alias exspectare non debent extra favorem, commendationem, si opus sit, et ab injuria protectionem. Clientes autem et amici factiosi, adhuc magis vitandi, qui alicui se applicant non tam ex amore ipsius cui famulantur, quam ex odio versus alium concepto: unde sæpenumero sequitur animorum illa abalienatio, quam videre est inter potentiores. Similiter, clientes illi gloriosi, qui in hoc incumbunt ut loco buccinarum sint ad laudes eorum resonandas quibus famulantur, haud parum nocent: etenim negotia futilitate sua corrumpunt; tum vero honorem domini sui (si quis vere rem reputet) exportant, et mercem invidiæ invehunt. Est et aliud genus clientum prorsus periculosum: qui nil aliud quam speculatores sunt, et secreta familiæ rimantur, ac rursus aliorum auribus insusurrant; attamen hujusmodi homines apud dominos suos sæpenumero in summo pretio habentur: siquidem officiosi sunt,

et susurros fere commutant. Clientelæ hominum ordinis cujuspiam, si ejusdem cum patrono ordinis sint (veluti militum versus illum qui præfecturam in bellis gessit, et hujusmodi), semper pro re decora habitum est, et in bonam partem acceptum, etiam in monarchiis; modo absit pompa nimia et popularitas. Verum clientela omnium maxime honorifica est, ut quis patronum se profiteatur eorum qui virtute et meritis clarent, cujuscumque ordinis sint vel conditionis. Attamen ubi nulla insignis cernitur in meritis dissimilitudo, præstat mediocribus patrocinari, quam eminentioribus. Atque insuper, si verum omnino dicendum sit, in seculis aliquanto corruptioribus, homines industrii et satagentes usui magis sunt quam vera virtute præditi. Certe, in imperando, optimum est ejusdem gradus subditos pari comitate tractare: paucos enim immensa gratia prosequi, ipsos magis insolentes, reliquos malevolos efficiet; quandoquidem ordinis paritas æquas gratiæ conditiones tanquam ex debito poscit. Verum e contra, in iis quæ favoris meri sunt, prodest cum delectu afficere: nam eos qui benignius tractantur, impense gratos reddet, cæteros inprimis officiosos; neque de hoc merito conqueratur quispiam, quum omnia ex gratia, non ex debito prodeant. Recte cavetur ne sub initiis immoderatius aliquem favore prosequaris: nam quæ tractu temporis sequentur, vix istis initiis respondere possunt. Fingi (quod aiunt) et regi ab amico aliquo tutum non est: etenim mollitiem quamdam animi prodit; tum vero conviciis et scandalo occasionem præbet: plurimi enim, qui nos ipsos immediate non perstrinxissent, amicum illum nostrum contumeliis afficere non verebuntur; atque eo modo honorem nostrum vulnerabunt. Attamen plurium potestati subjici et veluti in partes distrahi, adhuc pejus; hoc enim nos reddet postremæ (ut nunc loquuntur) editionis, et plenos inconstantiæ. Deliberare cum amicis aliquot paucis, honorabile sane et utile:

Spectatores enim sæpenumero plus vident, quam lusores; atque (ut adagio dicitur) *vallis optime collem monstrat.* Amicitia vera in orbe, rara admodum; et minime omnium, ea quæ inter æquales: quod genus apud veteres celebrari solebat. Si qua est, ea reperietur inter superiorem et inferiorem; fortunæ quorum altera alteram comprehendere possint.

XLVII. *De Supplicantibus.*

(1) Suscipiuntur complura negotia et inventa mala; et petitiones privatæ bonum corrumpunt publicum. Suscipiuntur etiam complura negotia in se bona, sed animo non bono, intelligo, non solum corrupto, sed etiam callido, absque ulla perficiendi negotii intentione. Non desunt, qui petitiones in manus suas recipiunt, et operam avide pollicentur, quibus tamen ut cum effectu procedant curæ non est; verum si animadvertant rem aliorum conatu successuram, ipsi quoque gratiam aucupabuntur, aut certe mercedem aliquam secundariam captabunt, aut denique supplicantis spes, dum negotium vertitur, in usum proprium convertent. Alii petitiones amplectuntur eo solum animo, ut negotiis aliorum, quæ simul tractantur, impedimenta injiciant; vel ut aliquid obiter deferant et informent, cujus alias prætextum idoneum parare non potuerint, de petitione ipsa, quum sibi hoc modo consuluerint, nihil solliciti; vel generaliter, ut per aliorum negotia negotiis suis pontem sternant. Imo et alii tam mala fide agunt, ut petitiones suscipiant consilio deliberato eas[1] destituendi, quo competitori aut adversario gratificentur.

(2) Certe, si quis rem rite perpendat, comitatur omnem petitionem jus quoddam, vel æquitatis, si sit petitio jus-

[1] Sic edit. anni 1638. Aliæ posteriores *eos*, male, quum ad *petitiones* vox illa referatur.

titiæ, vel meriti, si sit petitio gratiæ. Si quem moveat inclinatio propria, ut parti iniquiori faveat in causa judiciali, utatur potius auctoritate sua ut rem componat, quam ut obtineat. Si quem moveat inclinatio propria, ut favore suo minus merentem impertiat in causa gratiæ, abstineat saltem ab omni calumnia et maledicentia in melius merentem. Petitiones quas ipse non satis intelligis, amico alicui fido et sagaci demanda, qui referat an ejusmodi sint quas salvo honore promovere possis; verum prudenti et anxio judicio amicus ille deligendus; alias, quilibet tibi imponet. Supplicantes his temporibus adeo mora et procrastinationibus cruciantur, ut veracitas et candor, vel in negotium primitus recusando, vel in successum ejus qualem-qualem animo simplici referendo, vel in gratiam non ultra quam par est captando, res facta sit non solum laudabilis, verum etiam gratiosa. In petitionibus gratiæ, prima petitionis oblatio nullius debet esse momenti; eo usque supplicantis fides in re illa patefacienda valere possit, ut, si notitia ejus aliunde quam per eum haberi non potuisset, hoc ei fraudi non sit, sed potius remuneretur. Valorem ejus quod petitur ignorare, imperitia quædam est, non secus ac æquitatem ejusdem oscitanter prætervehi, malam arguit conscientiam. Petitiones sedulo occultare, non modicum prodest ad obtinendum: spes enim jactare, competitorum licet alios deterrere possit, alios tamen acuet et excitabit. Verum temporum opportunitates ante omnia in petitionibus valent: temporum, inquam, non tantum respectu eorum in quorum potestate positum est petitiones vel rejicere vel concedere, verumetiam respectu eorum a quibus juste metuendum ne se illis opponant. In delectu ejus cui petitionis tuæ curam demandes, respicias magis aptitudinem quam amplitudinem; atque eum potius adhibe qui paucioribus negotiis se immiscet, quam qui omnia amplectitur. Denegatæ petitionis iteratio conces-

sioni ipsi quandoque æquipollet; modo quis se nec animo dejectum, nec male affectum ostendat. *Iniquum petas ut æquum feras*, regula non mala, ubi quis gratia floreat: alias enim consultius foret gradibus quibusdam ad id quod petis adscendere, et aliquid saltem impetrare: qui enim, in principio, supplicantis erga se studium amittere non dubitasset, is, in fine, et studium supplicantis, et beneficium prius collatum, simul amittere non sustinebit. Nihil tam leve videtur, quam viros præpotentes de litteris suis interpellare; quum tamen, si litteræ illæ in causis minus honestis et justis volitent, tantum de existimatione scribentis depereat. Non invenitur in rebuspublicis perniciosius hominum genus, quam generales isti petitionum concinnatores: etenim pestes plane sunt et lues negotiorum publicorum.

XLVIII. *De Studiis, et Lectione librorum.*

Studia et lectiones librorum, aut meditationum voluptati, aut orationis ornamento, aut negotiorum subsidio, inserviunt. Usus eorum quatenus ad voluptatem, in secessu et otio inprimis percipitur; quatenus ad orationis ornamenta, in sermone tam familiari quam solemni locum habet; quatenus vero ad negotiorum subsidium, huc spectat, ut accuratiore judicio res et suscipiantur et disponantur. Etenim homines rerum gerendarum gnari, ad negotia exsequenda idonei fortasse sunt, et in specialibus judicio non malo utuntur; verum consilia de summis rerum, eorumque inventio et administratio recta, felicius a litteratis promanant. Temporis nimium in lectione et studiis terere, speciosa quædam socordia est; iisdem ad ornatum mollius abuti, affectatio mera est, quæ se ipsam prodit; de rebus autem ex regulis artis judicare, scholam omnino sapit, nec bene succedit. Naturam litteræ perficiunt, ab experientia

autem ipsæ perficiuntur. Dotes enim naturales instar plantarum sunt sponte provenientium, quæ culturam et falcem artis desiderant; litteræ, e contra, generalia nimis præcipiunt, nisi ab experientia determinentur. Callidi litteras contemnunt; simplices admirantur; prudentes, opera earum, quantum par est, utuntur: neque enim litteræ verum sui usum satis edocent; sed hæc res prudentia quædam est, extra eas et supra eas sita, observatione tantum comparata. Libros non legas animo contradicendi, et disputationum præliis concertandi; neque rursus omnia pro concessis accipiendi, aut in verba auctoris jurandi; neque denique in sermonibus te venditandi; sed ut addiscas, ponderes, et judicio tuo aliquatenus utaris. Sunt libri, quos leviter tantum degustare convenit; sunt quos deglutire, cursimque legere oportet; sunt denique, sed pauci admodum, quos ruminare et digerere par est: hoc est, libri quidam per partes tantum inspiciendi; alii perlegendi quidem, sed non multum temporis iisdem evolvendis insumendum; alii autem pauci diligenter evolvendi, et adhibita attentione singulari. Invenies etiam libros haud paucos, quos per alios et vicaria opera legere sufficiat, eorumque compendia tantum desumere. Verum hoc fieri nolim, præterquam in argumentis humilioribus et auctoribus minoris pretii: alias enim, libri (ut sic dicam) distillati, instar aquarum distillatarum quas vulgo mercantur, erunt penitus insipidi. Lectio copiosum reddit, et bene instructum; disputationes et colloquia, promptum et facilem; scriptio autem et notarum collectio, perlecta in animo imprimit et altius figit. Itaque si quis in notando segnis sit aut fastidiosus, memoria illi opus est bona; si colloquiis se non exerceat, requiritur ei ingenium promptum; sin in legendo parcus sit, hoc solum relinquitur, ut artificio quopiam utatur, quo videatur ea scire quæ nescit. Historiarum lectio prudentes efficit; poëtarum, ingeniosos;

artes mathematicæ subtilitatem donant; naturalis philosophia judicium profundum parit; moralis gravitatem quamdam morum conciliat; dialectica et rhetorica pugnacem reddunt et ad contentiones alacrem: *Abeunt* (ut ait ille) *studia in mores.* Quin et vix occurrit in intellectu impedimentum aliquod insitum, aut naturale, quod non studio quopiam idoneo emendari et edolari possit: quemadmodum morbi corporis exercitiis quibusdam propriis levari possint. Globulorum lusus calculo et renibus salubris; sagittatio, pulmonibus et thoraci; lenis deambulatio, ventriculo; equitatio, capiti; et similia: eodem modo, si cui sit ingenium vagum et volucre, mathematicis incumbat: in demonstrationibus enim mathematicis, si mens vel minimum aberret, de novo incipiendum est; si cuipiam ingenium sit minus aptum ad rerum differentias et distinctiones eruendas, ad scholasticos se conferat: illi enim cymini sectores sunt; si quis ad transcursus ingenii segnis sit, nec alia in aliorum probationem et illustrationem accersere et arripere dextre noverit, jure-consultorum casus evolvat; adeo ut singuli intellectus morbi ex litteris medicinas proprias comparare sibi possint.

XLIX. *De Factionibus.*

Plurimi opinionem minime sanam foverunt, hanc nimirum: principi, in status sui administratione, et viro magno, in actionum suarum directione, ad factiones quæ invaluerunt præcipue respiciendum, atque hanc principalem prudentiæ partem esse; quum e contra facultas hæc prudentiæ quam maxime vigeat, vel in disponendis rebus quæ ad omnes sine discrimine pertinent, et in quibus homines diversarum factionum coëunt; vel in palpandis, conciliandis, et tractandis singulis. Neque tamen assero, factionum debitam considerationem esse negligen-

dam. Humilioris fortunæ viri, quum in ambitu sint, alicui parti adhærere debent; verum potentioribus, et jampridem honorem adeptis, consultius est æquos se præstare, in neutram partem propendendo. Quin, et in ambientibus, ita caute adhærere, ut videatur quis alteri ex partibus addictus, et tamen parti adversæ minime odiosus, viam quamdam sternit ad honores, per medium factionum. Factio inferior et debilior, in conjunctione plerumque firmior et constantior; et non raro observari poterit paucos, qui obstinati et pertinaces sint, factionem numerosiorem, sed tamen moderatam, in fine defatigare et depellere. Factionum altera postquam exstincta fuerit, illa quæ manet in factiones novas disrumpitur: veluti, factio Luculli et optimatum ad tempus aliquod se in satis magno vigore, contra factionem Pompeii et Cæsaris, sustinuit; verum, postquam auctoritas senatus et optimatum deprimebatur, factio ipsius Cæsaris et Pompeii in partes propediem scissa est. Similiter factio Antonii et Octaviani Cæsaris, contra Brutum et Cassium, ad tempus aliquod duravit; sed, deletis copiis Bruti et Cassii, Antonius et Octavianus, cum partibus suis, paulo post dissilierunt. Exempla hæc (dices) ad factiones bellicosas spectant. Sed idem in factionibus privatis tenet. Itaque, in factionibus, qui secundas antea tenebant, factione scissa, sæpius primas tenent; contra tamen, haud raro potestate omni excidunt: complures enim in oppositione tantum valent; qua cessante, actutum deveniunt inutiles. Observatu dignum, quod sæpe evenit: plurimos nimirum, postquam voti compotes sint, et in dignitate quam ambierunt collocati, continuo se applicare contrariæ factioni, existimantes forsitan se de alterius factionis affectu et studiis jamdudum certos esse; itaque ad amicos novos conciliandos se comparare. Proditor in factionibus plerumque rem obtinet: postquam enim res diutius tanquam in æquilibrio suspensæ hæsissent, tum demum unius alicujus in partes

contrarias transitio victoriam refert; in eumque gratiæ omnes cumulatæ. Indifferens illa inter partes processio, neutri inclinando, non semper ab animo moderato procedit, sed a consilio callido; quandoquidem proximus sibi quisque sit, atque ex utraque factione utilitatem demetere speret. Certe in Italia, in suspicionem incurrit papa, de quo vox illa in vulgus volitat : *Padre commune;* tum etiam in signum trahitur, papam illum, omnia ad familiæ suæ amplitudinem referre, in animo habere. Regibus inprimis cavendum est, ne factioni alicui subditorum suorum se ex professo adjungant : ligæ enim confœderationis, intra statum quempiam, monarchiis semper exitiales; siquidem obligationem introducunt obligatione ipsa imperii validiorem, atque regem constituunt *tanquam unum ex nobis :* id quod cernere erat in Liga Franciæ. Quum factiones manu forti et palam concertant, signum est imperii in regibus labascentis, multumque præjudicat ipsorum et auctoritati et negotiis. Motus factionum, sub regibus, similes esse debent motibus (ut astronomi loquuntur) orbium inferiorum; qui suos habent motus proprios, sed interim, conversione *primi mobilis*, cum obsequio circumferuntur.

L. *De Cæremoniis civilibus, et Decoro.*

Qui realis solummodo est, ei multa virtute opus duco; sicut gemma, quæ sine ornamento omni inseritur, e purissimis et nitidissimis esse debet. Verum, si quis diligenter animadvertat, fit in laude, quod fit in lucro : obtinet enim proverbium illud , *Lucra levia crumenam efficere gravem ;* siquidem, lucra levia frequenter redeunt, quum majora rarius se offerant. Similiter, verissimum est virtutes exiguas magnas conciliare laudes, quia perpetuus earum usus est, tum in observationem hominum incurrunt ; quum, e contra, virtutis alicujus magnæ exercendæ

occasio raro admodum obtingit. Itaque ad famam et existimationem alicujus multum juvat, et (quemadmodum Isabella regina Castiliana dicere solebat) *instar epistolarum commendatitiarum, quæ nunquam non præsto sint*, haberi possit, si quis formulis utetur discretis et decoris. Ad has addiscendas nihil ferme aliud requiritur, quam ut eas quis non contemnat : ita enim in aliorum moribus easdem observabit; de reliquo autem nemo sibi diffidat. Si enim majorem illis operam navabit, de pretio decident; quod in illo potissimum situm est, ut tanquam nativæ videantur, et minime affectatæ. Nonnullorum vultus et gestus, et externa alia, instar versus sunt, in quibus syllabæ singulæ mensurantur : qui poterit magna comprehendere, qui se tam pusillis rebus submittit? Cæremoniis decentibus erga alios omnino abstinere, perinde est ac si doceas easdem illos erga te negligere; quo pacto te ipsum facies viliorem. Præcipue nequaquam omittendæ erga illos quibuscum familiaritate minime conjunctus es; neque erga homines ingenio fastidioso. Verum excessus in illis, et locutio plane hyperbolica (quali nonnulli utuntur), non solum res molesta; sed etiam fidem et pondus eorum quæ dicuntur omnino minuit. Est proculdubio modus artificiosæ cujusdam insinuationis in verbis ipsis inter formulas communes, qui homines revera inescat et mirifice afficit; qui eximie alicui prodest, si quis ejus viam calleat. Inter æquales, de familiaritate sollicitum esse nihil opus est : quare reprime te paululum, et dignitatem tuam tuere; at inter inferiores, non deerit reverentia : itaque inter illos benigne te gerere, et cum familiaritate quadam, non incongruum est. Qui in sermone aliquo aut re nimius est, adeo ut satietatem inducat, valorem sui ipsius minuit. Aliis se applicare bonum est; modo cum significatione quadam fiat, hoc non ex facilitate prodire, sed ex comitate et urbanitate. Præceptum non contemnendum est, quum in alterius sententiam iveris, aliquid semper de pro-

prio addere. Exempli gratia : Opinioni ejus suffragaris? cum distinctione, et non alias, fiat. Propositioni ejus annuere libet? fiat sub modo aliquo vel conditione. Consilium ejus sequi et amplecti visum est? novi alicujus argumenti pondus addas, propter quod in partes ejus transire videaris. Cavendum inprimis, ne magister in cæremoniis et formulis habearis : id enim si fiet, utcumque virtute vera emineas, audies tamen ab invidis, in nominis tui detrimentum, urbanus tantum et affectator. Etiam negotiis damnosum est, si quis formulas nimium affectet, vel in opportunitatibus et temporibus deligendis impense curiosus sit. Salomon inquit : *Qui observat ventum, non seminat; et qui considerat nubes, nunquam metet.* Prudens opportunitates plures faciet, quam inveniet. Mores hominum externi vestibus eorum similes esse debent; non sint nimis concinni, nec corpus coarctantes, sed qui libertatem præbeant ad exercitia et motum quemlibet.

LI. *De Laude.*

Laus virtutis reflexio est; atque, ut fit in speculis, trahit aliquid e natura corporis, quod reflexionem præbet. Si a vulgo proficiscitur, ut plurimum reflexio illa prava est, et falsa, et vanos potius ac tumidos, quam vera virtute præditos, comitatur. Sub captum siquidem vulgi virtutes complures, quæ excellunt, non cadunt. Virtutes minores ab iis laudes extorquent; mediæ admirationem quamdam vel stuporem illis incutiunt; sublimes autem in sensum aut perceptionem eorum prorsus non veniunt. Sed apparitiones virtutum, et species virtutibus similes, illos afficiunt quam maxime. Sane fama fluvio similis est, quæ levia et inflata attollit, gravia et solida mergit. Quod si viri etiam judicii profundioris et dignitatis cum vulgo concurrunt, tum id quod Scriptura dicit, contingit : *Nomen bonum instar unguenti fragrantis.* Omnia undique replet,

neque facile evanescit. Etenim odores unguentorum durabiles magis sunt, quam florum. Laudum tot conditiones fallaces sunt, ut laus merito in suspicionem venire possit. Laudes quædam ab adulatione sola prodeunt: quod si adulator sit vulgaris, attributis quibusdam utetur communibus, et quæ omnibus competere possint, non quæsitis aut appositis; adulator callidior si sit, vestigia premet adulatoris principalis, intelligo, tui ipsius, et in quibus tibi places, aut te ipsum excellere putas, iis adulator inhærebit maxime; sin adulator sit impudens, et perfrictæ frontis, tum demum in quibus conscius tibi sis defectus tui, et ad quæ maxime erubescis, ea adulator tibi vel præcipue imputabit, et affiget per vim, spreta conscientia. Laudes nonnullæ a voluntate bona cum reverentia conjuncta proficiscuntur; quæ sane laudum formula principibus et viris quibuscumque dignioribus debetur: *Laudando præcipere*, quum scilicet, apud illos prædicando quales sint, humiliter moneas quales esse debeant. Sunt qui laudibus quandoque onerantur animo malitioso, ad conflandam invidiam, et odia concitanda, pessimum genus inimicorum laudantium, ut ait ille; adeo ut apud Græcos in proverbium exierit: *Ei qui in malum suum laudaretur, pustulam nari continuo adnascituram;* sicut apud nos vulgo dicitur: *Quum quis mentiatur, metuendum ne ejus linguæ scabies propediem oboriatur.* Illud asserere licet, laudes moderatas, tempestive irrogatas et minime vulgares, honori vel maxime esse. Dictum est Salomonis: *Qui benedicit proximo suo voce grandi, de nocte consurgens, maledicenti similis erit.* Etenim, vel hominem, vel rem aliquam ad cœlum usque evehere, contradictionem irritat et derisui exponit. Verumtamen ut seipsum laudare, servato decoro, vix conceditur, nisi in casibus admodum raris; ita vocationem suam, et munus quod gerit, aut studia quibus se addixit, laudare quis cum venia possit, imo cum specie quadam magnanimitatis. Cardina-

les Romani (qui theologi sunt, et fratres, et scholastici) verbum usurpant extremi contemptus et convicii erga negotia civilia : vocant enim negotia civilia (veluti, belli, legationum, judiciorum, et hujusmodi) Hispanico vocabulo, *Sbirrerias*, quod sonat, munera lictorum et scribarum : ac si artes illæ memoratæ magis ejusmodi homines, quam in fastigio cardinalatus positos, decerent. Et tamen (si res rite ponderetur), speculativa cum civilibus non male miscentur. Sanctus Paulus, quum de se ipso gloriatur, illud nonnunquam interponit : *Ut stultus loquor;* at quum de vocatione sua verba facit, nihil veretur dicere : *Magnificabo apostolatum meum.*

LII. *De vana Gloria.*

Eleganter quidem Æsopus : *Musca sedens super radium rotæ currus*, *ita secum : Quantum pulverem moveo !* Similiter existunt quidam futiles et vani, qui, quum aliquid vel sponte procedit, vel manu potentiore cietur, si modo ipsi vel minimam rei partem attigerint, continuo putant se machinam totam vertere. Gloriosi semper factiosi : etenim nulla ostentatio sine comparatione sui est; quin et violenti ut sint necesse est, ut, quæ verbis jactitarunt, revera præstent. Neque taciturni omnino esse possunt ; ideoque opere ut plurimum destituuntur, sicut Gallis in proverbium abiit : *Beaucoup de bruit, peu de fruit, Strepitus multum, fructus parum.* Attamen sine controversia hujusmodi ingeniis in civilibus aliquando uti prodest. Si fama excitanda sit, vel opinio late spargenda sive virtutis sive potentiæ, istiusmodi homines buccinatores egregii sunt. Rursus, sicut prudenter notat Livius, circa tractatus Antiochi et Ætolorum : *Mendacia reciproca, et ex utraque parte, quandoque magno usui esse possunt ;* veluti quum quis inter principes duos negotietur, ut eos ad bellum indicendum principi tertio concitet ; atque hoc ut efficiat, unius co-

pias apud alterum supra modum et veritatem vicissim attollat. Quin et hoc fit quandoque, ut qui inter privatos tractet, apud utrumque existimationem suam augeat, artificiose insinuando, se apud alterutrum plus posse quam revera potest. Atque in his et hujusmodi haud raro accidit, ut aliquid ex nihilo producatur: mendacia enim opinionem ingenerare sufficiunt; opinio autem rem et substantiam progignit. In ducibus et viris militaribus, gloriosum esse non inutile est: sicut enim ferrum acuit ferrum, ita per gloriam hanc animi invicem acuuntur et excitantur. Insuper, in actionibus magnis quæ sumptibus et periculo privatorum suscipiuntur, ingenia jactabunda vivacius negotia impellunt: qui enim ingenio sobrio sunt et solido, plus habent saburræ, quam veli. Rursus, in existimatione doctrinæ et litterarum cujuspiam, non volitabit fama illius per ora virum, neque bene alata erit, sine plumis aliquibus ostentationis. *Qui de contemnenda gloria libros scribunt, nomen suum inscribunt*, inquit ille[1]. Socrates, Aristoteles, Galenus (magna nomina), ingenio jactabundo erant. Certe gloria vana ad propagandam et perpetuandam memoriam magnopere juvat; neque virtus ipsa tantum humanæ naturæ debet, propter nominis sui celebrationem, quantum sibi ipsi. Fama siquidem Ciceronis, Senecæ, Plinii secundi, ad hunc usque diem vix durasset, aut saltem non tam vegeta, nisi conjuncta fuisset cum aliqua vanitate et jactantia in se ipsis. Jactantia enim instar vernicis videtur esse, quæ ligna non solum splendere facit, verum etiam durare. Atqui, dum hæc de vana gloria dissero, minime eam qualitatem intelligo, quam attribuit Tacitus Muciano: *Omnium quæ dixerat feceratque, arte quadam ostentator*: hæc enim ex vanitate neutiquam procedit, sed ex arte et prudentia, cum magnanimitate quadam conjuncta; et in aliquibus hominibus, qui natura veluti comparati ad eam sunt, res est

[1] Cicero, *Tuscul.* I, c. 15.

non solum decora, sed et gratiosa. Excusationes enim decoræ, concessiones tempestivæ, quin et modestia ipsa bene temperata, nihil aliud sunt, quam ostentationis artes. Neque inter artes hasce reperitur aliqua felicior, quam illa de qua loquitur Plinius secundus, hoc est, liberaliter et copiose id in aliis laudare, in quo ipse emineas. Nam ad hunc modum ille ingeniose satis : « In alio « laudando, tibi ipsi ministras: is enim quem laudas, « aut superior tibi est, aut inferior; si inferior, et ta- « men laudandus, tu multo magis; si superior, neque « jure laudandus, tu multo minus. » Gloriosi prudentibus derisui sunt; stultis, admirationi; parasitis, prædæ et escæ; sibi ipsis et gloriæ vanæ, mancipia.

LIII. *De Honore et Existimatione.*

(1) Honoris et existimationis vera et jure optimo acquisitio ea est, ut quis virtutes et facultates suas dextre, et absque detrimento, revelet. Nonnulli enim in actionibus suis proci famæ sunt, et veluti venatores : quod genus hominum sermonibus plerumque celebratur, sed interiorem animi reverentiam vix assequitur. Alii, contra, virtutem suam inter monstrandum obscurant ; ex quo fit ut opinione minores sint, quam merita ipsorum postulant. Si quis rem suscipiat, simulque perficiat, quæ prius intentata fuerat, aut tentata quidem, sed deserta, aut ad exitum forsan perducta, sed minus commode et feliciter; is honorem adipiscetur majorem, quam si quid perfecisset gravioris sane difficultatis et momenti, sed in quo alterius tantum vestigia, et non ultra, premeret. Si quis actiones suas inter se committat et contemperet, ut in aliquibus earum singulis factionibus vel populi combinationibus satisfaciat, harmonia erit tanto perfectior. Honoris sui minime frugalis dispensator est, qui rem quamvis suscipit, in qua dedecoris plus fuerit votis excidere, quam obtinuisse, honoris. Honor, qui com-

paratívus est, et alium prægravat, reflexionem habet maxime vividam; instar adamantis aut carbunculi cum angulis multiplicibus secti. Itaque, enixe hoc agas, ut competitores tuos, si modo possis, etiam in iis in quibus ipsi summe gloriantur, superes. Servi et amici familiares, prudentes modo sint et cauti, existimationi cujuspiam non modicum prosunt; ita Quintus Cicero: *Omnis fama a domesticis emanat.* Invidia, quæ honoris veluti tinea et teredo est, optime exstinguitur, si quis id sibi præstituere videatur, ut meritum potius ambiat, quam famam; et successus suos prosperos magis providentiæ divinæ et felicitati cuidam tribuat, quam artibus aut virtutibus propriis.

(2) Gradus honoris imperialis sic vere et optime ordinantur. Primo loco statuendi conditores imperiorum: quales fuerunt Romulus, Cyrus, Julius Cæsar, Ottomannus, Ismaël. Secundo loco legumlatores, qui etiam vocabantur conditores secundi, aut perpetui principes, quoniam legibus suis etiam post mortem imperia administrant: quales fuerunt Lycurgus, Solon, Justinianus, Eadgarus, Alphonsus Castilianus, cognomine sapiens, qui *Septem partitiones* edidit. Tertio loco liberatores, vel servatores patriarum suarum; qui bellis intestinis diutinis finem imposuerunt, aut patrias a servitute alienigenarum vel tyrannorum liberarunt: veluti, Augustus Cæsar, Vespasianus, Aurelianus, Theodoricus, Henricus septimus rex Angliæ, Henricus quartus rex Galliæ. Quarto loco propagatores, sive propugnatores imperii; qui bellis honorificis fines imperii protulerunt, vel defensione strenua et nobili invasoribus restiterunt. Ultimo loco patres patriæ; qui juste imperant, et temporibus felicibus, quamdiu vivunt, cives suos beant. In his ultimis duobus, exempla non adduco, quandoquidem tanto numero sint.

(3) Honorum, qui subditis competere possunt, gradus hi sunt. Primo statuendi participes curarum, ii

nimirum, quorum humeris præcipuum pondus rerum suarum principes imponunt: vulgo appellamus manus regum dexteras. Secundo, duces belli, regum suorum intelligo locum tenentes; qui operam eis egregiam in bellis præstant. Tertio, gratiosi; eos volo, qui non ultra hoc potes sunt, quam ut principibus solatio sint, et populo innoxii. Quarto, negotiis pares; qui magnos sub principibus gerunt magistratus, in quibus juste et prudenter versantur. Est et genus quoddam honoris, quod raro contingit, et tamen inter maximos reponi meretur: hic est eorum qui se morti et periculis devovent et sacrificant, propter bonum patriæ: quod fecerunt Marcus Regulus, et duo Decii.

LIV. *De Officio Judicis.*

(1) Meminisse debent judices esse muneris sui, jus dicere, non autem jus dare: leges, inquam, interpretari, non condere. Aliter, deveniet eorum auctoritas simile quiddam auctoritati illi quam sibi vindicat ecclesia Romana, quæ, pretextu interpretationis Scripturarum, etiam addit aliquid quandoque et immutat, et pronuntiat quod non invenit; atque, specie antiquitatis, introducit novitatem. Judicem oportet esse potius eruditum, quam ingeniosum; venerabilem, quam gratiosum; magisque deliberativum, quam confidentem. Ante omnia integritas judicum quasi portio est, virtusque propria: *Maledictus sit* (inquit lex) *qui terminum terræ movet antiquum.* Sane, qui lapidem, fines distinguentem, transponit, culpa non caret; verum judex injustus, ille est qui præcipue terminos immutat, quum de terris et rerum proprietate iniquam fert sententiam. Una certe iniqua sententia plus nocet, quam exempla plurima. Hæc enim rivulos tantum inficiunt, illa autem fontes. Ita ait Salomon: *Fons turbatus, et vena corrupta, est justus cadens, in causa sua, coram adversario.*

(2) Officium judicis relationem habere possit, partim ad litigantes, partim ad advocatos, partim ad scribas et ministros justitiæ subtus, partim ad principem vel statum supra.

(3) Primo, quantum ad causas et litigantes: *sunt* (inquit Scriptura), *qui judicium vertunt in absynthium;* sunt etiam certe, qui illud vertunt in acetum: injustitia enim illud reddit amarum; mora acidum. Judex strenuus hoc præcipue agit ut vim et dolum compescat, quorum vis magis perniciosa est, quanto apertior; dolus, quanto tectior et occultior. Adde etiam lites contentiosas, quæ evomi debent, ut crapula curiarum. Judicem decet viam parare ad justam sententiam qualem Deus parat, *Valles exaltando, colles deprimendo:* eodem modo, quando ex alterutra parte videt judex manum elatam, veluti in prosecutione importuna, captionibus malitiosis, combinationibus, patrocinio potentum, advocatorum disparitate et similibus; tum elucescit virtus judicis in æquandis iis quæ sunt inæqualia, ut judicium suum veluti in area plana fundare possit. *Qui fortiter emungit, elicit sanguinem;* quumque torcular vini premitur fortius, vinum prodit acerbum, acinum sapiens. Itaque caveant sibi judices ab interpretationibus legum duris, et illationibus alte petitis: neque enim pejor est tortura, quam tortura legum. Præcipue in legibus pœnalibus, curæ iis esse debet, ne, quæ in terrorem latæ sunt, vertantur in rigorem; neve in populum superinducant imbrem illum, de quo Scriptura, *Pluet super eos laqueos.* Etenim leges pœnales, si severe exsecutioni demandentur, sunt similes imbri laqueorum, cadenti super populum. Itaque hujusmodi leges, si vel dormiverint diu, vel temporibus præsentibus minus quadrent, a judicibus prudentibus, in exsecutione earum, reprimantur:

> Judicis officium est, ut res, ita tempora rerum [1], etc.

[1] Ovid., *Trist.*, I, 1, 37.

In causis capitalibus, decet judices (quantum lex permittit) in judicio meminisse misericordiæ ; et cum severitate exemplum, cum pietate personam intueri.

(4) Quantum ad advocatos qui causas agunt : patientia et gravitas in causis audiendis, justitiæ est pars essentialis, et judex nimium interloquens minime est *cymbalum bene-sonans*. Non laudi est judici, si primus aliquid in causa inveniat et arripiat, quod ab advocatis, suo tempore, melius audire potuisset; aut acumen ostentet in probationibus vel advocatorum perorationibus nimis cito interrumpendis; aut anticipet informationes quæstionibus, licet ad rem pertinentibus. Judicis partes in audiendo sunt quatuor : probationum seriem ordinare; advocatorum et testium prolixitatem, repetitionem, aut sermones extra rem, moderari; eorum quæ allegata sunt medullam, et quæ majoris momenti sunt, recapitulare, seligere, et inter se componere ; et demum sententiam ferre. Quicquid ultra hæc est, nimium est; et oritur aut a gloriola et loquendi aviditate; aut ab audiendi impatientia ; aut a memoriæ debilitate ; aut a defectu attentionis sedatæ et æquabilis. Sæpenumero mirum est visu, quantum advocatorum audacia apud judices valeat; ubi, contra, judices ad imitationem Dei (in cujus tribunali sedent) *superbos comprimere, et humiles erigere*, deberent. Sed etiamnum magis mirum est, judices advocatis quibusdam præ cæteris immoderate et aperte favere : quod necesse est ut merces advocatorum augeat et multiplicet, atque simul suspicionem corruptionis et obliqui ad judices aditus inducat. Debetur advocato a judice laus aliqua et commendatio, quum causæ bene aguntur et tractantur; præsertim, si causa sua cadat : hoc enim apud clientem existimationem advocati sui tuetur, et simul opinionem ejus de causa sua prosternit. Debetur etiam reipublicæ reprehensio advocatorum moderata, ubi callida nimis præstant consilia, aut supina apparet negligentia, aut

levis informatio, aut indecora importunitas, aut impudens defensio. Advocatus autem tribuat judici, ne illi obstrepat, aut se rursus in causam agendam callide insinuet, postquam judex de re pronuntiaverit. E contrario autem, judex se causæ mediæ, et nullatenus peroratæ, non ingerat; nec clienti occasionem præbeat, ut advocatos suos vel probationes ad plenum non auditas conqueratur.

(5) Quantum ad scribas et ministros: sedes justitiæ veluti locus sacratus est; ubi non tantum sedes ipsa, sed et subsellia, et præcinctus sedis, scandalo et corruptelis vacare debent. Etenim (ut ait Scriptura) *non colliguntur uvæ ex spinis;* neque justitia suaves suos fructus edere potest inter vepres et dumeta scribarum et ministrorum rapacium, et lucris inhiantium. Curiarum asseclæ pravi sunt quatuor: primo seminatores litium, qui curias tumescere faciunt, populum tabescere; secundo, qui curias contentionibus circa jurisdictionem implicànt, neque vere sunt (ut habentur) amici curiæ, sed parasiti curiæ, curias inflando ultra terminos, propter micas et compendia propria; tertio, ii qui possunt censeri tanquam curiarum manus sinistræ: homines qui curiarum processus legitimos diverticulis et versutiis distorquent, justitiamque in lineas obliquas et labyrinthos trahunt; quarto, expilatores et exactores feodorum, qui tritam similitudinem confirmant curiarum ad rubum, quo dum ovis, tempestatem fugiens, se recipit, velleris partem amittit. Contra, scriba antiquus, in anteactis curiarum peritus, in actis ipsis concipiendis cautus, et in negotiis curiæ solers, digitus est cúriæ egregius, et sæpe judici ipsi viam monstrat.

(6) Quantum vero ad principem vel statum: judices ante omnia in memoria fixum tenere debent versiculum ultimum Duodecim Tabularum Romanarum: *Salus populi suprema lex;* et pro certo ponere, leges, nisi

sint in ordine ad eum finem, res esse captiosas, et oracula male inspirata. Itaque bene succedit, quum rex aut status sæpius cum judicibus deliberat; et rursus, quum judices principem et statum sæpius consulant: ille, quum inter deliberationes politicas interveniat quæstio juris; hi, quum in subjecto legali interveniant considerationes status. Contingit enim haud raro, ut res in judicium adducta versetur circa *meum* et *tuum*, et nihilominus consequentia ejus ad rationes status penetret. Intelligo autem ad rationes status pertinere, non solum si quid ad jura regalia impetenda spectet, verumetiam si quid innovationem aliquam minus tutam, aut exemplum periculosum, introducat; aut si manifesto portionem aliquam populi majorem gravet. Neque quisquam infirmi judicii existimet, justas leges adversus politica vera aliquid antipathiæ habere. Sunt enim hæc duo veluti spiritus et nervi, quorum alteri in alteris moventur. Recordentur etiam judices, Salomonis thronum leonibus utrinque suffultum fuisse: sint sane leones, sed leones sub throno, caventes ne aliquid ex juribus regalibus impetant aut convellant. Postremo, ne sint judices tam ignari juris et prærogativæ suæ, ut cogitent non sibi relinqui, tanquam muneris sui partem principalem, sanum et prudentem legum usum et applicationem. Etenim in animum revocare poterunt dictum illud apostoli de lege humanis legibus majore: *Nos scimus quia lex bona est, modo quis ea utatur legitime.*

LV. *De Ira.*

(1) Iram penitus exstinguere velle, ostentatio quædam Stoicorum est. Meliora nos nacti sumus oracula: *Irascimini, et nolite peccare; sol non occidat super iracundiam vestram.* Limites iræ apponendi sunt, et quousque et quamdiu. Dicemus primo, quibus modis inclinatio naturalis, aut etiam habitus iræ, temperari possit, et leniri;

secundo, qualiter particulares motus iræ reprimi possint, aut saltem citra nocumentum cohiberi; tertio, quibus modis ira excitari possit aut sedari in aliis.

(2) Quantum ad primum : non alia se ostendit via, quam ut serio in animo revolvas mala et calamitates iræ; et quam vehementer vitam humanam perturbat, et infestat. Hoc autem tempestivum fuerit maxime, si pone nos respiciamus, quamprimum impetus iræ resederit. Eleganter Seneca : *Iram ruinæ similem esse, quæ, in aliud cadendo, se ipsam comminuit et frangit.* Hortatur Scriptura, *Ut animas nostras in patientia possideamus.* Certe quicumque patientia excidit, de animæ suæ possessione dejicitur. Hominis non est apes imitari,

Animasque in vulnere ponunt [1].

Ira sane, si quis recte attendat, res humilis est, et infra dignitatem hominis. Hoc liquebit, si illos intueamur, in quibus ira regnat, qui plerumque ex infirmioribus sunt : pueri, mulieres, senes, ægroti. Itaque, quum irasci contigerit, caveant homines (si modo dignitatis suæ velint esse memores) ne iram suam cum metu eorum quibus irascuntur, sed cum contemptu, conjungant; ita ut injuria superiores potius videantur, quam inferiores : quod non difficile factu foret, si quis iram suam paululum regat et inflectat.

(3) Quantum ad secundum : causæ et motiva iræ præcipue tres sunt. Primo, si quis pronus sit ad sensum injuriæ : nemo enim irascitur, nisi qui se læsum sentiat. Itaque teneri qui sunt et delicati, ut subinde irascantur necesse est : tot se offerent, quæ illis molestiam exhibebunt, quæ a naturis robustioribus vix sentientur! Secundo, si quis curiosus et perspicax sit in interpretatione injuriæ illatæ, quatenus ad circumstantias ejus, ac si contemptum spiraret : opinio enim contemptus iram ex-

[1] Virg., *Georg.*, IV, 238.

citat et acuit plus quam læsio ipsa. Itaque si homines ad ista ingeniosi sint, iram miris modis incendent. Ultimo, opinio contumeliæ, sive quod existimatio hominis per consequentiam lædatur et perstringatur, iram intendit et multiplicat. Cui rei accedit remedium præsentaneum, ut quis utatur (quod Consalvus dicere solebat) *tela honoris crassiore*. Sed in omnibus iræ frænationibus, optimum est tempus lucrari, et sibi ipsi persuadere horam vindictæ nondum adesse, sed instare quasi ad manum opportunitatem aliquam majorem; atque hoc pacto motum animi interim compescere, et se in tempus aliud servare. Ira autem ut citra noxam erumpat, utcumque hominem obsederit, duo sunt quæ maxime cavenda. Prius est, acerbitas verborum, præcipue aculeatorum, et ei quem ferimus, propriorum : communia enim maledicta mordent minus; atque rursus secretorum revelatio : hoc enim societati quemvis ineptum reddit. Posterius est, ne quis, dum ira fervet, negotium, quod in manibus est, abrumpat; sed, utcumque iræ frænum laxet, nihil tamen agat, quod revocari non possit.

(4) Quantum ad excitandam aut sedandam iram in aliis : fit hoc maxime per temporum electionem prudentem. Quum subtristes homines sunt, aut aliquantulum morosi, tempus est iram incendendi; deinde, ut antea diximus, decerpendo et inculcando quicquid contemptum arguere aut aggravare possit. Rursus, ira sedatur per contraria hisce. Primo deligendo tempora serena, et ad hilaritatem prona, in quibus negotium aliquod ingratum, et ad iracundiam provocans, aperias : prima enim impressio plurimum valet. Deinde, ut, quantum fieri potest, injuriam a contemptu segreges, eam imperitiæ, timori, animi concussioni repentinæ, aut simili cuipiam imputando.

LVI. *De Vicissitudine rerum.*

(1) Salomon inquit: *Nihil novum super terram.* Itaque quemadmodum Plato opinatus est, *Omnem scientiam nihil aliud esse, quam reminiscentiam;* sic Salomon pronuntiat, *Omnem novitatem nihil aliud esse, quam oblivionem.* Ex quo cernere possis fluvium Lethes non minus super terram, quam subter terram, decurrere. Astrologus quidam abstrusus, et parum notus, asserit: « Nisi in causa fuissent res duæ constantes (una, quod stellæ fixæ æqualem inter se distantiam perpetuo servent, nec unquam propius sibi invicem accedant, aut longius a se abscedant; altera, quod motus diurnus non variet ne momentum quidem temporis), individuum aliquod durare non potuisset. » Illud certum est, materiam in perpetuo fluxu esse, neque unquam consistere. Atqui magna illa lintea sepulchralia, quæ omnia oblivione involvunt, duo sunt: diluvia et terræ-motus. Quatenus ad conflagrationes et siccitates magnas, illæ populum penitus non absorbent, aut destruunt. Fabula Phaëthontis brevitatem conflagrationis ad unius tantum diei spatium repræsentavit. Atque triennalis illa a pluvia cessatio, tempore Eliæ, particularis tantum fuit, et multos superstites reliquit. Incensiones illas loqueris, quæ per fulmina et fulgura apud Indias Orientales[1] fiunt? Angustæ quidem sunt, nec magna spatia occupant. Pestilentias etiam prætereo, quia nec illæ totaliter absorbent. Verum in memoratis illis duabus calamitatibus (diluviorum et terræ-motuum) insuper notandum est, reliquias populorum, quas emergere contigerit, plerumque homines rudes et montanos esse, quique temporum præteritorum memoriam posteris tradere non possint; adeo ut oblivio non minus omnia involvat, quam si nulli prorsus superstites remanerent. Si quis attente introspiciat Indorum Occidenta-

[1] Scribendum *Occidentales*: nam anglicus textus fert *West-Indies*.

lium conditionem, probabile reperiet eos populum juniorem esse et recentiorem, quam populos orbis veteris; at longe verisimilius est, desolationem illam quæ illos olim invaserat, minime per terræ-motus factam (contra quam narrabat sacerdos Ægyptius in colloquio cum Solone de insula Atlantide, eam scilicet a terræ-motu absorptam esse), sed potius per diluvium particulare. Terræ-motus enim in illis regionibus raro eveniunt. Verum e contraria parte tam immania plane et vasta habent flumina, ut fluvii Asiæ, Africæ, et Europæ, præ illis, instar rivulorum sint. Quin et Andes ipsorum, sive montes, nostris longe sunt altiores; unde credibile est, reliquias stirpis hominum apud eos, post tale diluvium particulare, conservatas fuisse. Quantum vero ad observationem Macchiavelli, nimirum zelotypiam et æmulationem sectarum ad exstinguendam rerum memoriam, multa molitam; qui Gregorio magno notam inurit, ac si pro viribus suis antiquitates omnes ethnicorum supprimere annixus fuerit: non video certe, hujusmodi zelos aut notabile quidpiam efficere, aut diu durare; id quod liquet in successione Sabiniani, qui antiquitates easdem statim resuscitavit; tum vero prohibita, licet tenebris cooperta, obrepunt tamen, et suas nanciscuntur periodos.

(2) Vicissitudines sive mutationes in globo superiori, fusius in hoc sermone tractandæ non sunt. Forsitan annus magnus Platonis, nisi mundus ante dissolutioni esset destinatus, aliquem sortiri possit effectum, non in renovandis corporibus individuorum (id enim fumus et vanitas eorum est, qui opinantur corpora cœlestia accuratiores in hæc inferiora habere influentias, quam revera habent), sed tantum in summis et massis rerum. Cometæ proculdubio aliquid operantur super easdem summas et massas rerum; verum homines, ut nunc est, indiligentes, aut curiosi circa eos sunt; eosque potius mirabundi spectant, atque itineraria eorumdem conficiunt, quam

effectus eorum prudenter et sobrie notant, præcipue effectus eorum comparativos : id est, cometa talis magnitudinis, talis coloris et lucis, conversionis radiorum, situs quatenus ad regionem cœli, tempestatis anni, semitæ aut cursus, durationis, quales producat effectus.

(3) Leviculum quiddam est, quod olim inaudiveram, neque tamen prorsus contemni volo, sed in observationem aliquam venire. Ferunt a Belgis notatum esse, singulis septenis lustris, similem annorum temperaturam et tempestatem cœli velut in orbem redire, exempli gratia, magnas glacies, inundationes magnas, magnas siccitates, hiemes tepidas, æstates frigidiores, et similia. Vocant autem hujusmodi circulum annorum, *Primam*. Hoc autem ideo recenseo, quod, oculos in præterita conjiciens, hujusce rei inveni congruentiam, haud exactam sane, sed non multum discrepantem.

(4) Verum transeamus a naturalibus ad humana. Maxima apud homines vicissitudo est illa sectarum et religionum. Hi enim orbes animis hominum maxime dominantur. Religio vera super petram ædificata est; reliquæ fluctibus temporum agitantur. Dicamus igitur de novarum sectarum causis, atque consilii aliquid circa eas inspergamus; quatenus humani ingenii infirmitas tantis revolutionibus moras injicere, aut remedia exibere poterit.

(5) Quando religio recepta discordiis laceratur, sanctitas item professorum labefactata est, et scandalo exposita, simulque tempora stupida, indocta, et barbara sunt; a novæ alicujus sectæ ortu merito metuendum: præcipue, si eo tempore ingenium aliquod intemperans, et paradoxa spirans, suboriatur. Quæ omnia tenuerunt, Mahometes quum legem suam promulgavit. Secta nova licet pullulet, duobus si destituatur adminiculis, ab ea non metuas : non enim late se diffundet. Primum est, imperii, sive auctoritatis stabilitæ, oppugnatio : nihil enim

magis populare est, quam principatus et politias convellere. Alterum est, porta luxuriæ et voluptatibus aperta: hæreses enim speculativæ (qualis fuit olim Arianorum, et hodie Arminianorum), etsi in hominum ingenia miris modis operentur, statum tamen rerumpublicarum non magnopere concutient, nisi ex occasione motuum civilium. Modi tres sunt, quibus novæ sectæ plantantur: miraculis, eloquentia, et gladio. Equidem martyria inter miracula numero, quoniam vires naturæ humanæ excedere videntur; idem etiam facere licet de excelsa illa et admirabili vitæ sanctimonia. Certe non alia melior via est ad sectarum et schismatum ortus repellendos, quam abusuum reformatio, dissidiorum minorum pacificatio, leniter a principio procedere, et a sanguinariis persecutionibus abstinere, schismatum denique coryphæos favoribus potius et dignitatibus mollire atque allicere, quam violentia et sævitia exacerbare.

(6) Mutationes et vicissitudines in rebus bellicis haud paucæ sunt; sed præcipue in tribus versantur: in sede belli, in genere armorum, et in disciplina militari. Bella, antiquis temporibus, movere videbantur ex oriente potissimum in occidentem. Etenim Persæ, Assyrii, Arabes, Scythæ (qui invasores erant), omnes orientales fuerunt. Verum est, Gallos fuisse occidentales; sed de duabus tantum ipsorum incursionibus legimus: una in Gallo-Græciam, altera contra Romanos. Attamen oriens et occidens cœli climata non determinant; neque etiam belli motus ab oriente, aut ab occidente, aliquid certæ observationis recipiunt. Sed meridies et septentrio natura fixi sunt; atque raro in omni memoria invenitur, meridionales interiores invasisse septentrionales, sed e contra. Unde manifestum est, tractum mundi septentrionalem, natura ipsa, magis esse bellicosum, sive hoc adscribi possit hujus hemisphærii stellis, sive amplitudini continentium ad partes septentrionales, quum partes

australes (quantum adhuc innotuit) maria fere occupant, sive (id quod manifestissimum est) frigoribus climatis borealis: nam hoc ipsum, absque alia causa quacumque, corpora indurat, spiritus inflammat: ut liquet in populo Araucensi, qui, ad ulteriora austri positi, omnibus Peruviensibus fortitudine longe præcellunt.

(7) Imperio aliquo magno labascente, et viribus fracto, pro certo bella exspectes. Etenim imperia magna, dum in vigore sunt, copias nativas provinciarum[1] enervant et destruunt, propriis cohortibus domi fidentia; quum autem et illæ deficiunt, omnia ruunt, atque aliis gentibus in prædam cedunt. Hoc evenit in declinatione imperii Romani; atque etiam in imperio occidentali, post Carolum magnum, quum aves singulæ plumas suas repeterent; atque simile quidpiam etiam imperio Hispano contingere possit, siquando viribus decideret. Ex altera parte, accessiones magnæ ditionum et uniones regnorum similiter bella suscitant: etenim, quum status aliquis in potentiam majorem insurgit, similis est fluvio intumescenti, qui inundationem statim minatur; ut videre est in imperiis Romanorum, Turcarum, Hispanorum, et aliorum. Attende: quum mundus nationibus barbaris minus abundet, sed civiliores fere sunt, qui uxores temere non ducent, nec liberos progignent, nisi modum familiam alendi, aut saltem victum parandi præviderint (ut fit in omnibus prope nationibus hodierno die, exceptis Tartaris), non ingruit periculum ab inundationibus aut migrationibus populorum; at, quum populorum greges magni sunt, qui perpetuo sobolem suscipiunt, de fortunis et sustentatione sua in futurum minime solliciti, necessarium est, ut in seculo uno aut altero portionem aliquam multitudinis suæ exonerent, et novas sedes quærant, et sic alias nationes invadant:

[1] Addendum *quas domuerunt;* nam in anglico est: *which they have subdued.*

quod populi septentrionales veteres sorte facere solebant, sortes dantes, quæ pars domi maneret, quæ autem alio migraret. Quum gens aliqua, prius bellicosa, ad mollitiem et luxuriam degenerat, de bello certa esse possit: status enim tales plerumque, dum degenerant, opes accumulant; adeo ut præda invitet, et declinatio virium animet gentes alias ad eosdem invadendos.

(8) Quantum ad armorum et telorum genus, illorum mutationes sub observationem vix cadunt; attamén et hæc ipsa periodos et vicissitudines suas sortiuntur. Pro certo enim est, tormenta ænea, apud urbem Oxydracarum in India, tempore Alexandri magni, cognita fuisse; eaque a Macedonibus, tonitrua et fulgura, et operationes magicas, habita et appellata. Similiter indubitatum est usum pulveris pyrii, et tormentorum igneorum, Chinensibus, ante annos bis mille, innotuisse. Conditiones telorum et mutationes in melius, hæ sunt. Primo, ut ad distantiam majorem feriant: id enim periculum ab hostili parte anticipat; quod certe tormenta et sclopeta majora præstant. Secundo, ut impetus eorum fortior et validior sit; in quo genere tormenta ignea arietationes omnes et antiquas machinas item superant. Tertio, ut usus eorum commodior et facilior sit; id quod etiam tormentis igneis majoribus competit, quæ omnibus tempestatibus idonea, vectura levia et mobilia sunt; et his similia.

(9) Quod ad militiam attinet, antiquis temporibus numerum præcipue curabant; virtuti et animis militum in bellis gerendis fidebant; dies sæpius et loca præliandi constituebant, et æquo marte experiebantur; denique in acie instruenda et ordinanda imperitiores fere erant. Postea, numerum præoptabant commodum potius, quam vastum; locorum opportunitates, diversionum artificia, et similia, captabant; postremo, in acie ipsa instruenda peritiores evadebant.

(10) In reipublicæ alicujus adolescentia, arma florent; ætate media, litteræ; ac deinceps ad moram aliquam duo illa simul florere solent; devexa autem ætate, artes mechanicæ et mercatura. Litteræ vero suam habent infantiam, quando leviusculæ sunt, et pueriles; sequitur earum adolescentia, quando luxuriantur et juvenile quiddam sapiunt; succedit ætas virilis, quando solidiores et exactiores deveniunt; postremo senectus earum obrepit, quum siccæ et exhaustæ fiunt, manente tamen garrulitate. Verum consultum non fuerit, in rotas hasce vicissitudinum nimis longum oculos figere, ne vertigine corripiamur. Quatenus vero ad philologiam, quæ in hoc argumento ut plurimum versatur, nihil aliud est, quam narratiuncularum et observationum futilium congeries quædam; ideoque scripto huic minime congruit.

Præter hos sex et quinquaginta Sermones, leguntur in anglicis editionibus ejusdem operis (*Essays or Counsels civil and moral*) duo Sermones quos latine verti Nostro non visum est, alter nempe cui titulus *Of Prophecies*, qui post Sermonem *de Divitiis* occurrit, et est quintus et tricesimus; alter cum hoc titulo *Of Masks and Triumphs*, qui post sermonem *de Ambitione* legitur, et numerum septimum et tricesimum obtinet. Illorum versionem gallicam in *Appendice* inseri curavimus, ne quid deesset.

Præterea, inter fragmenta quæ in anglicis omnium Baconi operum editionibus leguntur, occurrunt nonnulla quæ ad idem argumentum ac *Sermones* hi *fideles* pertinere videntur, his nempe titulis *Of a King*, *De Rege* (vol. I, p. 525, ed. 1765), *a Fragment of an Essay on Fame*, *Fragmentum Tentaminis de Fama* (vol. I, p. 527), *Short notes for civil Conversation*, *Breves notæ ad civilem Conversationem* (vol. I, p. 571), *an Essay on Death*, *Tentamen de Morte* (p. 572). Fragmentum *de Fama*, latine versum, invenietur infra, inter Scripta varia; *Cogitationes de Rege*, in gallicum versæ, inserentur in *Appendice*. Quantum ad duo altera scriptula, *de Conversatione*, et *de Morte*, illa vertere inutile visum est, quum de illarum authenticitate minime constet, ac præterea in illis nihil legatur quod non reperiatur,

et multo melius concinnatum, in aliis Nostri operum locis, nempe in libris *de Augmentis scientiarum*, ubi *de civili Conversatione* agitur (lib. VIII, cap. 1), aut in ipsis *Sermonibus fidelibus*, quorum secundus est quoque *de Morte*.

Monendum denique, in plerisque editionibus hujusce moralis operis quæ seorsim prodierunt, inserta fuisse, post sermonem *de Vicissitudine rerum*, qui est ultimus in genuina editione, nonnulla scriptula, tanquam essent partes ejusdem operis, quæ ad illud tamen minime pertinent. Hæc sunt:

Quomodo profectus in virtute faciendus sit?

De civili Conversatione.

Consilia quædam de negotiis, ex parabolis aliquibus Salomonis.

Faber fortunæ sive doctrina de ambitu vitæ.

De Certitudine legum, *per aphorismos.*

Colores boni et mali.

At nullum ex illis in genuina *Sermonum fidelium* editione, quæ Londini anno 1625 prodiit, legitur. Nihil aliud vero sunt quam excerpta quædam ex libris *de Dignitate et Augmentis scientiarum*, ad quos satis erit lectorem referre. Sermo inscriptus *Quomodo profectus in virtute faciendus sit* legitur in libro VII, cap. 3; *De civili Conversatione*, in lib. VIII, cap. 1; *Consilia de negotiis*, *ex parabolis Salomonis*, in lib. VIII, cap. 2; *Faber fortunæ*, ibidem, fere statim post; *de Certitudine legum*, in lib. VIII, cap. 3; *Colores boni et mali*, in lib. VI, cap. 3.

EDITOR.

DE
SAPIENTIA VETERUM,
LIBER,
AD
INCLYTAM ACADEMIAM CANTABRIGIENSEM.

tem tantum, illos diligant, munificentia sua eos ditare consueverunt.

IX. *Soror Gigantum, sive Fama*[1].

(1) Memorant poëtæ Gigantes e terra procreatos bellum Jovi et superis intulisse, et fulmine disjectos et devictos fuisse. Terram autem, deorum ira irritatam, in vindictam natorum suorum, Famam progenuisse, extremam Gigantibus sororem.

Illam Terra parens, ira irritata deorum,
Extremam (ut perhibent) Cæo Enceladoque sororem,
Progenuit[2].

(2) Hujus fabulæ ea sententia videtur esse: Per Terram, naturam vulgi significarunt, perpetuo tumidam, et malignam versus imperantes, et res novas parturientem. Hæc ipsa, occasionem adepta, rebelles parit et seditiosos, qui principes ausu nefario exturbare et dejicere machinantur; quibus oppressis, eadem plebis natura, deterioribus favens, et tranquillitatis impatiens, rumores gignit, et susurros malignos, et famas querulas, et famosos libellos, et cætera id genus, ad invidiam eorum qui rebus præsunt: ut actiones rebellium, et famæ seditiosæ, genere et stirpe non differant; sed veluti sexu tantum, quum istæ muliebres videantur, illæ viriles.

X. *Actæon et Pentheus, sive Curiosus.*

(1) Curiositas humana in secretis rimandis, et eorum notitia appetitu male sano concupiscenda et prensanda, duplici exemplo apud antiquos coërcetur: altero Actæonis, altero Penthei. Actæon, quum Dianam, imprudens et casu, sine veste vidisset, in cervum versus, a canibus quos alebat dilaceratus est. Pentheus, quum sacrificiorum Bacchi occultorum, conscensa arbore, spectator esse voluis-

[1] Vide plura de Fama, infra, inter Scripta varia, n° II.
[2] VIRG., Æn., IV, 178.

set, furore percitus est. Fuit autem Penthei dementia ejus generis, ut res congeminasse existimaret, et duo soles et rursus duæ Thebæ ei ob oculos versarentur; adeo ut, quum Thebas properaret, statim alteris Thebis conspectis retraheretur; atque hoc modo perpetuo et irrequiete sursum et deorsum ferretur.

> Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus,
> Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas[1].

(2) Fabularum prima, ad secreta principum; secunda, ad secreta divina, pertinere videtur. Qui enim principibus non admissi, et præter eorum voluntatem secretorum conscii sunt, odium certissimum apud eos consequuntur. Itaque gnari se peti, et occasiones captari, vitam degunt, cervorum more, timidam et suspicionibus plenam. Quin et illud sæpius accidit, ut a servis et domesticis, in gratiam principum, accusentur et subvertantur. Ubi enim principis offensio manifesta est, quot servi, tot fere proditores esse consueverunt; ut Actæonis fatum illos maneat.

(3) Alia est Penthei calamitas. Qui enim ausu temerario, mortalitatis parum memores, per excelsa naturæ et philosophiæ fastigia (tanquam arbore conscensa) ad mysteria divina adspirant, his pœna proposita est, perpetuæ inconstantiæ, et judicii vacillantis et perplexi. Quum enim aliud sit lumen naturæ, aliud divinum, ita cum illis fit ac si duos soles viderent. Quumque actiones vitæ et decreta voluntatis ab intellectu pendeant, sequitur etiam ut non minus voluntate quam opinione hæsitent, nec sibi omnino constent; itaque et duas Thebas similiter vident. Per Thebas enim actionum fines describuntur (quum Thebis Pentheo esset domus et perfugium). Hinc fit ut nesciant quo se vertant, sed, de summa rerum incerti et fluctuantes, tantum subitis mentis impulsibus in singulis circumagantur.

[1] Virg., *Æn.*, IV, 469.

XI. *Orpheus, sive Philosophia.*

(1) Fabula de Orpheo vulgata, nec tamen interpretem fidum per omnia sortita, philosophiæ universæ imaginem referre videtur. Persona enim Orphei, viri admirandi et plane divini, et omnis harmoniæ periti, et modis suavibus cuncta vincentis, et trahentis, ad philosophiæ descriptionem facili transitu traducitur. Labores enim Orphei labores Herculis, quemadmodum opera sapientiæ opera fortitudinis, dignitate et potentia superant. Orpheus, ob amorem uxoris, morte immatura præreptæ, fretus lyra, ad inferos descendere sibi in animum induxit, ut manes deprecaretur; neque spe sua decidit. Nam, placatis manibus et delinitis suavitate cantus et modulationibus, tantum apud eos potuit, ut ei uxorem secum abducere indultum sit: ea tamen lege, ut illa eum a tergo sequeretur, ipse autem antequam ad luminis oras perventum esset ne respiceret. Quod quum ille nihilominus, amoris et curæ impatientia, postquam fere in tuto esset, fecisset, rupta sunt fœdera; atque illa ad inferos gradu præcipiti relapsa est. Ab illo tempore Orpheus, mœstus, et mulierum osor, in solitudines profectus est, ubi eadem cantus et lyræ dulcedine primo feras omnigenas ad se traxit, adeo ut, naturam suam exuentes, nec irarum aut ferocitatis memores, nec libidinis stimulis et furoribus præcipites actæ, nec ingluviem satiare aut prædæ inhiare amplius curantes, in morem theatri illum circumstarent, benignæ et mansuetæ inter se factæ, et tantum lyræ concentui aures præbentes. Neque is finis, sed tanta musicæ vis et potentia fuit, ut etiam sylvas moveret, et lapides ipsos, ut illa quoque se transferrent, et sedes suas circa eum ordine et modo decenti ponerent. Hæc ei quum ad tempus feliciter et magna cum admiratione cessissent, tandem Thraciæ mulieres stimulis Bacchi percitæ, primo, cornu raucum et immane

sonans inflarunt : ex eo, propter strepitum, musicæ sonus amplius audiri non potuit; tum demum, soluta virtute quæ ordinis et societatis istius erat vinculum, turbari cœptum est, et feræ singulæ ad naturam suam redierunt, et se invicem ut prius persequutæ sunt, neque lapides aut sylvæ suis mansere locis; Orpheus autem ipse tandem a mulieribus furentibus discerptus est, et sparsus per agros : ob cujus mortis mœrorem Helicon (fluvius Musis sacer) aquas sub terram indignatus condidit, et per alia loca caput rursus extulit.

(2) Sententia fabulæ ea videtur esse: Duplex est Orphei cantio : altera ad placandos manes, altera ad trahendas feras et sylvas. Prior ad naturalem philosophiam, posterior ad moralem et civilem aptissime refertur. Opus enim naturalis philosophiæ longe nobilissimum, est ipsa restitutio et instauratio rerum corruptibilium, et (hujusce rei tanquam gradus minores) corporum in statu suo conservatio, et dissolutionis et putredinis retardatio. Hoc si omnino fieri detur, certe non aliter effici potest, quam per debita et exquisita naturæ temperamenta, tanquam per harmoniam lyræ, et modos accuratos. Et tamen, quum sit res omnium maxime ardua, effectu plerumque frustratur; idque (ut verisimile est) non magis aliam ob causam, quam per curiosam et intempestivam sedulitatem et impatientiam. Itaque philosophia, tantæ rei fere impar, atque idcirco merito mœsta, vertit se ad res humanas; et, in animos hominum suasu et eloquentia virtutis et æquitatis et pacis amorem insinuans, populorum cœtus in unum coire facit, et juga legum accipere, et imperiis se submittere, et affectuum indomitorum oblivisci, dum præceptis et disciplinæ auscultant, et obtemperant; unde paulo post ædificia exstruuntur, oppida conduntur, agri et horti arboribus conseruntur: ut lapides et sylvas non abs re convocari et transferri dictum sit. Atque ista rerum civilium cura rite atque ordine ponitur post experimentum corpo-

ris mortalis restituendi sedulo tentatum, et ad extremum frustratum, quia mortis necessitas inevitabilis, evidentius proposita, hominibus ad æternitatem meritis et nominis fama quærendam animos addit. Etiam prudenter in fabula additur, Orpheum a mulieribus et nuptiis alieno animo fuisse, quia nuptiarum delinimenta, et liberorum charitates, homines plerumque a magnis et excelsis erga respublicas meritis avertunt, dum immortalitatem propagine, non factis, assequi satis habent. Verum et ipsa sapientiæ opera, licet inter humana excellant, tamen et suis periodis clauduntur. Evenit enim ut, postquam regna et respublicæ ad tempus floruerint, subinde perturbationes, et seditiones, et bella oriantur; inter quorum strepitus primo leges conticescunt, et homines ad naturæ suæ depravationes redeunt; atque etiam in agris, atque oppidis vastitas conspicitur. Neque ita multo post (si hujusmodi furores continuentur), litteræ etiam, et philosophia certissime discerpitur; adeo ut fragmenta tantum ejus, in paucis locis, tanquam naufragii tabulæ, inveniantur, et barbara tempora ingruant, Heliconis aquis sub terra mersis, donec, debita rebus vicissitudine, non iisdem fortasse locis, sed apud alias nationes erumpant et emanent.

XII. *Cœlum, sive Origines.*

(1) Tradunt poëtæ Cœlum antiquissimum deorum exstitisse; hujus partes generationis a filio Saturno falce demessas fuisse. Saturnum autem sobolem numerosam generasse, sed filios continuo devorasse; tandem vero Jovem exitium effugisse, et adultum patrem Saturnum in Tartarum detrusisse, et regnum accepisse; quinetiam patris genitalia eadem falce, qua ille Cœlum exsecuerat, abscidisse, atque in mare projecisse; inde Venerem natam esse. Postea vero Jovis regnum vix confirmatum, duo memorabilia bella excepisse: primum, Titanum, in qui-

bus debellandis Solis operam (qui solus ex Titanibus Jovis rebus favebat) egregiam fuisse ; secundum Gigantum, qui et ipsi fulmine et Jovis armis disjecti sunt; quibus domitis, Jovem securum regnasse.

(2) Fabula videtur ænigma de origine rerum, non multum discrepans ab ea philosophia quam postea Democritus amplexus est, qui, apertissime omnium, æternitatem materiæ asseruit, æternitatem mundi negavit; in quo aliquanto propius ad veritatem verbi divini accessit, cujus narratio materiam informem ante opera dierum statuit.

(3) Sententia fabulæ hujusmodi est: Cœlum esse concavum illud, sive ambitum, quod materiam complectitur; Saturnum autem materiam ipsam, quæ omnem generandi vim parenti præscidit. Summam enim materiæ perpetuo eamdem esse; neque ipsum quantum naturæ crescere aut minui. Agitationes autem, et motus materiæ, primo imperfectas et male cohærentes rerum compages produxisse, et veluti tentamenta mundorum; dein ævi processu fabricam ortam esse, quæ formam suam tueri et conservare posset. Itaque priorem ævi distributionem per regnum Saturni significari, qui, ob frequentes rerum dissolutiones et breves durationes, filiorum suorum devorator habitus est; secundam autem, per regnum Jovis, qui continuas istas et transitorias mutationes in Tartarum detrusit, qui locus perturbationem significat : is locus videtur esse spatium inter ima cœli et interiora terræ medium, quo intervallo perturbatio et fragilitas et mortalitas sive corruptio maxime versatur. Atque durante priore illa generatione rerum, quæ sub regno Saturni tenuit, Venerem natam non fuisse. Donec enim in universitate materiæ discordia esset concordiâ potior et valentior, mutatio per totum necessario facta est, atque in ipsa fabrica integrali. Tales vero generationes rerum exstiterunt, antequam Saturnus exsectus esset. Hunc vero generationis modum cessantem alter ille modus continuo excepit, qui

legoriæ nobilis est et insignis : eorum qui propter causam religionis supplicia subeunt voces sub tempus mortis, tanquam cycneas cantiones, animos hominum mirum in modum flectere, et in memoriis et sensibus eorum diutissime inhærere et permanere.

XIX. *Dædalus, sive Mechanicus.*

(1) Sapientiam atque industriam mechanicam, atque in illa artificia illicita, et ad pravos usus detorta, antiqui adumbraverunt sub persona Dædali, viri ingeniosissimi, sed exsecrabilis. Hic ob condiscipulum et æmulum occisum exsulaverat, gratus tamen in exsilio regibus et civitatibus erat, atque multa quidem et egregia opera, tam in honorem deorum, quam ad exornationem et magnificentiam urbium et locorum publicorum, exstruxerat et effinxerat; sed tamen nomen ejus maxime celebratur ob illicita. Fabricam enim libidini Pasiphaës subministravit, ut cum tauro misceretur; adeo ut ab hujus viri scelerata industria et ingenio pernicioso monstrum illud Minotaurus, pubem ingenuam devorans, ortum traxerit infelicem ac infamem. Atque ille, malum malo tegens et cumulans, ad securitatem hujus pestis labyrinthum excogitavit et exstruxit, opus fine et detestatione nefarium, artificio insigne et præclarum; ac postea rursus, ne malis artibus tantum innotesceret, atque ut scelerum remedia (non solum instrumenta) ab eodem peterentur, etiam consilii ingeniosi auctor erat de filo, per quod errores labyrinthi retexerentur. Hunc Dædalum Minos magna cum severitate atque diligentia et inquisitione persequutus est; ille tamen semper et perfugia et effugia reperiebat. Postremo, quum volandi peritiam filium Icarum edocuisset, ille novitius, et artem ostentans, a cœlo in aquam decidit.

(2) Parabola videtur esse ejusmodi : In ipso introitu

ejus, ea quæ apud excellentes artifices excubat, et miris modis dominatur, invidia notatur: nullum enim genus hominum ex invidia, eaque acerba, et tanquam internecivа magis laborat. Accedit nota de genere pœnæ inflicto minus politice et provide: ut Dædalus exsulet. Etenim opifices præclari id habent, ut apud omnes fere populos sint acceptissimi; adeo ut exsilium præstanti artifici vix supplicii loco sit. Nam aliæ vitæ conditiones et genera extra patriam non facile florere possunt; artificum autem admiratio propagatur et augetur apud exteros et peregrinos, quum insitum animis hominum sit illud, ut populares suos, quoad opificia mechanica, in minori pretio habeant. De usu autem artium mechanicarum, quæ sequuntur manifesta sunt: multum enim illis debet vita humana, quum plurima et ad religionis apparatum, et ad civilium decus, et ad universæ vitæ culturam, ex illarum thesauris collata sint; verumtamen ex eodem fonte emanant instrumenta libidinis, atque etiam instrumenta mortis. Missa enim arte lenonum, venena quæsitissima, atque tormenta bellica, atque hujusmodi pestes (quæ mechanicis inventis debentur), probe novimus quantum Minotaurum ipsum sævitia et pernicie superarint. Pulcherrima autem allegoria est de labyrintho, qua natura generalis mechanicæ adumbratur. Omnia enim mechanica, quæ magis sunt ingeniosa et accurata, instar labyrinthi censeri possint, propter subtilitatem, et variam implicationem, et obviam similitudinem, quæ vix ullo judicio, sed tantum experientiæ filo regi et discriminari possunt. Nec minus apte adjicitur, quod idem ille qui labyrinthi errores invenit, etiam fili commoditatem monstravit: sunt enim artes mechanicæ, veluti usus ambigui, atque faciunt et ad nocumentum et ad remedium, et fere virtus earum seipsam solvit et retexit. Artificia autem illicita, atque adeo artes ipsas sæpius persequitur Minos, hoc est, leges quæ illas damnant et earum usum

populis interdicunt. Nihilominus illæ occultantur et retinentur, et ubique et latebras et receptum habent; quod et bene notatum est in re non multum dissimili a Tacito suis temporibus, de mathematicis et genethliacis : *Genus* (inquit) *hominum, quod in civitate nostra semper et retinebitur et vetabitur.* Et tamen artes illicitæ et curiosæ cujuscumque generis, tractu temporis, quum fere quæ polliceantur non præstant, tanquam Icari de cœlo, de existimatione sua decidunt et in contemptum veniunt, et nimia ipsa ostentatione pereunt. Et certe, si verum omnino dicendum est, non tam feliciter legum frænis coërcentur, quam coarguuntur ex vanitate propria.

XX. *Erichthonius, sive Impostura.*

(1) Fabulantur poëtæ Vulcanum pudicitiam Minervæ sollicitasse, atque subinde, cupidine incensum, vim adhibuisse, atque in ipsa lucta semen in terram effudisse, ex quo Erichthonium natum esse, qui, partes superiores, decora et grata erat corporis compage, femora autem et tibiæ suberant in anguillæ similitudinem, exilia et deformia; cujus deformitatis quum ipse sibi conscius esset, eum primum curruum usum invenisse, ut quod in corpore magnificum erat ostentaret, probrum autem tegeret.

(2) Hujus fabulæ miræ et prodigiosæ ea sententia esse videtur : Artem, quæ sub persona Vulcani ob multiplicem ignis usum repræsentatur, quoties per corporum omnimodas vexationes naturæ vim facere, eamque vincere ac subigere contendat (natura autem sub persona Minervæ, ob operum solertiam adumbratur), ad votum et finem destinatum raro pertingere; sed tamen, multa machinatione et molitione (tanquam lucta), intercidere atque emitti generationes imperfectas, et opera quædam manca, adspectu speciosa, usu infirma et claudicantia ;

quæ tamen impostores multo et fallaci apparatu ostentant, et veluti triumphantes circumducunt: qualia fere et inter productiones chemicas, et inter subtilitates et novitates mechanicas sæpius notare licet, præsertim quum homines potius propositum urgentes, quam ab erroribus suis se recipientes, cum natura colluctentur, magis quam, debito obsequio et cultu, ejus amplexus petant.

XXI. *Deucalion, sive Restitutio.*

(1) Narrant poëtæ, exstinctis prorsus prisci orbis incolis per diluvium universale, quum soli restarent Deucalion et Pyrrha, qui ardebant desidero pio et inclyto instaurandi generis humani, eos hujusmodi oraculum excepisse: voti compotes futuros, si ossa matris acciperent et post se jacerent; quod illis primo magnam tristitiam et desperationem incussit, quum, æquata rerum facie per diluvium, sepulchri perscrutatio omnino res sine exitu esset; sed tandem intellexerunt lapides terræ (quum tellus omnium mater habeatur) ab oraculo significari.

(2) Fabula arcanum naturæ recludere videtur, et errorem animo humano familiarem corrigere. Hominis enim imperitia judicat rerum renovationes sive instaurationes ex earumdem putredine et reliquiis (ut Phœnicem ex cinere propria) suscitari posse: quod nullo modo convenit, quum hujusmodi materiæ spatia sua confecerint, et ad initia ipsarum rerum prorsus ineptæ sint. Itaque retrocedendum ad principia magis communia.

XXII. *Nemesis, sive Vices rerum.*

(1) Nemesis traditur fuisse dea omnibus veneranda, potentibus et fortunatis etiam metuenda. Ea Noctis et Oceani filia fuisse perhibetur. Effigies autem ejus describitur talis. Alata erat, etiam coronata; in manibus au-

tem gestabat, dextra hastam e fraxino, sinistra phialam, in qua inclusi erant Æthiopes; insidebat autem cervo.

(2) Parabola ejusmodi esse videtur: Nomen ipsum Nemesis vindictam, sive retributionem satis aperte significat: hujus enim deæ officium, et administratio in hoc sita erat, ut beatorum constanti et perpetuæ felicitati, instar tribuni plebis, intercederet, ac illud suum *Veto* interponeret; neque solum insolentiam castigaret, verum etiam rebus prosperis, licet innocentibus et moderatis, rerum adversarum vices rependeret: ac si neminem humanæ sortis ad convivia deorum admitti mos esset, nisi ad ludibrium. Equidem quum illud capitulum apud C. Plinium perlego, in quo ille infortunia et miserias Augusti Cæsaris collegit (quem omnium hominum fortunatissimum existimabam, quique artem etiam quamdam utendi fruendi fortuna habebat, ac cujus in animo nil tumidum, nil leve, nil molle, nil confusum, nil melancholicum, annotare licet), ut ille etiam sponte mori aliquando destinasset; hanc deam magnam et præpotentem esse judicavi, ad cujus aram talis victima tracta esset. Parentes hujus deæ fuere Oceanus et Nox, hoc est, rerum vicissitudo, et judicium divinum obscurum et secretum: etenim vices rerum per oceanum apte repræsentantur, ob perpetuum fluxum et refluxum; occulta autem providentia, per noctem rite proponitur. Nam etiam apud ethnicos nocturna illa Nemesis, quum scilicet judicium humanum a divino discors esset, in observatione erat.

> Cadit et Ripheus, justissimus unus
> Qui fuit ex Teucris, et servantissimus æqui.
> Dîs aliter visum [1].

Alata autem describitur Nemesis, ob subitas rerum conversiones, nec ante prævisas: nam in omni rerum memoria illud fere usu venit, ut homines magni et prudentes

[1] VIRG., *Æn.*, II, 427.

per ea discrimina perierint quæ maxime contempserint. Certe, quum M. Cicero a Decimo Bruto de Octavii Cæsaris minus sincera fide et animo exulcerato monitus esset, illud tantum rescripsit : *Te autem, mi Brute, sicut debeo, amo, quod istud, quicquid est, nugarum me scire voluisti.* Etiam corona Nemesis insignitur, ob naturam vulgi invidam et malignam : quando enim fortunati et potentes ruunt, tum fere vulgus exsultat, et Nemesin coronat. Hasta autem in dextra ad eos pertinet, quos Nemesis actu percutit et transfigit. Quos autem calamitate et infortunio non mactat, illis tamen spectrum illud atrum et infaustum in sinistra ostentat : obversantur enim proculdubio mortalibus, etiam in summo fastigio felicitatis positis, mors et morbi, et infortunia, et amicorum perfidiæ, et inimicorum insidiæ, et rerum mutationes, et hujusmodi, veluti Æthiopes illi in phiala. Certe Virgilius, quum prælium Actiacum describit, de Cleopatra illud eleganter subjungit :

> Regina in mediis, patrio vocat agmina sistro ;
> Necdum etiam geminos a tergo respicit angues [1].

Verum non multo post, quocumque se illa verteret, tota agmina Æthiopum obversabantur. Ad extremum prudenter additur, Nemesin cervo insidere, quia vivax admodum animal est cervus; atque fieri fortasse potest, ut qui juvenis fato ereptus sit, Nemesin prævertat et effugiat ; cui autem diuturna obvenit felicitas et potentia, is proculdubio Nemesi subjicitur ac veluti substernitur.

XXIII. *Achelous, sive Prælium.*

(1) Narrant antiqui, quum Hercules et Achelous de nuptiis Dejaniræ contenderent, rem ad certamen deductam esse. Achelous autem, quum varias et multiplices formas tentasset (nam hoc ei facere licebat), tandem Her-

[1] *Æn.*, VIII, 696.

culi sub forma tauri torvi et frementis occurrit, et ad pugnam se paravit ; Hercules vero, solitam retinens figuram humanam, in eum impetum fecit. Res cominus gesta est; eventus autem talis fuit, ut Hercules alterum ex cornibus tauro fregerit. Ille majorem in modum dolens et perterritus, ut cornu illud suum redimeret, permutatione facta, cornu Amaltheæ sive Copiæ Herculi largitus est.

(2) Fabula ad belli expeditiones pertinet : apparatus enim belli ex parte defensiva (qui per Acheloum proponitur) varius admodum et multiformis est. Nam invadentis species unica est et simplex, quum ex exercitu solo aut classe fortasse constet; regio autem quæ in solo proprio hostem exspectat, infinita molitur, oppida munit, diruit, plebem ex agris et villis in urbes et castella cogit, pontes exstruit, prosternit, copias et commeatus comparat, distribuit, in fluviis, portibus, collium faucibus, sylvis, et aliis rebus innumeris occupata est ; ut novas rerum facies quotidie induat et experiatur, ac tandem, quum abunde munita et instructa fuerit, tauri pugnacis formam et minas ad vivum repræsentet. Ille autem qui invadit, prælium captat, et in hoc maxime incumbit, inopiam in terra hostili metuens; quod si fiat ut, prælio commisso, acie victor sit, et tanquam cornu hosti frangat, tum proculdubio illud assequitur, ut hostis trepidus et existimatione diminutus, ut se explicet et vires suas reparet, in munitiora se recipiat, atque urbes et regiones victori ad populandum et diripiendum relinquat: quod vere instar cornu illius Amaltheæ censeri possit.

XXIV. *Dionysus, sive Cupiditas*[1].

(1) Narrant Semelen, Jovis pellicem, postquam juramento eum inviolabili ad votum indefinitum obstrinxisset,

[1] Fabula hæc invenitur in libro secundo *de Augmentis scientiarum*, cap. 13, in fine, aucta et locupletata.

petiisse ut ad amplexus suos accederet talis, qualis cum Junone consuesset : itaque illa ex conflagratione periit. Infans autem quem in utero gestabat, a patre exceptus, in femur ejus insutus est, donec menses fœtui destinatos compleret; ex quo tamen onere Jupiter nonnihil claudicabat : itaque puer, quod Jovem, dum in femore ejus portaretur, gravaret et pungeret, Dionysi nomen accepit. Postquam autem editus esset, apud Proserpinam per aliquot annos nutritus est; quum vero adultus esset, ore fere muliebri conspiciebatur, ut sexus videretur tanquam ambigui; etiam exstinctus et sepultus erat ad tempus, et non ita multo post revixit. Atque prima juventa vitis culturam, atque adeo vini confectionem et usum, primus invenit et edocuit; ex quo celebris factus et inclytus, orbem terrarum subjugavit, et ad ultimos Indorum terminos perrexit; curru autem vehebatur a tigribus tracto; circa eum subsultabant dæmones deformes, *Cobali* vocati, Acratus, et alii; quin et Musæ comitatui ejus se addebant. Uxorem autem sibi sumpsit Ariadnen a Theseo desertam et relictam. Arbor ei sacra erat hedera. Etiam sacrorum et cæremoniarum inventor et institutor habebatur, ejus tamen generis quæ et fanaticæ erant, et plenæ corruptelarum, atque insuper crudeles. Furores quoque immittendi potestatem habebat. Certe, in orgiis ejus, a mulieribus furore percitis duo viri insignes discerpti narrantur, Pentheus et Orpheus: ille, dum arbore conscensa spectator eorum quæ agerentur esse voluisset; hic, quum lyram pulsaret. Atque hujus dei res gestæ cum Jovis rebus fere confunduntur.

(2) Fabula videtur ad mores pertinere, ut nihil in philosophia morali melius inveniatur. Describitur autem sub persona Bacchi natura cupiditatis, sive affectus et perturbationis. Mater enim cupiditatis omnis, licet nocentissimæ, non alia est quam appetitus et desiderium boni apparentis; concipitur vero semper cupiditas in voto illicito, prius temere concesso quam intellecto et judicato. Postquam

autem affectus effervescere cœperit, mater ejus (natura scilicet boni) ex nimio incendio destruitur et perit; cupiditas autem, dum immatura est, in anima humana (quæ ejus genitor est, et per Jovem repræsentatur) et nutricatur et occultatur, præcipue in animæ parte inferiore, tanquam femore; atque animum pungit et convellit et deprimit, adeo ut decreta et actiones ex ea impediantur et claudicent. Atque etiam, postquam consensu et habitu confirmata est, et in actus erumpit, tamen apud Proserpinam ad tempus educatur; id est, latebras quærit, atque clandestina est et quasi subterranea, donec, remotis pudoris et metus frænis, et coalita audacia, aut virtutis alicujus prætextum sumit, aut infamiam ipsam contemnit. Atque illud verissimum est, omnem affectum vehementiorem tanquam ambigui sexus esse: habet enim impetum virilem, impotentiam autem muliebrem. Etiam illud præclare, Bacchum mortuum reviviscere. Videntur enim affectus quandoque sopiti atque exstincti, sed nulla fides habenda est eis, ne sepultis quidem, siquidem præbita materia et occasione resurgunt.

(3) Atque de inventione vitis parabola prudens est: omnis enim affectus ingeniosus est et sagax ad investigandum fomites suos; ante omnia autem quæ hominibus innotuere, vinum ad perturbationes cujuscumque generis excitandas et inflammandas potentissimum est et maxime efficax; atque est eis instar fomitis communis. Elegantissime autem ponitur affectus provinciarum subjugator, et expeditionis infinitæ susceptor. Nunquam enim partis acquiescit, sed appetitu infinito neque satiabili ad ulteriora tendit et novis inhiat. Etiam tigres apud affectus stabulant et ad currum juguntur: postquam enim affectus aliquis curulis esse cœpit, non pedestris, et victor rationis et triumphator, in omnia quæ adversantur aut se opponunt crudelis est et indomitus et immitis. Facetum autem est, quod circa currum subsultant illi dæmones ridiculi. Omnis enim affectus pro-

gignit motus in oculis et ore ipso et gestu indecoros et inconditos, subsultorios et deformes, adeo ut qui sibi in aliquo affectu, veluti ira, insultatione, amore, videatur magnificus et tumidus, aliis tamen fit turpis et ridiculus. Conspiciuntur etiam in affectus comitatu Musæ: neque enim reperitur ullus fere affectus cui non blandiatur aliqua doctrina. Hac enim in re ingeniorum indulgentia Musarum majestatem minuit, ut, quum duces vitæ esse debeant, sint affectuum pedissequæ.

(4) Atque inprimis nobilis est illa allegoria, Bacchum amores suos in eam effudisse quæ ab alio relicta erat. Certissimum enim est, affectum id petere et ambire quod experientia repudiavit. Atque norint omnes qui, affectibus suis servientes et indulgentes, pretium potiundi in immensum augent, sive honores appetant, sive fortunas, sive amores, sive gloriam, sive scientiam, sive alia quæcumque, se res relictas petere, et a compluribus per omnia fere secula post experimentum dimissas et fastiditas. Neque mysterio caret, quod hedera Baccho sacra fuerit. Hoc enim duplici modo convenit : primum, quod hedera hieme virescat, deinde, quod circa tot res, arbores, parietes, ædificia serpat, ac circumfundatur, ac se attollat. Quod ad primum enim attinet, omnis affectus, per renitentiam et vetitum, et tanquam antiperistasin (veluti per frigus brumæ hedera), virescit et vigorem acquirit. Secundo, affectus prædominans omnes humanas actiones, et omnia humana decreta, tanquam hedera, circumfunditur, atque iis se addit et adjungit et immiscet. Neque mirum est si superstitiosi ritus Baccho attribuantur, quum omnis fere malesanus affectus in pravis religionibus luxurietur; aut si furores ab eo immitti putentur, quum omnis affectus et ipse furor brevis sit, et, si vehementius obsideat et incumbat, in insania terminetur. Illud autem de Pentheo et Orpheo laceratis evidentem habet parabolam, quum affectus prævalidus et inquisitioni curiosæ et admonitioni

salutari et liberæ asperrimus atque infensissimus sit [1]. Postremo illa confusio personarum Jovis et Bacchi ad parabolam recte traduci potest; quandoquidem res gestæ nobiles et claræ, et merita insignia et gloriosa, interdum a virtute et recta ratione et magnanimitate, interdum a latente affectu, et occulta cupiditate (utcumque famæ et laudis celebritate efferantur), proveniant: ut non facile sit distinguere facta Bacchi a factis Jovis.

XXV. *Atalanta, sive Lucrum.*

(1) Atalanta, quum velocitate excelleret, de victoria cursus cum Hippomene certamen iniit. Conditiones certaminis erant, victori Hippomeni, conjugium Atalantæ; mors victo. Neque dubia victoria videbatur, quum Atalantæ insuperabilis in cursu præstantia multorum exitio insignita fuisset. Itaque Hippomenes ad dolos animum adjecit: paravit autem tria mala aurea, eaque secum portavit. Res geri cœpit: præcurrit Atalanta; ille, quum se a tergo relictum cerneret, artis non immemor, ex malis aureis unum ante conspectum Atalantæ projecit, non recta quidem, sed ex transverso, ut illam et moraretur atque insuper de via deduceret; illa, cupiditate muliebri, et mali pulchritudine illecta, omisso stadio, post malum cucurrit, et ad illud tollendum se submisit. Hippomenes interim spatium stadii non parvum confecit, eamque post se reliquit. Illa tamen rursus naturali pernicitate jacturam temporis resarcivit, atque iterum emicuit; sed, quum Hippomenes secundo et tertio hujusmodi moras ei injecisset, tandem victor, astutia, non virtute evasit.

(2) Fabula videtur allegoriam insignem proponere de certamine artis cum natura. Ars enim, per Atalantam significata, virtute propria, si nihil obstet et impediat, longe natura velocior est, et veluti cursus citatioris; et ce-

[1] De quo vide supra fab. X, *Actæon et Pentheus, sive Curiosus*, et fab. XI. *Orpheus, sive Philosophia.*

lerius ad metam pervenit. Hoc enim in omnibus fere effectis patet: cernas fructus ex nucleis tarde, ex insitione celeriter provenire; cernas lutum in generatione lapidum tarde, in torrefactione laterum cito durescere; etiam in moralibus, dolorum oblivionem et solatia diuturnitas temporis, quasi ex beneficio naturæ, inducit; philosophia autem (quæ veluti ars vivendi est) diem non exspectat, sed præstat et repræsentat. Verum istam artis prærogativam et vigorem, infinito rerum humanarum detrimento, mala aurea retardant. Neque reperitur ex scientiis aut artibus aliqua, quæ cursum suum verum et legitimum ad finem suum, tanquam ad metam, constanter produxerit; sed perpetuo artes incepta præcidunt, et stadium deserunt, et ad lucrum et commodum declinant, instar Atalantæ.

Declinat cursus, aurumque volubile tollit[1].

Itaque mirum minime est, si arti non datum sit naturam vincere, et victam ex pacto illo et lege certaminis perimere aut destruere; sed contrarium eveniat, ut ars in naturæ potestate sit, atque veluti nupta mulier conjugi pareat.

XXVI. *Prometheus, sive Status hominis.*

(1) Tradunt antiqui hominem fuisse opus Promethei, atque ex luto factum, nisi quod Prometheus particulas ex diversis animalibus massæ admiscuerit. Ille autem, quum opus suum beneficio suo tueri vellet, neque conditor solum generis humani videri, verum etiam amplificator, ad cœlum adscendit furtim, fasces secum portans ex ferula, quibus ad currum solis admotis et accensis, ignem ad terram detulit, atque cum hominibus communicavit. Ob tantum Promethei meritum memorant homines parum gratos fuisse; quinetiam, conspiratione facta, et Prometheum et inventum ejus apud Jovem accusarunt. Ea res non perinde accepta atque æquum videri possit. Nam ipsa accusatio

[1] Ovid., *Metam.*, X, 667.

Jovi et superis admodum cordi fuit. Itaque, delectati, non solum ignis usum hominibus indulserunt, verum et novum munus, omnium maxime amabile et optabile (perpetuam nimirum juventam) hominibus donarunt; illi, gestientes et inepti, donum deorum asello imposuerunt. Inter redeundum autem laborabat asellus siti gravi et vehementi; quumque ad fontem quemdam pervenisset, serpens fonti custos additus eum a potu prohibuit, nisi illud, quodcumque esset quod in dorso portaret, pacisci vellet. Asellus miser conditionem accepit, atque hoc modo instauratio juventutis, in pretium haustus pusillæ aquæ, ab hominibus ad serpentes transmissa est. Verum Prometheus, a malitia suà non abscedens, atque hominibus, post præmium illud eorum frustratum, reconciliatus, animo vero erga Jovem exulcerato, dolos etiam ad sacrificium adhibere veritus non est. Atque duos aliquando tauros Jovi dicitur immolasse, ita tamen ut in alterius pelle carnes et adipem amborum incluserit, alteram pellem ossibus tantummodo suffarcinarit; atque deinde, religiosus scilicet et benignus, Jovi optionem concessit. Jupiter, vafritiem et malam fidem ejus detestatus, sed nactus occasionem ultionis, ludibrium illud tauri elegit, atque ad vindictam conversus, quum se insolentiam Promethei reprimere non posse animadverteret nisi hominum genus (quo opere ille immensum turgebat et efferebatur) afflixisset, Vulcano imperavit ut fœminam componeret pulchram et venustam, cui etiam dii singuli dotes suas impertierunt, quæ idcirco Pandora vocata est. Huic fœminæ inter manus vasculum elegans posuerunt, in quo omnia mala et ærumnas incluserant; subsidebat autem in imo vase Spes. Illa cum vasculo suo ad Prometheum primo se contulit, eum captans, si forte ille vas accipere vellet et aperire; quod ille cautus et astutus rejecit. Itaque ad Epimetheum Promethei fratrem (sed diversæ admodum indolis) spreta deflexit. Ille, nihil cunctatus, vas temere aperuit; quumque mala illa

omnigena evolare cerneret, sero sapiens, magna contentione et festinatione vasi operculum suum rursus indere conatus est, vix tamen ultimam et in fundo residentem Spem servare potuit. Postremo, Prometheo Jupiter plurima et gravia imputans, quod ignis olim furtum fecisset, quod Jovis majestatem in sacrificio illo doloso ludibrio habuisset, quod donum ejus adspernatus esset, novo etiam addito crimine, quod Palladem vitiare tentasset, eum in vincula conjecit, et ad perpetuos cruciatus damnavit. Erat enim jussu Jovis adductus ad montem Caucasum, atque ibi columnæ alligatus, ut nullo pacto se movere posset; aderat autem aquila, quæ jecur ejus interdiu rostro tundebat atque consumebat; noctu autem quantum comesum erat, renascebatur, ut nunquam doloris materia deficeret. Memorant tamen hoc supplicium aliquando finem habuisse: Hercules enim in poculo, quod a sole acceperat, navigato oceano, ad Caucasum pervenit, atque Prometheum liberavit, aquila sagittis confixa. Instituta autem sunt in honorem Promethei, apud nonnullos populos, lampadiferorum certamina, in quibus decurrentes accensas faces ferebant, quas si exstingui contigisset, victoriam sequentibus cedebant et se subducebant, atque is demum palmam accepit, qui primus facem accensam ad metam usque detulisset.

(2) Fabula contemplationes plurimas veras atque graves, et præ se fert, et premit. Nonnulla enim in ea jampridem recte notata, alia plane intacta sunt.

(3) Prometheus providentiam liquido et diserte significat. Atque, in rerum universitate, sola desumpta et delecta est ab antiquis hominis fabrica et constitutio, quæ providentiæ attribuatur tanquam opus proprium. Hujus rei non solum illud in causa esse videtur, quod hominis natura mentem suscipit, atque intellectum providentiæ sedem, atque durum quodammodo videtur et incredibile ex principiis brutis et surdis excitare et edu-

cere rationem et mentem, ut fere necessario concludatur providentia animæ humanæ indita esse, non sine exemplari, et intentione, et auctoramento providentiæ majoris; verum et hoc præcipue proponitur, quod homo veluti centrum mundi sit, quatenus ad causas finales, adeo ut, sublato e rebus homine, reliqua vagari sine proposito videantur et fluctuari, atque, quod aiunt, scopæ dissolutæ esse, nec finem petere. Omnia enim subserviunt homini, isque usum et fructum ex singulis elicit et capit. Etenim astrorum conversiones et periodi, et ad distinctiones temporum, et ad plagarum mundi distributionem faciunt. Et meteora ad præsagia tempestatum, et venti tum ad navigandum, tum ad molas, et machinas; et plantæ atque animalia cujuscumque generis, aut ad domicilia hominis et latebras, aut ad vestes, aut ad victum, aut ad medicinam, aut ad levandos labores, aut denique ad delectationem et solatium referuntur; adeo ut omnia prorsus non suam rem agere videantur, sed hominis. Neque temere additum est, in massa illa et plasmate, particulas ex diversis animantibus desumptas, atque cum luto illo temperatas et confusas fuisse; quia verissimum est, omnium rerum quas universum complectitur, hominem rem maxime compositam esse et decompositam, ut non immerito ab antiquis mundus minor vocatus sit. Quamvis enim verbi *microcosmi* elegantiam chemici nimis putide et ad litteram acceperint et detorserint, dum in homine omnem mineram, omne vegetabile, et reliqua, aut aliquid eis proportionatum, subesse volunt; manet tamen illud solidum et sanum quod diximus, corpus hominis omnium entium et maxime mixtum et maxime organicum reperiri, quo magis admirandas virtutes et facultates suscipit et nanciscitur: simplicium enim corporum vires paucæ sunt, licet certæ et rapidæ, quia minime per mixturam refractæ, et comminutæ, et libratæ existunt; virtutis autem copia et ex-

cellentia in mixtura et compositione habitat. Atque nihilominus homo in originibus suis videtur esse res inermis et nuda, et tarda in juvamentum sui, denique quæ plurimis rebus indigeat. Itaque festinavit Prometheus ad inventionem ignis, qui omnibus fere humanis necessitatibus et usibus suppeditat et ministrat levamenta et auxilia; ut, si forma formarum anima, si instrumentum instrumentorum manus, etiam auxilium auxiliorum sive opis opum ignis dici mereatur: hinc enim operationes quamplurimæ; hinc artes mechanicæ; hinc scientiæ ipsæ infinitis modis adjuvantur. Modus autem furti ignis apte describitur, atque ex natura rei. Is fuisse perhibetur per virgam ex ferula ad currum solis admotam. Ferula enim ad percussionem et plagas adhibetur, ut luculenter significetur, ignis generationem per corporum violentas percussiones et collisiones fieri, ex quibus attenuantur materiæ, et in motu ponuntur, et ad calorem cœlestium suscipiendum præparantur, ignemque, veluti ex curru solis, modis clandestinis, ac quasi furtim decerpunt et rapiunt.

(4) Sequitur parabolæ pars insignis. Homines, loco gratulationis et gratiarum actionis, ad indignationem et expostulationem versos esse, atque accusationem et Promethei et ignis apud Jovem instituisse; eamque rem Jovi acceptissimam fuisse, adeo ut hominum commoda ob hoc nova munificentia cumulaverit. Quorsum enim ista criminis ingrati erga auctorem suum animi (quod vitium omnia fere complectitur) approbatio et remuneratio? Res alio spectare videtur. Hoc enim vult allegoria: incusationem et naturæ suæ, et artis, per homines factam, ex optimo mentis statu proficisci, atque in bonum cedere; contrarium, diis invisum et infaustum esse. Qui enim naturam humanam vel artes receptas in immensum extollunt, et effusi sunt in admirationem earum rerum quas habent et possident, et scientias quas profitentur

aut colunt perfectas prorsus censeri volunt, illi primo adversus divinam naturam minus reverentes sunt, cujus perfectioni sua fere æquiparant; deinde iidem erga homines magis sunt infructuosi, quum se ad fastigium rerum jam pervenisse putent, et tanquam perfuncti non quærant. Contra qui naturam et artes deferunt et accusant, et querimoniarum pleni sunt, illi vere et magis modestum animi sensum retinent, et perpetuo ad novam industriam, et nova inventa exstimulantur. Quo mihi magis mirari libet hominum inscitiam et malum genium, qui, paucorum arrogantiæ servuli, istam peripateticorum philosophiam, portionem Græcæ sapientiæ, nec eam magnam, in tanta veneratione habent, ut omnem ejus incusationem non solum inutilem, sed suspectam et fere periculosam reddiderint. Atque magis probandus est et Empedocles, qui tanquam furens, et Democritus, qui magna cum verecundia, queruntur, omnia abstrusa esse, nihil nos scire, nil cernere, veritatem in profundis puteis immersam, veris falsa miris modis adjuncta atque intorta esse (nam Academia nova modum prorsus excessit), quam Aristotelis schola fidens et pronuntiatrix. Itaque monendi sunt homines, delationem naturæ et artis diis cordi esse, et novas eleemosynas et donaria a divina benignitate impetrare; et incusationem Promethei, licet auctoris et magistri, eamque acrem et vehementem, magis sanam et utilem, quam gratulationem effusam, esse; denique opinionem copiæ inter maximas causas inopiæ reponi.

(5) Quod vero attinet ad doni genus, quod homines in præmium accusationis dicuntur accepisse (florem juventutis videlicet non deciduum), ejusmodi est, ut videantur antiqui de modis et medicinis ad senectutis retardationem et vitæ prolongationem facientibus non desperasse; sed illa utique numerasse potius inter ea quæ per hominum inertiam et incuriam, licet semel accepta,

periere, aut frustrata sunt, quam inter ea quæ plane negata et nunquam concessa fuerint. Significant enim et innuunt, ex ignis vero usu, atque ex artis erroribus bene et strenue accusatis et convictis, munificentiam divinam ad hujusmodi dona hominibus non defuisse; ipsos sibi deesse, quum hoc deorum munus asello imposuerint lento et tardigrado: ea videtur esse experientia, res stupida et plena moræ, ex cujus gradu tardo et testudineo antiqua illa querimonia de vita brevi et arte longa nata est. Atque certe nos in ea sumus opinione, facultates illas duas, dogmaticam et empiricam, adhuc non bene conjunctas et copulatas fuisse, sed nova deorum munera aut philosophiis abstractis, tanquam levi volucri, aut lentæ et tardæ experientiæ, tanquam asello, imposita esse; in quo tamen de asello illo non male ominandum est, nisi interveniat illud accidens viæ et sitis. Existimamus enim, si quis experientiæ, veluti certa lege et methodo, constanter militet, neque inter viam experimenta quæ vel ad lucrum faciunt vel ad ostentationem hauriendi siti corripiatur, adeo ut ad ea comparanda onus suum deponat et distrahat, eum munificentiæ divinæ auctæ et novæ bajulum non inutilem fore. Quod vero donum illud ad serpentes transierit, ea videtur adjectio ad fabulam ornatus fere gratia: nisi forte illud inseruerint, ut homines pudeat, se, cum igne illo suo et tot artibus, ea in se transferre non posse, quæ natura ipsa compluribus aliis animalibus largita est. Etiam illa subita hominum cum Prometheo reconciliatio, postquam spe sua decidissent, monitum habet utile et prudens: notat enim hominum levitatem et temeritatem in experimentis novis. Ea enim si statim non succedant et ad vota respondeant, præpropera festinatione homines incepta deserunt, et præcipites ad vetera recurrunt, iis que reconciliantur.

(6) Descripto statu hominis quoad artes et intellectua-

lia, parabola transit ad religionem: culturam enim artium cultus divinorum comitatus est; quem statim hypocrisis occupavit et polluit. Itaque sub duplici illo sacrificio eleganter repræsentatur persona vere religiosi et hypocritæ. Alteri enim inest adeps, Dei nimirum portio, ob inflammationem et suffitum, per quod affectus et zelus ad gloriam Dei incensus atque alta petens significatur; insunt viscera charitatis, insunt carnes bonæ et utiles. In altero nihil præter ossa arida et nuda reperiuntur, quæ nihilominus pellem farciunt, et hostiam pulcherrimam et magnificam imitantur; per quæ recte notantur externi et inanes ritus, et cæremoniæ jejunæ, quibus homines cultum divinum onerant et inflant, res ad ostentationem potius compositæ, quam ad pietatem facientes. Neque satis est hominibus hujusmodi ludibria Deo offerre, nisi ea etiam illi imponant et imputent, ac si ipse illa elegerit et præscripserit. Certe propheta sub Dei persona de hac optione expostulat: *Num tandem hoc est illud jejunium quod elegi, ut homo animam suam in diem unum affligat, et caput instar junci demittat?*

(7) Post statum religionis, parabola se vertit ad mores et humanæ vitæ conditiones. Atque pervulgatum est illud, et tamen recte positum, per Pandoram significari voluptatem et libidinem, quæ post vitæ civilis artes, et cultum, et luxum, veluti ex dono ignis, et ipsa incensa est. Itaque Vulcano, qui similiter ignem repræsentat, opificium voluptatis deputatur. Ab illa autem infinita mala et in animos, et in corpora, et fortunas hominum una cum sera pœnitentia fluxerunt; neque tantum in status singulorum, verum etiam in regna et respublicas. Ab eodem enim fonte bella, et tumultus, et tyrannides ortum traxere. Verum operæ pretium est animadvertere, quam belle et eleganter fabula duas humanæ vitæ conditiones et veluti tabulas sive exempla, sub personis Promethei

et Epimethei, depinxerit. Qui enim sectam Epimethei sequuntur, illi improvidi, neque in longum consulentes, quæ in præsentia suavia sunt, prima habent, atque multis sane propter hoc angustiis, et difficultatibus, et calamitatibus premuntur, et perpetuo fere cum illis conflictantur; interim tamen genium suum placant, atque insuper, ob rerum imperitiam, multas inanes spes intra animum volvunt, quibus tamen, veluti suavibus insomniis, se delectant atque miserias vitæ suæ condiunt. Promethei autem schola, homines nimirum prudentes, et in futurum prospicientes, multa scilicet mala et infortunia caute submovent et rejiciunt; verum cum hoc bono illud conjunctum est, ut multis voluptatibus et varia rerum jucunditate se privent, et genium suum fraudent, atque, quod multo pejus est, curis, et sollicitudine, et timoribus intestinis se crucient et conficiant: alligati enim necessitatis columnæ, innumeris cogitationibus (quæ, quia volucres admodum sunt, per aquilam significantur), iisque pungentibus, et jecur mordentibus, et corrodentibus vexantur; nisi forte aliquando, veluti noctu, exiguam quampiam animi remissionem et quietem nanciscantur, ita tamen ut statim subinde redeant novæ anxietates et formidines. Itaque paucis admodum utriusque sortis beneficium contigit, ut providentiæ commoda retinuerint, sollicitudinis et perturbationis malis se liberarint; neque id quisquam assequi potest, nisi per Herculem, id est, fortitudinem et animi constantiam, quæ in omnem eventum parata, et cuicumque sorti æqua, prospicit sine metu, fruitur sine fastidio, et tolerat sine impatientia. Atque illud notatu dignum est, virtutem hanc Prometheo non innatam, sed adventitiam fuisse, atque ex ope aliena: nulla enim ingenita et naturalis fortitudo tantæ rei par esse possit. Sed hæc virtus ab ultimo oceano, atque a sole accepta et advecta est: præstatur enim a sapientia, tanquam a sole, et a meditatione inconstantiæ ac

veluti undarum humanæ vitæ, tanquam a navigatione oceani; quæ duo Virgilius bene conjunxit:

> Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
> Quique metus omnes et inexorabile fatum
> Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari [1]!

Elegantissime autem additur ad hominum animos consolandos et confirmandos heroēm istum ingentem in poculo sive urceo navigasse: ne forte naturæ suæ angustias et fragilitatem nimium pertimescant aut causentur, ac si hujusmodi fortitudinis et constantiæ capax omnino non esset; de quo ipso Seneca bene ominatus est quum dicat: *Magnum est habere simul fragilitatem hominis et securitatem Dei.*

(8) Sed jam retrocedendum est ad illud quod consulto præterivimus, ne ea quæ inter se connexa sunt abrumperemus: hoc est, de novissimo illo Promethei crimine, quod pudicitiam Minervæ sollicitasset. Nam et ob hoc delictum gravissimum certe et maximum, illam pœnam laniationis viscerum subiit. Illud non aliud esse videtur, quam quod homines artibus et scientia multa inflati, etiam sapientiam divinam sensibus et rationi subjicere sæpius tentent; ex quo certissime sequitur mentis laceratio et stimulatio perpetua et irrequieta. Itaque mente sobria et submissa distinguenda sunt humana et divina, atque oracula sensus et fidei; nisi forte et religio hæretica, et philosophia commentitia hominibus cordi sit.

(9) Restat ultimum illud de ludis Promethei cum tædis ardentibus. Hoc rursus ad artes et scientias pertinet, sicut ignis ille ad cujus memoriam et celebrationem hujusmodi ludi instituti sunt; atque continet in se monitum, idque prudentissimum: ut perfectio scientiarum a successione, non ab unius alicujus pernicitate aut facultate, exspectetur. Etenim qui ad cursum et contentionem velocissimi et va-

[1] *Georg.*, II, 490.

lidissimi sunt, ii ad facem suam accensam servandam fortasse minus sunt habiles, quum a cursu rapido, æque ac nimis tardo, periculum exstinctionis immineat. Isti autem luminum cursus et certamina jampridem intermissa videntur, quum scientiæ in primis quibusque auctoribus, Aristotele, Galeno, Euclide, Ptolemæo, maxime florere cernantur; atque successio nil magni effecerit aut fere tentaverit. Atque optandum esset, ut isti ludi in honorem Promethei sive humanæ naturæ instaurarentur, atque res certamen et æmulationem et bonam fortunam reciperet, neque ex unius cujuspiam face tremula atque agitata penderet. Itaque homines monendi sunt, ut se ipsi exsuscitent, et vires atque etiam vices suas experiantur, neque in paucorum hominum animulis et cerebellis omnia ponant.

(10) Hæc sunt illa quæ in fabula ista vulgari et decantata nobis adumbrari videntur. Neque tamen inficiamur, illi subesse haud pauca, quæ ad Christianæ fidei mysteria miro consensu innuant; ante omnia navigatio illa Herculis in urceo ad liberandum Prometheum, imaginem Dei Verbi, in carne, tanquam fragili vasculo, ad redemptionem generis humani properantis, præ se ferre videtur. Verum nos omnem in hoc genere licentiam nobis ipsi interdicimus, ne forte igne extraneo ad altare Domini utamur.

XXVII. *Icarus volans ; item Scylla et Charybdis, sive Via media.*

(1) Mediocritas, sive via media, in moralibus, laudatissima est; in intellectualibus, minus celebrata, sed non minus utilis et bona; in politicis tantum, suspecta, et cum judicio adhibenda. Morum autem mediocritates per viam Icaro præscriptam, intellectualium autem per viam inter Scyllam et Charybdim, ob difficultatem et periculum decantatam, ab antiquis notantur. Icaro præcepit pater, quum mare esset prætervolandum, ut viam

aut nimis sublimem, aut nimis humilem caveret. Quum enim alæ cera essent conglutinatæ, periculum erat, si altius efferretur, ne cera ex solis ardore liquefieret; sin ad vaporem maris propius se submitteret, ne ab humore cera minus tenax efficeretur. Ille vero ausu juvenili in celsiora contendit, atque in præceps lapsus est.

(2) Parabola facilis et vulgata est. Virtutis enim via inter excessum et defectum recto tramite aperitur. Neque mirum erat si Icarum, juvenili alacritate gestientem, excessus perdiderit. Excessus enim fere, juvenum, defectus, senum, vitia esse solent. Ex semitis tamen malis et nocivis elegit Icarus (si plane pereundum erat) meliorem. Defectus enim recte æstimantur excessibus praviores: quandoquidem excessui nonnihil magnanimitatis subsit, et cognationis cum cœlo, ad instar volucris; defectus vero humi serpat, instar reptilis. Præclare Heraclitus: *Lumen siccum, optima anima*: nam si ex humo humorem contrahat anima, prorsus deprimitur et degenerat; interim tamen modus adhibendus est, ut ab illa siccitate laudata lumen reddatur subtilius, non corripiatur incendium. Atque hæc cuivis fere nota sunt.

(3) At via illa in intellectualibus inter Scyllam et Charybdim certe et peritiam navigandi et felicitatem desiderat. Si enim in Scyllam incidant naves, illiduntur cautibus; si in Charybdim, absorbentur. Cujus parabolæ ea videtur esse vis (quam nos breviter perstringemus, tametsi infinitam trahat contemplationem), ut in omni doctrina et scientia, earumque regulis et axiomatibus, modus teneatur inter distinctionum scopulos, et universalium voragines. Hæc enim duo naufragiis ingeniorum et artium famosa sunt.

XXVIII. *Sphinx, sive Scientia.*

(1) Traditur Sphinx fuisse monstrum specie multiforme; facie et voce virginis, pennis volucris, unguibus gryphi. Jugum autem montis in agro Thebano tenebat, et

vias obsidebat. Mos autem ei erat viatores ex insidiis invadere ac comprehendere; quibus in potestatem redactis, ænigmata quædam obscura et perplexa proponebat, quæ a Musis præbita et accepta putabantur. Ea si solvere et interpretari miseri captivi non possent, hæsitantes, et confusos in illis, magna sævitia dilaniabat. Hæc calamitas quum diu grassaretur, præmium propositum est a Thebanis, ipsum Thebarum imperium, viro qui Sphingis ænigmata explicare possit (neque enim alia superandæ illius ratio erat). Tanto pretio excitatus Œdipus, vir acer et prudens, sed pedibus læsis et perforatis, conditionem accepit, et experiri statuit. Postquam autem fidens animi et alacer se coram Sphinge stitisset, illa ab eo quæsivit quale tandem illud animal esset, quod primo quadrupes natum, postea bipes factum esset, deinde tripes, ad extremum rursus quadrupes. Ille præsenti animo respondit, illud in hominem competere, qui sub ipsum partum et infantiam quadrupes provolvitur et vix repere tentat; nec ita multo post erectus et bipes incedit; in senectute autem baculo innititur, et se sustentat, ut tanquam tripes videatur; extrema autem ætate, decrepitus senex, labantibus nervis, quadrupes decumbit, et lecto affigitur. Itaque vero responso victoriam adeptus, Sphingem interemit: cujus corpus asello impositum veluti in triumpho ducebatur; ipse autem ex pactis rex Thebanorum creatus est.

(2) Fabula elegans, nec minus prudens est; atque videtur conficta de scientia, præsertim conjuncta practicæ: siquidem scientia non absurde monstrum dici possit, quum ignorantibus et imperitis prorsus admirationi sit. Figura autem specie multiformis est, ob immensam varietatem subjecti in qua scientia versatur; vultus et vox affingitur muliebris, ob gratiam et loquacitatem; adduntur alæ, quia scientiæ et earum inventa momento discurrunt et volant, quum communicatio scientiæ sit in-

star luminis de lumine, quod affatim incenditur. Elegantissime autem attribuuntur ungues acuti et adunci, quia scientiæ axiomata et argumenta penetrant mentem, eamque prehendunt et tenent, ut movere et elabi non possit; quod et sanctus philosophus notavit: *Verba sapientum* (inquit) *sunt tanquam aculei, et veluti clavi in altum defixi.* Omnis autem scientia collocata videtur in arduis et editis montium. Nam res sublimis merito putatur et excelsa, et ignorantiam tanquam ex superiore loco despiciens, atque etiam late et undequaque speculatur et prospicit, ut in verticibus montium fieri solet. Vias autem obsidere fingitur scientia, quia ubique, in itinere isto sive peregrinatione vitæ humanæ, materia et occasio contemplationis se ingerit et occurrit. Proponit autem Sphinx quæstiones et ænigmata mortalibus varia et difficilia, quæ accepit a Musis. Ea tamen, quamdiu apud Musas manent, sævitia fortasse carent: donec enim nullus alius finis meditationis et disquisitionis sit præter ipsum scire, intellectus non premitur, nec in arcto ponitur, sed vagatur et exspatiatur, atque in ipsa dubitatione et varietate nonnullam jucunditatem et delectationem sentit; sed postquam a Musis hujusmodi ænigmata ad Sphingem transmissa sunt, id est, ad practicam, ut instet et urgeat actio, et electio, et decretum, tum demum ænigmata molesta et sæva esse incipiunt, et, nisi solvantur et expediantur, animos hominum miris modis torquent et vexant, et in omnes partes distrahunt et plane lacerant. Proinde in ænigmatibus Sphingis duplex semper proponitur conditio: non solventi, mentis laceratio; solventi, imperium. Qui enim rem callet, is fine suo potitur, atque omnis artifex operi suo imperat.

(3) Ænigmatum autem Sphingis duo in universum sunt genera, ænigmata de natura rerum, atque ænigmata de natura hominis; atque similiter in præmium solutionis sequuntur duo imperia, imperium in naturam, et

imperium in homines: veræ enim philosophiæ naturalis finis proprius et ultimus est imperium in res naturales, corpora, medicinas, mechanica, alia infinita; licet schola, oblatis contenta, et sermonibus tumefacta, res et opera negligat et fere projiciat. Verum ænigma illud Œdipodi propositum, ex quo ille imperium Thebanum adeptus est, pertinebat ad naturam hominis: quisquis enim naturam hominis prorsus introspexit, ille faber fere fortunæ suæ esse potest, et ad imperandum natus est. Id quod de Romanis artibus bene pronuntiatum est:

> Tu regere imperio populos, Romane, memento;
> Hæ tibi erunt artes [1].

Itaque apposite illud, quod Augustus Cæsar signo Sphingis, sive de industria, sive fortuito usus est: ille enim (si quis unquam) in politica excelluit, et in vitæ suæ curriculo plurima nova ænigmata de natura hominis felicissime solvit, quæ nisi dexter et paratus solvisset, multoties non procul ab imminente pernicie et exitio abfuisset. Atque additur in fabula, Sphingis devictæ corpus in asellum impositum fuisse: elegantissime certe, quum nihil sit tam acutum et abstrusum, quin, postquam plane intellectum et deinceps pervulgatum sit, etiam tardo imponi possit. Neque illud prætermittendum, debellatam esse Sphingem a viro pedibus clavato: etenim nimis cito pede et celeri gradu ad ænigmata Sphingis homines properare solent; unde fit, ut (prævalente Sphinge) potius per disputationes ingenia et animos lacerent, quam per opera et effectus imperent.

XXIX. *Proserpina, sive Spiritus.*

(1) Narrant Plutonem, postquam regnum inferorum ex partitione illa memorabili accepisset, de nuptiis alicujus e superis desperasse, si eas per colloquia, aut modos suaves tentaret; ut ad raptum consilia sua dirigere

[1] VIRG., *Æn.*, VI, 851.

ei fuerit necesse. Itaque captata opportunitate Proserpinam Cereris filiam, virginem pulcherrimam, dum flores Narcissi in Siciliæ pratis colligeret, subito incursu rapuit, atque quadrigis secum ad subterranea adsportavit; ei magna reverentia præbita est, ut et domina Ditis vocata sit. Ceres autem, ejus mater, quum filia sibi unice dilecta nusquam comparuisset, supra modum mœsta et anxia, tædam accensam ipsa manu præ se ferens, universum orbis terrarum ambitum peragravit, ut filiam investigaret et recuperaret. Id quum frustra fuisset, accepto forte indicio quod ad inferos devecta esset, multis lacrymis et lamentationibus Jovem fatigavit, ut illa ei restitueretur. Atque tandem pervicit ut, si illa nihil ex iis quæ apud inferos essent degustasset, tum eam abducere liceret. Ea conditio matris desiderio adversa fuit: Proserpina enim grana tria ex malo granato gustasse comperta est. Neque idcirco Ceres destitit, quin preces et ploratus de integro resumeret. Postremo itaque ei indultum est, ut Proserpina, dispertitis temporibus et alternis vicibus, sex menses cum marito, alteris[1] sex cum matre esset. Hanc Proserpinam postea Theseus et Pirithous eximia audacia thalamo Ditis deducere tentarunt. Quum autem in itinere super saxo apud inferos defessi consedissent, eis resurgere minime licuit, sed æternum sedebant. Proserpina itaque inferorum regina mansit; in cujus honorem etiam additum est privilegium magnum: quum enim ab inferis revocare gradum illis qui eo descendissent fas non esset, adscripta est huic legi exceptio singularis: ut, si quis ramum aureum in donum Proserpinæ attulisset, ei ob hoc ire et redire liceret. Is ramus unicus erat in ingenti et opaco luco; neque stirps erat, sed visci instar in aliena arbore frondebat, atque avulso illo alter non deficiebat.

(2) Fabula ad naturam pertinere videtur, atque vim et

[1] *Alteris*. Sic ed. princeps. Scrib. tamen *alteros*, quum supra sit *sex menses*.

copiam illam in subterraneis divitem et frugiferam, ex qua hæc nostra pullulant, et in quam rursus solvuntur et redeunt, perscrutari. Per Proserpinam antiqui significarunt spiritum illum æthereum, qui sub terra (per Plutonem repræsentata) clauditur et detinetur, a superiore globo divulsus, quod non male expressit ille:

> Sive recens tellus, seductaque nuper ab alto
> Æthere, cognati retinebat semina cœli [1].

Ille spiritus raptus a terra fingitur, quia minime cohibetur ubi tempus et moram habet ad evolandum, sed subita confractione et comminutione tantum compingitur et figitur, perinde ac si quis aërem aquæ commiscere tentet; quod nullo modo efficere possit, nisi per agitationem celerem et rapidam: hac enim ratione videmus illa corpora conjungi in spuma, aëre tanquam rapto ab aqua. Neque ineleganter additur, Proserpinam flores Narcissi in vallibus colligentem raptam fuisse, quia Narcissus a torpore sive stupore nomen sumit; atque tum demum spiritus ad raptum materiæ terrestris magis præparatus est et opportunus, quum coagulari incipit, ac veluti torporem colligere. Recte autem tribuitur honor ille Proserpinæ, qualis nulli uxori deorum, ut Ditis domina sit, quia ille spiritus plane omnia in illis regionibus administrat, stupido et quasi ignaro Plutone. Hunc autem spiritum æther ac vis cœlestium (per Cererem adumbrata) infinita sedulitate elicere atque sibi restituere contendit. Fax autem illa ætheris, sive tæda ardens in manu Cereris, proculdubio solem denotat, quia circa terræ ambitum luminis officio fungitur, atque maximi omnium esset ad Proserpinam recuperandam momenti, si omnino hoc fieri posset. Illa tamen hæret, et manet; cujus ratio sequitur accurate et excellenter proposita in pactis illis Jovis et Cereris. Primum enim, certissimum

[1] Ovid., *Metam.*, I, 80.

est, duos esse modos spiritus in materia solida et terrestri cohibendi : alterum per constipationem sive obstructionem, qui est mera incarceratio et violentia ; alterum per ministrationem proportionati alimenti, atque id fit sponte et libenter. Postquam enim spiritus inclusus depascere incepit atque se alere, evolare protinus non festinat, sed veluti in terra sua figitur : atque hæc est degustatio Proserpinæ ex malo granato; quæ si non fuisset, jampridem a Cerere, cum face illa sua orbem terrarum peragrante, abducta fuisset. Spiritus enim qui subest metallis et mineralibus, compingitur fortasse præcipue per massæ soliditatem; qui autem in plantis est et animantibus, in corpore poroso habitat, et aperta effugia habet, nisi per illum modum degustationis libenter detineretur. Secundum autem pactum, de semestri consuetudine, non aliud est quam elegans descriptio dispertitionis anni; quum spiritus ille per terram perfusus, quoad res vegetabiles, mensibus æstatis apud superiora degat, atque mensibus hiemis ad subterranea redeat. Quod vero attinet ad conatum illum Thesei et Pirithoi abducendæ Proserpinæ, id eo spectat, quod sæpius fiat ut spiritus subtiliores qui ad terram in multis corporibus descendunt, neutiquam illud efficiant ut spiritum subterraneum exsugant, et secum uniant, et evehant; sed contra ipsi coagulentur, neque amplius resurgant, ut Proserpina per eos aucta incolis et imperio sit.

(3) De virga autem illa aurea, vix videmur sustinere posse impetum chemistarum, si in nos hac ex parte irruant; quum illi ab eodem lapide suo, et auri montes, et restitutionem corporum naturalium, veluti a portis inferorum, promittant. Verum de chemica, atque lapidis illius procis perpetuis, certo scimus theoricam eorum esse sine fundamento; suspicamur etiam practicam esse sine certo pignore. Itaque missis illis, de ista postrema parabolæ parte hæc nostra sententia est. Nobis certe compertum

est ex compluribus antiquorum figuris, eos conservationem atque instaurationem quadamtenus corporum naturalium pro re desperata non habuisse, sed potius pro re abstrusa et quasi avia. Atque idem sentire hoc etiam loco videntur, quum virgulam istam inter infinita virgulta ingentis et densissimæ sylvæ collocarunt. Auream autem finxere, quia aurum durationis tessera est; insitivam, quia ab arte hujusmodi effectus sperandus est, non ab aliqua medicina, aut modo simplici aut naturali.

XXX. *Metis, sive Consilium* [1].

(1) Narrant poëtæ antiqui Jovem cepisse in uxorem Metin, cujus nomen non obscure consilium significat; eam autem ex illo gravidam factam fuisse; quod quum ille sensisset, partum ejus nullo modo exspectasse, sed utique eam devorasse, unde et ipse prægnans factus sit; puerpuerium autem mirum fuisse: nam ex capite sive cerebro Palladem armatam peperisse.

(2) Hujus fabulæ monstrosæ et primo auditu insulsissimæ sensus arcanum imperii continere videtur, qua arte scilicet reges se versus consilia sua gerere soleant, ut auctoritas et majestas eorum non solum illibata conservetur, verum apud populum augeatur et extollatur. Nam reges se cum consiliis suis vinculo veluti nuptiali copulare et conjungere, et de rebus maximis cum eis deliberare, recto et prudente instituto consueverunt; idque majestatem eorum neutiquam imminuere haud abs re judicant; verum, quum res jam ad decretum spectat, quod instar partus est, consilii partes non ultra tendere sinunt, ne acta ex consilii arbitrio pendere videantur. Verum, tum demum reges (nisi hujusmodi res sit ut invidiam a se derivare cupiant) quicquid a consilio elabo-

[1] Fabula hæc jam affertur inter *Sermones fideles*, in sermone XX, *De Consilio*. (Vide supra, p. 272, § 2.)

ratum et veluti in utero efformatum est, in se transferre consueverunt, ut decretum et exsecutio (quæ, quia cum potestate procedit et necessitatem infert, eleganter sub figura Palladis armatæ involvitur) ab ipsis emanare videatur. Neque satis est ut hoc ab auctoritate regum et eorum voluntate soluta, et libera, et non obnoxia, profectum videatur; nisi etiam hoc sibi reges sumant, ut ex capite eorum, id est, ex judicio et prudentia propria, decreta nata existimentur.

XXXI. *Sirenes, sive Voluptas.*

(1) Fabula de Sirenibus ad perniciosas illecebras voluptatis recte, sed sensu vulgatissimo, transfertur. Nobis autem videtur sapientia veterum, tanquam uvæ male calcatæ; ex quibus licet nonnihil exprimitur, tamen potissima quæque resident et prætermittuntur. Sirenes Acheloi et Terpsichores, unius ex Musis, filiæ fuisse narrantur: eæ primis temporibus alatæ erant; sed inito temere cum Musis certamine victæ, alis mulctatæ sunt. Ex pennis autem evulsis Musæ coronas sibi fecerunt, adeo ut ab eo tempore Musæ cum capitibus alatis procederent, præter unam Sirenum matrem. Mora autem Sirenum erat in insulis quibusdam amœnis; illæ vero e specula naves adventantes quum conspicerent, cantu navigantes primo detinebant, deinde alliciebant; exceptos autem necabant. Neque simplex erat cantilena, sed singulos modis maxime naturæ eorum convenientibus captabant. Tanta autem pestis erat, ut insulæ Sirenum etiam longe intuentibus alberent ex ossibus cadaverum inhumatorum. Huic malo remedium repertum est genere et modo duplex, alterum ab Ulysse, alterum ab Orpheo: Ulysses sociis omnino aures cera obturari jussit; ipse, quum experimentum rei facere vellet, periculum autem depellere, se ad malum navis alligari voluit, interminatus ne quis eum, licet rogatus, solveret; Orpheus vero,

missis hujusmodi vinclis, clara voce deorum laudes cantans ad lyram, voces Sirenum retudit, et extra omne periculum fuit.

(2) Fabula ad mores pertinet, atque minime obscura sane, nec tamen inelegans parabola videtur. Voluptates ex copia rerum ac affluentia, atque ex hilaritate sive exsultatione animi proveniunt. Illæ olim primis ipsis illecebris subito, et tanquam alatæ, mortales rapere solebant; doctrina autem et eruditio hoc saltem effecit, ut animus humanus se nonnihil cohibeat, et exitum rei secum perpendat: itaque alas voluptatibus detraxit. Hoc autem in Musarum decus et honorem egregium cessit. Postquam enim philosophiam contemptum voluptatum inducere posse nonnullorum exemplo patuit, statim res sublimis visa est, quæ animam veluti humo affixam attollat et evehat, et hominum cogitationes (quæ in capite vigent) pennatas et veluti æthereas faciat. Sola Sirenum mater pedestris, et sine alis mansit; ea proculdubio nil aliud est quam doctrinæ leves et ad jucunditatem inventæ et adhibitæ; quales videntur Petronio illi in pretio fuisse, qui postquam sententiam mortis accepisset, in ipsis atriis mortis delicias quæsivit, quumque etiam litteras in solatium adhibere vellet, nil (inquit Tacitus) legit eorum quæ ad constantiam faciunt, sed leves versus. Ex hoc genere est illud:

> Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,
> Rumoresque senum severiorum
> Omnes unius æstimemus assis [1].

Et illud:

> Jura senes norint, et quid sit fasque nefasque
> Inquirant tristes, legumque examina servent [2].

Hujusmodi enim doctrinæ alas Musarum coronis rursus detrahere, et Sirenibus restituere velle videntur. Habitare

[1] Catull., Carmen V, v. 1 seqq.
[2] Ovid., *Metam.*, IX, 550.

autem perhibentur Sirenes in insulis, quia voluptates fere secessus quærunt, atque hominum cœtus sæpe vitant. Sirenum autem cantus omnibus decantatus est, ejusque pernicies et artificium varium : itaque interprete hæc non egent. Illud magis acutum de ossibus veluti clivis albentibus e longinquo visis: ex quo illud significatur, exempla calamitatum, licet clara et conspicua, contra voluptatum corruptelas non multum proficere.

(3) Restat de remediis parabola, non abstrusa ea quidem, sed tamen prudens et nobilis. Proponuntur enim mali tam callidi, et tam violenti remedia tria : duo a philosophia; tertium a religione. Atque primus effugii modus est, ut quis principiis obstet, atque omnes occasiones, quæ animum tentare et sollicitare possint, sedulo devitet: id quod obturatio illa aurium denotat; atque hoc remedium ad animos mediocres et plebeios necessario adhibetur, tanquam ad comites Ulyssis. Animi autem celsiores etiam versari inter medias voluptates possunt, si decreti constantia se muniant; quin et per hoc, virtutis suæ experimentum magis exquisitum capere gaudent; etiam voluptatum ineptias et insanias perdiscunt, potius contemplantes quam obsequentes : quod et Salomon de se professus est, quum enumerationem voluptatum quibus diffluebat ea sententia claudat : *Sapientia quoque perseveravit mecum.* Itaque hujusmodi heroës inter maximas voluptatum illecebras se immobiles præstare, atque in ipsis earum præcipitiis se sustinere queant, tantum, ad Ulyssis exemplum, interdictis perniciosis suorum consiliis et obsequiis, quæ animum maxime omnium labefactare et solvere possint. Præstantissimum autem in omni genere est remedium Orphei, qui laudes deorum cantans et reboans, Sirenum voces confudit et submovit : meditationes enim rerum divinarum voluptates sensus, non tantum potestate, sed etiam suavitate, superant.

MEDITATIONES SACRÆ.

serto, quæ laniarent impuberes; Petrus Ananiam sacrilegum hypocritam morte, Paulus Elymam magum cæcitate percussit; sed nihil hujusmodi fecit Jesus. Descendit super eum Spiritus in forma columbæ, de quo dixit: *Nescitis cujus spiritus sitis*. Spiritus Jesu spiritus columbinus: fuerunt illi servi Dei tanquam boves Dei triturantes granum, et conculcantes paleam; sed Jesus agnus Dei sine ira et judiciis. Omnia ejus miracula circa corpus humanum, et doctrina ejus circa animam humanam. Indiget corpus hominis alimento, defensione ab externis, et cura. Ille multitudinem piscium in retibus congregavit, ut uberiorem victum hominibus præberet; ille alimentum aquæ in dignius alimentum vini ad exhilarandum cor hominis convertit; ille ficum, quod officio suo ad quod destinatum fuit, ad cibum hominis videlicet, non fungeretur, arefieri jussit; ille penuriam piscium et panum ad alendum exercitum populi dilatavit; ille ventos, quod navigantibus minarentur, corripuit; ille claudis motum, cæcis lumen, mutis sermonem, languidis sanitatem, leprosis carnem mundam, dæmoniacis animum integrum, mortuis vitam restituit. Nullum miraculum judicii, omnia beneficentiæ, et circa corpus humanum: nam circa divitias non est dignatus edere miracula, nisi hoc unicum, ut tributum daretur Cæsari.

III. De columbina innocentia et serpentina prudentia.

Non accipit stultus verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus [1].

Judicio hominis depravato et corrupto, omnis quæ adhibetur eruditio et persuasio irrita est, et despectui, quæ non ducit exordium a detectione et repræsentatione malæ complexionis animi sanandi; quemadmodum inutiliter adhibetur medicina non pertentato vulnere. Nam homines

[1] *Proverb.*, cap. 18, v. 2.

malitiosi, qui nihil sani cogitant, præoccupant hoc sibi, ut putent bonitatem ex simplicitate morum, ac inscitia quadam, et imperitia rerum humanarum gigni. Quare, nisi perspexerint, ea quæ versantur in corde suo, id est, penitissimas latebras malitiæ suæ, perlustratas esse ei qui suasum molitur, deridiculo habent verba prudentiæ; itaque, ei qui ad bonitatem adspirat (non solitariam et particularem, sed seminalem et genitivam, quæ alios trahat), debent esse omnino nota quæ ille vocat *profunda Satanæ;* ut loquatur cum auctoritate et insinuatione vera. Hinc est illud, *Omnia probate, quod bonum est tenete;* inducens electionem judiciosam ex generali minatione. Ex eodem fonte est illud : *Estote prudentes sicut serpentes, innocentes sicut columbæ.* Non est dens serpentis, nec venenum, nec aculeus, quæ non probata debeant esse; nec pollutionem quis timeat : nam et sol ingreditur latrinas, nec inquinatur; nec quis se Deum tentare credat : nam ex præcepto est, et sufficiens est Deus ut vos immaculatos custodiat.

IV. De exaltatione charitatis.

Si gavisus sum ad ruinam ejus qui oderat me, et exaltavi quod invenisset eum malum [1].

Detestatio Job : amicos redamare, est charitas publicanorum ex fœdere utilitatis; versus inimicos autem bene animatos esse, est ex apicibus juris christiani, et imitatio divinitatis. Rursus tamen hujus charitatis complures sunt gradus. Quorum primus est inimicis resipiscentibus ignoscere; ac hujus quidem charitatis etiam apud generosas feras umbra quædam et imago reperitur : nam et leones in se submittentes et prosternentes non ulterius sævire perhibentur. Secundus gradus est inimicis ignoscere, licet sint duriores, et absque reconciliationum piaculis. Tertius gradus est non tantum veniam et gratiam inimicis

[1] Job., cap. 31, vs. 29.

largiri, sed etiam merita et beneficia in eos conferre. Sed habent hi gradus aut habere possunt nescio quid potius ex ostentatione, aut saltem animi magnitudine, quam ex charitate pura. Nam, quum quis virtutem ex se emanare et effluere sentit, fieri potest ut is efferatur, et potius virtutis suæ fructu, quam salute et bono proximi, delectetur. Sed, si aliunde malum aliquod inimicum tuum deprehendat, et tu in interioribus cellulis cordis graveris et angustieris, nec, quasi dies ultionis et vindictæ tuæ advenisset, læteris; hoc ego fastigium et exaltationem charitatis esse pono.

V. De mensura curarum.

Sufficit diei malitia sua [1].

Modus esse in curis humanis debet; alioqui et inutiles sunt, ut quæ animum opprimant et judicium confundant, et profanæ, ut quæ sapiant animum qui perpetuitatem quamdam in rebus mundanis sibi spondeat. Hodierni enim debemus esse ob brevitatem ævi, et non crastini, sed, ut ille ait, *carpentes diem:* erunt enim futura præsentia vice sua; quare sufficit sollicitudo præsentium. Neque tamen curæ moderatæ, sive sint œconomicæ, sive publicæ, sive rerum mandatarum, notantur. Sed hic duplex est excessus. Primus, quum curarum series in longitudinem nimiam et tempora remotiora extendimus, ac si providentiam divinam apparatu nostro ligare possemus; quod semper etiam apud ethnicos infaustum et insolens fuit: fere enim qui fortunæ multum tribuerunt, et ad occasiones præsentes alacres et præsto fuerunt, felicitate magna usi sunt; qui autem, altum sapientes, omnia curata et meditata habere confisi sunt, infortunia subierunt. Secundus excessus est quum in curis immoramur diutius quam opus est ad justam deliberationem et ad decretum

[1] Matth., c. 6, vs. 34.

faciendum : quis enim nostrum est qui tantum curet quantum sufficit ut se explicet, vel sese explicare non posse judicet, et non eadem sæpe retractet, et in eodem cogitationum circuitu inutiliter hæreat, et denique evanescat? Quod genus curarum et divinis et humanis rationibus adversissimum est.

VI. De spe terrestri.

Melior est oculorum visio, quam animi progressio[1].

Sensus purus in singula meliorem reddit conditionem et politiam mentis, quam istæ imaginationes et progressiones animi. Natura enim animi humani etiam in ingeniis gravissimis est, ut a sensu singulorum statim progrediatur et saliat, et omnia auguretur fore talia quale illud est quod præsentem sensum incutit : si boni est sensus, facilis est ad spem indefinitam; si mali est sensus, ad metum : unde illud,

> Fallitur augurio spes bona sæpe suo[2];

et contra illud,

> Pessimus in dubiis augur timor[3].

Sed tamen timoris est aliquis fructus : præparat enim tolerantiam, et acuit industriam :

> Non ulla laborum,
> O virgo, nova mî facies inopinave surgit :
> Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi[4].

Spes vero inutile quiddam videtur. Quorsum enim ista anticipatio boni? Attende : si minus eveniat bonum quam

[1] Ad Sacras Scripturas hæc verba pertinere non videntur; eas saltem nullibi reperimus.

[2] Ovid., *Heroid.*, ep. xvii, vs. 234.

[3] Statius, *Theb.*, lib. III, vs. 6. — In latina editione deest vox *timor*, mero certe mendo typographico; nam in anglico genuino est : « A froward soothsayer is *fear* in doubts. »

[4] Virg., *Æn.*, VI, 103.

speres, bonum licet sit, tamen quia minus sit, videtur damnum potius quam lucrum, ob excessum spei. Si par et tantum sit, et eventus sit spei æqualis, tamen flos boni per spem decerpitur, et videtur fere obsoletum, et fastidio magis finitimum. Si major sit successus spe, videtur aliquid lucri factum; verum est: sed annon melius fuisset sortem lucrifecisse nihil sperando, quam usuram minus sperando? Atque in rebus secundis ita operatur spes; in malis autem, robur verum animi solvit. Nam neque semper spei materia suppetit, et destitutione aliqua vel minima spei, universa fere firmitudo animi corruit; et minorem efficit dignitatem mentis, quum mala toleramus alienatione quadam et errore mentis, non fortitudine et judicio. Quare satis leviter finxere poëtæ spem antidotum humanorum morborum esse, quod dolores eorum mitiget, quum sit revera incensio potius et exasperàtio, quæ eos multiplicari et recrudescere faciat. Nihilominus fit ut plerique hominum imaginationibus spei et progressionibus istis mentis omnino se dedant, ingratique in præterita, obliti fere præsentium, semper juvenes, tantum futuris immineant: *Vidi universos ambulantes sub sole cum adolescente secundo, qui consurget póst eum*[1]; quod pessimus morbus est, et status mentis insanissimus. Quæras fortasse annon melius sit, quum res in dubia exspectatione positæ sint, bene divinare, et potius sperare quam diffidere, quum spes majorem tranquillitatem animi conciliet. Ego sane in omni mora et exspectatione tranquillum et non fluctuantem animi statum, ex bona mentis politia et compositione, summum humanæ vitæ firmamentum judico; sed eam tranquillitatem quæ ex spe pendeat, ut levem et infirmam, recuso: non quia non conveniat tam bona quam mala ex sana et sobria conjectura prævidere et præsupponere, ut actiones ad probabilitatem eventuum

[1] *Ecclesiastes*, c. 4, vs. 15, ubi paulo aliter in Vulgata: « Vidi cunctos viventes, qui ambulant sub sole cum adolescente suo, qui consurget pro eo. »

magis accommodemus, modo sit hoc officium intellectus ac judicii cum justa inclinatione affectus; sed quem ita spes coërcuit, ut, quum ex vigilanti et firmo mentis discursu meliora, ut magis probabilia, sibi prædixerit, non in ipsa boni anticipatione immoratus sit, et hujusmodi cogitationi ut somnio placido indulserit? Atque hoc est quod reddit animum levem, tumidum, inæqualem, peregrinantem. Quare omnis spes in futuram vitam cœlestem consumenda est. Hic autem, quanto purior sit præsentium sensus absque infectione et tinctura imaginationis, tanto prudentior et melior anima.

Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam [1].

VII. De hypocritis.

Misericordiam volo, et non sacrificium [2].

Omnis jactatio hypocritarum est in operibus primæ tabulæ legis, quæ est de venerationibus Deo debitis. Ratio duplex est, tum quod hujusmodi opera majorem habent pompam sanctitatis, tum quod cupiditatibus eorum minus adversentur. Itaque redargutio hypocritarum est, ut ab operibus sacrificii remittantur ad opera misericordiæ : unde illud, *Religio munda et immaculata apud Deum et patrem hæc est, visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum;* et illud, *Qui non diligit fratrem suum, quem vidit; Deum quem non vidit, quomodo potest diligere?* Quidam autem altioris et inflatioris hypocrisis, seipsos decipientes, et existimantes se arctiore cum Deo conversatione dignos, officia charitatis in proximum ut minora negligunt. Qui error monasticæ vitæ non principium quidem dedit (nam initia bona fuerunt), sed excessum addidit. Recte enim dictum est, *Orandi munus ma-*

[1] Hor., Od., lib. I, 4, v. 15.
[2] Osee., c. 6, vs. 6.

gnum esse munus in ecclesia; et ex usu ecclesiæ est, ut sint cœtus hominum a mundanis curis soluti, qui assiduis et devotis precibus Deum pro ecclesiæ statu sollicitent. Sed huic ordinationi illa hypocrisis finitima est; nec universa institutio reprobatur, sed spiritus illi se efferentes cohibentur : nam et Enoch, qui ambulavit cum Deo, prophetizavit, ut est apud Judam, atque fructu suæ prophetiæ ecclesiam donavit; et Johannes Baptista, quem principem quidam vitæ monasticæ volunt, multo ministerio functus est, tum prophetizationis, tum baptizationis. Nam ad alios istos in Deum officiosos refertur illa interrogatio, *Si juste egeris, quid donabis Deo, aut quid de manu tua accipiet?* Quare opera misericordiæ sunt opera discretionis hypocritarum. Contra autem fit cum hæreticis: nam, ut hypocritæ, simulata sua sanctitate versus Deum, injurias suas versus homines obducunt; ita hæretici, moralitate quadam versus homines, blasphemias suas contra Deum insinuant.

VIII. De impostoribus.

Sive mente excedimus, Deo; sive sobrii sumus, vobis[1].

Vera est ista effigies, et verum temperamentum viri cui religio penitus in præcordiis insedit, et veri operarii Dei. Conversatio ei quæ cum Deo est, plena excessus, et zeli, et exstasis; hinc gemitus ineffabiles et exsultationes, et raptus spiritus, et agones. At quæ cum hominibus est, plena mansuetudinis, et sobrietatis, et morigerationis; hinc *omnia omnibus factus sum,* et hujusmodi. Contra fit in hypocritis et impostoribus : ii enim in populo et ecclesia incendunt se et excedunt, et veluti sacris furoribus afflati omnia miscent. Si quis autem eorum solitudines, et separatas meditationes, et cum Deo conversationes introspiciat, deprehendat eas non tantum frigidas et sine

[1] *Ad Corinth.*, Epist. II, c. 5, vs. 13, ubi pro *excedimus* est *excidimus*.

motu, sed plenas malitiæ et fermenti; sobrii Deo, mente excedentes populo.

IX. De generibus imposturæ.

Devita profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ[1].
Ineptas et aniles fabulas devita[2].
Nemo vos decipiat in sublimitate sermonum[3].

Tres sunt sermones, et veluti styli imposturæ. Primum genus est eorum qui, statim ut aliquam materiam nacti sunt, artem conficiunt, vocabula artis imponunt, omnia in distinctiones redigunt, inde posita vel themata educunt, et ex quæstionibus et responsionibus oppositiones conficiunt: hinc scholasticorum quisquiliæ et turbæ. Secundum genus est eorum qui vanitate ingenii, ut sacri quidam poëtæ, omnem exemplorum varietatem ad mentes hominum tractandas confingunt: unde vitæ patrum, et antiquorum hæreticorum figmenta innumera. Tertium genus eorum qui mysteriis et grandiloquiis, allegoriis et allusionibus, omnia implent: quod genus mysticum et gnosticum complures hæretici sibi delegerunt. Primum genus sensum et captum hominis illaqueat, secundum allicit, tertium stupefacit; seducunt vero omnia.

X. De atheismo.

Dixit insipiens in corde suo, Non est Deus[4].

Primum, *dixit in corde*, non ait, *cogitavit in corde*, hoc est, non tam ita sentit penitus, sed vult hoc credere:

[1] *Ad Timoth.*, Epist I, c. 6, vs. 21.
[2] Ibidem, c. 4, vs. 7.
[3] *Ad Colossens.*, c. 2, vs. 5.
[4] Psalm. 13, vs. 1, et ps. 52, vs. 1.

quoniam expedire sibi videt ut non sit Deus, omni ratione sibi hoc suadere, et in animum inducere conatur; et tanquam thema aliquod vel positum vel placitum asserere et adstruere et firmare studet. Manet tamen ille igniculus luminis primi quo divinitatem agnoscimus, quem prorsus exstinguere, et stimulum illum ex corde evellere frustra nititur. Quare ex malitia voluntatis suæ, et non ex nativo sensu et judicio, hoc supponit, ut ait comicus poëta, *Tunc animus meus accessit ad meam sententiam*[1], quasi ipse alter esset ab animo suo. Itaque atheista magis dixit in corde, quam sensit in corde, quod non sit Deus. Secundo, dixit *in corde*, non ore loquutus est; sed notandum est hoc metu legis et famæ fieri : nam, ut ait ille, *Negare deos difficile est in concione populi, sed in consessu familiari expeditum.* Nam si hoc vinculum tollatur e medio, non est hæresis quæ majore studio se pandere, et spargere, et multiplicare nitatur, quam atheismus. Nec videas eos qui in hanc mentis insaniam immersi sunt, aliud fere spirare et importune inculcare, quam verba atheismi, ut in Lucretio Epicureo, qui fere suam in religionem invectivam singulis aliis subjectis intercalarem facit. Ratio videtur esse, quod atheista, quum sibi non satis acquiescat, æstuans, nec sibi satis credens, et crebra suæ opinionis deliquia in interioribus patiens, ab aliorum assensu refocillari cupit : nam recte dictum est : *Qui alteri opinionem approbare sedulo cupit, ipse diffidit.* Tertio, *insipiens* est, qui hoc in corde dixit : quod verissimum est, non tantum quod divina non sapiat, sed etiam secundum hominem. Primo enim ingenia quæ sunt in atheismum proniora, videas fere levia, et dicacia, et audacula, et insolentia; ejus denique compositionis, quæ prudentiæ et gravitati morum adversissima est. Secundo, inter viros politicos, qui altioris ingenii et latioris cordis fuerunt religionem non arte quadam ad

[1] PLAUT., *Aulul.*, act. II, sc. 7, vs. 13.

populum adhibuerunt, sed interiore dogmate coluere, ut qui providentiæ et fortunæ plurimum tribuerint; contra, qui artibus suis et industriis, et causis proximis, et apparentibus omnia adscripserunt, et, ut ait propheta, *retibus suis immolarunt*, pusilli fuerunt politici, et circumforanei, et magnitudinis actionum incapaces. Tertio, in physicis et illud affirmo, parum philosophiæ naturalis, et in ea progressum liminarem, ad atheismum opiniones inclinare; contra, multum philosophiæ naturalis, et progressum in ea penetrantem, ad religionem animos circumferre. Quare atheismus stultitiæ et inscitiæ ubique convictus esse videtur, ut merito sit dictum insipientium, *Non est Deus*.

XI. De hæresibus.

Erratis, nescientes Scripturas, neque potestatem Dei[1].

Canon iste mater omnium canonum adversus hæreses. Duplex erroris causa, ignoratio, vel levior contemplatio potestatis Dei. Voluntas Dei revelatur magis per Scripturas, *Scrutamini*; potestas magis per creaturas, *Contemplamini*. Ita asserenda plenitudo potestatis Dei, ne maculemus voluntatem. Ita asserenda bonitas voluntatis, ne minuamus potestatem. Itaque religio vera sita est in mediocritate inter superstitionem, cum hæresibus superstitiosis, ex una parte, et atheismum, cum hæresibus profanis, ex altera. Superstitio, repudiata luce Scripturarum, seque dedens traditionibus pravis vel apocryphis, et novis revelationibus, vel falsis interpretationibus Scripturarum, multa de voluntate Dei fingit et somniat, a Scripturis devia et aliena. Atheismus autem et theomachia, contra potestatem Dei insurgit et tumultuatur, verbo Dei non credens, quod voluntatem ejus revelat, ob incredulitatem potestatis ejus, cui omnia sunt possibilia. Hæreses

[1] Matth., c. 22, vs. 29, ubi pro *potestatem* legitur vulgo *virtutem*.

autem, quæ ex isto fonte emanant, graviores videntur cæteris. Nam et in politiis atrocius est potestatem et majestatem minuere, quam famam principis notare. Hæresium autem quæ potestatem Dei minuunt, præter atheismum purum, tres sunt gradus, habentque unum et idem mysterium (nam omnis antichristianismus operatur in mysterio, id est, sub imagine boni), hoc ipsum, ut voluntatem Dei ab omni adspersione malitiæ liberent. Primus gradus est eorum qui duo principia constituunt paria, ac inter se pugnantia et contraria, unum boni, alterum mali. Secundus gradus est eorum quibus nimium læsa videtur majestas Dei in constituendo adversus eum principio affirmativo et activo: quare, exturbata tali audacia, nihilominus inducunt contra Deum principium negativum et privativum. Nam volunt esse opus ipsius materiæ et creaturæ internum et nativum et substantivum, ut ex se vergat et relabatur ad confusionem et ad nihilum; nescientes ejusdem esse omnipotentiæ ex aliquo nihil facere, cujus ex nihilo aliquid. Tertius gradus est eorum qui arctant et restringunt opinionem priorem tantum ad actiones humanas quæ participant ex peccato, quas volunt substantive, absque nexu aliquo causarum, ex interna voluntate et arbitrio humano pendere, statuuntque latiores terminos scientiæ Dei quam potestatis, vel potius ejus partis potestatis Dei (nam et ipsa scientia potestas est) qua scit, quam ejus qua movet et agit; ut præsciat quædam otiose, quæ non prædestinet et præordinet. Et non absimile est figmento, quod Epicurus introduxit in Democritismum, ut fatum tolleret et fortunæ locum daret, declinationem videlicet atomi, quod semper a prudentioribus inanissimum commentum habitum est. Sed quidquid a Deo non pendet, ut auctore et principio, per nexus et gradus subordinatos, id loco Dei erit, et novum principium, et deaster quidam. Quare merito illa opinio respuitur, ut læsio et diminutio majestatis et

potestatis Dei. Et tamen admodum recte dicitur, quod *Deus non sit auctor mali*, non quia non auctor, sed quia non mali.

XII. De ecclesia et scripturis.

Proteges eos in tabernaculo tuo a contradictione linguarum[1].

Contradictiones linguarum ubique occurrunt extra tabernaculum Dei. Quare, quocumque te verteris, exitum controversiarum non reperies nisi huc te receperis. Dices : Verum est, nempe in unitatem ecclesiæ. Sed adverte : Erat in tabernaculo arca, et in arca testimonium vel tabulæ legis. Quid mihi narras corticem tabernaculi, sine nucleo testimonii? Tabernaculum ad custodiendum et tradendum testimonium erat ordinatum : eodem modo et ecclesiæ custodia et traditio per manus Scripturarum demandata est, sed anima tabernaculi est testimonium.

[1] Psalm, 30, vs. 21.

PRECATIO SIVE PSALMUS

FRANCISCI BACONI.

(Anglice scripta a Bacono an. 1625, latine versa a Sim. Joh. Arnoldo in edit. quæ Lipsiæ prodiit an. 1694.)

(1) Benignissime Domine, Pater misericordissime inde a juventute mea, Creator meus, Redemptor meus, Consolator meus. Tu, Domine, scrutaris abyssum et secreta cordium omnium, tu cognoscis sinceritatem eorum, tu judicas hypocrisin, tu quasi in statera liberas cogitationes et actiones hominum, metiris eorum consilia quasi virgula, neque vanitas neque perversæ viæ te latere possunt.

(2) Meminisse digneris, Domine, quomodo ambulaverit servus tuus coram te; recordare, quid primo quæsiverim, et quid fuerit primarium in intentione mea. Dilexi congregationem tuam, deploravi divisiones Ecclesiæ tuæ, delectatus sum in splendore sanctuarii tui. Pro vite illa, quam plantavit dextera tua in hac gente, non destiti te interpellare, ut accipiat pluviam tempestivam et serotinam, atque dilatet ramos suos ad mare et rivos. Pretiosus fuit in oculis meis status atque panis afflicti et pauperis; odio habui omnem crudelitatem, nec non duritiem cordis. Quæ bona essent hominibus omnibus curavi, quanquam habitu admodum spreto. Si quidam fuerunt inimici mei, neque cogitavi de ipsis, nec fere unquam sol occidit, ira mea adhuc candescente; fui instar columbæ, malitia abundante vacuus. Fuerunt creaturæ tuæ liber meus, multo autem magis Scriptura tua. Quæsivi te in aulis, agris et hortis; inveni autem in templo tuo.

(3) Mille fuerunt peccata mea, et decies mille transgressiones meæ; permanserunt tamen apud me sanctificatio-

nes tuæ, corque meum (ex tua gratia) inexstinguibilis fuit pruna super altari tuo. O Domine, robur meum, inde a juventute mea obviam tibi ivi in omnibus viis meis, per paternas miserationes tuas, per castigationes tuas solatio plenas, nec non per providentiam tuam omnino manifestam. Sicuti favor tuus magnus factus est super me, ita et castigationes tuæ; prope semper adfuisti mihi, o Domine, et quum bona mea temporalia augerentur, tela tua clam in me missa sensi; quum elevarer coram hominibus, coram te humiliatione descendi. Nunc etiam, quum plurimum de pace atque honore cogito, sentio gravem in me esse manum tuam, meque exinanire juxta pristinam charitatem tuam, ut persistam in schola tua paterna, non velut adultera, sed genuina proles. Justa sunt tua in me judicia propter peccata mea, quæ numero superant maris arenas; nulla vero sunt proportione ad misericordiam tuam. Quid enim sunt maris arenæ, terra et cœlum? nihil ista ad miserationes tuas. Præter innumera peccata mea, confiteor, quod sim debitor tuus ob benigna talenta donorum et gratiæ tuæ, quæ neutiquam sudario involvi, nec tamen etiam (ut debui) mensariis tradidi illis, a quibus optimum acquiri potuisset lucrum, sed impendi perperam iis ad quæ fui aptus minimum; ita ut vere dicere possim: peregrina fuit anima mea in tractu incolatus mei [1]. Propitius mihi esto, Domine, propter Servatorem meum; recipe me in sinum tuum, vel duc me in viis tuis.

[1] Alludit ad hæc Psalmi 119 verba (v. 6): *multum incola fuit anima mea*, quæ sæpissime in scriptis suis memorat Noster.

/

CONFESSIO FIDEI

FRANCISCI BACONI, BARONIS VERULAMII.

Ab ipso anglice scripta plurimis ante obitum annis, a W. Rawley latinitate donata.

(Confessio hæc prodiit primo latine versa, inter *Opuscula varia posthuma* a W. Rawley edita anno 1658; genuinus vero anglicanus textus non nisi anno 1661 evulgatus est, ab eodem W. Rawley, in collectione inscripta *Resuscitatio of the works civil, historical, philosophical and theological*, etc.)

(1) Credo nihil esse sine principio, præter Deum: nullam naturam, materiam nullam, nullum spiritum, sed unum solum et eumdem Deum; Deum, sicut est ab æterno omnipotens, solus sapiens, solus bonus in natura sua, ita esse ab æterno Patrem, Filium, et Spiritum in personis.

(2) Credo Deum adeo esse sanctum, purum, et zelotem, ut impossibile sit ei in creatura ulla, licet manuum suarum opere, acquiescere: in tantum, ut nec angelus, homo, aut mundus, stare possent, aut possint, momento temporis in oculis ipsius, nisi intuendo eosdem in facie Mediatoris; ideoque quod coram eo, apud quem omnia præsentia sunt, Agnus Dei occisus sit ante omnia secula: sine quo consilio suo æterno impossibile ei fuisset se operi ulli creationis accinxisse, sed beata et individua societate trium personarum in deitate solummodo et in æternum gavisus et fruitus esset.

(3) Sed [credo] quod, ex æterna et infinita sua bonitate et charitate, constituens apud se Creator fieri, et creaturis suis communicare, in æterno consilio suo ordinaverit, ut una persona deitatis uni naturæ, et uni singulari creaturarum suarum uniretur; ut inde in persona

Mediatoris scala vera poneretur, per quam deo descendere liceret ad creaturas, et creaturis vicissim adscendere ad Deum: adeo ut Deus, per propitiationem Mediatoris, convertens se ad creaturas suas (quamvis minime in lumine et gradu æquali), viam straverit dispensationi sanctissimæ et arcanæ voluntatis suæ, per quam creaturarum suarum aliquæ starent et in statu suo perseverarent, aliquæ (fortean) caderent et restituerentur, aliquæ omnino caderent et in statum suum non restituerentur, sed tamen in esse remanerent, licet sub ira et corruptione: omnia autem hæc, respiciendo in Mediatorem; quod revera magnum est illud mysterium, et perfectum centrum omnium Dei progressuum cum creaturis suis, et cui reliqua omnia opera et mirabilia ipsius subserviunt tantum et referuntur.

(4) Quod elegerit (ex mero beneplacito suo) hominem creaturam illam esse, cujus naturam persona æterni Filii Dei in unionem sibi assumeret; et inter generationes hominum, pusillum gregem elegerit, in quo (per sui ipsius participationem) divitias gloriæ suæ ostendere decreverit: omni ministerio angelorum, dæmonum et reproborum damnatione, et universa creaturarum omnium administratione et temporum dispensatione, in nullum alium finem tendentibus, quam ut sint viæ et ambages Dei, quo Deus in Sanctis suis insuper glorificetur; qui sunt unum corpus cum capite suo, Mediatore, qui est unum cum Patre.

(5) Quod virtute consilii hujusce sui æterni dignatus sit, ex beneplacito suo, et secundum tempora et opportunitates sibi soli cognitas, Creator fieri; et per Verbum suum æternum omnia creavit; et per æternum spiritum suum eadem consolatur et conservat.

(6) Quod omnia creaverit in statu eorum primo bona, et principium omnis mali et vanitatis a se ipso in arbitrium creaturæ amolitus sit; [illegible] interim in se ipso reser-

vaverit principium omnis restitutionis ad libertatem gratiæ suæ, utens nihilominus et convertens lapsum et defectionem creaturæ (quæ præscientiæ ipsius ab æterno nota erat) ad aditum parandum æterno consilio suo circa Mediatorem, atque opus ipsum quod in illo adimplere constituerat.

(7) Quod Deus creaverit spiritus, quorum aliqui in statu suo permanserunt, reliqui ceciderunt; creaverit etiam cœlum et terram, et omnes exercitus et generationes eorum; et constantes ac perpetuas illis leges posuerit, quas Naturam vocamus, quæ nihil aliud est quam creationis leges.

(8) Quæ leges nihilominus tres immutationes sive tempora habuerunt, et quartam sive ultimam immutationem habituræ sunt: prima fuit, quando massa cœli ac terræ informis creata fuit; secunda, in interstitio distinctionis operum sex dierum; tertia, per maledictionem, quæ tamen minime pro creatione nova habenda est; quarta erit in fine mundi, cujus modus nondum plene patefactus est. Adeo ut naturæ leges, quæ nunc obtineant, et inviolabiliter duraturæ sint usque in consummationem seculi, vigorem suum tunc sortitæ sint, quando Deus ab universo opere suo requievit, et creare cessavit, sed revocationem ex parte per maledictionem passæ sint: ex quo tempore in hunc usque diem non omnino immutantur.

(9) Quod, quantumvis Deus requievit et creare cessavit a primo sabbatho, attamen divinam voluntatem suam in omnibus tam magnis quam parvis, tam singulis quam universis, non minus plene et exacte per providentiam perficiat atque adimpleat, quam si ea præstaret per miraculum et novam creationem; licet operatio ipsius non sit immediata et directa, sed per circuitus, Naturam haud violans, quæ propria ipsius lex est super creaturam.

(10) Quod anima humana a prima origine ex materia

cœli aut terræ haud quaquam producta sit, sed immediate a Deo inspirata; adeo ut viæ et processus Dei versus spiritus minime in natura comprehendantur, scilicet, non in legibus cœli aut terræ, sed reserventur legibus arcanæ voluntatis et gratiæ ejus : in quibus Deus usque modo operatur, nec ab opere redemptionis penitus requiescit, sicut ab opere creationis requievit; sed indies, donec adveniet finis seculi, operari persistit : quo tempore opus istud quoque finem sortietur, et sabbathum æternum subsequetur. Præterea, quando legem naturæ per miracula Deus transcendit (quæ quidem veluti creationes novæ videri possunt), ad hoc minime descendit nisi ad opus redemptionis respiciendo; quod operi creationis longe præfertur, et in quod omnia Dei signa et miracula tendunt et referuntur.

(11) Quod Deus creaverit hominem ad imaginem suam, in anima rationali, in innocentia, in arbitrio libero, et in dominio; quod legem ei et mandatum tradiderit, cujus servandi potestatem habuit, sed non servavit. Quod homo a Deo totalem defectionem fecerit, cogitare præsumens mandata et prohibitiones Dei non fuisse normas boni et mali, sed quod bonum et malum propria sua principia et origines habuerint; et scientiam eorum principiorum a se confictorum et sibi apparentium ambiverit: eo fine, quo non a Dei voluntate patefacta, sed a seipso et lumine suo naturali, ac si ipse Deus esset, dependeret; quo quidem non potuit esse peccatum legi divinæ universæ repugnantius. Quod nihilo secius peccatum istud grande ex malitia hominis originaliter minime processerit, sed per suggestionem et instigationem diaboli insinuatum fuerit, qui fuit creatura prima peccatrix, et cecidit ex malitia propria, et non ex tentatione alterius.

(12) Quod post lapsum hominis Mors et Vanitas ingressæ sint per justitiam Dei, et imago Dei in homine deformata fuerit; [illegible] et terra, quæ in [illegible]

servitium hominis facta fuerant, per lapsum ejus corruptioni subdita sint; sed quod illico et sine mora, postquam Verbum divinæ legis, quantum ab obedientiam, per lapsum hominis irritum factum fuit, successerit ei Verbum aliud majus, scilicet divinæ promissionis; ut sic justitia Dei per fidem perficeretur.

(13) Quod tam lex Dei, quam Verbum repromissionis ejus, eadem maneant in æternum; attamen diversimode revelata fuerint, secundum dispensationem temporum. Lex enim primo insculpta erat in illis reliquiis luminis naturæ quæ post lapsum remanebant, quæ ad accusandum sufficiebant; dein clarius innotuit per legem scriptam; postea lucidius explicata per prophetarum promulgationem; ad extremum, in summa perfectione exposita per Filium Dei, magnum illum prophetam, ac perfectum interpretem, necnon adimpletorem legis. Quod etiam Verbum repromissionis manifestatum et traditum fuerit, primo per revelationem et inspirationem immediatam, postea per figuras, quæ duplicis generis fuerunt: unum, ritus et ceremoniæ legis; alterum, historia continuata mundi veteris et ecclesiæ Judæorum: quæ, quamvis litterali sensu vero gaudet, gravida tamen est perpetua allegoria, et umbra operis redemptionis, quæ insequuta est. Idem promissum, sive Evangelium, liquidius apertum fuit et declaratum per prophetas; atque inde per Filium ipsum; postremo per Spiritum Sanctum, qui Ecclesiam illuminat usque ad consummationem mundi.

(14) Quod in plenitudine temporis, secundum repromissionem et jusjurandum Dei, ex electa prosapia descenderit benedictum semen mulieris, Jesus-Christus, Filius Dei unigenitus et salvator mundi; qui conceptus est per virtutem et obumbrationem Spiritus Sancti, et ex Maria virgine carnem assumpsit. Quod Verbum non solum carnem assumpserit, aut carni unitum fuerit, sed

quod Verbum caro factum sit, quamvis sine confusione substantiæ, aut naturarum : adeo ut æternus Filius Dei, et super omnia benedictus Filius Mariæ, in unam personam coaluerint; ita unam, ut Beata Virgo vere et catholice nuncupari possit Deipara, sive Mater Dei; ita unam, ut non sit ulla unitas in universali natura (ne illa quidem animæ et corporis humani) adeo perfecta, siquidem tres cœlestes unitates (quarum hæc secunda est) omnes naturales unitates superant : verbi gratia, unitas trium Personarum in deitate, unitas Dei et hominis in Christo, atque unitas Christi et Ecclesiæ suæ; Spiritu Sancto has duas unitates posteriores operante: nam per Spiritum Sanctum Christus incarnatus fuit et vivificatus in carne; et per Spiritum Sanctum homo regeneratus est et vivificatus in Spiritu.

(15) Quod Jesus (Dominus) factus sit in carne et sacerdos et sacrificium pro peccato, satisfactio et pretium quantum ad justitiam Dei, promerens gloriam et regnum cœlorum ; omnis justitiæ exemplar ; Verbi, quod ipse fuit, prædicator; cæremoniarum consummator; lapis angularis, ad solvendum medium parietem materiæ inter Judæos et Gentiles; intercessor pro Ecclesia; dominus naturæ in miraculis suis; triumphator mortis et potestatis tenebrarum in resurrectione sua, et quod integrum consilium Dei adimpleverit ; omnia sacra sua officia, et unctionem, in terris præstiterit; perfecerit totum opus redemptionis et restitutionis hominis in statum angelis superiorem (ubi status hominis per creationem paulo minor angelis fuit), atque omnia secundum æternam voluntatem Dei Patris eidem reconciliaverit et stabiliverit.

(16) Quod in tempore Dominus Jesus natus sit, in diebus scilicet Herodis regis Judeæ; et passus sub procuratione Pontii Pilati, Romani præsidis, et sub pontificatu Caïphæ; et traditus fuerit a Juda, qui fuit ex numero duodecim Apostolorum; crucifixus item apud Hierosoly-

mas; et post veram et naturalem mortem, et corporis ejus in sepulcro repositionem, ipse se die tertia a catenis mortis suscitaverit et resurrexerit, et se ipsum multis electis testibus per spatium dierum complurium vivum præbuerit; et diebus illis peractis, in multorum conspectu in cœlum adscenderit, ubi indesinenter Deum Patrem pro nobis interpellat; atque inde die præstituto venturus sit in summa gloria ad judicandum orbem.

(17) Quod passiones et merita Christi, sicut sufficienter se habeant ad totius mundi peccata delenda, ita illis solis efficaciter operentur qui per Spiritum Sanctum regenerati sint, qui ubi vult, ex mera gratia spirat: quæ gratia, tanquam semen incorruptibile, spiritum hominis vivificat, atque eum in filium Dei et membrum Christi de novo concipit; adeo ut Christo carnem hominis assumente, et homine Spiritum Christi accipiente, fiat aperta via, et imputatio mutua, per quam peccatum et ira hominis gratia in Christum, et meritum atque vita in hominem a Christo deriventur. Atque hoc semen Spiritus Sancti primo imaginem Christi occisi aut crucifixi per fidem vivam in nobis figurat, ac tum deinde, imaginem Dei in sanctitate et charitate in nobis renovat; licet utrumque valde imperfecte et gradibus longe inæqualibus, etiam in Dei electis, tam respectu ignei vigoris, quam illuminationis ipsius Spiritus; quæ tamen illuminatio, larga proportione, major aut minor est: verbi gratia, in Ecclesia ante Christum, respectu nostri; quæ tamen unius et ejusdem salutis, et eorumdem salutis mediorum, nobiscum particeps fuit.

(18) Quod opus Spiritus, licet nullis certis mediis in cœlo aut in terra alligetur, ordinarie tamen dispensetur per verbi divini prædicationem, sacramentorum administrationem, fœdera patrum super liberos eorum, orationes, lectiones, Ecclesiæ censuras, piorum mutuam societatem, crucem et afflictiones, Dei beneficia, judicia

divina in alios, miracula, ultimo creaturarum contemplationem. Quibus omnibus (licet eorum nonnulla aliis præpolleant) tanquam mediis vocationis et conversionis electorum suorum Deus utitur: minime tamen potentiæ suæ detrahens immediate per gratiam suam homines vocandi, etiam quibuslibet horis et momentis diei (nempe vitæ humanæ), prout ipsi gratiose visum fuerit.

(19) Quod verbum Dei, per quod patefacta est voluntas ejus, propagaretur ex revelationibus et traditionibus usque ad Mosem; et quod Scripturæ ingressæ sint a tempore Mosis usque ad apostolos et evangelistas; in quorum seculo, post Spiritus Sancti adventum (omnis veritatis doctoris), liber Scripturarum, quantum ad novam aliquam accessionem clausus et obsignatus sit; et quod Ecclesia nullam auctoritatem aut potestatem in scripturas habeat aliquid docendi aut mandandi contra verbum scriptum, sed est instar arcæ fœderis, in qua libri Testamenti prioris custoditi et conservati fuerint; hoc est, Ecclesia custodiam solam et traditionem ad posteros Scripturarum sibi commissam habeat, una cum interpretatione earumdem, sed illa sola quæ ex seipsis elici possit.

(20) Quod sit universalis quædam et catholica Dei Ecclesia, super orbis faciem terrarum sparsa, quæ est Christi sponsa, et Christi corpus; collecta ex patribus mundi veteris, ecclesia Judæorum, spiritibus christianorum fidelium defunctorum, spiritibus fidelium militantium, nominibus nondum natis, quæ tamen in librum vitæ jam a seculis inscribuntur. Quod sit etiam Ecclesia visibilis, distincta et nota per externa opera fœderis Dei, doctrinæ sanctæ receptionem, una cum sacramentis Dei, atque invocatione et celebratione nominis sancti illius. Quod sit etiam sancta quædam successio in prophetis Novi Testamenti, et Ecclesiæ patribus, a tempore apostolorum et discipulorum qui Christum in carne

bant, usque ad consummationem operis ministerii; qui quidem per dona infusa, et internam unctionem, a Deo vocati sunt, sed non sine externa vocatione et ordinatione Ecclesiæ insequente.

(21) Credo quod animæ eorum qui in Domino moriuntur, beatæ sint, et a laboribus suis requiescant, et visione Dei fruantur; ita tamen ut ulteriorem revelationem gloriæ suæ in die novissimo exspectent: quo tempore caro omnis humanæ resurget, et immutabitur, et comparebit, et a judice Christo judicium in æternum recipiet; et gloria sanctorum tunc plena erit, et regnum tradetur Deo Patri; a quo tempore omnia perdurabunt in ea conditione et statu quem tunc recipient. Adeo ut tria sint tempora (si tamen tempora vocare liceat) sive partes æternitatis: primum, tempus ante omnia secula, quando Deitas sola fuit, sine consortio cujusvis ex creaturis; secundum, tempus mysterii, quod a creatione ad mundi consummationem duraturum est; tertium autem, tempus revelationis filiorum Dei, quod tempus extremum est et sine ulla deinceps mutatione æternum.

DIALOGUS
DE BELLO SACRO.

DIALOGUS

DE BELLO SACRO.

(Opus imperfectum, primo anglice scriptum anno 1622; deinde latine versum circa annum 1625, editum anno 1638, cura W. Rawley.)

AD REVERENDISSIMUM IN CHRISTO PATREM,

LANCELOTUM ANDREWES, EPISCOPUM WINTONIENSEM,

REGIÆ MAJESTATI A SANCTIORIBUS CONSILIIS.

Reverende præsul,

(1) Inter consolationes haudquaquam minima est, si quis sibi aliorum calamitates repræsentet quæ cum suis conformitatem habeant. Exempla enim penetrant magis, quam argumenta; quinetiam illud nobis innuunt, quod Scriptura in solatium adducit, nil novi nobis accidisse. Afficiunt autem exempla eo magis, quo propius ad similitudinem rerum nostrarum accedunt; multoque adhuc magis, si fortuna illos non levius mulctarit qui nobis ipsis dignitate et virtute præcelluerunt. Etenim, ut inanem præsumptionem sapit, si nos ipsos cum melioribus componamus; ita, ex altera parte, recte et salubriter infertur conclusio, si alii nobis superiores similia perpessi sint, non esse cur nos supra modum conqueramur.

(2) In hoc consolationis genere, equidem mihi ipsi minime defui; quamvis ut Christianus (per infinitam Dei misericordiam) altiores etiam consolationes degustaverim. Quamobrem, ex varia rerum memoria, et librorum lectione, quum exempla haud pauca, tam vetera,

quam recentia, mihi ante oculos proposuissem; cogitationes meæ moram (fateor) fecerunt, imo etiam acquieverunt, in tribus præcipue viris, tanquam maxime eminentibus, et cum illa fortuna, quæ mea aliquando fuit, conjunctissimis. Hi tres in rebuspublicis suis singuli magistratibus amplissimis perfuncti sunt; iidem, non præliis, aut alio infortunii genere, dejecti, sed judiciis, et legum auctoritate, tanquam rei, et delinquentes, abdicati; iidem insuper celebres fuerunt scriptores, ita ut memoria calamitatis ipsorum apud posteritatem jam maneat, et se exhibeat tanquam pictura quæ noctu gesta repræsentet, inter pulcherrimas et illustres operum et actorum suorum tabulas; quin et omnes tres (si hoc ad rem conduceret) exempla fuerunt valida ad exstinguendam cujuspiam ambitionem fortunam de novo tentandi, quandoquidem unusquisque eorum magna cum gloria revocatus et restitutus fuerit, sed ad graviorem suam ruinam, quæ in morte violenta exitum reperit. Fuerunt hi tres viri, Demosthenes, Cicero, et Seneca. Quando igitur cum viris hisce eximiis me tum fortuna, tum studia, conjunxerint, inquirere et observare cœpi, quomodo calamitates illi suas toleraverint, et præcipue quomodo tempus impenderint, quum a civilibus negotiis prorsus abdicati, et inhabiles pronuntiati sint; ut ab illis aliquid addiscerem, utque mihi non solum consolatorum, verum etiam consiliariorum loco essent. Observavi autem quam diversis modis infortunia illorum illos affecerunt, ea præcipue in re de qua inquirere cœperam, temporis scilicet, et calamorum suorum applicatione. Ciceronem vidi, durante exsilio suo (quod biennium ferme complevit), ita animo emollitum et dejectum, ut nihil præter epistolas quasdam muliebres exaraverit, omnia questibus implentes. Attamen, ex tribus illis (meo quidem judicio), minima ei causa adfuit cur magnopere perturbaretur. Etsi enim judicatum fuisset, eoque judicii genere quod sum-

mam auctoritatem obtinuit, lege scilicet lata, ut exsularet, et universæ ejus fortunæ fisco addicerentur, domus ejus diruerentur, utque capitale cuivis esset qui de ejus restitutione ageret; nihilominus calamitas ejus, etiam eo tempore, ignominiæ nota caruit, atque nil aliud quam temporis procella reputabatur, quæ eum tanquam turbine subverterat. Demosthenes contra, licet judicium, quo proscriberetur, ignominiæ plenum esset, utpote repetundarum damnatus, neque repetundarum simpliciter, sed quæ cum proditione, et læsa majestate, conjunctæ essent; nihilominus calamitatis suæ sensum tam exiguum præ se tulit, ut exsilii tempore negotiis civilibus non abstineret, sed iisdem se immisceret, atque per litteras sæpius consilio suo impertire populum Atheniensem ausus esset, non minus quam si adhuc ad clavum sederet; ut patet in quibusdam ejus epistolis, quæ hodie exstant. Seneca certe, qui ob corruptelas varias et crimina damnatus fuit, et in exsilium actus in insulam quamdam solitariam, mediocritatem servavit: quamvis enim calamus ejus non refrixit, tamen in negotia civilia se ingerere abstinuit; sed otium, quod nactus erat, in scribendis libris quibusdam, excellentis argumenti et usus in omne ævum, insumpsit, licet aliquos eorum dedicaverit minus pro dignitate.

(3) Exempla hæc in instituto quodam, ad quod etiam alias sponte inclinabam, me multum confirmarunt, ut concessum mihi tempus omnino in scribendo impenderem; utque talentum a Deo concreditum, non ut prius trapezitis particularibus, sed excambiis publicis, quæ nunquam exhaurientur, et usuram pro certo reddent, committerem. Itaque, quum ante annos aliquot *Instaurationis* meæ partem edidissem (quod quidem opus inter opera mea illud est, *si nunquam fallit imago*, cui plurimum tribuo), decrevi certe in cæteris ejus partibus minime defatisci: quod etiam nunc ago. Etsi autem de illo

opere testimonia plurima ex partibus transmarinis receperim (talia certe, quibus non potuerim majora, cum tam insigni approbatione et honore, sub initiis, in argumento tam abstruso, exspectare), illud tamen animo meo penitus insedit, opus memoratum, hominum, præsertim vulgaris judicii, capita supervolare. Itaque constitui (licet inversa paulisper ordinis serie) rem ad sensus judicium deorsum trahere, per exempla quædam, et portiones *Naturalis Historiæ*, et inquisitiones super eam: quod etiam ex parte feci. Rursus, quia opus meum *De Augmentis scientiarum* parasceve quædam, et tanquam clavis esse possit ad *Instaurationis* sensum melius reserandum (quippe quod notionum et veterum et novarum mixturam recipiat; ubi *Instauratio* novas tantum notiones proponat meras, nisi quod hinc et inde inspergantur veteres ad gustum tantum), consentaneum putavi, illud opus in linguam generalem ex vernacula vertere; non sine multis et magnis additionibus, præsertim in libro secundo, qui partitiones scientiarum complectitur; idque ita cumulate præstiti, ut judicem librum illum, jam in plures divisum, pro prima *Instaurationis* parte haberi posse, quam *Partitionem scientiarum* nomine antea insignivi; et sic fidem meam in hac parte liberari confido. Atque hoc etiam jam peractum est. Præterea, quoniam civilem, quam tam diu sustinui, personam prorsus exuere non potui (cujus si ipse oblivisceer, satis multi meminissent), opus etiam *De Legibus* ingressus sum; hoc instituto, ut characterem quemdam justitiæ proponerem, mediæ cujusdam naturæ inter speculativas et speciosas legum descriptiones a philosophis factas, atque scripta jureconsultorum, qui particularibus placitis, et scitis patriarum et rerumpublicarum suarum sunt ut plurimum obnoxii et adstricti. Hoc autem opus, quoniam tantum absorpturum fuisset temporis, atque alia jure præcedere deberent, infectum reliqui; solummodo por-

tiunculam ejus quamdam, ad exemplar, in uno ex libris *de Augmentis scientiarum* (octavo scilicet), exhibui. Verum est etiam (fateor) me in animo habuisse *Digestum* quoddam *legum* patriæ meæ ut componerem; sed quia plurimorum manibus indigebat, neque ex me solo pendebat, illud quoque deposui. Jam, quum in *Instauratione* mea universi generis humani bonum mihi ante oculos proposuerim, ut vita humana excoleretur, bearetur, et ampliori a natura dote donaretur; in opere autem illo *De Legibus*, cujus initia perstrinxi (ut dictum est), humani generis similiter bonum mihi proposuerim, sed in societate civili, et scientiæ politicæ dotibus : putavi etiam aliquid me patriæ bono aut honori debere, quam semper dilexi; adeo ut, licet magistratus quos gessi supra meritum meum essent, amor tamen meus boni publici, et curæ circa illud impensæ, etiam supra et ultra gradus in quibus collocabar transcenderent. Quocirca (præsertim quum opus illud *De Legibus patriis* deposuissem) honorem aliquem patriæ dilectæ exhibere volui : quod operam dedi ut facerem in *Historia* mea *regni Henrici Septimi*. Quantum vero ad librum illum jampridem editum, cui antea titulus, *Delibationes morales et civiles*, nunc autem, *Sermones fideles, sive Interiora rerum,* inscribitur; cum etiam multipliciter auxi, et ditavi, et in linguam quoque Latinam e vernacula verti curavi. Illud autem scriptorum genus animi reficiendi et levandi causa subinde tracto; quamvis non sum nescius, ejusmodi scripta, minore labore et molimine, nomen meum fortasse magis illustrare et attollere posse, quam reliqua quæ tractavi, et tracto. Quinetiam libellum meum *De Sapientia veterum,* ut ab interitu tutior esset, in tomo operum meorum moralium et politicorum rursus edendum curavi.

(4) Verum, hæc omnia scripta mea animo revolvens, subiit cogitatio, universa in civitatem, nulla in templum,

procedere; exceptis paucis alicubi inspersis, quæ ad religionem spectant. Atqui quum in templo ipso tanta solatia degustaverim et hauserim, cupio etiam oblationis quidpiam illuc deferre. Argumentum itaque delegi, mixtum ex rebus ad religionem spectantibus, et civilibus, atque etiam medium inter contemplationes, et activa, tractatum scilicet *De Bello sacro :* quis enim noverit, numnon illud contingere possit, *Exoriere aliquis*[1] ? Res magnæ (præsertim quæ ad religionem referuntur) ab exiguis sæpenumero oriuntur initiis; et modulus prius factus quandoque ædificium ipsum invitat. Hoc opus (quia semper dedicationes adulatorias minus probavi) paternitati tuæ dedicare visum, in pignus veteris nostræ familiaritatis et amicitiæ; nec minus quia, inter viros ætatis hujus, tibi reverentiam haud vulgarem deberi existimem.

Reverendæ paternitatis tuæ amicus fidelis,

FR. S. ALBAN.

DIALOGUS DE BELLO SACRO.

INTERLOCUTORES.

EUSEBIUS, ZEBEDÆUS, GAMALIEL, MARTIUS, EUPOLIS, POLLIO.

(*Characteres harum personarum.* Zebedæus, Romano-catholicus, fervidus, et zelotes. Gamaliel, in religione reformata, fervidus item, et zelotes. Eusebius, theologus orthodoxus, et moderatus. Martius, vir militaris. Eupolis, politicus. Pollio, aulicus. Omnes, præter Gamalielem, Romano-catholici.)

(1) Convenerunt Parisiis, in domo Eupolidis, Eusebius, Zebedæus, Gamaliel, et Martius; singuli eorum viri egregii, sed multum inter se differentes. Aderat etiam Eupolis ipse; atque, dum sederunt colloquentes, intervenit ab aula

[1] VIRG., *Æn.*, IV, 625.

Pollio, ac, quamprimum eos vidit, more suo ingenioso et faceto, dixit :

(2) POLLIO. Video quatuor hic præsentes, qui mundum egregium, arbitror, constituere possint : tantum enim ab invicem discrepatis, quantum quatuor elementa, et nihilo secius concordes estis. Quantum vero ad Eupolidem, quia moderatus est et placidus, illum loco quintæ essentiæ ponere libet.

(3) EUPOLIS. Si nos quinque, Pollio, mundum constituimus majorem, unicus tu mundum minorem constituere possis; siquidem omnia et profitearis, et connitaris, ad teipsum solum referre.

(4) POLLIO. At quid illi, qui hoc agunt, sed minime profitentur?

(5) EUPOLIS. Sunt illi quidem minus animosi, sed magis metuendi. Verum age, et nobiscum sermones conseras : etenim inter nos de præsenti orbis Christiani statu loquebamur; in quo libenter etiam opinionem tuam audiremus.

(6) POLLIO. Domini mei, iter hoc mane confeci; jamque æstus diei ingruit : itaque sermones vestri, opus est, aures meas admodum delectent, quo ab oculis impetrent ut somno abstineant. Attamen, si permittetis ut vos excitem, si quando sermones vestri mihi videantur obdormiscere, quantum potero somnum abigam.

(7) EUPOLIS. Imo gratum nobis feceris, si hoc præstiteris. Illud tantum metuo, ne universum quod tractamus argumentum instar insomnii cujusdam, haud penitus insulsi et vani, sed insomnii tamen, tibi videbitur. Etenim optata bona, absque spe effectus, nedum tentandi copia, non multum illis præstant; verum, ne te diutius detineamus: quum ingrediebaris, Martius hic et attentiones nostras excitavit, et animos affecit oratione sua, quam inchoavit tantum. Neque male cedit hæc res ad somnolentiam tuam discutiendam : videbatur enim sermo ejus quasi ad bel-

lum classicum canorum. Si placet igitur, Marti, de integro sermonem renoves : nam et sermo ipse dignus erat qui repetatur; atque mehercle, corona auditorum ista non mediocriter dignitate aucta est per præsentiam Pollionis.

(8) MARTIUS. Quum modo ingressus es, Pollio, libere animi mei sensum hisce dominis meis aperui : me observasse, quod, per dena jam annorum lustra proxime elapsa, minus nobile quiddam spirarunt (si mihi fas sit dicere) orbis Christiani bella, et expeditiones militares. Ecce bella cum subditis, similia litibus quidem protervis in foro, in quo pertinaciter lege agitur pro jure suo recuperando; quod melius forsan placido et quieto more obtineri potuit. Ecce pusillas oppidi cujuspiam, aut portiunculæ territorii, debellationes, quales esse solent rusticorum acquisitiones agelli, aut anguli terræ, commode adjacentis. Quod si etiam bella pro regno Neapolitano, aut ducatu Mediolanensi, aut regnis Lusitaniæ aut Bohemiæ, suscepta fuerint; tamen et hæc ipsa, tanquam bella ethnicorum (Atheniensium, Lacedæmoniorum, Romanorum), pro secularibus quidem commodis, et ambitione dominationis gesta sunt ; nec militia Christiana censeri debent digna. At Ecclesia missiones suas in extremos fines gentium et insularum facit, nobili opera et instituto; verum hoc sonat tantum: *Ecce unus gladius hic*. Reges et principes Christiani merito accusandi, quod fidei Christianæ propagationi , armis et opibus suis, non invigilent. Attamen Dominus noster, qui in terra manens dixit apostolis, *Ite et prædicate*, dixit etiam, de cœlo, Constantino, *In hoc signo vince*. Quis miles Christianus pia æmulatione non commoveatur, quum viderit ordinem quemdam , societatis Jesu , aut sancti Francisci, aut sancti Augustini, tot et tanta pro religionis Christianæ propagatione sustinere et perficere; ordinem vero sancti Jacobi, aut sancti Michaëlis, aut sancti

Georgii, nil aliud fere perpetrare, neque majora meditari, quam ut vestes solemnes induant, festa patronorum suorum anniversaria celebrent, et cæteros ritus ac cæremonias ordinis sui observent? Quin et mercatores ipsi in judicio surgent contra principes et proceres Europæ : illi enim viam in mari latam straverunt et triverunt, usque ad ultimos orbis fines, classes et copias navales Hispanorum, Anglorum, Belgarum, instruendo et mittendo, quantæ Indias quidem et Chinam terrefacere et concutere possint; hæc autem omnia propter margaritas scilicet, aut gemmas, aut aromata, suscepta sunt; at propter margaritam illam regni cœlorum, aut gemmas cœlestis Hierusalem, aut aromata horti sponsi, malum quidem navis ne unum erectum vidimus. Illud interim pro nihilo ducunt, sanguinem Christianum, in partibus tam remotis, inter se præliantes, effundere; sed ne guttam quidem in causa Christi. Verum, ne immemor videar rerum præclararum in hoc genere gestarum, fateor intra spatium illud quinquaginta annorum (de quo loquor) aut paulo plus, tres susceptas esse actiones memorabiles a Christianis contra infideles, in quibus Christiani invasores fuere : quum enim bellum defensivum sit, necessitatis potius bellum judico, quam pietatis. Prima fuit celebris illa et felix expeditio navalis quæ victoria apud insulas Cursolares terminata est, quæ hamum inseruit naribus Ottomanni usque ad diem hodiernum : quod opus præcipue instructum et animatum fuit ab eximio illo principe, papa Pio quinto, quem miror successores ejus inter sanctos non retulisse. Secunda fuit nobilis illa (licet calamitosa) expeditio Sebastiani, Lusitaniæ regis, in Africam, quæ ab illo solo, absque aliorum ope, suscepta fuit; ita solo, ut aliis se postea excusandi necessitatem imponeret. Pro ultima numero memorabiles illas incursiones a Sigismundo principe Transylvaniæ factas; cujus felicitatis filum a Chri-

stianis ipsis abscissum fuit, contra monita egregia et paterna papæ Clementis octavi. Plures mihi non occurrunt.

(9) POLLIO. Pace tua, quid dicis de exstirpatione Maurorum Valentiæ?

(10) Ad quam subitam quæstionem Martius paululum obticuit; Gamaliel autem, sermonem arripiens, dixit:

GAMALIEL. Plane censeo, Martium recte actionem illam præteriisse: etenim, mea sententia, damnanda prorsus est. Imo videtur factum illud Deo displicuisse. Cernitis enim regem sub cujus imperio hoc factum est (quem vos Catholici pro sancto et immaculato principe habetis), in ipso ætatis suæ flore sublatum, auctorem autem et suasorem rigoris ejus (cujus fortuna super rupem ædificata putabatur), corruisse; quin et opinantur plurimi, rationes ejus facti nondum esse transactas, sed iis reddendis Hispaniam adhuc esse obnoxiam; eo magis, quod ingens Maurorum illorum numerus (exsilio jam probati) constanter in fide perseverant, et veros se Christianos in omnibus præstant, præterquam quod appetitu vindictæ in Hispanos flagrent.

(11) ZEBEDÆUS. Noli, obsecro, Gamaliel, de actione illa magna temere judicare, quæ instar ventilabri Christi fuit in regionibus illis; nisi forte monstrare poteris, pactum aliquod Hispanorum cum illis populis, quale Josuah fecit cum Gibeonitis, quo cautum esset, ut exsecrabilis illa generatio sedes antiquas retineret. Quinetiam vides, edicto regio hoc exsecutioni mandatum fuisse, non tumultuarie: gladius enim manibus plebis neutiquam commissus est.

(12) EUPOLIS. Arbitror equidem Martium illud omisisse, non quod judicio in alterutram partem inclinaret, sed quia cum actionibus belli haud bene congruebat, siquidem cum subditis tantum res fuit, neque armis contra itum est. Verum permittamus (si placet) Martium in ora-

tione procedere: loquebatur enim (ut mihi videtur) tanquam theologus armis indutus.

(13) MARTIUS. Fateor, Eupoli, me, in iis quæ loquor, pietatem et religionem præcipue mihi ante oculos proponere; nihilominus, si loquendum mihi esset ut homini animali tantum, eadem consulerem. Neque enim reperiri hodie potest expeditio aliqua, aut actio, etiam respectu secularis amplitudinis, et honoris terreni, quæ cum bello contra infideles comparetur. Neque in hoc quod assero, novitatem aliquam, aut ventosum quidpiam propono; sed quod in exemplis recentibus ejusdem generis se ostendit, licet fortasse minus arduis. Castiliani, seculo superiore, orbem novum aperuerunt; atque regnum Mexicanum, Peruviam, Chilen, et alias Indiæ occidentalis regiones, subegerunt, et plantarunt. Videmus quam ingentes opum fluctus in Europam ex ea re inundarunt; adeo ut orbis Christiani census in decuplum, imo in vicecuplum, jam aucti sint. Verum est aurum, tempore invasionis primæ, in iis regionibus congestum fuisse, et accumulatum; sed argenti venæ adhuc perpetuo scatent. Ex eodem etiam auso infinita territorii et imperii facta est accessio: neque enim unquam antehac orbis Christianus in duplum crevit; quod vere asseri possit jam esse factum, si computes id quod jamdudum acquisitum est, cum eo quod in posterum acquiri possit per occupationem et culturam earum partium ulteriorem. Neque tamen affirmari vere possit (si ingenue loquamur) fidei Christianæ propagationem navigationum illarum et plantationum causam præcipuam exstitisse; sed aurum, argentum, opes, et gloriam: ita ut, quod in Dei providentia primum fuerit, in hominum appetitu et intentione secundas tantum partes obtinuit. Similia prædicari possint de navigationibus et expeditionibus præclaris Immanuelis, Lusitaniæ regis; cujus arma Africam et Asiam cingere cœperunt, atque ad se trahere non solum commercium aromatum, lapidum pretiosorum,

moschi, et pharmacorum, sed sedes et imperia in partibus illis orientis extremis. Neque enim in his ipsis religio Christiana præcipue ante oculos obversabatur, sed amplificatio et prolatio imperii et divitiarum. Accidit autem jam, ex duobus istis præclaris facinoribus, quum orientales et occidentales Indiæ modo sub Hispaniæ ditione unitæ sint, id quod magniloquus quidam dixit, *Solem in imperio Hispanorum nunquam occumbere, sed aliquam ejus partem semper irradiare*: quod (si verum dicendum est) radius quidam est gloriæ, non dico corpus solidum gloriæ, in quo monarchia Hispaniæ reliquis omnibus monarchiis superior sit. Quamobrem, ut concludam, videre est in hisce expeditionibus contra ethnicos et infideles, honorem et utilitatem, tam spiritualem, quam temporalem, in una tam intentione quam prosecutione coivisse.

(14) Pollio. At, ut mihi videtur, pace tua, Marti, meminisse debueras homines sylvestres, et mere barbaros, similes esse bestiis et avibus, quæ feræ sunt naturæ, quarum proprietas (qualis esse potest) possessionem sequitur, et occupanti conceditur; sed in populis civilibus hoc non tenet.

(15) Martius. Ego certe nil tale discriminis agnosco inter animas rationales; sed contra sentio, quicquid in ordine sit ad bonum populi alicujus majus et latius, actionem posse injustitia absolvere, concesso quod populus sit, sive magis, sive minus, cultus et civilis. Verum, non facile tibi concedam, Pollio, populos, Peruvianum, aut Mexicanum, ita penitus fuisse barbaros vel feros, ut oratio tua innuit; aut quod talis poni debeat differentia inter illos, et alios infideles, qui hodie in locis plurimis degunt. In Peruvia, licet nudi fuissent, temperatura fortasse climatis hoc postulante, et consuetudines nonnullæ admodum barbaræ apud eos invaluissent; attamen administrationi certe Incarum, in aliquibus, humanitas et

civilitas non defuerunt. Reduxerant nationes illas, ab idolorum omnigenum adoratione, ad adorationem solis. Atque (quantum memini) liber *Sapientiæ* gradus idololatriæ distinguit, constituens idolorum vilium et despicabilium cultum magis cæcum et detestandum esse quam simplicem cultum creaturæ. Et similiter (nisi fallor) faciunt quidam ex prophetis, ponentes cultum idolorum, per metaphoram, tanquam turpissimam et maxime bestialem fornicationem. Insuper Peruviani, sub imperio Incarum, magnifica habuerunt templa superstitionis suæ; justitiæ administratio apud eos viguit; obedientiam et fidelitatem constantissimam regibus suis exhibebant; etiam contra hostes cum justitia quadam militari procedebant, ac si jus fecialium novissent, legem suam, tanquam meliorem, iis offerentes, antequam gladium stringerent. Neque absimilis erat politia regni Mexicani, quod monarchia electiva, non hæreditaria, erat. Quatenus vero ad populos Indiæ orientalis (Goæ, Calecuti, Malacæ), erant illi populi delicati et lauti; frugi certe, cum quadam elegantia, etsi parum bellicosi. Ita ut si æqua lance res ponderetur, imperium Turcarum censeri possit magis barbarum, quam horum quodvis. Tyrannis crudelissima, polluta sanguine imperatorum suorum in successionibus singulis; mancipiorum et vassallorum massa, sine nobilibus, sine generosis, sine ingenuis; hæreditates nullæ; nullæ stirpes antiquæ; gens sine affectibus naturalibus, quæque (ut ait Scriptura) non movetur desideriis mulierum, immisericors, et incuriosa erga liberos proprios; gens sine institutionibus moralibus, sine litteris, artibus, et scientiis; quæ vix jugerum agri, aut horam diei mensurare norit; sordida, et immunda in ædificiis, victu, et similibus; atque (ut verbo dicam) opprobrium merum generis humani. Ista tamen natio hortum mundi in eremum vertit: nam (ut recte habetur in proverbio), *Ubi equus Ottomanni pedem ponit, populus vix crescet.*

(16) POLLIO. Verumtamen, in medio invectivæ tuæ, Marti, Turcas jure suo non prives, eos neutiquam pro idololatris habendos esse. Etenim, si (ut ipse modo dixisti) discrimen haud parvum sit inter cultores idolorum vilium, et solis, majus se offert discrimen inter cultum creaturæ et Creatoris. Agnoscunt enim Turcæ Deum patrem, creatorem cœli et terræ, primam in Trinitate personam, etsi reliquas duas negant.

(17) Ad quem sermonem quum Martius conticuisset, occurrit Zebedæus, vultu commotiore, et reprehensionem spirante, et dixit:

ZEBEDÆUS. Cavendum sedulo, Pollio, ne in hæresin Immanuelis Comneni, imperatoris Græciæ, imprudentes labamur, qui asseruit Mahometis Deum, verum esse Deum : quæ hæresis a synodo non solum rejecta et damnata est, sed imperatori imputata, veluti insaniæ species quædam; quam etiam ei exprobravit episcopus Thessalonicensis, verborum acerbitate minime repetenda.

(18) MARTIUS. Ingenue fateor, me in illa opinione esse, bellum contra Turcas plus justitiæ et meriti habere, quam contra alios quoscumque gentiles, aut barbaros, qui aut fuerunt, aut nunc sunt, tam religionis intuitu, quam honoris; licet facilitas forsan, et spes perficiendi, ad aliam magis electionem invitare possit. Verum, antequam ulterius progredior, tum et ipse libenter respirarem, tum etiam dominationes vestras obnixe rogarem, ut sermonis vices excipiatis, qui melius eas sustinere potestis; sed et præcipue hoc mihi occurrit, quoniam in conventu nostro hic aliquos video qui egregii legis divinæ interpretes sunt, etsi dogmatibus nonnullis dissentientes. Ipse autem, non sine ratione, judicio meo diffido, tum quod in seipso infirmum sit, tum quod zelo et ardore in hac causa abripi possit; itaque vitio mihi verti possit, si plura de hac re dissererem, priusquam fundamenta solide jacta videam, quæ justitiam actioni huic asserant, ab

iis qui in justitia causæ discutienda meipso magis versantur et peritiores sunt.

(19) EUPOLIS. Magna certe lætitia afficior, Marti, quum intueor in viro militari tantam animi moderationem; quandoquidem in re quæ sanguinem excalefaciat, atque insuper speciem habeat sanctitatis, non abripiaris ad prætermittendam, aut pro concesso admittendam, considerationem justitiæ. Atque, quoniam (ut mihi videtur) colloquium hoc nostrum feliciter procedit, si dominationes vestræ annuant, nonnulla de distributione argumenti in partes proponam.

(20) Cui rei quum omnes assensissent, Eupolis dixit:

EUPOLIS. Mihi certe non incongruum videtur, si Zebedæum exoraremus, ut quæstionem hanc discutiat: Utrum bellum propter fidei Christianæ propagationem, absque alia aliqua hostilitatis causa, jure suscipi possit, et in quibus casibus. Fateor insuper, libenter me audire velle dissertationem de jure, non solum permissivo, sed etiam utrum non obligentur principes Christiani, et respublicæ, ad hujusmodi bellum inferendum? Quam partem si Gamalieli placuerit in se recipere, quæstio de jure, simpliciter accepta, plene discussa fuerit. Superest quæstio comparativa, nempe, dato quod hæc res aut legitima aut obligatoria sit, utrum tamen aliæ res eam prævertere non debeant, veluti, exstirpationes hæresium, schismatum reconciliationes, morum reformationes, prosecutiones titulorum et jurium pro temporalibus dominiis, et vindictis, et hujusmodi; atque insuper, in quantum bellum illud sacrum cæteras illas res vel præstolari debeat, vel cum iis pari passu incedere, vel illas compescere, et in ordinem redigere, tanquam se inferiores? Quoniam autem hæc pars late patet, atque Eusebius adhuc silentium tenuit (si dominationes vestræ jubeant), illam, per viam mulctæ, ei imponemus. Interim vereor, ne Pollio, qui perspicacia et acumine pollet ad distin-

guendum quid sit in rebus solidum et grave, quidque rursus speciosum et phantasticum, hæc omnia nihil aliud esse existimaturus sit quam impossibilia, et aquilas (ut dicitur) in nubibus; itaque eum rogabimus, ut argumentum hoc totis viribus stringat et premat, ut ab eo moniti et edocti, rem aut rejiciamus, si inveniatur tumida et inflata, aut saltem ab ea separemus quicquid insit inane, et minime sperabile. Atque quia ingenue fateor me in alia opinione esse (etsi cum Pollione dimicare dura sit provincia), tamen, quantum in me est, probare connitar rem hanc perfici, et ad exitum perduci posse; atque ostendam quibus modis impedimenta omnia et obstacula vel tolli vel superari queant. Tum vero tempestivum erit Martio (si rem prius non deposuerimus) sermonis partes resumere, tam quoad suasoriam quam quoad consultatoriam, quibus scilicet mediis, apparatibus, cæterisque denique quæ ad activam partem conducant, administrari possit; verum, hæc quæ dixi, pro tenuitate judicii mei in medium adduxi; dominationes vestræ rem melius disponent.

(21) Universi non solum distributionem probarunt, sed etiam suis partibus acquieverunt. Verum, quia inclinabat dies, colloquium in mane crastinum differre consenserunt. Solummodo Pollio dixit:

Pollio. Sane, Eupolis, de me recte conjicis. Plane enim sentio, nisi orbem Christianum veluti pistillo contundatis, et novam inde massam conficiatis, de bello sacro spem nullam reliquam esse. Atque semper hoc apud me statui, lapidem philosophicum, et bellum sacrum, diverticula tantum esse cerebrorum nonnihil læsorum; et eorum qui plumas in capite gestant, non in pileo. Verumtamen, pro humanitate vestra, mihi credite: si vos quinque contraria senseritis, præsertim postquam ea quæ in animo mihi sunt recensuerim, paratus ero cum Hippocrate renuntiare, *Athenienses insanire, solum autem*

Democritum sanum esse. Atque, ne me a negotio penitus abhorrere judicetis, ab initio jam aliquid contribuam. Vos proculbubio varia et egregia comminiscemini; sed facite quod jubeo. Papa qui nunc sedet, decrepitus est, et mors ejus quotidie exspectatur, non secus quam si campana jam pulsaret. Date operam ut post eum eligatur papa, minime senex, annorum quasi inter quinquagesimum et sexagesimum; assumat autem sibi nomen Urbani, quia ejus nominis papa primo cruciatam instituit, et tanquam tuba sacra expeditionem in terram sanctam excitavit.

(22) Eupolis. Bene ais. Sed esto, si placet, paulo plus serius in hoc colloquio.

(23) Die sequente iidem convenerunt, prout constituerant; quumque consedissent, et aliquid a Pollione facetiarum inspersum esset, qui sic ludebat : « Bellum jamdudum inchoatum esse: se enim, per totam noctem, nihil aliud quam de Janisariis, et Sultanis, et Tartaris, somniasse; » Martius dixit :

Martius. Distributio colloquii quæ ab Eupolide heri facta est, et a nobis approbata, mihi sane videtur omnino perfecta et absoluta, præterquam una in parte : loquor autem, non de numero partium, sed de earumdem ordine et collocatione. Ita enim dispositum est colloquium, ut Pollio et Eupolis possibilitatem aut impossibilitatem actionis ventilarent, antequam ego mediorum et apparatuum declarationem explicaverim. Ipse autem sæpius animadverti in deliberationibus, ingressum propinquiorem in considerationem modi rei gerendæ sive exsequendæ opinionem prius conceptam de possibilitate aut impossibilitate penitus subvertisse; adeo ut, quæ primo intuitu possibilia videbantur, inquirendo in modos perficiendi, impossibilitatis convicta fuerint; et e contrario, quæ impossibilia quis primo putasset, mediorum rursus explicatione (tanquam lumine a dorso rerum posito, et

affulgente), se ostenderint possibilia, quæ antea impervia putabantur, perviis factis. Hoc autem non eo dico, quo ordinem interloquendi immutarem, sed solummodo ut a Pollione et Eupolide impetrarem, ne quid peremptorie et conclusive pronuntient, donec me de exsecutionis modis disserentem audierint; atque deinde ad replicandum sine præjudicio se reservent, postquam ante oculos veluti modulum quemdam rei gerendæ contemplati sunt.

(24) Pergrave istud, et sobrium Martii monitum, et cautio, plurimum a reliquis collaudata: unde Eupolis dixit:

EUPOLIS. Quum Martius aliquid corrigere inceperit in eo quod heri decretum est, licebit et mihi (præsertim in propositione quadam quam ipse intuli) omissionis alicujus meminisse, quæ plus est quam collocatio partium præpostera. Quantum enim conjicio, addenda et inserenda erat quæstioni de jure hæc appendix: Quousque bellum sacrum sit prosequendum? nempe, utrum usque ad eradicationem et exterminium populorum? atque insuper, utrum res ad hoc deducenda sit, ut fides nova armis compellatur, religio falsa vi et suppliciis vindicetur; an potius, ut regiones et populi solummodo subjugentur, unde per gladium secularem via aperiatur ad gladium spiritualem, qui persuasione, instructione, et hujusmodi remediis, quæ ad salutem animarum et informationem conscientiarum propria sunt, penetret? Sed fieri potest, ut, hoc quod tanquam omissum noto, seorsim in partem constitui opus non sit, quia Zebedæus, pro ea qua pollet prudentia, in eam sponte incidet, tanquam annexum quoddam quæstionis de jure; quæ discuti et determinari non potest absque distinctionibus et limitationibus.

(25) ZEBEDÆUS. Confirmatior certe reddor, Eupolis, quum videam judicio tuo (quod tanti æstimo) id probari, quod ipse apud me facere institueram. Quemadmodum

enim Martius bene notavit, rem esse laxiorem de possibilitate disserere, priusquam modi ipsi conficiendi in medium adducantur; similiter se habet, de justitia definire absque recensione et consideratione casuum particularium. A principio itaque casus distinguam; etsi veniam mihi dabitis, si eos seorsim singulos nimis præcise non discutiam : nam et prolixum hoc foret, ac rursus, non in artibus aut methodis occupati jam sumus, sed in colloquio deliberativo. Primum igitur in genere quæritur (sicut Eupolis antea memoravit), utrum principibus Christianis, bellum invasivum inferre liceat, solummodo et simpliciter propter propagationem fidei, sine alia quapiam hostilitatis causa? Secundo quæritur, posito in partem casus quod regiones illæ olim Christianæ, et Ecclesiæ membra erant, ubi *candelabrum aureum steterat,* etsi nullæ jam plane defecerint, neque reliquiæ sint Christianorum; utrum licitum non sit, bellum inferre ut illæ ecclesiæ denuo reuniantur, tanquam vetus Christi patrimonium? Tertio quæritur, addito in partem casus ulteriorem, multitudinem adhuc Christianorum magnam in illis locis degere, utrum licitum non sit, bellum inferre ad illos a jugo infidelium liberandos? Quarto, utrum bellum inferri juste non possit, ad recuperandum et expurgandum loca sacra et solemnia, modo polluta et profanata, qualia sunt civitas et sepulchrum sancta, et hujusmodi loca, ubi adoratio et devotio se inprimis exercuerunt? Quinto, utrum bellum licite geri non possit ad ultionem capiendam de blasphemiis, vero Deo et Servatori nostro illatis, aut de effusione sanguinis Christiani, quamvis multis retro seculis facta; quandoquidem judicia divina cancellis temporum minime concludi, et multoties peccatorum tantum maturitatem exspectare, constet? Sexto, in considerationem venit (id quod modo proposuit Eupolis), utrum bellum sacrum (quod, sicut causæ dignitate, ita et prosecutionis justitia, aliis omnibus

præcellere debet) urgeri licite possit usque ad expulsionem et internecionem populorum, vim conscientiis inferendam, atque hujusmodi acerbitates exercendas; vel qualis adhibenda sit moderatio, ne, dum Christianos nos esse meminerimus, alios *homines* esse oblivisci videamur. Intervenit tamen articulus quidam, qui hos universos præcedere debeat, et fere missos faciat, quantum ad hoc particulare bellum contra Turcas; qui in mentem mihi forsitan non venisset, nisi Martium heri, tyrannidem Turcarum tam ad vivum oratione sua depingentem audissem, quam tu, Pollio, invectivam appellasti, licet revera justa esset et debita contestatio; et quanto in animo magis revolvo, tanto plus in opinione illa confirmor: arma scilicet pro imperio illo debellando, etsi religionis causam seponamus, licite sumi posse.

(26) Postquam Zebedæus ista dixisset, aliquantisper respiravit, si quid forte cæteri in eam rem injecissent; sed postquam nil aliud quam silentium et attentionis signa observaverat, ad ea, quæ dicturus erat, hoc modo perrexit:

(27) Zebedæus. Dominationes vestræ, in hac quæstione de jure belli sacri contra Turcas, non exspectabunt a me tractatum justum, sed sermonem tantum, qualis deliberationi conveniat; atque ad hujusmodi brevitatem, et modum dicendi, me componam. Primum hoc concedam: sicut belli causa justa esse debet; ita ejus causæ justitia oportet ut sit liquida, non obscura, aut scrupulis implicata. Etenim, omnium legum consensu, in causis capitalibus, probationes requiritur plenas esse et evidentes. Quod si hoc postulandum sit ubi unius vita periclitatur, quid de bello dicemus, ubi semper in innumeros mortis sententia fertur? Cavendum itaque inprimis, ne immolando cruorem hominum per bellum injustum, beatissimum Servatorem nostrum ad similitudinem Moloch, aut idoli ethnici, adoremus. Justitia actionis cujuscumque

consistit, in meritis causæ, in legitima jurisdictionis auctoritate, atque in prosequendi modo debito : quantum enim ad intentionem interiorem, eam curiæ cœli relinquo. De his separatim, prout referri possint ad subjectum præsens belli sacri contra infideles, et nominatim potentissimum illum, et maxime formidabilem fidei hostem, Turcam. Equidem teneo et confido me liquido probaturum (quantum per summam quamdam, et capita tantum rerum, probatio haberi possit), bellum contra Turcam justum esse et legitimum, tam jure naturali, quam jure gentium; necnon jure divino, quod illorum duorum est perfectio. Quatenus vero ad legem positivam, et civilem, vel Romanorum, vel aliorum quorumcumque machinæ sunt illæ certe nimis exiles, quæ tantæ quæstionis pondus regant. Itaque, meo judicio, multi ex recentioribus scholasticis (etsi homines alias egregii) non recta quidem insistunt via ad quæstionem illam discutiendam; nisi forte donum Navii nacti sint, ut cotem novacula scindere queant.

(28) Primo, quantum ad legem naturæ, Aristoteles philosophus, non malus ejus legis interpres, multorum ingenia exercuit, scito illo ingenioso, de *natura domino*, et *natura servo* : affirmando, disertis verbis, et peremptorie, usque a natalitiis, res aliquas natas esse ad regendum, aliquas ad parendum; quod oraculum secundum varios sensus acceptum fuit [1]. Acceperunt illud nonnulli pro sermone jactantiæ, ut Græcorum in barbaros imperandi jus assereret, quod thema defensum melius fuit a discipulo ejus Alexandro; alii acceperunt veluti modulum quemdam speculativum, quod natura et ratio hoc volunt et poscunt, ut meliores imperent, sed neutiquam ut jure hoc vindicare possint; verum ego, nec pro verborum jactantia, nec pro voto quodam aut optato illud accipio, sed pro assertione vera, quemadmodum ab illo definitur et limi-

[1] ARIST., *Politic.*, I, c. 2, § 8.

luctationem excitavit. Itaque (si diligenter attendas), quum charta ista Noacho et filiis post diluvium renovaretur, non fit per verba restitutionis dominii, qualia erant prima, *Dominamini*, etc.; sed, *Terror vester, ac tremor vester erit super cuncta animalia terræ, et super omnes volucres cœli, cum universis quæ moventur super terram*; imperium minime de novo concedendo, quod ratum manebat, sed contra reluctationem illud protegendo. Interpretes igitur saniores hanc imaginem interpretantur esse rationem naturalem, quæ si in toto aut maxima ex parte deformetur, jus imperii exstinguitur; atque si interpretum omnium sententias diligenter perpendas, de casu dubitant, non de lege. Sed hoc proprie tractandum veniet quum de secunda parte disseremus; quæ ipsas imaginis deformationes explicabit. Verum pergamus. Oseas propheta, in persona Dei, de Judæis dicit : *Ipsi regnaverunt, et non ex me; principes constituerunt, et non cognovi*[1] : qui locus aperte indicat dominia quædam esse, quorum Deus se auctorem negat. Etsi enim occulta ejus providentia ordinentur, voluntate tamen ejus revelata minime agnoscuntur. Neque hoc de gubernatoribus malis, aut tyrannis, intelligi potest (illi enim in Scripturis sæpenumero auctoritate muniuntur, et stabiliuntur, tanquam potestates legitimæ); sed de perversitate aliqua, et totali defectione, in gente, aut populo ipso : quod ex eo liquido colligitur, quandoquidem propheta loquitur de dominio in abstracto, non de persona domini. Licet autem nonnulli ex iis quos diximus hæretici textu hoc abusi sint, eumque male distorserint; sol tamen in transitu per cloacas non inquinatur. Atque insuper, si quis inferat ex verbis prophetæ sequentibus (quæ hanc rejectionem ob idololatriam eorum factam declarant), interpretatione ista omnium nationum idololatricarum destrui dominia (quod perspicue falsum est), hoc meo judicio

[1] *Os.*, c. 8, vs. 4.

non sequitur: idololatria enim Judæorum eo tempore, atque idololatria ethnicorum, quæ tum fuit, et hodie invenitur, peccata sunt naturæ inter se multum discrepantis, respectu fœderis specialis, et manifestationis clarioris, quibus Deus se ipsum nationi illi devinxit, et exhibuit. Hæc imperii nullitas, et dominii privatio, quam in nationibus aliquibus reperiri dicimus, significantius adhuc a Mose exprimitur in cantico suo, sub persona Dei Judæos alloquentis : *Ipsi me provocastis in eo qui non est Deus; et ego vos provocabo in eo qui non est populus.* Tales (proculdubio) erant populi Cananæorum, et reliqui, post donationem terræ promissionis Israëlitis factam. Ab eo enim tempore jus eorum in terram illam corruit, etsi in locis compluribus armis subjugati non fuerint, sed in possessione manserint. Ex hoc videre licet, nationes quasdam nomine tenus existere, quæ nationes jure non sunt; sed multitudines tantum et examina populorum. Quemadmodum enim homines quidam sunt quos ex-leges appellamus, proscripti scilicet per leges civiles diversarum regionum; ita etiam nationes quædam sunt ex-leges factæ, et proscriptæ per jura naturæ et gentium, aut per mandatum Dei immediatum. Sicut etiam reges quidam sunt de facto, et non de jure, respectu nullitatis tituli eorum; ita nationes quædam reperiuntur, terras et possessiones suas de facto, et non de jure, occupantes, respectu nullitatis politiæ, aut regiminis sui.

(30) Sed recipiamus exempla aliqua in medium probationum nostrarum : etenim sic disposita, non minus probabunt quam si in finem rejiciantur; tum vero illustrabunt magis. Indubitatum semper fuit, bellum contra piratas juste geri posse per nationem quamcumque, licet ab iis minime infestatam aut læsam. An quia certas sedes, aut lares, non habent? At in Piratico bello, a Pompeio Magno gesto (quodque revera, inter bella quæ gessit, ei maxime honorificum et gloriosum fuit), piratæ nonnul-

las urbes tenuerunt, portus quamplurimos, etiam magnam provinciæ Ciliciæ partem; atque piratæ qui hodie sunt, Julia Cæsarea receptum habent. Bestiæ non ideo minus feræ, quia speluncas habent. An quia periculum ab iis, tanquam nubes, volitat et volvitur, ut nesciamus in quam partem erupturum sit; adeo ut omnium, sine discrimine, res agatur? Ratio certe hæc posterior, bona; illi tamen non insunt omnia, neque profecto ea est quæ ut plurimum allegatur. Vera enim causa hujus rei hæc est, quod piratæ communes humani generis hostes sint; quos idcirco omnibus nationibus persequi incumbit, non tam propter metus proprios, quam respectu fœderis inter homines socialis. Sicut enim quædam sunt fœdera in scriptis, et in tractatus redacta, contra hostes particulares inita; ita naturalis et tacita confœderatio inter omnes homines intercedit, contra communes societatis humanæ hostes. Adeo ut, ad hujusmodi bella indicenda, non opus sit denuntiatione aliqua solemni; non exspectanda supplicatio a natione læsa ut submittantur auxilia, sed istius modi formulas omnes supplet jus naturæ in bello Piratico. Idem censendum est de latronibus per terram, et insidiatoribus viarum; quales adhuc dicuntur pagi nonnulli Arabum, et reguli quidam montani, qui secus angustas vias et a viatoribus frequentatas habitant. Neque (ut prius de piratis dictum est) principibus tantum vicinis hos debellare conceditur; verum etiam, si quæ natio sit, quantumvis longe dissita, quæ merito et gloriæ sibi duceret bellum istud suscipere (veluti Romani olim bellum gesserunt pro liberanda Græcia), proculdubio hoc facere cum justitia possint. Nec absimile pronuntio de regno Assassinorum jam exstincto, quod situm erat super fines Saracæ, atque olim magno principibus Orientis, pro tempore, terrori fuit. Ibi consuetudine receptum erat, ut regis mandato, et ex cæca obedientia eidem præstanda, quivis illorum obligatus esset, et veluti voto obstrictus,

ad cædem cujusvis principis aut personæ perpetrandam, quam rex suus designavit. Consuetudo ista, sine controversia, totum illud regimen invalidum reddidit, et nullo jure subnixum, tanquam machinam quamdam contra societatem humanam exstructam, quæ ab omnibus incendi et destrui meruit. Idem pronuntio de Anabaptistis civitatis Monasteriensis, etiamsi imperatori rebelles non fuissent, atque etiamsi nil sceleris revera commisissent. Quin et si adhuc fuerit, aut in futurum exorturus sit hominum cœtus aliquis, qui teneret et poneret, omnia licita esse, non ex præscripto legum, aut regularum aliquarum, sed ex motu et instinctu secreto et vario spiritus; hic, proculdubio, natio nulla censenda, populus nullus, nulla politia, quam Deus agnoscit; cuivis sanè nationi populum hunc (si ad sanitatem redire recuset) exterminare penitus ex cœtu hominum, et a facie terræ delerè licebit. Proponam jam exemplum rei fictæ, et tamen veteres in dubio reliquerunt, utrum res ficta fuerit, an historia vera. Illud intelligo de gente Amazonum, ubi regimen, tam publicum, quam privatum, etiam militia ipsa, penes fœminas residebat. Num quis sanæ mentis affirmaverit, hujusmodi imperium, contra ordinem naturæ in principiis suis institutum, non esse in se vacuum, et nullum, et prorsus abolendum? De summo fœminarum imperio non loquor: id enim consiliariis et magistratibus subordinatis masculis suffulcitur; verum, ubi regimen status, justitiæ, familiarum, a fœminis, et non aliis, administrabatur. Attamen exemplum hoc postremum a prioribus differt eo, quod in illis periculi metus supponatur, in hoc autem aberratio tantum a lege naturæ. Neque hæsitarim idem affirmare de sultania Mamalucorum, ubi servi, et nulli alii, pecunia empti, et stirpis incognitæ, liberis imperabant. Huic affine esset, si gentem aliquam supponas, apud quam consuetudo talis reciperetur, ut filii, quamprimum ad plenam ætatem pervenerint, parentes e possessionibus suis expel-

lerent, et eis stipendium tantum solverent : exempla enim ista, imperii fœminarum in viros, filiorum in patres, servorum in liberos, similia et cognata inter se sunt; quum in his omnibus jus naturæ et gentium manifesto violetur et pervertatur. Quantum ad Indos occidentales, video, Marti, te Garcilazzum de Viega legisse, qui et ipse e stirpe Incarum fuit, et proles mixta exstitit, atque virtutes, et mores honestiores patriæ suæ libenter memorat; etsi certe sobrie hoc, et perquam modeste faciat. Attamen mihi haud facile persuadebis, nationes illas a quavis natione, quæ virtutibus moralibus culta et imbuta esset, subjugari non potuisse; licet propagatio fidei seponeretur, nec in partem casus admitteretur. Certe nuditas illorum, qua plerumque usi sunt, absque ullo omnino velo aut tegumento, magnæ deformitati fuit, siquidem in nuditatis conscientia sensus primus peccati constitit, atque hæresis Adamitarum semper habita est tanquam opprobrium naturæ; sed hoc fervoribus regionis detur, quandoquidem sit illis cum aliis nonnullis gentibus commune. Neque rursus simplicitatem eorum commemorare placet, licet insignis fuerit; utpote qui equos fræna ipsorum manducare, litteras autem loqui, et commissa sibi nuntiare, putarent; et similia. Neque etiam sortilegia, divinationes, et magicas superstitiones narro; in quibus cum plerisque gentibus idololatris communicabant. Verum affirmo, consuetudinem apud illos homines sacrificandi, et multo magis carnes humanas manducandi, tantam abominationem fuisse, ut erubescere cogatur, quicumque certe negaverit morem hunc exsecrabilem, cum aliis improbissimis conjunctum, Hispanis justam causam tribuisse territoria eorum invadendi, ut per legem naturæ proscripta, et populum vel reducendi, vel expellendi. Absit tamen a me crudelitatibus et cædibus, quæ sub initiis adversus illos grassabantur, patrocinari; quæ certe mercedem suam paulo post receperunt, quum ne unus quidem ex primis

earum regionum occupatoribus exstiterit, qui non ipse violenta morte periret, quemque etiam mors et calamitas complurium e suis non aut comitabatur, aut a tergo insequebatur. Sed exemplorum satis; nisi forte huc adjicias labores Herculis : exemplum sane quod, licet fabulis multis turgeat, hoc tamen inprimis habet, quod insigniter demonstret omnium nationum et ætatum consensum in exstirpationibus et debellationibus gigantum, monstrorum, et tyrannorum enormium approbandis, non solum tanquam facinoribus egregiis, quæque divinos, aut saltem heroicos, honores mererentur; atque hoc, licet liberator ille, quisquis tandem sit, ex una orbis extremitate ad alteram penetraret.

(31) Jam autem, exemplis his prælibatis, ad argumenta redeamus, pondus potius quam numerum spectantes, ut in hujusmodi colloquio par est. Primum argumentum hoc erit : Damnandus certe error ille, tanquam pusillanimitatis nimiæ, si quis existimet nationibus et gentibus nullum inter se vinculum intercedere, nisi aut sub rege eodem uniantur, aut per pacta et fœdera socientur; aliæ siquidem societatis obligationes sunt, et confœderationes tacitæ et implicitæ : exempli gratia, illa coloniarum, aut alio transmigrantium, erga nationem progenetricem suam. Neque pro nihilo habendum, si gentes unius labii sint : sicut enim confusio linguarum nota erat separationis, ita linguæ communio nota unionis. Iisdem legibus fundamentalibus et consuetudinibus generalibus uti, adhuc majus quiddam est; quod genus conjunctionis in Græcis, respectu barbarorum, vigebat. Super omnia autem eminet magna illa et indissolubilis inter homines universos consanguinitas et societas, de qua poëta ethnicus [1] (Paulo apostolo citante [2]) *Ipsius enim et genus sumus*. Multo magis consanguinitatis illius jura inter nos Christianos co-

[1] Arat., in *Phænomenis*, cujus ipsa verba vide in notis ad calcem voluminis.
[2] *Act. Apost.*, c. 17, vs. 28.

lenda sunt, quibus specialiter revelatum, omnes homines ex una massa terræ prodiisse, cunctasque orbis generationes e duobus protoplastis propagatas esse. Nos (inquam) sine hæsitatione ulla agnoscere debemus, nullas gentes inter se peregrinas, aut sanguinis alieni esse; neque charitatis sensu minus affici, quam senex ille comicus præ se tulit, qui dixit:

Homo sum, humani nihil a me alienum puto [1].

Quod si ea intercedit, qualem diximus, inter homines universos confœderatio, certe alicui fini inservit, nec prorsus otiosa est. Aliquas ergo actiones, aliquas res respicit. Quæ tandem illæ sunt? Num forte hoc fœdus contra feras, aut elementa ignis et aquæ, initur? Nequaquam: sed contra hominum cœtus et greges quospiam, qui a lege naturæ penitus desciverunt et degeneraverunt; quique in corpore ipso suo, et fabrica status, monstrosum quiddam habent; qui denique, juxta exempla dudum prolata, communes humani generis hostes et gravamina, atque insuper opprobria naturæ et dignitatis humanæ merito censeri possint. Tales hominum greges, omnium nationum interest tam vividi sensus esse ut, si fieri possit, supprimant; quandoquidem populus ipse qui talia patitur, remedium sibi ipsis præstare nequeunt. Atque hoc quod dico metiendum est, non tam ex principiis jureconsultorum, quam ex lege charitatis, lege proximi, quæ non minus Samaritanum quam Levitam includit; lege filiorum Adæ de massa una; super quas leges primitivas opinio ista fundatur; quas impugnare (si libere loqui liceat), fuerit propemodum in natura schismaticum esse.

Reliqua perficere non vacabat.

[1] Terent., *Heautontimorumenos*, act. I, sc. 1, v. 77.

SCRIPTULA VARIA.

DE SUBSIDIIS

FACULTATUM INTELLECTUALIUM.

AD HENRICUM SAVILIUM.

(Fragmentum anglice scriptum circa ann. 1613, editum ann. 1661 a W. Rawley in tertia *Resuscitatione*, latine versum a Sim. Joh. Arnoldo in sua Baconi operum edit. quæ Lipsiæ prodiit ann. 1694.)

DOMINE,

Reversus ab Etoniensi colloquio, quorsum a te invitatus refeceram animum meum sodalitio ejusmodi quod diligo, cœpi considerare eam politiæ partem, de qua philosophia nimium, leges autem minimum loquuntur: et est, Juventutis educatio. Hic figens mentem meam aliquantisper, arctam inveni viam, et observavi etiam in ipsis philosophorum dissertationibus, quæ amplissimæ sunt hoc in argumento, admirandum reperiri silentium, quoad primariam hujus subjecti partem. Nam de formanda juventute et erudienda in virtutibus moralibus (ex. gr. laborum toleratione, a voluptatibus abstinentia, obedientia, honore, et similibus) tractant; verum de promovendis et adjuvandis facultatibus intellectualibus, ex. gr. conceptuum, memoriæ, et judicii, nihil disserunt. Num cogitarint esse solummodo naturæ opus, vel existimarint referri debere ad varias genuinas artes, quæ usum rationis et sermonis docent? Sed, quoad rationem primam, utut distinxerint inter habitus et facultates, experientia tamen testatur, quod motus et facultates ingenii atque memoriæ non tantum gubernentur et ducantur, verum etiam confirmentur et amplificentur consuetudine et exercitatione debite usurpata : ex. gr. si aliquis sagittandi exerceat artem, non solum propius metam fe-

riet, verum etiam duriorem trahere arcum discet. Quoad posteriorem, ac si de his præcepta in Logica et Rhetorica comprehendantur; si recte consideretur, earumdem officium distinctum ab his esse deprehendetur: non enim est pars doctrinæ instrumentalis [sive quæ docet quomodo instrumento sit utendum], tradere quomodo exacui debeat instrumentum, aut perfici. Ideoque reperiens hic viam nondum tritam, ego, tanquam aliud agens, eam ingressus sum, tibique dedicare opus meum statui, ex veteri more, tanquam amico percaro, et viro digno: habes enim et locum illud exercendi, et judicium otiumque penitius introspiciendi quam ego. Hic autem observes illud, Ἄριστον μὲν ὕδωρ: argumentum non est excelsæ dignitatis, magnæ tamen et amplissimæ utilitatis. Sed neque video cur minus digna hæc censeri debeat doctrina, quæ docet promovere celsissimam dignissimamque mentis facultatem. Sit autem utcumque velit, si mundo ex scriptione hac affulget lux quædam et utilitas, illud debebitur amicitiæ nostræ et familiaritati. Atque sic divinæ te projicio tutelæ.

DISCURSUS

DE SUBSIDIIS FACULTATUM INTELLECTUALIUM.

I. Semper existimavi insolens et infelix esse dictum illud, *Faber quisque fortunæ suæ*[1]; excepto, si sit adhortatio solum aut calcar adversus pigritiam. Aliter enim, si accipitur prout sonat, exindeque homo alte sibi imaginatur, posse se comprehendere et explorare quæcumque accidunt, nec non omnes felices successus prudentiæ suæ et consiliis adscribit, contrarium autem erroribus suis et oscitationibus; communiter apparet, postremam viri istius fortunam non tam prosperam esse, ut illius qui, absque jactantia industriæ propriæ, plurimum attribuit felicitati et providentiæ quæ est supra ipsum. Si vero

[1] Vide supra *De Fortuna*, § 1, p 327.

sententia sic inverteretur, *Faber quisque ingenii sui*, esset quiddam magis verum, magisque proficuum : doceret enim homines inflectere semetipsos, et eas corrigere imperfectiones quas nunc tantum contegere student; et pertingere ad istas virtutes bonasque mentis dotes quas nunc tantummodo quoad speciem demonstrare nituntur. Verum enim vero unusquisque contendit ex primo fabrorum ordine esse; pauci vero ad secundum se alligant: quanquam fortunæ augmentum raro mentem emendet, e contrario autem, remotio impedimentorum animi sæpe clarum faciat hominis cursum et ad fortunam aditum. Certum etiam est, sive credatur, sive non, quod, sicuti nobilissimum metallum, aurum, præ aliis maxime est ductile et aptum in quod operetur, ita et ex omnibus substantiis animatis perfectissima earum, homo, maxime apta sit ad accipienda subsidia, incrementa, impressiones et mutationes; neque solum quoad corpus suum, verum etiam mentem et spiritum; et hic, non solum quoad appetitum et affectus, verum etiam facultates ingenii atque rationis.

II. Nam, quoad corpus humanum, invenimus multa miraque experimenta, quomodo naturæ imperet consuetudo, in illis etiam actionibus quæ videntur maxime difficiles, et minimum possibiles. Primo, in motibus voluntariis; quos [etsi] voluntarios dicimus, videmus eorum primarios [sive altissimos gradus] voluntarios non esse. In potestate mea est et voluntate positum, currere; sed currere celerius quam levitas aut dispositio corporis mei permittit, nec potestatis meæ est, neque voluntatis. Videmus industriam et exercitium saltatorum et funambulorum mira præstare. Sic, in dolorum tolerantia, qui creduntur adversari naturæ humanæ, varia suppetunt apud religiosos exempla, quantum perpeti possint demonstrantia, et probantia verum esse, quod Spartanorum pueri adeo severe virgis fuerint cæsi super altari, ut nonnunquam reddiderint

animam, nunquam tamen ejularint. Si etiam transimus ad facultates illas quæ magis adhuc videntur involuntariæ, ut jejunium longum, et abstinentia, eique contraria voracitas, nihil omnino bibere, ferre frigus vehementissimum, et similia; non defuerunt, neque adhuc desunt, qui in his corporis sui demonstrarunt victoriam. Etiam in respiratione, ostenderunt quidam, per continuum mergendi et operandi sub aquis exercitium, posse se ad spatium temporis vix credibile continere halitum. Alii absque suffocatione tolerarunt præfocantem fornacis calorem, aliis intolerabilem. Impostores etiam aliqui in varias contorserunt atque adegerunt corpora sua figuras. Imo et aliqui in exstases et raptus se transtulerunt. Quæ singula docent, quam varie, et in quam excelsis gradibus humanum transformari possit corpus. Si vero quispiam existimet, provenire ista ex secreta quadam naturæ proprietate, qua homines illi eo devenerint, neque unicuique licere eadem perficere, quanquam tentet (qua de causa etiam rari ejusmodi sint homines); largior, majorem aptitudinem esse causam perfectionis, minorem vero non facere inidoneum: magis aptus infans perfectus erit funambulus, minus autem aptus erit funambulus gregarius. Neque dubitandum agilitates istas potuisse magis fieri communes; alias etiam aliorum generum, nondum tentatas, potuisse addisci, ni modo duo impedivissent. Prius est diffidentia, qua pro impossibilibus habentur: hic enim valet illud poëtæ, *Possunt, quia posse videntur*[1]; nemo scit quantum possit, nisi etiam credat se multa posse. Posterius, quoniam istæ sunt exercitationes abjectæ, ingloriæ, et utilitatis exiguæ, ideoque etiam sine præmio ullo, quanquam multi laboris dolorisque.

III. Voluntas autem hominis flexilis est admodum et obediens, multamque admittens medicinam qua emendari et immutari queat. Hic principem occupat locum

[1] VIRG., *Æn.*, V, vs. 231.

Religio, quæ aptissima est ad immutandam eam et transformandam, vel in ipsis profundissimis nec non maxime internis inclinationibus et motibus. Ei proxima est opinio et apprehensio, sive ex traditione vel educatione infusa, aut disputationibus seu suasionibus impressa. Exemplum deinde sequitur, hominis voluntatem in istius similitudinem transformans quod communissimum est et familiarissimum. Quarto loco ponendum, quando affectus unus sanatur vel corrigitur altero, ex. gr. timiditas [seu ignavia] pudore et dedecore, torpor et pigritia indignatione et æmulatione, etc. Et denique, quando hæc singula aut unum ex istis novam formarunt voluntatem, consuetudo et habitus corroborant et confirmant ista omnia. Mirum igitur non est, quod hæc animi facultas (voluntas seu electio), affectum et appetitum inclinans, quum sit tantum initium et rudimentum voluntatis, æque ac alia possit gubernari et formari; quoniam admittit tot diversorum remediorum accessum, quæ sibi applicari et in se agere possunt. Sunt etiam effectus hinc pullulantes tam multi tamque cogniti, ut neque enumerare necesse sit; tantum [notandum] quod vulgo, instar medicamentorum, in duo medelæ dispescant genera : horum justum et genuinum est unum, alterum palliatio vocatur vulgo. Vel enim intentio est reformare affectus realiter et revera, refrænando eos, si nimis sint vehementes, aut excitando, si nimis molles et infirmi; vel contegere eosdem, aut, si occasio ferat, prætexere eos et ostentare. Primi generis multa in scholis philosophorum, moralisque virtutis doctrina, prostant exempla; posterioris autem in principum aulis et omni civili commercio reperire licet, ubi moris est, non solum profunde dissimulare et suffocare affectus (ne ullum eorum prostet signum externum), verum etiam sunt vividæ simulationes et affectationes, eorum affectuum signa gerentes qui revera non adsunt, ut *risus jussus, lacrymæ coactæ*, etc.

eloquimur neque verbatim præmeditati sumus, neque mere extemporanea sunt. Ideoque exercitium deberet fieri respirando paulisper, necnon meditando de summis rerum, atque tum formando sermonem extempore. Hoc autem fieret duobus modis : tum scribendo in pugillares, et absque illis. In plurimis enim actionibus licet breves describere notas, et, si homo assuetus iis non fuerit, fallet ipsum memoria.

Usus memoriæ narrantis nullus est in Academiis, videlicet cum circumstantiis temporum, personarum, locorum, nominum. Alia est disserendi ars, alia referendi seu narrandi et describendi. Hujus autem usus maxime est necessarius.

Ita etiam, in summa referre et contrahere narrationem, frequentis est usus.

TENTAMEN DE FAMA[1].

(Fragmentum a W. Rawley editum an. 1661, anglice; ex anglico versum a Sim. Joh. Arnoldo an. 1694.)

(1) Juxta Poëtas [2] monstrum est Fama. Describunt eam, ex parte eleganter et pulchre, ex parte autem severe et arbitrarie. Inquiunt: Adspice; quot pennas habet, tot etiam oculos habet infra; tot linguas, tot aures arrigit.

(2) Hæc florida sunt. Sequuntur parabolæ insignes: Quod augeat robur eundo; super terram incedat, caput tamen suum nubibus inserat; interdiu excubias agat, plerumque autem circumvolitet noctu; facta infectaque canat; sit terror civitatibus magnis. Sed, quod reliqua superat, narrant, quod Terra, mater Gigantum Jovem oppugnantium, ast ab ipso devictorum, irata, postmodum pepererit Famam. Nam certum est Rebelles, per Gigantes adumbratos, et Famam seditiosam, libellosque famosos, esse et fratres et sorores, masculino et fœminino sexu. Si

[1] Confer supra, *de Sapientia veterum*, fab. IX, *Soror Gigantum, sive Fama.*

[2] Præsertim Virgilium, ex cujus Æneide (IV, 173 seqq.) tota hæc descriptio desumpta est. Hæc sunt enim ipsius verba:

Fama, malum quo non aliud velocius ullum,
Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.
Parva metu primo, mox sese attollit in auras,
Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit.
Illam Terra parens, ira irritata Deorum,
Extremam, ut perhibent, Cæo Enceladoque sororem
Progenuit, pedibus celerem et pernicibus alis.
Monstrum horrendum, ingens, cui, quot sunt corpore plumæ,
Tot vigiles oculi subter, mirabile dictu,
Tot linguæ, totidem ora sonant, tot subrigit aures.
Nocte volat cœli medio terræque, per umbram
Stridens, nec dulci declinat lumina somno.
Luce sedet custos aut summi culmine tecti,
Turribus aut altis, et magnas territat urbes,
Tam ficti pravique tenax, quam nuncia veri.

igitur aliquis potest hoc domare monstrum, atque adsuefacere, ut ex sua lambat manu, et regere illud, ut, eo supervolante nec non imminente aliis avibus rapacibus, occidat istas, foret operæ pretium.

(3) Sed hactenus ex Poëtarum mente. Non aliud in Politicis thema minus tractatur, tractationem autem majorem requirit, quam Fama. Disseramus igitur, quid falsa, quid vera sit Fama, et quomodo quam optime discernantur; quomodo serantur et excitentur rumores, quomodo dilatentur et multiplicentur; et denique quomodo suffocentur et enecentur, aliaque.

(4) Fama tantæ fortitudinis, ut vix aliqua magna sit actio sine ea, præsertim in bello. Mucianus vicit Vitellium fama quam sparserat: Vitellium proposuisse Syriæ legiones mittere in Germaniam, et Germaniæ legiones transferre in Syriam; unde illæ vehementer incandescebant. Julius Cæsar improvidum aggrediebatur Pompeium, quem securum fecerat, et in belli apparatu negligentem, fama astute edita, ac si milites sui se minime diligerent, et bellis fessi, Galliæque spoliis onusti se deserere vellent, quamprimum ingrederentur Italiam. Livia omnia constituebat pro successione filii sui Tiberii, edito semper rumore, Augustum maritum suum convalescere. Apud Bassas frequens est celare Janizarios Turcici Imperatoris mortem, aliosque milites, ne Constantinopolis et urbes aliæ exponantur prædæ, prout est mos eorum. Themistocles persuasit Xerxi ut cito exiret Græcia, fingendo Græcos velle rumpere pontem ex navibus in Hellesponto structum. Sunt et alia sexcenta ejusmodi exempla; et quo plura sunt, eo minus ea recensere necesse est: nam reperiuntur ubique. Sint ergo æque rumores et fama curæ Principibus ac ipsæ actiones et consilia.

ORATIO FRANCISCI BACONI,

ATTURNATI GENERALIS REGII,

Qua in Camera Stellata accusavit Priestum et Wrightum duello decertantes.

(Habita vicesimo sexto die mensis Januarii anni 1614, latine versa a Sim. Joh. Arnoldo 1694.)

(1) Dignum existimavi hoc loco et tempore accusare coram vobis Duella; ut experirer an consessus hicce possit inhibere et refrænare malum, ut videtur, effræne. Sed utinam magis illustres essent, quos defero ad judicium vestrum! tum ut vere digni hoc essent Consessu, tum ut demonstrem, animo sedere meo absque omni personarum respectu in hoc procedere negotio. Verum, quoniam hæc causa jam ab antecessore meo fuit suscepta, nectere moras nolui in crimine indies invalescente; neque frustra aliquando in republica minores puniuntur, ut grandes moneantur: solet enim et canis in leonis vapulare conspectu. Imo puto Viros prosapia et virtutibus illustres omissuros tandem ea, quæ vilescere cernunt, et a tonsoribus, lanionibus, aliisque infimæ plebis hominibus peragi.

(2) Sicuti vero hujus Consessus illustris amplitudo magno mihi est solatio, sive eum considerem in se ipso, sive prout decet, intuitu S. R. Majestatis directionis; ita contendam, ut hujus specialis causæ exiguitas generali criminis istius pertractatione suppleatur, eum in finem ut mea adversus duella procedendi intentio, et fori hujus sententia (absque qua ego nihil valeo) innotescat, atque hic offendentes sciant, quid sibi sit metuendum; et sic quod nunc fit moniti loco sufficiat, donec in illustriori

persona statuere liceat exemplum, quod metuo ne futura nimis cito tempora suppeditent.

(3) Priusquam igitur ea quæ a Dominationibus vestris in præsentiarum sunt dijudicanda aggrediar, haud intempestivum duco loqui :

Primo, de natura et magnitudine criminis hujus;

Secundo, de causis et remediis;

Tertio, de legum Anglicanarum justitia, quas hoc in casu insufficientes dicere non verentur aliqui;

Quarto, de hujus fori sufficientia, in quo certa adversus hoc facinus remedia optime reperiuntur;

Et quinto, de ipso animi mei proposito, cui ut subvenire dignentur Dominationes vestræ, humillime flagitabo.

I. (4) Quoad ipsum crimen, considerent Dominationes vestræ, quod, si vindicta Magistratui adimitur, adversus Dei voluntatem dicentis, *Mihi vindicta, ego retribuam;* et unusquisque gladium gerit, non defensurus, sed offensurus, privati etiam præsumunt, sibimet ipsis dictare leges, atque acceptas vindicare injurias; impossibile esse, ut quisquam prævidere possit pericula atque mala inde in immensum emersura. Potest hinc subitanea surgere tempestas in aula ad affligendum Regem, ejusque personam tentandam. Ex duellis cohortes, ex cohortibus exercitus colligi poterunt, tumultus cientes; a personis singulis ad familias possunt transire lites, imo ad nationes integras, pro varia accidentium natura, quæ prævideri nequeunt; adeoque respublica fiet quasi infirmum corpus, assiduis inflammationibus et convulsionibus ægrum.

(5) Deinde apud Theologos et Politicos in confesso est, crimina ex præsumptione patrata esse maxima. Alia crimina hoc saltem legi concedunt quod bona sit, neque audent se defendere aut absolvere. Hoc autem directe legi dicam scribit, ac si duæ essent leges, altera togæ, existimationis alia, ut appellant : ita ut Paulinum et Westmo-

nasterium jus, pulpitum et forum, cedere cogantur legi (ut Rex eam appellat in Edicto) ordinariarum tabularum illorumque venerabilium consessuum; annalium statutorumque codices cedere cogantur Gallicis Italicisque rhapsodiis, duella describentibus : quæ si justæ sunt, transeamus ad illa recipiamusque, neque detineamus populum in ambiguo binarum legum conflictu.

(6) Porro flebilis est effectus, si quando juvenes, spe nobilissima pleni, ideoque poëtis *Auroræ filii* appellati, quibus exspectatio et solatium agnatorum nititur, tam futili pereunt modo. Sed magis adhuc deplorandum, si tantum nobilis inclytique sanguinis ob ejusmodi funditur tricas, quantum satis esset, si illi in prælio, regi reipublicæque servientes, periclitarentur vitam, ut uno die universi Regni statum immutare valeret. Vident ergo Dominationes vestræ quanta hæc sit pernicies. Pacem turbat, bellum spoliat, calamitates privatis inducit, reipublicæ damnum, et legi denique contemptum.

II. (7) Inter causas ejus, sine dubio prima est falsus et erroneus de honore et fama conceptus; ideoque Rex in ultimo edicto suo egregie appositeque duellorum incantamenta appellat : nam si recte dijudicemus, non possumus aliter statuere, quam esse magiæ quoddam genus, qua juvenum magnanimorum mentes falsas concipiunt species. Imo dæmoniaca est apparitio gloriæ, pietati, legi, virtuti, optimorumque temporum et fortissimarum gentium exemplis contraria, ut mox ostendam, traditurus non modo Angliæ legem talia prohibuisse.

(8) Et ista quum sint flagitii hujus semina, videmus obstetricari eidem confabulationes recentes, ac immaturas cogitationes, quæ tantum prævalent ut, licet homo earumdem vanitatem et iniquitatem sobrie persuadeat, attamen vulgaris opinionis impetu, veluti labentis fluminis unda, ad eamdem feratur sententiam; nisi velit omnem hominum evitare conspectum aut convictum. Pu-

gnandum igitur nobis hoc in casu est, non cum personis his vel illis, sed cum vesanis deperditisque opinionibus, quæ, sicut spiritus, dominantur in aëre.

(9) His addere licet, deperdidisse fere homines veræ fortitudinis et roboris notiones. Fortitudo distinguit controversiarum causas, et num justæ sint dijudicat; neque hoc tantum, sed et num dignæ sint; majorisque hominum æstimat vitam, quam ut ejusmodi nugis impendendam statuat. Hominum enim vita neutiquam nugis, sed honestis servitiis, publicis commodis, causis justissimis, et periculis clarissimis consecranda. Sanguinis impendium æque ac pecuniæ prudenter faciendum. Liberalitas non est, unaquaque levissima occasione profundere nummos: atque sic, fortitudo non est, effundere sanguinem indigne. Ac tantum de causis.

(10) Succedunt remedia, quibus adinveniendis spero præclarum aliquem illustremque virum navaturum operam; opto etiam, ut meum hujus diei pensum sit tantum prodromus operis ab excelsiori meliorique manu perficiendi. Sed ut dicam quæ sentio, et quæ hoc decent tempus locumque proferam, aio quatuor esse, quæ hisce de rebus cogitans judicavi efficacia ad coercendum hunc duellorum morem fore.

(11) Primum est, ut appareat ostendaturque in republica constans atque firmum abolendi ea propositum: hoc enim, Domini mei, est negotium quod aut fortiter efficiendum, aut penitus non incipiendum est. Tum enim unus quisque privatus dimittet de suo honore opinionem, quando videbit reipublicæ cordi esse, et pro violatione regiæ potestatis auctoritatisque haberi actiones ejusmodi, ideoque velle easdem reprimere, exemplo Caroli IX. Galliarum regis, qui in edicto suo hæc poni fecit verba: *Regem ipsum in se suscipere omnem honorem illorum qui dolerent, vel etiam male audirent, ea de causa, quod duello non decertassent.* Ita si statuet respublica, non

puto quemquam fore sana mente præditum, etiam si fortissimus sit (ni modo sit furibundus et instar pyroboli), quin gavisurus sit, videns legem reipublicæque statutum liberasse se a vano inutilique discrimine.

(12) Secundo, nulla amplius indulgentia hoc foveatur malum, ejusque sementa; sed liberum mihi sit, Domini mei, aperte loqui, neque sinistre interpretetur quis verba mea: Actiones magni illustrisque Commissariorum Officii reverenter suscipio, neque de iis loquor; sed de rixarum compositione inter nobiles privatos frequentata queror, quæ ita opinionibus præconceptis subserviens esse deprehenditur, ut quadamtenus hanc duellorum praxin tanquam justam asserat.

(13) Tertio, ex ultimo Regis edicto prudentissimum felicissimumque (si libuerit S. R. M. eodem uti) adversus hoc crimen remedium cognovi. Innititur crimen hoc falso de honore opinioni, ideoque eodem modo puniendum est : *in eo quis rectissime plectitur, in quo peccat.* Honoris fons Rex est, ipsius adspectus, accessus etiam ad personam ejus, continuat honoris vitam; ab ipsius autem damnari conspectu, maxima omnis honoris eclipsis est. Si igitur forum hoc personis illustribus, hoc patrantibus crimen, pœnam illam irrogabit, atque eos Regis exterminabit aula, Reginæ etiam et regiæ familiæ, existimo neminem ingenuum ejusmodi commissurum facinus, quo in istas dejiciatur tenebras , unde non liceat intueri Domini sui faciem.

(14) Tandem, quod propius hunc attinet Consessum, videmus radicem criminis hujus esse pervicaciam. Mortem contemnit ipsam, aliarum pœnarum extremum; ideoque lamentabilis, licet justa, foret severitas, exsequi legem absque remissione omni seu misericordia , ut ipsa culpa est capitalis. Severitas in Gallia fuit maxima : nam Rex et Parlamentum sanxerunt, ut occidens alterum extemplo rapiatur in patibulum; ideoque Nobiles, etiam eminentes,

in furcam acti sunt, vulneribus ipsorum sanguine adhuc stillantibus, ne forsan mors inopina præveniret supplicium. Verum sit magis lenis justitia nostra, nec tamen minus efficax. Puniantur hac in Curia actiones ad duella tendentes (illico enumerandæ). In ramis lædatur radix tandem enecanda, et tunc ad extrema legis descendere minime necesse erit.

III. (15) Adversus Angliæ legem duo, quamvis ex ignorantia, objici video. Primo, eam non distinguere fœdam hominis cædem ex insidiis factam, et cædem ex honestis, ut appellitant, causis. Deinde non sufficientem in lege irrogatam esse pœnam conviciis, injuriis, mendaciis, etc. Verum hæ sunt pueriles, et adversus divinam omnesque alias leges, atque etiam adversus exempla fortissimarum inclytarumque gentium, exceptiones.

(16) Nam primo nullibi in lege divina reperies distinctionem, nisi inter homicidium voluntarium et non voluntarium. Hujus in gratiam, refugii civitates constitutæ : fugere enim cogebatur homicida, et fuga subjiciebatur discrimini, si forte a vindice caperetur antequam ad sanctuarium pervenisset. Lex quidem nostra subtilem fecit distinctionem inter voluntatem irritatam et deliberatam, seu homicidium in ira, et homicidium præmeditate patratum, quum jam deferbuit ira (ut loqui amant milites) : indulgentia non indigna cholerica bellicosaque gente; nam revera *ira furor brevis*. Hoc autem iræ privilegium antiqua Romanorum lex ad unicum mariti casum, si adulterum occidisset, restrinxit : quasi hoc solum homicidium pro justo declarari posset. Sed occidere hominem præmeditate, et tum demum distinguere inter turpem elegantemque cædem, monstrosa tantum est hujus seculi progenies, nulla ratione in divina sive humana lege fundata. Hoc solum reperi in Sacris Scripturis, Cainum persuasisse fratri, ut secum in campum exiret, ibique occidisse nefarie; Lamechum autem jactasse robur

suum dixisseque : *velle se interficere adolescentem, utut foret in livorem suum* [1]. Itaque non video aliam intra cædem ex insidiis et cædem ex ira distinctionem, quam quæ est inter Cainum et Lamechum.

(17) Græcia necnon Roma fortissimas aluerunt gentes, liberasque respublicas; unde fortassis elici possit, privatis eo magis fuisse concessam semetipsos vindicandi libertatem. Sed nulla apud ipsos fuerunt duella, imo neque eorum umbra : quæ tamen non omisissent, si quicquam in ipsis fuisset virtutis. Imo, ut quidam inquit, *fas est et ab hoste doceri* : memoratu digna est Turcæ hac de re judicium : nam, duobus duello decertantibus, altero interfecto, coram Bassarum Senatu comparuit alter, talibus reprehensus verbis : « Qua tandem ratione duellum aggredi ausi estis ? An Christiani non affatim supersunt, qui occidantur ? Annon ignoras, quod uter vestrum caderet, jactura in Sultanum redundet ? »

(18) Sed ignarus non sum esse et duella legibus permissa; quam recte, non definio. Alterum est quando in conspectu exercituum privati duo decertant : Romanis id erat *pugna per provocationem*. Hoc tamen vel ipsi exercituum Imperatores faciebant, vel alii eorum jussu ; nunquam autem motu proprio. Sic David cum Goliatho depugnavit. Joab etiam dicebat : *Surgant pueri, ludantque coram nobis* [2]. Ejusque generis fuit pugna illa Neapolitana inter duodecim Hispanos totidemque Italos, ex qua Itali victores evaserunt; sunt et multa alia similia. Alterum est judiciale duellum, ubi justitia est in obscuro. Gothi illud introduxerunt, aliæque Septentrionis gentes, quamvis et ante ipsos apud Hispanos in usu fuerit. Atque hoc forte decernit inter litigantes, quanquam Theologi adhuc de ejus disputent justitia : inquit enim aliquis : « Taliter pugnantes videntur tentare Deum, quia hoc volunt, ut Deus

[1] *Gen.*, c. 4, vs. 23.
[2] *Rois*, II.

ostendat et faciat miraculum, ut justam causam habens victor efficiatur: quod sæpe contra accidit. » Verumtamen videtur hoc duelli genus lege concessum esse. Ast apud Gallos, a quibus procedit malum, non nisi tanquam toleratum et usu permissum fuit, nunquam tamen lege sancitum; imo summo rigore in illud animadverterunt: existimant enim crudelitatem esse non posse quicquid ad istius tendit abolitionem.

(19) Quoad alterum legis nostræ defectum, similiter respondetur, potuisse vesaniam videri, pœnam dictare mendaciis, quæ ipso actu nihil sunt, præter negationes ejus quod affirmant alii. Legislator ea de causa interrogatus potuisset, ut Solon, respondere: Nullam se mendacio statuisse pœnam, quoniam non credidisset homines eo tam vehementer offendi. Jurisconsulti disceptant an injuriarum actionem mereatur, et ferme negant. Franciscus I hujus vanitatis primus fuit auctor; nam quum Imperatorem provocasset, velletque magnifacere temeritatem suam, dixit alicubi: *Nullum honestum virum posse perferre mendacium.* Iste novæ hujus doctrinæ fons exstitit. Quoad convicia, notum est ex orationibus in Senatu Romano habitis, eadem neque hic abfuisse, neque in Græcia: nemo autem arbitratus est, se iisdem fœdari, sed judicavit inimici esse habitum et stylum; ideoque aut contempsit, aut reddidit, non vero sanguine conspersit.

(20) Neque verbera singula consideratione digna sunt, saltem quod contemptum gignant. Lex Anglicana, aliæque omnes, hoc ordine ponunt injurias: convicia, verbera, vulnera, lethum; et si extraordinariæ contemptus circumstantiæ comitentur ista, ut libelli famosi, fustigatio, etc., severe in tales animadvertit hicce Consessus; verum non unumquodque talitrum est famæ vulnus lethale. Nam justum Consalvi, inclyti illius exercituum Ducis, dictum: « fama viri de tela crassiore debet esse, ne unaquaque re vili rumpatur. » Ejus contrarium nunc ap-

paret: araneæ enim telæ similis videtur, et infirma admodum, instar corporis ægri, quod etiam minima sentit, iisque læditur. Atque tantum de legis patriæ sapientia atque justitia.

IV. (21) Quod vero hoc attinet forum, assero infallibile esse, *Quod omne crimen capitale, aut peculatus, quamvis non commissum, sed tantum designatum, ab hoc Consessu sit puniendum.* Sic tentare aliquem veneno, insidias struere in via regia, quamvis crimen non perficiatur, ab hoc plectitur Consessu; imo initia apparatusque facinorum minorum, seu non capitalium, ut subordinatio testium, licet non testantium, aut nihil quoad ad rem esset confirmantium, pariter hac in Curia pœnas luerunt; ut apparet ex sententia circa Garnoni causam.

(22) Jam ergo, major propositio quum talis sit, minor negari nequit. Nam omnis loci designatio, est tantum cædis machinatio; utcumque tandem facto suo faciant fucum, nunquam ab hac me dimovebunt sententia. Conclusio enim stat firma : esse hunc casum hic dijudicandum. Ejusque suppetunt exempla : Acklam, assistens Ellekaro, provocavit Warthonum, non scriptis litteris, sed oretenus; et decreto proditum est, vergere provocationes ejusmodi in reipublicæ ruinam.

(23) Sed satis bene ista sunt cognita; ideoque dico saltem, me post hæc, favente S. R. M. hacque Curia, huc delaturum omnes illos qui campum designabunt, licet duellum non perficiant; qui provocabunt litteris missis, vel per delegatos; qui deferent litteras istas vel oretenus indicent; qui acceptabunt, aut reddent provocationem; qui assistent, *secundantium*, ut vocant, muniis functi; quicumque regno exibunt in aliis decertaturi terris; quicumque resuscitabunt litem scriptis famosis, vel aliis rebus, contra edictum Regium. Imo audio quosdam esse duellorum peritos, qui juvenes eum in finem erudiunt atque incitant; speroque fore ut quosdam sim apprehen-

surus. Eritque hoc dubio procul remedium præveniendi duella, atque in flore supprimendi, clementia et prudentia plenum, magisque nos decens, quam suspensio hominum in patibulum, quum sanguine stillant eorum madentque vulnera, ut in Gallia factum.

V. (24) Sed finio, oroque ut Dominus Cancellarius benigne concedere dignetur mandatum *Ne exeat regno*, si quando audivero, velle aliquem transfretare decertandi causa: ejusmodi enim gigas mare transilit; vellem autem hic ejus constringere pedem: hic enim de pugna consilium cœpit, licet alibi perficiat. Egregie dixit Dominatio vestra nuper, quum eadem de re loquerer: æque potest aliquis esse *fur de se*, ac *felo de se*, si furtim regno exeat, malum ob finem: nemo enim dubitat, *machinari eum adversus coronam* (uti Edicti sonant verba): semper enim contra coronam et dignitatem est occidere subditum.

(25) A vobis etiam cunctis, Domini mei, flagito, ut, in gratiam justitiæ, honoris genuini, religionis item, gloriæ et legis, Regis etiam, Domini nostri clementissimi, ego, contra vesanam insipidamque vanæ gloriæ opinionem agens, et, ulterius procedens (quod fortassis irritabit carbones, quos nihili tamen, mei ipsius causa, æstimabo, nisi quatenus impediunt ministeria reipublicæ debita), protegar a Dominationibus vestris et adjuver.

(26) Denique ab universis Angliæ Nobilibus desidero, ut discant æquo se æstimare pretio. *Non hos quæsitum munus in usus*: Non aquæ instar effundendus est sanguis. Sciant ergo persuadeantque sibi, nullum ibi honorem, nisi ubi materia digna. Attamen, quoad hoc, ipsi viderint; mea vero firma stat sententia. Atque tantum in genere: jam ad rem præsentem [1].

[1] Quæ ad particularem tantummodo causam pertinebant non servata sunt.

DECRETUM SEQUITUR [1].

Quoniam Camera Stellata, antiqua Angliæ lege, judicat omnes criminum (exceptis læsæ Majestatis crimine, et aliis adversus statuta delictis) inceptiones, præparationes et designationes, quanquam ipsa non perficiantur crimina, adeoque capite plecti sontes nequeant, sed tantum istæ eorum actiones, seu malefacta, et in Regem Remquepublicam contemptus, pœnam mereantur extraordinariam;

Benigne audivit eadem Fr. Baconum perorantem, et accusantem Wilhelmum Priestum scribentem, et mittentem litteras provocatorias, addito etiam baculo, longitudinem gladii quo pugnandum erat referente, et Richardum Wrightum litteras dictas deferentem ad Hutchestum, qui aliqua Priestum affecerat injuria, ast provocatus comparere noluit, sed duello tranquillitatem prætulit publicam.

Et jubet Stellata Camera accusatos carceribus includere Londinensibus, nec non pendere Priestum mulctam 500 librarum; Wrightum autem 500 marcarum. Deinde, ut innotescat factum istud omni populo, jubet accusatos in proxima Sessione Comitatus Surrey, publice in Curia judicibus assidentibus, agnoscere delictum suum, quo Deum et S. R. Majestatem offenderunt, seque pœnitentes ostendere.

Eum in finem jubet etiam Camera hæc Decreti istius verba fideliter consignare, et una cum oratione Atturnati generalis prælo exscribere; nec tantum in proxima sessione Comitatus Surrey, quum rei isti culpam suam agnoscent, palam legere, verum etiam omnes Assissarum Judices, per universum circum euntes Regnum, secum deferre et in frequentissimis hominum cœtibus publicare. Vult etiam

[1] In genuino Decreto, omnia oratoris argumenta rursus exponuntur in Decreti fronte; illa repetere inutile visum est. EDITOR.

Camera hæc, ut Dominus Eduardus Cokius, Justitiarius Angliæ primarius, Decretum hocce legibus Anglicanis aliis inserat, et posteritati conservet.

Promittit insuper omnem Atturnato Generali his in casibus opem; atque in se suspicit omnium, qui aliqua injuria afficiuntur, injuriam et ignominiam : utpote exsecrans duella omnia quæ nunc fiunt, et diversa sunt ab iis quæ olim permiserunt Anglicanæ leges, in justitiæ examen et documentum : hæc enim, ut publica legis nixa auctoritate, juxta ejusdem fieri præscriptum solita erant; illa vero ex privatorum nascuntur infrænata libidine.

In Camera Stellata, coram Concilio ibidem, 26° die Januarii, anno undecimo Jacobi R.

Thomas Ellesmere, Angliæ Cancellarius.
Henricus Comes Northamtoniæ, Secreti Sigilli Custos.
Carolus Comes Nottinghamiæ, Angliæ Admiralius.
Thomas Comes Suffolciæ, Archi-Cubicularius.
Eduardus Dominus Zouch.
William Dominus Knolles, Familiæ Regiæ Thesaurarius.
Eduardus Dominus Wotton, Architriclinus.
Johannes Dominus Stanhope, Vice-Cubicularius.
Julius Cæsar, Eques, Ærarii Cancellarius.
Georgius, Episcopus Cantuariensis.
Johannes, Episcopus Londinensis.
Eduardus Cokius, Eques, Justitiarius Angliæ summus.
Henricus Hobart, Eques, Justitiarius summus in Sessionibus Communibus.

FRANCISCI BACONI
EPISTOLÆ LATINÆ.

I.

FR. BACONUS ISAACO CASAUBONO.

(A Th. Birch primum edita an. 1763.)

Quum ex litteris, quas ad Dominum Carew misisti, cognoscam scripta mea a te probari, et mihi de judicio tuo gratulatus sum, et tibi, quam ea res mihi fuerit voluptati, scribendum existimavi. Atque illud etiam de me recte auguraris, me scientias ex latebris in lucem extrahere vehementer cupere. Neque enim multum interest ea per otium scribi, quæ per otium legantur, sed plane vitam, et res humanas, et medias earum turbas, per contemplationes sanas et veras instructiores esse volo. Quanta autem in hoc genere aggrediar, et quam parvis præsidiis, postmodum fortasse rescisces. Etiam tu pariter gratissimum mihi facies, si quæ in animo habes, atque moliris et agitas, mihi nota esse velis. Nam conjunctionem animorum et studiorum plus facere ad amicitias judico, quam civiles necessitates et occasionum officia. Equidem existimo neminem unquam magis vere potuisse dicere de sese, quam me ipsum, illud quod habet psalmus, *multum incola fuit anima mea* [1]. Itaque magis videor cum antiquis versari, quam cum his quibuscum vivo. Quidni etiam possim cum absentibus potius versari, quam cum iis qui præsto sunt; et magis electione in amicitiis uti, quam occasionibus de more submitti? Verum ad institutum revertor

[1] *Psalm.* 119, vs. 6.

ego: si qua in re amicitia mea tibi aut tuis usui aut ornamento esse possit, tibi operam meam bonam atque navam polliceor. Itaque salutem tibi dicit

Amicus tuus, etc.

Circa finem anni 1609.

II.

RESCRIPTUM PROCURATORIS REGIS PRIMARII AD ACADEMIAM CANTABRIGIENSEM

Quæ Baconum litteris congratulata erat quando in *Sanctius regis concilium* cooptatus fuit.

Gratæ mihi fuere litteræ vestræ, atque gratulationem vestram ipse mihi gratulor. Rem ipsam ita mihi honori et voluptati fore duco, si in hac mente maneam, ut publicis utilitatibus, studio indefesso et perpetuis curis et puro affectu, inserviam. Inter partes autem reipublicæ nulla animo meo carior est, quam academiæ et litteræ: idque et vita mea anteacta declarat et scripta. Itaque quicquid mihi accesserit, id etiam vobis accessisse existimare potestis. Neque vero patrocinium meum vobis sublatum aut diminutum esse credere debetis: nam et ea pars patroni, quæ ad consilium in causis exhibendum spectat, integra manet; atque etiam (si quid gravius acciderit) ipsum perorandi munus (licentia regis obtenta) relictum est; quodque juris patrocinio deerit, id auctiore potestate compensabitur. Mihi in votis est, ut, quemadmodum a privatorum et clientelarum negotiis ad gubernacula reipublicæ translatus jam sum; ita et postremæ ætatis meæ pars (si vita suppetit) etiam a publicis curis ad otium et litteras develi possit. Quin etiam sæpius subit illa cogitatio, ut, etiam in tot et tantis negotiis, tamen singulis annis aliquos dies apud vos deponam, ut ex majore ves-

trarum rerum notitia vestris utilitatibus melius consulere possim.

Amicus vester maxime fidelis et benevolus,

FR. BACON.

5 Julii 1616.

III.

ALMÆ MATRI ACADEMIÆ CANTABRIGIENSI.

(Quum ad eam *Instaurationis magnæ* secundam parte, nempe *Novum Organum*, mitteret.)

Quum vester filius sim et alumnus, voluptati mihi erit, partum meum nuper editum [1] vobis in gremium dare : aliter enim velut pro exposito eum haberem. Nec vos moveat, quod via nova sit : necesse est enim talia per ætatum et seculorum circuitus evenire. Antiquis tamen suus constat honos, ingenii scilicet : nam fides verbo Dei, et experientiæ tantum debetur. Scientias autem ad experientiam retrahere non conceditur; at easdem ab experientia de integro excitare, operosum certe, sed pervium. Deus vobis, et studiis vestris faveat.

Filius vester amantissimus,

FRANC. VERULAM, Cancel.

Ex ædibus Eborac. Oct. 3, 1620.

IV.

AD FRATREM BARANZANUM.

Domine Baranzane,

Litteras tuas legi libenter; quumque, inter veritatis amatores, ardor etiam candorem generet, ad ea quæ ingenue petiisti, ingenue respondebo.

Non est meum abdicare in totum syllogismum. Res est

[1] Viz. *Novum Organum*.

syllogismus magis inhabilis ad præcipua, quam inutilis ad plurima.

Ad mathematica quidni adhibeatur? Quum fluxus materiæ et inconstantia corporis physici illud sit, quod inductionem desideret, ut per eam veluti figatur, atque inde eruantur notiones bene terminatæ.

De metaphysica ne sis sollicitus. Nulla enim erit, post veram physicam inventam; ultra quam, nihil, præter divina.

In physica, prudenter notas, et idem tecum sentio, post notiones primæ classis, et axiomata super ipsas, per inductionem bene eruta et terminata, tuto adhiberi syllogismum, modo inhibeatur saltus ad generalissima, et fiat progressus per scalam convenientem.

De multitudine instantiarum, quæ homines deterrere possit, hæc respondeo :

Primo, quid opus est dissimulatione? Aut copia instantiarum comparanda, aut negotium deserendum. Aliæ omnes viæ, utcumque blandiantur, imperviæ.

Secundo (quod et ipse notas), prærogativæ instantiarum, et modus experimentandi circa experimenta lucifera (quem aliquando trademus), de multitudine ipsarum plurimum, detrahent.

Tertio, quid magni foret, rogo, si in describendis instantiis impleantur volumina quæ Historiam C. Plinii sextuplicent? In qua tamen ipsa plurima philologica, fabulosa, antiquitatis, non naturæ. Etenim veram historiam naturalem nihil aliud ingreditur præter instantias, connexiones, observationes, canones. Cogita altera ex parte immensa volumina philosophica; facile perspicies maxime solida esse maxime finita.

Postremo, ex nostra philosophandi methodo excipietur in via plurimorum operum utilium messis, quæ ex speculationibus aut disputationibus sterilis aut nulla est.

Historiam naturalem ad condendam philosophiam (ut et tu mones) ante omnia præopto; neque huic rei deero,

quantum in me est. Utinam habeam et adjutores idoneos! Neque in hac parte mihi quidpiam accidere poterit felicius, quam si tu, talis vir, primitias huic operi præbeas conscribendo historiam cœlestium, in qua ipsa tantum phænomena, atque una instrumenta astronomica, eorumque genera et usum; dein hypotheses præcipuas et maxime illustres, tam antiquas quam modernas, atque simul exactas restitutionum calculationes, et aliqua hujusmodi, sincere proponas, absque omni dogmate et themate. Quod si huic cœlestium historiæ historiam cometarum adjeceris (de qua conficienda ecce tibi articulos quosdam et quasi topica particularia [1]), magnificum prorsus frontispicium historiæ naturali exstruxeris, et optime de scientiarum instauratione merueris, mihique gratissimum feceris.

Librum meum *De progressu scientiarum* traducendum commisi. Illa translatio, volente Deo, sub finem æstatis perficietur : eam ad te mittam.

Opera tua quæ publici juris sunt, inspexi; magnæ certe subtilitatis et diligentiæ in via vestra. Novatores quos nominas, Patricium, Telesium, etiam alios, quos prætermittis, legi. Possint esse tales innumeri, velut etiam antiquis temporibus fuerunt Anaximenes, Anaxagoras, Democritus, Parmenides, et alii (nam Pythagoram ut superstitiosum omitto). Inter istos tam antiquos quam modernos differentiam facultatis agnosco maximam, veritatis perparvam. Summa rei est: si homines se rebus submittere velint, aliquid conficet; sin minus, ingenia ista redibunt in orbem.

Stabilita jam sit inter nos notitia; meque, ut cœpisti, maxime autem veritatem ama. Vale.

Tui amantissimus,

S. ALBANUS.

Apud Ædes meas, Londini, Junii ultimo, 1622.

[1] *Topica* hæc nobis non servata sunt; memorantur tantummodo inter quæstiones circa cœlestia in *Descript. Globi intellect.*, cap, VII, § 40 et 43 fin.

V.

FRANCISCUS BARO DE VERULAMIO, VICECOMES S. ALBANI, ALMÆ MATRI INCLYTÆ ACADEMIÆ CANTABRIGIENSI SALUTEM.

(Quum ad eam suos *de Dignitate et Augmentis scientiarum* libros denuo editos et recensitos mitteret.)

Debita filii, qualia possum, persolvo. Quod vero facio, idem et vos hortor, ut augmentis scientiarum strenue incumbatis, et in animi modestia libertatem ingenii retineatis, neque talentum a veteribus concreditum in sudario reponatis. Adfuerit proculdubio et adfulserit divini luminis gratia, si, humiliata et submissa religioni philosophia, clavibus sensus legitime et dextre utamini, et, amoto omni contradictionis studio, quisque cum alio ac si ipse secum disputet. Valete.

Init. Dec. 1623.

VI.

FRANCISCUS BARO DE VERULAMIO, VICECOMES S. ALBANI, PERCELEBRI COLLEGIO SANCTÆ ET INDIVIDUÆ TRINITATIS IN CANTABRIGIA SALUTEM.

(Eadem occasione scripta.)

Res omnes earumque progressus initiis suis debentur. Itaque, quum initia scientiarum e fontibus vestris hauserim, incrementa ipsarum vobis rependenda existimavi. Spero itidem fore ut hæc nostra apud vos, tanquam in solo nativo, felicius succrescant. Quamobrem et vos hortor, ut salva animi modestia, et erga veteres reverentia, ipsi quoque scientiarum augmentis non desitis; verum ut, post volumina sacra verbi Dei et Scripturarum, secundo loco volumen illud magnum operum Dei et crea-

turarum strenue et præ omnibus libris (qui pro commentariis tantum haberi debent) evolvatis. Valete.

Init. Dec. 1623.

VII.

INCLYTÆ ACADEMIÆ OXONIENSI S.

(Eadem occasione scripta.)

Quum almæ matri meæ inclytæ Academiæ Cantabrigiensi scripserim, deessem sane officio, si simile amoris pignus sorori ejus non deferrem. Sicut autem eos hortatus sum, ita et vos hortor, ut scientiarum augmentis strenue incumbatis, et veterum labores neque nihil neque omnia esse putetis, sed, vires etiam proprias modeste perpendentes, subinde tamen experiamini; omnia cedent quam optime, si arma non alii in alios vertatis, sed junctis copiis in naturam rerum impressionem faciatis : sufficit quippe illa honori et victoriæ. Valete.

Init. Dec. 1623.

VIII.

RESCRIPTUM ACADEMIÆ OXONIENSIS FRANCISCO BACONO.

(Quo præcedenti epistolæ respondet.)

Prænobilis, et (quod in nobilitate pene miraculum est) scientissime vicecomes!

Nihil concinnius tribuere Amplitudo Vestra, nihil gratius accipere potuit Academia, quam scientias : scientias, quas prius inopes, exiguas, incultas emiserat, accepit tandem nitidas, proceras, ingenii tui copiis (quibus unice augeri potuerant) uberrime dotatas. Grande ducit munus illud sibi a peregrino (si tamen peregrinus sit, tam prope consanguineus) auctius redire, quod filiolis suis instar patrimonii impendit; et libenter agnoscit hic nasci Musas, alibi tamen quam domi suæ crescere. Cre-

verunt quidem, et sub calamo tuo, qui, tanquam strenuus litterarum Alcides, columnas tuas, mundo immobiles, propria manu in orbe scientiarum plus ultra statuisti. Euge exercitatissimum athletam, qui, in aliorum patrocinandis virtutibus occupatissimus, alios; in scriptis propriis, teipsum superasti: quippe in illo honorum tuorum fastigio, viros tantum litteratos promovisti, nunc tandem (o dulce prodigium!) etiam et litteras. Onerat clientes beneficii hujus augustior munificentia; cujus in accipiendo honor apud nos manet, in fruendo emolumentum transit usque in posteros. Quin ergo, si gratiarum talioni impares sumus, juncto robore alterius seculi nepotes succurrant, qui reliquum illud, quod tibi non possunt, saltem nomini tuo persolvent. Felices illi! nos tamen quam longe feliciores, quibus honorifice conscriptam tua manu epistolam, quibus oculatissima lectitandi præcepta, et studiorum concordiam, in fronte voluminis demandasti! quasi parum esset Musas de tua penu locupletare, nisi ostenderes quo modo et ipsæ discerent. Solemniori itaque osculo acerrimum judicii tui depositum excepit frequentissimus purpuratorum senatus; exceperunt pariter minoris ordinis gentes; et, quod omnes in publico librorum thesaurario, in memoria singuli deposuerunt.

Dominationis Vestræ studiosissima,

ACADEMIA OXONIENSIS.

E domo nostra Congregationis, 20 Decem. 1623.

IX.

EPISTOLA AD FULGENTIUM.

An. 1625 scripta, an. 1658 edita a W. Rawley, inter *Opuscula varia posthuma*.)

Reverendissime P. Fulgenti,

Fateor me litterarum tibi debitorem esse. Suberat excusatio justa nimis: implicatus enim fueram gravissimo

morbo, a quo necdum liberatus sum. Volo Reverentiæ tuæ nota esse consilia mea de scriptis meis, quæ meditor et molior, non perficiendi spe, sed desiderio experiundi; et quia posteritati (secula enim ista requirunt) inservio. Optimum autem putavi ea omnia, in Latinam linguam traducta, in tomos dividere. Primus tomus constat ex libris *De augmentis scientiarum* : qui tamen, ut nosti, jam perfectus et editus est, et partitiones scientiarum complectitur; quæ est *Instaurationis meæ* pars prima. Debuerat sequi *Novum Organum;* interposui tamen scripta mea moralia et politica, quia magis erant in promptu. Hæc sunt, primo, *Historia regni Henrici septimi regis Angliæ;* deinde sequetur libellus ille, quem vestra lingua *Saggi morali* appellastis. Verum illi libro nomen gravius impono, scilicet ut inscribatur, *Sermones fideles, sive Interiora rerum*. Erunt autem sermones isti, et numero aucti, et tractatu multum amplificati. Item continebit tomus iste libellum *De sapientia veterum;* atque hic tomus (ut diximus) interjectus est, et non ex ordine *Instaurationis*. Tum demum sequetur *Organum Novum*, cui secunda pars adhuc adjicienda est, quam tamen animo jam complexus et metitus sum : atque hoc modo secunda pars *Instaurationis* absolvetur. Quod ad tertiam partem *Instaurationis* attinet, historiam scilicet naturalem, opus illud est plane regium aut papale, aut alicujus collegii aut ordinis; neque privata industria pro merito perfici potest. At portiones illæ quas jam in lucem edidi, *De Ventis*, *De vita et morte,* non sunt historia pura, propter axiomata et observationes majores interpositas; sed genus scripti commixtum ex historia naturali et machina intellectus rudi et imperfecta; quæ est *Instaurationis* pars quarta. Itaque succedet illa ipsa quarta pars, et multa exempla machinæ continebit magis exacta, et ad inductivas regulas magis applicata. Quinto sequetur iste liber, quem *Prodromum philosophiæ secundæ* inscripsimus,

qui inventa nostra circa nova axiomata ab experimentis ipsis excitata continebit, ut tanquam columnæ jacentes sustollantur: quem posuimus *Instaurationis* partem quintam. Postremo superest philosophia ipsa secunda, quæ est *Instaurationis* pars sexta: de qua spem omnino abjecimus; sed a seculis et posteritate fortasse pullulabit. Attamen in *Prodromis* (iis dico tantum, quæ ad universalia naturæ fere pertingunt), non levia jacta erunt hujus rei fundamenta.

Conamur (ut vides) tenues grandia; in eo tantum spem ponentes, quod videntur ista a Dei providentia et immensa bonitate profecta: primo, propter ardorem et constantiam mentis nostræ, quæ in hoc instituto non consenuit, nec tanto temporis spatio refrixit: equidem memini me quadraginta abhinc annis juvenile opusculum circa has res confecisse, quod, magna prorsus fiducia et magnifico titulo, *Temporis partum maximum* inscripsi; secundo, quod, propter infinitam utilitatem, Dei opt. max. auctoramento gaudere videatur.

Commendatum, rogo, me habeat Reverentia vestra illustrissimo viro domino Molines, cujus suavissimis et prudentissimis litteris quam primum, si Deus volet, rescribam. Vale, P. reverendissime.

Reverentiæ tuæ amicus addictissimus,

FR. ST. ALBAN.

APPENDICE.

I. *Des Prophéties ou des Prédictions.*

(Ce morceau forme le XXXVe essai dans les éditions anglaises des *Essais de Politique et de Morale* de Bacon ; l'auteur ne l'a pas compris dans la traduction latine qu'il a publiée de cet ouvrage sous le titre de *Sermones fideles.*— Nous donnons la traduction d'A. Lasalle, vol. XII, p. 350.)

Nous ne parlerons pas, dans cet article, des prophéties sacrées et déposées dans les livres saints, ni des oracles des païens, ni des prédictions naturelles, mais seulement des prophéties qui ont eu un certain renom, et dont les sources sont tout-à-fait inconnues; par exemple, on lit dans l'Ancien Testament que la Pythonisse, consultée par Saül, lui dit : « Demain, toi et ton fils vous serez avec moi [1]. » On trouve dans Virgile, des vers imités d'Homère, et qui disent en substance : « Un jour les enfans d'Enée règneront sur toutes les nations de l'univers : à cet empire succèderont leurs descendans, et la postérité même de leur postérité, sans fin et sans terme [2] : » prophétie qui semble désigner l'empire romain. On connaît aussi ces vers de Sénèque-le-Tragique : « Un jour, et dans les siècles les plus reculés, des navigateurs audacieux, se frayant une route nouvelle à travers l'Océan, découvriront une terre immense qu'il embrasse dans son vaste sein; alors un monde nouveau paraîtra aux yeux des mortels étonnés, et Thulé ne sera plus la dernière limite du monde connu [3]. » Cette prophétie semble annoncer la découverte de l'Amérique. La fille de Polycrate, tyran de Samos, vit en songe son père baigné par Jupiter, et recevant l'onction

[1] *Rois*, I, ch. 28, vs. 19 : « Cras, tu et filii tui mecum eritis. » Ce ne fut pas la pythonisse d'Endor qui fit cette prédiction, mais l'ombre du prophète Samuel, que la pythonisse avait évoquée sur les sollicitations de Saül. L'auteur se dispense d'ajouter que cette prophétie fut accomplie : on connaît assez en effet l'issue de la funeste bataille de Gelboë, qui se livra le lendemain, et dans laquelle Saül périt avec trois de ses fils. (*Rois*, I, ch. 31, vs. 1-4.)

[2] At domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis. *Æneid.*, III, 97.

[3] Venient annis
Secula seris, quibus Oceanus

par le ministère d'Apollon. En effet, peu de temps après, ce tyran ayant été mis en croix, dans un lieu découvert, son corps exposé à un soleil très ardent se couvrit de sueur, et fut ensuite baigné par la pluie. Philippe, roi de Macédoine, rêva qu'il apposait son sceau sur le ventre de son épouse, et en expliquant ce songe à sa manière, s'imagina que son épouse était stérile; mais Aristandre, son devin, lui dit qu'au contraire son épouse était enceinte, attendu que ordinairement on ne cachetait pas les vaisseaux vides. Le fantôme qui apparut à Brutus dans sa tente, lui dit : « Tu me reverras à Philippes. » Tibère dit un jour à Galba : « Et toi aussi, Galba, tu goûteras un peu de la souveraine puissance [1] ». Lorsque Vespasien était encore en Judée, une prophétie très répandue dans les contrées orientales annonçait que celui qui, en partant de la Judée, marcherait vers l'Italie, obtiendrait l'empire de l'univers; prophétie qu'on pourrait appliquer au sauveur du monde; mais que Tacite, qui l'a rapportée, appliquait à Vespasien. Domitien, dans la nuit qui précéda le jour où il fut tué, vit en songe une tête d'or naissant de la nuque de son cou. En effet, les princes qui lui succédèrent firent du temps de leur règne un nouveau siècle d'or. Henri VI, roi d'Angleterre, dit un jour, en se lavant les mains et en montrant un jeune seigneur qui tenait l'aiguière, et qui régna depuis sous le nom de Henri VII : « Ce sera ce jeune homme qui à la fin deviendra possesseur de cette couronne que nous nous disputons aujourd'hui. » Je me souviens d'avoir ouï dire au docteur Pena, lorsque j'étais en France, que la reine-mère (Catherine de Médicis) qui croyait à l'astrologie, ayant fait tirer l'horoscope de Henri II, son époux, mais en ne donnant que l'heure de la naissance de ce prince, et en lui supposant un autre nom; l'astrologue, après avoir fait son calcul, répondit à cette princesse, que son époux serait tué en duel : à cette réponse, la reine se mit à rire, se croyant bien assurée que son époux, dans le rang élevé où il était, ne pouvait être exposé à un malheur de cette espèce. Mais le fait est que Henri II fut tué dans un tournois; car, ce prince joutant avec le comte de Montgommery, et la lance de son adversaire s'étant brisée, le tronçon l'atteignit à la visière, et entrant dans

Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Tiphysque novos
Detegat orbes; nec sit terris
Ultima Thule. *Medea*, 374.

[1] « Tu quoque, Galba, degustabis imperium. » Tac., *Ann.*, VI, 20.

l'œil, le blessa mortellement[1]..... On connaît aussi cette prédiction de l'astronome Regiomontan (Jean Muller) : l'année 88 sera une année mémorable[2]. On jugea que cette prédiction s'accomplissait lorsque Philippe II, roi d'Espagne, envoya contre l'Angleterre cette flotte si formidable, que les Espagnols appelaient l'*invincibil armada*, la plus grande qui eût jamais paru en mer, sinon quant au nombre des vaisseaux, du moins quant à leur force. À l'égard du songe de Cléon, on peut croire que ce n'était qu'une plaisanterie : il rêva qu'un dragon d'une longueur prodigieuse le dévorait, et il fut très effrayé par l'explication qu'un chaircuitier lui donna de ce songe[3].

Les prédictions de cette espèce sont en très grand nombre, surtout si l'on y joint celles des astrologues, et les songes pro-

[1] Le traducteur a jugé à propos de supprimer ici deux prédictions conçues en vers anglais ; nous ne croyons cependant pas inutile de rétablir ce passage, ne fût-ce que pour faire connaître le morceau de Bacon tel qu'il est.

« Je me rappelle aussi une prophétie qui courait le monde quand j'étais encore très jeune, et que la reine Élisabeth était à la fleur de l'âge. La voici :

« When *hempe* is sponne,
« England's donne.

Littéralement : « Quand la filasse (*hempe*) aura été filée, c'en sera fait de l'An« gleterre. »

« On entendait généralement par-là qu'après le règne des cinq princes dont les lettres initiales se trouvent rangées par ordre dans le mot *hempe*, savoir : Henri, Édouard, Marie, Philippe, Élisabeth, l'Angleterre verrait sa fin. Heureusement cette prédiction ne s'est accomplie pour ce pays que dans la perte de son nom ; car depuis l'avènement de Jacques I[er] le nom de *Grande-Bretagne* a remplacé celui d'*Angleterre*. Il courait aussi une autre prédiction avant l'année 88, mais je ne la comprends pas bien ; voici les vers :

« There shall be seen upon a day,
« Between the baugh and the may,
« The black fleet of Norway.
« When that is come and gone,
« England, build houses of lime and stone :
« For after, wars shall you have none.

« Entre les bourgeons d'avril et les feuilles de mai apparaîtra la flotte noire « de Norwége. Quand elle sera venue et partie, l'Angleterre pourra bâtir des « maisons en plâtre et en pierre ; car elle n'aura plus de guerres à soutenir. »

« Cette prédiction était généralement appliquée à la flotte espagnole qui fut dirigée contre l'Angleterre, en l'année 1588, par Philippe II (la fameuse *Armada*) ; car un des surnoms du roi d'Espagne est, dit-on, *Norwége* (Norway). »

[2] Octogesimus octavus mirabilis annus.

[3] Il y a ici un contre-sens ; l'anglais porte : « And it was expounded of a maker of sausages that troubled it exceedingly. » C'est-à-dire : « Et on appliqua ce songe à un chaircuitier qui le persécutait impitoyablement. »

phétiques. J'ai cru devoir m'en tenir ici aux plus connues et aux plus accréditées qui pourront du moins servir d'exemples en ce genre. Mon sentiment est, que ces prétendues prophéties doivent être toutes également méprisées, et peuvent tout au plus tenir lieu de ces contes dont on berce les bonnes gens auprès du feu, durant les longues nuits de l'hiver. Mais, lorsque je dis méprisées, je veux dire seulement qu'elles ne méritent pas qu'on y ajoute foi : car d'ailleurs, le soin que certaines gens prennent de les publier, de les répandre et de les accréditer, mérite d'autant plus l'attention d'un gouvernement, qu'elles ont quelquefois causé de grands malheurs; je vois même en plusieurs lieux des lois expresses et très sévères, établies pour les supprimer.

Mais actuellement on peut me demander comment des prédictions si hasardées ont pu s'accréditer ainsi; et c'est ce qu'on peut attribuer à trois causes : 1° Lorsque l'événement prédit est conforme à la prédiction, les hommes remarquent cette conformité; mais, dans le cas opposé, ils ne remarquent point du tout le défaut d'accord : genre de méprise où ils tombent également par rapport aux songes et à tout autre genre de prédictions superstitieuses. 2° Souvent des conjectures assez probables ou d'obscures traditions se convertissent en prophéties, l'homme abusé par un penchant inné pour tout ce qui tient de la divination, et par un vif desir de connaître l'avenir, s'imaginant trop aisément qu'il peut prédire hardiment ce qu'au fond il ne peut que conjecturer : explication qu'on peut appliquer aux vers prophétiques de Sénèque-le-Tragique. Car les terres connues de son temps ne formant alors qu'une très petite partie de la surface du globe, il était aisé de concevoir qu'il devait y avoir au delà de l'océan Atlantique des terres d'une grande étendue ; et il n'était nullement probable que tout cet espace ne fût qu'une vaste mer, sans continent et sans île; raisonnement qui, étant encore appuyé de cette antique tradition qu'on trouve dans le Timée de Platon, et sur ce qu'il dit de son Atlantide, put fort bien enhardir le poète à convertir la conjecture en prophétie. La troisième, la dernière et la principale cause, est que la plupart de ces prédictions, dont le nombre est infini, et qui sont un fruit de l'imposture ou de la folie, ont été faites après coup [1].

[1] Ceux qu'intéresserait le sujet traité dans cet Essai trouveront des exemples nombreux de prédictions curieuses et des tentatives assez heureuses d'explication philosophique de ces singuliers phénomènes, dans un ouvrage que vient de publier M. Deleuze sous le titre de *Mémoire sur les facultés de prévision*, Paris, 1834. Voyez aussi *de Augm. Sc.*, IV, c. 3.

II. *Des Bals masqués et des Fêtes publiques.*

(Ce morceau forme le XXXVIIe essai dans les éditions anglaises des *Essais de Politique et de Morale*. L'auteur ne l'a pas fait entrer dans sa traduction latine. Lasalle ne l'avait pas non plus traduit.)

L'objet dont nous allons nous occuper paraîtra bien frivole au milieu de tant de choses sérieuses; et cependant, puisque les princes veulent absolument avoir des fêtes, il vaut mieux qu'on y trouve une élégance gracieuse, qu'une profusion sans goût.

Une danse exécutée au son de la voix a quelque chose de très-imposant, et d'infiniment agréable; pourvu, bien entendu, que les paroles soient chantées par un chœur, et que ce chœur, placé à une certaine élévation, soit de temps en temps accompagné par la musique; il faut aussi que l'air soit approprié à la circonstance. Le jeu de la pantomime combiné avec le chant a aussi beaucoup de grâce, surtout dans le dialogue; je dis le jeu, mais non la danse, car rien n'est de plus mauvais goût que de danser en chantant. Dans les chants dialogués, les voix doivent être fortes et mâles; il faut une basse-taille et un ténor, mais jamais de haute-contre. L'air doit être majestueux et tragique, et non pas joli ou gracieux. Il est une manière de placer les chanteurs qui est d'un très heureux effet: c'est de les échelonner des deux côtés de la salle comme par étages, de façon à ce qu'ils s'élèvent alternativement les uns au-dessus des autres; alors les sons volent pour ainsi dire d'un chœur à l'autre, l'un reprenant quand l'autre cesse, comme cela se pratique pour les antiennes dans des chants d'église. C'est un enfantillage que d'astreindre la danse à certaines figures. On peut remarquer en général que je ne fais ici mention que de ce qui frappe naturellement les sens, et non de ce qui ne produit l'étonnement que par artifice. Les changemens de décorations ont cependant une grande beauté, et excitent beaucoup de plaisir, quand ils sont faits sans effort et sans bruit; car la vue se trouve récréée par la variété avant d'avoir pu éprouver l'ennui. Que la salle soit inondée de lumières, et surtout de lumières diversement nuancées. Que les masques, ou les autres personnages qui doivent descendre de la scène, s'annoncent par des mouvemens dans le lointain : car rien n'est plus propre à attirer la vue; et l'on cherche avec plaisir à voir distinctement, ce que l'on n'avait d'abord aperçu que confusément. Que les chants soient joyeux et sonores, et ne ressemblent pas au gazouillement des oiseaux. Que la musique aussi soit

vive et retentissante, et qu'elle se fasse entendre à propos. Les couleurs qui font le plus bel effet à la lumière sont le blanc, le rose, et une sorte de vert semblable à celui de la mer. Des fleurs, des paillettes d'or, tout en étant peu coûteuses, ont beaucoup d'éclat. Pour les broderies vraiment riches, c'est autant de perdu; car on ne peut les distinguer. Que les costumes des personnages soient gracieux, et tels qu'ils leur aillent bien lors même qu'ils ont ôté leurs masques. Surtout qu'on ne choisisse pas des costumes trop connus, comme ceux de Turcs, de soldats, de mariniers, etc. Ceux qui se déguisent en personnages comiques ne doivent pas porter des costumes trop longs. Les déguisemens les plus usités dans le genre comique sont ceux de fous, de satyres, de singes, de sauvages, de bouffons, de bêtes, d'esprits, de sorcières, d'Éthiopiens, de nains, de nymphes, de paysans, d'amours, de statues mouvantes, etc. Quant aux anges, ce sont des personnages trop peu comiques pour prêter à de pareils déguisemens; et d'un autre côté, tout ce qui est hideux, comme démons, géans, etc., ne convient pas davantage. Surtout que la musique au son de laquelle dansent les masques soit amusante, et pleine de transitions subites et extraordinaires. Comme, dans des assemblées pareilles, il fait généralement très chaud, rien n'est plus agréable que de faire sentir de temps en temps des odeurs suaves et délicieuses, sans répandre pour cela des eaux parfumées. Des masques des deux sexes, réunis par paires, contribuent beaucoup à la variété et à la beauté du coup-d'œil. Mais tout cela ne servira de rien, s'il ne règne dans la salle le plus grand ordre et la plus grande propreté.

Quant aux joutes, tournois et courses, leur éclat consiste principalement dans la magnificence des chars sur lesquels les concurrens font leur entrée; surtout si les chars sont attelés d'animaux extraordinaires, tels que des lions, des ours, des chameaux. Ces fêtes tirent aussi une partie de leur splendeur des diverses marches des guerriers, de leurs costumes éclatans, de leurs armures, et du magnifique équipement de leurs chevaux. Mais en voilà assez sur de telles futilités.

III. *Sur les Rois.*

(Ce morceau, qui n'est composé que de pensées détachées, se trouve, dans les *OEuvres complètes de Bacon*, à la suite des *Essais*. Il n'avait pas encore été traduit.)

1. Un roi est sur la terre un Dieu mortel. Le Dieu vivant l'a honoré de son propre nom, mais en l'avertissant toutefois qu'il

devait mourir comme un homme, de peur qu'il ne se flattât dans son orgueil que Dieu, en lui donnant son propre nom, lui avait aussi fait part de sa nature.

2. De tous les hommes, les rois sont ceux auxquels le Créateur doit le moins; car c'est pour eux que Dieu a fait le plus, et ce sont eux en général qui font le moins pour Dieu.

3. Un roi qui ne veut pas trouver sa couronne trop pesante doit la porter tous les jours; s'il la croit trop légère, il ne sait pas de quel métal elle est faite.

4. Il doit faire de la religion la règle de son gouvernement, et non un contre-poids dans la balance politique; car celui qui ne voit rien de plus dans la religion trouvera sa propre destinée écrite dans ces mots : « *Mané, thécel, pharès; il a été trouvé trop léger, son royaume lui sera ôté.* » (Dan., ch. 5, vs. 25.)

5. Et le roi qui ne regarde pas la religion comme la meilleure base de sa puissance, est dépourvu de piété et de justice, et perd ainsi les deux plus fermes appuis du trône.

6. Il doit être capable de donner des conseils lui-même, mais il ne doit pas avoir en son opinion une entière confiance; car, quoique des événemens heureux puissent la justifier, néanmoins, comme de bons conseils peuvent produire des résultats funestes, il vaut mieux qu'ils soient imputés à un sujet qu'à un souverain.

7. Il est la source des honneurs, mais cette source ne doit pas couler avec trop d'abondance, autrement les courtisans vendent l'eau, et alors, comme disent les papistes en parlant des puits sacrés, elle perd sa vertu.

8. Il est l'âme de la loi, non pas seulement parce qu'il est *lex loquens* lui-même, mais aussi parce qu'il donne la vie à la lettre morte, en la faisant agir sur ses sujets *præmio et pœna.*

9. Un roi sage doit le moins possible changer les lois; car toute innovation dans le gouvernement est dangereuse. Il en est du corps politique comme du corps humain : *omnis subita immutatio est periculosa;* et quand même le changement est fait dans des vues d'amélioration, il fait cependant concevoir des craintes : car celui qui change les lois fondamentales d'un état, croit que le seul bon titre à une couronne, c'est la conquête.

10. Un roi qui met en vente les charges judiciaires opprime le peuple : car il apprend à ses juges à vendre la justice. *Pretio parata, pretio venditur justitia.*

11. La générosité et la magnificence sont sans doute des vertus royales, mais un roi prodigue est plus près d'être tyran qu'un roi parcimonieux; car lorsqu'on trouve l'abondance chez soi,

on ne convoite pas le bien d'autrui ; mais quand on est dans le besoin, on s'empare de ce qui est le plus près de soi, et cela par les voies les plus expéditives. Un roi doit donc être sage, et savoir jusqu'où il peut raisonnablement porter ses dépenses.

12. Le roi qui n'est pas craint n'est pas aimé ; et celui qui comprend bien son rôle doit viser à se faire craindre aussi bien qu'à se faire aimer : cependant ses sujets ne doivent pas l'aimer parce qu'ils le craignent, mais le craindre parce qu'ils l'aiment.

13. Ainsi donc, il doit toujours ressembler à celui dont il porte le grand nom ; et lui ressembler, non seulement en tempérant par sa miséricorde les décisions sévères de sa justice, mais encore en ne laissant jamais vivre celui qui a mérité la mort : car, outre que le peuple gémit d'une clémence si déplacée, on fait plus pour étouffer l'affection de ses sujets quand on suspend le glaive de la justice, qu'on ne fait pour l'exciter quand on étend sa clémence sur le coupable ; et certes, là où l'amour est mal placé, la crainte n'existe plus.

14. Les plus grands ennemis d'un roi sont ses flatteurs : car, quoique dans leurs paroles ils soient toujours pour lui, ils font qu'un grand nombre de gens se déclarent contre lui.

15. Un roi se doit tout entier au bien public ; il ne doit pas ses affections à un seul individu ; toutefois il est en quelque sorte nécessaire qu'il accorde une faveur plus spéciale à certains hommes en petit nombre qui ont un mérite éminent.

16. Il doit surtout prendre garde à cinq choses, s'il ne veut pas que sa couronne soit pour lui *infelix felicitas :* 1° Que *simulata sanctitas* ne soit pas dans l'église ; car ce serait *duplex iniquitas ;* — 2° Que *inutilis æquitas* ne siége pas avec le chancelier ; car ce serait *inepta misericordia ;* — 3° Que *utilis iniquitas* n'ait pas la garde du trésor ; car ce serait *crudele latrocinium ;* — 4° Que *fidelis temeritas* ne soit pas son général ; car il ne pourrait s'ensuivre que *sera pœnitentia ;* — 5° Que *infidelis prudentia* ne soit pas son secrétaire ; car ce serait *anguis sub viridi herba.* En un mot, comme il a le plus de puissance, c'est lui qui doit prendre le plus de soins. Il doit être le serviteur de son peuple ; autrement il n'aurait aucune mission sur la terre. Celui qui ne l'honore pas est presque un athée ; car il n'a pas dans son cœur la crainte de Dieu.

NOTES.

DESCRIPTIO GLOBI INTELLECTUALIS.

Pour l'objet de cet ouvrage, et pour l'explication du titre, voyez l'*Introduction* de ce volume, p. III.

Ch. I-IV. Les quatre premiers chapitres se retrouvent tout entiers dans le *De Augmentis;* ils forment les trois premiers chapitres du IIe livre de ce traité, le 3e et le 4e chapitre de celui-ci y ayant été fondus en un seul. La seule différence qui mérite d'être remarquée, c'est que l'auteur n'a pas reproduit dans le *De Augmentis* le passage où il déterminait la nature des faits qui doivent constituer l'histoire naturelle (ch. 2, § 2); non plus que celui où il combattait l'erreur des philosophes qui ne trouvent rien de commun entre l'art et la nature, et qui ne voient pas que l'art n'est que la nature appliquée aux usages de l'homme (ch. 2, § 4). Quant aux chapitres 5, 6 et 7, qui terminent ce fragment, ils n'ont pas été conservés dans le *De Augmentis*, mais on en retrouve la substance dans le troisième livre de cet ouvrage (ch. 4, § 4).

Ch. V, § 1 (p. 11). *Historiam cœlestium simplicem esse volumus, nec dogmatibus imbutam.* Bacon exprime le même désir en plusieurs autres endroits de ses écrits, et notamment dans sa lettre au P. Baranzan (voyez ci-dessous, p. 547) : « Neque mihi quidpiam accidere poterit felicius, quam si tu, talis vir, primitias huic operi præbeas, conscribendo historiam cœlestium, in qua ipsa tantum phænomena, atque una instrumenta astronomica, eorumque genera et usum, dein hypotheses præcipuas et maxime illustres, tam antiquas quam modernas, atque simul exactas restitutionum calculationes, et aliqua hujus modi, sincere proponas, absque omni dogmate et themate. » Descartes n'attachait pas moins de prix que Bacon à la rédaction d'une histoire pure et simple des phénomènes célestes, dégagée de toute hypothèse. Voici comment il s'exprime à ce sujet en rappelant le vœu formé par son devancier : « Si quelqu'un voulait entreprendre d'écrire l'histoire des apparences célestes selon la méthode de Vérulamius, et que, sans y mettre aucunes raisons ni hypothèses, il nous décrivît le ciel tel qu'il paraît, cet ouvrage serait plus utile au public qu'il ne semble d'abord, et il me soulagerait de beaucoup de peines. » Descartes, *Lettres*, vol. VI, p. 93, édit. de M. Cousin. — Ibid. (p. 12). *Quin et ille novæ constructionis nostra ætate auctor.* Il s'agit de Tycho-Brahé qui, comme on le sait, voulut concilier le système de Ptolémée et celui de Copernic en faisant tourner une partie des astres autour de la terre et une autre partie autour du soleil. Bacon le nomme un peu plus loin (ch. 6, § 7).

§ 2 (p. 12-13). *Etenim ista æthereorum et sublunarium quæ putantur divortia, commenta nobis videntur.* C'était un dogme des péripatéticiens, qu'il n'y avait rien de commun entre les corps célestes et les corps sublunaires. Bacon a combattu ce dogme en plusieurs endroits de ses écrits. Voyez *Glob. int.*, ch. 7, § 2-22; et *Cogitationes de natura rerum*, chap. 10. — Ibid. (p. 14). *Quod Democrito et aniculæ suæ evenit circa ficus mellitas*, etc. Plutarque rapporte dans ses *Propos de table,* liv. X, question x, l'anecdote à laquelle

Bacon fait ici allusion. Montaigne (*Essais*, liv. II, chapitre 12) raconte le fait de la manière suivante : « Démocrite, ayant mangé à sa table des figues qui sentoient le miel, commença soudain à chercher en son esprit d'où leur venoit cette doulceur inusitée ; et, pour s'en esclaircir, s'alloit lever de table pour veoir l'assiette du lieu où ces figues avoient été cueillies : sa chambrière, ayant entendu la cause de ce remuement, lui dit en riant, qu'il ne se peinast plus pour cela ; car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita de quoi elle lui avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobbé matière à sa curiosité : « Va, luy dict-il, tu m'as faict desplaisir ; « je ne lairray pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit natu« relle. » Et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison à un effet faulx et supposé. »

Ch. vi. § 3 (p. 16). *At opinio illa quæ destruebat systema, fuit Heraclidis Pontici, et Ecphanti, et Nicetæ Syracusani, atque Gilberti, et omnium, præter Copernicum, qui terram planetam... crediderunt.* Héraclide, d'Héraclée dans le Pont, était péripatéticien et vivait dans le 4ᵉ siècle av. J.-C. Ecphante et Nicétas (ou plutôt Icétas), tous deux de Syracuse, et Philolaüs, de Crotone, étaient des pythagoriciens et vivaient dans le 5ᵉ siècle av. J.-C. Gilbert, savant médecin anglais, était de quelques années seulement antérieur à Bacon (voyez dans le vol. précéd. la note sur l'aphor. LIV du Iᵉʳ liv. du *Novum Organum*). Tous ces philosophes, et plusieurs autres que Bacon ne nomme pas, tels que Pythagore, Aristarque de Samos, ont en effet pensé que l'immobilité de la terre n'était qu'une fausse apparence, et ils lui ont attribué un mouvement perpétuel ; mais il n'est pas vrai pour cela qu'ils aient détruit tout système ou toute coordination des corps célestes : la plupart, au contraire, ont pensé, comme Copernic, que le soleil était placé au centre du monde et que les planètes tournaient autour de lui. C'est ce qui est démontré par de nombreux passages des auteurs anciens. Aristote en parle comme d'une opinion dès-long-temps répandue : « Qui circa Italiam incolunt, vocanturque Pythagorei, dicunt in medio ignem (solem) esse ; terram autem, astrorum unam existentem, circulariter latam circa medium, noctem et diem facere. » *De cœlo*, II, c. 13. — Cicéron, sur le témoignage de Théophraste, attribue la même opinion à Icétas en particulier : « Icetas Syracusius, ut ait Theophrastus, cœlum, solem, lunam, stellas, supera denique omnia stare censet, neque præter terram rem ullam in mundo moveri ; quæ quum circum axem se summa celeritate convertat et torqueat, eadem effici omnia, quasi, stante terra, cœlum moveretur. » *Acad.*, lib. II, c. 39. Plutarque rapporte plusieurs opinions semblables dans son traité *De placitis philosophorum*, lib. III, ch. 13. C'est la lecture de quelques-uns de ces passages qui suggéra à Copernic la première idée de son système, comme il nous l'apprend lui-même dans la préface de son *Traité des révolutions des corps célestes* : « Ac reperi quidem, apud Ciceronem primum, Nicetam sensisse terram moveri ; postea et apud Plutarchum (*loc. cit.*) inveni quosdam alios in ea fuisse opinione, cujus verba, ut sint omnibus obvia, placuit hic adscribere : « Philolaüs, Pythagoricus terram in or« bem ferri volebat circum ignem (id est solem) circulo obliquo, qualis solis « motu annuo lunæque menstruo describi putatur. Heraclides autem Ponticus, « et Ecphantus Pythagoricus, terræ quidem motum tribuebant, sed talem quo « progredi ac locum mutare non possit, verum, quasi in modum rotæ, zona « cinctam circa centrum suum torqueri ab occasu in ortum disserebant. »

§ 6 et 7 (p. 17 et 18). *Pro terra... Pro sole*, etc. Bacon expose en plusieurs autres endroits les raisons pour et contre le système de Ptolémée et celui de Copernic (voyez *Thema cœli*, § 6 et suivans). Il s'était déclaré contre le dernier. Voyez dans le vol. précéd., *Nov. Org.*, II, aphor. XXXVI (p. 158); ainsi qu'une note à ce sujet, p. 496.

§ 9 (p. 19). *At illa* (opinio) *de sole, ut sit centrum mundi et immobile, prorsus nova est (excepto uno versiculo), et a Copernico introducta.* Nous avons déjà fait remarquer, dans l'avant-dernière note, que l'opinion qui place le soleil au centre du monde est bien antérieure à Copernic. Quant à ces mots, *excepto uno versiculo*, ils paraissent désigner le passage de Plutarque relatif à Philolaüs, et qui est cité, comme on l'a vu, par Copernic même : « Philolaüs terram in orbem ferri volebat circa ignem (solem), circulo obliquo, etc. » Le mot *versiculus* ne veut très probablement pas dire ici *vers*, mais passage, comme dans cet autre endroit : « Judices in memoria tenere debent *versiculum* ultimum Duodecim Tabularum Romanarum : Salus populi suprema lex esto. » *Serm. fid.*, LIV, § 6.

§ 16 (p. 21). *An detur vacuum.* La question du vide se trouve traitée de nouveau dans le *Cogit. de natura*, ch. 1.—(Ibid.) *Hero, vir ingeniosus.* Héron est en effet un des plus grands mécaniciens de l'antiquité ; il était d'Alexandrie et vivait environ cent ans av. J.-C.

§ 19 (p. 23). *Tres... regiones a globo terræ ad fastigia cœli.* La même division en trois régions, de l'espace qui s'étend entre la terre et le ciel, se retrouve dans le *Thema cœli*, § 2-4.

§ 23 (p. 26). *Nuper a Patritio.* Fr. Patrizzi restaura au commencement du 16[e] siècle la philosophie de Platon. Nous l'avons déjà fait connaître dans une note sur le *Novum Organum* (lib. I, aph. CXVI). — (Ibid.) *Valentini... somniis.* Basile Valentin, célèbre alchimiste allemand, né en 1394, publia sur l'alchimie et l'astrologie plusieurs ouvrages qui eurent un très grand succès, et qui furent traduits du latin en allemand et en anglais. Le principal est intitulé *De microcosmo.*

Ch. vii, § 1 (p. 26). *Quæstiones de substantia cœlestium.* La question de la nature des corps célestes est traitée dans le *Thema cœli*, § 2 et suivans.

§ 17 (p. 34). *Si terra sit primum frigidum, ex sententia Parmenidis et Telesii.* Pour l'exposé des doctrines de Parménide et de Télésio, voyez le traité *De principiis*, etc., § 18 et suivans. Nous avons déjà fait connaître Télésio dans une note sur le *Novum Organum.* Voyez en outre, ci-dessus, l'*Introduction*, p. xii.

§ 19 (p. 35). *Solem et lunam... fideles testes in cœlo.* Ces paroles sont empruntées au psaume 88, vs. 38. Le texte porte : « Thronus ejus sicut sol in conspectu meo, et sicut luna perfecta in æternum, et testis in cœlo fidelis. » — *Generationes... migrare, terram autem in æternum manere.* Ecclésiaste, ch. 1, v. 4. — *Cœlum et terram pertransire,* etc. S. Matthieu, ch. 24, vs. 35.

§ 26 (p. 38). *Sexta quæstio.* Cette question devrait être la septième. Il est probable que l'une des questions posées dans le chapitre précédent aura été ajoutée après coup, sans que l'auteur ait songé à changer le chiffre des suivantes.

§ 27 (p. 38). *In libro de facie in orbe lunæ.* Ce livre est de Plutarque. Bacon le cite ailleurs. Voyez *De principiis*, etc., § 49 (p. 147).

§ 31 (p. 41). *Optime notavit Gilbertus, corpora gravia,* etc. D'après ce passage, on voit que la première idée de la décroissance de la pesanteur en raison

de la distance appartient réellement à Gilbert. Sur ce savant anglais, voyez *Nov. Org.*, I, aph. LIV, note.

§ 33 (p. 42). *An astra sint veri ignes?* Pour plus de détails sur cette question, et sur tout ce qui est dit ici au sujet de la nature de la chaleur, voyez dans le traité *De principiis*, etc. (§ 20 et suiv.) l'exposé de la doctrine de Télésio.

§ 39 (p. 46). *Ubi de cometis dicemus.* Les questions sur les comètes, auxquelles l'auteur renvoie, ne se trouvent pas dans cet ouvrage-ci. Il les avait cependant rédigées; car dans une Lettre au père Baranzan (voyez plus bas, p. 545), il lui annonce qu'il lui envoie ces questions.

§ 42 (p. 47). *Quæstiones historicas de quibus postea dicetur.* Ces questions historiques ne se trouvent pas davantage dans la *Description du globe intellectuel*.

THEMA COELI.

§ 2 (p. 50). *De materia cœlestium.* Toute cette partie est la solution d'une des questions posées dans le traité précédent. Voyez ch. VI, § 1 et suivans, particulièrement § 23 et 24.

§ 6 (p. 54). *De motibus cœlestium.* Cette 2e partie répond aux questions posées dans le 6e chapitre de l'ouvrage précédent, particulièrement § 5 et suivans. — (Ibid.) *A Telesio qui instauravit philos. Parmenidis in libro De primo frigido.* Nous avons déjà fait connaître Télésio. Voyez ci-dessus ch. VII, § 17. D'après la manière dont s'exprime l'auteur, on pourrait croire que Télésio a fait un ouvrage intitulé *De primo frigido*. Il n'en est rien cependant : sa doctrine sur la chaleur et le froid, qu'il considère avec Parménide comme les principes de tout, est exposée dans le Ier livre de son traité *De natura rerum*. Le seul ouvrage que nous connaissions sous ce titre, *De primo frigido*, est un traité de Plutarque que Bacon mentionne dans le traité *De principiis*, etc., § 18.

§ 8 (p. 56). *Quanto deceditur a sublimi, tanto iste motus imperfectior est*, etc. Voyez la réfutation de cette assertion par Laplace, dans une note de notre *Introduction*, p. VI.

DE FLUXU ET REFLUXU MARIS.

La théorie des marées que donne ici Bacon se retrouve, mais plus brièvement exposée, dans le *Novum Organum*, liv. II, aph. XXXVI (p. 155 et suivantes). On trouvera aussi des passages relatifs à ce sujet dans le même ouvrage, liv. II, aph. XXXV (p. 152), et aph. LVI et LVIII.

§ 21 (p. 76). *Ad ostium freti Herculei... ad insulam Regis... ad insulam Hechas... ad Gravelingam.* La plupart de ces noms géographiques ne peuvent offrir aucune difficulté. L'auteur, remontant du sud au nord, prend le flux au détroit de Gibraltar, et le suit de là au cap Saint-Vincent, puis au cap Finistère (en Espagne), et arrive ainsi, en suivant les côtes, jusqu'à la Manche (*Canalis Anglicus*), et à Gravelines en Flandres. Mais qu'est-ce qu'il entend par *insula Regis*, et *insula Hechas?* Le traducteur anglais P. Shaw dit que ces noms ne lui sont nullement connus, et qu'il ne les a trouvés sur aucune carte. L'*insula Regis* paraît être notre île de *Ré*, qui se trouve en effet l'une des plus voisines du cap Finistère en Espagne, et dont le nom même veut dire dans le langage du Midi *île du Roi*. Quant à l'île *Hechas*, son nom ne la fait nullement reconnaître; mais comme elle doit être comprise entre l'île de Ré et l'entrée de

la Manche, ce ne peut guère être que l'île de Noirmoutier ou l'île de Belle-Ile, qui se trouvent également toutes deux situées entre ces deux points. Du reste, l'incertitude à cet égard ne jette aucune obscurité sur tout ce passage.

COGITATIONES DE NATURA RERUM.

I. § 3 (p. 84). *Heronis qui vacuum coacervatum negavit, vacuum commixtum asseruit.* Nous avons déjà fait connaître Héron d'Alexandrie. (voy. *Descr. glob. intell.*, c. 7, § 16.) Le *vide accumulé* (*coacervatum*), c'est le vide en grand, celui qui remplit toute la partie de l'espace qui n'est pas occupée par les corps célestes; et le *vide mélangé* (*commixtum*), c'est le vide qui peut se trouver répandu dans les interstices des molécules d'un même corps.

II. § 1 (p. 86). *Pythagoræ inventa*, etc. Partout Bacon présente Pythagore comme un moine plutôt que comme un philosophe; il joint presque partout à son nom celui de superstitieux (voy. *Nov. Org.*, I, aph. LXV, et la note sur ce passage). Ici, néanmoins, tout en répétant cette accusation contre Pythagore, il rend un bel hommage à sa philosophie; et il la place même au-dessus de sa philosophie favorite, celle de Démocrite. Il ne voit dans les *nombres*, que des atomes absolument simples et sans forme, mais aptes à constituer toutes les formes par leurs diverses combinaisons; par-là cette doctrine, la plus inintelligible en apparence, devient la plus claire et la plus probable de toutes, et Pythagore est le précurseur de Leibnitz.

§ 2 (p. 87). *Dubium non est semina rerum, postquam se in certas turmas injecerint, corporum dissimilium naturam induere*, etc. Dans ce passage, Bacon a pressenti l'une des plus importantes découvertes de la chimie moderne. On sait en effet que les élémens divers dont sont formés la plupart des corps naturels ne peuvent donner ces corps par leur simple réunion, et par leur combinaison immédiate, mais qu'il faut que ces éléments aient préalablement subi certaines combinaisons plus simples; et aient passé, comme le dit Bacon, par certains détours et par certains intermédiaires (*per debitos circuitus et mutationes medias*): c'est ainsi que l'on ne formera point un sel en mélangeant directement les quatre élémens qui entrent dans sa composition; mais qu'il faut, pour y réussir, avoir déjà obtenu par une combinaison antérieure l'acide et l'oxide dont il est le résultat. Cette loi est le fondement de toute la chimie organique, et est la base de la distinction des principes immédiats et des principes médiats qui joue un si grand rôle dans toute cette partie de la science.

III. Titre (p. 88). *De negligentia veterum in inquisitione de motu.* On retrouvera dans le Ier liv. du *Novum Organum* (aph. LXVI, p. 29), la distinction posée ici entre les principes *quiescens* ou constituans et les principes *actifs* ou forces motrices (*per quæ*).

§ 2 (p. 89). *Num stimulus materiæ per privationem, num efformatio materiæ ad ideam*, etc. Chacun de ces membres de phrase indique un système, que l'on reconnaîtra facilement. *Stimulus materiæ per privationem*, c'est la doctrine d'Aristote qui expliquait tout par la matière, la forme et la privation; — *Efformatio materiæ ad ideam*, c'est la doctrine de Platon qui enseignait que tout a été créé par Dieu conformément aux *idées* éternelles; — *Aggregatio partium similium*, ce sont les homœoméries d'Anaxagore; — *Agitatio fortuita atomorum in vacuo*, c'est la philosophie de Démocrite et d'Épicure; — *Lis et amicitia*, c'est la doctrine d'Empédocle; — *Cœli et terræ impressiones recipro-*

ces, c'est le système de Parménide, renouvelé par Télésio, qui expliquait tout par la chaleur dont le ciel est le siége, et par le froid qui réside dans la terre ; — *Influxus cœlestium*, *sympathiæ*, *antipathiæ*, etc., ce sont les suppositions gratuites des cabbalistes, des astrologues, des alchimistes.

IV. Titre (p. 90). *De divisione vulgari motus.* Sur les vices de la division vulgaire du mouvement, voyez encore *Nov Org.* I, aph. LXVI (p. 29) : « Neque vulgares illæ differentiæ motus, generationis corruptionis.... ullius sunt pretii, » etc. Bacon ne s'est pas borné à critiquer la division vulgaire du mouvement, il en a lui-même proposé une beaucoup plus complète et plus philosophique, qu'on lira dans le IIe livre du *Novum Organum*, aph. XLVIII (p. 193).

VI. Titre (p. 95). *De quiete apparente.* Bacon, en enseignant dans ce chapitre que tout est en mouvement, et que le repos n'est qu'une apparence, fruit de l'équilibre des forces, a devancé Leibnitz et toute la physique moderne qui ne voit partout que des forces. On retrouvera les mêmes idées exprimées dans le *Nov. Organum*, lib. II, aph. XLVIII (p. 214), ainsi que la belle comparaison des corps en repos avec deux lutteurs qui se tiennent mutuellement en respect. Voyez la note sur ce passage du *Nov. Org.* (dans le vol. précéd., p. 500, init.).

VII. Titre (p. 99). *De consensu corporum quæ sensu præd ta sunt et quæ sensu carent.* Bacon revient souvent sur l'analogie des êtr s sensibles et des êtres privés de sentiment. Voy. *Sylva sylvarum*, cent. IX, init.; *Novum Organum*, lib. II, aph. XXVII (p. 136), et la note sur ce passage.

X. Titre (p. 104). *De dissimilitudine cœlestium et sublunarium.* Le même sujet est traité dans le *Globus intellect.*, c. VII, § 2 et suiv., et dans le *Thema cœli.*

§ 7. *Solem et lunam*, etc. Voyez la note sur le § 19 du ch. 7 du *Glob. intel.*

DE PRINCIPIIS ATQUE ORIGINIBUS, ETC.

Titre (p. 109). *De principiis atque originibus secundum fabulas Cupidinis et Cœli, sive Parmenidis*, etc., *philosophia*, etc. On voit, par le premier de ces deux titres, que cet ouvrage devait contenir deux fables et deux histoires philosophiques : la fable de l'*Amour*, représentant les principes des choses; et la fable du *Ciel*, représentant l'origine des choses. La 1re de ces deux fables a seule été traitée; le second titre, *Sive Parmenidis*, etc., *philosophia tractata in fabula de Cupidine*, est donc le seul qui convienne réellement à l'ouvrage tel que nous l'avons.

§ 1 (p. 109). *Quæ de Cupidine... memorata sunt, in eamdem personam convenire non possunt.* La distinction qu'établit ici Bacon entre deux Amours, dont l'un serait le plus ancien et l'autre le plus jeune des dieux, se trouve indiquée dans le *Banquet* de Platon. Selon Phèdre, l'un des interlocuteurs de ce dialogue, qui s'appuie sur l'autorité d'Hésiode, de Parménide et d'Acusilas, l'Amour est le plus ancien des dieux; mais selon Agathon, autre interlocuteur, il doit en être considéré comme le plus jeune. Voy. dans la traduct. de M. Cousin, vo l. VI, p. 249 et 284.

§ 5 (p. 111 et 112). *Cuncta fecit Deus... a principio usque ad finem.* Ecclésiaste, ch. 3, vs. 11.

§ 7 (p. 114, 2e lig.). *Notio distincta et confusa.* Au lieu de *et* que l'on trouve dans l'édition originale, le sens exigerait *nec.*

§ 8 (p. 114). *Democriti philosophia... fere exstincta est*, etc. Bacon professe en toute occasion la plus profonde estime pour la philosophie de Démocrite; il attribue le peu de succès qu'elle obtint auprès des scholastiques à sa profondeur même (*Nov. Org.*, I, aph. LXIII et LXXI). — On trouve plusieurs fois répétées, dans les écrits de Bacon, les deux comparaisons qui suivent, celle d'Aristote avec les sultans qui égorgent tous leurs frères pour régner plus sûrement (*De Augm.*, lib. III, c. 4, § 7), et celle où le temps est assimilé à un fleuve qui ne laisse surnager que les corps les plus légers (voy. préface générale de l'*Instaur.*, § 7; *Nov. Org.*, I, aph. LXXI et LXXVII). — (Ibid.) *Pentathlus*. On nommait ainsi au propre l'athlète qui réussissait à la fois dans les cinq exercices de la lutte, de la course, du saut, du disque et du pugilat. — *Cicero ejus viri ubique summa cum laude mentionem faciat*. Cicéron cite souvent Démocrite, dans ses ouvrages philosophiques; et presque toujours, tout en combattant sa doctrine et ses ouvrages, il donne à sa personne et à son génie les plus grands éloges: « Quid loquar de Democrito? quem cum eo conferre possumus, non modo ingeni imagnitudine, sed etiam animi? » *Acad.* II, 23. — « Democritum, magnum quidem illum virum, etc » *De nat. deor.*, I, 11. — Mihi quidem Democritus, vir magnus inprimis, cujus fontibus Epicurus hortulos suos irrigavit », etc. *De nat. deor.*, I, 43. — Voyez encore *De Finibus*, I, c. 16; V, c. 19 et 29; *Tusc.* V, c. 39.

§ 9 (p. 116). *Licet alicui, nostro hoc seculo, curæ fuerit ea... fulcire*. Il s'agit probablement de Patrizzi qui renouvela l'idéalisme de Platon; Bacon a dit de lui: « Patricius Venetus Platonis fumos sublimavit. » *De Augm.*, II, c. 4, § 10. Voyez aussi ci-dessus *Globus intell.*, ch. 6, § 25, et la note sur ce passage. — (Ibid.) *Authupostaton*, qu'il aurait fallu écrire *authypostaton*, vient de αὐτὸς et ὑφίστημι, et veut dire *qui subsiste par soi-même*.

§ 11 (p. 118). *Inveniuntur.... quatuor opinantium sectæ: prima est eorum qui unum asserunt rerum principium*, etc. Cicéron a fait dans ses Académiques (liv. II, c. 37) une énumération rapide des systèmes des anciens philosophes sur les principes des choses; on trouve aussi dans Sextus Empiricus (*Adversus Mathematicos*, lib. X, c. 5, sect. 310-318, p. 684-686; éd. Leips. 1718) une classification des diverses opinions sur ce sujet qui est entièrement semblable à celle de Bacon, et que le philosophe anglais n'a fait que reproduire ici avec de très légères modifications. Voici ce passage, dont nous empruntons la traduction à M. V. Leclerc, qui l'a inséré dans ses notes sur les Académiques:

« Ceux qui ont fait des recherches sur la constitution de l'univers ont tout formé, les uns d'une seule chose, les autres de plusieurs. — Ceux qui se sont tenus à un seul principe l'ont supposé, les uns sans aucune qualité, les autres avec des qualités. — De ces derniers, les uns ont adopté l'air, les autres l'eau, d'autres le feu, d'autres enfin la terre. — De ceux qui ont admis plusieurs principes, les uns en ont pris un nombre déterminé, les autres ont cru que le nombre en était infini. — Ceux qui veulent que le nombre des principes soit déterminé en comptent, les uns deux, d'autres quatre, d'autres cinq, et d'autres six. — Ceux qui sont pour le nombre infini veulent, ceux-ci, que les élémens soient semblables aux choses produites; ceux-là, qu'ils en soient différens. — Des derniers, les uns soutiennent que les élémens sont inaltérables; et les autres, qu'ils sont susceptibles d'altération. — Les stoïciens forment l'univers d'une substance unique destituée de toute qualité; car, selon eux, ce principe est une matière sans qualité et capable de toutes

sortes de changemens, après lesquels sont produits les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre. — Que tout soit formé d'une seule substance, mais douée de qualité, c'est le sentiment d'Hippasus, d'Anaximandre et de Thalès. Hippasus, et, selon quelques auteurs, Héraclite d'Éphèse, attribuent la formation de tout au feu; Anaximandre, à l'air; Thalès à l'eau; Xénophane, au dire de quelques-uns, à la terre. — Homère reconnait plusieurs élémens, en nombre déterminé, qu'il borne à deux, la terre et l'eau; Xénophane de Colophon est du même avis; Euripide veut que ce soit l'éther et la terre; Empédocle en admet quatre, le feu, l'air, la terre et l'eau (au sujet d'Empédocle, Sextus dit la même chose; *Hypotyposes pyrrh.*, III, c. 4, sect. 30, p. 136). Ocellus Lucanus et Aristote en comptent cinq, car ils ajoutent aux quatre élémens une cinquième substance qui se meut circulairement, et dont, à ce qu'ils disent, sont faites les choses célestes; Empédocle reconnaît jusqu'à six principes (quatre quand il parle comme ci-dessus, et six quand il leur joint l'amitié et la discorde): de ces six principes, quatre sont matériels, la terre, l'eau, l'air et le feu; et deux sont actifs, l'amitié et la discorde. — Que le nombre des principes soit infini, telle fut la pensée d'Anaxagore de Clazomène, de Démocrite, d'Épicure et de plusieurs autres: mais Anaxagore crut que les principes étaient semblables aux choses produites; et Démocrite et Épicure, qu'ils étaient différens et inaltérables: c'étaient les atomes. — Héraclide de Pont et Asclépiade firent les principes différens des choses produites, mais inaltérables, et les regardèrent comme des corpuscules sans qualité déterminée. »

Sextus donne encore d'autres détails sur le même sujet dans ses *Hypotyposes pyrrhoniennes* (liv. III, c. 30), et dans le I[er] livre Contre les Physiciens (IX[e] du traité *Adversus Mathem.*). Eusèbe (*Prepar. evangeliq.*, I, 8) explique aussi les différentes pensées des philosophes grecs sur les premiers principes, et cite à ce sujet un passage fort étendu et fort intéressant d'un ouvrage perdu de Plutarque, les *Stromates*.

§ 18 (p. 127, init.). *Parmenides duo principia, ignem et terram dixit.* On ne connaît guère Parménide que comme disciple de Xénophane, et comme partisan de l'unité et l'immutabilité absolues: il avait cependant, aussi bien que les philosophes ioniens, son système sur les principes matériels des choses. Quoique l'on trouve dans les auteurs anciens d'assez grandes variations sur son opinion à cet égard, cependant les meilleures autorités s'accordent à lui attribuer la doctrine que Bacon lui prête ici: « Parménide, dit Aristote (*Physic.*, I, 5), admet pour principes le chaud et le froid, et il les nomme feu et terre. » — « Il démontre, dit Diogène de Laërte (IX, 21), qu'il existe deux élémens, le feu et la terre: le 1[er] remplit le rôle de principe actif; le 2[e], celui de matière passive. » Plutarque a donné plus de détails sur cette doctrine dans son traité *De primo frigido*, que Bacon paraît avoir surtout consulté. Voyez aussi Cicéron, *Acad.*, II, 37. — On peut s'étonner de la contradiction qui semble exister entre la doctrine de l'immutabilité absolue que professait l'école d'Élée, et la supposition de deux principes qui, par leurs combinaisons et leurs transformations diverses, rendraient raison de la diversité des êtres et de la variabilité des phénomènes. Cependant on s'expliquera cette contradiction si l'on songe à l'opposition que Parménide établissait entre la réalité, la vérité, qui était perçue par la raison, et l'apparence ou l'opinion, qui s'appuyait sur le témoignage des sens. C'est en philosophant avec

les sens que Parménide admettait un système qui avait pour but de rendre compte de la variété apparente, et c'est en philosophant avec la raison qu'il niait toute variété. — (Ibid.) *Parmenidis placita instauravit Telesius.* Nous avons déjà fait connaître Télésio (voyez ci-dessus *Introd.*, p. XII, et dans le vol. précéd. la note sur l'aphor. CXVI du Ier livre du *Nov. Organum*). Bacon dit ici et dans plusieurs autres endroits que Télésius ne fit que restaurer la philosophie de Parménide : il est vrai qu'il admet comme le philosophe ancien que le chaud et le froid sont les principes de tout; mais il n'a guère autre chose de commun avec lui que ce point de départ, et il a fait à cette doctrine des modifications et des additions considérables qui font qu'elle lui appartient en propre : d'ailleurs il ne se donne nullement lui-même comme le continuateur de Parménide ; à peine paraît-il connaître le système de ce philosophe : il le cite peu dans son traité *De natura rerum :* je n'ai rencontré son nom qu'une seule fois, c'est dans une citation d'Aristote qui se trouve au commencement du IVe livre, et où il n'est mentionné qu'accidentellement.

§ 19 (p. 127). *Placita hujus sectæ sunt hujus modi.* L'ouvrage dans lequel Télésio a exposé la doctrine dont Bacon présente ici le sommaire, a pour titre : *De rerum natura juxta propria principia libri novem* (Neap., 1570 et 1587, in-fol.). Nous ferons brièvement connaître cet ouvrage, qui est devenu assez rare. Le premier livre est consacré à l'exposition de la doctrine fondamentale des deux principes, la chaleur et le froid; les trois suivans, à la confirmation de cette doctrine et à la réfutation de celle d'Aristote sur les principes des choses ; les quatre derniers, à l'explication de toute la nature. C'est ainsi que, dans les Ve et VIe livres, on explique la formation et l'organisation des plantes et des animaux; dans le VIIe, la nature de la sensibilité et l'action des sens; dans le VIIIe, les facultés intellectuelles et l'essence de l'ame ; dans le IXe, les passions et les vertus morales. Comme l'analyse que présente Bacon se rapporte tout entière au Ier livre, nous allons donner les titres des chapitres de ce livre, afin que le lecteur puisse reconnaître la source des citations et recourir, s'il le désire, à l'original même pour de plus amples développemens :

De rerum natura. Liber I. Caput I. Solem a calore, terram a frigore, constitutam esse ; et quæ agendi operandique facultates speciesque et dispositio Soli inditæ sunt, a calore; quæ vero Terræ, a frigore inditas esse omnes; et entia omnia a cœlo Terram oppugnante invertenteque constituta esse. — II. Calorem sua natura mobilem, frigus contra immobile esse; et propterea molem illi, quam subit, tenuem levemque, huic contra, densam gravemque faciendi facultatem tributam esse ; et albedinem omnem caloris speciem et veluti faciem esse. — III. Reliquas itidem stellas, cœlumque universum a calore constitutum esse; et calorem, frigusque, agentia rerum omnium principia esse. — IV. Calorem, frigusque incorporeum esse; et utrumque, ut subsistat, corporea opus habere mole ; et ex ea omnino entia omnia constare; itaque rerum omnia principia tria esse, agentes naturas duas incorporeas, et, quæ illas suscipit, corpoream unam; et omnis ipsam actionis, omnisque expertem esse operationis, et invisibilem sui natura, nigramque esse.—V. Materiæ molem neque minui, neque augeri unquam; et cur non universa illa calorique frigorique simul, sed distincta illius portio horum utrique, assignata est. — VI. Calori, frigorique sese assidue generandi multiplicandique, et quaque versus effundendi, et molem universam occupandi, seseque mutuo oppugnandi, et propriis e sedibus deturbandi, et sese in iis constituendi, præterea et alterius

actiones et proprias percipiendi sentiendique passiones communem utrique tributam esse facultatem. — VII. Calorem unius modo tenuitatis opificem; et albedinem omnem, caloris, et nigredinem, quæ nostris in entibus spectatur, materiæ speciem esse. — VIII. Calorem motui tempore naturaque et dignitate præire, et motum caloris operationem esse; nullumque novum calorem a motu rebus indi, sed præinexistentem excitari. — IX. Non modum, quo, qualis est, constructus sit mundus, sed cur ita construendus fuerit, et cur, quibus cœlum movetur motibus, iis moveri oportuerit, inquirendum esse. — X. Cur mundus, quomodo constructus est, construendus fuerit, iique cœlestibus orbibus dati sint motus, quibus moveri apparent. — XI. Cœlum terramque prima esse mundi corpora, et entia reliqua omnia e terra, a sole immutata, effecta esse. — XII. Aquas etiam mareque ipsum a sole e terra educi; et solum cœlum, terramque solam prima entia; reliqua secunda esse omnia. — XIII. Quomodo uno a solis calore tot, adeoque diversa, et bene omnia propemodum dissimilaria constituantur entia. — XIV. Quomodo qui diversis assidue agit viribus calor, isque amplius cujus actionem frigus intercipit, alia constituat entia, quam si idem perpetuo agat. Et calor idem crassiori inditus rei, ampliores sumit vires. Et entia multa dispositione specieque donantur, quæ nec sibi ipsis, nec inexistenti congruant naturæ. — XV. Cur entia multa consistentia, dispositione, specie donata sunt, quæ nec sibi ipsis, nec inexistenti congruunt naturæ. Cur longe plurima non unam, eamdemque universa sortita sunt dispositionem. Et quomodo, quæ unam eam, et quæ diversam sortita sunt, dignosci queant. — XVI. Canon quo quæ uno uniformique a calore, et quæ a frigore itidem, et quæ similari dissimilarive, et molliore durioreve a terra constituta sunt, dignosci queant. — XVII. Qui quantusve calor quæ constituat entia, inquiri non debere: distincte enim caloris differentias percipi non posse. Materiæ itidem dispositionis diversitatem distincte non percipi; at melius tamen quam caloris vires distingui, determinarique posse. — XVIII. Materiæ dispositiones, earumque diversitas, ut innotescat, num juxta illius expansionem, constrictionemque tantum, an juxta molitiem itidem, duritiemque differant, inquirendum esse? — XIX. Materiæ dispositiones, earumque diversitatem, non etiam juxta illius mollitiei et duritiei, sed tantum juxta expansionis constrictionisque diversitatem expendendas esse. — XX. Insignes crassitiei ad tenuitatem progredientis immutationes, lentorem, mollitiem, viscositatem, fluorem, vaporem esse. — XXI. Lentorem, mollitiemque, et viscositatem puras sincerasque a calore quovis, uniformis modo is sit, at commodius a languidiore, et e similari re fieri posse; impuras itidem a vehementiore, et a languidiore, at contrario ordine, et e dissimilari omnino re fieri. — XXII. Fluores tenuiores qui sunt, laxiore e materia, et vehementiore a calore, crassiores contra densiore e materia et languidiore fieri a calore. — XXIII. Quis calor, quibus e rebus, quam educat tenuitatem. — XXIV. A quo calore et quali e materia animalia et plantæ constituantur. — XXV. Locum spatium esse a contentorum corporum mole diversum, et inane dari posse. — XXVI. Corporum omnium locum, continentis ea superficiem esse, Aristoteli placet. — XXVII. Quæ loco inesse Aristoteli posita sunt, non recte omnia posita, nec continentium corporum superficiem locum esse decretum est. — XXVIII. Aristotelis, peripateticorumque rationes, quibus spatium a corporum mole diversum dari non posse adstruunt, exponuntur, et examinantur. — XXIX. Quid sit tempus.

§ 52 (p. 149). *De Telesio autem bene sentimus*, etc. Nous avons déjà fait remarquer qu'il existait entre Bacon et Télésio une analogie de vues qui justifie bien l'estime que le philosophe anglais avait pour le philosophe italien. Voyez à ce sujet l'*Introduction* de ce volume, p. XII, et la note.

§ 57 (p. 155, fin). *Non collocationem.... simplicem*. L'ouvrage est loin d'être complet : pour ce qui y manque et pour les moyens d'y suppléer, voyez ci-dessus Sommaires, p. LVI.

ATLANTIS NOVA.

Sur le titre et l'objet de cet ouvrage, voyez l'*Introduction*, p. XIV et suiv.

§ 1 (p. 160). *Obtulimus servo pretium, sed ille non accepit*. Dans ce passage, comme dans plusieurs autres de cet ouvrage, comme dans le titre même, on voit que Bacon s'était pénétré de la lecture des écrits de Platon ; il y fait en effet de fréquentes allusions. La conduite qu'il fait tenir ici à ce serviteur, et qui est plusieurs fois répétée dans ce qui suit, est tracée par Platon dans le XIIe livre des Lois : « Il faut que ceux qui sont chargés de quelques fonctions publiques les exercent sans jamais recevoir de présens, sous quelque prétexte que ce soit. » (Voyez vol. VIII, p. 368 de la trad. de M. Cousin).

§ 6 (p. 168). *Domus Salomonis*. Pour de plus amples détails sur cette société de savans, que Bacon nomme Maison ou Institut de Salomon, voyez ci-dessous § 16, et surtout § 28 et suivans.

§ 14 (p. 174). *Populi magnæ Atlantidis potentes admodum erant. Etsi narratio.... a viro magno vestri orbis facta.... sit fabulosa et poëtica*. Tout le monde connaît les traditions relatives à l'Atlantide que Platon nous a conservées dans son Timée (*De universo*) et dans son Critias. Le passage auquel Bacon fait ici allusion se trouve dans le Critias. Dans le Timée, Platon se borne à dire qu'il existait autrefois sous le nom d'Atlantide une nation puissante qui fit la guerre aux Athéniens et qui fut submergée par les eaux de la mer ; c'est dans le Critias que l'on trouve cette description d'une ville merveilleuse, avec un temple et des édifices magnifiques, dont il est ici question. Bacon dit que cette description est fabuleuse et purement poétique : il serait possible cependant qu'elle ne fût pas entièrement imaginaire. Plusieurs découvertes récentes tendent à faire croire que l'Atlantide n'est autre chose que l'Amérique ; et même un savant et ingénieux critique a tout récemment trouvé des analogies remarquables entre la capitale des Atlantes, telle que nous l'a décrite Platon, et la capitale du Mexique, l'antique Mexico. (Voyez *Journal des Débats*, 18 *décembre* 1834).

§ 15 (p. 178). *Leges plurimas sancivit de introitu exterorum interdicendo*, etc. Tout ce passage, où l'auteur parle des rapports du peuple de Bensalem avec les étrangers, paraît être emprunté à Platon. Dans le XIIe livre des Lois, ce philosophe s'étend sur les inconvéniens du commerce avec les nations étrangères, et propose, sinon de l'interdire complètement, au moins d'y apporter de grandes restrictions (voyez vol. VIII de la trad. de M. Cousin, p. 355 et suivantes).

§ 16 (p. 179). *Quam conscripsit de plantis omnibus, a cedro Libani*, etc. L'auteur fait allusion à un passage de la Bible bien connu, qui se trouve dans le IIIe livre des Rois, ch. 4, vs. 33. Bacon se plaît souvent à rappeler la science de Salomon : ce roi, qui, selon la Bible, avait étudié toutes les parties

de la nature, était en effet le digne patron de la restauration que méditait notre philosophe (voy. *De Aug.*, lib. I, § 60, et Épitre dédic. de l'*Instauratio*).

§ 17 (p. 180, fin). *Singulis duodenis annis mittendas.... naves binas in partes orbis universas*, etc. Cette idée d'envoyer tous les douze ans au-dehors des observateurs pour étudier l'état des pays étrangers et pour se tenir au courant de toutes les découvertes, est encore empruntée à Platon : ce philosophe veut, dans son XIIe livre des Lois, que l'on envoie à l'étranger des *observateurs* qui étudient les mœurs et les lois des autres peuples; ils doivent être âgés de cinquante ans et ne séjourner que dix ans dans les pays où ils auront été envoyés Platon décrit en détail les conditions que devront remplir ces observateurs (voy. tom. VIII, p. 358, 359 et suiv. de la trad. de M Cousin).

§ 24 (p. 190). *In libro cujusdam e vestris, de republica quadam imaginaria legi, ubi matrimonium contracturis se invicem nudos conspicere permittitur.* Le passage de Platon auquel Bacon fait allusion paraît être celui-ci : « Socrates: Forsitan multa præter consuetudinem ridicula videbuntur dicta circa ea quæ nunc dicuntur, si agantur ut dicuntur. — Et maxime quidem. — Quid in his maxime ridiculum cernis? an quia nudas feminas conspecturus sis in palestris cum viris certantes, non modo juvenes, sed et vetulas?... — Ridendum id quidem, ut nunc res sunt, videatur. — Nos igitur, postquam dicere cœpimus, haudquaquam vereri debemus facetorum hominum ridicula, quotcumque et qualiacumque jaciant adversus hujus modi mutationem. » *De republ.*, lib. V, p. 8, ed. Bipont. Dans ce passage, il n'est pas dit formellement que les jeunes gens des deux sexes se verront vus au moment même du mariage; mais comme ils seront habituellement nus en se livrant en commun aux exercices de la palestre, cela leur permettra de faire leur choix avec la plus parfaite connaissance. — Au reste on sait que Lycurgue avait voulu que les jeunes gens des deux sexes se livrassent ainsi en commun, et nus, aux exercices du corps. Voyez Plutarq., *Vie de Lyc.*, ch. 21 et 22.

§ 53 (p. 204). *Quantum ad functiones et munera sociorum*, etc. Dans les diverses fonctions que Bacon assigne aux membres de son association scientifique, il a voulu mettre en œuvre toutes les parties de cette restauration des sciences qu'il méditait. Pour s'en assurer, il n'y a qu'à comparer la classification des membres du Collége de Salomon avec la division de l'art d'interpréter la nature, telle qu'on la trouve dans le *Novum Organum* (lib. II, aphor. X):

« Interpretatio naturæ trifariam dividitur, in tres nempe ministrationes: ministrationem ad sensum, ministrationem ad memoriam, et ministrationem ad mentem sive rationem.

« Primo paranda est historia naturalis et experimentalis sufficiens et bona. quod fundamentum rei est. » Ce premier office est rempli par les quatre premières classes de travailleurs, que l'auteur nomme les *marchands de lumières*, les *butineurs* ou *maraudeurs* (*deprædatores*), les *chasseurs*, les *mineurs;* ils doivent recueillir les matériaux de cette histoire naturelle, qui est le fondement de tout. — « Historia vero naturalis et experimentalis tam varia est et sparsa ut intellectum confundat et disgreget, nisi sistatur et compareat ordine idoneo. Itaque formandæ sunt tabulæ et coordinationes instantiarum, tali modo et instructione ut in eas agere possit intellectus. » C'est là l'office des *répartiteurs*. — « Id quoque licet fiat, tamen intellectus sibi permissus et sponte movens incompetens est et inhabilis ad opificium axiomatum nisi regatur et muniatur. Itaque tertio, adhibenda est inductio legitima

et vera, quæ ipsa clavis est interpretationis. » Ce dernier office est rempli par ceux que Bacon appelle les *lumières* (*lampades*), les *planteurs* (*insitores*), et les *interprètes de la nature*. On retrouverait les mêmes idées exprimées dans le *De Augmentis*, lib. V, c. 4, où l'art de faire des expériences est décrit avec les plus grands détails; dans le Ier livre du *Nov. Org.* (aphor. XCVIII-CVI), où l'auteur, en disant ce que l'on a négligé de faire jusque-là, dit assez ce que l'on aurait dû faire; et surtout dans le fragment intitulé *Partis secundæ delineatio* (vol. II, p. 408 et suiv.), où toutes les parties du nouvel art d'étudier la nature sont exposées avec plus de clarté et de développement qu'en aucun autre endroit.

SERMONES FIDELES.

Dédicace (p. 213). *Georgio, duci Buckinghamiæ*, etc. Le duc de Buckingham, auquel Bacon dédia cette dernière édition de ses *Essais*, était le favori et le premier ministre de Jacques Ier. Bacon lui avait des obligations parce qu'il avait puissamment contribué à son avancement. Pour plus de détails sur ce personnage qui joue un assez grand rôle dans la vie de Bacon, voyez la Notice sur Bacon en tête du Ier volume. — *Delibationes meas*, c'est-à-dire mes *Essais* : c'est le titre que Bacon avait d'abord donné à l'ouvrage qui est intitulé *Sermones fideles*. Voyez l'*Introduction*, p. xx et xxiv. — *Instaurationem meam*. Bacon désigne ici par ce titre le *Novum Organum* seulement.

I. *De veritate*. § 1 (p. 215). *Quid est veritas ?* Cette question si célèbre se trouve dans l'Évangile de S. Jean, ch. xviii, vs. 38. — *Ad unionis valorem*, etc. On sait qu'*unio* veut dire *perle*. Pour l'histoire de ces *uniones* et pour l'étymologie même de leur nom, voyez Pline, *Hist. nat.*, liv. IX, ch. 55, 56 et suiv.

§ 2. *Suave est*, etc. (p. 216). Voici le passage de Lucrèce que Bacon a paraphrasé :

> Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terra magnum alterius spectare laborem;
> Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
> Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est;
> Suave etiam belli certamina magna tueri
> Per campos instructa, tua sine parte pericli;
> Sed nil dulcius est bene quam munita tenere
> Edita doctrina sapientum templa serena,
> Despicere unde queas alios, passimque videre
> Errare, atque viam palantes quærere vitæ, etc.

§ 3 (p. 317). *Montaneus... Qui dicit hominem mentiri*, etc. Montaigne avait le mensonge en grande horreur : il flétrit ce vice en beaucoup d'occasions, et particulièrement dans le ch. 9 du Ier livre de ses Essais. Le passage que cite Bacon se trouve dans le 18e chapitre du IIe livre : « C'est un vilain vice que le mentir, et qu'un ancien peint bien honteusement quand il dit que *c'est donner témoignage de mepriser Dieu, et quand et quand de craindre les hommes*. Il n'est pas possible d'en représenter plus richement l'horreur, la vilité et le déréglement; car que peut-on imaginer plus vilain que d'être couard à l'endroit

des hommes et brave à l'endroit de Dieu? » — (Ibid.) *Non reperturum fidem super terram*. S. Luc, ch. 18, vs. 8.

II. *De Morte*. Cet essai est en grande partie emprunté de Sénèque. On retrouve dans les écrits de ce philosophe, et principalement dans les lettres 24 et 82, la plupart des pensées exprimées ici par Bacon. — Il sera intéressant de comparer l'essai de Montaigne sur le même sujet; c'est un des plus beaux morceaux de ce grand écrivain (voy. *Essais*, liv. I, ch. 19).

§ 1 (p. 217). *Metuunt homines mortem ut pueri tenebras*. Voyez la même pensée dans Sénèque, let. 82, § 14. — (P. 218.) *Pompa mortis terret*, etc. Cette pensée est dans Sénèque, mais elle y est exprimée dans des termes un peu différens : « Tolle istam pompam.... mors est quam nuper servus meus, quam ancilla contempsit. » Ep. 24, § 13.

§ 2. *Addit Seneca fastidium : Cogita quamdiu eadem feceris*, etc. Sénèque a en effet exprimé cette pensée, mais dans des termes bien différens : « Quosdam subit eadem faciendi videndique satietas, et vitæ non odium, sed fastidium : quousque eadem, » etc. Ep. 24, § 24. Voyez sur le même sujet *De Augm.*, VII, c. 2, § 1. — (P. 219.) *Rectius ille, qui finem vitæ*, etc. L'auteur cité ici est Juvénal, sat. X, v. 350. Voyez aussi *De Augm.*, VII, c. 2, § 8. — (Ibid.) *Nunc dimittis*. C'est le début d'un cantique que tout le monde connaît, de celui que chante le vieillard Siméon à la naissance de Jésus. Voyez S. Luc, ch. 2, vs. 29.

III. *De unitate Ecclesiæ*. Bacon, comme Leibnitz, comme Bossuet, désirait ardemment voir cesser les divisions qui déchiraient le sein de l'Église. Outre cet essai, qui témoigne de sa tolérance et de ses vœux ardens pour la concorde, on trouve dans la collection de ses œuvres plusieurs écrits qui prouvent qu'il ne se bornait pas à des vœux stériles, et qu'il fit tout ce qui dépendait de lui pour arriver à un but si désirable. Tel est le mémoire adressé au roi Jacques Ier sous ce titre : *Considérations sur la pacification et l'édification de l'Eglise d'Angleterre* (OEuvr. compl., vol. III, p. 147, éd. 1765), et l'écrit intitulé *Avertissement sur les controverses de l'Eglise* (ibid., p. 133). Il a encore touché le même sujet dans le IXe livre du *De Augmentis*, § 9, où l'on retrouve presque les mêmes expressions qu'ici.

§ 2 (p. 220). *Doctor ille gentium... inquit : Si ingrediatur... infidelis*, etc. Ce passage se trouve dans la Ire ép. de S. Paul aux Corinthiens, ch. 14, vs. 24.

§ 3 (p. 221). *Nummam pax, Jehu*, etc. IVe liv. des Rois, ch. 9, vs. 19. Comparez *De Augm.*, lib. IX, § 9. — *Qui non nobiscum est, contra nos est*. Voy. S. Matthieu, c. 12, vs. 30, et S. Luc, c. 11, vs. 23. — *Qui contra me*, etc. S. Luc, c. 9, v. 50. — (P. 221.) *Tunica Christi inconsutilis*. Allusion à ce passage de la Passion : « Milites... acceperunt vestimenta ejus et tunicam. Erat autem tunica inconsutilis, desuper contexta per totum. » Evang. de S. Jean, ch. 19, vs. 23. — (P. 222.) *Devita profanas vocum novitates*, etc. S. Paul, Ire ép. à Timothée, c. 6, vs. 21.

§ 4 (p. 223). *Omnis legitima potestas a Deo*. S. Paul, Ep. aux Rom., c. 13, vs. 1 et 2. Bacon ajoute *legitima*, qui n'est pas dans le texte. — (P. 224.) *Adscendam et ero similis Altissimo*. Isaïe, ch. 14, vs. 14 — (Ibid.) *Illud apostoli : Ira hominis implet justitiam Dei*. L'apôtre cité ici est S. Jacques (Ép., ch. 1, vs. 20).

V. *De rebus adversis*. § 1 (p. 226). *Bona secundarum rerum optabilia, adversarum mirabilia*. Nous n'avons pas trouvé ces propres paroles dans Sénèque, mais ce philosophe a souvent développé cette idée. Voyez entre autres pas-

sages la lettre 66 où il soutient cette thèse : *Quidquid bonum est optabile esse ;* et le *Traité de la Providence* où , en faisant l'éloge de Caton, il montre avec tant d'éloquence tout ce qu il y a d'amirable dans les grandes infortunes : « Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat intentus operi suo Deus ! ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus, » etc. *De Prov.*, c. 2, § 6. —(P. 226.) *Vere magnum habere fragilitatem hominis, securitatem Dei*. Sénèq., ép. 53, § 12.

VI. *De dissimulatione*, etc. § 1 (p. 227). *Livia cum artibus mariti et simulatione filii bene composita*. Tacite, *Annal.*, liv. V, ch. 1. Voyez aussi *De Augm.*, VIII, 2 , § 28. — (Ibid.). *Non adversus Augusti acerrimam mentem*, etc. Tacite, *Histoire*, liv. II, ch. 76.

VII. *De parentibus et liberis*. Montaigne a traité un sujet semblable. Voyez *Essais*, liv. II, ch. 8.

§ 2 (p. 231). *Filius sapiens lætificat patrem*, etc. *Proverb.*, ch. 10, vs. 1.

VIII. *De nuptiis et cœlibatu*. § 4 (p. 234). *Inter sapientes... Ille qui... Juvenibus non adhuc, senibus non omnino*, etc. C'est à Thalès que l'on attribue le plus généralement cette réponse.

IX. *De invidia*. § 18 (p. 239). *Invidus homo, qui zizanias... seminavit*. S. Matthieu, ch. 13, vs. 35.

XI. *De magistratibus et dignitatibus*. Montaigne a traité un sujet semblable. Voyez *Essais*, liv. III, ch. 7, *De l'incommodité de la grandeur*.

§ 2 (p. 241). *Et conversus Deus.... vidit quod omnia essent bona nimis*. Ces expressions d'approbation se trouvent plusieurs fois répétées dans le Ier chap. de la Genèse. Voyez surtout vs. 31.

§ 3 (p. 244). *Salomon : Pers. resp*. Proverbes, ch. 28 , vs. 21. Voy. *De Augm.*, VIII, ch. 2, *parab.* 23.

§ 4 (p. 252). *Tacitus de Galba*, etc. Voy. *Hist.*, I, ch. 49, fin. —(Ibid.) *De Vespasiano : Solus... mutatus in melius*. *Hist.*, I, ch. 50.

XIII. *De bonitate*. § 2 (p. 248). *Machiavellus : « Fidem Christianam viros probos... in prædam tyrannorum iniquitati dedisse*. » Rousseau a porté sur le christianisme un jugement semblable : « Pour que la société fût paisible et que l'harmonie se maintînt, dit-il (*Contrat Social*, liv. VII, ch. 8, *De la religion civile*), il faudrait que tous les citoyens sans exception fussent également bons et chrétiens ; mais si malheureusement il s'y trouve un seul ambitieux, un seul hypocrite , un Catilina par exemple, un Cromwell, celui-là, très certainement, aura bon marché de ses pieux compatriotes , etc. » Voyez aussi Bayle, *Continuation des pensées sur la comète*, § 124 , 125.—(Ibid.) *Vende omne quod habes*, etc. S. Marc, ch. 10, vs. 21.

XV. *De seditionibus et turbis*. § 2 (p. 252). *Fama... Gigantum sororem*. Voyez pour le développement de cette allégorie, *De sap. vet.*, fab. 9. — (Ibid.) *Tacitus : Conflata magna invidia, seu bene seu male gesta premunt*. Voy. *Hist.*, I, ch. 7. Les propres termes de Tacite sont : « Inviso semel principe, seu bene, seu male facta premunt. »

§ 3 (p. 252). *Erant in officio*, etc. Tacite, *Hist.*, II, ch. 39.

§ 13 (p. 257). *Partes Epimethei ad Prometheum*, etc. Tout le monde connaît l'aventure d'Epiméthée , et le caractère qui est assigné par la Fable aux deux frères, Prométhée étant le type de la sagesse, et Épiméthée celui de l'imprudence. Pour une plus ample explication de cette partie de la fable de Prométhée, voyez *Sagesse des Anciens*, fab. 26, § 7 (p. 446, 447).

§ 18 (p. 258). *Sylla nescivit litteras; dictare non potuit.* Ce calembourg latin est rapporté par Suétone, *Vie de César*, ch. 77. *De Aug.*, I, § 85. — *Galba: Legi a se militem, non emi.* Tacite, *Hist.*, I, ch. 5.

§ 19 (p. 259). *Tacitus: Atque is habitus animorum fuit*, etc., *ut pessimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.* Voy. *Hist.*, lib. I, c. 8.

XVI. *De atheismo.* On peut comparer avec cet essai ce qu'a dit Bacon sur le même sujet dans plusieurs autres endroits de ses écrits, et notamment dans le *De Augmentis*, livre Ier, § 5 et dans la Xe des *Méditations sacrees.* On y verra que toujours ce philosophe, que l'on n'a pas craint d'accuser d'athéisme, a exprimé, et presque partout dans les mêmes termes, les sentimens les plus favorables à la religion. Aussi ce morceau, qui est peut-être celui de tous les *Essais* que l'on cite le plus souvent, est-il en même temps celui qui a le plus excité la colère des fauteurs de l'athéisme. Il est curieux de lire les réflexions qu'il suggère à l'éditeur de la *Philosophie ancienne et moderne* dans l'*Encyclopédie méthodique* (1er vol., article *Baconisme*, p. 338). Naigeon ne peut trop s'étonner qu'un homme tel que Bacon ait écrit de pareilles choses; il n'y reconnaît point ce jugement si droit, si sûr, et cette supériorité de raison qui caractérisent les ouvrages de ce philosophe. « Si on y rencontrait souvent de pareilles choses, ajoute-t-il, on serait tenté de croire, qu'à l'exemple de Cardan, de Vanhelmont, de Pascal, etc., il n'était pas toujours dans son bon sens, et que les grandes vues, les pensées fines, profondes et hardies, répandues dans tous ses écrits avec cette profusion et cet abandon qui annoncent la richesse et même l'abondance, lui étaient pour ainsi dire inspirées dans des instants lucides, où, sorti de cet état d'orgasme, et maître de lui-même, *sui compos*, il pouvait faire usage de toutes les forces de son entendement. »

§ 1 (p. 259). *Parum philosophiæ naturalis homines inclinare in atheismum, at altiorem scientiam eos ad religionem circumagere.* Cette belle pensée est répétée dans le *De Augm.*, I, § 5, et dans la Xe des *Méditations sacrées.* —(Ibid.) *Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus.* Psaume 13, vs. 1, et ps. 52, vs. 1.

XVII. *De superstitione.* § 1 (p. 262). *Plutarchus: Mallem... nunquam fuisse*, etc. Plutarque a écrit un traité *de la superstition*, où se trouve la pensée citée ici par Bacon. Bayle s'est emparé de ce paradoxe de Plutarque, que « l'athéisme vaut mieux que la superstition, » et l'a développé avec beaucoup d'étendue dans ses *Pensées sur la comète.* — (P. 263, init.) *Primum mobile.* On appelait ainsi dans la langue astronomique de l'époque le corps qui emportait tous les autres dans sa direction, et l'on agitait la question de savoir si ce premier mobile était le ciel, le soleil ou la terre.

XIX. *De Imperio.* Cet essai et le suivant se retrouvent en grande partie dans un mémoire que Bacon adressa à Georges Villiers (depuis duc de Buckingham) lorsque ce jeune seigneur devint le favori du roi, et fut placé à la tête des affaires. Voyez *OEuvres complètes*, vol. II, p. 257, éd. 1765.

§ 3 (p. 269). *Bellum juste suscipi non posse nisi ob injuriam*, etc. Bacon a réfuté plus amplement cette maxime dans le *Dialogue sur la guerre sacrée.* Voyez ce Dialogue, p. 494 et suiv.

XX. *De consilio.* § 1 (p. 272). *Salomon: In consilio stabilitas.* Ce ne sont pas les propres termes de Salomon Le passage cité paraît être celui-ci: *Ante omnem actum præcedat consilium stabile.* Ecclésiastique, c. 37, vs. 20.

§ 2. *Postquam Metis nupta fuisset Jovi*, etc. Voyez, pour le développement de cette ingénieuse allégorie, *De sap. veterum*, fab. XXX *Metis, sive consilium.*

— *Consilium suum sanctius*. Bacon désigne par-là le conseil privé du prince.

§ 6 (p. 274). *Scripturam illam : Non inventurum fidem super terram*. Cette prédiction se trouve dans S. Luc, ch. 18, vs. 8.

XXI. *De mora*. Bacon a en quelque sorte mis en scène les conseils si sages qu'il donne ici, dans la fable de Persée (voyez *De sapientia veterum* , fab. 7).

XXII. *De astutia*. § 14 (p. 280). *Anglico proverbio : Felem in aheno vertere*. En anglais, *To turn the cat in the pan*.

§ 15 (p. 280). *Ut Tigillinus : Se non diversas spes... spectare*. Voyez Tacite, *Annal.*, liv. XIX, ch. 57.

§ 20 (p. 281 , fin). *Salomon ait : Prudens advertit ad gressus suos*, etc. On ne trouve pas ces propres termes dans Salomon, mais on lit dans les *Proverbes* (ch. 15, vs. 21) : *Stultitia gaudium stulto, et vir prudens dirigit gressus suos*. Bacon a développé ailleurs cette maxime. Voyez *De Augm.*, VIII, c. 2, *Parabol.* 30.

XXIII. *De prudentia quæ sibi sapit*. § 2 (p. 283). *Ut Cicero de Pompeio : Sui sunt amantes sine rivali*. On lit dans une lettre de Cicéron à son frère Quintus (livre III , ép. 8) : « O dii! quam ineptus (Pompeius)! quam seipse amans sine rivali! » Horace , *Art poét.*, v. 444, emploie une expression semblable.

XXIV. *De innovationibus*. Montaigne a traité ce sujet à la fin du chapitre qui a pour titre *De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue* (*Essais*, liv. I, ch. 22). — (p. 284). *Stemus super vias antiquas*, etc. Jérémie, ch. 6, vs. 16.

XXVI. *De prudentia apparente* (p. 287.) *Apostolus : Speciem pietatis habentes, sed virtutem ejus negantes*. S. Paul, 2[e] *épître à Timothée* , ch. 3, vs. 5.

XXVII. *De amicitia*. On connaît trop les charmans écrits qu'a inspirés cette affection si douce, pour que nous ayons besoin de les rappeler ici : nous préviendrons seulement que l'Essai de Bacon ne doit pas être comparé à celui de Montaigne sur le même sujet (liv. I , ch. 27) ; la matière est envisagée dans ces deux morceaux sous deux points de vue trop différens.

§ 4 (p. 290). *Antonius in epistola quæ a Cicerone in una ex Philippicis recitatur*, etc. Voyez *Philippique* XIII , § 11.

§ 7 (p. 294). *Tanquam homines qui intuentur in speculum, et statim obliviscuntur imaginis suæ*. Voyez Épître de S. Jacques , ch. 1, vs. 23 et 24.

XXIX. *De proferendis finibus imperii*. Cet Essai, qui est reproduit dans le *De Augmentis* (l. VIII, c. 3, p. 439 de notre édit.) comme un specimen d'un traité sur une partie de la politique, se trouve presque en entier dans un mémoire que Bacon présenta au roi Jacques I[er] sur la vraie grandeur de la Grande-Bretagne (vol. II, p. 246-256 des *OEuvres compl.*, édit. 1765).

Dans ce mémoire il établissait,

1° Qu'on a tort de juger, comme on le fait communément, de la grandeur d'un État par l'étendue de son territoire, — par la quantité de son numéraire, — par la fertilité du sol et l'abondance des commodités de la vie, — par la force des places de guerre ;

2° Que la vraie grandeur d'un Etat tient à la situation du pays, — à sa population et à ses mœurs, — à son esprit militaire et à l'existence d'une force armée permanente, — aux lois qui font de chaque citoyen un soldat, sans réserver les dignités militaires à une classe privilégiée, — à l'existence d'un gouvernement qui élève et anoblit les hommes au lieu de les tenir dans un vasselage servile , — enfin à l'empire de la mer.

On voit qu'il n'y a guère que la disposition des matières de changée.

M. de Vauzelles, dans son *Histoire de Bacon* (vol. II, p. 165), rapporte le mémoire à l'année 1624. Il nous paraît être d'une date beaucoup plus ancienne; car l'Essai qui nous occupe, et qui n'est guère qu'un extrait de ce mémoire, se trouve déjà dans les premières éditions des Essais : il est bien plus probablement des premières années du règne de Jacques; de l'époque où Bacon, jouissant d'une grande faveur, travaillait avec tant de zèle à l'agrandissement de sa patrie, et contribuait si puissamment à l'acte décisif de la réunion de l'Angleterre et de l'Écosse.

XXXII. *De discursu sermonum.* On peut compléter cet essai en lisant ce que dit Bacon dans le *De Augmentis* (VIII, c. 1, § 4), où il traite *De conversatione civili.* On trouve aussi dans ses *Œuvres complètes* (vol. I, p. 571, édit. 1765) un fragment en anglais qui a pour titre *Short notes on civil conversation.*

XXXIII. *De plantationibus populorum et coloniis.* Cet Essai n'est que la reproduction d'un mémoire que Bacon adressa au roi Jacques Ier en 1606, sur la colonisation de l'Irlande, sous ce titre : *Certain considerations touching the plantation in Ireland.* (Voyez *Œuvr. compl.*, vol. II, p. 189.)

XXXIV. *De divitiis.* § 1 (p. 317). *Salomon : Ubi multæ sunt opes, multi qui comedunt eas.* Voyez *Ecclésiaste*, ch. 5, vs. 10.—*Quid prodest possessori, nisi quod cernat*, etc. Ibid. — *Substantia divitis urbs roboris ejus*, etc. *Prov.*, ch. 10, vs. 15.—*Qui festinat ad divitias, non erit insons.* Prov., ch. 28, vs. 20.

XXXVI. *De natura et indole.* § 2 (p. 323). *Multum incola fuit anima mea.* Mon ame n'a été pour moi qu'une étrangère. Voyez *Psaume* 119, vs. 6. Il y a peu de paroles de la Bible que Bacon cite aussi fréquemment que celles-ci, et le plus souvent c'est à lui-même qu'il les applique. Ici même, il n'est guère douteux qu'en s'écriant : « Felices quorum indoles cum vitæ genere congruit! alias dicere possint : *Multum incola fuit anima mea.* » il n'ait fait un triste retour sur lui-même.

XXXVII. *De consuetudine et educatione.* On peut rapprocher de cet Essai si court, mais si plein, ce qu'a écrit Montaigne sur la coutume (*Essais*, liv. I, ch. 22), et sur l'institution des enfans (ibid., ch. 25).

§. 1 (p. 325). *Machiavello de... Clemente, Ravillaco, aut Jauregua, aut Baltazare Gerardo, aut Guidone Faulxio nihil innotuit.* On ne connaît que trop bien en France J. Clément et Ravaillac; les autres fanatiques que cite Bacon sont moins connus. Jacques Jaureguy, d'Anvers, tenta, en 1582, à l'instigation d'un jésuite, d'assassiner Guillaume de Nassau, prince d'Orange, qui était alors le chef du parti protestant; mais le coup ne fut pas mortel. Il fut massacré sur la place.—Balthazar Gérard, né en Franche-Comté, assassina en 1584 ce même prince d'Orange, Guillaume de Nassau, qui avait échappé aux coups de Jaureguy. Il avait médité et préparé son crime pendant six ans; et il y avait été, comme Jaureguy, poussé par des prêtres fanatiques. Il fut mis à mort.— Guy Fauwkes, officier catholique anglais, fut un des principaux acteurs de la conspiration des poudres (1606) : il fut arrêté au moment où il allait, en mettant le feu aux poudres placées par les conjurés sous le lieu des séances du parlement, exterminer d'un seul coup le roi Jacques et les deux chambres. Il subit la torture avec le plus grand courage, et fut exécuté sans avoir voulu nommer ses complices.

XXXVIII. *De Fortuna.* On trouvera le même sujet traité avec plus de développement dans le *De Augmentis*, lib. VIII, c. 2, § 6 et suiv. — § 2. *Hispanum vocab. desemboltura.* Ce mot correspond assez bien à notre mot *souplesse*.

XXXIX. *De usura sive fœnore.* Bacon est un des premiers qui ait traité avec l'impartialité d'un homme d'état et d'un économiste cette question de l'*intérêt*, dont on avait presque toujours fait jusque-là une affaire de religion. Il distingue l'intérêt légal qu'il propose de porter, comme on l'a fait depuis, à 5 %, et l'intérêt du commerce qui peut être plus élevé. Mais, en autorisant la perception d'un intérêt légitime, il voulait que l'on condamnât sévèrement les friponneries des usuriers. On trouve dans la collection de ses œuvres (vol. II, p. 494) un projet de loi contre ce genre d'abus, qu'il paraît avoir rédigé en 1625 (voy. ses *Lettres*, vol. III, p. 639), et qu'il voulait faire présenter au parlement.— Nous ne citerons pas les nombreux traités qui ont été écrits pour ou contre l'usure; on les trouvera résumés et critiqués dans un ouvrage qui a pour titre: *Principes théologiques, canoniques et civils sur l'usure*, et qui a été publié en 1759 (Paris, 3 vol. in-12). Parmi les écrits postérieurs à cette époque, le plus remarquable est la *Défense de l'usure* de J. Bentham.

XL. *De juventute et senectute.* Montaigne a traité un sujet en partie semblable dans son chapitre *De l'Aage* (Essais, liv. I, ch. 57). — (p. 335.) *Juvenes vestri videbunt visiones*, etc. Joel, ch. 2, vs. 28.

XLI. *De pulchritudine.* § 1. *Virtus... præstat in corpore decoro.* L'idée qu'exprime ici Bacon et les expressions mêmes qu'il emploie sont empruntées à Virgile. En parlant d'Euryale, ce poète dit de lui : *Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.* Æn., V, v. 344.

§ 2 (p. 336). *Illud Euripidis : Pulchrorum autumnus pulcher.* Voyez *Fragmens incertains d'Euripide*, frag. 124, édit de Glascow. Ce vers est cité par Plutarque, *Opp. moral.*, p. 308 et 1371 de l'édit. d'Étienne.

XLIII. *De ædificiis.* A. Lasalle n'a pas traduit cet Essai.

XLIV. *De hortis.* Lasalle n'a pas non plus traduit cet Essai : il a sans doute été arrêté par les difficultés que pouvaient présenter tous les termes de botanique qu'il renferme. Nous essaierons, avec le secours d'un habile botaniste, d'expliquer ceux de ces termes qui offrent le plus de difficultés.

§ 2 (p. 341). *Arb. chamæleæ germanicæ sive mezereonis* (dans l'original anglais, the mezereon tree), Daphne mezereum, Linn., vulgairem. le bois-gentil ;—*Chamæiris*, iris biflora et iris pumila, L. ;—*Fritillaria*, la couronne impériale, fritillaria imperialis, L. ;—*Pseudo-narcissus luteus*, le narcisse des prés, narcissus pseudo-narcissus, L. ; — *Malus persica*, le pêcher ; — *Rubus odoratus* (sweet-briar), l'églantier ; — *Parietaria lutea* (the wall-flower), la giroflée jaune, cheiranthus cheiri, L. ; — *Leucoium* (the stock-gilliflower), la giroflée des jardins, cheiranthus incanus et cheiranthus annuus, L. ; — *Herba paralysis* (the cowslip), la primevère ;—*Narcissus verus*, le narcisse des poëtes, narcissus poëticus, L. ;—*Periclymenum sabaudicum* (the french honey-suckle), le chèvre-feuille des jardins ou d'Italie, lonicera caprifolium, L. ;—*Arbor lilac*, le lilas ; — *Chamæ-caryophyllus* (pinks), œillets ; — *Chamæ-caryophyllus virginea*, probablement une des espèces d'œillet désignées vulgairement par les noms de *bouquet parfait* (maiden-pink) ; — *Periclymenum commune*, le chèvre-feuille des bois, lonicera periclymenum, L. ; — *Columbina* (the colombine), l'ancolie, aquilegia vulgaris, L. ; — *Flos africanus*, œillet d'Inde, tagetes patula et tagetes erecta, Linn. (cette plante est originaire du Mexique, quoique le nom de *flos africanus*, que lui donnèrent les premiers botanistes, puisse faire croire qu'elle est originaire d'Afrique) ; — *Baccæ rubi idæi*, framboises ; — *Satyrium hortense flore albo* (the sweet satyrian with the white

flower), orchis blanc ou à deux feuilles, orchis bifolia de Linnée, satyrium flore albo de Rivin (l'auteur emploie en anglais l'épithète *sweet*, doux, pour bien distinguer la plante dont il veut parler du satyrion ou orchis à odeur de bouc, satyrium hircinum, Linn.); — *Herba muscaria*, probablement la jacinthe musquée, hyacinthus muscari, Linn.; — *Lilium convallium*, le muguet; — *Flos cyaneus*, le bluet ou barbeau; — *Caryophyllatæ omnium generum* (gilliflowers of all varieties), toutes les variétés de l'œillet du fleuriste, dianthus caryophyllus, Linn.; — *Rosa moschata*, le rosier musqué (c'est l'espèce dont les Orientaux tirent l'essence de rose); — *Mala armeniaca*, abricots; — *Bacca oxyacanthæ* (berberries), les fruits de l'épine-vinette; — *Melones moschatellini* (musk-melons), melons sucrins ou cantalous; — *Omnigeni coloris delphinium sive consolida regalis*, pieds d'alouette de toutes couleurs; — *Melo cotonea* (en angl. melocotones), sorte de pêche, peut-être la pêche Pavie; — *Nectarinæ* (nectarines), brugnons, sorte de pêche.

XLVIII. *De studiis et lectione librorum*. Montaigne a également écrit un Essai sur les livres: c'est le 10e du IIe livre.

XLIX. *De factionibus* (fin., p. 360). *Conversione primi mobilis*. Nous avons déjà expliqué précédemment ce que signifie cette comparaison tirée de l'astronomie, et que Bacon emploie assez souvent. Voy. Essai XVII.

L. *De cæremoniis*, etc. (fin., p. 362). *Salomon: Qui observat ventum, non seminat*, etc. Ecclésiaste, ch. 2, vs. 4.

LI. *De laude*. (p. 362). *Scriptura dicit: Nomen bonum instar unguenti fragrantis*. Ecclésiaste, ch. 7, v. 1. — (P. 363.) *Salomon: Qui benedicit... voce grandi, maledicenti similis*. Proverbes, ch. 27, vs. 14. — (p. 364). *S. Paulus: Ut stultus loquor.... magnificabo apostolatum meum*. Ces termes ne se trouvent pas textuellement dans S Paul, mais on en trouve l'équivalent en plusieurs endroits, et particulièrement dans le chapitre 12 de la 2e épître aux Corinthiens, qui roule tout entier sur cette idée, que, comme homme, Paul n'est qu'un être faible et insensé, et que, comme apôtre, il se sent rempli d'une force et d'une raison surhumaines: « Quum infirmor, tum potens sum... Factus sum insipiens..... signa tamen mei apostolatus facta sunt super vos, etc. »

LII. *De vana gloria*. Montaigne a aussi écrit sur la gloire. Voyez *Essais*, liv. II, ch. 19. — (P. 365.) *Qui de contemnenda gloria scribunt, nomen suum inscribunt*. Ce passage est tiré des Tusculanes, liv. V, ch. 15. La même pensée se retrouve dans le *Pro Archia poëta*, § 10. Pascal l'a exprimée avec plus d'énergie encore: « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs, et les philosophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi. » (*Pensées*, artic. V, § 3). — (Ibid.). *Tacitus Muciano: Omnium quæ dixerat arte quadam ostentator*. Histoire, liv. II, ch. 80.

LIII. *De honore et existimatione*. (P. 367). *Q. Cicero: Omnis fama a domesticis emanat*. Ce passage se trouve dans la lettre de Q. Cicéron *De petitione consulatus*, § 5. La même pensée est citée par Bacon dans le *De Augmentis*, lib. VIII, c. 2, § 16. — *Alphonsus.... qui septem partitiones edidit*. Il s'agit d'Alphonse X, roi de Castille (1252-1284), surnommé l'Astronome et le Philosophe ou le Sage, qui donna à son peuple un code de lois très estimé, connu en Espagne sous le nom de *Las Partidas*.

LIV. *De officio judicis.* Ce morceau a été placé par M. Dupin et par M. de Vauzelles à la suite de l'édition qu'ils ont donnée des Aphorismes du Droit de Bacon, extraits du VIII[e] livre du *De Augmentis.* On peut le compléter en lisant divers morceaux qui se trouvent dans les OEuvres complètes de Bacon, et surtout le discours qu'il prononça en entrant dans l'exercice des fonctions de chancelier (*OEuv. compl.*, vol. II, p. 617), et celui qu'il adressa au juge Hutton quand il fut appelé à la cour des communs-plaids (ibid., p. 631). Ces deux discours ont été traduits en latin par J.-S. Arnold, dans son édition de Bacon (Leipz. 1694); le second a été réimprimé en latin et traduit en français par M. de Vauzelles à la suite de son édition des Aphorismes du Droit.

§ 1 (p. 368). *Maledictus sit, inquit lex, qui terminum movet*, etc. La loi dont il s'agit ici est la loi des Juifs. On lit en effet dans le Deutéronome (ch. 27, vs. 17) : *Maledictus qui transfert terminos proximi sui, et dicet omnis populus : Amen !* — (Ibid.). *Salomon: Fons turbatus.... est justus cadens*, etc. *Proverb.*, ch. 25, vs. 26. Voy. dans le *De Augm.*, VIII, parab. 25 (p. 405), le même passage cité et commenté.

§ 3 (p. 369). *Sunt, inquit Scriptura, qui judicium vertunt in absynthium.* Amos, ch. 5, vs. 7. — *Qui fortiter emungit, elicit sanguinem.* Proverb., ch. 30, vs. 33. — *Scriptura: Pluet super eos laqueos.* Psaume 10, vs. 7.

§ 4 (p. 370). *Patientia... justitiæ pars essentialis.* M. Dupin cite à cette occasion un passage de Pline-le-Jeune, que Bacon paraît avoir voulu rappeler : « Patientia quæ pars magna justitiæ est.» (*Ep.*, l. VI, ép. 2); il renvoie aussi à la *Jurisp. des arrêts*, s. XI, et à l'aphor. CXIV des Aphor. du Droit de Bacon. — (Ibid.) *Cymbalum bene sonans.* Allusion à ce passage du psaume 150 (vs. 6) : « Laudate eum in cymbalis bene sonantibus. »

§ 5 (p. 371). *Scriptura : Non colliguntur uvæ ex spinis.* S. Mathieu, ch. 7, vs. 16 : « *Numquid colligunt de spinis uvas aut de tribulis ficus?* »

§ 6 (p. 372). *Nos scimus quia lex bona est, modo quis ea utatur legitime.* S. Paul, *Ep. à Timoth.*, ch. 1, vs. 8.

LV. *De ira.* Sénèque a composé trois livres sur la colère; Montaigne a consacré un de ses Essais à traiter le même sujet (liv. II, ch. 31).

§ 1 (p. 372). *Irascimini et nolite peccare ; sol non occidat super iracundiam vestram.* S. Paul, *Ep. aux Ephés.*, ch. 4, vs. 26. La première partie de cette maxime se trouve aussi dans le psaume 4, vs. 5.

§ 2 (p. 373). *Iram ruinæ similem esse*, etc. Sénèque exprime en plusieurs endroits cette ingénieuse pensée ; elle se trouve surtout développée au commencement du Traité de la colère : « Dum alteri noceat, sui negligens... ; ruinis simillima quæ super id quod oppressere franguntur. » On trouve aussi dans Juvénal (sat. VI, v. 648) quelque chose de semblable. — (Ibid.) *Scriptura : Ut animas in patientia possideamus.* S. Luc, ch. 21, vs. 19.

LVI. *De vicissitudine rerum.* — § 1 (p. 375). *Salomon inquit : Nil novum super terram... Omnem novitatem... oblivionem.* Ecclésiaste, ch. 1, vs. 10 et 11. — *Plato : Omnem novitatem.... reminiscentiam.* C'est principalement dans le Ménon et le Phédon que se trouve soutenue cette opinion de Platon. — (P. 376.) *Sacerdos ægyptius in colloquio cum Solone de insula Atlantide*, etc. Cette tradition nous a été conservée par Platon dans deux de ses dialogues, le Timée et le Critias. Voyez ci-dessus *Atlantis Nova*, § 14, et la note sur ce passage.

§ 2 (p. 376). *Annus magnus Platonis.* Cette grande année de Platon embrassait un grand nombre de siècles : elle devait s'accomplir, nous dit Platon

dans le Timée, alors que toutes les sphères, après les innombrables combinaisons de leur double mouvement par la force de l'ame divine, seront revenues au point où leur course errante a commencé. Cicéron, qui parle en plusieurs endroits de cette grande année, dit d'une manière un peu plus claire que « les mathématiciens ont appelé la grande année celle où il arrive que le soleil, la lune et les cinq planètes, après avoir fini chacun leur cours, se retrouvent dans la même position respectivement. » *De nat. deor.*, II, c. 20. Quant à la durée de cette année, on n'est nullement d'accord à ce sujet. Cicéron, dans un passage de l'Hortensius conservé par Servius (Ad Æn., III, v. 284), dit qu'elle était de 12,954 ans ; selon quelques modernes, elle est de 25,920 ans. (Pour plus de détails, voyez une remarque de M. V. Leclerc dans sa traduction de Cicéron sur le passage de la *Nature des dieux* que nous avons cité.)

§ 3 (p. 377). *A Belgis notatum, singulis septenis lustris, similem annorum temperaturam redire*, etc. Il y a bien long-temps qu'on soupçonne l'existence de pareils cycles de saisons, mais les météorologistes n'ont pu jusqu'ici rien établir de bien certain. Bacon, dans son *Histoire des Vents*, cite Eudoxe et Pline, qui croyaient que les mêmes vents reviennent au bout de quatre ans ; et dit que l'on s'est assuré, par des observations multipliées et plus exactes, que ce retour n'a lieu exactement qu'au bout de trente-cinq ans.

L'un de ceux qui se sont le plus occupés de cette question, Joseph Toaldo, professeur à Padoue, mort en 1798, a cru reconnaître dans l'enchaînement naturel des années et des saisons un ordre constant, qui dépend de la révolution de l'apogée et du périgée lunaires, ordre qui ramène au bout de huit à neuf ans, et même au bout de quatre à cinq, des saisons fort semblables : c'est ainsi que dans les vingt ans qui se sont écoulés de 1775 à 1794 on a remarqué qu'il y avait tous les quatre ou cinq ans un grand hiver, savoir, en 75-76, en 79-80, en 83-84, en 88-89, en 93-94. Voyez dans la traduction de Bacon par Lasalle, à la suite de l'*Histoire des Vents* (vol. XI, p. 275), un exposé des Observations de Toaldo et du P. Cotte sur cette matière.

§ 8 (p. 380). *Usum pulveris pyrii et tormentorum igneorum Chinensibus ante annos bis mille innotuisse.* « Durant l'invasion de Gengis-Kan et de ses enfans (c'est-à-dire dans le 12e siècle de J.-C.), dit A. Lasalle dans une note sur ce passage, les Chinois employaient pour leur défense des pièces d'artillerie en comparaison desquelles nos canons ne sont que des pistolets ; elles étaient faites avec des pièces de bambou, assemblées et maintenues ensemble (avec des cercles de cuivre ou de fer) : ce qui est d'autant moins étonnant qu'il y a eu en Europe des canons de bois et même de cuir. La poudre à canon est extrêmement commune en Chine et à très-bas prix. Je soupçonne que les Chinois ont sur ce genre d'industrie des connaissances et des moyens qui nous manquent. »

DE SAPIENTIA VETERUM.

Ire Dédicace (p. 385). *Comiti Sarisburiensi.* Le personnage auquel est dédié cet ouvrage est Robert Cecil, comte de Sarisbury, ou plutôt de Salisbury, fils de W. Cecil, lord Burleigh, qui avait joui long-temps de toute la faveur d'Elisabeth ; il était cousin-germain de Bacon par sa mère. Robert Cecil avait de bonne heure participé à la faveur dont jouissait son père ; et après avoir été nommé premier secrétaire d'état en 1596, et avoir été créé en 1605 comte de Salisbury, il fut nommé en 1608 grand-trésorier. Il s'était, dans le principe, op-

posé, ainsi que son père, à l'avancement de Bacon, dont il craignait sans doute la supériorité; mais quand il se vit élevé au comble de la faveur, et qu'il n'eut plus de rival à craindre, il donna quelque appui à son cousin, et contribua à le faire nommer en 1607 solliciteur-général. C'est là ce qui explique les témoignages de reconnaissance que renferme cette dédicace. Il mourut en 1612.

2e Dédicace (p. 387). *Almæ matri Academiæ Cantabrigiensi.* Bacon avait été élevé dans l'université de Cambridge, au collége de la Trinité, où il resta environ quatre ans (1573-1576). Il ne publiait rien d'important sans en faire hommage à cette université, qu'il appelait sa bonne mère. Voyez ci-dessus, p. 545, 548, les lettres qu'il lui adressa en lui envoyant le *Novum Organum* et le traité *De augmentis scientiarum.*

Préface (p. 389). *Quum audiat Famam Gigantibus exstinctis*, etc. Pour le développement de cette allégorie, voyez fab. IX, *Soror Gigantum, sive Fama.* — *Typhonem... nervos Jovis secuisse.* Voyez fab. II, *Typhon sive rebellis.* — (P. 390.) *Jovem Metin in uxorem accepisse.* Voyez fab. XXX, *Metis sive consilium.* — (P. 391.) *Reliquiæ sacræ temporum meliorum, quæ ex traditionibus nationnm magis antiquarum in Græcorum fistulas incidissent.* Cette opinion se trouve souvent répétée dans les écrits de Bacon (voyez ci-dessus, notre *Introduction*, p. XI et XXVIII). Cette hypothèse d'un peuple primitif, d'où serait émanée toute science et toute sagesse, a depuis été fréquemment reproduite, et elle fait le fond des *Lettres sur l'Atlantide* du savant et malheureux Bailly. — *Duplex parabolarum usus.* Cette théorie de la Fable ou de la philosophie parabolique se retrouve, et presque avec les mêmes termes, dans le *De Augmentis*, liv. II, ch. 13, § 5 et suivans.

XII (p. 416). *Cœlum sive Origines.* Bacon s'était proposé de développer et d'expliquer plus complètement cette fable, ainsi que celle de l'Amour, dans le traité *De principiis et originibus.* Il devait montrer qu'elle coïncidait parfaitement avec la solution que l'école de Démocrite donne de la question de l'origine des choses. La manière dont il a exécuté ce projet pour la fable de l'*Amour*, doit faire vivement regretter qu'il n'ait pas également développé la fable du *Ciel.*

§ 3 (p. 417). *Spatium inter ima cœli et interiora terræ medium, quo perturbatio... maxime versatur.* Cette opinion, qui est à peine indiquée ici, est développée fort au long dans plusieurs passages d'autres écrits de l'auteur. Voyez *Globus intellect.*, ch. 7, § 20, et *Cogit. de nat.*, ch. 10, § 6.

XIX. *Dædalus sive Mechanicus.* § 2 (p. 430). *Tacito : Genus hominum quod semper et retinebitur et vetabitur.* Voy. Tacite, *Histoire*, liv. I, ch. 22.

XXII. *Nemesis sive Vices rerum.* Voyez sur le même sujet *De Aug.*, lib. II, ch. 11, § 4, *Historia Nemeseos.*— § 2 (p. 432). *Cicero : Te autem, mi Brute, sicut debeo, amo, quod istud... me scire voluisti.* Voy. *Ad Div.*, lib. XI, ep. 21.

XXIV. *Dionysus sive Cupiditas.* § 1 (p. 435). *Puer, quod Jovem gravaret et pungeret, Dionysi nomen accepit.* Bacon s'appuie ici sur une étymologie du nom grec de Bacchus qui a été donnée en effet par quelques mythologues, mais qui n'a guère de vraisemblance. Il fait dériver ce nom du verbe νύσσω, piquer, percer, et du génitif Διὸς, parce que, dit-on, Bacchus perça la cuisse de Jupiter. D'autres donnent à ce nom une étymologie non moins forcée en le faisant dériver de διδόναι οἶνον, donner le vin. D'autres disent que ce nom rappelle à la fois le père de Bacchus (Ζεὺς, Διὸς) et sa patrie *Nysa.* Pour nous, nous ne déciderons rien : « Non nostrum... tantas componere lites. »

XXV. *Atalanta sive Lucrum*. L'idée qui fait le fond de cette fable, savoir, que l'ardeur du gain nuit aux progrès réels de la science, se trouve souvent reproduite dans les écrits de Bacon. Voyez *Novum Organum*, lib. I, aph. 70, 99, 121.

XXVI. *Prometheus sive Status hominis*. § 3 (p. 442). *Quamvis verbi microcosmi elegantiam chemici nimis putide acceperint*, etc. Tout le monde connaît cette opinion, qui régna surtout au moyen-âge, que l'homme est un *petit monde*. Elle fut principalement soutenue par Valentin, qui écrivit un traité spécial *De microcosmo*, et par le fameux Paracelse. C'est ce dernier que Bacon paraît avoir en vue ; car c'est à lui que dans un autre passage il attribue cette opinion : « Neque cum Paracelso et alchemistis ita desipimus ut putemus inveniri in corpore humano quæ singulis universitatis rerum speciebus (stellis, mineralibus et aliis) respondeant, sicut illi fabulantur, leviter et crassa Minerva traducentes emblema illud veterum (quod homo esset *microcosmus*, sive epitome totius mundi) ad hoc commentum suum, » etc. *De Augm.*, IV, ch. 2, § 3, init.

§ 5 (p. 445). *Atque certe nos in ea opinione sumus facultates illas duas, dogmaticam et empiricam, adhuc non bene conjunctas fuisse*. Cette idée, qui est l'idée fondamentale de toute l'*Instauratio*, a été exprimée par Bacon en cent endroits, et sous un grand nombre de formes également heureuses. Voyez, entre autres passages, préface générale de l'*Instauratio*, § 15 (vol. I, p. 16) ; *Distrib. operis*, § 15 ; *Novum Organum*, I, aph. 95.

§ 6, fin. (p. 446). *Propheta: Num tandem hoc est illud jejunium quod elegi?* etc. Isaïe, ch. 38, vs. 5 et 6.

§ 7 (p. 448). *Seneca: Magnum est habere simul fragilitatem hominis et securitatem Dei*. Cette belle pensée de Sénèque se trouve dans l'épître 53, § 12. Bacon la cite plusieurs fois. Voyez *De Augm.* VII, § 16, et *Serm. fidel.*, n° V, *De adversis rebus*.

XXVII. *Icarus volans*. § 2 (p. 450). *Heraclitus: Lumen siccum, optima anima*. Par cette maxime obscure que Bacon cite souvent, Héraclite veut dire, du moins d'après l'interprétation de notre auteur, que les meilleurs esprits sont ceux dont la vue n'est troublée par aucune cause interne d'illusion. Voyez le commentaire de cette maxime dans le *De Augmentis*, I, § 3 (p. 43).

XXVIII. *Sphinx sive Scientia*. § 2 (p. 452). *Verba Sapientum sunt tanquam aculei*, etc. *Ecclésiaste*, ch. 12, vs. 11.

XXIX. *Proserpina sive Spiritus*. Pour comprendre l'explication que Bacon donne de cette fable, il faut connaître sa doctrine sur la substance spiritueuse. Il admettait que dans tous les corps il y avait, outre la partie grossière et tangible, une partie plus subtile, l'esprit, qui par ses actions diverses produisait presque tous les phénomènes qu'on observe en eux. Voyez pour l'exposition détaillée de cette doctrine l'*Histoire de la vie et de la mort*, et particulièrement les *Canones* qui la terminent (vol. II, p. 325 de notre édit.). Voyez aussi *Novum Organum*, liv. II, aph. 40 (p. 171).

XXXI. *Sirenes sive Voluptas*. § 3 (p. 460). *Salomon: Sapientia quoque perseveravit mecum*. Voyez *Ecclésiaste*, ch. 2, vs. 9.

MEDITATIONES SACRÆ.

II (p. 464.). *Dixit: Nescitis cujus spiritus sitis*. S. Marc, ch. 9, vs. 55.

III. (p. 466). *Omnia probate, quod bonum est tenete*. S. Paul, 1re épître

aux habitans de Thessalonique, ch. 5, vs. 21. — *Estote prudentes sicut serpentes, innocentes sicut columbæ.* S. Matthieu, ch. 10, vs. 16.

V. (p. 466). *Ut ille ait : Carpentes diem.* Bacon fait sans doute ici allusion à Horace qui termine son ode à Leuconoé, en lui donnant ce conseil d'Épicurien : *Carpe diem, quam minimum credula postero* (liv. II, ode 11).

VII. (p. 469). *Religio munda, visitare pupillos*, etc. Épitre de S. Jacques, ch. 1, vs. 27.—*Qui non diligit fratrem... Deum quomodo potest diligere?* Ép. de S. Jean, ch. 4, vs. 21.—*Si juste egeris, quid donabis Deo*, etc. Job, ch. 35, vs. 7.

X. (p. 473). *Propheta : retibus suis immolarunt.* Habacuc, ch. 1, vs. 16. Le texte de la Vulgate est un peu différent.

XI. *Scrutamini.* Evangile de S. Jean, ch. 5, vs. 39. — *Contemplamini.* Jérémie, ch. 9, vs. 17.

CONFESSIO FIDEI. Voyez l'*Introduction*, p. XXXIV.

DIALOGUS DE BELLO SACRO.

EPISTOLA DEDICATORIA. § 3 (p. 491). *Quum ante aliquot annos partem Instaurationis meæ edidissem.* Il s'agit du *Novum Organum* qui avait paru en 1620.

(P. 492). *Opus de legibus ingressus sum. Solummodo portiunculam ejus... exhibui.* Ce morceau se trouve dans le 3ᵉ chapitre du VIIIᵉ livre du *De Augmentis* (vol. I, p. 431), sous ce titre: *Exemplum tractatus de justitia universali sive de fontibus juris.*

(P. 493). *Me in animo habuisse Digestum legum patriæ meæ.* Bacon avait eu en effet la pensée d'un *Digeste* des lois anglaises; car il portait partout ses grandes vues de réforme et de restauration, et il voulait les introduire dans la législation non moins que dans la science. On le voit dès l'avénement de Jacques Iᵉʳ travailler à l'*union* et à la refonte des lois de l'Angleterre et de l'Ecosse, en même temps qu'à la fusion des deux royaumes. Dans ce but il adresse au roi plusieurs mémoires (voyez *Discourse of the happy union of England and Scotland, dedicated in private to his majesty*, imprimé à part en 1603, in-12, et recueilli dans les OEuvres complètes, vol. II, p. 132, éd. 1765; — *Considerations touching the union, collected for his majesty's better service*, OEuvr. compl. II, p. 159). Vers la même époque (1606), il appuie de toutes ses forces dans la chambre des communes, dont il était membre, la proposition de réunir les lois des deux royaumes (*A speech used by S. Fr. Bacon in the lower house of parliament by occasion of a motion concerning the union of the laws*, vol. II, p. 185), et une des principales raisons qu'il donne, c'est qu'on sera obligé par-là de reviser et de refondre les lois de l'Angleterre elle-même (*that our own laws be reviewed and be recompiled*). Il met lui-même la main à l'œuvre; et dans un nouveau mémoire, qui suivit de près les précédens, il indique comment on pourrait opérer cette fusion des deux législations (voyez *Preparation toward the union of the laws of England and Scotland*, vol. II, p. 495. Voyez aussi *Argument of Fr. Bacon, sollicitor general, in the case of* post-nati *of Scotland*, vol. II, p. 514). Plus tard, lorsqu'il est promu aux premières dignités de la magistrature et de l'Etat, réunissant à-la-fois le titre d'*attorney général* et celui de conseiller privé (1616), il renouvelle ses propositions dans le but spécial de faire faire une compilation et une révision des lois anglaises, et il offre de se charger lui-même de l'exécution de cette immense entreprise (*A proposition to his Majesty touching the compiling and amendment of the laws of England* vol., II, p. 540). Enfin, lors même qu'il

est exclu des fonctions publiques par une sentence sévère, en 1621, il veut encore consacrer ses loisirs à ce travail (*An offer to the king James of a Digest to be made of the laws of England*, vol, II, p. 548). Jacques, qui sans doute était peu capable de comprendre toute l'importance et toute l'utilité d'une si noble entreprise, ne paraît pas avoir accueilli comme elles l'auraient mérité les propositions de Bacon, et son projet n'eut aucune suite. Néanmoins, les diverses pièces que nous venons de citer, les deux dernières surtout, méritent d'être lues et méditées par les jurisconsultes. Ces deux pièces ont été traduites en latin par Sim.-J. Arnold, dans son éd. de Leipz., 1694, sous ce titre: *Legum anglicanarum collectio et emendatio a Fr. Bacon proposita*, p. 1363 et suiv. M. de Vauzelles a reproduit cette traduction latine, en l'accompagnant d'une version française, dans son édition de l'*Essai de Bacon sur la justice universelle*, p. 238-301.

Dialogus. § 8 (p. 486). *Ecce unus gladius hic.* Rois, liv. Ier, ch. 21, v. 9.— *Ite et prædicate.* S. Marc, c. 16, v. 15. — (P. 498.) *Prima* (actio memorabilis) *fuit.... victoria apud insulas Cursolares... Secunda, expeditio Sebastiani, Lusitaniæ regis, in Africam.... Ultima incursiones a Sigismondo, principe Transylvaniæ*, etc. Le premier des événemens auxquels Bacon fait allusion est la bataille navale de Lépante, gagnée en 1572 par D. Juan d'Autriche sur la flotte des Turcs; la deuxième est l'expédition de Sébastien, roi de Portugal, contre l'Afrique, qui se termina par la bataille d'Alcazar, où ce prince fut tué en 1575; la troisième est la tentative que fit Sigismond Battori, prince de Transylvanie, de concert avec les vaivodes de Valachie et de Moldavie, pour secouer le joug des Ottomans, vers l'an 1596.

§ 15 (p. 501). *Liber Sapientiæ gradus idolatriæ distinguit.* On trouve en effet dans le chapitre 14 de ce livre une histoire très philosophique de la naissance de l'idolâtrie et de ses diverses espèces.

§ 21 (p. 504). *Cum Hippocrate renuntiare, Athenienses insanire, solum Democritum sanum esse.* Tout le monde connaît le trait auquel Bacon fait ici allusion. Diogène Laërce raconte que les Abdéritains (et non les Athéniens, comme le dit Bacon), inquiets des singularités de Démocrite, leur compatriote et la gloire de leur nation, le crurent tombé en démence, et firent venir Hippocrate pour le guérir; mais que le savant médecin, après s'être quelques instans entretenu avec le philosophe, reconnut bientôt l'erreur des Abdéritains, et déclara que c'étaient eux, et non Démocrite, qui avaient perdu la raison.

§ 29 (p. 511). *Pauperes Lugdunenses et hujusmodi spiritus fanatici.* La secte que Bacon désigne ici sous le nom de *Pauvres de Lyon* est plus connue sous celui de *Vaudois*: elle eut pour chef Pierre Valdo, riche bourgeois de Lyon, natif du bourg de Vaud en Dauphiné, qui vivait dans le 12e siècle, sous le règne de Louis VI, dit le Jeune. Valdo, voulant imiter à la lettre la conduite des apôtres, vendit tous ses biens pour les distribuer aux pauvres, et se consacra tout entier à la prédication. Il trouva dans Lyon d'abord, puis dans le Dauphiné et dans toutes les provinces voisines, de nombreux imitateurs. Il prit le nom de *Pauvre volontaire*, et ses disciples reçurent celui de *Pauvres de Lyon*. Voyez Pluquet, *Dictionnaire des Hérésies*, et Roquefort, *Dictionn. étymologique*, t. II, p. 502. — (P. 512). *Dominamini.* Genèse, I, vs. 28 : « Dominamini piscibus maris, et volatilibus cœli, et universis animantibus, etc. » — *Terror vester... super cuncta animalia terræ*, etc. Gen., c. 9, vs. 2.— (P. 513.) *Ipsi me provocastis in eo qui non est Deus*, etc. Deutéronome, c. 32, vs. 21.

§ 30 (P. 514). *Piratæ qui hodie sunt, Julia Cæsarea receptum habent.* Par le nom de *Julia Cæsarea*, Bacon veut désigner ici Alger; car le texte anglais porte *Algiers*. Il ne paraît pas cependant que l'ancienne ville de *Julia Cæsarea*, qui primitivement se nommait Iol, ait rien de commun avec la ville actuelle d'Alger. Les géographes disent que le nom actuel de Césarée est *Vacur*. D'un autre côté l'ancien emplacement d'Alger paraît être *Rusucurrum*, ou, selon d'autres, une ville plus inconnue encore, *Iomnium*.

§ 31 (p. 517). *Poëta ethnicus (Paulo apostolo citante) : Ipsius enim et genus sumus.* S. Paul dit en effet : « In ipso enim vivimus, movemur et sumus; sicut et quidam poëtarum vestrorum dixerunt : Ipsius enim et genus sumus. » *Act. des Apôt.*, ch. 17, vs. 28. Les paroles citées ici par S. Paul se trouvent au commencement des *Phénomènes* d'Aratus. Voici le texte de ce passage célèbre, avec la traduction littérale :

> Ἐκ Διὸς ἀρχώμεσθα· τὸν οὐδέποτ' ἄνδρες ἐῶμεν
> Ἄῤῥητον· μεσταὶ δὲ Διὸς πᾶσαι μὲν ἀγυιαί,
> Πᾶσαι δ' ἀνθρώπων ἀγοραί· μεστὴ δὲ θάλασσα,
> Καὶ λιμένες· πάντη δὲ Διὸς κεχρήμεθα πάντες·
> Τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν.

> A Jove principium, quem nunquam nos mittimus
> Infatum; plena vero Jovis omnia quidem compita,
> Omnes vero hominum cœtus; plenum vero mare,
> Et portus; ubique autem Jove indigemus omnes:
> Hujus enim genus sumus.

Ces vers d'Aratus ont aussi été cités par Cicéron, *Lois*, II, c. 3, et *De republ.*, I, c. 36. Cicéron avait en outre, comme on sait, traduit en entier le poëme des *Phénomènes*. Virgile a imité le début d'Aratus :

Ab Jove principium, Musæ; Jovis omnia plena, etc. (*Eclog.*, III, v. 60).

On connaît encore ces deux vers où se trouve la même pensée :

Mens agitat molem et magno se corpore miscet (Virg., *Æn.*, l. VI, v. 727).

Juppiter est quodcumque vides, quocumque moveris (Luc., *Phars.*, IX, 580).

Newton a exprimé une idée semblable à la fin de ses *Principes mathématiques de la philosophie* (*Scholium generale*), et a cité à l'appui plusieurs des passages que nous venons de rappeler. Voyez encore Voltaire, dans les *Dialogues et entretiens philosophiques* (Dial. XXV, *les Adorateurs* ou *les Louanges de Dieu*).

DE SUBSIDIIS FACULTATUM, AD H. SAVILIUM.

Sur H. Savil, voy. l'Introduction, p. XXXVII.

§ 4 (p. 526). *Facultates intellectuales*, etc. On peut suppléer en partie à ce qui n'est ici indiqué que par de simples notes en lisant le V[e] livre du *De Augmentis scientiarum*, qui est tout entier consacré à l'art de perfectionner l'intelligence. — (Ibid.) *Exercitium puerorum componendi versus extempore; Exercitium sophistarum et Jo.* (pour *Jocus*) *ad oppositum..... exercitium scurrarum*, etc. Tout ceci se trouve expliqué par le passage suivant du *De Augmentis* : « Ingentem numerum nominum aut verborum semel recitatorum eodem ordine statim repetere, aut versus complures de quovis argumento ex tempore conficere, aut quidquid occurrit satyrica aliqua similitudine perstringere, aut seria quæque in jocum vertere, aut contradictione et cavillatione

quidvis eludere, et similia, quorum in facultatibus animi haud exigua est copia, quæque ingenio et exercitatione ad miraculum usque extolli possunt, » etc. Lib. V, c. 5, § 2 (vol. I, p. 280 de notre édition).

ORATIO CONTRA DUELLUM.

Sur l'occasion à laquelle fut prononcé ce discours, voyez l'Introduction, p. XXXVIII.

Titre (p. 531). *In camera stellata.* La chambre étoilée est une cour de justice qui avait pour attribution de rechercher toutes les tentatives de crimes ou de délits politiques qui n'avaient pas été suivies d'exécution. Voltaire la définit et en fait l'histoire en deux mots dans une note de ses *Dialogues philosophiques* : « Espèce d'inquisition d'état établie en Angleterre sous Henri VIII, et détruite en 1641 sous Charles Ier. »

§ 4 (p, 532). *Mihi vindicta, ego retribuam.* S. Paul, Ep. aux Rom., c. 12, vs. 19, et Ep. aux Hébr., c. 10, vs. 30.

§ 7 (p. 533). *Inter causas ejus* (duelli), *prima est falsus de honore conceptus*, etc. En lisant ce discours de Bacon, et surtout ce qui y est dit des causes du duel, de la distinction du vrai et du faux honneur, du vrai et du faux courage, et enfin des moyens d'extirper cette funeste manie des combats singuliers, il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance qu'offre ce morceau avec ce qu'a écrit Rousseau sur le même sujet, soit dans la *Nouvelle Héloïse* (Ire partie, Let. 57e), soit dans la *Lettre à d'Alembert*. Les deux auteurs se sont rencontrés jusque dans les mêmes exemples ; ainsi Bacon, comparant les usages des nations modernes à ceux des plus vaillantes nations de l'antiquité (§ 17), dit : « Græcia nec non Roma fortissimas aluerunt gentes... sed nulla apud ipsos fuerunt duella, imo neque eorum umbra ; » et l'on trouve dans Rousseau, qui très probablement n'avait jamais lu ce discours fort peu connu, un parallèle tout-à-fait semblable : « Cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle était couverte de héros. Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César pour tant d'injures réciproques? » etc. Nous résistons au désir de multiplier les rapprochemens dans la crainte de dépasser les limites d'une simple note ; mais nous recommandons au lecteur de poursuivre cette comparaison, il y trouvera plaisir et profit.

EPISTOLÆ.

I (p. 545). *Isaaco Casaubono.* Le personnage auquel cette lettre est adressée est le célèbre commentateur Casaubon, né à Genève en 1559, mort en 1614. Il était de l'église réformée, et comme tel il fut recherché par les princes de cette communion. Après la mort de Henri IV, qui l'avait appelé en France, il fut attiré en Angleterre (1610) par Jacques Ier, qui lui fit une pension considérable et le revêtit de quelques dignités ecclésiastiques.

IV. *Ad fratrem Baranzanum* (p. 554) ; IX. *Ad Fulgentium* (p. 550). Sur le P. Baranzan et sur Fulgence, voyez l'*Introduction*, p. XXXIX.

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME.

SCRIPTULA VARIA.

EPISTOLÆ LATINÆ.

APPENDIX.

NOTES.

SUITE DES NOTES.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

ERRATA

DU TOME TROISIÈME.

INTRODUCTION, page XXXII, ligne 5 des notes, *au lieu de:* and, *lisez : an.*

Page 65, 4e avant-dernière ligne, *au lieu de :* solummodum, *lisez :* solummodo.

Page 81, note, *au lieu de:* vulgo *maris*, *lisez :* vulgo *mari*.

Page 142, ligne 22, *au lieu de :* notaverit. Quod, *lisez, sans point:* notaverit quod.

Page 158, ligne 14, *au lieu de :* vastissimi, qui se trouve dans l'*Editio princeps*, *lisez :* vastissimæ (correction indiquée dans l'*Errata* de l'*Editio princeps*).

Page 188, ligne 12, *au lieu de :* ob, *lisez :* ab.

Page 223, ligne 31, *au lieu de :* strigendus, *lisez :* stringendus.

Page 252, note, *au lieu de :* c. 7, *lisez :* c. 39.

Page 263, ligne 13, *au lieu de :* adjugendus, *lisez :* adjungendus.

Page 301, note, *au lieu de :* 533, *lisez :* 531.

Page 341, ligne 27, *au lieu de:* hiemen, *lisez :* hiemem.

Page 423, avant-dernière ligne, *au lieu de :* exstimultatus, *lisez :* exstimulatus.

Page 486, ligne 9, *au lieu de :* humanæ, *lisez :* humana.

Page 546, ligne 22, *au lieu de :* plurimum, detrahent, *lisez, sans virgule :* plurimum detrahent.

ADDITIONS A L'ERRATA DU TOME SECOND.

INTRODUCTION, page XXIX, ligne 9, *au lieu de :* aph. 84, *lisez :* aph. 86.

Page XLVIII, ligne 5 des notes, *au lieu de :* vol. I, *lisez:* vol. III.

SOMMAIRES, page LXI, ligne 1, *au lieu de:* (90), *lisez :* (89).

Page 469, ligne 8, note sur l'aphorisme XXII. Dans cette note, nous avons expliqué l'expression *naturæ notus*, qui se trouve si souvent répétée dans Bacon, par *avoué de la nation*, suivant en cela les traducteurs du *Novum Organum*. Le vrai sens de cette expression, qui est empruntée à la scholastique, et qui appartient originairement à Aristote, est *caché*, *profond*, *intime*. (Voyez la *Physique* d'Aristote, livre I, chap. 1, où l'expression de *notus naturæ*, γνώριμος τῇ φύσει, est opposée à *notus nobis*, γνώριμος ἡμῖν.)

NOTES, page 473, 8e avant-dernière ligne, *au lieu de :* de *Principiis*, *lisez : De Principiis.*

Page 476, ligne 34, *au lieu de :* Temporis part. § 9, maximus, *lisez :* Temporis partus maximus.

Page 478, ligne 7, *au lieu de :* page XXLX, *lisez :* page XXIX.

Page 479, ligne 16, *au lieu de :* De Augm., liv. I, § 20, *lisez :* liv. VI, ch. 3, sophism. 8.

Ibid., ligne 21, *au lieu de :* p. XVIII, *Empirici*, *lisez:* p. XVIII. — *Empirici.*

Page 512, 6e avant-dernière ligne, *au lieu de :* habeo, *lisez :* habeto.

Ibid., 5e avant-dernière ligne, *au lieu de :* monstat, *lisez:* monstrat.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]